



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B

946,865

PROPERTY OF  
*University of  
Michigan  
Libraries*

1817

---

ARTES SCIENTIA VERITAS



1874

1875

1876

1877





Vertical line on the right side of the page.

Small black mark or artifact at the bottom center of the page.



REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE  
ET DE  
PHILOLOGIE COMPARÉE

---

TOME XXXI

805

R46

L76

v. 31-32

REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE

ET DE  
PHILOGOLOGIE COMPARÉE

*RECUEIL TRIMESTRIEL*

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

*Avec la collaboration de divers savants français et étrangers*

---

TOME TRENTE ET UNIÈME

---

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—  
1898

805

1246

476

V. 31

REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE  
ET DE  
PHILOGIE COMPARÉE

*RECUEIL TRIMESTRIEL*

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-ET-UNIÈME

15 JANVIER 1898

---

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—  
1898

THE  
*Univ<sup>er</sup>  
Mich<sup>igan</sup>  
Libr<sup>ary</sup>*

1817

ARTES SCI

1817  
1817  
1817  
1817

REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE  
ET DE  
PHILOGIE COMPARÉE

*RECUEIL TRIMESTRIEL*

PUBLIÉ PAR

**JULIEN VINSON**

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-ET-UNIÈME

15 JANVIER 1898

---

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—  
1898

## SOMMAIRE DU N° 1

---

	Pages
P. REGNAUD. — Quelques observations de sémantique grecque .....	1
DE LA GRASSERIE. — Du verbe concret.....	15
E.-S. DODGSON. — The Biscayan Grammar, Vocabulary, and Bilingual Dialogues of Rafael Micoleta .....	35
A. MARRE. — Histoire de la princesse Djouher-Manikam, roman malais ( <i>suite</i> ).....	42
Varia. — I. Appel aux bibliographes.....	78
II. Les livres minuscules.....	79

### BIBLIOGRAPHIE

M. BRÉAL. — Essai de sémantique .....	60
G. DE MORTILLET. — Formation de la nation française.	68
P. RICHENET. — Le patois du Petit-Noir, canton de Chemin (Jura).....	73
C. LAGACHE. — L'Alphabet rationnel.....	74
P. W. JOYCE. — A Grammar of the irish language ....	75
B. QUARITCH's Catalogue.....	76



REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE

ET DE  
PHILOLOGIE COMPARÉE

*RECUEIL TRIMESTRIEL*

PUBLIÉ PAR

**JULIEN VINSON**

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

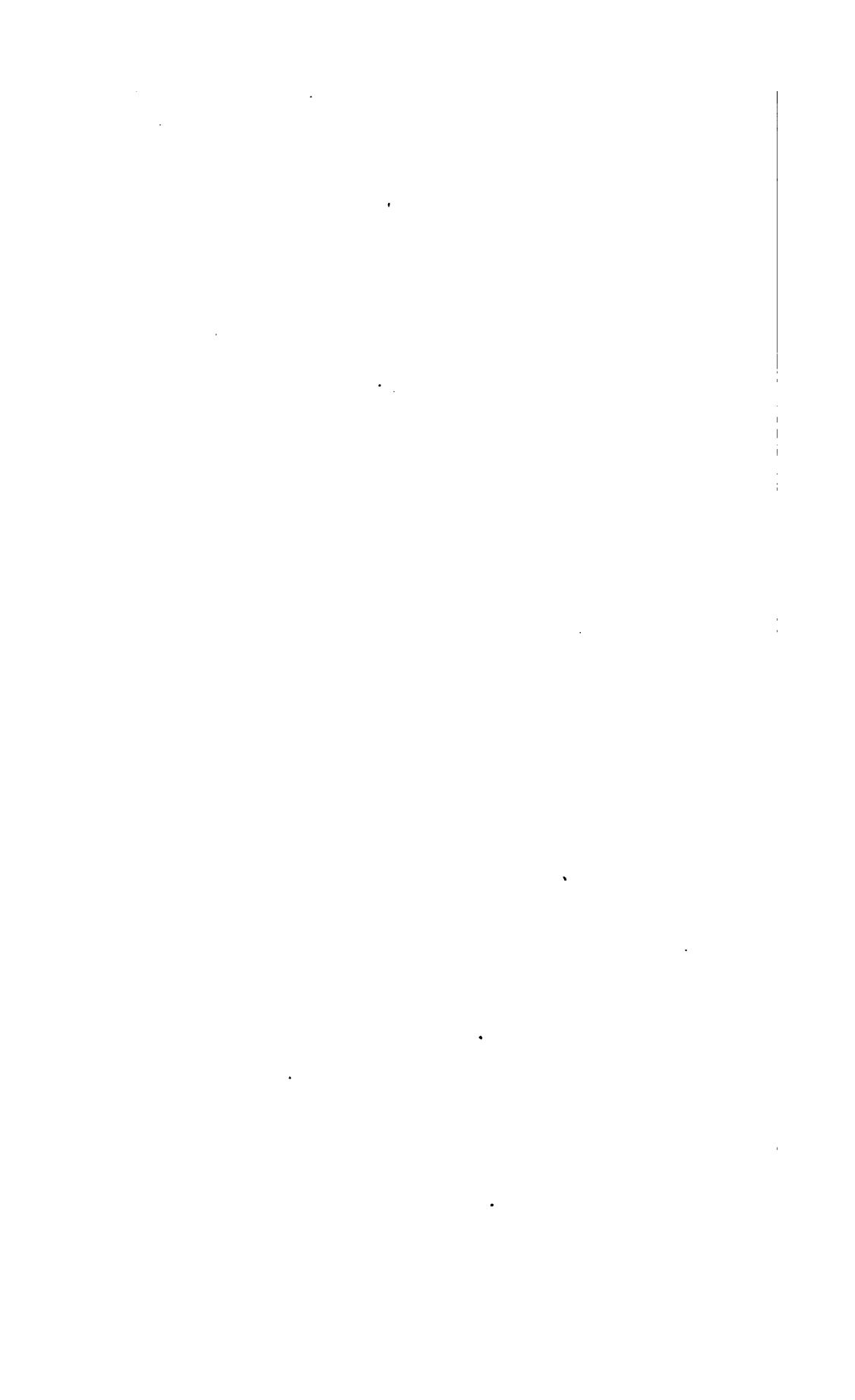
---

TOME TRENTIÈME

---

PARIS  
J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—  
1897



Ref. 57

84239

## QUELQUES OBSERVATIONS

DE

# SÉMANTIQUE GRECQUE

---

Le nouveau *Dictionnaire grec-français* de M. A. Bailly<sup>1</sup> réalise à beaucoup d'égards les progrès les plus évidents et les plus utiles sur tous ceux qui l'ont précédé. On peut dire même qu'il approcherait de la perfection, si tout ce qui touche à l'origine et à l'ordre de développements des significations était aussi satisfaisant que le reste. Il est vrai que la sémantique est une science toute nouvelle et à peine encore susceptible d'être vulgarisée<sup>2</sup>. Les notes suivantes n'en ont pas moins pour objet de montrer le parti que l'auteur aurait pu en tirer, sans viser à rien de transcendant, ni s'exposer à des assertions prématurées et téméraires. Espérons que compte en sera tenu dans les prochains tirages d'un livre qui malgré cela a tant de titres à passer pour excellent.

Paul REGNAUD.

1. Librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, Paris, 79, boulevard Saint-Germain.

2. En ce qui regarde le caractère primitif et la fécondité évolutive de l'idée de mouvement exprimée par les verbes pousser, séparer, écarter, étendre, couvrir, etc., voir ma *Grammaire comparée du grec et du latin*, II, p.

αἰγίς « 1) tempête, nuée orageuse, ouragan; 2) peau de chèvre ».

Ce sens est le premier; αἰγίς est proprement ce qui vient de la chèvre. La tempête désignée par ce mot n'est qu'une variante de l'égide mythologique, image de la libation enflammée comparée à du lait de chèvre dont Zeus, à qui elle est destinée, se sert en guise de foudre.

ἀγλαή « 1) éclat du soleil; 2) éclat, lueur ».

C'est l'inverse qui est vrai : le sens général de lumière a précédé le sens particulier d'éclat du soleil. — M. Bailly compare le sanscrit *agis* ou *agnis*; *agis* n'est pas sanscrit.

ἄκρος, sens premier comme adjectif « extrême »; rac. ακ, « être aigu ».

Il fallait faire concorder ces deux indications en donnant comme sens premier, aigu, pointu (cf. lat. *acer*), d'où ce qui est à la pointe, extrême. En partant de là, on aurait complété ou rectifié la signification des composés suivants :

ἄκρά-χολος « emporté, passionné », — proprement, dont la colère est aiguë, c'est-à-dire vive, irritée.

ἄκρο-βολίς « lancé de loin », — plus exactement et étymologiquement, lancé sous forme d'arme pointue, de trait, de javelots, etc., et par conséquent lancé de loin (*eminus*); cf. ὄξυβελίς, machine à lancer des traits.

ἄκρο-δρυον « fruits des arbres, particulièrement fruits à écaïlles (noix, châtaignes, etc.) », — proprement, fruits à pointes, c'est-à-dire dont l'écorce est piquante ou rugueuse.

ἄκρο-κομος « qui relève ses cheveux sur le haut de la tête », — proprement, qui a la chevelure en pointe ou toupet.

ἄκρο-κομος « abrupt, escarpé, d'où poli, lisse, uni », — plutôt (pour ce dernier sens), taillé à la surface, d'où poli.

Le sens de l'expression ἄκρας νυκτός, « au plus profond de la

nuit », et des analogues, devait s'expliquer par l'analogie de l'évolution significative des mots comme ἀκμή « pointe et point principal », ἀκμάζω « être dans toute sa force, etc. ».

ἀλκί « force agissante, d'où force, vigueur ».

Proprement et primitivement, « ce qui écarte : ἀλκή κακοῦ, Hés., écart du mal. — cf. ἀλίξω, ἀλέκω, ἀλαλαεῖν, ἀρτέω ; lat. *arceo* et *urgeo*.

ἀμβροσίη « ambrosie, c'est-à-dire nourriture des dieux comme le nectar était leur boisson ».

L'ambrosie est proprement la libation offerte au feu du sacrifice. C'était donc un liquide ; on peut ajouter nourricier, puisque sous cette forme il était la seule nourriture des dieux, personnifications du feu sacré.

ἀρχή « ce qui est en avant, d'où commencement ».

Il fallait rapprocher ce mot et le verbe correspondant ἄρχω, non pas directement du latin *rego*, mais de ἔρχομαι, venir, aller, d'où s'avancer, être en avant, le premier, etc.

γλώσσα « pointe, d'où langue ».

Bien plutôt à rapprocher de κλώζω, κλάζω, lat. *glocio* (ce dernier avec adoucissement de l'initiale comme dans γλώσσα) ; primitivement ce qui crie, émet un son, parle.

γράφω « égratigner, écorcher » ; γλύφω « tailler, d'où sculpter ».

Le sens primitif de ces deux verbes, dont les radicaux étaient identiques à l'origine, est séparer, diviser, couper, etc. ; cf. lat. *scalpo*, *sculpo*.

δαίς, combat, est rapporté à tort à δαίω, allumer ; δαίς est primitivement, ce qui sépare, divise, coupe, blesse, tue ; cf. δαίω, diviser.

δαιμότις, étym. : « δαι- d'origine inconnue et \*ποτις = πόσις ».

C'était le cas de rapprocher le sanscrit *dampati*, maître de maison, pour \* *dumspati*.

δῆμος « terre habitée par un peuple; proprement, la part de territoire appartenant à une communauté, contrée, pays, terre ».

Plus précisément division, d'où district, contrée, etc.; même famille que δαίω, diviser.

δίκη « règle, d'où usage, manière d'être ou d'agir ».

Le radical δει signifie marquer. La δίκη est primitivement la marque, l'indication, la désignation, d'où la prescription, la règle indiquée, la loi, le droit, la justice, etc. Observations correspondantes sur δεικνυμι dont le sens premier n'est pas montrer, mais marquer d'un trait, tracer, indiquer, etc.

εἴργω « enclore, enfermer; à ne pas confondre avec εἴργω, écarter, repousser, d'où empêcher ».

Les deux verbes au contraire n'en sont qu'un pour le sens comme pour la forme. L'idée première commune est séparer, d'où enclore ou écarter, selon le point de vue auquel on se place; cf. lat. *arceo* et *urgeo*.

ἔρῳω « 1) retenir, d'où arrêter; 2) par suite écarter, repousser ».

L'idée première est séparer, écarter, d'où empêcher, retenir, arrêter; cf. les articles εἴργω et φράσσω.

εὐχῆ « vœu, souhait »; εὐχος « sujet d'orgueil, gloire ».

On ne saurait séparer l'un de l'autre le sens premier de ces deux mots. Ils appartiennent à la même famille que le lat. *vox* et signifient avant tout parole. Pour le sens de vœu, cf. lat. *vo(g)-ceo*, dérivé de *vox*; et pour celui de gloire, κλέος, d'abord voix, parole, d'où renommée, gloire.

ζεύγνυμι « mettre sous le joug, attacher au joug ».

Le sens premier et général est attacher, joindre, unir, réunir. Le sens particulier mettre sous le joug est secondaire;

l'auteur l'a reconnu lui-même en donnant à la racine ζωγ le sens de joindre.

ζέω « bouillir » ; ζῆλος « ébullition, d'où ardeur ».

Sens premier : s'agiter, agitation.

ζημία « 1) dommage, perte; 2) peine, châtement ».

Ce sens est le premier; cf. δαμάζω, lat. *domo*, punir, châtier, d'où dompter.

θάλασσα « mer ».

Il fallait indiquer comme sens premier ce qui agite ou s'agite, et rapprocher étymologiquement ce mot, non pas de *τρέχω*, mais de *τρέσσω*; cf. pour le sens ἄλς auprès d'ἄλλομι.

θάρσος « confiance, résolution, assurance, hardiesse ».

Sens premier : agitation, excitation, ardeur, hardiesse, audace. Il fallait comparer le rad. sanscrit *dhṛs*, être excité, ardent, audacieux, et non pas un prétendu *dharsas* qui n'existe pas.

θαῦμα « objet d'étonnement ou d'admiration ».

Il eut été bon de faire précéder ce sens, à titre d'antécédent nécessaire, de celui d'objet qui tombe sous les yeux, spectacle. Pour l'évolution significative, cf. lat. *miraculum* auprès de *miro* et *monstrum* auprès de *moneo*.

θμός « souffle, d'où âme » θύμος « thym, plante odoriférante. »

On se rendra compte de la parenté de la signification de ces deux mots par les différentes acceptions de πνέω « 1) souffler; 2) respirer; 3) exhaler une odeur ». Le thym est ainsi appelé parce qu'il fleurit.

ζ « 1) muscle, nerf; 2) force, vigueur ».

Le sens général de force a précédé le sens particulier de muscle (chose forte); cf. lat. *vis*.

ἴσος « égal en nombre ou en force ».

Même famille que ἴσκαω, rendre semblable et εἰκόν, image; proprement, ce qu'on voit, ce qu'on voit tel, — sens premier: semblable, pareil d'une manière générale.

καλύπτω « 1) couvrir, envelopper, cacher; 2) étendre pour couvrir ».

Ce second sens est le premier. Dans tous ces cas analogues, l'idée d'étendre ou de s'étendre a précédé celle de couvrir.

κλίω « 1) faire pencher, incliner; 2) coucher, étendre ».

Le sens d'étendre est le premier en date. Pour l'évolution sémantique, cf. στρώννυμι et lat. *sterno*; aussi rad. sanscrit *çri*, s'approcher, s'étendre.

κλύζω « battre de ses flots, baigner de ses flots ».

Sens premier, s'agiter, couler (en parlant de l'eau); cf. κλύδων, agitation (des flots), vague, etc.

κνίζω, κνάω (\*κνάσω), gratter.

Sens premier, couper, piquer; cf. κνίδη, ortie.

κόπτω « 1) frapper à coups répétés; 2) couper ».

Ce second sens est en réalité le premier; cf. κόμμα, ce qui coupe ou est coupé, tranche.

κριτής « proprement, qui décide, d'où juge ».

Le sens premier de ce mot est qui distingue, d'où qui termine, décide, juge.

κτίζω « bâtir (des maisons, des constructions); 2, par ext. fonder ».

Le sens premier est se fixer, s'arrêter, s'établir; cf. rad. sanscrit *kṣi-n*, même sens.

κῶμα « A, littéralement ce qui s'enfle, d'où flot, vague. — B, toute production, fœtus, fruit, etc. ».

Sens premier, ce qui s'agite, s'avance, se développe.



κύριος « autorité souveraine, puissance de faire ou de ne pas faire ».

Sens premier, production, action, pouvoir de faire, de produire ou d'agir; cf. lat. *creo*, sanscrit *kur*, faire. — κύριος, ce ou celui qui possède ce pouvoir, d'où maître.

λίβρος « violent, véhément, impétueux ».

Sens premier, qui arrache, sépare, s'empare de; cf. λιβράνω et lat. *rapio*.

λέγω « 1) rassembler; 2) choisir ».

Ce sens est le premier. L'idée fondamentale est celle de séparer, tirer, distinguer; cf. lat. *lego*, choisir, d'où cueillir, et *lego*, -*are*, envoyer au loin (séparer, écarter).

λέγω « coucher ».

Sens premier, séparer, étendre; cf. l'article κλίνω.

λέγω « dire, parler ».

Même point de départ de l'idée : séparer, distinguer, indiquer. Voir les articles δίκη et φρίνω. — Cf. lat. *legere*, lire, dire. et *lex*, ce qui indique, prescrit.

λείπω « laisser, quitter, abandonner ».

Sens premier, se séparer, s'écarter, s'éloigner.

λοιπός « restant, qui reste ».

Proprement et primitivement, séparé, mis de côté, écarté, laissé.

λυσιτελής « qui acquitte la rançon ou la dépense faite, d'où avantageux, utile ».

Plus exactement, qui est dégagé de (toute) dépense, qui ne nécessite pas de frais.

μέρομαι « obtenir par le sort, obtenir en partage ».

L'idée première, au sens actif, est séparer, diviser, d'où partager.

μέτρον « mesure, c'est-à-dire instrument pour mesurer ».

Ce sens est postérieur à celui d'étendue en général, d'où une certaine étendue servant d'étalon. Cf. rad. sanscrit *mā* dans le sens de développer, étendre, édifier, puis mesurer.

μήκος « longueur, par extension grandeur ».

Même famille que μέγας. Le sens général de grandeur est le premier pour tous les mots de cette famille.

μήνις « colère durable, ressentiment ».

Sens premier, excitation, ardeur, passion.

ξάινω « gratter, d'où carder ».

Sens premier : séparer, diviser, déchirer, d'où carder.

ὄρμη « 1) assaut, attaque; impulsion au sens moral ».

Le sens premier est mouvement, mouvement en avant, course vers, etc.

ὄρμη « 1) faire se lever; 2) au moyen s'élaner ».

Le sens premier est mettre en mouvement, pousser, faire aller.

ὄρνυς, cf. védique *carunas* « firmament ».

Varuna est un des noms du feu sacré en tant qu'il enveloppe (rad. *car*, envelopper) les oblations. Le sens de ciel (plutôt que celui de firmament) est une conjecture de quelques mythologues.

ὄφελος « 1) utilité, profit; 2) secours ».

Le lat. *opus* indique ainsi l'évolution significative : 1) peine, travail, d'où : 2) aide, secours (à soi-même ou à autrui); d'où 3) ce dont on a besoin, ce qui aide ou sert, utilité, avantage. — De l'idée de besoin découle celle de devoir (ὄφείλω) : il est besoin de, d'où on doit, etc.

πάσχω « être affecté de telle ou telle façon »; πῆμα et πῶθος « ce qu'on éprouve ».

Sens premier, souffrir, souffrance; famille apparentée au rad. lat. *spic*, piquer, faire du mal, etc.

πίλας « près, auprès ».

Sens premier (adjectif), ce qui s'avance, s'étend, s'approche, d'où *πελάζω* s'approcher; aussi *πλάθω*, même sens.

πετάνωμι « déployer ».

Proprement, étendre, aussi bien ce qui est plié que ce qui ne l'est pas.

πήγνυμι « fixer en enfonçant ».

Plutôt percer, piquer, et par là fixer, planter; cf. lat. *figo*.

πικρός « rac. *πικ* être aigre, d'où être âcre ».

Le sens premier et général de la rac. *πικ* est couper, piquer, d'où être âcre, acide, etc., qui sont des variétés de l'idée de piquer.

ποικίλος « varié, divers, d'où bizarre, tacheté ».

Même famille que *πικρός*; sens premier, piqué, d'où tacheté, moucheté, bigarré, varié, etc.

πλάζω « 1) faire vaciller; 2) écarter du droit chemin ».

Le sens premier est séparer, étendre, écarter, s'écarter.

πλάνη « errement, d'où course errante ».

Même famille que *πλάζω* (rad. commun *πλανζ*, d'où *πλαζ* et *πλαν(σ)*, — cf. *πλάξ* surface large et plate, chose étendue).

πλάσσω « façonner, modeler ».

Extension du sens de *πράσσω*, exécuter, faire.

πλήθος « grande quantité, d'où foule, multitude ».

Le sens premier est extension, étendue, d'où étendre dans l'acception du nombre, multiplicité, etc.

πλατύς « large et plat ».

Même famille que *πλήθος*; sens premier, étendu, d'où étendu au point de vue de l'espace, large.

ποινή « 1) propr. expiation d'un meurtre; 2) expiation d'un châtement ».

Le sens premier est peine, douleur, d'où châtement; .cf.

πόνος peine, πένωμαι peiner, lat. *punio*.

πράσσω « 1) aller à travers, traverser, parcourir; 2) aller jusqu'au bout, achever, exécuter, etc. ».

Le développement du sens est analogue à celui de στόλος et τέλος (voir les articles relatifs à ces mots); sens premier, s'avancer, se séparer, finir, terminer, achever, faire.

πράξις « 1) action; 2) exécution, accomplissement ».

Ce sens a précédé l'autre.

σάρω « balayer »; σύρω « 1) tirer (un filet, un vêtement); 2) traîner de force; 3) charrier, entraîner ».

Le sens primitif commun est séparer, écarter; cf. lat. (*s*)*er*ro, traîner, entraîner, balayer, nettoyer, etc.

σοφός « habile ».

Rapproché à juste titre du lat. *sapere*; et σοφός est donné non moins justement comme apparenté à l'un et à l'autre. Mais il eût été bon de dire que l'idée commune et première est celle de séparer, distinguer; cf. le rad. *sap* dans lat. *sappa*, sappe, et *sap-inus*, sapin, l'arbre aux feuilles piquantes, tranchantes. Voir aussi l'article κριτής.

σπῆω « tirer particulièrement; 1) tirer hors, retirer, attirer, extraire... 4) déchirer, lacérer, déchiqueter ».

Sens premier, séparer, déchirer, arracher.

σπείρω « semer ».

Sens premier, séparer, étendre, répandre.

σπαρτός « 1) semé; 2) disséminé, dispersé ».

Ce sens est le premier; cf. σπάρτον, corde, ce qui est étendu; (cf. l'article τόνος); σπείρω, enroulement; mais primitivement et proprement enveloppement; cf. l'article κλύπτω; cf. aussi lat. *spargo*, étendre (rad. commun *sparx*, d'où σπαρσ, σπαρρ, σπαρ).

στόλος « 1) action de s'équiper, de se préparer (pour la

lutte; 2) action de se préparer pour la marche; d'où action d'aller, trajet, voyage ».

Ce sens est le premier; l'idée fondamentale est celle de se séparer, s'en aller, partir, d'où se préparer pour partir, etc.; cf. στράνωμι, sanscrit *star*, séparer; lat. *sterno*, séparer, étendre.

στρατός « armée ».

Sens premier, ce qui est séparé, éloigné, expédié, d'où expédition militaire, armée. Voir l'article στόλος.

τρέπω « tourner ».

Le sens premier est écarter, briser, tordre, d'où tourner, etc.; cf. τρέπω et lat. *torqueo*.

σφάλλω « faire glisser, d'où faire tomber ».

Sens premier, mettre en mouvement, pousser, d'où faire glisser, choir, tomber, au physique et au moral.

τίσω « mettre à une place fixe et appropriée ».

τάγμα « 1) ce qui est mis en ordre, d'où corps de troupes; 2) corps, compagnie ».

Le sens premier du rad. commun est séparer, diviser (d'où division, c'est-à-dire corps de troupes) ranger, mettre en ordre, etc.; cf. sanscrit *taks*, couper.

τείνω « 1) tendre (un bouclier, etc.); 2) étendre, déployer ».

Ce sens est le premier; cf. lat. *teneo*, tenir, c'est-à-dire, étendre, tirer à soi (en étendant), tenir ferme, arrêter.

τέρω « user en frottant »; τέρην « qui s'use vite par le frottement ».

Sens premier, briser, broyer; cf. lat. *tero*; d'où pour τέρην, broyé, brisé, moulu, puis tendre, doux, frêle, etc.

τέμας « borne pour servir de but ou de signe, d'où terme, fin ».

Le rad. *τεκ* signifie couper, séparer, terminer, finir ; l'idée de borne n'est que secondaire.

Mêmes remarques sur *τέρμα*, but, mais auparavant, séparation, fin, limite.

*τέλος* « 1) achèvement, accomplissement, réalisation ; 2) résultat, suite ; 3) fin, terme ».

Ce sens est le premier ; cf. rad. sanscrit *star* et *tar*, séparer ; d'où, dans la dérivation grecque, diviser, terminer, finir.

*τέρας* (aussi *τείρας*) « signe envoyé par les dieux, signe extraordinaire, ... prodige. »

Au point de vue du sens, *τέρας* est à *τηρέω*, voir, observer, comme *θαῦμα* est à *θεάομαι* (voir l'article *θαῦμα*).

*τέρσω* « rac. *τερος* brûler ».

Le sens de cette racine est surtout sécher, durcir. Où l'auteur a-t-il pris le sanscrit *tarshas*, soif, qu'il range dans cette famille de mots ?

*τίνομι* « propr., faire payer, d'où châtier, punir ».

*τίνω* « 1) payer, acquitter ; 2) faire payer, punir, venger ».

Le sens premier est frapper, punir, châtier, d'où au moral faire payer, payer ; cf. *τίσις*, châtement, punition, vengeance et *τιμή*, peine, châtement, etc., d'où amende, indemnité, compensation évaluation, valeur, prix, estime, considération, dignité, honneur ; cf. rad. sanscrit *ci-n*, séparer, couper, châtier.

*τόνος* « tout ligament tendu ou pouvant se tendre, particulièrement corde ».

Il fallait dire tout ligament considéré comme étendu, allongé ; l'idée de tension a pour antécédent celle d'extension ; cf. *τείνω*.

*ὑράξ* « souris ; cf. sansc. *soar*, résonner, à cause du petit cri de la souris ».

La véritable famille est celle à laquelle appartient

ὄρυσσω pour \*σορυσσω, creuser, lat. *sulc-us*, sillon (creux), *sarc-ulum*, instrument pour creuser, etc., cf. aussi et surtout lat. *sorex*, souris.

φρίνω « 1) faire briller; 2) faire connaître, indiquer ».

Le parfait πειραχξ renvoie à un rad. πφαγξ, φακ, séparer, diviser; cf. sc. *bhanj*, *bag*, m. s., d'où l'indication d'une évolution significative semblable à celle qui a été étudiée à l'article δίκη : diviser, distinguer, marquer, montrer, annoncer, indiquer, faire briller, etc., d'où l'explication du sens de φωνή, la parole, la voix en tant qu'indicatrice.

φράζω « primitivement, mettre dans l'esprit, d'où faire comprendre, expliquer, indiquer ».

Le rad. de φράζω est apparenté à celui de φράσσω et de φρήν (pour \*φρηνή). L'idée première est celle de séparer, distinguer, marquer, d'où indiquer, exposer, expliquer; cf. l'article δίκη.

φράσσω « serrer l'un contre l'autre, ensuite barricader.

φράγμα « clôture ».

Le sens premier pour le radical de l'un et l'autre mot est celui de séparer, écarter, presser, serrer, enfermer, protéger; cf. ci-dessus les articles εἴργω et ἐρύκω.

φρήν, sens 3) « le cœur ou l'âme comme siège : 1° des sentiments et des passions; 2) de l'intelligence ». — φρήν, en ce sens ne désigne pas un organe particulier, mais bien, conformément à sa signification étymologique de séparation, le sentiment ou la pensée en tant que séparant, distinguant, discernant (cf. lat. *intelligentia*) les objets sensibles, et subsidiairement les sentiments et les choses abstraites.

φρονεῖς « soin, souci, préoccupation ».

Sens premier, idée, pensée, c'est-à-dire faculté de distinguer les objets; cf. φρονεῖζω auquel l'auteur attribue justement,

mais d'une façon peu conséquente avec lui-même, le sens premier de penser, méditer, et en second lieu celui de s'inquiéter, se soucier.

φυγή « fuite » ; rapporté à la rac. φυγ, se courber pour fuir.

Le sens premier est séparation, écart, d'où fuite, exil, etc.; cf. sanscrit *bhuj*, séparer, briser, d'où tordre, courber.

χῶς « espace immense et ténébreux qui existait avant l'origine des choses ».

Le sens pouvait et devait s'exprimer d'un mot : le vide (primitif) et antérieur à la manifestation des choses; cf. χῶνος.

Sens 2) « Par suite d'une fausse dérivation de χέω (verser, répandre), masse confuse des éléments répandus dans l'espace, chaos ».

χέω n'a rien à faire avec ce sens dont le point de départ est aussi l'idée du vide primordial supposé rempli à l'origine par les éléments confondus, par suite de l'impossibilité où se trouve l'esprit de se représenter la création *ex nihilo*.

χάρις « ce qui brille, d'où ce qui réjouit, grâce ».

Le rad. de χάρις est inséparable de celui du sanscrit *hars*, s'agiter, d'où être gai, vif, réjouir, et de celui du lat. *horreo*, s'agiter, trembler, frémir, d'où se hérissier. La χάρις est donc avant tout la joie, sens qui se retrouve jusque dans les expressions comme χάριν δοῦναι, proprement donner de la joie, d'où accorder une faveur, etc.

χηλή. Ce mot est rapporté à bon droit à la même famille que χάλω; mais alors pourquoi donner comme sens premier celui d'objet en forme de pince, d'où pied, serre ou pince de certains animaux? — χηλή signifie proprement griffe, ce qui sépare, déchire (cf. χεῖρ, main, d'abord griffe), d'où pied fourchu, etc.



χολή et χόλος « bile, fiel, au figuré colère », rapportés à tort à la rac. χαρ, χαλ, briller.

Sens premier, ce qui est acide, aigre, ou amer, d'où au physique, l'amer, la bile, et au moral, l'aigre ou l'aigreur, la colère, etc. Radical apparenté à celui de χωρίς, séparément et χηλί (voir cet article); χόλος est avant tout ce qui sépare, tranche, coupe, pique. Pour l'évolution significative, cf. particulièrement lat. *acer*, d'où *acidus*, etc.

φύξι « souffle » ; φύχος « souffle frais, fraîcheur, froid ».

Le rad. est apparenté à celui de σφόζω, s'agiter; cf. le rapport de θυμός, souffle, âme et de celui de θύω, s'élan- cer s'agiter. L'ordre de développement des significations, est d'une part, l'agité, l'air, le souffle, l'âme; de l'autre, l'agité, le vif, le frais, le froid.

ᾠρα, « toute division du temps, période de temps ».

Le sens premier est celui de saison chaude, d'où saison en général, année, période de temps déterminée. ᾠρα pour \*σωρ-α est de la même famille que le lat. *sol*; signification commune première, ce qui est chaud ou échauffé. Le latin *tempus* (rad. *temp*, sansc. *tap*, échauffer), a la même origine significative et l'idée y a subi une évolution analogue.

---

## DU VERBE CONCRET

---

Nous appelons verbe concret celui qui ne peut exprimer l'acte pur de cette action sans exprimer en même temps et indivisiblement le point d'application. Ce point d'application est d'ailleurs tantôt l'instrument nécessaire pour que l'action se produise, tantôt l'objet qu'elle vient affecter, tantôt enfin la qualité ou l'adverbe qui l'accompagne ; mais c'est l'instrument qui domine, et l'objet lui-même peut le plus souvent s'y ramener. Le concrétisme est alors à plusieurs degrés : au plus faible, l'action peut encore se traduire sous cet accompagnement nécessaire, quoique celui-ci soit très fréquent : au degré supérieur, il ne le peut et le conglomérat est indispensable, seulement le mot ajouté conserve son existence indépendante, et se retrouve employé en ce dernier état dans le discours ; au degré extrême, cet emploi séparé n'est plus possible ; ni le verbe ni son appendice ne peuvent plus apparaître isolés ; bien plus, le déterminant, si son idée doit être exprimée ailleurs, doit adopter pour le faire une racine différente, la première s'étant exclusivement consacrée à accompagner le verbe.

Le verbe concret n'existe pas dans beaucoup de langues, mais seulement dans quelques groupes où ce

phénomène doit être recueilli précieusement et étudié. Il est probable qu'il est d'une haute antiquité et qu'il fut autrefois bien plus fréquent, car le concrétisme est un des caractères du langage primitif. Le langage ne sépare pas dans les mots ce qui est visuellement inséparable, il n'indétermine pas ce qui est surdéterminé. Ainsi, par exemple, le verbe : *aller*, a un sens indéterminé, on peut aller à pied, en voiture, en barque, en rampant, en courant, au pas, etc., et lorsque le regard ou l'imagination voit cette action s'accomplir, il n'aperçoit pas telle personne aller, sans aucune addition, mais il la voit aller à pied ou à cheval ou en voiture, etc. il ne peut séparer l'action de son instrument. Voilà pour le verbe intransitif. De même en est-il du verbe transitif et à plus forte raison ; on ne voit pas toucher quelqu'un sans, le voir toucher avec la main, ou avec le visage ; bien plus, on aperçoit en même temps l'objet qu'il touche, et le tout ne fait qu'un dans la vision, il en doit être ainsi dans le langage ; si quelqu'un meurt, on ajoutera dans le même mot la cause de la mort ou son auteur. Ces exemples suffisent pour faire comprendre le *processus psychique*. Une telle exigence nous semble étonnante ; au contraire, c'est notre division de la pensée par le langage qui eût semblé surprenante et peu naturelle, car nous divisons l'indivisible, et si le besoin d'analyse nous y conduit et présente de nombreux avantages, il est certain qu'il a ici l'inconvénient de rendre la perception moins vive, moins frappante, de diminuer la force des images et de substituer trop complètement peut-être le langage du raisonnement à celui de la sensation.

A côté du verbe concret, objet de la présente étude, se trouve le verbe normal, celui qui est usité dans la plupart des langues, et uniquement dans celles civilisées.

Par exemple, dans les phrases ci-dessus, on dira simplement: je vois, ou je marche, sans ajouter : en voiture, à cheval, ou en canot ; ou, si l'on ajoute ces idées constituantes, ce sera plus tard par un mot séparé, peut-être même espacé ; pendant longtemps, l'esprit s'en tiendra avec le langage (du moins l'esprit de l'auditeur), à l'idée de la marche, sans plus. En réalité, il y aura donc abstraction, mais cette abstraction est si fréquente qu'elle est devenue pour nous la situation d'esprit normale.

De même, nous disons que quelqu'un a été frappé, sans ajouter immédiatement et indivisiblement qu'il l'a été avec le pied ou avec la main ou avec des armes ; ce n'est que plus tard, si nous en avons le temps, que dans une narration détaillée, nous raconterons ces détails qui sont devenus de simples circonstances. De même, nous disons : *je mange*, sans nous croire obligé d'indiquer quel objet, et si nous exprimons celui-ci, ce sera après une pause, quand l'idée est déjà complète.

Le verbe, après avoir été successivement concret, puis normal, parvient à un dernier stade, celui du verbe abstrait.

Le latin et le grec contenaient un certain nombre de verbes abstraits, mais le français en possède beaucoup plus, et certaines langues, comme le basque, ont fini par faire un emploi continu de ces verbes. Lorsqu'en français on dit : *je guerroie*, on emploie un verbe nor-

mal, il n'est pas concret, puisqu'il ne renferme plus l'indication du point de fixation, du mode de l'action, pour le surdéterminer il faudrait dire dans un seul mot : je guerroye par terre ou par mer, ou à pied, ou à cheval, etc., mais cependant l'expression à la rigueur se suffit ; que si je dis : *je fais la guerre*, je n'ai point dans le verbe *fais* un verbe concret, ni même un verbe normal, car cette expression, si elle reste non suivie, est tout à fait indéterminée et peut être suivie de la paix aussi bien que de la guerre. C'est dire que le verbe *faire* est tout à fait abstrait, tout à fait indéterminé, tout à fait vague. Tel est le cas pour la plupart des verbes dits *auxiliaires* : *être, avoir, vouloir*, etc. Ils procurent l'avantage de dégager l'idée vraiment verbale de tous les indices de temps, de mode, de nombre, de personne, mais cette idée réside en réalité dans le radical qui suit et qui est le verbe effectif. Les Anglais, dans la conjugaison négative ou l'interrogative, n'emploient que le verbe auxiliaire *do*, faire ; cela leur permet d'avoir un verbe attributif invariable ; il n'y a que le verbe apparent qui se conjugue, et comme il est toujours le même, les affixes y restent attachés, il n'y a plus besoin de les adapter à chaque instant. Tel est le verbe abstrait et son usage.

Le verbe est donc, suivant les stades de civilisation et les pays, concret, normal ou abstrait.

Nous verrons, plus loin, dans un appendice, qu'il en est de même de plusieurs parties du langage.

On a beaucoup usé et quelquefois abusé de ces mots *abstrait et concret*, dont le sens est devenu souvent un peu vague ou mal compris, il importe de le préciser. Le

*concret est le surdéterminé* ; par exemple, entre l'individu et l'espèce, c'est l'individu qui est concret, c'est l'espèce qui est relativement abstraite ; quand il s'agit du temps, des verbes, celui qui situe exactement l'action sur les coordonnées du temps est concret, celui qui le situe seulement dans une direction est abstrait ; enfin l'être est abstrait relativement à l'une de ses qualités qui se rencontre dans d'autres êtres et qui est abstraite, n'étant plus cantonnée à un seul individu.

C'est dans ce sens qu'existe le verbe concret, il n'exprime plus une action en général, mais cette action avec quelques-unes de ses circonstances particulières et principales, capables de l'individualiser.

Mais ce concrétisme, pour exister, non pas seulement dans la pensée, mais aussi dans le langage, doit réunir en un seul mot l'action et sa circonstance particulariste, autrement il n'y aurait plus de concret linguistique. Il réussit mieux si les deux mots deviennent inséparables l'un de l'autre et ne peuvent plus s'employer seuls, c'est là le summum du concrétisme.

Les langues les plus dérivées et devenues les plus abstraites emploient quelquefois le verbe concret. C'est ainsi qu'en français on dit à son gré : *frapper* ou *tuer du poignard* ou simplement *poignarder*. On emploie alors un autre procédé, l'instrument est devenu verbe ; l'instrument est d'ailleurs imparfait, car ce mot n'indique pas si l'on a frappé ou si l'on a tué. C'est du concrétisme hystérogène qui n'a point la rigueur du procédé primitif.

Il importe de ne pas confondre le verbe concret avec la conjugaison concrète. Il y a sans doute de l'analogie

entre eux, mais le *verbe concret* est *lexicologique*, tandis que la *conjugaison concrète* est *grammaticale* ; en d'autres termes, le verbe concret n'est qu'un mot non encore employé dans la proposition, tandis que la conjugaison concrète prend le mot à l'état statique et le conduit à l'état dynamique par un agencement actuel qui varie à chaque instant suivant les besoins de la pensée. Cette conjugaison qui se rencontre un peu partout sporadiquement, mais en masse dans les groupes américains, ouraliens et dans l'esquimau et sur laquelle nous avons écrit une monographie, est connue sous le nom de *conjugaison objective*. Elle consiste essentiellement à englober, dans le conglomérat verbal, le pronom-sujet, le pronom-objet et même le pronom-complément indirect ; le basque en offre un modèle très curieux ; quelquefois même, le substantif objet est incorporé. De là, le nom un peu impropre de *conjugaison objective*, donné non parce que cette conjugaison répondrait à l'aspect objectif, mais parce qu'elle comprend l'objet aussi bien que le sujet. Voici comment elle est concrète. L'esprit des peuples primitifs ne pouvait concevoir le verbe sans son complément direct actuel, par exemple, *aimer*, sans exprimer en même temps l'objet aimé, *tuer* sans dire l'objet du meurtre.

Il ne leur suffisait pas d'exprimer les deux successivement comme nous le faisons dans nos langues, car alors il existe un point d'arrêt, quelque bref qu'il soit, dans l'idée ; il leur était nécessaire d'indiquer l'action et l'objet d'une manière simultanée, or on ne le peut qu'en intercalant l'objet dans l'action, ce qui paraît difficile au premier abord. Cependant ce procédé n'a

n'a point été rare, il a pu se réaliser en insérant le pronom-objet entre le pronom-sujet et le verbe en un même mot, et pour plus d'incorporation, en abrégeant l'un et l'autre au moyen d'une crase. Parfois l'union a été plus énergique ; en dacotah, par exemple la racine verbale s'entrouvre elle-même, et se referme en renfermant le pronom-sujet et le pronom-objet.

Comme on le voit, le verbe concret et la conjugaison concrète ou objective partent du même principe ; ils sont concrets tous les deux par surdétermination, par l'expression dans un même mot tant de l'action que du point d'application qui la surdétermine, mais la différence consiste en ce que l'un des concrétismes est statique, tandis que l'autre est dynamique. Le verbe concret se forme une fois pour toutes, sans qu'il y ait lieu de le construire ou de le défaire à chaque fois, tandis que la conjugaison concrète, comme toute autre conjugaison, laisse et reprend à chaque instant ses éléments.

A ce point de vue d'ailleurs, comme nous l'avons observé au commencement, le verbe concret lui-même est cependant plus ou moins indivisible. Dans sa véritable formule, ce verbe et son déterminant ne peuvent se séparer d'aucune manière, les deux éléments détachés n'auraient plus aucun sens, mais il ne s'en tient pas toujours à cette pureté de constitution ; quelquefois le verbe peut s'employer seul, mais le déterminant ne le pourrait, si l'on veut exprimer l'idée lexicologique et souvent nominale qu'il contient, il faut se servir d'une autre racine. Cette nécessité est encore très caractéristique. Enfin lorsque les deux mots peuvent s'em-



ployer seuls, le procédé ne diffère plus essentiellement de la composition ordinaire; cependant il s'accompagne de crases ou se corrobore d'union habituelle des deux mots, ce qui diffère de l'état général des langues, d'autant plus que dans les nôtres, la composition est nominale, mais rarement verbale.

Ces principes exposés pour éclairer notre marche, nous allons observer successivement les langues peu nombreuses où le verbe concret a conservé son existence assez nette pour qu'il n'y ait pas d'erreur possible sur sa véritable nature.

Une des plus curieuses sous ce rapport, c'est certainement l'algonquin, ou plutôt le groupe très riche des langues algonquines, qui d'ailleurs renferme à divers points de vue les phénomènes grammaticaux les plus singuliers. C'est là que se rencontre le type le plus pur du verbe concret.

I

DU VERBE CONCRET ALGONQUIN

Le verbe concret est à plusieurs degrés: tout d'abord le concrétisme absolu à la 3<sup>e</sup> puissance, puis ceux à la 2<sup>e</sup> et à la 1<sup>e</sup> puissance. Nous commencerons par le degré le plus élevé. D'autre part, le concrétisme se fait jour par des moyens différents. L'idée accessoire indispensable au verbe peut être de plusieurs natures.

Tantôt il s'agit de l'instrument par lequel l'action s'accomplit; c'est alors que le concrétisme apparaît en général à son plus haut degré. Alors même il faut sous-

distinguer : l'instrument peut être subjectif ou objectif. Il est subjectif quand il consiste en une des parties du corps humain, il est objectif ou ordinaire lorsqu'il est de toute autre sorte.

Tantôt il s'agit, non plus de l'instrument de l'action, mais de son objet; ce cas se rattache au premier, car l'idée peut passer facilement de l'objet considéré comme instrument à l'objet lui-même.

Tantôt il s'agit de la qualité ou du degré de l'action elle-même.

A. — *Verbe concret instrumental.*

Il faut distinguer l'instrument subjectif et l'instrument objectif.

a) *Instrument subjectif.*

Celui-ci a été certainement le point de départ et de type pour les autres. L'homme s'est d'abord servi de ses instruments naturels ou corporels.

Nous appelons ces instruments subjectifs, parce qu'ils sont essentiellement personnels d'abord, à la personne qui parle; *ma tête, ma main*, puis à la personne à qui l'on parle et que leur emploi fréquent se rattache à cette idée primitive de la personnalité et du moi.

Nous examinerons ce concrétisme aux trois puissances.

1° *Concrétisme à la 3<sup>e</sup> puissance ou absolu.*

Il y a en algonquin, dit l'abbé Cuoq dans sa Grammaire de la langue algonquine, des verbes, pour ainsi dire, *incomplets par eux-mêmes* et ne pouvant subsister qu'à l'aide d'un secours étranger. « Les uns prennent leur appui par-devant et se nomment verbes *préfor-*

*més*, les autres le prennent par le côté opposé et se nomment verbes *adformés*. »

En effet, l'élément joint, suivant la place qu'il occupe, forme une préformante ou une adformante. C'est la préformante qui est la plus usitée. Ce procédé, nous le verrons bientôt, finit par aboutir à des verbes prépositionnels.

Ce qu'il faut noter, c'est qu'aucun des deux éléments ne peut exister séparément.

Voici des exemples ; *anim-ose*, s'en aller à pied ; *animi-pato*, s'en aller à la course, *animi-se*, s'en aller au vol, *anim-ataka*, s'en aller à la nage, *anim atakak*, s'en aller en glissant sur la glace, dans tous ces cas la racine *anim* signifie *aller* ou plutôt *en allant*, mais ne s'emploie pas seule. D'ailleurs, ce ne sont pas les diverses parties du corps qui sont ici en action, mais leurs divers mouvements ; nous verrons tout à l'heure l'action des différentes parties elles-mêmes.

On s'étonne de voir considérer comme préformante le verbe *anim*, qui est cependant le verbe lui-même. Tandis que les éléments *ose*, *pato*, *se*, *ataka*, forment les instruments de l'action, on serait donc tenté de renverser la classification du grammairien.

Le verbe *pim* passer, qui n'a pas d'existence séparée, ne peut aussi apparaître qu'avec des adjuvants de la même manière.

*Pim-ose*, passer à pied, *pim-ote*, passer en rampant, *pimi-pato*, passer à la course, *pimi-se*, passer au vol ; dans ces cas, il s'agit encore des divers mouvements du corps humain. On peut ajouter : *pimi-pahik*, passer à cheval, car l'allure à cheval modifie le mouvement du

corps ; et même *pim-icka*, passer en canot, car le mouvement se trouve ainsi modifié. C'est d'ailleurs là le point de transition entre l'instrument subjectif et l'instrument objectif.

Mais l'instrument peut être plus subjectif encore, en ce qu'il consiste non dans les divers mouvements du corps humain, mais dans ses membres mêmes.

La racine *nick* signifie se fâcher ; de là les verbes suivants *nicki-ma*, irriter par la parole, *nicki-na*, irriter par l'action.

Le mot *na* est une abréviation de *nindj*, la main, ou de *nik*, le bras, on touche ici la transition entre le mouvement et le membre.

La racine *tang* exprime l'idée de toucher, de là les verbes inséparables : *tangi-na*, toucher avec la main, *tangi-ck-am*, toucher avec le pied, *tangy-am-a*, toucher avec les dents.

L'adformante *ck*, indique le pied, celle *am*, la bouche et *na*, comme nous l'avons déjà vu, la main.

La formation concrète est encore plus curieuse avec la racine *cing* qui signifie haïr, être antipathique.

*Cing enima*, haïr par l'esprit, *cingi-taica*, haïr par l'oreille, ne pas aimer à entendre, *cing-abama*, haïr par la vue ; ne pas aimer à voir, *cinga mama*, ne pas aimer par l'odorat, *ni cinga-mama nasema*, je n'aime pas l'odeur du tabac, *cing-ip-ta*, ne pas aimer par le goût, *ni cing-in-ta kikons*, je n'aime pas le poisson.

Quelques-uns de ces éléments joints ont une existence séparée, mais ont été abrégés dans le conglomérat ; d'autres n'ont aucune existence autonome ; c'est ainsi que le *t*, *ta* est une abréviation du mot *tawak*, oreille ;

*ab* une du mot *wab*, voir, mais les autres adformantes *mam* pour l'odorat, et *p* pour le palais n'ont aucune existence distincte.

La racine *tako*, prendre, saisir, se combine aussi avec les adformantes pour former un verbe,

*Tako-ma*, prendre avec la main, *tak-wama*, prendre avec les dents, *tak-werima*, prendre avec la pensée, comprendre.

La racine *pani*, échapper, perdre, produit les verbes suivants :

*Pani-na*, perdre des mains, *pani-cka-wa*, perdre du pied, *pana-ba-na*, perdre de vue, *pani-taiwa*, perdre de l'oreille, ne pas entendre, *pana-ma*, perdre de la bouche.

La racine *oma*, signifie le dos, sur le dos, *pini-oma*, porter sur le dos, *pit-oma*, apporter sur le dos, *pan-oma*, s'échapper de dessus le dos.

La racine *bin*, indique le mouvement du bras, ou le bras lui-même en un mouvement vif, *aje bina*, reculer avec le bras, *kiœeki-bin*, tourner en allongeant vite le bras.

Ce qui est remarquable, c'est que toutes les parties du corps ne reçoivent pas cet emploi grammatical, mais seulement celles qui servent d'instrument à l'activité.

Les verbes concrets subjectifs sont donc de deux sortes : ceux qui joignent indivisiblement au verbe l'élément d'une partie du corps, ceux qui y joignent celui de l'action d'une de ces parties. Le tout, d'ailleurs, est considéré, non comme objet, mais comme instrument.

D'autre part, on peut distinguer les préformantes et les adformantes que nous avons d'abord confondues pour plus de clarté. Les différents mouvements, instruments de l'action, rentrent dans la classe des *préformantes*. Les organes mêmes du corps apparaissent comme *adformantes*. Le second point seul demande une explication,

Dans les exemples ci-dessus cités, *anim-ose*, aller à pied, *anim-pato*, aller à la course, *animi-se*, aller au vol, on peut considérer que c'est le second élément et non le premier, qui forme le verbe, et qu'on doit traduire ainsi : en allant marcher, en allant courir, en allant s'envoler. La préformante jouerait alors le rôle d'adverbe et le verbe serait prépositionnel. De même, *pim-ose* passer à pied, se traduirait : en passant marcher, etc., l'exemple du véritable verbe prépositionnel algonquin serait dans ce sens : *a-pato*, courir à, *à-pagis*, se jeter à.

### 2° Concrétisme à la 2° puissance

Sans quitter encore cet ordre d'idées, il faut observer que quelquefois le premier élément peut exister séparément, ce qui rend le concrétisme moins absolu, et en tout cas plus grammatical, en voici des exemples :

*Madgi-pato*, partir à la course, *kiwe-pato*, s'en retourner à la course.

D'autres fois, c'est le second élément qui peut exister isolé ; mais alors, en prenant le premier élément, il modifie un peu sa signification. *Anoki*, travailler, *ina-anoki*, travailler d'une certaine manière, mais il s'agit là d'éléments objectifs.

### 3° Concrétisme à la 1<sup>re</sup> puissance

Quelquefois les deux mots ont un emploi séparé aussi bien qu'un autre collectif, alors on touche aux verbes composés ; les grammaires n'en donnent pas d'exemple pour le subjectif.

#### b) *Instrument objectif.*

Ici nous ne distinguons plus les différents degrés de concrétisme.

L'instrument objectif s'est formé, suivant nous, par imitation de l'instrument subjectif, car les armes habituelles de l'homme, celles de son corps, ont été les premières. On distingue encore ici les instruments eux-mêmes et le mouvement fait pour s'en servir. Il faut distinguer aussi le cas de préformation et celui d'adformation.

#### 1<sup>er</sup> cas : *Préformation*

Voici des exemples : *anim-ac*, aller à la voile, comme on disait au subjectif, *anim-ose*, s'en aller à pied ; *pimi-pahik*, monter à cheval, comme on disait *pimi-poto*, passer à la course ; *pim-ickas*, passer en canot. On voit par là comment la transition s'est faite du subjectif à l'objectif.

Racine *ma*, descendre, d'où, *ma-am*, descendre en canot, *ma-ac*, descendre à la voile, *ma-atakak*, descendre par la glace.

Racine *nis*, descendre, d'où *nis-adjuwe*, descendre par le côté, *nis-andawe*, descendre par l'escalier, *nis-ibon*, descendre par un rapide.

Dans tous les cas précédents, aucun des deux éléments ne peut exister séparément.

Voici maintenant des exemples où le premier élément peut avoir une existence séparée.

*Akim-ose*, aller en raquettes, *tibuk-ose*, marcher de nuit, *madji-pato*, porter à la course, *hisse-pato*, s'en retourner à la course.

Le verbe peut avoir deux préformantes, *anim-akim-ose*, s'en aller à la raquette, *papam-akim-ose*, se promener en raquette.

Dans certains autres, les verbes complets par eux-mêmes peuvent prendre une préformante, mais alors celle-ci modifie un peu la signification.

Ici encore l'interprétation de la préformation peut être double, cette préformante peut être considérée comme le verbe, et telle est la première impression, et alors le second élément est l'instrument ; ou bien la préformante doit être assimilée à un simple adverbe, et c'est le second élément qui est le verbe véritable. La grammaire prouve que c'est la seconde interprétation qui doit prévaloir, car les exemples de préfixation de l'adverbe sont dans ce sens : *in-me*, parler comme. *in-atis*, se conduire comme, *iji-pi*, boire ainsi, *iji-webat*, il en est ainsi (*animocing iji-pik*, ils boivent à la manière des chiens). Une nouvelle preuve est apportée dans ce sens, lorsque la préformante peut s'employer seule, puisque alors son sens distinct est bien connu, *tibik-ose*, marcher de nuit, *gicaiak-ose*, marcher droit.

Mais alors dans les verbes à adformantes il se présente un nouveau genre de concrétisme. Dans *nis-*



*adjive*, descendre une côte, *nis-ibon*, descendre un rapide, *nis-andawe*, descendre l'escalier, *nis* ne signifiant plus *descendre*, mais *de haut en bas*, *adjive*, signifiera non pas *par la côte*, ni *ibon*, être sur le rapide, et le tout aura la traduction exacte suivante : de haut en bas être sur la côte, d'où les verbes concrets : *être sur la côte*, *être sur le rapide* substitués au verbe normal, *être*, *se tenir*, on aurait un verbe, une racine de verbe différente pour chaque situation. Ce concrétisme consisterait non dans le point d'attache d'une action à un objet, à un instrument ou à un mouvement, mais bien dans l'emploi d'une racine différente pour chaque action, comme on peut en employer une pour chaque substance. Grammaticalement cela est bien le procédé, ainsi l'adformante et la préformante produiraient des concrétismes de nature différente.

Telle est la vérité grammaticale, mais celle psychologique est autre ; dans l'esprit, le mot adverbial qui précède est devenu un véritable verbe, toutes les fois surtout que le second élément correspond au mouvement d'un organe ou d'un instrument matériel, si bien qu'on pourrait interpréter dans le même sens, même lorsque le premier élément est une préposition véritable : *iji-pi*, au lieu de *boire comme*, pourrait se renverser ainsi : *imiter en buvant*; *a païwe*, *se réfugier* au lieu de : *fuir vers* ; *être vers en fuyant*, etc.

Ce qui est à noter, c'est qu'on peut trouver dans ce procédé primitif l'origine du verbe prépositionnel lui-même qui aurait exprimé le mouvement matériel, ou l'organe en mouvement, tandis que l'adverbe ou la prépo-

sition préfixées auraient exprimé la direction du mouvement et l'acte proprement dit.

Quoi qu'il en soit, il existe une conciliation entre ces deux explications. Dans l'emploi des préformantes, c'est bien quant à la forme et grammaticalement le second élément qui est le verbe, mais psychiquement et virtuellement c'est le premier.

b) *Cas d'adformation.*

L'interprétation est simple, c'est bien le premier élément qui est le verbe, le second exprime l'instrument matériel de l'action ; on peut appeler ce verbe *verbe instrumental*.

*Bi* exprime que l'instrument est la *boisson*.

C'est la dernière syllabe du mot ; *nipi*, eau : *kiwakubi*, être étourdi par la boisson, être ivre ; *kavi-bi*, être abattu par la boisson, tomber d'ivresse, *mino-bi*, être bien par la boisson, *mangi-bi*, être méchant par la boisson.

*Abawe* exprime que l'instrument est l'*eau*.

*Miw-abaawe*, être chassé par la pluie, *cabw-abaawe*, avoir ses habits percés par la pluie, *tewik-wei*, avoir la migraine pour s'être mouillé, *nis-abaawe*, être tué par l'eau, se noyer.

*Ac* exprime que l'instrument est le *vent*.

*Tak-ae*, être rafraîchi par le vent, *nakoi-ac*, être arrêté par le vent, *web-ac*, être emporté par le vent, *kwa-nab-ac*, chavirer par le vent.

*Ac* devient *asin*, quand le verbe a pour sujet un nom de genre inanimé : *web-asin-pingw*, être emporté par le vent, la poussière.

*Ok*, exprime que l'instrument est les *vagues*.

*Kinda-oc*, être englouti par les flots, *tcat-canga-ok*, éprouver le tangage, *kiwack-weia-ok*, être étourdi par les flots.

*As* : par le soleil.

*Cin-as*, être ébloui par le soleil, *tewikwei-as*, souffrir d'un coup de soleil, *seg-as*, être effrayé par le soleil, *kiwakwei-as*, être étourdi par le soleil.

*Awas* : par la chaleur.

*Ab-awas*, se réchauffer, *cib-awas*, supporter la chaleur, *wakew-awas*, être sensible au chaud, *nagataw-awas*, être accoutumé à la chaleur.

*Akis* : par le feu.

*Aibakis*, être dur à cuire, *wisak-akis*, souffrir d'une brûlure, *ttag-akis*, être consumé par le feu, *mokw-akis*, pleurer de douleur par l'effet du feu.

*Abas* : par la fumée.

*Cib-abas*, pouvoir résister à la fumée, *kipwanam-abas*, être étouffé par la fumée, *wakweic-abas*, être facilement incommodé par la fumée, *kakipin-gucei-abas*, être aveuglé par la fumée.

*Atc* : par le froid.

*Tak-atc*, être saisi par le froid, *kik-atc*, être raidi par le froid, *nining-atc*, trembler de froid, *wakem-atc*, être frileux.

*Tam* : par le bruit.

*Miwi-tam*, être chassé par le bruit, *kiwack-we-tam*, être étourdi par le bruit, *tewikwe-tam*, avoir le mal de tête à cause du bruit, *wakewi-tam*, être sensible au bruit.

*Ngwac* : par le sommeil.

*Simi-ngwac*, être fatigué par le sommeil, *kawi-gwac*,

succomber au sommeil, *wingi-ngwac*, aimer à dormir, *wani-ngwac*, être somnambule.

*Akone* : par la *neige*.

*Miw-akone*, être chassé par la neige, *civia-akane*, être ébloui par la neige, *inden-akone*, rester exposé à la neige, *naka-akone*, être arrêté par la neige.

*Ne* : par la *maladie*.

*Moko-ne*, pleurer par le mal, *kawi-ne*, succomber à la maladie, *pimi-ne*, être malade de la guerre, *kakami-ne*, périr vite de la maladie.

*Nos* : par l'*odeur*.

*Nisa-nos*, être tué par l'odeur, *nigata-nos*, être habitué à l'odeur, *wakewa-nos* être sensible à l'odeur, *miwa-nas*, être chassé par l'odeur.

*Cin* : par une *chute*.

*Kiwaue-cin*, être étourdi par une chute, *pikokiwane-cin*, se casser le nez en tombant, *kibitam-cin*, saigner du nez en tombant.

*Kos* : par le choc d'un objet.

*Kawic-kos*, être abattu sous un fardeau, *wisahic-kos*, être meurtri.

Il faut remarquer soigneusement que ces éléments indiquant l'instrument n'ont pas, pour la plupart, d'existence isolée et ne se rencontrent que dans cette composition, c'est ce qui leur donne le caractère et l'emploi concrets.

(A suivre.)

---

**The Biscayan Grammar, Vocabulary, and Bilingual Dialogues of Rafael Micoleta (Bilbao, 1653).**

---

A. THE MANUSCRIPT. On the back of the volume at the British Museum containing the original, these words are printed *Italian | & | Biscayan | Gramm | Mus. | Brit. | Bibl. | Harl. | 4616 | 6314 | PL. XX.E. | 9.* It contains the book plate of Owen Brigstocke at the beginning of Micoletas work. This shews his coat of arms bearing three scallop shells (like those worn by the pilgrims to Santiago de Galicia to the present day), and a blackbird standing on the top of the helmet above the shield and holding a cherry in its right hand claw. The motto, in capitals, beneath these *arms* is *ὡς ὄφις καὶ περιστέρα*, *like serpent and dove*, recalling the words of the Lord used by Cardinal Pole, the last Catholic Archbishop of Canterbury, on his escutcheon. In reply to a question by myself signed *PALAMEDES*, a writer named *D. M. R.* was good enough to publish in *Notes and Queries*, March 27, 1897, London, page 257, some information shewing that « Owen Brigstocke was born 1680, matriculated at Jesus College, Oxford, 29 October, 1695, aged fif-

teen, and was called to the bar at the Middle Temple 1705 », that he « had literary tastes, and spent much time in Paris », that « He collected a library, a portion of which is still at Blaenpant » in Wales, in the house of his descendants his brothers, So he was a contemporary of, if not acquainted with, Pierre d'Urte, whose Biblical translation was published in Oxford, June 1<sup>st</sup> 1894', by the Vice-Principal of Jesus College, the Rev<sup>d</sup> Llewelyn Thomas, Canon of S'Asaph, Wales, who died prematurely on the 12<sup>th</sup> of May, 1897, from influenza. The words « MVSEVM | BRTAN | NICVM » are stamped in red on the verso of the 47<sup>th</sup> leaf, which is the last that bears any writing, and on the front of the 2<sup>nd</sup>. The mark « BRITISH | MUSEUM » with the royal crown occurs likewise in red on the verso of the 10<sup>th</sup> and 15<sup>th</sup> leaves.

The following are the *catchwords* in the manuscript : f. 2. recto (y), f. 3. recto (y) verso *ſut' imperf'*, f. 6. verso *freyr*, f. 7. verso *Manteles*. Folio 15 is followed by a blank and unnumbered leaf.

On the recto of f. 16 occurs, in a very different handwriting, perhaps that of Master O. Brigstocke, at any rate someone indifferent to the niceties of Heuskarian writing, the following slovenly copy.

*Gure Aita ceruſtan aicena  
Sanctifica bedi hire icena*

*Pater noster qui es in cœlis  
sanctificetur nomen tuum*

1. I take this opportunity of requesting that 1876 be added after 1870, on p. 162 of that book, and London after 1881.

*Ethor bedi ire Resuma*  
*Eguin bedi hire corodatea*  
*ceruan beçala lurrean-ere*  
*Gurc eguneco oguiã iguc egun*  
*Eta quita ietsague gure çorrac*  
*nola guçere cordunèy*  
*quittazen baitra-øegu.*  
*Eta ergaitzala sar eraci tenta-*  
*tionetan, baina delura gaitzac*  
*gaichtoric.*  
*Ecen hirea duc Resuma, eta*  
*puißança, eta gloria seculacotz*  
*Amen*

*The Lords prayer in the Cantabrian Visayna*  
*or present Baccuensa (sic) Languadge out of Paulus*  
*Merula Cosmographie part 2 lib 2*

On the recto of folio 17 comes in the same hand-writing :

*Sinhesten dut Jainco Aita bo-*  
*there gucitaco ceruaren, eta*  
*lurraren creaçalen baithan. eta*  
*Christ haren seme bakoitz gure*  
*Jouna baithan: ccin concebitu*  
*içan baita spiritu sunindaganic :*  
*sortu maria virginaganic : pon-*  
*tio pilateren passionatu, cruci-*  
*flatu, hil eta abortze : inantzi*  
*içan da infernisuara<sup>1</sup>.*  
*Hereneco egunian resuscitatu*  
*canda hiliaric : igan de ceruete-*  
*ra: jarria da Sainco Aita : bo-*  
*there gueita coaren escunean :*  
*Handic ethorteco da vicien eta*  
*hilen ugeatzera sinhesten dut*  
*Spiritu saindua baith an : sin*  
*hesten dut elica sain du Catholi-*  
*coa : saindun comunionea :*  
*bekatuen barkamendua, hara-*  
*guiaren resurrectionea ; vicitze*  
*eterna. Amen.*

*Veniat regnum tuum.*  
*Fiat voluntas tua quemadmodum*  
*in cœlo sic etiam in terra Panem*  
*nostrum quotidianum da nobis*  
*ho die*  
*Et remitte nobis debita nostra*  
*sicut et nos remittimus debitori-*  
*bus nostris*  
*Et ne nos inducas in tentationem,*  
*sed libera nos a malo*  
*Quia tuum est Regnum et potentia*  
*et gloria in sæcula Amen.*

*Credo in Deum patrem omni-*  
*potentem*  
*creatorem cœli et terre: et in*  
*Jesum Christum filium eius uni-*  
*cum*  
*dominum nostrum: qui conceptus*  
*est de Spiritu sancto ex natus*  
*Maria virgine; passus sub pontio*  
*pilato, crucifixus mortuus et se-*  
*pultus, descendit ad inferos: tertio*  
*die resurrexit de mortuis as-*  
*cendit in cœlum: sedet ad dex-*  
*teram dei patris omnipotentis :*  
*inde venturus ad iudicandum*  
*vivos et mortuos.*  
*Credo in spiritum sanctum*  
*credo sanctam ecclesiam Catho-*  
*licam : sanctorum communio-*  
*nem, Remissionem peccatorum*  
*carnis Resurrectionem: vitam*  
*eternam Amen.*

1. Ou bien *infernisuara* sans point sur le 2<sup>e</sup> i.

*The Apostles creed in the same Language.*

P. Merula took this *Gure Aita* from Leizarragas version of S<sup>t</sup> Matthew. ch. 6. v. 9-13. There are variants in the different editions of his *Cosmographia*. On p. 302 of that of *Raphelengii M. D. C. V.* one reads *ceruan, çordunèy, trauegu, gaichtotic*. It was repeated without change in the edition of Amsterdam, 1621. But in that of 1636 and the same place p. 69 70 *ceruan* occurs as in this manuscript. Merula has *Regnum et Potentia, et Gloria in secula*, in the latin and *Resuma, Vorondatea, ietzaguc, Resuma, eta Puissança, eta Gloria* in the Basque.

After this there come five blank and unnumbered pages, (two leaves and a half) and then, on the verso of that marked in pencile as 18, there are eleven lines with these words beneath them: *The Lords prayer in the present language of Island*. The last three lines however constit of the numerals hup to *tivotugu* (20). It would be interesting to know whence came this Icelandic *Pater* and the above Heuskarian *Credo*. On the other side of the same leaf, the stamp « MUSEVM | BRITAN | NICVM in red recurs. Then there are two blank folios. On the recto of the first has been pencilled the following note 4416 = 29 fols 6314 = 18 Ex<sup>a</sup> Fm Sept 1885. The first folio, or *frontispice*, is preceded by 22 blank folios] separating it from the end of the manuscript entitled *Remarques sur La Langue Italienne, By Matthew Prior, Esq<sup>o</sup>*.



The *recto* of the fourth of these leaves bears the note

$\frac{155. B. 2}{6314} \frac{10}{vi}$  E. The.  $\frac{10}{vi}$  is in pencil.

B. THE EDITION PUBLISHED AT MY EXPENSE IN SEVILLA ON THE 25<sup>th</sup> OF JANUARY, 1897. I much regret that I did not wait six months before publishing this book ! « If you wish a thing done well, do it your self » is a trite saying, but very true. Mr G. F. Barwick, of the British Museum, supplied me with a copy of part of the text that was put into the printers hands, and revised the rest, which I had taken from the very carelessly made edition in the *Revista de Ciencias Historicas*, Barcelona, 1881. To this my attention was first called in 1892, by Don R. M. Azkue Presbytero. I was also much obliged to him for reading the proof-sheets; but he did not perform this task quite to my satisfaction, and avowed that he felt no interest in the work. Yet, « if a thing is worth doing at all, it is worth doing well ». I hope that before long a photographic facsimile of the original will be available for continental Basco-logists.

It is necessary to say that in the manuscript the *Dialogues* begin on the 12<sup>th</sup> leaf, next after the verses. The *recto* of folio 11 has only the word *Dialogos*. Its other side is blank. The pages bearing these, interesting dialogues have a separate numbering, up to 7, being the only part of the manuscript that bears any numbering in ink, and are the last part of the book. The *recto* of folio 10 contains the *modo de contar* entirely and

exclusively, ending *los aqui*. The introductory or properly grammatical part of the work, down to page 10 of the new edition, is too slight and too full of mistakes to be of any value.

The *Dictionario breve*, however, and the *Dialogos* are a very important addition to the lexicological wealth of Spanish Basque, indeed second only in importance to the (mostly Bizcayan) *Refranes y Sentencias* printed at Pamplona by P. Porrals in 1596, mentioned by Larramendi, who utilised an imperfect copy now missing, and reprinted at Geneva in 1896 for M<sup>r</sup> W. J. Van Eys. It would be satisfactory to learn what is meant by « el son que llaman, *las vacas* », p. 33. To an Englishman it recalls what is vaguely known as « the tune the old cow died of ». I think that Don Francisco Rodriguez y Marin, of Sevilla, who requested me to translate his poems into Basque, and gave me a perfect copy of the edition printed in Tolosa, 1790, of the volume numbered 103 in the *Bibliographie de la Langue Basque* (1894), must be learned enough to explain the expression.

One wishes also to find out who *Ganaza* mentioned at the beginning of the dialogues, was. He is there referred to as having said that a man sought for three things with great care, namely a stitch loose in his stockings, « *una suciedad en la cama, y los cuernos si su muger se los pone* ».

The saying « tan delicado como Judeo en viernes » (p. 25) also requires explanation. *Delicado* evidently

means scrupulous, and the scruples must be those about eating and drinking on the eve of the Sabbath day. Do any previous or later Spanish authors use such a phrase? I hope to say something in an other article about the language of the author in connection with that of other Bizcayan writers. It seems likely that he knew Martin Ochoa de Capanaga (in the edition of whose *Doctrinea* published at Vizeu, 1893, read on page CLXVII *desde* instead of *de manera*). I shall then publish a list of the many and vexatious misprints in my edition, for the which I beg pardon.

EDWARD SPENCER DODGSON.

Cork, Ireland, 28 november 1897.

---

HISTOIRE  
DE LA  
PRINCESSE DJOUHER-MANIKAM

Roman traduit du Malais

sur le Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris

Par ARISTIDE MARRE

(Suite)

---

Maka baginda poun meniourouh.kan segala mantri dan houloubalang pe.kerdja.an akan meng.hantar.kan touan poutri dengan anakda baginda itou.Maka baginda poun membri perentah pada segala mantri demikian perentah baginda : « Hey segala kamou mantri.kou siapa kamou sakalian yang dapat kousourouh.kan meng.hantar.kan istri.kou dan anak.kou tiga orang ber.saoudara ini kapada nenek.nia radja *Haroun er-Raschid* di binoua Bagdad. » Maka sakalian.nia poun tiada berani berdatang sembah melainkan ber.diam diri.nia djouga.Maka baginda

Le roi *Châh Djôhon* confia donc son épouse et ses trois fils à ce ministre perfide, se reposant sur les paroles qu'il venait d'entendre. Une quarantaine de chameaux chargés des présents, quarante nourrices des enfants, cent suivantes de la princesse, mille hommes ouvraient la marche, mille cavaliers bien armés et bien équipés formaient l'escorte de la princesse et de

poun membri perentah kapada mantri yang ter.touah deripada yang lain, maka kata baginda : « Hey mantri. kou angkau.lah kapada hati.kou yang dapat kou harap akan meng. hantar.kan istri kou dan anak.kou tiga orang bersaudara ini karna pendapat.kou sakali-kali angkau tiada ber.bouat khianat pada kou, lagi poun angkau ter-touah deripada segala mantri.kou yang lain, adalah angkau takout akan Allah soubhanah oua taala dan kapada akou. » Maka sembah.nia mantri itou : « iâ touankou chah alam sa.benar.nia.lah yang di.per.hamba men. djoundjoung perentah yang maha.moulia itou sa.harous.nia.lah hamba mengerdja.kan perentah chah alam itou meng.hantar.kan Sri padouka adinda dan anakda itou kapada radja *Haroun er-*

*ses enfants*. Cela fait, la princesse prit congé de son époux ; celui-ci la tenant embrassée, la couvrit de baisers ainsi que ses trois enfants, en pleurant. Il lui recommanda de présenter ses hommages à son père le sultan *Haroun er-Raschid*, ses salutations à son frère aîné *Minbah Châhas* ; il la chargea de déposer aux pieds de Leurs Majestés mille et mille pardons et de faire ses excuses à son frère *Minbah Châhas*.

Alors le prince dit au ministre félon : « O mon ministre, il faut que tu partes maintenant et que tu mènes le chameau de mon épouse, car j'ai pleinement confiance en toi ; surtout aie bien soin de la protéger ! » Mais le roi ne s'était point appuyé sur Dieu le très haut et digne de louanges, et pour ce motif Dieu le très haut l'en punit. Quand le prince eut fini de parler au ministre, celui-ci dit : « O Monseigneur, roi du

*Raschid.* » Maka radja *Chah Djohon* poun menierah. kan istri nia dan anakda yang katiga orang itou kapada mantri khianat itou sah karna sebab menengar sebab mantri khianat itou, dan segala per.kasih.an saki-ra.kira ampat pouloh éikor onta yang membaoua dia, dan ampat pouloh orang pengasoh anakda itou, dan saratous dayang-dayang meng.hantar.kan adinda itou dan sa.ribou orang yang meng. hantar.kan adinda itou, dan sa.ribou orang yang ber.kouda dengan alat sendjata.nia yang meng.iring.kan touan poutri *Djouher Manikam* dengan anakda baginda. Maka sakalian.nia ter.serah.lah kapada mantri itou, Satelah soudah maka touan poutri poun ber.mohon.lah kapada souaminia. Maka baginda poun mémelouk dan men.tchioum

monde, votre serviteur porte vos ordres sur le sommet de sa tête. »

Alors la troupe s'étant mise en marche, la princesse *Djouher-Manikam* monta sur son chameau avec ses trois enfants ; un garde du corps se tenait à la tête ; elle s'avança accompagnée par le misérable ministre et par toute son escorte, se dirigeant de halte en halte vers la ville de *Bagdad*. On était arrivé à une de ces haltes, quand le jour fit place à la nuit. Le ministre fit alors dresser une tente pour que la princesse y prît du repos, les gens dressèrent leurs tentes tout autour. La princesse *Djouher-Manikam* descendit de son chameau, puis entra dans sa tente avec ses trois enfants ; les tentes des nourrices et des suivantes entouraient en cercle la tente de la princesse. Au milieu de la nuit, une pluie violente vint à tomber ; alors le misérable

istri.nia dan anak.nia yang katiga itou serta dengan tangis.nia dan ber.pesan kapada istrinia akan sembah kabaouah douli ayahnda dan bounda Soultan *Haroun er-Raschid*, dan sembah baginda kapada padouka kakenda *Minbah Chahaz*, baginda mohon.kan ampoun be.ribou.ribou ampoun kabaouah douli ayahnda dan bounda dan minta maaf kapada kakenda *Minbah Chahaz*; dan kapada mantri khianat poun baginda ber.kata : « Hey mantri.kou baik-baik-lah angkau pergi ini membaoua onta istri.kou ini karna sangat.lah harap.kou kapada mou ; houbaya-houbaya baik angkau memelihara.kan dia ». Tetapi radja itou tiada ber.sandar kapada Allah soubhanah oua taala, sebab itou.lah maka datang balas Allah taala kapada radja itou.

ministre agité par Satan, fut tenté dans son cœur. Il pensa : « L'épouse du roi est admirablement belle, belle comme son nom de *Djouher-Manikam*; il faut que j'aille auprès d'elle et que je lui déclare mon amour! » Et alors le ministre rebelle partit et entra dans la tente de la princesse. Il la trouva encore assise auprès de ses trois enfants, occupée à chasser les moustiques.

La princesse le voyant entrer dans sa tente, lui demanda : « O mon ministre ! quelle affaire t'amène auprès de moi, à cette heure, au milieu de la nuit ? » Le ministre répondit : « Je viens ici parce que je vous désire ! » La princesse dit alors : « Et c'est là l'affaire qui t'amène auprès de moi ! C'est à toi que le roi m'a confiée à cause de ton grand âge et comme si tu étais mon père. C'est en toi qu'il a mis toute sa confiance

Telah soudah habis titah baginda kapada mantri itou, maka sembah mantri : « iâ touankou chah alam atas batouk kapala hamba.lah menanggong dia. » Maka segala rayat poun ber.djalan.lah iya dehoulou, maka touan poutri *Djouher Manikam* poun naik ka.atas onta dengan anakda tiga orang itou dan sa'orang bi-douanda yang meng.apala.kan onta itou maka touan poutri ber.djalan.lah di.iring.kan olih mantri yang bédébah itou dengan rayat sakalian itou deripada souatou per.henti.an datang kapada souatou per.henti.an menoudjou djalan ka nagri Bagdad.**Hatta Kalakian** maka datang.lah kapada souatou per.henti.an maka hari poun malam.lah, maka mantri itoupoun men.diri.kan kheimah akan tampat touan poutri ber.

pour que tu nous fasses arriver, moi et mes enfants, en la ville de *Bagdad* auprès de mon vénéré père, le roi *Haroun ér-Raschid*. Quel est donc ton naturel, pour que tu veuilles commettre une action que condamne Dieu le très haut et digne de louanges? Pour moi, il m'est interdit de la commettre, parce que je suis la servante de Dieu le très haut et la fervente disciple de *Mohammed* l'envoyé de Dieu (que la bénédiction de Dieu soit sur lui et le salut!). Que serais-je donc si je me rendais coupable de cet acte que Dieu le très haut et digne de louanges défend : Et toi, tu n'as donc aucune craintede Dieu le très haut et digne de louanges? Ne seras-tu pas couvert de honte en face de l'Envoyé de Dieu, au jour du jugement dernier? Et tu veux commettre cette action défendue qui est un grand péché! »



adou itou. Maka segala orang yang baniak itoupoun men.diri akan kheimah djouga meng. oliling. i kheimah touan poutri *Djouher Manikam*. Maka touan poutri poun touroun deri. atas onta. nia itou lalou masouk kadalam kheimah serta anakda baginda tiga orang dan segala yang mengasoh dan dayang-dayang poun ber.idar meng. oliling. i kheimah touan poutri *Djouher Manikam* itou, maka datang kapada tengah malam, maka houdjan poun touroun terlalou lebat. maka mantri tchelaka itoupoun haroubirou olih cheitan mem. bri ouasouas pada hati. nia. Maka fikir. nia bhaoua istri radja ini terlalou amat elok rounpa. nia dan nama. nia poun terlalou indah-indah touan poutri *Djouher Manikam*, baik. lah akou pergi kapada. nia

Le misérable ministre dit : « Si tu ne veux pas, je tue tes enfants. » — « Jamais, dit la princesse, jamais je n'y consentirai, et si tu fais périr mes enfants, que puis-je contre l'arrêt de Dieu, si ce n'est d'invoquer son nom ? » Le ministre tua un des enfants du roi. Cet enfant mort, pour la seconde fois il fit la même demande à la princesse, et celle-ci répondit : « Jamais je ne me résoudrai à commettre cet acte indigne de tout croyant et défendu par l'Envoyé de Dieu. Non, je ne le ferai pas ! » Le ministre dit : « Si tu ne veux pas, je tue un autre de tes enfants. » La princesse *Djouher-Manikam* répondit : « Si tu tues mon enfant, c'est par l'arrêt de Dieu, et je me soumets à sa volonté. » Le ministre tua le second enfant. « Non, jamais, répéta la princesse, je ne consentirai à cet acte ! En quel état paraîtrais-je, au jour du jugement dernier, devant la

mengata.kan berahi akou kapada.nia.» maka mantri dourhaka itoupoun pergi.lah iya masouk kadalam kheimah touan poutri itou maka di.dapat.i.nia touan poutri itou lagi doudouk di sisi anakda yang tiga itou serta lagi mem. bourou-bourou niamok maka touan poutri poun melihat mantri itou masouk kadalam kheimah.nia, maka kata touan poutri itou : « Hey mantri.kou apa pekerdja.an mou datang kapada akou ini ouektou tengah malam ini ? » Maka kata mantri itou « **adapoun** hamba datang ini hendak-kan touan poutri.lah.» Maka kata touan poutri demikian. lah pe.kerdja. an mou datang ini kapada akou, karna akou di.serah.kan olih radja kapada mou, karnaangkau mantri yang ter.touah lagi ka.per.tchahaya.an radja, oupama ba-

face de l'Envoyé de Dieu (que la bénédiction de Dieu et le salut soient sur lui !). » Le misérable ministre reprit : « Si tu ne veux pas de moi, je tue ton troisième enfant. » Et la princesse répondit : « Si tu le tues, que puis-je faire, sinon me soumettre à la volonté de Dieu et invoquer son nom ? » Le troisième fils du roi fut tué. Questionnée de nouveau, la princesse dit encore : « Jamais je n'y consentirai ; jamais je ne commettrai une telle action ! » Et ce ministre bâtard dit : « Si tu ne veux pas de moi, nécessairement je te tue, toi aussi ! »

Alors la princesse pensa dans son cœur : « Si je ne veux pas céder, sans nul doute il va me tuer ; il faut donc que j'use de ruse. » Alors elle dit : « Attends-moi ici, je veux d'abord laver mon vêtement, mon *badjou* et mon corps, car ils sont teints du sang de

pa.kou angkau lagi radja poun sangat.lah harap.nia akan dikau kapada meniampey. kan dakou dan anak-kou ka nagri Bagdad kapada ayah.kou radja *Haroun er-rachid*.<sup>1</sup> maka betapa pekerti.mou yang demikian ini hendak ber.bouat pe kerdja. an yang tiada di.per. kenankan Allah soubhanah oua taala karna pe.kerdja. an itou boukan laik-kou meng.erdja.kan dia karna akou hamba Allah taala dan oummat bani Mohammed rasoul Allah (*Salla Allah alayhi oua sallama!*) bhaoua akou akan pekerdja.an yang di.larangkan Allah soubhanah oua taala betapa pri.kou ber.bouat dia **Bermoula** angkau poun tiada.kah takout akan Allah soubhanah oua taala dan tiada.kah angkau malou akan rasoul Allah pada hari kiamat djamaah maka ang-

mes enfants. » Le ministre maudit de Dieu le très haut répondit: « C'est bien, j'attends ici. »

Alors la princesse *Djouher-Manikam* sortit de sa tente. La pluie tombait à torrents. La princesse, s'éloignant précipitamment, marcha pendant toute la nuit sans savoir où elle allait. Elle marchait depuis plusieurs heures lorsque l'aurore parut ; la princesse arriva ainsi près d'un arbre au milieu de la plaine, et après en avoir mesuré des yeux la hauteur, elle monta sur cet arbre. Le jour s'était levé ; en ce moment passa sur le chemin un marchand qui venait de faire son commerce et s'en retournait en la ville de *Bassrah* : il se nommait *Biyâpri*<sup>1</sup>. En passant sous l'arbre, il leva les yeux et aperçut une femme assise sur cet arbre.

1. Cenom de *Biyâpri* signifie en malais : « marchand, commerçant, négociant. »

kau hendak pe.kerdja.an haram ini lagi dosa besar.» Maka kata mantri bedebah itou « djika angkau tiada maou nistchaya kou.bounouh anak.mou ini.» maka kata touan poutri *Djouher Manikam* « bhaoua sakali.kali akou tiada redla akan pe.kerdja.an ini dan djika kau.bounouh anak.kou apatah dayah.kou lagi dengan houkoum Allah djouga nama.nia? » Maka di.bounouh.nia olih mantri anak radja itou sa'orang. Satelah soudah mati maka di.tania poula akan touan poutri itou, maka djaouab touan poutri demikian djouga sa.kali.kali akou tiada maou meng.erdja.kan pe.kerdja.an itou karna boukan orang islam meng.erdja.kan demikian, bhaoua pe.kerdja.an ini di.larang.kan rasoul Allah, bhaoua akou tiada maou meng.

« Qui êtes-vous, s'écria-t-il, êtes-vous femme ou *djinn*? — Je ne suis ni *djinn*, ni démon, mais une descendante du prophète de Dieu *Adam* (que le salut soit sur lui !), une disciple du prophète *Mohammed* l'Envoyé de Dieu (quela bénédiction de Dieu et le salut soient sur lui !). »

*Biyâpri* grimpa sur l'arbre, prit la princesse, la fit monter sur son chameau, puis se mettant en route, la conduisit au pays de *Bassrah*. Arrivé dans sa maison, *Biyâpri* voulut s'approcher de la princesse, mais celle-ci lui dit : « Garde-toi de m'approcher tout d'abord, car j'ai fait à Dieu le très haut vœu de demeurer quarante jours sans voir la face d'un homme. Lorsque ce temps sera expiré, cela deviendra possible ; si ces quarante jours n'étaient pas encore écoulés, nécessairement je mourrais. »

erdja.kan dia.Maka kata mantri itou djikalau angkau tiada maou nistchaya kou bounouh anak mou sa'orang lagi. Maka kata touan poutri *Djouher Manikam* « djika kaubounouh anak.kou itou dengan houkoum Allah atas.nia redla.lah akou » maka.olih (mantri) itoupoun di.bounouh.nia poula anak radja itou.maka djaouab touan poutri itou bhaoua sakali.kali akou tiada maou mengerdja-kan yang demikian itou, betapa hal akou memandang mouka rasoul Allah (*Salla Allah aleyhi oua sallama*) pada hari kiamat djamaah. Maka kata mantri bedebah itou « djika angkau tiada akan akou, nistchaya ka.tiga.nia anak.mou kou.bounouh itou ». Maka kata touan poutri *Djouher Manikam* djika kau.bounouh sakalipoun apatah daya kou lagi

Alors *Biyâpri* l'installa sur la terrasse grillagée de sa maison et lui prodigua ses soins et ses prévenances.

---

#### QUATRIÈME RÉCIT

OÙ IL EST ENCORE PARLÉ DU MINISTRE ASSASSIN  
DES ENFANTS DU ROI

Aussitôt après que la princesse *Djouher-Manikam* fût partie en fuyant, le ministre ordonna à toute l'escorte de s'en retourner et de se présenter au roi *Châh Djohon*. Il dit à ses gens : « O vous tous, serviteurs de la reine, voyez quelle a été sa conduite ! Ses trois enfants sont morts, etc'est elle qui les a tués ! Après quoi elle a disparu. En quel lieu a-t-elle pu se réfu-

soudah.lah dengan houkoum Allah taala nama-nia. »  
Maka mati.lah ka.tiga.nia anak radja itou maka di-  
tania.i poula akan touan poutri itou maka touan pou-  
tri : « tiada akou meng.erdja-kan pe.kerdja.an ini  
boukan pekerdja.an kou. »

Maka kata mantri haramzadeh itou « djika angkau  
tiada maou akan akou nistchaya angkau kou bounouh  
poula ». Maka fikir touan poutri dalam hati.nia djika  
akou tiada maou akan dia nistchaya akou poun di.  
bounouh.nia, baik.lah akou ber.bouat honar, maka  
kata touan poutri : « nanti.lah akou di.sini dehoulou  
akou hendak mem.basouh kain.kou dan badjou.kou  
dan toubouh.kou karna ber.loumour darah anak.kou. »  
Maka mantri lanat allah taala : « Baiklah, akou me-

gier ? Personne au monde ne le sait. Voilà ce qu'elle a  
fait ! Pour vous, partez tous, emportez les cadavres de  
ses trois enfants au roi *Châh Djohon*, dites-lui toutes  
les circonstances. » Les gens chargés d'emporter les ca-  
davres s'en retournèrent tous ; arrivés en la présence  
du roi, ils rapportèrent les circonstances de la trahison  
du ministre envers la princesse et du meurtre de ses  
enfants, ajoutant qu'il était parti de son côté en disant  
qu'il voulait aller à la recherche de la princesse. Il  
emmenait avec lui ses trois fils, quarante *laskars*<sup>1</sup> et  
les trésors.

Quand le prince eut entendu ces paroles, il demeura  
frappé de stupeur, mais son repentir d'avoir laissé  
partir la princesse sans lui était inutile. Il fit inhumér

1. *Laskar* ou *Lachkar* est un mot persan, fort usité en hin-  
doustani, qui signifie soldat ou marin.

nanti di sini. » Maka touan poutri *Djouher Manikam* poun kalouar.lah deri.dalam kheimah.nia, maka touroun houdjan poun terlalou lebat.Maka touan poutri poun mem.bouang. kan dirinia berdjalan pada malam itou tiada.lah ber.ka.tahou.an pergi.nia lagi.kalakian ada bebrapa djam lama.nia touan poutri itou ber.djalan maka hari poun pedjer.lah.Maka baginda sampey.lah kapada pohon kayou di tengah padang Siyoudjana. Mata menentang tinggi.nia maka lalou naik touan poutri ka. atas kayou itou maka hari poun siyang.lah, maka pada tatkala itou ada sa'orang saudagar lalou pada djalan itou datang deripada ber.niaga hendak poulang ka nagri Basrah ber.nama *Biyapri*, maka iyapoun lalou di baouah pohon kayou itou. Maka iya

les trois jeunes princes. Le roi versait des larmes et tous les gens de sa maison et du palais remplissaient l'air de cris et de sanglots dont le bruit était semblable aux craquements du tonnerre, pendant qu'on procédait aux funérailles suivant les coutumes observées pour les plus grands rois.

Après cela, le prince descendit de son trône royal et se transforma en derviche pour mieux se livrer à la recherche, dans tous les pays, de son épouse bien-aimée. Il avait avec lui trois esclaves seulement, dont l'un se nommait *Hestri*. — « Pars, lui dit-il, va à la recherche de ta maltresse en tous les pays ; » et il lui donna un cheval avec des provisions. *Hestri* dit : « Que votre Majesté soit heureuse ! ô Monseigneur, roi du monde, quels que soient vos commandements, votre serviteur les pose sur sa tête ! » *Hestri* se prosterna,

me. lihat ka. atas pohon kayou itou maka di. lihat. nia sa'orang perampouan doudouk di. atas pohon kayou itou maka kata. nia : « Hey perampouan siapa. kah ini manousia. kah atau djin. kah angkau ini ? » maka kata touan poutri *Djouher Manikam* : « akou ini boukan djin dan boukan cheftan, bhaoua akou ini deripada anak tchou-tchou nabi Allah *Adam (aleyhi es'selam!)*, dan deripada oummat nabi *Mohammed* rasoul Allah (*salla Allah aleyhi oua sallama!*) » Maka *Biyapri* poun naik ka. atas pohon kayou itou meng. ambil touan poutri itou, maka di naik. kan. nia ka'atas onta. nia lalou di. baoua. nia ber. djalan ka nagri *Basrah*. Satelah soudah sampey ka roumah *Biyapri* maka *Biyapri* poun

puis monta sur son cheval, il se mit en route se dirigeant vers la ville de *Bassrah*.

Après quelque temps de marche, il arriva en la ville de *Bassrah* et passa devant la maison de *Biyâpri*. En ce moment même, la princesse *Djouher-Manikam* était assise sur la terrasse de la maison de *Biyâpri* ; elle regarda attentivement le visage de *Hestri* qui passait le long de la maison et l'appela en disant : « Hé *Hestri* ! d'où viens-tu jusqu'ici ? » *Hestri*, jetant ses regards vers le haut de la terrasse, aperçut la princesse *Djouher-Manikam* et lui dit : « J'ai été envoyé par votre frère aîné pour vous chercher, Madame ! » La princesse dit : « Va-t'en, promène-toi ; à la nuit tu reviendras ici , maintenant qu'il fait grand jour, je craindrais que *Biyâpri* ne connût notre départ. » *Hestri*, en s'inclinant, répondit : « C'est bien, Madame ! »



hendak hampir kapada touan poutri. Maka kata touan poutri : « djangan.lah angkau hampir dehoulou karna akou lagi ber.nadzar kapada Allah taala ampat pouloh hari tiada akou bolih me.lihat mouka laki.laki, apabila soudah sampey maka bolih dan djika belom sampey nistchaya akou mati. » Maka di taroh.nia olih *Biyapri* di.atas *pendjour* roumah.nia di.pelihara.kan baik, baik dengan saperti.nia.

---

### QUATRIÈME RÉCIT

**El Kissa**h pri meniata.kan tcheritra yang ka.ampat akan mantri yang mem.bounouh anak radja itou.

Satelah soudah touan poutri *Djouher Manikam* pergi mem.bouang.kan diri.nia maka mantri itoupoun meniourouh.kan sakalian rayat kombali mengadap radja *Chah Djohon* maka kata.nia kapada segala orang itou : « Hey touan.touan sakalian lihat.lah olih hamba sakalian perangi touan poutri *Djouher Manikam*, anak.

Il alla se promener ça et là, en attendant que la nuit fût arrivée. Quand le jour eut fait place à la nuit, il revint au bas de la maison de *Biyâpri* et attendit quelques instants, puis il appela la princesse. « Attends, dit-elle, car *Biyâpri* veille encore. » *Hestri* s'assoupit, puis il s'endormit au bas de la maison de *Biyâpri*, après avoir tout d'abord noué la bride de son cheval à sa ceinture.

---

nia tiga orang ini telah mati di.bounouh.nia, maka iyapoun lenniap.lah deri sini kamana gerangan ghaïb. nia boukan gerangan manousia itou. Maka demikian lakou.nia tetapi pergi.lah kamou sakalian baoua mait anak radja tiga ini kapada radja *Chah Djohon*, kata. kan lah segala hal ahoual.nia kapada radja itou. Maka segala orang yang membaoua mait anak radja itou-poun kombali.lah sakalian. Sa telah soudah sampey kapada baginda maka di.per.sembah.kan.nia.lah hal ahoual mantri itou hendak ber.bouat khianat kapada touan poutri dan padouka anakda di.bounouh.nia! maka iyapoun pergi kata.nia hendak men.tchahari padouka adinda dan segala harta itou di.baoua.nia dengan anak.nia tiga orang dan laskar touankou ampat

## CINQUIÈME RÉCIT

La princesse *Djouher-Manikam* étant descendue de la terrasse, monta sur le cheval pendant que *Hestri* dormait encore. Elle s'assit sur le cheval, attendant que *Hestri* se réveillât. Mais un voleur éthiopien qui était venu près du magasin de *Biyâpri* pour voler, aperçut ce cheval dont la bride était attachée à la ceinture de *Hestri*; il la détacha et tira le cheval jusqu'au milieu de la plaine. Dans la pensée de la princesse, c'était *Hestri* qui conduisait ainsi son cheval. Mais la lune s'étant levée, l'Éthiopien vit assise sur le cheval une femme d'une éclatante et merveilleuse beauté.

Le cœur du voleur éthiopien fut rempli de joie. Il

pouloh. Satelah baginda mendengar sembah rayat itou maka baginda poun heiran akan diri.nia dan.sesal baginda poun tiada ber.gouna lagi karna sebab baginda meniourouh.kan touan poutri itou pergi tiada serta dengan baginda.Maka baginda poun meniourouh.kan orang menanam.kan padouka anakda tiga orang itou serta dengan tangis.nia baginda dan segala isi roumah.nia dan astana.nia poun ramey bounyi tangis.nia goumourouh saperti tagar.Maka di.tanam.kan orang.lah saperti adat segala radja.radja yang besar-besar. Satelah soudah iya meniourouh.kan menanam.kan anakda itou, maka baginda poun touroun deriatas ka.radja.an.nia, baginda men djadi.kan diri.nia saperti derouis men.tchahari makin padouka adinda touan

dit dans son cœur : « Voilà bien longtemps que je suis parti pour voler quelques richesses ; certes, j'ai acquis pas mal de bijoux, de perles, de pierres précieuses, de l'or, de l'argent, de magnifiques vêtements de toutes sortes, mais tout cela n'est rien en comparaison de la merveille que je viens de trouver et qui va devenir ma femme, la lumière de mes yeux, le fruit de mon cœur ! Maintenant, je vais donc jouir en paix du bonheur de posséder cette épouse ! »

La maison du voleur éthiopien était située sur le sommet d'une colline ; il y conduisit la princesse *Djouher-Manikam*, lui montra tout ce qu'elle contenait et la lui livra en disant : « O ma jeune sœur ! c'est à vous qu'appartient tout ce que renferme ma maison, usez-en suivant votre bon plaisir. » La princesse dit : « Demeure tranquille tout d'abord ! » Et elle

poutri *Djouher Manikam* itou pada segala nagri dengan tiga orang sahaya baginda djouga pergi. Maka ada sa'orang sahaya baginda itou yang ber nama *Hestri* « pergi.lah angkau men.tchahari touan.mou pada segala nagri » maka di.bri baginda sa.eikor kouda serta dengan bakal.nia.maka sembah *Hestri* « daulat ia touankou Chah alam mana perentah touankou hamba djoundjong » maka *Hestri* poun meniembah serta naik ka.atas kouda lalou ber.djalan ka nagri *Basrah Hatta* bebrapa lama.nia di djalan itou maka sampey.lah iya ka nagri *Basrah* lalou iya ber.djalan di.hadap.an roumah *Biyapri*, maka koutika itou touan poutri *Djouher-Manikam* doudouk pada pendjourou roumah *Biyapri*, maka touan poutri *Djouher Manikam*

pensa dans son cœur : « Voilà donc ma destinée : d'abord j'ai demeuré chez *Biyapri*, et maintenant me voici tombée entre les mains d'un voleur éthiopien ! C'est par la volonté de Dieu le Très-Haut que cela arrive à sa servante ! » Le voleur éthiopien voulut approcher la princesse, mais celle-ci lui dit : « Garde-toi bien de m'approcher dès maintenant, car j'ai fait à Dieu le très haut le vœu de ne pas voir la face d'un homme avant trois jours révolus. »

Le voleur éthiopien prit alors à boire et dit : « Allons, buvons d'abord ! » — « A mon avis, observa la princesse, si nous commençons par boire tous les deux ensemble, toi tu t'enivreras et moi aussi ; des hommes m'enlèveront loin de toi, et ils te tueront. Il en serait ainsi sûrement. Allons ! j'emplirai ta coupe et tu boiras, toi, le premier ; quand tu auras assez bu,

poun memandang mouka *Hastri* lalou iya ka tepi roumah *Biyapri* maka touan poutri *Djouher-Manikam* poun memanggil *Hestri* kata.nia : « Hey *Hestri* derimana angkau datang kamari ini ? » maka *Hestri* poun memandang ka.atas pendjourou roumah itou maka di. lihat nia touan poutri *Djouher-Manikam* maka sembah *Hestri* : « hamba.di.sourouh.kan olih padouka kakenda mentchahari touankou. »

(A suivre.)

---

alors je boirai à mon tour, et c'est toi qui empliras ma coupe. » Le voleur éthiopien fut très joyeux d'entendre ces paroles de la princesse. « C'est vrai, ce que vous dites ! » s'écria-t-il.

Il reçut avec grand plaisir la coupe des mains de la princesse et but. Après avoir vidé plusieurs fois la coupe, il tomba ivre-mort, sans l'usage de ses sens et semblable à un cadavre.

(A suivre.)

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

*Essai de sémantique* par Michel BRÉAL. — Paris, 1897. Hachette et C<sup>ie</sup>, éditeurs, in-8°, 349 p.

Ce nouvel ouvrage de l'éminent professeur du Collège de France est avant tout un recueil de curiosités linguistiques et grammaticales. En l'envisageant à ce point de vue, et abstraction faite des étymologies dont beaucoup sont contestables, on ne saurait lui refuser les plus vifs éloges. L'auteur, qui s'est visiblement inspiré, à propos du grec, du latin et des langues germaniques, de la méthode inaugurée en ce qui regarde le français par A. Darmesteter dans sa *Vie des mots*, a apporté à l'application qu'il en a faite les brillantes qualités de clarté et de finesse dont on peut dire qu'il a le monopole en matière de grammaire comparative et philosophique. Nul n'excelle comme lui à encadrer, quand il s'agit des phénomènes les plus délicats du langage, les détails techniques et d'érudition pure dans un style qui leur prête tout le charme des œuvres d'art et les dispose en tableaux qui font les délices du savant de profession autant que du simple amateur. Les livres de M. Bréal, et surtout celui-ci, sont comme la galerie pittoresque et amusante de la lin-

guistique, et rarement l'*utile dulci* n'a été réalisé plus heureusement par l'alliage du savoir précis et de l'agrément littéraire. L'*Essai de sémantique* fait penser à la *Pluralité des mondes* mise au point, quant à la forme, par un émule de Renan, et c'est tout dire.

Mais ces mérites si précieux et si rares en pareille matière seraient-ils incompatibles avec les larges synthèses dont le domaine si neuf de la science des significations nous laisse entrevoir la perspective ? On serait tenté de le craindre, en constatant qu'ils s'appliquent ici plutôt à ce qu'on pourrait appeler les faits divers de cette science qu'aux traits d'ensemble qui la caractérisaient. Aussi, à cet égard, l'*Essai de sémantique* entraîne-t-il des déceptions, dont je voudrais essayer de montrer la cause, en prenant pour exemple le contenu du chapitre X, intitulé : *La restriction du sens*.

« Un fait que donne toute la matière (est-il dit en « tête de ce chapitre), c'est que nos langues, par une « nécessité dont on verra les raisons, sont condamnées « à un éternel manque de proportion entre le mot et la « chose. L'expression est tantôt trop large, tantôt trop « étroite. »

Un exemple où l'expression est trop étroite nous est fourni par le mot français *toit*, qui au point de vue de son étymologie (lat. *tectum*) devrait signifier tout ce qui est couvert, mais qui a été « assez resserré par « l'usage... pour convenir uniquement et spécialement « à la couverture d'une maison ».

Ce que l'auteur appelle ici « manque de proportion entre le mot et la chose » résulte en réalité de l'absence d'un mot indépendant ou *propre* à tout égard pour désigner l'objet du substantif *toit*. Pour lui, il en voit la raison dans « ce que le verbe est la partie « essentielle et capitale de nos langues, *celle qui sert à faire des substantifs et des adjectifs*. Or, ajoute-t-il, « le verbe, par nature, a une signification générale, « puisqu'il marque une action prise en elle-même, « sans autre détermination d'aucune sorte. En combinaison ce verbe avec un suffixe, on peut bien attacher « l'idée verbale à un être agissant, ou à un objet qui subit l'action, ou à un objet qui est le produit ou l'instrument de l'action, mais cette action gardant sa signification générale, le substantif ou l'adjectif ainsi « formé sera lui-même de sens général. Il faudra que « par l'usage on le limite. »

Nous remarquerons tout d'abord que rien n'est plus contraire à l'idée logique qu'on peut avoir du développement du langage que de voir dans le verbe le *facteur* des substantifs et des adjectifs. L'action est une abstraction eu égard au sujet agissant, et les choses abstraites, nous n'avons pas à l'apprendre à M. Bréal, n'ont été revêtues des signes de langage qu'à la suite des objets concrets; s'il est quelque chose de sûr en pareille matière, c'est que le nom de l'agent a précédé celui de l'acte qu'il accomplit.

En d'autres termes, et par exemple, l'idée de cou-



vreur et de couvert, couverture (du toit), (c'est-à-dire ce qui couvre), est la mère et non la fille de celle qu'expriment les formes verbales *je couvre, tu couvres, il couvre*, etc., expressions qui reviennent du reste à celles de *moi couvreur, toi couvreur, lui couvreur*, etc.

La raison cherchée de l'absence de propriété (n'oublions pas que c'est de cela qu'il s'agit) du mot *toit* ou, ce qui revient au même, de sa parenté avec *tectum*, dont le sens est plus large, réside donc ailleurs que dans le fait de la prétendue préexistence de *tego*, je couvre. Je m'empresse d'ajouter qu'en substituant un nom d'agent \**tex*, celui ou ce qui couvre, à *tego*, comme signe initial de l'idée de couvrir, je laisse intacte quant au fond l'explication de M. Bréal : dans l'une et l'autre hypothèse, — que le nom d'agent impersonnel ait précédé ou non le verbe personnel, — le mot primitif exprime une idée générale qui se spécialise ultérieurement au sens de *toit*. Mais la véritable cause du phénomène est bien autrement intéressante et profonde ; elle tient à la loi générale qui préside à l'histoire du langage et en vertu de laquelle les significations primordiales sont allées sans cesse du général au particulier, c'est-à-dire en se multipliant et se spécifiant grâce à la multiplication préalable des formes du langage issues de l'altération phonétique et de la dérivation. C'est ainsi qu'en latin l'idée de couverture en général, exprimée par les mots *tectum, toga, tugurium, legu-*

*mentum*, etc., s'est restreinte petit à petit après la création de ces mots au sens de *toit*, *toge*, *légument*, etc. <sup>1</sup>.

Voilà, à notre humble avis, ce qu'il importait de mettre en plein relief, surtout dans un livre consacré à la science des significations. Cette science ne saurait en être que l'histoire fondée sur les principes qui viennent d'être rappelés. Il est vrai qu'au lieu d'un chapitre de dix pages à peine sur la question, elle eût demandé à elle seule la moitié du volume, et d'incidente qu'elle est dans ce volume, elle serait devenue le pivot sur lequel tout le reste aurait tourné.

Il importait d'autant plus d'envisager les faits sous ce jour que la *propriété* des mots en général et celle du mot *toit* en particulier se rattachent au problème de l'imposition des noms et servent à le résoudre. Si les noms avaient été imposés aux choses d'une manière arbitraire, on ne verrait rien de pareil vraisemblablement aux restrictions significatives dont nous entretenait M. Bréal : chaque objet aurait son nom particulier, et par là même adéquat et sans relation avec les dénominations des autres objets plus ou moins différents. Dès l'instant où il en est tout autrement et où les mots forment des familles dont les membres ont entre eux des liens visibles tant pour la forme que pour le sens, il y a tout lieu de croire à un développement

1. Je me permets de renvoyer pour cette question si importante à ma note sur le développement phonétique et idéologique du langage (*Essais de linguistique évolutionniste*, p. 298).

coordonné et spontané de part et d'autre, c'est-à-dire à une création *naturelle* des formes et à une attribution *naturelle* des sens qui sont en opposition formelle avec les idées de l'auteur sur l'intervention de l'esprit ou plutôt de la *conscience* sur le développement du langage. On voit le conflit des principes et la cause profonde du désaccord des méthodes entre celle que nous adopterions et celle de M. Bréal.

Sous un autre égard, les rapports dont il vient d'être question qui règnent entre les mots d'une même langue et qui résultent d'un développement solides formes et des sens, constituent ce qu'on a appelé très justement l'*organisme* du langage. A notre avis, M. Bréal a tort de contester l'exactitude du terme : si tout organisme est un ensemble de phénomènes simultanés et successifs plus ou moins durables dont les mouvements et les changements sont le résultat d'une même impulsion centrale, le langage est éminemment susceptible d'être considéré comme un organisme, et le mot de *vie* appliqué à l'impulsion qui l'anime n'a rien de métaphorique. Le verbe humain ne serait inorganique et sans vie propre qu'à la condition de consister en faits indépendants et inertes. Est-ce le cas ? La spécification inconsciente des sens généraux combinée avec la multiplication non moins inconsciente, chez le *parleur* des formes, par suite de l'altération phonétique et de la dérivation, sont les faits patents et constants qui répondent sans

ambages à la question. Que cette vie du langage humain soit le prolongement ou la manifestation partielle de la vie même de l'homme, nous ne le contesterons pas; mais ce que nous maintiendrons, c'est que des faits du langage, tout en étant d'origine individuelle, n'en sont pas moins instinctifs et irréfléchis à l'état initial comme les battements du cœur, le jeu de la respiration et tous les phénomènes de la vie physiologique; ce qui revient à dire que si la conscience s'en empare, ce n'est pas elle qui les produit et qu'ils résultent eux-mêmes de lois d'ordre surtout physiologique : il en est ainsi des changements phonétiques à l'époque où les sons sont encore fluides; il en est ainsi des changements sémantiques quand, par exemple, la combinaison habituelle du mot *toit* avec le mot *maison* a restreint pour celui-là le sens général de *couvert* ou *couverture* au sens spécial de *couverture d'une maison*; ou par un phénomène inverse, quand la combinaison de l'adjectif *perçant* avec le mot *esprit* a développé chez l'adjectif le sens (moral) de *subtil* à côté du sens physique de *perçant*. Rien de prémédité ni de voulu dans l'un et l'autre cas; d'où l'hypothèse inévitable de causes fatales et par conséquent *légalés* ou régulières qu'il importe de dégager et de connaître pour instituer d'une part la phonétique, de l'autre la sémantique.

Loin de trouver la notion, le souci et la recherche de ces lois dans le livre de M. Bréal, nous y consta-

tons, au contraire, comme une tendance constante à ramener le général au particulier, à remplacer l'étude des séries par celle des faits isolés, à substituer le capricieux ou l'accidentel au régulier et au coordonné, à préférer en un mot les anecdotes aux explications d'ensemble et aux coups d'œil généraux, le tout sous prétexte de sauvegarder l'autonomie de l'intelligence humaine et la propriété de ses œuvres. « En ce long « travail (celui du développement grammatical) il n'y « a rien, dit M. Bréal, qui ne vienne de la volonté. »

Nous affirmerions volontiers tout le contraire : dans l'évolution linguistique rien ou presque rien n'est d'origine consciente et voulue ; et c'est parce qu'il en est ainsi que (sans parler de la phonétique), la sémantique a des lois, qu'elle peut devenir l'objet d'une science, et que le livre de M. Bréal, qui semble fait pour prouver le contraire, en appelle d'autres où ces lois seront exposées et démontrées expérimentalement.

Paul REGNAUD.

---

*Formation de la nation française*, par GABRIEL DE MORTILLET, professeur à l'École d'Anthropologie (Bibliothèque scientifique internationale, t. LXXXVI). Paris, Félix Alcan, 1897, in-8°, vj-336 p., nombr. fig.

Le vers si connu de Destouches, que tant de personnes attribuent à Boileau, n'est point d'une application rigoureuse. En matière scientifique surtout, la critique est souvent plus difficile que l'art, et il est beaucoup moins pénible de faire un livre que de contrôler le travail d'autrui. Il y a d'ailleurs des sujets tellement spéciaux et des noms tellement autorisés que, sans aller jusqu'à jurer absolument sur la parole d'un maître, on peut affirmer *a priori* que telle œuvre est aussi bien faite et aussi complètement traitée que possible.

C'est précisément le cas du livre dont j'ai donné le titre ci-dessus. Seul peut-être en France, M. de Mortillet pouvait le faire ; seul il connaissait à fond tous les éléments ou du moins les éléments principaux de son sujet, et s'il y avait des défauts ou même des erreurs dans son ouvrage, elles ne pourraient porter que sur des points de détail qui disparaissent tout à fait dans l'ensemble. Au surplus, la qualité maîtresse de l'auteur, qui fait le plus grand mérite de son livre, c'est la méthode, cette méthode précise, rigoureuse, sûre et si parfaitement logique.

**M. de Mortillet** examine d'abord à quelles sources on peut puiser pour résoudre le problème qu'il s'est posé : établir l'histoire préhistorique de la France. Il n'a pas de peine à montrer que ni la *Bible*, ce vieux fétiche, ni les légendes, ces gracieuses filles de l'imagination populaire travaillant sur des souvenirs confus, ne peuvent donner d'indications exactes ; que les textes écrits doivent être consultés avec prudence ; que la linguistique et la science des religions donnent quelques renseignements ; mais que c'est surtout l'anthropologie et la paléo-ethnologie qui permettent d'étudier la question aussi exactement que possible. Quelles sont donc les conclusions de cette étude ?

La première apparition de l'homme sur le territoire qui constitue aujourd'hui la France a eu lieu vraisemblablement il y a quelque 230 à 240,000 ans. L'homme, dernier terme actuel de la série animale, issu par voie de progression des singes anthropoïdes, a dû se former dans les régions plus chaudes de l'Asie méridionale, de l'Inde probablement. Les premiers « Français » immigrants étaient des sauvages de petite taille, à la tête allongée, d'une intelligence rudimentaire, nus, laids et très vigoureux, uniquement armés de gros nœuds de pierre taillés à grands éclats : il faisait alors assez chaud dans nos régions, puis la température alla en se refroidissant, ce qui amena la grande époque glaciaire dont la durée ne peut être évaluée à moins de 150,000 ans. Le besoin rendit l'homme

industrieux ; il apprit à se vêtir, à se loger, à se chauffer, à perfectionner son outillage. La race se transforma : le crâne, sans cesser d'être allongé, s'amincit et le cerveau put augmenter de volume ; l'art prit naissance et nos ancêtres de cette époque nous ont laissé quelques représentations d'eux-mêmes : leur beauté était toute relative. Doux et pacifiques, pêcheurs et chasseurs, ils n'avaient aucun animal domestique et ne cultivaient point la terre. Enfin, le climat s'adoucit, et il y eut de grands changements dans la vie et les habitudes. A ce moment, survinrent des envahisseurs brachycéphales, mentalement supérieurs aux premiers occupants de notre sol ; ils apportèrent un commencement de religion, le culte ou tout au moins le respect des morts, l'agriculture, la domestication des animaux, l'usage de l'arc et de la hache emmanchée, le polissage de la pierre : ils venaient sans doute de l'Asie antérieure, des régions dites plus tard éraniennes. D'autres immigrations suivirent : à l'époque de l'âge de bronze, arrivèrent encore de l'Asie, mais de contrées un peu plus septentrionales, des hommes qui faisaient de la métallurgie, qui brûlaient leurs morts au lieu de les enterrer. Les nouveaux venus se mélangeant avec les vieux dolichocéphales ont peu à peu formé le fond de la population française actuelle. Nous arrivons ensuite à l'âge de fer et nous touchons à l'histoire.

A-t-on quelques données sur le langage de ces



diverses races antiques? M. de Mortillet a eu grand soin de faire remarquer, après Hovelacque, qu'il n'y a aucune corrélation nécessaire, aucune solidarité, entre les langues, les races et les nationalités. Mais on peut, en s'aidant des résultats de l'observation linguistique, émettre quelques hypothèses admissibles. Les premières populations historiques de la France parlaient des dialectes celtiques, et le celte, plus proche parent du latin que du grec, paraît être la première langue aryenne qui soit venue en Europe. Mais, auparavant, que parlaient les Français de la préhistoire? A mon avis, chaque groupe régional devait avoir son idiome propre, d'origine spontanée, tout à fait différent des autres, essentiellement agglutinant, composant et polysynthétique, dont on peut retrouver quelques traces dans les mots français modernes, assez nombreux encore, d'origine inexpiquée.

En fermant, sur ces réflexions, le livre admirable de M. de Mortillet, je ne puis m'empêcher de remarquer que l'auteur n'est ni membre de l'Institut, ni grand officier ou commandeur de la Légion d'honneur, ni professeur au Collège de France, et pourtant combien peu, parmi ceux qui réunissent tous ces titres, lui sont supérieurs! En particulier, je ne cesserai jamais de m'étonner que le Collège de France, dont le rôle initiateur et rénovateur est la seule raison d'être, ait un enseignement aussi mal organisé. Beaucoup de chaires y sont inutiles, parce qu'elles font double

emploi avec celles de la Sorbonne ou d'ailleurs ; beaucoup sont à remanier, par exemple celles de philologie comparée et d'histoire des religions quisont à transformer en cours de linguistique générale et de mythologie comparée ; et il y aurait à créer, pour n'en citer que deux, des chaires d'anthropologie et de paléo-ethnologie. Quand verroñs-nous s'accomplir ces réformes nécessaires ? Quand verrons-nous se produire l'œuvre de justice et de réparation ? Hélas ! comme l'a dit le vieux poète, dans la page superbe que j'ai déjà citée ici, la vertu a disparu de la terre depuis les temps antérieurs à l'histoire, sous le règne hypothétique de Saturne :

... Quum frigida parvas  
Præberet spelunca domos, ignemque, laremque,  
Et pecus, et dominos communi clauderet umbra ;  
Sylvestrem montana torum cum sterneret uxor  
Frondebis et culmo, vicinarumque ferarum  
Pellibus, haud similis tibi, Cynthia, nec tibi, cujus  
Turbavit nitidos extinctus passer ocellos ;  
Sed potanda ferens infantibus ubera magnis,  
Et sæpe horridior glandem ructante marito.  
Quippe aliter tunc orbe novo, cœloque recenti,  
Vivebant homines qui, rupto robore nati,  
Compositive luto, nullos habuere parentes...

Julien VINSON.

---

*Le Patois de Petit-Noir, canton de Chemin (Jura)*, par P. RICHENET. — *Dôle*, L. Bernin ; *Paris*, Welter, 1896, pet. in-8°, de (vijj)-302 p.

Je donnerais volontiers ce volume comme modèle à tous ceux qui voudraient étudier le langage spécial à certaines régions et surtout à certaines localités. Ces monographies sont d'une importance capitale pour l'histoire complète du développement d'une langue, et il est extrêmement utile parfois qu'on ait pu recueillir un tout petit détail linguistique confiné à tel village ou à tel hameau. Mais pour augmenter la valeur de ces observations, encore est-il bon qu'elles soient faites par des personnes au courant des procédés et des méthodes de la science.

Toutes ces conditions se trouvent réunies dans le présent volume. Après une dédicace à son père et à sa mère, émouvante dans sa simplicité, l'auteur rappelle avec la gratitude nécessaire les noms de ceux qui l'ont aidé à préciser les souvenirs de son enfance, des vieillards, car, là aussi la jeunesse, emportée par le mouvement moderne, méprise ou dédaigne la tradition et les usages des siècles précédents. Puis viennent de très intéressantes notices sur la prononciation, l'orthographe phonétique adoptée, les principales modifications des mots, la formation du patois étudié, une rapide esquisse grammaticale,

un vocabulaire comparatif et enfin un certain nombre de spécimens comparés avec les autres patois congénères de la langue d'oïl, du lorrain et du bourguignon.

L'auteur et l'éditeur ont droit à toutes les félicitations.

Julien VINSON

---

*L'Alphabet rationnel*, étude sur l'alphabétisme et la graphie de la langue française, par Célestin LAGACHE, sénateur, ancien sténographe des Chambres. — Paris, Ch. Delagrave, 1897, (iv)-x-128 p. in-8° et portrait de l'auteur.

Cet ouvrage posthume, dû à la piété des amis et des enfants de M. Lagache, est fort intéressant, mais il témoigne d'une observation imparfaite et d'une inexpérience vraiment trop manifeste. Il s'y mêle aussi une préoccupation un peu puérile de la transcription exactement figurée de la parole, problème, hélas! à peu près aussi insoluble et aussi inutile que la quadrature du cercle.

Faut-il entrer dans les détails?

M. Lagache ne reconnaît à la langue française que *seize* voyelles : il fait figurer dans le tableau l'*e* muet,

mais n'y trouve qu'un *eu* et n'y comprend ni l'*é*, ni l'*è*, ni l'*â*, ni l'*oû* longs. Quant aux consonnes, il n'indique ni *tch*, ni *dj*; distingue *gu* de *g* et *qu* de *q*, etc. On remarque, çà et là, certaines assertions qui étonnent, la suivante, par exemple : « C'est précisément parce que l'*h* est une aspiration que pour nous l'*h* est une lettre et, en tant que lettre, une articulation ou une consonne. » Ailleurs *i* de *lien* est identifié à *ll* de *famille* ou à *l* de *péril*. Ailleurs encore la prononciation *t* pour *d* est soigneusement notée dans *grand homme* et *piéd à terre*, mais la raison de cette mutation n'est pas soupçonnée. J'en passe.

Cet ouvrage est certainement et incontestablement un livre de bonne foi.

J. V.

---

*A Grammar of the irish language, by P. W. JOYCE, ll.d., t.c.d., m.r.i.a. — Dublin, M. H. Gill and Son, 1897, pet. in-12, 136 p.*

Cette grammaire n'est ni meilleure ni pire que la plupart des livres de ce genre destinés à l'enseignement dans les écoles. Elle n'a aucune prétention scientifique, et il me semble même que l'auteur s'en défend avec une insistance excessive, car je trouve toujours absolument fausse cette opinion des péda-

gogues que l'étude des formes anciennes trouble et gêne l'étudiant. Est-ce qu'au contraire la vraie méthode ne consisterait pas à rechercher les causes des différences qu'on observe entre les langues contemporaines et à montrer par l'histoire de leurs développements qu'elles proviennent d'un même prototype ou au contraire qu'elles n'ont aucune parenté originelle? Est-ce qu'une règle est autre chose qu'un effet, qu'un résultat, et ne la relie-t-on pas d'autant mieux qu'on en sait la cause et la raison d'être? Le livre de M. Joyce, la seule grammaire irlandaise à bon marché qui existe, est en tout cas fort recommandable.

J. V.

---

*Bernard Quaritch's Catalogue n° 175. Monuments of Printing. — Londres, 12 nov. 1897, xvj-304 p. in-8°.*

Ce n'est pas là un catalogue ordinaire de vente; c'est un véritable manuel bibliographique. On y trouve des descriptions très précises d'incunables extrêmement rares, sortis de 1455 à 1500 des presses allemandes, françaises, anglaises, espagnoles, italiennes et néerlandaises. Il y a aussi quelques xylographes.

Les deux joyaux de cette collection sont un exem-

plaire magnifique, sur vélin, du Psautier de 1459 (29 août 1459, Fust et Schœffer) dont on demande 5,250 livres sterling (131,250 fr.) et une Bible de Gutenberg et Fust (la Bible Mazarine) estimée 5,000 livres (125,000 fr.).

Le volume commence par une notice très intéressante sur les origines de l'imprimerie et des premiers imprimeurs connus ; il se termine par une table fort bien faite.

J. V.

---

# VARIA

---

## I. — Appel aux Bibliographes

### *Une édition de Virgile*

J'ai trouvé récemment chez un bouquiniste un exemplaire, malheureusement incomplet, d'une intéressante édition de Virgile qui est du XVII<sup>e</sup> siècle vraisemblablement. C'est un petit in-8°, signé aux cinq premiers feuillets de chaque feuille, de *A* à *Q7* (cette dernière est une demi-feuille de huit pages). Les pages ont, titres courants et signature compris, 104 mm. sur 60. Le texte est imprimé en italique, mais il y a en marge des notes en romain (du corps 7).

Le volume commence à la p. 1, signature *B3* (il marque donc 20 p. préliminaires n. ch. probablement), et est chiffré jusqu'à la p. 531, puis viennent 65 p. n. ch. On y trouve :

p. 1-30, les Bucoliques; — p. 31-96, les Géorgiques; — p. 96-100, *Argumenta in Æneid*; — p. 101-394, l'Énéide; — 395-413, *Ma-phæi Vegii laudensis liber*; — 413, vers de C. Gallus, et de Sulpice de Carthage de *Vergilio*, — 414, *Incerti auctoris de Vergilio et Alcinous*; — 415-427, *Culex*; — 428-433, *Diræ*; — 433-452, *Ætna*; — 452-467, *Ciris*; — 468-471, *Moretum*; — 471-472, *Copa*; — 473-478, *Elegia in Mæcenatis obitum*; — 478-499, *Epigrammata*; — 499-520, *Priapeii lusus*; — 521-528, *Catalecta*; — 528-531, *Dicersorum poëtarum in Vergilium Epitaphia*; — 521, *in eclogam Solini*; — (i)-(iv) *præfatiuncula in Georgica*; — (v)-(xv) *Annotatiuncula in Georgica*; — (xvi) page blanche: —



(xvii) sign. Nn 4, à la fin : *Rerum ac verborum in hisce Vergilii operibus observandorum index* ; longues lignes de A à V, complet.

Je serais bien reconnaissant au lecteur qui pourrait me faire connaître le titre exact de cette édition et me dire ce que contiennent les dix feuillets préliminaires qui manquent à cet exemplaire.

Julien VINSON.

Paris, 25 novembre 1897

P.-S. — Je me suis laissé dire, il y a longtemps déjà, qu'un érudit des derniers siècles s'était évertué à terminer les vers inachevés de l'*Enéide* ; ainsi le fameux *Audentes fortuna jucat* était par lui complété *timidosque repellit*. Quelqu'un pourrait-il me dire le nom de ce « poète », la date et le lieu d'impression de son ouvrage ?

## II. — Les livres minuscules

Je reçois de MM. Salmin frères, imprimeurs à Padoue, une série de documents fort intéressants. Ils comprennent d'abord une réclamation, à propos de trois articles de M. Gaston Tissandier, dans *la Nature* sur les impressions microscopiques ; MM. Salmin font observer que le *Dantino* de 1878 (de 500 pages à 31 lignes, 38 mm. sur 22, et comprenant toute la *Divine Comédie*) est le livre imprimé dans les caractères les plus petits qui aient été employés jusqu'à présent et qui ont un œil de deux points sur un corps de trois. MM. Salmin ajoutent que le libraire Ulrich Hoepli de Milan avait acheté une centaine d'exemplaires de ce petit chef-d'œuvre et avait substitué un frontispice portant son nom au titre original de l'ouvrage : je possède un exemplaire dans ces conditions.

Mais MM. Salmin frères ont voulu montrer qu'ils pouvaient faire mieux encore. Ils annoncent la publication d'un « volumetto » de 10 mm. sur 6, contenant dix lignes par page, y compris le chiffre de pagination, imprimé avec les mêmes caractères que le

Dante et formant 208 p. Le texte est une lettre encore inédite et écrite en 1628 par Galilée à Christine de Lorraine. Ce petit bijou typographique, grand, dit un journal italien, comme l'ongle du pouce d'une dame, se vend 4 fr. ; il en a été tiré cent exemplaires numérotés sur papier spécial « ceruleo » à dix francs l'un. Ce sera vraiment le plus petit livre du monde.

J. V.

---

*Le Propriétaire-Gérant,*

**J. MAISONNEUVE.**

---

REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE  
ET DE  
PHILOLOGIE COMPARÉE

*RECUEIL TRIMESTRIEL*

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-ET-UNIÈME

15 AVRIL 1898

---

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

---

1898

## SOMMAIRE DU N° 2

	Pages
V. HENRY. — Antithèse védique.....	81
R. DE LA GRASSERIE. — Le verbe concret ( <i>suite</i> ).....	108
E.-S. DODGSON. — Analytical synopsis of the basque verb in S. Mark translated by Liçarrague.....	126
P. REGNAUD. — Notes sur l'exégèse védique.....	157
<b>Varia.</b> — I. Les squelettes de Voltaire et de Rousseau	187
— II. Une étude des voyelles.....	188
— III. Le mot <i>franc-maçon</i> .....	190
— IV. Coquilles typographiques.....	191
— V. Folk-lore. Mariage.....	191

## BIBLIOGRAPHIE

André LEFÈVRE. — <i>L'Histoire</i> .....	160
A. ORAIN. — <i>Le folk-lore de l'Ille-et-Vilaine</i> .....	165
Ch. LETOURNEAU. — <i>L'évolution du commerce</i> .....	167
P. REGNAUD. — <i>Comment naissent les mythes</i> .....	168
P. LOTI. — <i>Ramuntcho</i> .....	169
H. PERNOT. — <i>Grammaire grecque moderne</i> .....	179
P. HALLER. — <i>Altspanische Sprichwörter</i> .....	181
<i>Mémoires de la Société finno-ougrienne. XI</i> .....	186
<i>Kuhn's Zeitschrift, t. XXXV, 3<sup>e</sup> fasc</i> .....	186

## L'ANTITHÈSE VÉDIQUE

**et les ressources qu'elle offre à l'exégète moderne  
pour l'interprétation du Véda.**

---

(La présente étude avait été préparée en vue du Congrès des Orientalistes de Paris. Mais, la section indienne de ce Congrès ayant reçu plus de communications qu'elle n'en a pu accueillir, — en fait elle n'est point parvenue à épuiser son ordre du jour, — j'ai cru qu'il était préférable de laisser la parole à nos confrères venus de l'étranger, et je me suis réduit au rôle plus aisé de simple auditeur. Je publie aujourd'hui, en dehors des travaux du Congrès, les pages que je lui avais destinées.)

V. Hugo avait-il feuilleté le Rig-Véda ? En tout état de cause, il n'aurait pu le connaître que fort tard, sous une forme peu fidèle et médiocrement engageante. Ce n'est donc pas à lui qu'il est redevable de l'antithèse caractéristique qui est, pour ainsi dire, sa marque d'ouvrier, d'autant plus précise et serrée, dans sa structure en quelque sorte mathématique, qu'on remonte davantage la série de ses écrits poétiques ; — antithèse dont la formule la plus complète tient en deux vers :

L'homme aujourd'hui sème la cause ;  
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

Il en avait trouvé le type, sans doute, dans la littérature classique : Horace, dans ses poésies lyriques, aime et construit à merveille ces oppositions multiples de mots et d'idées qu'un heureux chiasme sait mettre en valeur :

Abstulit clarum cita mors Achillem,  
Longa Tithonum minuit senectus....

Mais, classique ou non, propagée d'âge en âge par l'imitation consciente, ou moule naturel de la pensée indo-européenne renouvelé de temps en temps par un atavisme psychique qui n'est autre que le génie, il est certain que cette figure fait le fond même de la poésie védique, que plus on y regarde de près, plus on l'y voit transparaître à travers les obscurités de la langue, du lexique et de la phraséologie, et que, dans l'incertitude où nous laissons le plus souvent les autres critères d'interprétation, celui-ci est un des plus sûrs pour nous permettre de dégager, avec une approximation infinitésimale, le sens précis qu'un poète a attaché à la stance qu'il composait. Car, si nous parvenons à y saisir une antithèse, il nous suffira d'en avoir à peu près compris le premier terme pour que l'autre s'ensuive tout naturellement; et, à son tour, la connaissance du second nous affermira dans l'intelligence que nous avions anticipée du premier.

J'ai déjà donné de cette application du principe de l'antithèse védique plusieurs exemples isolés, dont l'un au moins a eu la bonne fortune de rencontrer l'entière adhésion d'un juge en qui ma confiance paraîtra hautement légitime. Au reçu de mon explication du bizarre et incompréhensible *saptācīrṣānam*<sup>1</sup>, M. Bloomfield a bien voulu m'écrire que le sens en ressortait désormais de façon « absolutely conclusive ». Ce succès m'a encouragé à publier aujourd'hui quelques autres résultats partiels, pour la plupart moins importants, mais surtout à réunir sous une seule rubrique et en un seul corps de doctrine, afin de mieux laisser juger de la méthode par la comparaison, quelques-unes des principales difficultés d'interprétation qui m'ont semblé solubles par le procédé de « l'antithèse védique ».

1. (R. V. III. 5. 5.) *Vedica*, 4 = *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 108; et, pour d'autres exemples de cette figure védique, cf. *Vedica*, 11, 12, 14. 2, 16 = *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 86, 89, 95, 103, etc.

1

Je commencerai par un cas très simple, où déjà le principe de l'antithèse avait bien guidé Grassmann, tandis que M. Ludwig, faute de l'avoir suivi, n'a abouti qu'à un résultat manifestement insuffisant.

R. V. IV. 37. 3 c d, on lit : *juḥvé manuṣṓád úparāsu vikṣú yuṣmé sácā brháddivoṣu sómam*. Le nœud de la phrase, c'est, à n'en pas douter, l'acception réelle de la vague épithète *úparāsu*, qui impose l'option entre divers sens, et notamment celui de « inférieurs » et celui de « récents ». C'est en faveur de ce dernier que s'est décidé M. Ludwig, (n° 169, p. 179 du t. I) : « so opfere ich als mensch bei den jüngeren stämmen ». Mais en vérité quelle nécessité y a-t-il pour le chantre de constater solennellement qu'il fait libation de sôma « parmi ses contemporains » ? et chez qui et avec qui la pourrait-il bien faire ? L'épithète ainsi entendue a du moins toutes les apparences d'une naïveté gratuite.

Ce sens ainsi rendu suspect, n'existe-t-il aucun moyen de fixer avec une certitude relative l'acception dans laquelle le poète a dû ici employer le mot *úparāsu*, qui est un locatif pluriel ? Demandons-le au locatif pluriel corrélatif et antithétique de la proposition suivante : le composé *brhád-diva* ne peut signifier que « habitant les hauteurs sublimes du ciel ». Instantanément nous voici amenés à soupçonner que *úpara* doit ici se traduire par « inférieur », ou, en d'autres termes, que nous avons affaire aux *viças* terrestres en tant qu'opposées à celles du ciel<sup>1</sup>.

1. C'est ce qu'avait déjà fort bien vu Bergaigne : *Rel. Véd.*, I, p. 210 ; mais il croit, à tort selon moi, que les *brháddivās* sont ici des sacrificateurs, *ib.*, p. 319.

Grassmann, toutefois, s'est trompé en traduisant le verbe *juhóe* par « ich künde », comme s'il se rattachait à la racine *hóā*, faute grave qu'il a postérieurement aperçue et corrigée dans son lexique. En réalité le paradoxe antithétique est encore beaucoup plus fort qu'il ne l'avait pressenti : le poète ne se borne pas à « annoncer » parmi les hommes le *sôma* destiné aux habitants du firmament, sens de datif *commodi* qui ne se concilie que bien difficilement avec la tournure essentiellement locative *yuzmé sácā*, etc. ; bien plus, le poète *verse* le *sôma* parmi les hommes, et ce *sôma* versé sur terre se trouve par le fait, et nonobstant, et en même temps, être versé au ciel, afin que les êtres célestes en puissent jouir. — Je traduis donc :

« A l'exemple de Manus [qui fut le premier habitant de la terre] je répands le *sôma* parmi les tribus de la terre, [et en le répandant ainsi je le répands par là-même] parmi vous les habitants du plus haut des cieux. »

Ainsi seulement nous découvrons dans les intentions de notre poète une pensée, je ne dis pas juste ni exquise, mais enfin une pensée qui dans sa phraséologie vaille en effet la peine d'être exprimée.

## II

Personne ne méconnaît l'antithèse védique dans les cas où elle saute aux yeux, comme R. V. V. 83. 2 c d : « et l'innocent [même] tremble devant le fougueux [Parjanya], quand Parjanya le tonitruant frappe les coupables ». On vient de voir que, dès qu'elle se voile un tant soit peu, un critique même pénétrant et rompu aux subtilités du style védique est sujet à passer devant elle sans la voir. Que sera-ce, si elle se dissimule sous quelque'une de ces formules d'invocation banale, comme il y en a tant dans le Vêda, qui



semblent tout à la fois ne signifier rien ou signifier tout ce que l'on voudra ? Raison de plus pour essayer d'en préciser le vrai sens au moyen de cet adjuvant intrinsèque.

R. V. VII. 15. 8. : *ksāpa usrāç ca didihi soagnāyas toāyā vāyām | suvīras toām asmayūh.*

Grassmann (I, p. 313) : « Des Nachts und Morgens leuchte du, durch dich sind reich an Feuern wir, Du männerreicher unser Freund. » — A-t-il compris ? En tout cas il s'est bien donné garde de le laisser voir.

M. Ludwig (I, p. 420, n° 397) : « nächte und morgen strale hindurch, durch dich sind wir gut mit feuer versehen ; | du hast gute helden, bist der unsrige ». — C'est là platitude même ; or je ne dis pas que le poète védique ne puisse souvent être plat, mais j'estime qu'il ne l'est pas ici.

Est-ce que la corrélation évidente de *soagnāyas* et *suvīras* ne devait pas éclairer tout interprète sur la corrélation symétrique *toāyā* et *asmayūh*, et montrer que ces quatre termes s'opposent mathématiquement deux à deux, encore que les deux derniers ne rentrent pas dans le même type de catégorie grammaticale ? Car il importe peu que l'un soit un pronom à l'instrumental, l'autre un adjectif au nominatif, du moment que celui-ci peut signifier « étant en notre compagnie » aussi légitimement que le premier signifie « avec toi ». Je traduis donc sans hésiter : « [O Agni,] de par toi nous avons un bon Agni, et toi en notre compagnie tu as de bons héros ». C'est-à-dire : « Tu es un bon Dieu, et nous sommes de braves gens » ; et, par conséquent, « brille jour et nuit » ; car nous ne te laisserons jamais manquer de rien, nous ne t'exposerons jamais à t'éteindre ; à charge de revanche ; brûle perpétuellement pour notre service ; et enfin toutes les idées de réciprocité entre hommes et Dieux familières à quiconque a feuilleté le Vêda.

Ainsi, au lieu d'un verbiage puéril, on obtient une suite logique, un enchaînement satisfaisant de pensée.

### III

Les morceaux de brillante facture, tels que l'hymne du joueur (X. 34), sont tout particulièrement sujets à revêtir cet ornement très recherché de l'antithèse. Car, pour le dire en passant, il ne me paraît pas un instant douteux qu'il n'y ait, dans le Rig-Véda tout au moins, un certain nombre de morceaux de facture et de pur dilettantisme. Telle ne paraît pas être tout à fait la pensée de M. Bloomfield : dans la magistrale étude qu'il a récemment consacrée à l'hymne des grenouilles (VII. 103) et où il a définitivement élucidé la nature intime de cette pièce en apparence unique, — en réalité simple incantation pour amener la pluie<sup>1</sup>, — il est allé jusqu'à dire qu'à son avis il n'y avait pas dans tout le Véda un seul passage qui n'eût répondu à quelque objet rituel. Et j'y souscris, à la seule condition de faire mes réserves expresses sur la manière dont il l'entend. Qu'on vienne, par exemple, à démontrer un jour que l'hymne du joueur était un charme pour gagner au jeu : je ne m'en étonnerai pas autrement, et je m'applaudirai, tout au contraire, de cette heureuse circonstance qui nous a valu la conservation fortuite, dans un recueil sacré, d'un morceau aussi criant de réalisme et de vie. Mais, de croire qu'il ait été composé tout exprès en vue d'un pareil usage, non, en vérité, je m'en sens incapable ; car il porte bien trop la marque d'une composition indépendante de toute utilité extérieure, désintéressée, originale enfin, où la fantaisie d'un vrai poète s'est donné libre carrière. . . . Ou bien croirai-je que le *Sir ha-*

1. *Proceedings of the American Oriental Society*, xvii, p. clxxij-clxxix.

*sirim* symbolise en effet l'union de Iahvéh avec l'âme fidèle ? Mais je pense qu'il est inutile d'insister : tout le monde admet qu'une compilation de livres religieux est sujette de sa nature aux plus étranges compromissions, dont il faut se louer puisque la littérature et l'érudition en tirent profit sans que jamais la vraie foi s'en scandalise.

Voilà un assez long préambule, — développement d'une idée générale qui me tient fort à cœur, — pour n'ajouter que bien peu de chose à l'interprétation proprement dite de la pièce visée ; car M. Ludwig (n° 1027, II, p. 678, et V, p. 560) a parfaitement vu les jeux d'antithèse où s'est complu l'auteur de cet étrange et pittoresque morceau. Seulement, je ne suis pas bien sûr qu'il les ait vus tous, ou en tout cas qu'il les ait fait tous ressortir avec une égale netteté. Quand, par exemple, il traduit 10 d, *anyēṣām āstam āpa nāktam eti*, « geht er für die nacht in andere häuser », je crois qu'il est absolument dans le vrai, c'est-à-dire que le poète n'a pas eu l'intention de représenter le joueur s'introduisant dans les maisons la nuit pour y voler ; car enfin on a beau être malheureux au jeu, ce n'est pas à dire qu'on ait pour cela la vocation et l'adresse du cambriolage. Mais qui m'assure que l'auteur n'a pas commis cette faute de mesure et de goût ? L'expression même dont il s'est servi, malgré son laconisme, parce qu'elle contient une antithèse implicite qu'il suffit de développer pour deviner sa pensée : *āstam i* signifie, pour les astres et les hommes, « aller se coucher » ; et donc *anyēṣām āstam i*, construction hardie de brièveté, mais dès lors très claire, doit signifier tout simplement « découcher », et la stance ne fait plus qu'un tout (*tenerae conjugis immemor a*).

Plus haut (2 c d), la demi-stance *akṣāsyāhām ekaparāśya hetór ānucratām āpa jāyām arodham* appelle une observation de même ordre. Qu'est-ce que *ekaparā* ? et que

vient ici faire cette épithète ? Il y a dix façons de la traduire, qui toutes, plus ou moins, s'accrochent de la nature du dé à jouer : « qui est autre qu'un », car ils sont plusieurs ; « qui consiste essentiellement en un », car Kali est le roi des dés ; « der mir über alles ging » (Ludwig) ; « qui triomphe par un » (P. W., Grassmann), car dans la majorité des coups tout au moins c'est un point de plus qui décide de la victoire ; « dont la pensée est entièrement absorbée en un seul [point] », par cette dernière raison même. Et il se peut bien que tous ces concepts à la fois se soient joués par voie de demi-calembour dans l'esprit du compositeur. Mais il en est un qui domine tous les autres, en tant qu'exigé et mis en relief par l'antithèse : l'épouse du joueur est *ānu-oratā*, « dévouée, fidèle », ce qui revient à dire qu'elle aussi, à sa façon, mérite le titre d'*ekaparā* « qui ne songe qu'à un [son mari] seul » ; et ainsi les deux personnages entre lesquels le joueur fait un choix arbitraire reçoivent virtuellement la même épithète, qui fait davantage ressortir leur opposition.

La cascade d'antithèses de la stance 9 a été comprise sans difficulté : les dés roulent en bas, mais frappent en haut (a), puisqu'ils font perdre le joueur qui les a lancés ; ils n'ont pas de mains, et triomphent du joueur, qui en a (b) ; ils sont froids, et ils brûlent le cœur (d) des joueurs palpitants. Mais que devient la symétrie de ce fragment, si l'on ne constate en c aucune antithèse pareille à celle des trois autres vers, ne fût-ce qu'à la faveur d'un jeu de mots ? Elle y est, et le jeu de mots aussi : *trīṇa* « rainure » désigne tout ensemble un fossé, une rigole et la table où viennent tomber les dés ; ceux-ci sont des braises ardentes, ils tombent dans la « rigole » où ils devraient s'éteindre, et ils n'en continuent pas moins à ardre puisqu'ils « brûlent le cœur » des joueurs.

Et enfin, si le contexte nous oblige à chercher un artifice dans le second emploi du mot *irina*, ce ne sera point raffinement condamnable, mais au contraire postulat logique, que d'en découvrir un aussi dans le premier, et de traduire 1 b « nés en plein vent et se vautrant (*várvortānas* intensif) dans la rigole », comme des fruits mûrs tombés de l'arbre que sont en effet les dés.

#### IV

L'application de notre principe pourra parfois nous aider à résoudre une petite difficulté grammaticale, dont la solution, à son tour, retentira sur l'interprétation du texte. Soit la question de savoir jusqu'à quel point le thème *bhára-* conjugué à un mode personnel de la voix moyenne, peut prendre l'acception de voix passive : je n'en vois dans Grassmann que deux exemples (R. V. V. 73. 8, VII. 24. 2), et ce chiffre infime, comparé à la masse énorme de ses emplois au moyen avec sens actif, suffirait dès l'abord à nous mettre en garde. Or il se réduit encore, si l'on observe que, dans le premier passage, il n'y a absolument aucune raison de prendre *pakoáh pŕkšo* pour un nominatif plutôt que pour un accusatif : « O Açvins, quand vous franchissez les océans, ils (les hommes, les sacrificateurs, les Dieux, peu importe) vous ont apporté les aliments cuits. » Il n'y a rien à objecter là-contre, si ce n'est qu'on n'y retrouve pas la nuance de retour de l'action sur le sujet qui d'ordinaire, — mais non pas nécessairement, — accompagne le sens actif du verbe moyen. Et encore : quand les Açvins franchissent les océans, ce n'est pas pour leur plaisir, mais pour le bien de leurs adorateurs ou des Dieux ; et ainsi, quand ceux-ci les nourrissent, c'est en définitive à leur propre profit.

Reste à un seul cas. Mais celui-là semble difficile à

écarter, et M. Delbrück le déclare irréductible<sup>1</sup>. Examinons-le de plus près : *visr̥ṣṭadhenā bharate suvṛkṭis*. La traduction qui vient la première à l'esprit est « l'offrande parsemée de vaches (c'est-à-dire arrosée de lait) est apportée », et Sāyaṇa n'y manque point, qui glose *suvṛkṭis* par *stutis* et *bharate* par *sambhriyate*. Mais la *suvṛkṭi* n'est ni l'offrande ni la louange : c'est, étymologiquement et dans l'usage, ainsi que l'a bien démontré Bergaigne, « la bonne orientation » [de la jonchée], ou, par extension, « la jonchée sacrificatoire elle-même, en tant que bien disposée, rituellement orientée », etc. Or, si l'on peut apporter une offrande ou une louange, on ne peut pas apporter une orientation ; et, si l'on apporte les herbes destinées à la jonchée, on ne peut plus apporter la jonchée une fois qu'elle est disposée et orientée : le sens passif du verbe nous devient donc de plus en plus suspect. Que si nous nous tournons vers *visr̥ṣṭadhenā*, nous sommes amenés à penser que cette épithète n'est peut-être pas de pur ornement et qu'elle a été mise là pour suggérer à l'esprit d'un Hindou une association antithétique d'idées familières : ne contiendrait-elle pas, par hasard, à l'état prégnant le complément de notre verbe moyen actif ? ne serait-il point permis d'entendre, — à l'exemple de II. 24. 9 c *yád vājan̄ bharate* « lorsqu'il se procure le butin », et de maint autre passage, — *visr̥ṣṭadhenā* [*dhénās*] *bharate suvṛkṭis*, « la jonchée, quand on l'arrose de vaches, rapporte des vaches » [à celui qui l'apporte et l'arrose] ce qui justifie du coup l'emploi du moyen au sens actif ? En d'autres termes, plus on y jette de vaches (on y verse de lait), plus elle en fournit au sacrificiant : paradoxe anthétique où nul de ceux qui ont fréquenté le Vēda ne méconnaîtra ses habitudes.

Le contexte, malheureusement, n'appuie pas l'une de ces

1. *Altindische Syntax*, p. 264.

interprétations plus que l'autre ; et même, à raison du parallélisme des idées, « le sôma est pressuré, les liqueurs sont versées », il favoriserait peut-être plutôt celle par le sens passif « l'offrande est présentée », si grammaticalement elle était probable. Il faut pourtant remarquer que le corrélatif en a est *grbhîtam te mâna indra*, « ton cœur est captivé, ô Indra », et que c'est la formule habituelle — ou toute autre analogue — dont se sert un conjurateur pour annoncer qu'il a maîtrisé le Dieu et va le forcer à répandre ses dons. Il n'y aurait donc rien que de logique à ce que la suite de la strophe mentionnât, sous une forme discrète et par un artifice de style aimé des poètes, les plus importants des présents attendus d'Indra.

## V

Voici maintenant un cas où, en précisant de même le sens d'une forme et, par suite, d'un vers, notre critérium nous permettra d'expulser sans merci du lexique une forme déjà réputée douteuse. On sait que le soi-disant substantif féminin *tânâ* « descendance » n'a que de bien faibles garants : Grassmann ne l'admet que dans deux passages ; Roth, dans un seul et, dubitativement, dans trois ou quatre autres ; on ne l'a pas encore trouvé en dehors du R. V. Or, III. 25. 1 b, il est aisé de voir que le génitif *prthioyâh* dépend, non de *tânâ*, mais de *sûnûr*, au même titre que *divôh*, et que l'instrumental *tânâ* n'est qu'une locution adverbiale signifiant « en succession, en ligne directe » ; et ainsi l'a vu M. Ludwig (n° 324), qui toutefois le traduit par « aussi ». J'aime mieux le sens étymologique d'un instrumental de *tân*, et je remarque simplement que, si ce mot ne signifiait que « aussi », il serait surprenant qu'on le rencontrât constamment dans des passages où il s'agit d'origine et de des-

cendance ; cf. III. 27. 9. Ici M. Ludwig traduit *dhiyá cakre várenyo* par « durch weisheit ward der treffliche geschaffen », et *bhūtānam gārbham á dadhe* par « der wesen keim hab ich gewonnen ». Cela est grammaticalement irréprochable ; mais ne semble-t-il pas que, si *cakre* est une 3<sup>e</sup> personne, — et il l'est indubitablement, car l'épithète *várenyo* ne peut s'appliquer qu'à Agni, et non au chantre (cf. 10 a), — son corrélatif immédiat *dadhe* ne puisse être pris à la 1<sup>re</sup> ? Il est vrai que le même mot un peu plus bas est sûrement une 1<sup>re</sup> personne ; mais c'est dans la strophe suivante, et, d'une strophe à l'autre, le sens d'un même mot change d'autant plus aisément que ce peut être pur hasard si elles se suivent dans la compilation actuelle. C'est souvent un diascévaste qui les a cousues arbitrairement ensemble parce qu'elles contenaient le même mot ; ou, en prenant les choses au mieux, le poète, après avoir versifié une strophe où il attribuait à Agni l'action exprimée par *dadhe*, a trouvé piquant d'en versifier une autre où il se l'attribue à lui-même.

Je traduirais donc : « Agni est devenu précieux *de par la pensée pieuse*, et il a déposé [dans les êtres] le germe des êtres, [qui est] en ligne directe le père *de l'adresse pieuse* » (*dákṣasya pitāram tānā*). J'ai souligné le rapport antithétique entre *dhi* et *dákṣa*, qui est le nœud de ce petit bouquet de fleurs védiques : les hommes pieux ont engendré Agni par la simple pensée, sans rites déterminés, et lui, à son tour, il leur a enseigné les meilleurs rites pour servir pieusement les Dieux. Toujours l'idée de la réciprocité de bons offices entre la terre et le ciel ; toujours le balancement antithétique qui est comme la marque d'outil du chantre des divinités védiques.

On dirait même, moyennant qu'on sous-entende *pitāram* en 10, que la strophe suivante ne fait que répéter la même



idée sous une forme moins heureuse ; et alors *dadhe* peut rester, comme plus haut, à la 3<sup>e</sup> personne : « C'est l'oblation, ô Agni *fi*ls de la force, qui t'a déposé, sacrificateur précieux et étincelant, en tant que *père* de l'adresse pieuse<sup>1</sup>. »

## VI

Comme d'une forme rare, ainsi d'un mot rare : notre principe nous mettra sur la voie du sens à choisir ; sans lui, l'option serait impossible. Le composé *manyumí* peut signifier « qui détruit la colère », ou « qui détruit avec colère, dans sa colère », — acceptions usuellement adoptées, mais incertaines, en tout cas imprécises et, on en conviendra, assez banales, — ou bien « qui mugit en colère », mieux encore « qui mugit la colère », épithète expressive et forte, particulièrement appropriée si elle s'applique au Dieu-taureau Indra.

Essayons successivement ces deux sens sur R. V. VII. 18. 16 c d. Avec le premier, nous obtenons : « Il détruit la colère de celui qui détruit dans sa colère », — ici déjà la corrélation devient boiteuse<sup>2</sup> — « lui qui règne sur le chemin, il s'est emparé des chemins. » Ici elle fait entièrement défaut ; car, si en d le *pátyamána* est sûrement Indra, le balancement de la phrase semble exiger que le *manyumí* de c soit le même personnage. Comprendons donc — à quoi se plie sans difficulté le verbe *mimāya* — : « Indra a mugi la colère de

1. La traduction de M. Oldenberg (*Sacred Books of the East*, XLVI, p. 291 et 296) prête aux mêmes observations que ci-dessus : en particulier, de ce que « le germe des êtres » est Agni, il ne s'ensuit pas que *d dadhe* soit 1<sup>re</sup> personne (p. 298) ; car il se conçoit fort bien qu'Agni se dépose soi-même en tant que germe des êtres, et c'est ce qu'exprime congrûment la voix moyenne du verbe.

2. J'avoue ne pas comprendre autre chose que le mot à mot de la version de M. Ludwig (II, p. 655) : « Indra vernichtete den grimm des vereitlers der kampfwut. » Qui est ce *vereitler* opposé à Indra ?

qui mugit la colère, il a occupé les chemins, lui qui règne sur le chemin » ; ce qui revient à dire : « Le mugissant a mugi, le roi du chemin tient les chemins ». Il n'y a rien de plus cohérent ; et, comme les deux autres emplois de *manyumí* (I. 100. 6, II. 23. 4) se rapportent sans conteste respectivement à Indra et à Brhaspati et se prêtent sans difficulté au même sens<sup>1</sup>, il y a donc lieu, dans notre passage, d'appliquer aussi à Indra, et non à son adversaire, cette épithète évidemment louangeuse, dont la traduction me paraît dès lors assurée.

## VII

Les deux suggestions qu'on va lire étaient inscrites dans mes notes personnelles sur le Véda, bien avant la publication de la récente traduction de M. H. Oldenberg, qui par le fait les a rendues inutiles. Si je les maintiens ici, c'est pour faire voir qu'on peut arriver au même résultat par des chemins très différents, et que le principe d'interprétation par l'antithèse est un bon guide, puisqu'à sa suite on marche à d'aussi heureuses rencontres.

R. V. IV. 7. 11 a : *tršú yád ánnā tršúnā vavákṣa*. Grassmann : « Voll Gier nach Speisen wachsend durch den gier'gen » ; à peine grammatical, et point du tout intelligible. M. Ludwig : « wenn trocken die speise, ist er rasch gewachsen » ; *tršú* a deux sens différents, et *vavákṣa* est traduit comme s'il n'était pas accentué. La structure de la phrase appelle la correction *tršúr* et l'interprétation d'*ánnā* par l'instrumental : « Lorsque l'altéré a grandi grâce à la nourriture altérée », c'est-à-dire « quand le dévorant Agni

1. Dans cette dernière stance, il est parfaitement superflu de faire dépendre *brahmadvīśas* (génitif) de *manyumí*, puisqu'il se réclame déjà de *tápano*. Que si l'on y tient, j'admettrai que le poète a fait un calembour sur *manyumí*, mais ici seulement.

s'est fortifié aux dépens du combustible sec<sup>1</sup> ». Pour M. Oldenberg (*op. cit.*, p. 345), *ánna* est également un instrumental, mais *tršú* peut demeurer : « When he thirstily has grown strong by thirsty food ». Je n'y contredis pas : tout ce que je voulais établir, c'est que la raison qui m'a amené à construire comme lui *ánna* avec *tršúna* et à bien comprendre la fonction de ce mot dans la phrase, c'est la mise en contraste visible des deux *tršú-* qui se répondent.

R. V. IV. 3. 9 c d : *kṛṣṇā satī ruçatā dhāsinaiṣā iā-maryeṇa páyasa pipāya*. L'épithète *jāmaryeṇa* ne veut rien dire, et les deux autres antithèses, *āmā* et *pakoám*, *kṛṣṇā* et *ruçatā*, qui développent le mystère (*rtá*) de la vache, ne peuvent que difficilement, dans cette clausule de stance, rester sans corrélation : en d'autres termes, on attend ici deux mots aussi au lieu d'un, quelque chose comme *jā(s) āmartyeṇa*, dont la contraction, remarquons-le bien, ne donnera en effet qu'un accent. Soit donc : « Noire, [elle regorge] de nourriture étincelante ; créature, elle regorge d'un lait immortel<sup>2</sup>. » Voici maintenant ce que je trouve dans le commentaire de M. Oldenberg (*op. cit.*, p. 329) : « The meaning of *jāmarya* (ἄπαξ λεγόμενον) is unknown. Sāyaṇa reads *jā amaryeṇa*. — I should prefer *jā amartyeṇa*. M. M. » L'accord est complet, d'autant qu'il ne s'est point effectué, de ma part au moins, par-devant Sāyaṇa, qui en lisant *jā* l'explique par un pluriel accusatif.

Tout n'est pas dit, malheureusement, avec cette conjecture, où je me rencontre avec une si imposante autorité. Il faut bien convenir que la critique de texte védique n'existera jamais, si elle ne parvient pas à se plier aux règles que

1. Comparez, s'il est nécessaire, à titre de supplément de démonstration, l'expression très claire *śadhībhir cacakṣe* R. V. III. 5. 8 a.

2. La vache-aurore est une créature, puisqu'on la voit naître et mourir ; elle est immortelle, puisqu'elle revient tous les jours : ce paradoxe antithétique est le lieu commun de la poésie primitive.

s'est sagement imposées : la critique de texte des auteurs classiques. Or, ici, elles sont outrageusement violées : on ne voit pas comment une contraction *jāmartyena*, si facile à résoudre, a pu cesser d'être comprise, être prise pour un seul mot, puis perdre son *t*, que défendait de surcroît l'*n* subséquent, devenu impossible et dès lors écrit *n* après la chute du *t* ; il est trop clair que *jāmartyena* serait la *lectio difficilior* à maintenir ; d'autre part, les dépositaires du texte étaient au moins aussi au courant que nous des artifices de style aimés des poètes, et le principe de l'antithèse, qui nous amène à restituer *jāmartyena*, devait le leur faire conserver, s'ils l'avaient lu, ou même restituer, si leur texte ne le portait plus. Que répondre à tout cela ? Rien, je l'avoue, sinon que *jāmartyena* ne peut rien signifier. Il y a des moments, dans l'exégèse védique, où l'on se trouve acculé à une impossibilité : il faut, ou renoncer à s'en occuper, ou admettre — ce que j'ai déjà souvent insinué<sup>1</sup> — que, dans bien des cas, les écoles védiques ont choisi la *lectio difficilior* précisément par la raison qu'elles n'y comprenaient rien, qu'un mot estropié par accident a été ensuite pieusement conservé dans le texte par une tradition qui l'a envisagé comme d'autant plus sacré qu'il était plus informe et partant plus mystérieux, en un mot, que le Vêda est par endroits un bouillon de culture de fautes de texte. Aussi la plume tombe-t-elle souvent des mains à qui essaie de le commenter. Je ne m'étonne qu'à demi que MM. Pischel et Geldner aient renoncé à leur projet de dictionnaire.

## VIII

Pour avoir méconnu la vertu de l'antithèse, on a parfois, non seulement failli à atteindre le vrai sens d'un mot, mais

1. A. V., XIII (Rôhitas), p. 44 ; VII, p. vij ; X-XII, p. 216 ; etc.

substitué un à peu près banal à la traduction exacte d'un autre mot d'ailleurs parfaitement connu, et faussé ainsi le caractère de tout un passage.

R. V. VII. 20. 4 c d : *ni vājram Indro hārivān mīmikṣan sām āndhasā mādeṣu vā uvoca.*

Grassmann (I, p. 319) : « Dass rossbegabt den Blitz er niederschmette erlabte Indra sich beim Mahl am Soma. » — Sans contester en principe le sens d'aucun mot, observons toutefois que la première proposition n'est nullement finale dans le texte : les deux propositions sont accolées paratactiquement, ce qui fait présumer antithèse, ou du moins corrélation.

M. Ludwig (n° 572=II, p. 156) : « hernider bringend den donnerkeil zum trunk nam Indra, der herr der falen rosse, seinen aufenthalt bei den trinkgelagen. » — C'est, en tout état de cause, un mince hommage à rendre à Indra que de constater de lui ces truismes, à la fin d'une stance où l'on a commencé par dire qu'il a empli de sa grandeur les deux univers.

Demandons-nous cependant quels peuvent être les tenants et aboutissants du verbe *uvoca*. Sans doute, la très rare racine *uc*, « être habitué, se plaire », mais aussi, au changement près d'une seule lettre, la très commune racine *vac*. Dans cet ordre d'idées, Indra en ses ivresses aurait « conversé avec le jus de la plante ». Et pourquoi donc pas ? L'ivrogne cause bien avec sa bouteille ; et nous possédons un hymne où, si Indra ne parle pas nominativement au *sōma*, au moins monologue-t-il comme s'il battait les murs. D'ailleurs, *Sōma* est un Dieu, au même titre qu'Indra ; et, comme il y a toujours un rappel nécessaire de l'idée de *Sōma* dans *āndhas* ou tout autre mot similaire, on ne voit aucune impossibilité à ce qu'Indra, au prix d'une légère correction au texte, s'entretienne avec le congénère dont il s'enivre.

C'est le corrélatif de *sāmi uvoca* qui départagera la question. Or il y a bien longtemps que Bergaigne, et par une tout autre voie, a établi le sens probable de la racine *myakṣ* et des divers mots qui en procèdent<sup>1</sup> : il assimile, en morphologie et en sémantique, *ni mimikṣan* à l'adjectif *ntmiçla*, et nous permet d'y voir l'équivalent de l'expression « se mêler à, cohabiter avec, fréquenter », etc. Dès lors, les deux sens s'éclairent l'un l'autre, et nous ne courons pas grand risque de nous tromper en supposant que la stance s'achevait sur une gradation de paradoxes : le foudre et le sōma sont les deux compagnons, les intimes amis d'Indra ; mais l'un, il n'en fait que sa société habituelle en compagnie de ses chevaux ; l'autre, il cause familièrement avec lui lorsqu'il est ivre. Mais je n'insiste pas sur cette conjecture.

R. V. II. 11. 19 a b : *sānema yé ta ūtibhis tāranto oiçōā spṛdha āryeṇa dāsyūn*. — Grassmann (I, p. 18) : « Es glück' uns, dass durch deine Gunst wir schlagen die Feinde all', durch Arjer die Barbaren. » — M. Ludwig (n° 484 = II, p. 55) : « die wir durch deine hilfeleistungen überwindend bekämpfen möchten mit dem Ārya alle feindlichen heere der Dasyu. »

Le premier a fort bien vu que *sānema* est un verbe de proposition principale, accentué seulement parce qu'il commence la phrase, et ne saurait dépendre de *yé*. Le second a très correctement traduit *spṛdhas... dāsyūn* comme étant en construction paratactique et équivalant sans la moindre nuance à *dāsyūnām spṛdhas*. Pour avoir toute la pensée du poète, il n'y a qu'à concilier ces deux vues exactes et compléter la seconde par l'introduction du balancement antithétique : alors on s'aperçoit que *ūtibhis... āryeṇa* doit nécessairement équivaloir de même à *āryasya ūtibhis*, et *te* devient libre pour dépendre de *yé*. Aussitôt la phrase reprend

1. *Religion Védique*, II, p. 261 i. n.

toute son ampleur : « Nous qui sommes tiens, puissions-nous victorieux, de par les forces auxiliaires de l'Ārya, triompher des hostilités des Dasyus ! »

R. V. III. 34. 1 a b : *Indraḥ pūrbhīd ātirad dāsam arkatr-vidācasur dāyamāno vi çātrūn*. Grassmann admet un verbe *vi day* avec le sens de « mettre en pièces » ; mais ce serait un emploi unique. M. Ludwig lui laisse le sens de « partager », et comprend qu'Indra a réparti les ennemis entre ses fidèles à titre de butin ; mais a priori la synonymie des deux accusatifs *dāsam* et *çātrūn* repousse cette conception quelque peu forcée et appelle la synonymie des verbes qui les régissent, soit donc simplement à *atirat* et *vi [atirat]*. Cela posé, puisque « les ennemis » figurent deux fois dans le membre de phrase qui leur est consacré, on s'attend à ce que, par antithèse, « les richesses » figurent deux fois, au moins implicitement, dans le membre de phrase qui lui fait équilibre : comme plus haut R. V. VII. 24. 2, on n'a qu'à rétablir comme régime à *dāyamānas* le mot *vāsu* abstrait de *vidāvāsus*, et l'on obtient ainsi le balancement irréprochable : « Indra le briseur de citadelles a triomphé de l'ennemi, conquérant la richesse, partageant les richesses, il a dissipé les ennemis. » Il n'est pas jusqu'aux nuances de l'idée qui ne s'opposent deux à deux.

R. V. V. 58. 6 c (peinture de l'orage) : *ksōdanta āpo riṇaté vānāni*. — Grassmann (I, p. 210) : « Dann sprudeln Wasser und die Fluten rinnen. » Je n'examinerai pas ici jusqu'à quel point *vāna* peut signifier « Flut ». Pour moi, je n'en crois rien ; mais je me contente d'observer qu'ici Sāyana le repousse, d'accord en cela avec le postulat de l'antithèse. — « Die Wälder stürzen » (Ludwig, II, p. 306) n'y satisfait pas davantage : on attend un objet qui soit autre chose que les *āpas* et qui fasse la même chose avec une nuance appropriée, par exemple « les eaux coulent en bouillonnant, les

bois coulent doucement » sens respectif des racines *kṣud* et *ri*. Et c'est bien cela : « Les torrents se ruent, les forêts dégouttent. » *Bis pluit in silois*<sup>1</sup>.

R. V. II. 10.3 : *uttānāyām ajanayan sūśūtam bhūvad agnih purupēcāsu gārbhaḥ | çtrināyām cid aktūnā maho-bhir āparīrto vasati prācetāḥ*. Le sens de *çtrinā* est inconnu. M. Oldenberg (*op. cit.*, p. 218), tout en constatant que la glose indigène par « nuit » est de pure divination, accorde qu'elle peut être exacte. Je ne le pense pas : il me semble trop manifeste que le sens de « dans la nuit » n'a été suggéré que par le voisinage de *aktūnā* « de nuit », qui au contraire eût dû en détourner un scoliaste tant soit peu intelligent, puisqu'il impliquait un intolérable et plat pléonasmе. M. Ludwig (I, p. 326, et IV, p. 292) ne traduit pas, mais suggère au commentaire qu'il pourrait bien s'agir du foyer de la forge. Avant lui, Roth et Grassmann avaient songé au sens de « réduit, cachette », qui, bien entendu avec référence métaphorique au creux de la vèdi dans lequel on allume Agni, est rendu vraisemblable par l'étymologie et entièrement confirmée par le balancement antithétique des deux expressions *uttānāyām* et *çtrināyām*, si visiblement disposées et opposées en assonance. L'*uttānā*, « celle qui s'étend » (comme une femme en vue de la fécondation<sup>2</sup>), celle où l'on engendre le bien enfanté, c'est la vèdi mère d'Agni ; et la *çtrinā* « le réduit secret » (la vulve de cette femelle donc), c'est le creux de cette même vèdi où Agni prend naissance. Observons que la fin de la stance contient

1. Pour Bergaigne (*Rel. Véd.*, I, p. 257) les *cānāni* seraient les vases de bois d'où les Maruts font couler la pluie. Je n'ai naturellement rien à objecter contre la donnée mythique de la cuve des Maruts ou du tonneau des Danaïdes (cf. *Revue des Études Grecques*, V, p. 284) ; mais je crois l'interprétation descriptive infiniment plus plausible comme sens et mieux appropriée au contexte.

2. Cf. Bergaigne, *Rel. Véd.*, II, p. 66, qui n'y voit qu'une métaphore pour « la Terre ».



en outre une antithèse accessoire : « Au sein de la cachette », qui est toute *petite*, ainsi qu'on va le voir, « il resplendit de par sa *grandeur*. »

## IX

Il y a des cas où, par un raffinement de style plus savant que tous ceux que nous avons relevés jusqu'à présent, une stance tout entière est construite sur la formule antithétique et ressemble d'un bout à l'autre aux types plus modernes évoqués au début de cette étude. L'examen du sens de *çirinā* nous amène tout naturellement à nous occuper de la stance R. V. II. 2. 4, qui n'est autre chose qu'un développement plus abondant de la même idée, et où M. Ludwig (IV, p. 287) avait déjà reconnu partiellement le chiasme pour un principe d'interprétation méconnu ici par Roth et Grassmann.

Il suffit en effet d'y jeter un coup d'œil pour se convaincre que les quatre *pādas* doivent s'y opposer deux à deux. L'ensemble du morceau s'adresse à Agni, c'est-à-dire, d'une manière générale, au feu terrestre ; d'autre part, certaines circonstances, et notamment la mention de *Pṛçni* (la nuée d'orage), nous font irrésistiblement songer à l'éclair : ainsi l'antithèse que fait pressentir la structure de la stance doit reposer essentiellement sur le contraste constaté entre Agni-éclair et le feu de l'autel. Cela posé, tâchons de dégager une à une le sens des expressions choisies par l'auteur.

a) *tām ukṣāmānaṃ rājasi svā ā dāme*, « lui qui grandit » Grassmann, ou « qui répand de l'eau » Sāyaṇa, et j'aimerais mieux le premier sens, qui va rendre plus sensible l'antithèse visée, mais il se peut même qu'il y ait calembour intentionnel, « dans l'espace sombre qui est sa demeure

propre. » Aucune difficulté de texte ni de traduction. Ce sont bien là tous les caractères d'Agni-éclair. Eh bien donc, cet Agni immense qui remplit l'espace,

b) On le cache dans un petit trou (le creux de l'autel, la *çirinā*) : *candrām iva surūcam hoārā ā dadhuḥ*. On ne peut guère équivoquer sur le sens de *candrām*, et M. Ludwig seul a eu l'idée d'y voir la lune ; M. Oldenberg, le dernier venu, ne l'a point suivi (*op. cit.*, p. 193) et s'en est tenu au sens courant de *candrā* dans le Véda : « brillant, métal brillant, or ». Plus douteux est *hoārā*, qu'il traduit avec Roth par « serpent » (Ldw. avec approximation bien meilleure par « Wölbung »). Mais un mot qui étymologiquement signifie « sinueux » peut aussi naturellement désigner le trou du serpent que le serpent lui-même, comme on voit que le latin *lacerta* signifie à la fois « lézard » et « trou de lézard ». Or, à supposer que le sens de « serpent » convint aux autres emplois connus de *hoārā*, — ce que je n'ai point à examiner pour l'instant, — il est certain qu'il exige ici la correction arbitraire *hoārām*, qui détruit la belle symétrie de la stance pour n'aboutir qu'à une triste banalité : « Ils l'ont placé [dans sa demeure], le serpent qui brille comme de l'or » (Grassmann). Notons enfin que Sāyaṇa glose *hoāre vijane*, ce qui est aussi proche que possible de notre sens postulé de « réduit, cache », et que, en comprenant de la sorte, on justifie d'emblée la comparaison *candrām iva* « comme de l'or », laquelle autrement n'est qu'une inepte cheville. Concluons qu'il faut traduire : « Lui qui en grandissant séjourne dans le vaste espace, on le cache, le resplendissant, comme un trésor, au fond d'un étroit terrier. »

c) *pr̥cnyāḥ patarām citāyantam akṣṭbhiḥ*. Le causatif de *cit* est amphibologique, en ce qu'il peut avoir à volonté le sens causatif ou le sens actif ; ce dernier même est plus fré-

quent ; au surplus, c'est l'ensemble qui nous départagera. Quant au génitif *pr̥ṇiyās*, il est bien difficile de le faire dépendre de *patāram* (Grm., Ldw. ) : « le volant de Pṛṇi », pour « celui qui vole à travers Pṛṇi », cela n'est pas plus correct en sanscrit qu'en français ; et, quand M. Oldenberg supplée, avec doute d'ailleurs, « le [fils] ailé de Pṛṇi », il a bien conscience de gloser au lieu de traduire. Mais voyons : *akṣābhīs* est là tout prêt et assez près pour fournir un objet possédé à ce génitif ; qu'objecter contre « le volant qui regarde par les yeux multiples de Pṛṇi » ? Qu'il n'est dit nulle part ailleurs que l'éclair soit aveugle ? Il est vrai : on lui fait même jouer le rôle d'espion, R. V. V. 59, 1 ; mais ce peut n'être qu'un paradoxe de plus. Quoi qu'il en soit, les veaux naissent parfois aveugles, et, eu égard à la courte durée de l'existence du veau nouveau-né Agni, à la permanence relative de sa mère Pṛṇi, il doit sembler tout à fait licite de frapper le premier de cécité, surtout quand il s'agit d'obtenir un effet poétique. Et puis enfin, encore une fois, c'est d'après l'ensemble qu'il s'agit de juger ces difficultés de détail : si l'ensemble se tient, s'il s'en dégage une pensée cohérente, au lieu d'un galimatias informe, l'exactitude de chaque détail sera par là même plus d'à demi démontrée. Eh bien donc, cet Agni qui n'a d'yeux que ceux de la nuée dont il émane,

d) On en fait une sentinelle : *pāthó ná pāyīm jānāṣī ubhé ānu*, « [on le place] comme un gardien du chemin entre les deux races » (divine et humaine). La correction de *pāthó* en *pathó* est trop simple pour nous arrêter un instant, et le rôle du feu, soit atmosphérique, soit terrestre, comme messager délégué respectivement des Dieux aux hommes et des hommes aux Dieux, achève de nous fixer sur les personnages auxquels la stance fait tant d'allusions implicites et sur l'antithèse primordiale qui a présidé à sa composition<sup>1</sup>.

1. Il est presque superflu d'affirmer que cette discussion, elle

X

La méthode que je développe aura peut-être fait ses preuves définitives, si elle parvient à avoir raison de stances considérées comme désespérées soit au point de vue du sens ou de la situation, c'est-à-dire difficilement intelligibles en elles-mêmes, et, si à toute force on arrive à en extraire un sens, sans rapport apparent avec l'ensemble du contexte où elles figurent. A titre d'exemple, essayons-la donc sur une stance qui n'est rien moins que claire, à en juger par le double témoignage de Grassmann (I, p. 547), qui la bannit purement et simplement de l'hymne où la tradition l'a insérée, et de M. Ludwig (V, p. 120), qui l'accompagne d'un laborieux commentaire<sup>1</sup> : R. V. VI. 47. 19 *yujāno haritā rāthe bhāri tvāstehā rājati | kō viçvāha doiṣatāh pākṣa āsata utāsineṣu sūriṣu ||*

Le fait est qu'il est fort difficile de concevoir que quelqu'un puisse s'asseoir tout à la fois « du côté de l'ennemi » et « parmi les généreux donateurs », lesquels au contraire doivent être les compatriotes, les alliés et les amis du chanteur qui implore pour eux la victoire. Quant à attribuer à *āsineṣu* un sens détourné, métaphorique, différent enfin de celui de *āsate*, il est impossible d'y songer ; car les deux termes sont en corrélation trop évidente. Et cette seule

aussi, est dans mes notes manuscrites bien antérieure à la suggestion de M. Max Müller « brilliant like gold in a hidden place » (Oldenberg, *op. cit.*, p. 195), qui n'en forme d'ailleurs qu'une minime partie, mais avec laquelle je me rassure et m'honore de m'être rencontré. Quant à Bergaigne, il est revenu jusqu'à huit fois sur ce passage intentionnellement mystique (voir le précieux *Index* de M. Bloomfield); mais d'aucune de ses analyses de détail ne se dégage le sens général de la stance.

1. Bergaigne n'en traduit que la première moitié : *Rel. Véd.*, III, p. 51 i. n.

observation suggère l'idée qu'ils pourraient bien se trouver dans deux propositions différentes.

Il faut ici introduire une remarque : l'absence de ponctuation est, dans le texte du Véda, une source de grande perplexité, et notamment l'usage d'un signe équivalent à notre parenthèse y serait le bienvenu. Quoi qu'il en soit, il y a fort longtemps qu'on a reconnu la nécessité de traduire certaines parties de stances comme grammaticalement et logiquement indépendantes du reste : peut-être même a-t-on parfois abusé de ce procédé, mais rien n'en dispense. Il est des parenthèses qui sautent aux yeux, comme R. V. X. 14. 5 c ou A. V. VII. 53. 3 b<sup>1</sup> ; il en est de latentes, comme celle que j'ai cru pouvoir admettre pour traduire R. V. III. 15. 5, et sans laquelle la stance ne m'a guère paru offrir qu'un étrange fatras<sup>2</sup>. Or, ici, pour que les deux mots entre lesquels nous soupçonnons une corrélation antithétique appartiennent en effet à deux propositions distinctes, il faut précisément que la première, soit le páda c, figure comme entre parenthèses. Traduisons-le donc en l'isolant, et, pour rendre la pensée plus claire en conformant la construction à nos habitudes occidentales, rejetons-le à la fin de la phrase au lieu de l'insérer au beau milieu. Que vient-il ? Une antithèse de mots et de pensée, d'abord ; puis un sens parfaitement logique et suivi, qui ne laisse prise à aucune incertitude :

« Attelant à son char ses deux chevaux bais, c'est *de ce côté-ci*, parmi les généreux donateurs *assis* [autour de moi ou de lui], que Tvaṣṭar resplendit d'un vif éclat. Et qui donc jamais pourrait *s'asseoir du côté de* celui qui [nous] hait ? »

1. Bergaigne-Henry, *Manuel Védique*, p. 123 i. n. ; Henry, A. V., VII, p. 20 et 80.

2. Henry, *Védica*, III, 11 = *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 86.

3. Il ne faut pas grande réflexion pour se rendre compte du rôle que joue la parenthèse dans toute poésie sacerdotale, environnée

Ce qui revient simplement à dire :

« Nous avons le Dieu parmi nous qui lui rendons un culte riche d'offrandes ; c'est ici qu'il trône ; nos ennemis ne l'auront pas, ni aucun autre : nous sommes sûrs de la victoire. »

Et, remarquons-le, ce n'est pas seulement, dans cet ordre d'idées, la strophe elle-même qui s'explique, mais sa situation et tout l'ensemble dont elle fait partie ; car dès lors il n'est plus nécessaire de l'isoler, de l'écartier, de l'envisager comme tardive, surajoutée, interpolée sans rime ni raison, dans un hymne qui n'est visiblement, d'un bout à l'autre, qu'une conjuration solennelle récitée à la veille ou à l'instant décisif d'une bataille.

## XI

Il n'est pas à prévoir que toutes les interprétations de détail proposées dans cette étude d'ensemble rencontrent l'assentiment général. Quelques-unes, sans doute, paraîtront forcées ou subtiles. Lorsqu'on croit avoir trouvé une bonne

d'arcanes, destinées à n'être que vaguement comprise de tout autre que le récitant. Voici, à l'autre bout de l'échelle indo-européenne, un exemple bien frappant du même procédé de style (*Recue Celtique*, VI, p. 69), une conjuration bretonne contre une dartre maligne : *étré nao mór ha nao menez | éma eur feunteun a drugarez | kea di da ober da diéyez*. Le traducteur comprend : « Entre neuf mers et neuf montagnes est une fontaine de merci : vas-y faire ta demeure. » Cela est irréprochable comme mot à mot, — à cela près que *éma* peut aussi signifier « voici », — mais laisse à désirer comme idée : car pourquoi la dartre, chassée bien loin, — ceci est dans l'ordre, « par delà nonante-neuf rivières navigables », dirait l'Atharva-Véda, — s'en irait-elle dans une « source de merci », qu'elle souillerait, qui dès lors contaminerait d'autres hommes et cesserait d'être une source de merci ? Combien le sens est moins forcé si l'on sépare le vers intermédiaire, qui ne semble être que l'éloge du remède ou du charme apporté par le conjurateur ! Soit donc : « Entre neuf mers et neuf montagnes (voici une source de merci !) va-t'en faire ta demeure. » Cette interprétation est trop convaincante pour n'être pas sûre.

clef, on est naturellement tenté de l'essayer à toutes les serrures; mais la maladresse de l'ouvrier ne prouve rien contre la valeur de la clef. Il me paraît ressortir de cette série d'exemples que l'une des méthodes d'exégèse védique à recommander aux jeunes sanscritistes de l'avenir, — dangereuse peut-être par l'excès, comme le serait toute méthode exclusive sur ce terrain fuyant, mais du moins d'application facile et à la portée de tous les esprits, — peut se résumer en cet aphorisme :

« Après avoir établi le mot à mot rigoureux de la stance, **CHERCHEZ L'ANTITHÈSE.** »

V. HENRY.

Paris, 3 janvier 1898.

---

## INDEX

### DES PASSAGES DU RIG-VÉDA

---

	Stances	Pages.		Stances	Pages
I.	100. 6 .....	94	IV.	37. 3 .....	83
II.	2. 4 .....	101	V.	58. 6 .....	99
II.	10. 3 .....	100	V.	59. 1 .....	103
II.	11. 19 .....	98	V.	73. 8 .....	89
II.	23. 4 .....	94	V.	83. 2 .....	84
II.	24. 9 .....	90	VI.	47. 19 .....	104
III.	5. 5 .....	82	VII.	15. 8 .....	85
III.	5. 8 .....	95	VII.	18. 16 .....	93
III.	15. 5 .....	105	VII.	20. 4 .....	97
III.	25. 1 .....	91	VII.	24. 2 .....	90, 99
III.	27. 9 .....	92	VII.	103. ....	86
III.	27. 10 .....	92	X.	34. 1 .....	89
III.	34. 1 .....	99	X.	34. 2 .....	87
IV.	3. 9 .....	95	X.	34. 9 .....	88
IV.	7. 11 .....	94	X.	34. 10 .....	87

---

## LE VERBE CONCRET

(Suite)

---

### *b) Verbe concret quant à l'objet de l'action.*

Il n'y a pas toujours une séparation très nette entre cette classe et la précédente; en effet, l'objet peut se tourner en instrument, ainsi au lieu de *tenir la main*, on peut dire *tenir par la main*.

Ici encore il faut distinguer le verbe concret subjectif et le verbe concret objectif; c'est le premier qui semble avoir été le point de départ du second.

### *a) Concret subjectif.*

Les noms de parties du corps donnent lieu à un grand nombre de verbes composés. En voici des exemples.

On remarquera qu'alors l'élément indiquant la partie du corps ne se trouve plus suffixé, mais infixé, d'où l'amalgame ressort plus complet.

*nom-ingewe-nindigo*, il se graisse le visage; l'élément *inywe* ne signifie le visage que dans le conglomérat; *makawadj-ingwe-watci*, il a le visage gelé. *otci-siti-punik*, avoir la crampe au pied. C'est l'infixe *site* qui signifie *pied*.

*pitakosite-ciw*, se heurter le pied en marchant.



*ki-cacago-kate-kozo*, il s'est écrasé la jambe; c'est *kate* qui est l'indice de la jambe.

*oka-kicki-kate-jwaran*, ils lui coupent la jambe.

*saki-kue-komo*, il a la tête hors de l'eau; *kue* est l'indice de la tête; *ki-kicki-kue-higaniwi*, il eut la tête tranchée.

*ni-kotiko-nike-ciwe*, je me disloque le bras en tombant; *nike* est l'indice du bras.

*songi-tehe-kawiwin*, fortifie-moi le cœur; *tehe* est l'indice du cœur.

#### b) Concret objectif.

Les exemples sont moins nombreux, mais nous en retrouverons tout à l'heure en cri.

L'indice *awas* signifie enfant, mais il a cette particularité qu'il ne peut s'employer que de la part de la mère.

*Niki awas*, accoucher; *non awas*, allaiter; *takon awas*, tenir son enfant; *pimom awas*, tenir son enfant sur son dos; *wewil awas*, bercer son enfant; *nikamo awas*, chanter pour endormir son enfant; *kijac awas*, avoir soin de son enfant; *hini awas*, défendre son enfant.

Les mots employés en composition concrète diffèrent lexicologiquement de ceux employés séparément.

#### c) Verbes concrets quant à la qualité de l'action

##### a) Adformante

La particule *kas* exprime que l'action n'est pas réelle, mais simulée.

*Nind ojëino has*, je fais semblant de fuir ; *maici kazo*, il fait semblant de pleurer ; *anwenin dëjo kazo ban*, il faisait semblant de se repentir ; *anibot cenji kas*, faire l'enfant ; *wi okinak we kazo*, elle veut faire la reine.

Ici le mot qui modifie est suffixé ; en même temps, il se conjugue comme un verbe ; en réalité, c'est donc ce mot qui est une *adformante*.

Mais le procédé inverse est suivi aussi.

#### b) *Préformante*

C'est alors la particule qui est préfixée et qui indique une individualité de l'action, un degré de cette action.

En voici de nombreux exemples :

Le préfixe *ni* signifie que l'on veut faire, qu'on a besoin ou qu'on est sur le point de... *ni wi ija Momiany*, je veux aller à Montréal ; *ni wi kitike*, je veux cultiver ; *ki wi wisin-na ?* veux-tu manger ?

De même, le verbe *venir* s'exprime, non par le verbe, mais par la particule *pi* : *ni-pi-aiamia*, je viens prier ; *ki-pi-aiamia*, tu viens prier.

Le verbe *aller* s'exprime par la particule *awi* : *awi-kapacimota*, allons nous baigner ; *wai otaminota*, allons jouer.

Il ne faut pas que la traduction française induise en erreur sur la véritable situation grammaticale. Dans le génie de la langue algonquine le véritable sens est alors : *Quant à la volonté, manges-tu ? volontairement manges-tu ? en allant pries-tu ?* En français, il y a deux verbes dont l'un à l'infinitif ; en algonquin,

plus proche de l'exactitude linguistique, il n'y a qu'un verbe, celui objectif marquant l'action; le premier élément n'est, en réalité, qu'un nom d'instrument ou de qualité, ou de quantité, indiquant le degré de l'action. Il en est de même dans les cas suivants :

*Nita*, indique qu'on sait faire l'action ou qu'on en a l'habitude.

*Nita ajiipiike*, il sait écrire; *ni ta pimose*, il sait marcher; *nita nikamo*, il sait chanter.

Plus exactement, *nita* n'est qu'un indice de potentiel et ne doit pas se traduire par *il doit*, mais par *en puissance*; il écrit en puissance, il chante en puissance, etc.

*Pwa* est l'indice du *potentiel négatif*: *acaie ni pwa pimose*, je ne puis plus marcher; *ni pwa nikani*, je ne puis pas chanter; *ni pwa adjamu*, nous ne pouvons pas partir; en réalité : *je ne marche plus en puissance, je ne chante pas en puissance*, etc.

*Madji*, est l'indice du *commencement*.

*madji anamensike*, il commence la messe.

*madji nikamonaniwan*, on commence à chanter.

*An* exprime que l'action continue à se faire.

*Nind aniskika*, je me fais vieux.

*Kodj* exprime l'action à l'état de tentative: *kodj aiamin*, efforce-toi de prier; *kodj ikwandaweta*, faisons effort pour monter; en réalité, *prie en tentative*, etc.

*gwinaoi*, indique l'embarras.

*ni gwinaoi totam*, je ne sais comment faire;

*ni gwinaoi ikit*, je ne sais que dire;

*ni gwinaoi inenindam*, je ne sais que penser;

*pon* indique l'interruption.

*pon puatisi*, il a cessé de vivre ; *ki-pon-animisi*, il a cessé de souffrir ;

*ikwa* indique la terminaison de l'action.

*ikwa anamensike*, il a fini la messe, il a dit la messe finalement.

*mamanda*, indique l'excellence de l'action.

*mamanda nikamo*, il excelle à chanter ;

*nanda* indique qu'on cherche à faire l'action.

*nanda wisin*, chercher à manger ;

*nanda wabam*, cherche à le voir ;

*pwatami tagocin*, il tarde à arriver ;

*matwe* exprime qu'on entend l'action énoncée par le verbe.

*matwe piisan*, on entend pleuvoir ;

*matwe mawi*, on l'entend pleurer ;

*matwe akosi*, on entend dire qu'il est malade.

*manadj* exprime qu'on prend garde.

*manadj pangiciwin*, prends garde de tomber ;

*manadj minikucen*, garde-toi de boire.

Il faut traduire : il pleut, quant à l'ouïe, tu bois si tu ne prends garde, etc.

*pitchi* signifie, par méprise.

*pitci pinkike*, il entre par méprise.

*pata* exprime que l'action a été faite à tort :

*ki pata totam* tu agis à tort, tu fais mal.

*wani*, exprime l'erreur.

*wani tipayge*, il se trompe en mesurant.

Dans cette composition, le premier élément reste invariable, il exprime la modalité. Ce même phénomène se rencontre dans d'autres langues, où le potentiel, le factitif ne sont que des modalités, aussi ne s'ex-

priment-ils que par des particules, comme en osmanli.

Tel est le verbe concret de l'algonquin. On voit qu'il revêt diverses modalités, ou plus exactement, qu'il est concret de plusieurs manières. Il est remarquable que les éléments qui créent ce concrétisme, s'expriment par une racine différente très souvent dans le conglomérat que celle employée à l'état d'isolation. Bien plus, cette racine n'est pas la même pour l'adformante-instrument que pour l'adformante-objet, ou même que pour l'adformante adverbiale. C'est ainsi que l'idée *piéd*, à *piéd*, s'exprime dans la préformante par *ose*, dans l'adformante-instrument par *ck* et dans l'adformante-objet, par *stte*, tandis que *piéd*, dans l'expression isolée, se rend par une racine différente encore.

La distinction entre les préformantes et les adformantes d'une part, entre le subjectif et l'objectif d'autre part, entre l'instrument, l'objet et la qualité d'autre part, doit être retenue. On est parti du subjectif de l'instrument, ainsi que de l'adformante. Il n'y en a pas de preuve certaine, il est vrai, mais tel semble le *processus*.

## II

### *Du verbe concret cri*

Le cri fait partie du groupe algonquin, et si nous l'étudions après la langue algonquine proprement dite, c'est que le phénomène observé y a un grand développement.

Nous ne ferons pas ici les divisions et subdivisions qui précèdent et qui étaient nécessaires seulement pour éclairer notre route, mais nous distinguerons cependant :

1° Ce qui a rapport au corps humain. 2° Ce qui concerne les autres objets. 3° Ce qui concerne les degrés des verbes.

Auparavant, nous donnons un exemple qui fera bien saisir l'ensemble du système.

La racine verbale *nât*, signifie aller chercher; voici la réunion sur elle d'éléments déterminatifs qui le surdéterminent :

*nâta hwew*, il va le chercher par eau.

*nâta hattew*, il cherche ses traces.

*nâta kamekam*, il gagne le rivage.

*nâta kani kasiw*, il gagne le rivage à l'aide du vent.

*nâta kame yâstan*, cela gagne le rivage à l'aide du vent.

*nâta kame piten*, il le tue à terre.

*nâta kwew*, il va visiter ses pièges.

*nâta skew*, il va chercher de la mousse.

*nâta skusiwew*, il va chercher du foin.

*nâta mamew*, il va le lui chercher.

*nâta yapew*, il va visiter ses filets.

*nâti pen*, il va chercher de l'eau.

*nâti chinittew*, il va chercher du bois de chauffage.

*nâti skutawew*, il va chercher du feu.

*nâti watew*, il va chercher sur son dos.

*nât chinehamawew*, il va lui demander des médecines à acheter.

*nât ânâwa mew*, il va chercher de quoi manger.

*nako katew*, il cherche où il demeure.

Les adformantes employées n'ont pas la même racine, quand on exprime leur idée isolément, sauf celles suivantes : *as kiya*, mousse, qui se retrouve dans *nâta skew*, *mas kusiy*, foin, qui se retrouve dans *nata skusi new*, *ayapiw*, filet, qui se retrouve dans *nata yapew*, et *iskutew*, feu, qui se retrouve dans *nât iskuta tew* ; mais les autres racines diffèrent totalement ;

*Eau*, isolé, s'exprime par *nipiy* et dans le verbe par *hwé*.

*Trace*, isolé, s'exprime par *ayetiskiwo* et dans le verbe par *hattew*.

*Rivage*, isolé, s'exprime par *tchikahâm* et dans le verbe par *kamekam*.

*Dent*, isolé, s'exprime par *ottin*, et dans le verbe par *hasiw*.

*Bois*, s'exprime isolément par *mistek* et dans le verbe par *chimitten*.

*Piège*, s'exprime isolément par *wanihigan*, et dans le verbe par *kwew*.

*Dos* s'exprime isolément par *mispiskwan* et dans le verbe par *wato*.

*Manger*, s'exprime séparément par *mitjisuw* et dans le verbe par *nâwa*.

*Demeurer*, s'exprime isolément par *ayaw*, *apiw* et dans le verbe par *katew*.

Dans tous ces cas, il y a verbe concret à la 2<sup>e</sup> ou à la 3<sup>e</sup> puissance ; l'élément ajouté ne fait qu'un avec le verbe, de manière à n'avoir plus jamais une existence séparée.

Quel a été le processus ? Les débris de mots ayant

conservé cette existence séparée qui se trouvent dans le conglomérat, permettent de le retracer. Les éléments incorporés dans le verbe pouvaient d'abord vivre isolés, puis, lorsque l'union eut duré longtemps, ils devinrent inséparables; lorsqu'on voulut rendre l'idée isolément, il fallut bien se servir de nouvelles racines.

Comment trouva-t-on ces dernières? Rien ne s'invente en linguistique. Il s'agissait d'idées très usuelles. Pour les exprimer dans presque toutes les langues, il existe les doublets, dont le sens est d'abord identique. Mais comme rien d'inutile ne se conserve, chaque doublet trouve son emploi. Tantôt chacun prend une nuance différente de sens, c'est ce qui arrive fréquemment en français; tantôt chacun a un emploi grammatical différent, tantôt enfin, et tel a été le cas ici, l'un a été employé à l'état isolé, l'autre dans le conglomérat. La racine isolée étant entrée dans celui-ci, c'est l'autre doublet qui a été seul employé désormais à l'état d'isolation.

Voici maintenant des exemples des différents verbes concrets :

### 1° *Membres ou actions du corps humain*

#### *Verbes intransitifs*

*n'awew*, exprime l'action de manger.

*ut-à-nawew*, il cherche à manger; *poto-nawew*, il rapporte de quoi manger.

*abiw*, désigne l'action des yeux.

*wissak abiw*, il souffre des yeux; *tokk-âbiw*, il ouvre



- les yeux ; *pissaka-âbiw*, il ouvre les yeux ; *nâ-hâbiw*, il voit bien.
- towew-awew*, la voix, le son de la parole.
- miyot towew*, il parle bien ; *may owew*, il parle mal ; *naspi towew*, il imite la voix de quelqu'un.
- yow*, le vol des oiseaux.
- pimi yow*, il va en volant ; *kiwe yow*, il s'en retourne en volant ; *pâpi yow*, il vient en volant.
- awew*, le poil d'un animal.
- miyo awew*, il a beau poil ; *timist awew*, il a le poil court.
- katew*, le ventre.
- notte kattew*, il a faim ; *kisiwas katew*, il a mal au ventre.
- puw*, l'acte de manger.
- kihîs puw*, il est rassasié ; *kimîs puw*, il mange en secret ; *pîchî puw*, il s'empoisonne.
- skoyuw*, l'action de la nourriture.
- nîpahi skoyuw*, il se fait mourir en mangeant trop ; *sâkeskine skoyuw*, il se remplit de nourriture.
- kâmow*, l'embonpoint.
- miyo kâmow*, il est bien gras.
- khwamiw*, *kkwasîw*, le sommeil.
- mattne kkwamiw*, on l'entend dormir ; *pikiskwe kkwamiw*, il parle en dormant.
- notte khwasîw*, il a envie de dormir.
- huw*, l'action de porter des habits.
- miyo huw*, il est bien habillé ; *wâhîski huw*, il est habillé en blanc.
- payihuw*, fort mouvement du corps.
- namami payihuw*, il tremble de tout son corps ; *na-*

- waki payihuw*, il se prosterne fortement ; *payiw*,  
aller à à cheval, courir.  
*matjihuw*, état du corps, de la santé.  
*miyo matjihuw*, il se sent bien.  
*atamow*, la bouche, la parole.  
*misiwe it-at-âmow*, il parle beaucoup de langues ;  
*iskw-atâmow*, il expire ; *pisitew-atâmow*, il a l'écume  
à la bouche.  
*mow*, *wew*, *kweu*, action de la parole.  
*wiyaki-mow*, il blasphème ; *kiiskwe-mow*, il parle avec  
folie, *wigak-kweu*, il dit de mauvaises paroles.  
*yiw*, tout mouvement du corps.  
*nâ miskive-yiw*, il incline la tête ; *oppiskwe yiw*, il  
lève la tête : *yepiskwe-iyw*, il penche la tête ; *sowi-  
niske-yiw*, il étend le bras.  
*kkweu*, visage.  
*kâssi-kkweu*, il s'essuie le visage ; *mikok-kweu*, il a le  
visage rouge.  
*tekkweu*, boue.  
*appinew*, *new*, maladie, douleur.  
*wam*, *wew*, il est fou par le mal.  
*yawew*, le corps.  
*sokki yawew*, il a le corps robuste ; *yoskiyawew*, il est  
faible.  
*tchiwew*, action de monter ou de descendre.  
à *matchiwew*, il monte une montagne.  
*iskuttew*, aller sur la glace.  
*pisiskuttew*, il passe sur la glace.  
*ttwaw*, façon, allure.  
*miyott waw*, il agit bien.  
*kkwaw*, *kkweu*, le sang.

*pakimo-kkwew*, il vomit du sang; *wiki-kkwaw*, il aime à manger du sang.

*ham*, action de chanter.

*sipwe-ham*, il commence à chanter; *ponà-ham*, il cesse de chanter.

*nam* exprime la trace du pied, l'action de la vue et celle de la main.

*kayàse-nam*, sa piste ancienne; *oski-nam*, sa piste fraîche; *mi yo-nam*, il le trouve beau; *nutji-nam*, il le tient dans la main.

*abà kwew*, la soif.

*nipàcha-abakew*, il meurt de soif.

*Attam*, *attamow*, l'action de respirer.

*iskivet-attam*, il pousse le dernier soupir.

*makkat-attam*, il pousse un grand soupir.

*tajimow*, l'action de se traîner.

*pimit atjimow*, il se traîne à terre.

*kikkaw*, la vieillesse.

*kakebotz*, *kikkaw*, il est insensé par la vieillesse.

*simow*, action de danser, d'être couché.

*nitt a ssi simow*, il danse bien.

*uttew*, action de marcher.

*nest-uttew*, il est lassé de marcher; *must-uttew*, il va à pied.

*ppwaw*, action de fumer.

*mane ppwaw*, il manque de tabac.

### *Verbe objectif ou transitif*

*hew*, l'action et *mew*, la parole.

*kaski-hew*, il en vient à bout en agissant; *kaski-mew*, il en vient à bout en parlant.

*eyimew*, action de la pensée.

*it-eyimew*, il le pense ainsi; *mis ka-eyimew*, il le trouve en y pensant.

*wokeyimew*, croire.

*sokkitelu-wokeyimew*, il le pense courageux.

*new*, action de la main.

*oti-new*, il le prend avec la main; *mino-new*, il l'arrange bien.

*pitew*, l'action du bras.

*mani-pitew*, il l'arrache; *otchi-pitew*, il le tire.

*skawew*, l'action des jambes et des pieds.

*takiskawew*, il le frappe du pied; *piku-skawew*, il le brise en marchant dessus.

*spitew* ou *pweew*, le goût, l'action des lèvres et du palais.

*nissi-spitew*, il en reconnaît le goût; *matchi-spitew*, il en trouve le goût mauvais.

*mamew*, l'odorat.

*miyo māmew*, il trouve l'odeur agréable; *matchi-mamew*, il trouve l'odeur désagréable; *miy-àmew*, il le sent.

*ttawew*, l'action de l'ouïe.

*tàpwettawew*, il croit à sa parole; *kitim à kitawew*, il l'écoute avec compassion.

*nawew*, l'action de la vue.

*nissitawi nawew*, il le reconnaît en le voyant; *kiti-māki-nawew*, il le regarde avec pitié.

*amew*, l'action des dents.

*takkus-amew*, il le mord; *wissakamew*, il lui fait mal en le mordant.

*atemew*, l'action de la bouche.

*webatemew*, il l'aspire.

*tonâmew*, l'action de la bouche, de la parole.

*kusti tonâmew*, il craint ses paroles.

*ganâwew*, action sur les eaux.

*way* à *wigânamew*, il le frappe jusqu'aux os.

Comme on le voit, l'élément objectif est dominant dans tous ces exemples; l'idée ajoutée est celle d'un nombre ou d'une action du corps.

## 2° Autres objets.

### *Verbe intransitif*

*tchimew*, l'action d'aller en canot, en vaisseau ou de ramer.

*pekiwe-tchimew*, il s'en revient en canot.

*huw*, l'action d'aller par eau.

*kiwe huw*, il s'en va par eau; *ajriwa huw*, il traverse une rivière.

*poyuw*, l'action de descendre le courant.

*mâhâ poyuw*, il s'en va à la dérive.

*pew*, l'action faite par l'eau ou celle qu'on opère sur l'eau.

*nâti-pew*, il va chercher de l'eau; *awati pew*, il charroie de l'eau; *nipahipew*, il meurt par l'eau;

*kiiskiwe-pew*, il est fou par l'eau, il est ivre.

*wasuw*, action du père ou de la mère.

*kiskinohamâ-wasuw*, il instruit ses enfants; *pasas-tehwa-wasuw*, elle fouille ses enfants.

*abeu*, indique tout ce qui ressemble aux corde, ruban, fil, cheveux.

*mw-abew*, il mange des cordes; *amskot-abew*, il  
attache des cordes.  
*apiw*, l'action d'être assis.  
*towatew*, un fardeau.  
*kkâsuw*, action de simuler.  
*amow*, action d'errer.  
*skiwew*, un borbier.  
*skew*, l'action de bâtir.  
*attawiw*, l'action de marcher sur du bois.  
*kkawew*, la chair du poisson.  
*skewew*, toute autre chair.  
*awew*, les œufs : *man âwew*, il ramasse des œufs.  
*yâwesiw*, la colère.  
*attikwew*, le bois.  
*pakwew*, les feuilles.  
*skasiwew*, le foin.  
*abâwew*, l'action de l'eau.  
*askwew*, médecine.

*Verbes transitifs*

*pahwew*, un coup violent.  
*ahwew*, une action sur l'eau.  
*ahwew*, piler, écraser.  
*swew*, *sawatew*, marque du feu, du ciseau et du couteau.  
*huyew*, une action sur l'eau.  
*abâwayew*, action au moyen de l'eau.  
*simew*, action de secouer.  
*astimew*, action du vent.  
*payew*, action de la scie, de la lime, de la pierre à  
aiguïser.

*tahevev*, action de la hache ou du fusil.

*kkutev*, action sur le bois.

*skatev*, action d'abandonner.

*ppivatev*, *natev*, action de maltraiter.

*kwatev*, action de l'aiguille, du collet, du lacet, du filet.

*skatev*, demeure, habitation.

*sàkkomew*, adoption.

Lorsque l'élément est objectif, il se rapproche du subjectif, comme on le voit par ces exemples, en ce qu'il exprime les instruments ou les mouvements qui imitent ceux du corps de l'homme.

Il ne s'éloigne de cet ordre d'idées que pour exprimer des éléments très connus : l'eau, le feu; le vent, le bois.

### 3° *Degré des verbes*

Les particules sont alors tantôt des préfixes, tantôt des suffixes; elles sont bien concrètes en ce qu'elles sur-déterminent le verbe. On les rencontre d'ailleurs dans beaucoup de langues.

Elles ont cette particularité qu'elles n'ont pas d'existence isolée. Mais cependant le concrétisme est beaucoup moins accusé, parce que le verbe peut apparaître sans elles.

Par exemple, *pouvoir* et *vouloir* suivis d'un infinitif rentrent dans cette catégorie; mais il faut bien comprendre le sens exact. On ne dit pas *vouloir prier*, *pouvoir prier*, mais bien *prier en volonté*, *prier en puissance*. C'est le subordonné chez nous grammaticalement qui est le principal là-bas.

*wi* signifie la volonté.

*wi-ayamihaw*, il veut prier, il prie en puissance.

*ki* signifie le pouvoir.

*nama ki-totaw*, il n'a pu le faire.

*ot ami*, être occupé à.

*otami-mitjisuw*, il est à manger.

*notte*, avoir envie de.

*notte-matuw*, il a envie de pleurer.

*mâna, nitta, nekaya*, avoir l'habitude.

*nitta, nimikkwew*, il a l'habitude de boire.

*kakwe*, tâcher de.

*ati-mâtji*, commencer à.

*powi*, cesser de.

*vokke*, être sujet à.

Tel est le verbe concret dans la langue cri. Notre observation a été assez étendue pour nous faire parvenir à trois conclusions.

La première est que le procédé du verbe concret a dû être d'abord purement subjectif. Le grand nombre d'éléments relatifs aux diverses parties du corps humain, comme objet et surtout comme instrument, à des fonctions et des mouvements de ce corps, le prouve évidemment. L'homme primitif a rendu le verbe concret en lui donnant pour appui soi-même, tantôt ses yeux, tantôt sa bouche, tantôt sa main, tantôt sa vue, tantôt sa parole, tantôt son action. De là, il a passé aux instruments et aux mouvements qui imitent ceux du corps : le bâton, la flèche, etc. Il a fini par les éléments usuels et familiers, l'eau, le feu.

Le second point est que l'élément employé a subi



lexicologiquement une déformation dans le conglomérat, puisqu'il s'y est entièrement consacré, et n'a pu désormais s'employer isolément avec la même racine, effet hystérogène, mais qui a beaucoup renforcé le concrétisme verbal.

Enfin, le troisième point qui ressortira davantage, lorsque dans un appendice nous aurons examiné ce qui concerne le concrétisme dans les substantifs des mêmes langues, c'est que le langage a procédé par le moyen très antique de la classification pour arriver à ce résultat. Elle a créé de véritables familles de verbes reconnaissables par le second élément vide qui y est affixé. Par exemple, toutes les actions qui ont lieu par l'eau ou sur l'eau, ou qui affectent l'eau, forment une classe spéciale; de même celles relatives à la main ou aux yeux, etc.

(*A suivre.*)

Raoul DE LA GRASSERIE.

---

**Analytical Synopsis of the 542 forms of the  
Verb in St Marks Gospel as translated by  
Jean de Leizarraga, 1571.**

AC. 2. Impératif, singulier 2<sup>e</sup> personne, régime singulier, auxiliaire actif, adressée au masculin.

5. 36. ..., SINHETSac solament. ..., croy seulement

9. 47. ..., IDOCac hura. ..., arrache-le :

AÇVE. 6. Imp: pluriel, 2<sup>e</sup> personne, r. s. aux : act :

11. 24. ..., SINHETSaçue ecen ..., croyez que

11. 29. ..., : eta IHARDESTAçue, ..., & me respondez :

11. 30. ... ? IHARDESTAçue. ... ? respondez moy.

14. 6. ..., VTZAçue hori, ..., Laissez-la :

14. 44. ..., eta ERAMAçue segurqui. ..., & le menez seulement.

15. 36. ..., VTZAçue : ..., Laissez,

ADI, 20. Imp : s. 2<sup>e</sup>. auxiliaire.

1. 25. ..., ICHIL *adi*, eta ILKI *adi* horrenganic. ..., Tais-toy & sors hors de luy.

2. 9. ..., IAIQUI *adi*, ..., eta EBIL *adi*? ..., Leue-toy, ..., & chemine ?

2. 11. ..., IAIQUI *adi*, ..., Leue-toy,

3. 3. ..., IAIQUI *adi* artera. ' ..., Leue-toy en place.

1. Cf. le nom de maison et de famille *Hiriarte*, milieu de ville, place de ville, si commun dans le pays basque.

4. 39..., *ICHIL adi*, eta *GUELDI adi*. ..., Tais-toy, & te tien coye.
5. 8..., *ILKI adi* spiritu satsua, guicon horrenganic.) ..., Vuide hors de cest homme, esprit immonde.)
5. 41..., *Nescatchá (...)* *IAQUI adi*. ..., Fille (...) Leue-toy.
7. 34..., *IREQUI adi*..., Ouure-toy.
8. 3..., *GUIBELERAT adi* eneganic Satan : ..., Va arriere de moy Satan :
9. 25..., *ILKI adi* horrenganic, ..., Sors de luy,
10. 49..., *SPORÇA adi*, *IAQUI adi* : ..., Pren courage, leue toy,
11. 23..., *KEN adi*, eta *IRAITS adi* itsassora : ..., Oste toy, & te iette en la mer :
12. 29..., *BEHadi* Israel. ..., Escoute Israel,
- 12.36..., *IAR-adi* ene escuinean, ..., Sieds-toy à ma dextre,
15. 30..., eta *IAUTSI adi* crutzetic ..., & descen de la croix.
- ADILA. 2. Id quod *adi* avec la terminaison conjonctive *la*.
8. 26..., *Ezadila* burgura SAR, ..., N'entre point au village,
9. 25..., eta guehiagoric ez *adila* SAR hori baithan. ..., & que tu n'entres iamais plus en luy.
- ADIN. 7. Subjonctif, présent sing: 2<sup>e</sup> aux :
5. 53..., *ETHOR adin*, ... que tu viennes,
9. 43..., escu bakoitzdun' *VICITZEAN SAR adin*,...:
1. On pourrait à la rigueur compter parmi les formes verbales ces adjectifs se terminant en *dun*, parce que *dun* est la même chose que *duen* avec *n* relatif = *qui l'a, ayant*.

gehennara IOAN *adin*, ... entrer manchot en la vie, ..., & aller en la gehenne,

9. 45... mainguric VICITZEAN SAR *adin*, ecen ez... gehennara EGOTZ *adin*, ... entrer boiteux en la vie, qu'..., & estre ietté en la gehenne,

9. 47... begui bakoitzdun Iaincoaren resumán SAR *adin*, ecen ez... suco gehennara EGOTZ *adin*:... entrer avec vn œil au royaume de Dieu, qu'..., & estre ietté en la gehenne du feu:

ezAGO. I. Indicatif prés: 2<sup>e</sup> verbe irrégulier *egon*, auxiliaire.

12. 14 ...: ecen EZAGO guiçonén apparentiara BEHA, ...: car tu n'as point d'esgard à l'apparence des hommes,

AGVC.1. Imp. s. 2<sup>e</sup> r. s. r. i. pl: 1<sup>re</sup> pers: adr: masc: aux: act:

13. 4. ..., ERRAGUC ..., Di nous

AICELA. 1. Ind: prés: s. 2<sup>e</sup>, i. q. *aiz* avec *e* euphonique avant *la*, verbe substantif.

12. 14... ecen eguiati AICELA, ... que tu es véritable.

AICÉN. 3. I. q. *aiz* verbe subst: & aux: avec *e* euphonique avant *n* conjonctif. Avec l'accent il a le sens de l'impératif.

1. 24. ... nor AICEN, ... qui tu es:

1. 41... *aicén* CHAHU, ..., soit net,

5. 34... eta *aicén* SENDO 'eure plagatic. ..., & sois guarie de ton fleau.

AICENÂ. 1. I. q. *aiz* avec *e* euph: *n* rel: décline au vocatif. Verbe subst: *na* = *tu qui*.

1. *Sendo* dérive-t-il du castillan *sanado*?

11. 10... : Hosanna leku gorenetan AICENÁ. (Hautin a mis *aicená*.) ... : Hosanna ès tres-hauts lieux.

AITZAITADAN. 1. Ind: prés: s. 2<sup>e</sup>. rég: ind: s. 1<sup>re</sup> pers: avec *da* euph: pour *t* avant *n* rel: génitif selon l'idiotisme Basque avec *esca*.

6. 23... : ESCATUREN *aitsaitadan* gucia ..., Tout ce que tu me demanderas.

AIZ. 11. Ind: prés: s. 2<sup>e</sup>. verbe subst: & aux:

1. 11... , Hi AIZ ene Seme maitea ..., Tu es mon Fils bien-aimé,

1. 24... ? gure DESEGUITERA ETHORRI *aiz*? ... : *hi AIZ* (Hautin a mis *aiz*). Iaincoaren saindua... es-tu venu pour nous détruire? ... *asçauoir*, le saint de Dieu...

3. 11... , Hi AIZ Iaincoaren Semea. ..., Tu es le Fils de Dieu.

8. 29... , Hi AIZ Christ. ..., Tu es le Christ.

10. 21... , Gauça baten PEITU *aiz*, ..., Tu as faite d'vne chose :

12. 34... , EZAIZ vrrun Iaincoaren resumatic. ..., Tu n'es point loin du royaume de Dieu.

14. 61... , Hi AIZ Christ *Iainco* BENEDICATUAREN Semea? ..., Es-tu le Christ, le Fils *de Dieu*, bénit? (*sic*).

14. 70 ... , Eguiazqui hetaric AIZ, ecen Galileano AIZ, ..., Vrayement tu es de ceux-la: car tu es Galileen,

15. 2... , Hi AIZ Iuduen Reguea ? ..., Es-tu le Roy des luifs?

ezALBEILEDI. 3. Adjuratif s. 3<sup>e</sup> aux :

13. 15... , *ezalbeiledi* IAUTS etcherát, *eta ezalbeiledi* SAR deusen bere etchetic ERAMAITERA. ... , ne descende point en la maison, & n'y entre point pour emporter aucune chose de sa maison.

13. 16... *ezalbeiledi* guibelerat ITZUL, bere abillamenduaren HARTZERA... , qu'il ne retourne point en arriere pour emporter son vestement.

ALBEILEGVITE. 1. Adjuratif s. 2<sup>e</sup>. r. s. verbe irr: actif *eguin*.

13. 14... , *ihes albeileguite* mendietarát: ... que ceux... , fuyent aux montagnes.

ALBEITZINARRATE. 1. Adjuratif pl: 2<sup>e</sup>. r. s. verbe irr: act: *erran*.

13. 11... , *huřa albeitzinarrate*: ... , dites cela:

ezALBEITZINEÇATE. 2. Adjuratif, pl: 2<sup>e</sup>. r. s. aux: act:

13. 11... , *eta ezalbeitzineçate* MEDITA: ... & n'y meditez point:

13. 21... : *ezalbeitzineçate* SINHETS. ... , ne le croyez point:

AN. 1. Imp: s. 2<sup>e</sup>. r. s. adr: au féminin, aux: act:

7. 27 ... , *Vtzan* behin ... , Laisse premierement

AQVIGV. 1. Imp: s. 2<sup>e</sup>. régime indirect plurie 1<sup>re</sup> personne, auxiliaire.

9. 22... , *HEL aquigu*, *guçaz* compassionne HARTURIC ... , secour-nous, ayant compassion de nous.

AQVIO. 2. Imp: s. 2<sup>e</sup>. r. i. s. aux:

1. 44... , *eta ERACUTS aquio* Sacrificadoreari ... & te monstre au Sacrificateur,

9. 24... , Iauna, HEL *aquio* ene incredulitateari.  
... : subuien à mon incredulité.
- AQVIT. 1. Imp : s. 2<sup>e</sup>, r. i. s. 2<sup>e</sup> pers : auxiliaire.  
6. 22... , ESCA *aquit* cer-ere ... Demande-moy ce  
que
- ARREIT. 2. Imp : s. 2<sup>e</sup>. verbe irrégulier intransitif  
*iarreiqui*.
2. 14... , ARREIT niri. ... , Suy-moy.  
10. 21... , ARREIT niri, crutzea HARTURIC  
... ,suy-moy, ayant chargé la croix.
- ATHOR. 1. Imp : s. 2<sup>e</sup>. verbe irr : intransitif *ethor*.  
10. 21... : eta ATHOR, ... : puis vien-t'en,
- ATZA. 1. Indicatif prés. s. 2<sup>e</sup>. verbe irr : intr : *etsan*,  
auxiliaire.  
14. 37... , Simón, LO *atsa?* ... , Simon, dors-tu?
- AV. 3. Ind : prés : s. 3<sup>e</sup>. r. s. 2<sup>e</sup> personne, aux : act :  
5. 34... , Alabá, eure fedeaç SALUATU *au*, ... , Fille,  
ta foy t'a sauuee,  
10. 49... : DEITZEN *au*. ... , il t'appelle.  
10. 52... Eta bertan REÇEBI *ceçan* IKUSTEA ... Et  
incontinent il recouura la veuë,
- AVC. 3. Imp : s. 2<sup>e</sup>. r. s. adr : masc : verbe possessif  
& aux : act :  
1. 44... , BEGUIRAUC ... , Garde que  
10. 47... , Iesus Daid-en semeá, AUC pietate ni-  
çaz. ... , Iesus fils de Daid, aye pitié de moy.  
10. 48... , Daid-en semeá, AUC pietate niçaz.  
... , Fils de Daid, aye pitié de moy.
- AVÇVE. 9. Imp : pl : 2<sup>e</sup>. r. s. verbe poss : & aux :  
act :  
4. 24... , GOGUAÇUE ... , Regardez

8. 15... , GOGUAUÇUE ... , Aduisez  
9. 50...? AUÇUE ceuróc baithan gatz, eta baque  
AUÇUE elkarren artean. ... Ayez du sel en vous-  
mesmes, & soyez en paix entre vous.  
11. 22... , AUÇUE laincoaren fedea. (à remarquer  
le génitif objectif) ... , Ayez la foy, de Dieu.  
(sic).  
12. 38... , BEGUIRAUÇUE... , Donnez-vous garde  
13. 5... , BEGUIRAUÇUE... , Aduisez que  
13. 23 Baina çuec BEGUIRAUÇUE. Mais donnez-  
vous garde :  
13. 33. BEGUIRAUÇUE, Gardez-vous,  
AVELA, 1. I. q. au avec e euph : avant la conjonctif.  
5. 31... gendetzeac' HERTSEN auela, ... que la  
foule t'enserre,  
AVT. 3. Ind : prés : s. 1°. r. s. 2°. pers : aux : act :  
5. 7...? ADIURATZEN aut laincoaren partez. ..?  
ie t'adiure de par Dieu  
9. 25... , Spiritu mutuá eta gorrá, nic aut MANAT-  
ZEN, ... , Esprit muet & sourd, ie te commande,  
14. 31. ... , ezaut VKATUREN. ... , si ne te re-  
nieray-ie point.  
AVTE. 1. Ind : prés : pl : 3°. r. s. 2°. pers : aux : act :  
3. 32... , hire amac eta hire anayéc lekorean<sup>9</sup> GALD-

1. Ce mot a la terminaison du nom infinitif *tze*. Il y a certains nombres d'arbres que la portent aussi, e. g. *ficotze*, *figuier*. Il est aussi artificiel que le serait *gentifactio* en latin. Y a-t-il d'autres auteurs basques qui l'ont usité?

2. Quelle est l'origine de *lekorean*? Est-il *leku*, *endroit*, avec la terminaison biscayenne *rean*, synonyme de *tic*, *ric*; en sens de *hors lieu*?



EGUITEN *aute*. . . , Voila ta mere & tes freres que te demandent là dehors,

BEÇA. 6. Imp: s. 3<sup>e</sup>. r. s. aux: act:

4. 9... , ENÇUN *beça*. . . . , oye.

4. 23... , ENÇUN *beça*. . . . , qu'il oye.

7. 16... , ENÇUN *beça*. . . . , qu'il oye.

8. 34... , RENUNTIA *beça* bere buruâz, eta HAR' *beça* bere crutzea, . . . , renonce à soy-mesme, & charge *sur soy* sa croix,

13. 14... ADI *beça*) . . . l'entende).

BEDI. 2. Imp: s. 3<sup>e</sup>. aux:

7. 10... , herioz HIL *bedi*. . . . , qu'il meure de mort.

15. 32. Christ Israeleco Reguea IAUTS *bedi* orain crutzetic, . . . Que Christ le Roy d'Israel descende maintenant de la croix,

BERRAIT. 1. Imp: s. 3<sup>e</sup> rég: ind: s. 1<sup>e</sup> pers: verbe irr: intr: *iarreiqui*.

8. 34... , eta BERRAIT niri. . . . , & me suyue.

ÇABILALA. 4. Ind: imparfait s. 3<sup>e</sup> avec *la* participial causant l'élosion du *n* final, verbe irr: intr: *ebil*.

1. 16. Eta Galileaco itsas bazterrean ÇABILALA... Et en cheminant aupres de la mer de Galilee,

6. 48. . . . , itsas gainez ÇABILALA: . . . cheminant sur la mer,

6. 49. Baina hec hura IKUSSIRIC itsas gainez ÇABILALA, . . . Mais quand ils le virent cheminant sur la mer,

1. Il n'est point impossible que *har* et *charge* proviennent de a même racine.

11. 27... : eta templean ÇABILALA, ... : & comme il cheminoit au temple,
- ÇABILAN. 2. Ind: imparf: s. 3<sup>e</sup>. v. i. intr: *ebil*.  
emploi absolu et aux :
5. 42... , eta ba ÇABILAN : ... , & cheminoit :
14. 11... : eta BILHA çabilan ... : dont cerchoit
- ÇABILTZAN. 4. Ind: imp: pl: 3<sup>e</sup> v. i. intr: *ebil*.  
emploi absolu & auxiliaire.
9. 30. Eta handic ILKIRIC, elharrequin ÇABILTZAN Galilean gaindi : ' Et estans partis de là ils cheminoyent par Galilée :
11. 18... , eta BILHA ÇABILTZAN... , cerchoyent
14. 1. ... eta Scribác ÇABILTZAN BILHA ... & Scribes cerchoyent
14. 55. Eta Sacrificadore principalac, eta consistorio gucia Iesusen contra testimoniage BILHA ÇABILTZAN, ... Or les principaux Sacrificateurs, & tout le consistoire cerchoyent tesmoignage contre Iesus. (en 16. 6. on voit que *bilha* ne gouverne point le radical, mais le génitif ou possessif.)
- ÇABILTZATE. 1. Ind: prés: pl: 2<sup>e</sup> v. i. intr: *ebil*,  
auxiliaire.
16. 6... denaren BILHA ÇABILTZATE, ... vous cherchez... qui a esté crucifié
- baÇADASSATEN. 1. Ind: imp: pl: 3<sup>e</sup>. v. i. act: *erasten*. (cf. St-Jean: Ep: dadassala).
14. 5... Eta baÇADASSATEN haren contra... Ainsi ils fremissoyent à l'encontre d'elle.

1. A remarquer *gaindi* qui gouverne le locatif.

ÇADVCATEN. 1. Ind : imp : pl : 3°. r. s. verbe irr :  
act : *eduqui*.

11. 32... : *ecen guciéc ÇADUCATEN ...*, Car tous  
tenoyent

ÇAIC : 1. Ind : prés : s. 3°. r. i. s. 2° pers : adr :  
masc : aux :

7. 11... *PROBETCHATUREN çaic*, ..., viendra à ton  
profit,

ÇAİÇVE. 5. Ind : prés : s. 3°. r. i. pl : 2° pers :  
auxil :

4. 11... , Çuey *EMAN çaiçue* Iaincoaren resumaco  
secretuaren. *EÇAGUTZEA : ...*, Il vous est  
donné de cognoistre le secret du royaume de  
Dieu :

4. 24... , *NEURTUREN çaiçue*, eta *EMENDATUREN*  
*çaiçue*, ..., il vous sera mesuré : & ... il sera  
adiousté.

11. 24... : eta *EGUINEN çaiçue*. ..., & il vous  
sera fait.

14. 64... : cer *IRUDI çaiçue?* ... : que vous en  
semble ?

ÇAITEZQVETE. 1. Potentiel prés : pl : 2°. aux :

10. 38... *BATHEYA AHAL çaitезquete?* ... :  
pouuez-vous ..., & estre baptizez... ?

ÇAITEZTE. 7. Impératif pl : 2°. auxiliaire. (C'est l'in-  
dicatif employé comme impératif.)

1. 15... : *EMENDA çaitезte*, ... : amendez-vous,

6. 31 ... , eta *REPOSA çaitезte* gutibat : ..., &  
vous reposez vn petit :

6. 50... , *SPORÇA çaitезte*, ..., Asseurez vous,

8. 15... eta *BEGUIRA çaitезte* Phariséun altcha-

garrific, ..., & donnez-vous garde du leuain des  
Pharisiens,

14. 32... , IAR *çaitezte* hemen, ..., Seez-vous ici.

14. 41... , éta REPOSA *çaitezte* : ..., & reposez :

14. 42. IAIQUI *çaitezte*, Leuez-vous,

ÇAITEZTENEAN. 1. Indic : prés : pl 2°. *n* rel : décl :  
temporel, aux : (*nean* = quand)

11. 25. Baina othoitz EGUITEN IAR *çaitestenean*,  
Mais quand vous serez pour faire oraison,

ÇAITVZTE. 2. Ind : prés : sing : et plur : 3° r. pl : 2°  
pers : aux : act :

1. 8... , baina harc BATHEYATUREN *çaituzte* Spi-  
ritu sainduaz ... : mais il vous baptizera du  
saint Esprit.

13. 9... : ecen LIURATUREN *çaituzte* consisto-  
riotara ... : car ils vous liureront aux consistoires,

ÇAITVZTENEAN. 1. Ind. : prés : pl : 3° r. pl : 2°  
pers : avec *n* rel : décl : temporel, aux : act :

13. 11. Eta HATZAMANIC ERAMANEN *çaitustenean*.

Quand donc ils vous meneront pour vous liurer :  
(L. n'a pas traduit ces trois derniers mots).

ÇAITVZTET. 4. Ind ; prés : s. 1°. r. pl : 2° pers :  
aux : act :

1. 8. ... , nic BATHEYATZEN *çaituztet* vrez, ...  
ie vous ay baptizé d'eau : (L. le traduit au temps  
présent.)

1. 17... , éta EGUINEN *çaituztet* guiça<sup>1</sup> 8 pesca-

1. Du mot *guiça* on a formé *guiçon* en ajoutant l'adjectif *on*, bon.  
Dante (*Purg.*, 28, 92) a dit : que Dieu *face l'uom buono* ; *Guiça*  
*ona equin ceçan Iaincoac*. *Guiça* provient-il de l'Italien *guiso*,  
ou de la même racine que *equin*, faire ? V. Hugo a dit (*Les Misé-*  
*rables*) : « L'homme qui au fond est bon ».

dore. ...., & ie vous feray estre pescheurs d'hommes.

9. 19..., noizdrano finean SUPPORTATUREN *çaitustet*?..., iusqu'à quand finalement vous supporteray-ie ?

11. 29..., INTERROGATUREN *çaitustet* nic-ere çuec gauça batez : ..., le vous interrogueray aussi d'vne chose,

ÇAIZCALA. 1. I. q. *çaižcan* avec élision du *n* final devant *la* participial, v. subst :

8. 11..., hari cembeit signoren cerutic galdez ÇAIZCALA, ..., demandons de luy *quelque* signe du ciel,

ÇAIZCAN. 10, Ind : imp : pl : 3<sup>e</sup> r. i. s. aux :

1. 18. Eta bertan VTZIRIC bere sareac IARREIQUI *içançaižcan*. (Hautin a mis *içã-* à la fin de la ligne.) Et soudain laissant leurs filets le suyirent.

1. 20... : eta bere aita Zebedeo vncian VTZIRIC languilequin, IARREIQUI *içan çaižcan*..... : & laissans leur pere Zebedee en la nacelle avec les ourriers, le suyirent.

1. 30... : eta bertan MINÇATU *içan çaižcan* harçaz. ... : & soudain ils luy parlent d'elle.

1. 36. Eta IARREIQUI *içan çaižcan* Simon eta harequin CIRADENAC. Et Simon le suyuit, & les autres qui estoyent avec luy.

2. 15... eta IARREIQUI *içan çaižcan*..... qui pareillement l'auoyent suyui.

6. 35..., ETHORRI *içan çaižcan* bere discipuluac, ..., ses disciples vindrent à luy.

10. Sommaire 13. *Christi presentatu içan çaižcan*

*haourrez.* (ici le *n* final est le relatif *qui*, nom : plur :) *13 Enfans presentes à Christ.*

10. 32... ETHORRI BEHAR *çaiscan* gaucèn ER-RAITEN : ... à leur dire les choses qui luy deuoyent aduenir :
11. 18... : ecen BELDUR *çaiscan*, ... : car ils le craignoyent
15. 41... IARREQUI *ican çaiscan*, ..., l'auoyent suiui, ÇAIZQVIC. 2. Ind : prés : pl : 3<sup>e</sup>. r. i. s. 2<sup>e</sup>. pers : adr : masc : aux :
2. 5..., Semé, BARKATU *çaisquic* eure bekatuac. ..., *Mon* fils, tes pechez te sont remis.
2. 9. ..., BARKATU *çaisquic* bekatuac, ala ER-RAITEA, ..., Tes pechez te sont remis : ou de dire, ÇAIZTE. 2. Ind : prés : pl : 3<sup>e</sup> r. i. pl : aux :
4. 11... : baina lekorean DIRADENEY comparationez gauça guciac TRACTATZEN *çaizte* : mais à ceux-la qui sont dehors, toutes choses se traittent en similitudes.
16. 17. Eta signo hauc.... IARREQUIREN *çaiisté* : (Hautin a omis la ponctuation ici.) Et ces signes suyuront ceux
- ÇAIZTELA. 1. l. q. *çaiiste* avec la conjonctif comme supplément d'*ecen*.
3. 28, ..., ecen bekatu guciac guçonén seméy BARKATUREN *çaiistela*, ..., que toutes sortes de pechez seront pardonnez aux fils des hommes,
- ÇAQVIZQVIDATE. 1. Impér : pl : 2<sup>e</sup>. r. i. s. 1<sup>re</sup> pers. aux :
7. 14..., BEHA *çaquizquidate* guciac, ..., Escoutez moy tous,

ÇAQVIZQVIOTE. 1. Impér : pl : 2°. r. i. s. aux : (cf. St Luc, ix, 35).

9. 7... : huni BEHA *çaquizquôte*. ..., escoutez-le.  
baiCARA. 1. I. q. *gara* avec le préfixe *bai* superflu,  
aux :

10. 35... cer-ere ESCATUREN *baicara*, (à remarquer que le régime de *esca* n'est point au génitif ici) ce que nous demanderons.

ÇARETE. 11. Ind : prés : pl : 2°, verbe subst : & aux :

4. 40. ..., Cergatic ÇARETE horrela icior ? (L'original n'a pas de virgule.) ..., Pourquoi estes vous ainsi craintifs ?

5. 39... , Cergatic TORMENTATZEN *çarete*, ..., Pourquoi vous tourmentez-vous... ?

7. 18. ..., Horrela çuec-ere adimendu gabe ÇARETE ? ..., Vous aussi estes vous ainsi sans entendement ?

10. 39... BATHEYATUREN *baçarete* : ..., vous serez baptisez :

11. 5... , Cer ARI *çarete*, ..., Que faites vous... ?

12. 27... : çuec beraz haguitz ENGANATZEN *çarete*. ... : vous vous fourroyez donc grandement.

13. 9. ... : AÇOTATUREN *çarete*, eta gobernadorén eta reguén aitzinera BRAMANEN *çarete* ene causaz, hæy testimoniagetan. ... : vous serez fouëttez, & serez menez deuant les Gouverneurs & les Rois, à cause de moy, en tesmoignage à iceux.

13. 13. Eta GAITZETSIAC *içanen* ÇARETE guciéz, ene icenagatic : Et serez hais de tous pour mon nom :

14. 27... , Guçiac SCANDALIZATUREN *çarete* nitan gau

hunetan : ... , Vous tous ceste nuict serez scandalisez en moy :

14. 48... , Gaichtaguin baten ondoan beçala ilki çarete... ene HATZAMAITERA?... , Vous estes venus comme apres vn brigand... , pour me prendre.

ÇARETEN. 2. I. q. çarete avec *n* conjonctif.

9. 41... , ceren Christenac ÇARETEN. ... , pource que que vous estes à Christ,

11. 2... : eta hartan SARTHUREN çareten beçain sarri, ... , incontinent que vous y entrez,

ÇARETENAC. 1. I. q. çarete aux : avec *n* rel : décl : nom : pl : intr. *nac* = ceux vous qui).

13. 11... MINÇO çaretenac, baina Spiritu saindua. ... vous qui parlez, mais le saint Esprit.

baÇARREITZAN. 1. Ind. : imp : pl : 3°. r. i. s. verbe irr : intr : *iarreiqui*.

6. 1... , eta baÇARREITZAN bere discipuluac, ... , & ses disciples le suyoient.

ÇARREITZATE. 1. Imp : pl : 2° r. i. s. *iarreiqui*.

14. 13... : ÇARREITZATE hari. ... : suyez-le.

ÇARREITZOLA. 1. I. q. çarreitsan avec élision du *n* devant *la* participial.

10. 32... , eta ÇARREITZOLA. ... , & en *le* suyant

ÇARREYON. 1. Ind : imp : s. 3°. r. i. s. *iarreiqui*.

5. 24... , eta populu handi ÇARREYÓN, ... , & grand peuple le suyoit,

ÇATCHETZATE. 1. Imp : pl : 2°. r. i. s. verbe irr : ATCHIQUI.

14. 44... , hari ÇATCHETZATE, ... : empoignez-le,

ÇATEN. 1. Potentiel prés : s. 3°. aux :

14. 5. Ecen haur hirur-ehun dinero baino guehiagotan



SALDU AHAL *çaten*, eta EMAN paubr éy. Car il pouuoit estre vendu plus de trois cens deniers, & estre donné aux poures.

ÇATOZTE. 3. Imp: pl: 2<sup>e</sup>. verbe irr: intr: *ethor*.

1. 17. . . . , ÇATOZTE ene ondoan . . . , Venez apres moy,

6. 31. . . . , ÇATOZTE ceuróc appart leku desertu batetara, . . . , Venez vous-en à part en lieu reculé,

12. 7. . . . : ÇATOZTE . . . : venez

ÇAVNÇATELA. 1. Ind: prés: pl: 2<sup>e</sup>, verbe irr.: int: *etsan*, auxiliaire, avec *la* participial.

13. 36 . . . , LO ÇAUNÇATELA . . . dormans.

ÇAYE. 1. Ind: prés: s. 3<sup>e</sup> r. i. pl: aux:

10. 40 . . . , baina EMANEN *çaye* (Hautin a mis *emanen çaye*) . . . : *il sera donné à ceux*

ÇAYENEAN. 1. I. q. *çaye* avec *n* rel: décl: temporel (*nean* = *après que, quand*).

16. 19. Eta Iauna gauça hauçaz hæy MINÇATU *içan çayenean*, Et apres que le Seigneur *Iesus* eut parlé à eux,

ÇAYENEC. 1. I. q. *çaye*, avec *n* rel: datif pluriel décliné au nom: pl: actif (*nec* = *ceux à qui*).

10. 42 . . . ecen nationén gainean SEIGNORIATZEA LAKET *çayenéc*, . . . que ceux qui tiennent en estime de dominer sur les nations,

ÇAYENEY. 1. I. q. *çaye* avec *n* rel: dat: pl: décliné au dat: pl: (*ney* = *à ceux pour qui*).

10. 40 . . . PREPARATU *içan çayeney*. . . ausquels il est préparé.

ÇAYENIC. 1. I. q. *çaye* avec *n* rel: dat: pl: décliné au partitif indéterminé en apposition avec le nominatif (*nic* = *aucuns de ceux à qui*).

14. 4. ... berac baithan GAITZI *çayenic*, ... aucuns  
... despitez en eux-mesmes,

ÇAYO. 4. Ind: prés: s. 3<sup>e</sup>. r. i. s. aux:

4. 25. ..., EMANEN *çayó*: ... EDEQUIREN *çayó*. ...  
il luy sera donné: ... luy sera osté.

10. 7. ..., eta IUNCTATUREN *çayó* bere emaz-  
teari. ..., & s'adioindra à sa femme.

11. 23. ... EGUINEN *çayó*. ... luy sera fait.

ÇAYOLA. 1. I. q. *çayo* avec la conjonctif.

9. 21. ... haur HELDU *çayola?* ... que ceci luy est  
aduenu?

ÇAYON. 3. I. q. *çayo* avec *n* conjonctif, et relatif  
nominatif.

5. 16. ..., nola DEMONIATUARI HELDU *ıçan çayon*.  
eta vrdéz. ... comme il estoit aduenu à ce de-  
moniaque, (Est-il plutôt imparfait?)

6. 2. ... huni EMAN *ıçan çayon* sapientia haur, ...  
ceste sagesse qui luy est donnée?

12. 26. ..., nola berroan hari MINÇATU *ıçan çayon*  
Iaincoa, (ici l'accent sur *çayon* pourrait être une  
faute d'impression) ... comment Dieu parla à  
luy au buisson

ÇAYON. 5. Ind: imp: s. 3<sup>e</sup>. r. i. s. aux:

5. 18. ..., OTHOIZTEZ ÇAYON ... le prioit

6. 19. Halacotz Herodias AYHER *çayón*, Dont  
Herodias en auoit à luy,

6. 20. Ecen Herodes BELDUR *çayón* Ioannesi, Car  
Herode craignoit Iean (à remarquer le datif avec  
*beldur*)

10. 52. ..., eta IARREIQUITEN *çayón* Iesusi bi-

- dean. (Hautin a mis iairreiquiten.) ..., & suiuoit Iesus par le chemin.
14. 51. Eta guïçon gaztebat IARREIQUI *içan çayón* gorputz gorputz billuciaren gainean inguru mihisse batez ESTALIRIC, ... Et quelque ieune homme le suiuoit, enueloppé d'vn linceul sur le *corps* nud :
- ÇAVDETE. 3. Indicatif prés : & impératif s. 2<sup>o</sup> verbe irr : int : *egon*.
5. 39 ..., eta nigarrez ÇAUDETE ?... & plorez ?
6. 10 ..., ÇAUDETE han handic ILKI arterano. ..., demeurez-y iusques à tant que vous partiez de là.
14. 34 ... : ÇAUDETE hemen, ... : demeurez ici, ÇAVDETEN. 1. I. q. *çaudete* indic : avec *n* conjonctif.
10. 38 ... ceren esquez ÇAVDETEN :... que vous demandez :
- baCEAQVIAN. 1. Ind : imp : s. 3<sup>o</sup> r. s. verbe irr : trans : *iaquin*.
15. 10. (Ecen baceaquian nola ... Car il sçauoit bien (ici *ba* traduit *bien*).
- baCEAQVIAT. 1. Ind : prés : s. 1<sup>o</sup> r. s. adr : masc : verbe irr : act : *iaquin*.
1. 24 ... ? baceaquiat ... ? ie sçay
- CEÇAN. 95. Ind : imp : s. 3<sup>o</sup> r. s. aux : act :
1. 12. Eta bertan Spirituac IRION *ceçan* hura deserta. Et incontinent l'Esprit le poussa au desert.
1. 25. Eta MEHATCHA *ceçan* hura Iesusec, ... Et Iesus le tença,
1. 28. Eta io *ceçan* haren famác bertan Galilea ingu-

rucó comarca gucia. Ainsi sa renommée alla soudain par toute la contree d'alentour de Galilee.

1. 31. Orduan HURBILDURIC GOITI *ceçan* hura escutic HARTURIC, eta bertan VTZI *ceçan* helgaitzac : ... Adonc s'approchant la leua, en la prenant par la main, & soudain la fieure la laissa,
1. 34. ... : eta anhitz deabru campora EGOTZ *ceçan*, ... : & iettoit plusieurs diables,
1. 41. Orduan Iesusec compassione HARTURIC *eta* escua HEDATURIC, HUNQUI *ceçan* hura, ... Et Iesus ayant compassion, estendit sa main, & le toucha,
1. 43. Eta hura MEHATCHATURIC bertan IGOR *ceçan* camporát : ... Et l'ayant menacé, soudain l'enuoya dehors.
2. 14. ..., IKUS *ceçan* Leui Alpheoren *semea* peage lekuan IARRIRIC, (Hautin a mis une virgule après *ceçan*) ..., il vid Leui *le fils* d'Alphee assis au lieu du Peage,
3. 5. ... : Eta HEDA *ceçan*, ... Et il l'estendit,
4. 8. ..., eta EMAN *ceçan* fructu ..., eta EKAR *ceçan bihi* batac hoguey eta hamar, ..., & rendit du fruit, ... qu'vn *grain* en apporta trente,
4. 39.... MEHATCHA *ceçan* haicea, ..., il tança le vent,
5. 6..., laster EGUIN *ceçan* ..., il accourut,
5. 7. Eta oihuz voz goraz ERRAN *ceçan*, ... Et criant à haute voix, dit,
5. 9. Orduan INTERROGA *ceçan* hura, ... ? Eta IHARDETS *ceçan*, ... Adonc il l'interroga, ... ? Et il respondit,

5. 22 ..., EGOTZ *ceçan* bere buruä haren oinetara.  
..., se ietta à ses pieds :
5. 27 ..., eta HUNQUI *ceçan* haren arropä. ..., &  
luy toucha la robbe :
5. 29 ... : eta SENDI *ceçan* bere gorputzean . . , &  
sentit en son corps,
5. 30..., ITZULIRIC gendetzean, ERRAN *ceçan*, ..., se  
retourna en la foule, disant,
5. 33..., eta EGOTZ *ceçan* bere buruä haren aitzina,  
nera, ..., & se ietta deuant luy,
5. 43 ... : eta ERRAN *ceçan* ..., puis dit
6. 14. Eta ENÇUN *ceçan* regue Herodesec MINÇATZEN  
(...) eta ERRAN *ceçan*, Or le roy Herode en ouit  
parler (...) & disoit,
6. 17. Ecen Herodes luñec *gende* IGORRIRIC HAR  
*ceçan* Ioannes, eta ESTECA *ceçan* presoindeguian,  
Car Herode ayant enuoyé ses gens, auoit fait  
prendre Iean, & l'auoit lié en prison.
6. 24 ... ? Eta harc ERRAN *ceçan*, Ioannes Baptis-  
taren buruären. ... ? Et elle dit, La teste de Iean  
Baptiste.
6. 27. Eta bertan Reguec, IGORRIRIC borreroa,  
MANA *ceçan* ... Mais incontinent y enuoya le bour-  
reau, & comanda
6. 28. Eta EKAR *ceçan* haren buruä platean, Et  
apporta la leste d'iceluy en vn plat,
6. 34. Orduan ILKIRIC IKUS *ceçan* gendetze handia  
Iesusec, eta compassione HAR *ceçan* heçaz : Adonc  
Iesus estant sorti, vid grande multitude, & en eut  
compassion :
6. 48. Eta IKUS *ceçan* ... Et vid

7. 25 ..., ETHORRIRIC EGOTZ *ceçan* bere buruä haren oinetara, ..., vint & se ietta à ses pieds.
7. 28. Eta harc IHARDETS *ceçan*, Elle respondit,
7. 30 ..., ERIDEN *ceçan* ..., elle trouua
7. 33 ... : eta thu EGUINIC, HUNQUI *ceçan* haren mihia. ... : & ayant craché, luy toucha la langue,
7. 34. Guero cerurat beguiac ALTCHATURIC suspirio EGUIN *ceçan*, Puis en regardant au ciel, il souspira,
8. 6. Orduan MANA *ceçan* populua ... Adonc il commanda au peuple
8. 7 ..., ERRAN *ceçan* ..., il commanda
8. 12. Orduan barnadanic bere spirituan suspirio EGUINIC'ERRAN *ceçan*, Luy souspirant profondement en son esprit, dit,
8. 23. Orduan itsuaren escua HARTURIC, ERAMAN *ceçan* burgutic campora : eta haren beguietara thu EGUINIC, eta escuac haren gainean EÇARRIRIC. INTERROGA *ceçan*, Lors il print la main de l'aveugle, & le mena hors du village : ayant craché és yeux d'iceluy, & mis les mains sur luy, il l'interroga
8. 24. Eta harc beguiac ALTCHATURIC ERRAN *ceçan*, Et l'homme ayant leué la veuë, dit,
8. 26. Orduan Iesusec IGOR *ceçan* hura bere etcherát, Puis il le renuoya en sa maison,
8. 32. ... Orduan APPARTA *ceçan* Pierrisec, ... Lors Pierre le print
8. 33. Eta harc ITZULIRIC, eta bere discipulueta-brat EHATURIC REPROTCHA *ceçan* Pierris, Mais luy se retournant, & regardant ses disciples, tança Pierre,

9. 14. Eta discipuluetara ETHORRIRIC, IKUS *ceçan* gendetze.' handibat hayén inguruän, Puis estant reuenu à ses disciples, vid vne grande multitude à l'entour d'eux,
9. 17 ... , ERRAN *ceçan*, Magistruá, ... dit, Maistre,
9. 19. ... ERRAN *ceçan*, O natione sinheste gabea, ... dit, O nation incredule,
9. 20... , bertan Spirituac ÇATHICA *ceçan* hura, ... , incontinent l'esprit le desrompit :
9. 21. Orduan INTERROGA *ceçan* Iesusec haren aita, Adonc il interroga le pere d'iceluy,
9. 24. ... nigarrequin ERRAN *ceçan*, ... auec larmes dit,
9. 25... , MEHATCHA *ceçan* spiritu satsua, ... , il tança l'Esprit immonde,
9. 27. Baina Iesusec harén escua HARTURIC CHUCHENT *ceçan* hura, Mais Iesus l'ayant prins par la main le dressa,
9. 36. Eta haourtchobat HARTURIC EÇAR *ceçan* hayen artean, Et ayant prins vn petit enfant, il le mit au milieu d'eux :
10. 3. ... ERRAN, *ceçan*, ... leur dit,
10. 17... , norbeitec harengana laster EGUINIC, eta haren aitzinean BELHAURICATURIC, INTERROGA *ceçan*, ... , quelqu'vn accourut qui s'agenouilla devant luy, l'interrogant,

1. M. L. Diharassarry dans *Mariaren Haurren Escu-Liburua* (Bayonne, 1895), p. 359 emploie *jendetze* dans le sens de *génération*. Il a tort en appelant *othoitsa* le *Magnificat* et le *Credo* et en écrivant *errotor* et *arrosorio* pour *erretor* et *arrosario* qui sont les formes anciennes et étymologiques. Pierre d'Urte a *errotor*, lui aussi. Mais une erreur n'est jamais respectable.

10. 21. Eta Iesusec harenganat BEHATURIC, ONHETS *ceçan*, Et Iesus le regardant, l'aima,
10. 49. Orduan Iesusec GUELDITURIC, MANA *ceçan*, Et Iesus s'estant arresté, dit
12. 1. . . ., Mahastibat LANDA *ceçan* guicon-batec, eta INGURA *ceçan* hessiz, eta EGUIN *ceçan* hobibat ' lacotaco, eta EDIFICA *ceçan* dorrebat, . . ., Quelq'vn planta vne vigne, & l'environna d'vne haye, & y creusa vne fosse pour vn pressoir, & y edifia vne tour:
12. 2. Eta IGOR *ceçan* laborarietara sasoinean cerbitzaria, Or en la saison il enuoya-vn seruiteur aux laboureurs,
12. 4. Eta berriz IGOR *ceçan* hetara berce cerbitzaribat . . . Derechef leur enuoya vn autre serviteur:
12. 28 . . ., *harc* INTERROGA *ceçan*, . . ., l'interroga,
14. 3. . . : eta HAUSIRIC boeità, HUTS *ceçan* haren buru gainera. . . : & rompit la boîte & l'espandit sur le chef d'iceluy.
14. 22. . . , HAR *ceçan* Iesusec oguia eta gratiàc RENDATURIC HAUTS *ceçan* : . . ., Iesus print du pain : & apres auoir rendu graces le, rompit :
14. 35. Eta aitzinachiago IOANIC, bere buruà lurrera EGOTZ *ceçan*, eta othoitz EGUIN *ceçan*, Quand il se fut vn peu eslongné, il se ietta en terre : & prioit
14. 36. Eta ERRAN *ceçan*, Abba, Aita, Et disoit, Abba, Pere,

1. *Hobi* dérive probablement du latin *foceus*, ou bien en est le cousin germain.



14. 39. Eta berriz IOANIC othoitz EGUIN *ceçan*,  
eta propos bera ERRAN *ceçan*. Et derechef s'en  
alla, & pria, disant la mesme parole.
14. 47... IO *ceçan* Sacrificadore principalaren cer-  
bitzaria, ..., & en frappa le seruiteur du prin-  
cipal Sacrificateur,
14. 60. Orduan Sacrificadore subiranoac artera  
IAQUIRIC INTERROGA *ceçan* Iesus, Lors le souue-  
rain Sacrificateur se leuant au milieu, interroga  
Iesus,
14. 61... Berriz Sacrificadore subiranoac INTER-  
ROGA *ceçan* hura, ... Derechef le souuerain  
Sacrificateur l'interroga,
14. 63. Orduan Sacrificadore subiranoac bere arro-  
pác ERDIRATURIC ERRAN *ceçan*, Lors le souuerain  
Sacrificateur deschira ses vestemens, & dit,
14. 67..., hari BEGUIRA IARRIC ERRAN *ceçan*,  
..., elle le regarda, & dit,
14. 68. Beina harc vKA *ceçan*, ..., eta oillarrac io  
*ceçan*. Mais il le nia, ..., & le coq chanta.
14. 70. Baina harc berriz vKA *ceçan*. Mais il le  
nia encores.
14. 72. Eta berriz oillarrac io *ceçan* :... Eta camporat  
ILKIRIC nigar EUGUIN *ceçan*. Et le coq chanta  
pour la seconde fois : ... Et s'estant ietté hors  
il pleura,
15. 2. Orduan INTERROGA *ceçan* hura Pilatec,  
(Hautin a mis une virgule après *ceçan*) Et Pilate  
l'interroga :
15. 4. Eta Pilatec berriz INTERROGA *ceçan*, Donc

- Pilate l'interroge encore : (L. traduit *l'interroga.*)
15. 34. Eta bedratzi orenetan oihu EGUIN *ceçan* Iesusec ocengui, Et à neuf heures Iesus cria à haute voix,
15. 36. Laster EGUIN *ceçan* bada batec, Et quelqu'un accourut,
15. 37. Eta Iesusec oihu handibat EGUINIC, spiritua RENDA *ceçan*. Et Iesus ayant ietté vne haute voix, rendit l'esprit.
15. 39... , ERRAN *ceçan*, ... : dit,
15. 44... : eta Centenera DEITHURIC, INTERROGA *ceçan* hura, ... : & ayant appelé le Centenier, l'interroga.
15. 46. Eta *harc* mihissebat EROSSIRIC, eta hura ERAUTSIRIC ESTAL *ceçan* mihisseaz : eta *eçar ceçan* ... : eta ITZULIS EÇAR *ceçan* harribat monument<sup>h</sup>borthán. Lequel ayant acheté vn linceul, le descendit de la croix, & l'enueloppa du linceul, & le mit ... : & roula vne pierre à l'huis du monument.
- CEÇANEAN. 2. I. q. *ceçan* avec *n* rel : décl : temporel (*nean* = quand).
10. 14. Eta hori IKUS *ceçanean* Iesusec, Ce que Iesus voyant,
15. 39. Eta IKUS *ceçanean* ... Centenerac, Et le Centenier ..., voyant
- CEÇAQUEEN. 2. Pot : imparf : s. 3<sup>e</sup>. r. s. aux : act : 5. 4... : eta nehore ECIN CEBA *ceçaqueen*, ... ; & ... personne ne le pouuoit domter.

6. 19. ..., baina ECIN *ceçaqueen*. ... : Mais elle ne pouuoit.
- CEÇAQVENEZ. 1. I. q. *ceçaqueen* avec *e* euph. & *z* mediatif en complément d'*eya*.
11. 13... *eya* deus hartan ERIDEN *ceçaquenes* : ... *pour voir* s'il trouueroit quelque chose :
- CEÇAQVEOTEN. 1. Pot : imp : pl : 3<sup>e</sup>. r. s. r. i. s. aux : act :
14. 40 ... cer IHARDETS *ceçaqueoten*. ... qu'ils luy deuoyent respondre.
- CEÇATEN. 10. Ind : imp : pl : 3<sup>e</sup>. r. s. aux : act :
2. 4..., AGUER *ceçaten* ... etche gaina, ..., eta hura ÇULHATURIC, ERAUTS *ceçaten*, ..., ils descouurerent le toict *du lieu* ... : & l'ayant percé le descendirent
3. 6. Orduan ILKIRIC Phariseuéc, bertan Herodianoequin conseillu EDUQUI *ceçaten* haren contra, Adonc les Pharisiens estans sortis, soudain firent assemblee avec les Herodiens à l'encontre de luy
4. 4..., eta IRETS *ceçaten* hura. ... & la deuorerent.
4. 7..., eta ITHO *ceçaten* hura, ..., & l'estoufferent,
4. 10..., INTERROGA *ceçaten* ..., l'interroguerent
- 4, 36. Eta populua VTZIRIC HAR *ceçaten* hura vncian...  
Et apres auoir laissé la multitude, ils le prindrent
5. 14. ... ihes EGUIN *ceçaten*, ..., s'enfuirent,
6. 29..., eta ERAMAN *ceçaten* haren gorputza, eta EÇAR *ceçaten* thumbán. ..., & emporterent son corps, & le mirent en vii sepulchre. (L. traduit dans la tombe.)

6. 33. . . . , eta EÇAGUT *ceçaten* hura aṅhitzec : eta oinez hiri gucietaric laster EGUIN *ceçaten* hara, . . . , & plusieurs le recogneurent, & y coururent à pied de toutes les villes;
6. 42. Eta IAN *ceçaten* guciéc, Et tous en mangerent,
6. 43. Eta *ceçaten* GORTI çathietaric hamabi sasquitara, eta arrain-ëtaric *cerbait*. Et recueillirent des pieces *depain* douzëpaniers pleins : & *quelque* reste des poissons.
6. 49. . . : eta oiḥu EGUIN *ceçaten*. . . : dont ils s'escrierent.
6. 51. . . , eta MIRETS *ceçaten*. . . , & s'esmeruellerent.
6. 53. . . , eta portu HAR *ceçaten*. . . , & prindrent port.
6. 54. . . , bertan EÇAGUT *ceçaten* hura. . . , ils le cognurent incontinent.
7. 17. . . , INTERROGA *ceçaten* bere discipuluéc comparationeaz. . . , ses disciples l'interroguerent de la similitude.
8. 5. . . ? Eta hec ERRAN *ceçaten*, Çazpi. . . ? Ils dirent, Sept.
8. 8. IAN *ceçaten* bada, Ils en mangerent donc, (L'original porte *Il*).
8. 28. Eta hec IHARDETS *ceçaten*, Et ils respondirent,
9. 10. Eta *hec* ERRAN haur EUQUI *ceçaten* berac baithan, Ils retindrent donc ceste parole en eux-mesmes :
9. 11. Guero INTERROGA *ceçaten*, Apres l'interroguerent,

9. 15... : *eta harengana* laster EGUINEZ SALUTA *ceçaten*. ... & accourans *vers luy* le saluerent.
9. 20. Orduan EKAR *ceçaten* harengana : Ils luy amenerent donc :
9. 28... , bere discipuluéc INTERROGA *ceçaten* appart, ... , ses disciples l'interroguerent à part,
10. 2. Orduan ETHORRIRIC Phariseuéc INTERROGA *ceçaten* ... , Adonc les Pharisieus vindrent, & l'interroguerent,
10. 4. *Eta hec* ERRAN *ceçaten*, Ils dirent,
10. 10. *Eta etchean berriz discipuluéc gauçá harçaz beraz* INTERROGA *ceçaten*. Derechef les disciples l'interroguerent de cela mesme en la maison.
10. 49... *Eta DEI ceçaten* itsua, ... et appelerent l'aeugle,
11. 4... , *eta ERIDEN ceçaten asto-vmea ESTECATURIC*, bortha aldean campotic bi bideren artean : *eta LACHA ceçaten hura* : ... & trouuerent l'asnon qui estoit lié dehors aupres de la porte entre deux chemins : & le deslient.
11. 7. *Eta EKAR ceçaten asto-vmea* Iesusgana, Ils amenerent donc l'asnon à Iesus,
11. 14... *Eta haur ENÇUN ceçaten* haren discipuluéc ... Et ses disciples l'ouirent.
11. 18. *Eta haur ENÇUN ceçaten* Scribéc ... Ce que les Scribes... oyans,
11. 20. ... IKUS *ceçaten ficotzea erroetarano EYHARTUA*. ... ils le virent seché iusques aux racines :
12. 3. *Baina hec hura HARTURIC ÇAURT ceçaten*,

- eta IGOR *ceçaten* hutsic. Mais iceux le prenans, le blesserent & le renuoyerent vuide.
12. 4... , eta IGOR *ceçaten* desonestqui TRACTATURIC TURIC. .... , & le renuoyerent l'ayans honteusement traitté.
12. 5... , eta hura HIL*ceçaten* : .... , lequel ils occirent:
12. 7. Baina laborari hec ERRAN *ceçaten* bere artean, Mais ces laboureurs dirent entr'eux,
12. 8. Eta HARTURIC hura HIL *ceçaten*, eta IRAITZ *ceçaten* mahastitic campora. Parquoy le prenans le tuerent, & ietterent hors de la vigne.
12. 17... Eta MIRETS *ceçaten* haren gainean. ... Et furent esmerueillez de luy.
12. 18... , eta INTERROGA *ceçaten*, .... , & l'interroguerent, disans.
13. 3... , INTERROGA *ceçaten* appart Pierrisec eta Iacquesec, .... , Pierre et Iagues, ... l'interroguerent à part.
14. 16... : eta ERIDEN *ceçaten*,... , eta APPAIN *ceçaten* Bazcoa. .... , & trouuerent .... , & appressterent *l'agneau* de Pasque.
14. 23... : eta EDAN *ceçaten* hartaric guciéc. .... : & en beurent tous.
14. 46... , eta HATZAMAN *ceçaten* . .... , & l'empoignerent.
14. 51... , eta HATZAMAN *ceçaten* hura guiçon gazte batzuc. .... : & quelques ieunes hommes le saisirerent.
14. 53. Orduan ERAMAN *ceçaten* Iesus Sacrificadore subiranoagana: De là ils amenerent Iesus

au souuerain Sacrificateur: (L. n'a pas traduit  
*de là.*)

14. 57. Orduan batzuc IAIQUIRIC falsuqui TESTIFICA  
*ceçaten* haren contra, Adonc aucuns se leuerent,  
& porterent faux tesmoignage à l'encontre de luy,
14. 64...? Eta hec guciéc haren contra IUGEA *ceçaten*, ...? Et eux tous le condamnerent estre coupable de mort.
15. 1. Eta bertan goicean conseillu EDUQUIRIC  
..., ESTECATURIC Iesus ERAMAN *ceçaten*, ... Et  
incontinent au matin ... ayans tenu conseil, lie-  
rent Iesus,
15. 11. Eta Sacrificadore principaléc INCITA *ceçaten*  
populua... Et les principaux Sacrificateurs es-  
meurent le peuple,
15. 13. Eta hec berriz oiuhu EGUIN *ceçaten*, Et iceux  
derechef crierent,
15. 14. ...? Eta hec hambat oiuhu guehiago EGUIN  
*ceçaten*, ...? Et ils crierent tant plus fort,
15. 16. Orduan gendarmesec ERAMAN *ceçaten* hu-  
ra sala barnera, ... eta DEI *ceçaten* banda gucia.  
Lors les gendarmes l'amenerent dedans la salle,  
...: & appelerent toute la bande.
15. 17. Eta VETZI *ceçaten* hura escarlataz, Et le  
vestirent de pourpre,
15. 20. ...., eta VETZI *ceçaten* bere abillamenduéz:  
eta camporat ERAMAN *ceçaten* ..., & le vestirent  
de ses vestemens, & le menerent hors pour le cru-  
cifier.
15. 21. Eta BORTCHA *ceçaten* bidezco... bat, Et  
contreignirent vn certain passant

15. 22. Guero. ERAMAN *ceçaten* Golgothaco lekura.  
Puis le menerent en la place de Golgotha,
16. 4. . . . , IKUS *ceçaten* . . . elles voyent (L. traduit  
*virent*).
16. 5. Guero monumentera SARTHURIC, IKUS *ceça-*  
*ten* lagun gaztebat escuineco aldean IARRIA,  
abillamendu churi luce batez VEZTITUA : (à com-  
parer *lagun* à l'anglais *friend*, *a young fel-*  
*low*. L'ange n'était pas leur compagnon. Ils ne  
l'avaient pas vu avant ce moment.) Puis estans  
entrees dedans le monument, elles virent vn iou-  
venceau assis au costé dextre, lequel estoit accous-  
tré d'une longue robe blanche,
16. 8. Eta hec bertan PARTITURIC ihes EGUIN *ceçaten*  
monumentetic: Et elles soudain se partans s'en-  
fuirent du monument:
16. 20. Hec-ere PARTITURIC PREDICA *ceçaten* leku  
gucietan, Eux aussi estans partis, prescherent par  
tout,

CEÇATENEAN. 1. I. q. *ceçaten*: avec *n* rel: décl: tem-  
porel (*nean* = quand)

(A suivre.)



## NOTE SUR L'EXÉGÈSE VÉDIQUE

---

Dans le numéro de la *Revue critique* du 27 décembre dernier ( p. 508), M. V. Henry constatant à propos de l'hymne XIII, 1, de l'*Atharva-Véda*, l'accord fréquent contre la mienne (*Le Rig-Véda et les Origines de la Mythologie indo-européenne*, p. 315 sqq.) de la traduction de M. Bloomfield (*The sacred books of the East*, XLII, p. 207 sqq.), et de la sienne propre (*Les Hymnes Rohitas*), explique le fait par la raison que « le Véda en dépit de ses faces multiples et changeantes, se présentera toujours sous un aspect sensiblement identique<sup>1</sup> à deux interprètes dont le système fondamental consiste à commencer par le passer *au laminoir d'un mot-à-mot rigoureux* ».

Je doute fort, et nous allons voir pourquoi, que le laminoir du mot-à-mot soit aussi intéressé dans la question que l'affirme M. Henry. Le véritable *discrimen* qui me met d'un côté alors que MM. Henry et Bloomfield sont de l'autre, résulte de l'hypothèse qui sert de base à notre interprétation réciproque: Natura-

1. Sans vouloir épiloguer sur ce que cette assertion a d'exagéré, qu'il me soit permis cependant de faire remarquer, que dès le premier vers, M. Bloomfield a préféré mon interprétation du mot *sintlacat* à celle de M. Henry.

liste et mystique pour ces Messieurs, liturgique et métaphorique pour moi, elle rend compte à merveille, grâce à ce désaccord et sans aller plus loin que les vers 1 et 4, ni faire intervenir en première ligne le mot-à-mot, des causes de la divergence en question. Selon qu'on verra le soleil rouge, ou le feu du sacrifice dans le Rohita auquel est consacré l'hymne, on traduira *vājin* et *vāja* (vers 1 et 2) par coursier (Bloomfield) ou par réconforté et réconfort (Regnaud), et *ruhas* (v. 4) par « rampes ou hauteurs = espaces élevés du ciel (H. et B.) » ou par « celles qui s'élèvent ou montent = les flammes sacrées (R.) ». Or, la première interprétation résulte d'une méthode si impeccable, sinon d'un mot-à-mot si rigoureux, que, d'une part, elle aboutit à identifier pour les besoins du système *vājin* et *vāja*, et de l'autre à donner à l'adjectif verbal *ruh* un sens qui en exclut toute idée verbale ou de mouvement ! La seconde, au contraire, satisfait tout à la fois la théorie sur laquelle elle repose, l'étymologie et les exigences grammaticales. Voilà une triple filière dont le contrôle vaut bien, ce me semble, celui qu'on prétend tirer de traductions qui ne s'accordent entre elles qu'en rompant trop souvent l'une et l'autre avec les principes les plus essentiels de toute exégèse rationnelle.

Il est clair comme le jour que si MM. Henry et Bloomfield rendent de concert *ruhas* par « hauteurs' »,

1. Même observation pourrait être faite à propos du mot concret *rastra* « directeur, ce qui dirige » et non « royaume ».

c'est que le sens qu'imposait la grammaire jurait avec leur théorie mythologique ; c'est que sur ce point la théorie ou la grammaire sont en défaut, et qu'entre celle-ci et celle-là ces Messieurs ont donné la préférence à la théorie : je n'avais pas autre chose à répondre et à démontrer.

Paul REGNAUD.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

Bibliothèque des sciences contemporaines. 2<sup>e</sup> série, tome I. — *L'Histoire*, par André LEFÈVRE. — Paris, C. Reinwald, 1897, in-8°, viij-693 p.

Nous avons un grand nombre de livres d'histoire, les uns considérables, les autres très courts, mais il en est fort peu de bons. Aussi saluons-nous avec joie l'ouvrage de M. Lefèvre, qui prendra place au premier rang parmi les meilleurs. Il suffit, pour en montrer tout le mérite, de citer la définition même de l'histoire que donne l'auteur (p. 694) : « L'histoire est le tissu indéfini des événements que déterminent l'expansion, les rencontres, les passions de groupes humains plus ou moins bien doués par la nature, plus ou moins favorisés par les milieux originels, transitoires et définitifs » et (p. vi) : « c'est à partir de ces mouvements, de ces migrations aventureuses que, par degrés insensibles, l'histoire se détache de la zoologie... N'est-il pas bon de monter sur quelque colline aérée, pour regarder venir du fond des lointains horizons tout ce lacis de routes, de traverses coupées de sanglantes fondrières, qui ont fini par amener à la sphère

idéale des Shakespeare, des Voltaire, des Diderot, des Goëthe, des Laplace et des Darwin quelques héritiers errants du *Pithecanthropus erectus*? » Et c'est pourquoi, dans ce beau livre, les religions et les mœurs tiennent une aussi grande place que les faits historiques proprement dits. M. Lefèvre y a apporté tous ses soins ; on y retrouve son style élégant, châtié, précis ; son esprit énergique et net ; sa méthode exacte et rigoureuse. Un seul chapitre apprend plus à ses lecteurs que maints ouvrages en vingt ou trente volumes.

Je cherche quels passages pourraient être particulièrement recommandés, et je me trouve extrêmement embarrassé : il faudrait tout citer. Les analyses des religions perse, musulmane, chrétienne, sont naturellement excellentes. Ce qui est dit sur Jean Chrysostôme, Charlemagne, Étienne Marcel, Jeanne d'Arc, entre autres, répond on ne peut mieux à la réalité des faits et aux préoccupations des lecteurs : Jean Chrysostôme, ce prêtre savant et austère, mais autoritaire et tracassier (p. 362) ; Charlemagne, ce dompteur des Germains barbares, cet administrateur « auquel le génie tient lieu de savoir » (p. 411-416) ; Étienne Marcel, ce précurseur incompris des grands révolutionnaires français (p. 527-528) ; Jeanne d'Arc, cette personnification de l'idée française encore indécise, à qui l'Église fait aujourd'hui l'injure de la canonisation (p. 538-539). C'est le cas de dire : j'en passe et des meilleurs.

J'ai rarement lu une plus juste et plus saine appréciation de l'empereur Julien, dit l'Apostat, cet homme d'esprit dont le règne ne fut malheureusement qu'une espérance (322-323).

Mais, pour bien montrer la haute valeur du travail de M. Lefèvre, je citerai deux passages de son dernier chapitre : « Je n'insiste pas sur l'escamotage de la Révolution de Juillet par la branche cadette, et par la caste électorale. Cette déconvenue, très sensible à Paris, à peu près indifférente à la France, était la résultante des timidités et des ambitions du libéralisme tempéré par l'égoïsme censitaire. La monarchie constitutionnelle répondait parfaitement à l'opinion moyenne du pays légal, et il est certain qu'elle aurait duré plus de dix-huit ans sans l'obstination peu intelligente de Guizot à ne point élargir la base étroite de l'oligarchie bourgeoise. Sa carrière, d'ailleurs, et il faut savoir en dire autant de la Restauration, ne fut ni sans éclat ni sans honneur. L'indépendance de la Belgique, la conquête de l'Algérie, l'appui accordé en Espagne et en Portugal à un libéralisme relatif, l'avertissement donné à l'Autriche par l'occupation d'Ancône ont relevé l'influence extérieure de la France. Un recul, malheureusement nécessaire, dans la question d'Orient, et la médiocre humiliation de l'indemnité Pritchard ne doivent pas effacer le souvenir des services rendus au pays par nos armes et notre diplomatie. Quant au développement intérieur, notre

histoire n'offre point de période plus féconde. L'histoire renouvelée par les Augustin Thierry, les Michelet; le moyen âge découvert par les chercheurs de notre École des chartes; l'Inde et la Perse antique sortant de leurs ténèbres à la voix de Burnouf; l'intéressante lutte du romantisme contre les routines qui appauvrirent la langue; enfin cette immortelle pléiade des poètes et des romanciers, des critiques, des professeurs, des orateurs et des artistes qui a égalé ce siècle aux plus grandes époques de l'histoire et maintenu la France au moins à la hauteur des puissantes nations où parurent les Byron, les Shelley et les Walter Scott, les Goethe et les Schiller; ce sont là des gloires qui ne procèdent pas sans doute du régime mesquin inauguré en juillet, mais dont l'éclat n'en rejallit pas moins sur la France renaissante. En même temps, l'horizon scientifique s'élargissait de toutes parts. La vapeur, l'électricité dévoraient l'espace. La photographie domestiquait pour ainsi dire la lumière du soleil. Le calcul et le télescope approfondissaient le ciel, tandis que la chimie organique pénétrait dans l'intimité de la substance. Enfin la philosophie scientifique inaugurée par Auguste Comte et par Littré commençait, malgré ses réticences, à miner l'édifice inconsistant de la métaphysique. » N'est-ce pas là un excellent résumé du règne de Louis-Philippe ?

Je trouve meilleure encore, s'il est possible, cette ap-

préciation du second Empire : « En quatre mois, les réactions appuyées sur l'instinctive défiance des masses rurales avaient confisqué la République et le suffrage universel. On sait avec quelle joie sournoise elles ont coopéré, par l'expédition de Rome, à la répression des mouvements populaires issus de la révolution parisienne, et comment ce triste désaveu de l'esprit français, de l'influence française dans le monde, a permis au parjure d'adosser à la Bourse et à la sacristie un trône ensanglanté. J'ai vu ces choses immortalisées par les *Châtiments*, et l'adhésion servile de tout un peuple, et la proscription des âmes fières, et le ralliement successif de quelques sceptiques, dont le talent et la renommée ont fait cortège au pseudo-César, et les éphémères prospérités et l'écroulement lugubre. Sans doute, réveillée par la mutilation, retrempeée dans la défaite, la France républicaine a marché vaillamment sous le fardeau sans cesse accru de dettes fatales et de dépenses nécessaires; mais il ne me semble pas inutile de mettre en garde les générations nouvelles contre l'indifférence, la frivolité, l'énervement, et je ne sais quelle mystagogie dilettante, germes morbides peut-être insinués en nous par le désarroi moral du second Empire. »

Je ne fais au livre de M. Lefèvre qu'un reproche : Il y manque un index alphabétique détaillé des noms et des choses; au moins aurait-il fallu réunir et



répéter à la table, à la fin du volume, les résumés substantiels qui sont en tête de chaque chapitre.

Julien VINSON.

---

*Folk-lore de l'Ille-et-Vilaine. De la vie à la mort*, par  
A. ORAIN. — Paris, Maisonneuve, 1897, in-8°,  
(viiij)-ij-298 p.

Cet intéressant volume est le trente-troisième de la collection des « littératures populaires » fondée en 1881 par le regretté Ch. Leclerc. M. Orain y a réuni, en quatre chapitres, le résultat de ses longues et patientes observations sur les coutumes, les habitudes, les traditions de son pays en ce qui concerne la naissance, le mariage et les principales cérémonies de la vie. Un second volume nous parlera de la famille, de la mort, etc. On trouve dans le présent recueil, à côté de choses nouvelles, de curieuses variantes de chansons, de formulettes, de devinettes, déjà connues et courantes dans d'autres régions de la France. On y trouve aussi des anecdotes locales et des faits personnels qui donnent au livre une saveur toute particulière. La manière dont est mené ce premier volume fait ardemment désirer l'apparition du second.

J. V.

---

*L'Évolution du commerce dans les diverses races humaines* (Bibliothèque anthropologique, tome XVIII), par Ch. LETOURNEAU. — Paris, Vigot frères, 40, rue Monsieur-le-Prince, 1897, in-8°, xxiiij-584 p.

Je ne sais plus qui a défini le commerce « le vol organisé » ; mais cette boutade, pour ceux qui liront le livre de M. Letourneau, ne paraît point du tout contraire à la réalité des faits. Le commerce a pour but en effet l'acquisition d'un objet qu'on n'a pas et dont on a besoin ou envie, mais qui appartient à un autre. Or, le moyen le plus simple de se procurer l'objet désiré est évidemment de le prendre.

Il est impossible d'analyser ici en détail le livre, si intéressant, si nourri de faits, si bien conduit, de M. Letourneau, qui commence par une table des matières et qui finit par un index alphabétique, fort bien faits l'un et l'autre. Il y parle d'abord des origines du commerce ; on chercherait en vain quelque chose d'analogue chez les animaux ; ils razzient, mais ne commercent pas ; ils échangent des services, mais jamais des objets. Beaucoup de sauvages ne connaissent que les cadeaux ou le vol. D'autres en sont arrivés à comprendre les échanges en nature. Plus tard, à ces échanges généraux se sont substitués des échanges, dans des proportions déterminées, de certains objets qui prenaient ainsi une valeur, toute relative d'ailleurs. L'emploi des monnaies vient évidemment de l'usage

de payer certains achats au moyen d'objets toujours de même nature, par exemple au moyen de coquillages, de peaux de bêtes, d'armes, de femmes surtout. Et M. Letourneau suit le développement du commerce chez les Nègres des races inférieures ; chez les Nègres supérieurs ; dans la zone industrielle de l'Afrique ; en Polynésie ; dans l'Amérique sauvage ; chez les Mongols nomades et les Mongoloïdes ; en Chine et au Japon ; chez les « Périégyptiens » (les Berbères, les Kabyles, les Hovas, etc.), les Éthiopiens et les Égyptiens ; chez les Arabes et chez les Juifs. Puis il étudie l'organisation du négoce et du trafic, l'invention des monnaies fiduciaires, la création des bourses et des banques, l'usage du crédit, du prêt à intérêt, etc., en Mésopotamie, en Phénicie, en Asie-Mineure, en Grèce, à Rome, dans l'Europe barbare et médiévale, aux temps modernes, et il se demande en terminant ce que sera le commerce dans l'avenir. Quand le monde civilisé sera devenu, — mais quand ? — la simple fédération des États républicains ; quand la société sera organisée de telle façon qu'il n'y aura plus ni exploités ni exploités et que chacun devra donner volontairement son maximum de travail utile, le commerce redeviendra l'échange naturel et nécessaire de produits spéciaux de chaque industrie locale et de chaque sol différent. Si c'est là une utopie, elle est noble, grande et généreuse ; et ce que nous aurions de mieux à faire, ce serait de travailler tous, de toutes nos forces, à la

---

faire entrer le plus tôt possible dans le domaine des choses possibles et réalisables.

Julien VINSON.

---

*Comment naissent les Mythes*, par Paul REGNAUD. —  
Paris, Félix Alcan, 1897, in-8°, (iv)-xx-251 p.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette savante et remarquable brochure, c'est la préface où M. Regnaud expose l'état actuel des études mythologiques. Il démontre péremptoirement l'erreur des *folkloristes* absolus. Pour ceux-ci, il y a, dans l'humanité, un fonds commun de légendes qu'on retrouve chez toutes les nations, et ce fonds commun est une sorte de fantaisie plus ou moins imaginative, de pathologie mentale, de rêveries spontanées. A cette école qui prend pour base des observations recueillies au hasard et rapprochées à l'aventure, M. Regnaud expose la théorie plus ancienne et plus scientifique de la métaphore, de l'interprétation des mots; et il appuie cette théorie d'exemples significatifs : le conte du Petit-Poucet, la légende hindoue du Déluge, et l'histoire véridique de Purûravas et Urvaci.

L'analyse minutieuse du conte du Petit-Poucet est particulièrement instructive. Tous les traits essentiels de ce conte sont facilement ramenés à des formules védiques. Ainsi le nom même de Poucet, remplacé dans des versions étrangères par celui de Grain-d'Orge,

de Noisette, de Moitié-de-Pois, est fort bien expliqué par la *Kathá-upanisad* et par d'autres textes antiques où le mot « pouce » est employé avec le sens très net de diminution, de réduction de l'être ou de l'activité.

J. V.

---

*Ramuntcho*, par Pierre Loti, de l'Académie française.  
Paris, 1897, in-18 de viij-351 p.

« Quarante et unième édition » porte le volume que j'ai sous les yeux ; ainsi, voilà déjà plus de quarante mille ou au moins plus de vingt mille exemplaires qui ont circulé et qui ont eu sans doute quelque cent mille lecteurs. La presse a loué ce livre presque à l'unanimité et, pourtant, c'est sans aucune hésitation qu'après avoir lu, relu, analysé la plume à la main, je le déclare nettement mauvais, à tous les points de vue : forme et style, sujet, et couleur locale enfin.

Le sujet du roman est parfaitement dépourvu d'intérêt ; l'invention est médiocre. Une jeune paysanne, séduite par un riche étranger de passage, l'a suivi dans la grande ville. Là, il l'a installée dans un faubourg où il lui rend des visites discrètes et où elle met au monde un fils ; arrive la période du ralentissement de l'affection : les visites de l'amant sont de plus en plus espacées, et Franchita s'enfuit un jour, rompant brusquement avec le père de son fils ; elle revient hardi-

ment s'installer dans son village natal. Elle y élève son Raymond (Ramuntcho), moitié en bourgeois, moitié en paysan, et il se trouve que cet enfant réunit les qualités ou plutôt les défauts des deux races paternelle et maternelle. Il se fait contrebandier pour occuper ses loisirs ; il se fait soldat par fierté, alors qu'il lui serait facile d'éviter le service militaire en se déclarant Espagnol, car sa mère est originaire d'Espagne ; et il s'en va pour trois ans dans le Nord triste et froid, laissant là ses amis, ses parties de « pelote » et sa « petite amie » avec qui il passait toutes ses soirées en causeries d'amour à peu près platonique. Mais quand il revient, pour recevoir le dernier soupir de sa mère, la morale et la société ont pris leur revanche : plutôt que de lui voir épouser un bâtard, on a fait de Gracieuse une nonne. Ramuntcho, sur les conseils du sacristain, combine un enlèvement audacieux, mais ses ardeurs tombent devant la froideur de la jeune religieuse et devant la majesté simple et noble du couvent. Il part alors, lassé de tout, pour « les Amériques ». Est-il canevas plus pauvre, plus banal et plus faux ?

Je n'insiste que sur un point, le caractère de Ramuntcho « créé par la fantaisie triste d'un des raffinés de nos temps de vertige » (p. 6), « retenu » dans le pays basque « pendant quelques saisons » par « cette admiration d'artiste » qui « lui avait donné le caprice de s'allier avec une fille de ces montagnes pour en

obtenir une descendance basque » (p. 29). Ce galimatias sonore a pour but de nous préparer aux excentricités de la vie de Ramuntcho dont le caractère est un mélange du vieux conservatisme basque, avec ses enthousiasmes naïfs, et de l'impudence artistement délicate du Parisien. Que l'auteur l'ait ou non voulu, ce récit est au fond une tentative pour réhabiliter l'amour libre, pour réagir contre les préjugés bourgeois, pour protester contre les convenances établies. L'impression qui en reste, quand on a tourné la dernière page, est exactement celle que laissaient jadis les romans les plus célèbres d'Octave Feuillet : prétentieux et immoral.

Mais ce qui choque et ce qui étonne aussi, car l'auteur est de l'Académie française, c'est le style. On est vraiment surpris des néologismes de M. Loti : les « courlis, *annonceurs* de l'automne », les « rivières *méridionales* » aux « eaux déjà *froidies* » (p. 1) ; la « *mouillure* des herbes » (p. 3) ; la maîtresse qui devient « gênante et *quémandeuse* » (p. 10) ; la nuit qui « *embrume* » les groupes (p. 176) ; les amoureux qui se promènent « au soleil *baissant* » (p. 209) sur « les berges du chemin » (p. 318) ; les costumes « *dissimulateurs* » (p. 327) ne me paraissent point devoir figurer dans la prochaine édition du Dictionnaire de l'Académie. D'autres fois, ce sont des constructions irrégulières ou des emplois de mots qu'on ne pardonnerait pas à des collégiens : « la saison des pluies qui revient *avec son*

« *même air d'amener* l'épuisement des sèves » (p. 3) ; « Ramuntcho sentait au fond de *soi-même* » (p. 4) ; « elle repassait du linge pour *les personnes* d'Etchézar » (p. 3) ; il « *s'élevait* » (même p. 3) pour « il *montait* » ; « tous l'avaient *pardonnée* » (p. 10) ; « il fait un temps *déchainé* » (p. 96) ; la verdure qui couvre « depuis des *millénaires* une *géologie tourmentée* » (p. 325). D'autres fois encore, ce sont de bizarres réminiscences scientifiques ; passe à la rigueur pour « ce vaste soulèvement qui s'appelle Pyrénées » (p. 8), mais que dire de « son vieux père, aujourd'hui *décomposé* dans la terre profonde » (p. 17) ? Il faut relever aussi des comparaisons ou des descriptions comme celle des Parques assimilées à de « tranquilles personnes blanches » (p. 247) et du marin qui pousse du fond « avec de beaux gestes plastiques » (p. 27). Enfin, je ne puis admettre le sens spécial que l'auteur donne à certains mots, au mot *raffiné* par exemple (p. 6, 16, etc.) ; je trouve agaçant l'abus des formules interjectives, « oh ! le... oh ! les... », et je ne crois pas qu'il soit d'un très bon goût de répéter sans cesse « les petites » pour « les jeunes filles ». Quant au « phosphore » pour « les allumettes » (p. 126), c'est du pur Châteaubriand.

Que de choses j'aurais à signaler, si je m'arrêtais non plus aux mots, mais aux phrases, si j'analysais certains passages où se manifestent en apparence des théories philosophiques ou humanitaires ! Plus de dix



fois, par exemple, M. Loti parle du vieil esprit, des refrains qui s'échappent de la nuit des siècles, des habitudes traditionnelles, de l'âme des ancêtres qui parfois sort de la terre et plane sur le pays. Qu'est-ce que cela veut dire ? « Faire les mêmes choses que depuis des âges sans nombre ont faites les ancêtres et redire aveuglément les mêmes paroles de foi, est une suprême sagesse, une suprême force » (p. 35). Est-ce bien sûr ? Est-ce bien exact ? Hélas ! même dans le pays basque, la loi du progrès suit son cours inflexible : depuis trente années seulement, j'ai vu y changer bien des choses ; ce jeu de paume que M. Loti décrit plusieurs fois *con amore*, n'est plus que le jeu vulgaire du *blaid*, de la balle au mur, tandis qu'il y a vingt ans encore le seul jeu honorable, le seul cultivé, était le *rebot*. Le *rebot* lui-même n'a rien de basque ; c'est le vieux jeu de paume à la française, tel qu'on le pratiquait dans la salle historique du 20 juin 1789 avec ses *à deux de jeu*, ses *quinze* et ses *chasses*. Est-ce à un membre de l'Académie, à un des régisseurs officiels de la littérature, de prêcher ce ridicule conservatisme dans un style à l'excès révolutionnaire ? Les Indiens étaient plus logiques ; ils mettaient dans une vieille grammaire tamoule ce précepte caractéristique : « Sur quels sujets, avec quelles paroles, de quelle façon, les illustres ont parlé, — parler ainsi, c'est la convenance du style. »

J'ai retrouvé ces théories incolores, fades et vagues,

dans plusieurs articles du *Figaro* dont il a du reste été question dans l'*Avenir*, à propos d'une visite à Roncevaux, à propos des fêtes soi-disant de la tradition basque organisée à Saint-Jean-de-Luz par une municipalité réactionnaire. Et j'y remarque la même prétention, la même observation maladroite et imparfaite.

On a dit pourtant que la couleur locale était l'un des principaux mérites de *Ramuntcho*. La couleur locale y est au contraire presque toujours fautive. M. Loti, élu sous ce nom membre de l'Académie, a commandé pendant plusieurs années, sous son nom vulgaire de Julien Viaud, le bateau stationnaire de la Bidassoa ; il est manifeste qu'il n'a jamais habité, qu'il n'a jamais parcouru, qu'il n'a jamais étudié le pays basque. Il a dîné dans quelques « bonnes » maisons, il a fait quelques excursions en voiture, il a assisté à quelques fêtes locales ; il a griffonné à la hâte des notes incomplètes sur son carnet de poche, il a demandé à quelque hôte complaisant des indications rapides. Le village principal de son roman est en France, non loin de la Bidassoa, près de la mer, à peu de distance de Saint-Jean-de-Luz, dans les montagnes pourtant, quelque chose comme Urrugne, — dont Théophile Gauthier a immortalisé le nom en recueillant l'inscription de son horloge : *Vulnerant omnes, ultima necat* ; — mais un Urrugne à une altitude supérieure. Pourquoi donc M. Loti donne-il aux gens, aux choses, aux localités,

des noms, des mœurs et des habitudes entièrement espagnols ? Florentino, Ignacio, José-Maria, Dolorès, Marcos, Joachin, Pilar, Damasa, Ramuntcho même, ne sont point les noms habituels de cette région. Je n'apprécie pas très bien au surplus la différence qu'il y aurait entre *Franchita* et *Pantchika* ; ce sont deux nuances diminutives de l'espagnol *Paquita*. Les noms de famille sont plus admissibles, malgré certaines irrégularités d'orthographe : Iraola (et non Iragola), Bidégaray (et non Bidegarray), Gorostéguy, sont bien des noms du pays. Les villages, les « lieux dits », sont au contraire remarquablement bien nommés et ils ont certainement été indiqués à l'auteur par une personne intelligente : Mendiazpi, Amezqueta, Errebiague, Buruzabal, Gaztelugaïn, sont charmants et je ne vois guère d'inadmissible que le nom du village principal Etchézar : d'abord, il faudrait dire, en France, Etchezahar ; puis ce n'est là tout au plus qu'un nom de maison : Vieilleville, Cazauvieilh, etc.

Si j'entre dans l'examen minutieux des détails de la vie basque, telle qu'elle nous est dépeinte dans *Ramuntcho*, je ne trouve qu'erreurs à chaque pas. Je n'ai jamais vu sur les murs des maisons des images de saints ou de saintes avec des légendes basques ; on ne connaît dans ce pays ni la Vierge du Pilier (pourquoi « du Pilar » ?), ni celle des Angoisses, ni les mille autres espagnoles ; on n'a point une vénération spéciale pour les litanies de la Sainte-Face : d'ailleurs les

Basques ne jurent ni par les sacrements, ni par les cornes du Diable. Qu'est-ce que ce costume des hommes d'autrefois : « large ceinture, blouse noire très courte à mille plis » (p. 144)? Où M. Loti a-t-il vu des maisons basques entourées de chênes-lièges (p. 226)? Je ne crois pas qu'il y ait des lièges au sud de l'Adour. Où a-t-il vu des hommes qui s'embrassent (p. 231)?

Quant aux « devises » des maisons, M. Loti les commente et les arrange à sa guise ; c'est joli, mais ce n'est pas vrai. Et ce repas de fête ! « avec des poissons de la Nivelle, du jambon, des lapins » (p. 45) et du cidre, bien entendu, car, à en croire M. Loti, on ne boirait que du cidre dans le pays basque français où, au contraire, le mot « cidrerie », dont il abuse, est tout à fait inconnu.

Dans un livre de ce genre, la langue basque ne pouvait être oubliée. L'auteur nous en donne de très rares échantillons : *itchoua* « l'aveugle » (p. 21) ; *gaou-one* (p. 217) « bonne nuit » et non « l'antique bonsoir » ; l'inscription du mur des jeux de paume *blaidka haritzea debakatua* (p. 65), qu'il faut corriger *debe-katua da bleka haritzea* « il est défendu de se mettre (à jouer) au blaid » ; la chanson *iru damacho* (pourquoi *u* et non *ou?*), la seule que paraisse connaître M. Loti et qu'il met à toutes sauces jusqu'à en faire un air d'improvisation (p. 51) ; et plusieurs mentions de *ir-rintzina* dont il est fait, aux pages 104-105, une description véritablement fantastique. Ailleurs, M. Loti se

contente de répéter certaines banalités courantes sur les « mots compliqués et longs qui pour des yeux de Français ne ressemblent à rien de connu » (p. 113), sur « la mystérieuse langue des ancêtres » (p. 86), « si fermée aux étrangers de France » (p. 84), « d'origine si inconnue, qui, aux hommes des autres pays d'Europe, semble plus lointaine que du mongolien ou du sanscrit » (p. 47) et « dont l'âge semble incalculable » (p. 7). Ce qui serait pardonnable à d'autres ne peut l'être à un écrivain qui a fait le tour du monde et qui a longtemps entendu parler des langues à peu près aussi originales que le basque : le japonais et les idiomes de l'Océanie. Du reste, les observations linguistiques de M. Loti dénotent une légèreté et une inexpérience rares : il déclare la langue basque « alerte et sonore, malgré son incalculable antiquité » (p. 248) ; il affirme que, dans la haute montagne, « la langue se conserve plus nettement articulée, plus incisive, plus pure peut-être qu'à la côte » (p. 146), ce qui est simplement inintelligible. Ailleurs, il trouve, ce qui est à peu près le contraire de la vérité, que les jeunes Basquaises ont un « accent chanté, avec leurs finales en *rra* ou en *rrik*, faisant rouler si alertement les *r* qu'on eût dit à chaque instant des bruits d'ailes de moineaux dans leurs bouches » (p. 136). Ailleurs encore, nous voyons des jeunes filles se pâmer toutes sur « un rien, un demi-mot de leur vieille langue basque » (p. 134). En passant, je remarque cette note de la page 2 :

« Raymond, Ramon, Ramuntcho : le même nom » qui devient ailleurs Ramuntchito ; suffisait-il de dire que ce sont quatre formes du même nom ? *Raymond* est français, *Ramon* espagnol, *Ramuntcho* un diminutif basque et *Ramoncito* (non *Ramuntchito*) le diminutif espagnol.

Et il s'est trouvé des gens pour écrire que ce livre médiocre est un poème admirable, que l'auteur a — enfin ! — annexé la Biscaye à la littérature et qu'il a déployé tout son talent des beaux jours, pour décrire ce pays si peu connu, qu'il a si bien et si longuement observé. C'est à peu près ainsi que s'exprime un écrivain de mérite, un normalien, le critique patenté du *Temps*. Peut-être, après tout, M. Gaston Deschamps a-t-il voulu rire et faut-il prendre le contre-pied de son article pour sainement juger de *Ramuntcho*.

Certes, il y a dans ce livre de jolies pages, des descriptions intéressantes ; mais elles ne suffisent pas à faire oublier tous les défauts que je viens de signaler. Pourquoi donc a-t-il eu tant de succès, même en dehors de ce que j'appellerai l'entraînement, le respect humain, le convenu ? C'est qu'aujourd'hui on ne lit plus, on ne sait plus lire, comme me le disait naguère un homme de goût, un fin critique, Laurent Pichat ; nos pères, quand ils recevaient un ouvrage nouveau, ne se contentaient pas de le parcourir en tournant rapidement les pages ; ils le lisaient d'un bout à l'autre, ligne par ligne et mot par mot. Rien ne leur échap-

pait et la connaissance du détail ne nuisait point à l'appréciation de l'ensemble. Aussi les écrivains s'appelaient alors Lamartine, Victor Hugo, Théophile Gauthier, Mérimée, George Sand; aujourd'hui nous n'avons plus que des Ohnet, des Coppée, des Octave Feuillet, des Anatole France et des Loti. C'est pourquoi je suis volontiers de l'avis d'Alceste, et quand un Oronte me dit de « ce style figuré dont on fait vanité », je me reporte à mes lectures passées et je réponds simplement aux éloges des Philinte : « J'aime mieux ma mie, ô gué ! j'aime mieux ma mie ! »

(*L'Avenir des Pyrénées*, mardi 18 et jeudi 20 janvier 1898.)

Julien VINSON.

---

*Grammaire grecque moderne*, par Hubert PERNOT, répétiteur à l'École des Langues orientales vivantes.  
— Paris, Garnier frères, s. d. (1897), in-8°, XXXI-262 p.

J'ai lu ce livre avec le plus grand plaisir et j'ai hâte de le recommander aux étudiants et aux linguistes. Ce qui m'y frappe surtout, c'est la clarté, la précision et la méthode. Il faut louer notamment, à ce point de vue, les chapitres consacrés à la prononciation, à l'accentuation, à la phonétique. L'auteur a fait précéder son livre d'une très substantielle préface où est fort bien expliqué le caractère très particulier de la langue

grecque actuelle qu'on appelle à tort vulgaire, sa dérivation parfaitement logique du grec ancien, les préférences au purisme de beaucoup de ses écrivains : nous retrouvons ces choses d'ailleurs dans un grand nombre d'autres idiomes. Il faut particulièrement féliciter M. Pernot d'avoir, à chaque instant, rappelé la forme originelle ancienne.

La *Grammaire* de M. Pernot est divisée en cinq parties : phonétique, morphologie, mots invariables, dérivation et composition, syntaxe (qui a trois subdivisions : accord, compléments, propositions subordonnées). Je ne sais si la troisième partie était vraiment nécessaire et j'ai peur que la syntaxe ne soit un peu compliquée. J'aurais au surplus quelques observations, je n'ose dire quelques critiques, à présenter sur certains points de détail. Par exemple, je pourrais (p. 55) discuter la question de l'article indéfini *un*. Quelle est la distinction essentielle et fondamentale entre l'article et le pronom ou plutôt l'adjectif ? Je crois qu'il est sage et plus conforme, non pas à la logique de la grammaire générale, mais à l'usage traditionnel de réserver le nom d'article à l'article défini *le, la, les*.

A la p. 128, je remarque que les verbes grecs modernes ont perdu la voix moyenne et qu'ils ont tous, le plus souvent au passif, quelquefois à l'actif, une double signification *passive* ou *active* et *réfléchie*. Je ne suis pas assez grand clerc en grec, et surtout en grec moderne, pour prononcer catégoriquement ; mais



il me semble que ces doubles significations, rendues en français par le verbe ordinaire ou par le verbe pronominal (ils ont été connus *ou* ils se sont connus, j'éveille *ou* je m'éveille), correspondent aux *ātmanēpadam* et *parusmdīpadam* du sanscrit et représentent les deux formes, objective et subjective, transitive et intransitive du verbe (j'éclaire, c'est-à-dire je donne de la lumière à quelque chose; j'éclaire, c'est-à-dire je suis lumineux; — je sors, c'est-à-dire je vais dehors; je sors, c'est-à-dire je tire de, je fais sortir, etc.).

P. 104, j'aurais voulu qu'on m'expliquât l'origine de ce pronom respectueux périphrastique τοῦ λόγου avec le génitif du pronom personnel ordinaire.

J'arrête ici ces remarques qui n'auront fait, je l'espère, qu'accentuer encore le très réel mérite de cet excellent ouvrage.

Julien VINSON.

---

*Altspanische Sprichwörter und sprichwörtliche Redensarten aus den Zeiten von Cervantes...* von Pr. Joseph HALLER, königl. bayerische Hofrathe. — *Regensburg*, G. I. Manz, 1883, 2 vol. très gr. in-8° à 2 col. — I, xxxij-652 p.; II, xvj-304 p.

Je ne me propose de ne relever dans ce livre que ce qui regarde la langue basque. Elle y tient une place assez importante, et il convient de citer en premier

lieu la notice qui occupe les dernières pages (272-287) du second volume. Cette notice est faite avec une certaine négligence, ou du moins l'auteur n'a consulté ni les meilleurs ouvrages ni les plus récents. Chemin faisant, il mentionne cette boutade d'un Espagnol que je ne connaissais pas : « Les Basques écrivent Salomon et prononcent Nabuchodonosor ». Au point de vue spécial des proverbes, M. Haller ne paraît avoir connu le livre d'Oihénart que par Leroux de Lincy et par les citations de Westermann dans son *Monatsschrift* (Brunzwig, 1858, t. IV, p. 587), ce qui est insuffisant. L'unique ouvrage qu'il paraît avoir eu sous les yeux est le *Compendio d'Isasti*.

Or, sur les 86 proverbes que donne Isasti, p. 171-175, M. Haller n'en reproduit (très exactement, avec les fautes typographiques) que 28, savoir :

A la p. 46 le n° 17, à la p. 70 le n° 45, à la p. 124 le n° 19, à la p. 142 le n° 35, à la p. 222 le n° 78, à la p. 227 le n° 7, à la p. 268 le n° 5, à la p. 340 les n° 52 et 44, à la p. 324 le n° 25, à la p. 330 le n° 21, à la p. 333 le n° 17, à la p. 336 le n° 11, à la p. 359 le n° 40, à la p. 380 le n° 71, à la p. 395 le n° 8, à la p. 408 le n° 23, à la p. 443 les n° 4 et 20, à la p. 511 le n° 62, à la p. 561 les n° 59, 60, 61, 62, 28 et 52. On voit que les n° 52 et 62 sont cités deux fois.

En dehors de ces 28 citations, on trouve encore, dans le livre de M. Haller dix autres phrases basques rapportées comme références à des proverbes :

P. 65 : « *goaia gora* o *goiaz goiti* (goaia, goalaz = corriente en los rios ; gorà, goiti = arriba), den Strom hinauf, stromaufwaerts », avec une note de dix lignes sur l'ablatif basque en z.

P. 66 : « *goaia (goaya) bean (beera, beeti)*, stromabwaerts (die Stromung hinab) ».

P. 104 : « *Altzatù [alchatu gandorra-a (cucuzasta-a)]*, den kamm erheben (hoch tragen) ».

P. 105 : « *Alzatu (alchatu) aingura-ac (angura-ac)*, Die anker emporheben ».

P. 125 : « Alma por sal (explicacion falta), parece ser una expresion familiar que se aplica à la persona muy ingeniosa, en contraposicion à la otra : alma de cantaro, la que significa la persona muy necia o tonta. Los Vascones la llaman : *guiza-tontoa* ».

P. 128 : « Alma de cantaro... Les Vascones llaman tal persona : *guiza-tontoa*. »

P. 319 : « A perdon herido... Los Vascones dicen *lasterca [lasterka] ta guzioc*, lo que significa al pié de la letra en castellano : à toda prisa ».

P. 349 : « Arratos perdidos. Se debe leer : a ratos perdidos. Los Vascones dicen asimismo : *eraldi ut setan* (in verlorenen (müssigen) Augenblicken) ».

P. 451 : « A vanderas desplegadas... Los Vascones : *bandera destolestuaz*, mit entfalteteter Fahne », avec une note sur le mot *bandera* qui serait basque d'origine, *banda-era* « modo de animar », ou *baldera* « el que lleva à un lado la gente ».

P. 581 : « A los anos mil buelue el agua por do solia yr... Este refran se halla tambien en el Bascuense. El cantar antiguo dice : *Milla urte igarota : ura bere bidean..* Nach tausend Jahren kehrt das Wasser in sein Bett zurück. ».

Enfin M. Haller donne à la p. 83, comme références à ce proverbe : « A la muger y a la picaça lo que vieres (dieras) en la plaça » les traductions suivantes de deux proverbes basques dont le texte n'est pas indiqué : « 1. Ein Geheimniss, auch hinter dem Busch gelegt, wird bald öffentlich ;—2. Hinter dem Busch ist oft ein Ohr. (Reinsberg, III, 78). » Cette citation se rapporte-t-elle à l'ouvrage mentionné à la p. 140 « Reinsberg, III : Das Sprichwort als Praktikus, von Ida von Düringsfeld. Leipzig, 1863 » ? Probablement, mais quels sont les textes basques ? Je ne retrouve pas le premier ; quant au second, c'est le n° 403 d'Oihénart : *supar-ondoc behar-ondo* « derrière le buisson il y a souvent quelque oreille (qui écoute ce qu'on dit en secret) ». Mais M. Haller ne connaît que fort imparfaitement le recueil d'Oihénart, car il parle, comme d'un ouvrage distinct, de la collection Fr. Michel ; il en cite dix-sept proverbes (n° 6, 28, 66, 117, 180, 262, 263, 295, 372, 373, 46, 49, 58, 134, 139, 152, 171). Il y a, même entre autres, une erreur assez plaisante de l'auteur à propos du n° 180 : *Garaziren gaiza Behorleguic derossa*. M. Haller a emprunté ce proverbe, comme les seize autres, à Leroux de Lincy qui traduit

« Behorleguy porte la peine de la faute commise par Garacy », et explique que Garacy est le nom d'un pays et Behorleguy celui d'un village. Là-dessus, M. Haller prend feu et flamme, et écrit une note de plus d'une colonne de long pour démontrer que Leroux de Lincy est un profond ignorant, car il n'y a dans le pays basque ni pays de Garaci ni village de Behorleguy. M. Haller n'aurait eu qu'à jeter les yeux sur une carte pour trouver Behorleguy; et quant à Garaci, le Dictionnaire de M. Van Eys, qu'il connaît, lui aurait appris que c'est ce qu'on appelle en français le pays de Cize. Au surplus, la note si malencontreusement critiquée n'est point de Leroux de Lincy, mais d'Oihénart lui-même qui traduit : « Un chétif village porte la peine de la faute de tout un pays » et qui ajoute : « Le mot Garacy, au texte, est le nom propre d'une province en Basque; et le mot Behorleguy, le nom d'un village de la même province. »

Je ne sais quel Espagnol a indiqué à M. Haller les phrases basques que j'ai rapportées plus haut, et dont l'intérêt est assez médiocre.

Ce livre n'est d'ailleurs qu'un commencement, car les proverbes espagnols, quoique formant 555 numéros (avec des notes et des références dans un grand nombre de langues d'Europe), n'épuisent pas même la lettre *a* et ne vont que de *a* à *Antonia*. Ce travail formidable sera-t-il jamais achevé?

Julien VINSON.

---

*Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia. XI. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. XI. — Helsingfors, 1898, gr. in-8° de vij-120 p.*

Ce volume est consacré à un très intéressant travail du Dr. Berthold Laufer : « Ein Beitrag zur Kenntniss der tibetischer Volksreligion; Einleitung, Text, Uebersetzung und Glossar ». La base de ce travail est l'ouvrage tibétain *Klu,bum bsdu paï sñin po* « Eine verkürzte Version des Werkes von der Hunderttausend Nâga's ».

J. V.

---

*Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen, hgg. von E. KUHN und J. SCHMIDT. T. XXXV, 3° fasc. Gütersloh.*

Contient : p. 315-344, *die Aspiration in Irischen*, par Holger Petersen, de Copenhague; p. 445-464, *die sogenannte participium necessitatis der Irischen*, par E. Zupitza; p. 462, *etymology of ἀταλός, alicubi und verwandten*, par W. H. D. Rouse et Th. Aufrecht, et *Berichtigung* par Paul Horn.

J. V.

---

## VARIA

---

### I. — Les squelettes de Voltaire et de Rousseau.

Dans une lettre adressée au docteur Cabanes, dit la *Chronique médicale*, M. Charles Monod, le chirurgien bien connu, membre de l'Académie de médecine de Paris, relate les chiffres des rapides mensurations des diverses pièces des squelettes de Voltaire et de Rousseau auxquelles il lui a été donné de procéder lors de l'ouverture des cercueils de ces grands hommes au Panthéon.

Il rappelle qu'il avait été d'ailleurs entendu que les cercueils provisoirement refermés, mis sous scellés, seraient rouverts plus tard pour l'examen qui s'imposait.

M. Monod avait donné le conseil que, pour cela, il fût fait appel à des hommes compétents, tels que M. Laborde ou M. Manouvrier devant lesquels il pensait s'effacer complètement ; son assistance au Panthéon n'ayant été d'ailleurs réclamée que pour vérifier l'hypothèse de la mort de Rousseau par coup de feu.

Il a eu soin cependant, en l'absence de collègues plus autorisés, de prendre, séance tenante, avec le docteur Louis Monod, quelques mesures, à l'aide des moyens très imparfaits dont il disposait.

S'il n'a pas publié ces chiffres, c'est qu'il pensait qu'ils devaient être vérifiés par des procédés plus précis.

Mais aujourd'hui que, — comme l'apprend le docteur Laborde dans la *Tribune médicale*, — le Ministre de l'Instruction publique s'oppose à l'examen anthropologique des squelettes de Voltaire et de Rousseau, il lui semble que ces mensurations méritent d'être connues, telles quelles, et faute de mieux.

En voici le relevé :

VOLTAIRE

	Centimètres
<i>Crâne.</i> Diamètre antéro-postérieur.....	16
— transversal.....	13
<i>Fémur</i> .....	43
<i>Tibia</i> .....	35
<i>Humérus</i> .....	32

ROUSSEAU

<i>Crâne.</i> Diamètre antéro-postérieur.....	17
— transversal.....	14, 5
<i>Fémur</i> .....	41
<i>Tibia</i> .....	34
<i>Humérus</i> .....	29

La mensuration des crânes a été faite au niveau d'une section horizontale qui passait à la hauteur de la protubérance occipitale. (*Le Temps* — Supplément au numéro du dimanche 20 février 1898.)

Ainsi, Rousseau était plus petit que Voltaire, mais avait la tête plus grosse. L'indice céphalique de Voltaire aurait été 0,81 et celui de Rousseau 0,84.

II. — Académie de médecine.

*Une étude des voyelles.* — M. Marey développe longuement devant l'Académie un travail paraissant peut-être à priori quelque peu abstrait, mais néanmoins plein d'intérêt à la fois pour les hommes de science proprement dits, comme pour les chanteurs, orateurs, acteurs, etc., pour tous ceux, en un mot, qui ont à tenir compte du mécanisme de la voix et de la prononciation.

Il s'agit d'une « étude des voyelles par la *photographie des flammes manométriques* » à laquelle se livre un de ses élèves, un jeune clinicien bien connu, M. Marage, docteur ès-sciences et docteur en médecine.



M. Marage a employé une méthode très élégante que tous ceux, pour peu qu'ils aient quelques notions de physique et aient entendu parler des travaux du physicien Kœnig, trouveront d'une simplicité extrême : une bande de papier sensible passait, d'un mouvement uniforme (1 m. 50 à la seconde), devant un objectif photographique et recevait l'image négative d'une flamme d'acétylène, vibrant au moyen d'une capsule manométrique, sous l'influence de la parole ; une deuxième flamme, vibrant au 1/54 de seconde, était photographiée en même temps et servait de chronomètre... C'est tout...

Il a ainsi étudié sept voyelles I, U, OU, É, EU, O, A.

Les résultats qu'il a obtenus *graphiquement*, et que par conséquent tout le monde peut contrôler, sont les suivants :

1° Il faut distinguer les voyelles parlées et les voyelles chantées ; il existe entre ces deux classes de voyelles des différences très grandes : les premières sont formées par les cavités bucco-nasopharyngiennes et accessoirement par les cordes vocales ; dans la formation des voyelles chantées, les cordes vocales ont une influence prépondérante.

2° Chaque voyelle parlée est toujours caractérisée par un même groupe de flammes, et on a — les voyelles à une flamme : I, U, OU ; à deux flammes : É, EU, O ; à trois flammes : A. Ce qu'il y a de curieux, c'est que cette classification corresponde à celles de Grassmann (1858), de Helmholtz (1863) et aux tracés obtenus par L. Hermann.

3° En parlant, chaque voyelle devant la capsule, on obtient un certain nombre de flammes ; chacune correspond à une vibration double : on peut donc compter leur nombre, ce qui donne la vocable de chaque voyelle. La vocable est fixe pour chaque voyelle et pour chaque expérimentateur si la façon de prononcer reste la même ; elle change dans le cas contraire. Chaque voyelle est donc caractérisée plus par son tracé qui ne change pas et qui lui est propre, que par sa vocable qui varie entre certaines limites ; si, jusqu'ici on a donné une si grande importance à la vocable, c'est que les expérimentateurs se servaient surtout de l'oreille comme moyen d'observation.

4° On peut, en combinant la voyelle A avec I, U, OU, obtenir les tracés caractéristiques des voyelles à deux flammes É, EU, O ; il n'y aurait donc que trois voyelles fondamentales I, U, OU, avec une flamme, A avec trois flammes ; pour les autres on a :

$$A + (-I) = \text{É}$$

$$A + (-U) = \text{EU}$$

$$A + (-OU) = \text{O}$$

Ces équations sont également vraies quand on remplace les voyelles par leurs vocables ; cette expérience vérifie la théorie de Grassmann. On pourrait expliquer ainsi pourquoi les paroles sont mal entendues dans les chœurs ; deux voyelles se superposant peuvent donner naissance à une troisième.

5° Les voyelles chantées n'ont aucune ressemblance avec les voyelles parlées ; dans la voix d'homme, les voyelles passent constamment de l'une à l'autre, sans que l'oreille puisse noter cette transformation, c'est le tracé seul qui l'indique d'une façon très nette.

Dans la voix de femme, la flamme caractéristique, et par conséquent la vocable disparaît, et il n'y a aucune différence entre les vibrations d'un diapason et celles de la voix : toutes les flammes sont égales entre elles et également distantes ; ceci s'explique par ce fait que ce sont les cordes vocales qui chantent.

On comprend alors pourquoi on a cherché en vain la vocable dans la voyelle chantée, puisque, ou la voyelle se transforme, ou la vocable n'est plus perceptible.

Ceci explique, non seulement les désaccords entre les divers expérimentateurs, mais encore pourquoi la voix chantée est moins bien comprise que la voix parlée : parce que le chanteur conserve la note et lâche la vocable, c'est-à-dire la voyelle, tandis que l'orateur conserve la vocable et lâche la note. (*Le Temps* — 25 novembre 1897.)

### III. — Le mot franc-maçon.

J'ai trouvé, dans un lot de vieux papiers, la note suivante sur une étymologie fantastique du mot *franc-maçon* : « A writer in

the *Hebrew Leader* finds the derivation of the word *Free-mason* in the Egyptian and Coptic languages : *Ra*, Egyptian for sun ; *Ph*, a coptic prefix ; *Mes*, the coptic word to « regenerate » ; *Sn* the pronomina third person plural. Hence *Phre-mes-sn* « the sun regenerates them », symbolically « the sons of light ». We need hardly comment, we think, on the patent absurdity and incompatibility of any such a derivation, and may well remember, without incivility, old Carlyle's terse formula of « bottled moonshine » (*The Freemason*, saturday, June 4, 1881).

#### IV. — Coquilles typographiques.

On cite les vers suivants composés par un Américain de bonne humeur :

The typo stood in front of his case,  
And a fiendish smile crept over his face  
As he butchered his take, nor left a trace  
Of meaning nor sense in any place.  
And the editor wrote of the calm, shrewd head,  
That the orator had ; but in type he read  
That the orator had « a calf-shaped head » —  
When the orator called, the editor fled.  
Of an actress wrote he : « She can't be beat,  
« And to watch her face is quite a treat » ;  
« As an actress », said typo, « she is a beat,  
» And to wash her face is quite a treat ».  
And the editor wrote of « her soul-lit eyes,  
That shine like stars from out the skies »,  
But the typo fixed it « Her sore-lid eyes  
That stone-like stare from out of the styes »

#### V. — Folk-lore. Mariage.

J'ai eu dernièrement occasion d'assister à un mariage sur la limite du Gâtinais et de la Beauce, et j'ai observé, là, un usage

qu'on m'a dit être général dans le diocèse d'Orléans. Après la cérémonie religieuse et lorsque le prêtre s'est retiré à la sacristie, le père de la mariée vient offrir le bras à sa fille, et il monte avec elle, lentement, les degrés qui mènent à l'autel. Il redescend alors seul, laissant la nouvelle épouse debout en face de l'autel. Puis, le père du marié monte à son tour, offre le bras à sa bru et redescend avec elle pour la remettre au marié qui l'attend debout au pied des degrés.

Cet usage est évidemment une survivance de quelque coutume ancienne, n'ayant sans doute rien de religieux à son origine. Est-elle pratiquée ailleurs en France et de la même façon ?

J. V.

---

*Le Propriétaire-Gérant,*  
J. MAISONNEUVE.

---

REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE  
ET DE  
PHILOGIE COMPARÉE

*RECUEIL TRIMESTRIEL*

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-ET-UNIÈME

15 JUILLET 1898

---

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—  
1898

## SOMMAIRE DU N° 3

	Pages
J. VINSON. — Fête de l'Association basque à Sare en 1897.....	193
A. MARRE. — Histoire de la princesse Djouher Manikam, traduit du malais ( <i>suite</i> ).....	224
R. DE LA GRASSERIE. — Du verbe concret ( <i>suite et fin</i> ).....	241
E.-S. DODGSON. — Analytical synopsis of Saint Mark's Gospel in Basque.....	272
Corrigenda .....	296
<b>Varia.</b> — I. Le langage des plantes.....	316
II. Le langage oratoire.....	317

## BIBLIOGRAPHIE

K. BRUCHMANN. — <i>Naturlehre der Dichtung</i> .....	301
C. TAGLIABUE. — <i>Manuale e glossario della lingua urdu</i> .....	306
J. REGNAUD. — <i>Précis de logique évolutionniste</i> .....	309
P. SÉBILLOT. — <i>Littérature orale de l'Auvergne</i> .....	312
N. QUELLIEN. — <i>Breiz</i> .....	313

## FÊTE DE L'ASSOCIATION BASQUE

A Sare en 1897<sup>1</sup>.

---

L'Association Basque, qui compte déjà plusieurs années d'existence, a célébré lundi dernier, 13 septembre, sa fête annuelle à Sare.

Dans la matinée, les membres de l'Association, présents, se sont rendus en pèlerinage au cimetière de la commune, où repose de son dernier sommeil le regretté poète basque Éliassamburu. On peut dire sans crainte d'amoindrir la gloire de l'auteur du *Vieux Sergent*, qu'Éliassamburu fut le Bé-ranger basque et que, comme lui, il a charmé bien des oreilles.

Aussi l'Association a-t-elle eu l'heureuse idée de lui ériger à la façade de la Mairie de Sare, sa ville natale, une plaque commémorative en vue de perpétuer son souvenir à travers les générations futures.

A midi, dans une des salles de l'Hôtel de Ville, mise gracieusement à la disposition de l'Association Basque par la municipalité de Sare, a eu lieu le banquet annuel des membres de la Société. Le repas a été gai et bien servi, et les quatorze Basquistes, qui étaient autour de la table, se sont séparés après plusieurs toasts, « à la prospérité de l'Association » et « aux membres absents », en se donnant rendez-vous l'an prochain.

A trois heures et demie, l'estrade, établie pour la circons-

1. Nous empruntons ce compte rendu à l'*Acenir des Pyrénées* de Bayonne du 18 septembre 1897, en y ajoutant le texte intégral des discours.

tance est envahie par les membres de l'Association, auxquels se joignent plusieurs notabilités du pays, et quelques parents du poète Éliassamburu venus tout exprès pour la cérémonie. MM. Ansorena adjoint au maire de Sare, le député Harriague, O. Lacroix, Labrouche, Aguirre du Val Carlos, plusieurs maires du canton et le juge de paix d'Espelette, etc., prennent place à côté des délégués, et rehaussent par leur présence l'éclat de la fête.

Devant un auditoire immense, massé sur la grande place de Sare, et occupant toutes les fenêtres des maisons environnantes, le président de l'Association Basque, l'honorable M. Guilbeau, ouvre la séance et lit le rapport du jury sur le concours littéraire de Sare.

Dix-sept compositions écrites ont été adressées au jury, et un second prix a été décerné au poète Barbier de Saint-Jean-Pied-de-Port, pour sa poésie *Itsasoko Arraintzalea* « le Pêcheur de la mer ». Trois mentions honorables sont accordées à :

1° Duhaldebère, de Sare, pour sa composition *Haur mainaz galdua* « l'Enfant dorloté ».

2° Aizpuru-Azubia, de Saint-Sébastien, pour son *Gaurko Umantak* « les Héros modernes ».

3° Dibarrart, de Baïgorry, pour son *Baratze-Zain baten zoriona* « le bonheur d'un Jardinier ».

Le jury a constaté avec une certaine tristesse que le niveau du concours de poésie basque baisse sensiblement; que les poètes basques ne s'attachent pas assez à traiter le sujet principal, s'en écartent beaucoup trop, et que les idées poétiques font souvent défaut, au milieu de phrases bien alignées et rimées...

Après le chant de la poésie couronnée, qui est très applaudie, le président se lève et prononce le discours suivant :



« ESKUALDUN HERRITAR MAITEAK,

» Egun Sarako herria bozkariotan da. Herriko besarekin batean, orhoitzapenezko eginbide bat betetzen duelakotz.

» Izan dire dembora guzian, herri eder huntan, gizon hautuak. Herriari darraño, gisa guziez, Seme aipatuak eta jakintsunak izaitea.

» Nahi nuke egun, gu baino lehen emen bizi izan direneri, orhoitzapen bat egorri, lurrean zirelarik bere antzea, jakitatea, eta izaite guzia, Eskual Herriarentzat eman dutelakotz. Hek egiazko Eskualdun Semeak ziren, eta hekien izenak eta omenak iraunen du Eskual-Herriak, Eskuarak, eta Eskualdunek dirauteno. Bai Sarako Herriak ohore handia du, horrelako gizon hautuak izan dituelakotz.

» Orai nahi dautzuet zerbeit erran, Elissamburu Eskualdun neurtitzlariaz. Hainitz emen zaretene, ezagutu duzue Elissamburu, eta badakizue nor zen.

» Bertzek ere on da, jakin dezaten hura nor zen, zembat haren bihotza Eskualduna zen, eta zembat maite zuen gure Eskual-Herri maitea.

» Elissamburu Saran sortu zen Agorrilaren 14<sup>an</sup> 1828<sup>an</sup>, eta goan zen gazterik Larresorroko Semena-riorat. Dembora hartan eskola handi guti zen leku haultan. Han Elissamburuk hartu zuen gero bizi gu-

zian baliatuko zaion jakitate azkar, eta balios hura. Hogoi urte izan zezaken hartu zuenean chedea soldadu goateko, eta Franzinari bere odola emateko.

» Soldadu choil sartu zen armadan, eta 30 urtez ibili ondoan Afrikan eta Franziaiko zoko gehienetan, Italiako eta Franziaiko azken gerla, oficiale gisa egin ondoan, etorri zen Sara bere herri maiterat, azken egunak bakean iragaiterat. Emen hil izan zen, ichilltasunean, urtarrilaren 2<sup>an</sup> 1892<sup>an</sup> guziez ohoratua, maitatua, bere azkeneko urteak emaiten zituelarik, Ezpeletako bakezko jujekoan, Gobernamentuak ezagutu zuelakotz, gai zela eginbide horren betetzeko.

» Bere ibiltze guzietan, eta non nahi gerta zadien, Elissamburu orhoitzen zen beti bere Sara maiteaz, eta Eskual Herriaz. Zembat aldiz urrun Parisen, eta bertze lekutan zelarik ez zuen erraiten ohi bere adichkideri :  
« Bi gauza ditut eskas lurreean zorion osoa izaiteko,  
» Emazte bat Eskual-Herriko alaba, eta gero Larrungo  
» mendiaren gerizean Etcholatto bat aldapa baten gainean ».

» Errana da, gizon hautuek badituztela batzuetan gogoeta eta asmu berak. Bertze neurtitzlari Eskualdun batek nombeit gauza bera erran du, ziocenean.

- « Jaunak emaiten badaut niri osasuna,
- » Oraindik izanen dut, andre-gai bat ona,
- » Nahi dela Franzesa, interesa-duna,
- » Bainan ez nahiago dut Utsik Eskualduna. »

» Horra nola mintzatu zen demboraz Iparraguirre

handia, zoinari zor baitiogu *Gernikako arbola* Eskual-Herri guzian, orok kantatzen duguna.

» Elissamburuk egin du eta izkiribatu neurtitz suerte guzietarik, bihotza ilungarri bezala irri-egiteko gai direnak.

» Nork ez daŕi, eta nork ez du aditu kantatzen Eskual-Herrietan *Lau Andren Besta* zointan Chachatto ampatu bat sahetsean gordea, Mari-Martinek egiten baitu lauarekin hiruaren keinua? Zembat irri ez dugu egin, eta ez da oraino egiten kantu hori aditzean !!

» Gisa berean *Churiko edo Mehetegiko chakurra* guziek badakigu. Badakigu ere, zer testament celebrea egin zuen chakur gaizo harek !!

» Orobat ere *Zapataina edo Gizon zuhurra* zer lurreko gauzen ezagutza osoa horren ungi erraiteko!!

» Elissambururen obretarik zembeit bakarrik, emen izendatzen ditut, eta gogorat eldu zaizkidan bezala. Egun batez, izan daiteke haren Semeak, argitaratuko dituen, zor zaioten bezala aitak egin dituen obra-ederak.

» Bi itz oraino erran behar ditut, bertze zembeit Elissamburuk egin dituen izpirituko lanez. Eta bertze hainitzen artean izendatuko ditut : *Maria. Apecha eta Lorea, Chori Berriketaria, Eskuara-Eskualduna . . . .* Zer itz sarkorrak ! Zer sentimendu eztiak eta guziz bihotzerat doazinak ezin aski-on erranezko neurtitz eder horietan !!!

» Iduri du zentzua eta Gizonaren izaite-guzia, eta gizonak dituen gogoetarik hoberenak eta gozoenak hor direla. Ibili zen, lekuetan Elissamburuk bilhatu du jakitea, zer zen mundua, zer zen egiazko gizontasuna, eta zuhur baten pare, mintzatu da ungi pisatuz, ungi ikusiz zer zen egia, zer ziren lurreko itzulbideak, eta-guzien gainerik nolakoa zen bihotzaren mintzaira eta hitzketa.

» Eta hortan da Elissamburu guzientzat nausi, jakin duelakotz erraiten, bihotzean zaukana, beti zuzen, zuhurki eta itzulbiderik gabe.

» Eta hortako ere, Elissamburuk egin dituen obrek iraunen dute beti eta eldu diren leinuek, gusturekin beti irakurturen dituzte harek neurtitzetan erran dituen gauza ederrak.

» Eta orai mintza gaiten emen Elissamburuk egin dituen obra-nausiez Guziek ezagutzen dugu eta kantatu ere dugu *Nere Etchea*. Neurtitz horiek aski litazke gizon baten omena egiteko.

» Iparragirrek egin badu *Gernikako arbola*, Elissamburuk egin du, bertze gisa batean, bere *Mendiko etche ttipia* zointan laboraria, dohatzu, bizi baita zorionosoan munduko nahasmendutarik urrun.

» Ex daiteke hobeki erran lurreko zoriona :

Ikusten duzu goizean,

Argia asten denean,

Menditto baten gainean,

Etche ttiki aintzin churibat, lau haitz handiren  
[artean,

Iturritto bat aldean,  
Chakur churi bat atean,  
Han bizi naiz bakean.

Nahiz ez den Gaztelua,  
Maite dut nik sor lekua,

Aiten aitek hautatua,

Etchetik urrun zait iduritzen, nonbait naizela  
[galdua,

Nola han banaiz sortua,

Han utziko dut mundua,

Galtzen ez badut zentzua.

» Gero argitaratu zituen, *Biba Frantsiu, Lehen eta orai, Maité zaitut* eta *Aingeru bati*.

» Itz bat askeneko hunen gainean.

» *Aingeru bat* egin zuen bere emazte beharra Urrunan lehen aldikotz ikusi ondoan. Ezkontzagaiak ziren biak. Elissamburuk nahi zuen emaztetzat Eskualdun bat. Urrunako alaba bat hartu zuen erraiten ziolarik :

Maite dut eta ezin erran  
Aingeru bati maite dudala,  
Zeru garbiak arratsean,  
Izarra maite duen bezala,  
Zer ez da bada zorigaitza!  
Mintzatu nahi ezin mintza!  
Non nahi naizen gogoan dut,  
Gaüz egunaz aingeru hori,  
Urrundik frango chede badut,  
Bainan urbildik, ezin atrebi,  
Urbildu eta ez naiteke atrebi.

» Balitake hainitz erraiteko Elissamburuk egin dituen obren gainean. Liburutto bat egin liteke errechki. Ez dut emen luzatu nahi sobera eta akabatzen dut *Piarres Adames* zembeit itz erran eta...

» Zer da nor da *Piarres Adame*?... Hura da norbeit eta nehor ez. Itzkiribatzailek hartzen dute izen bat, obra bat naki dutenean egin. Orobat egin du Elissamburuk. Egia da Sarako herrian, izan omen dela, gizon bat, *Piarres Adame* izena zuena, eta Elissamburuk bertze hainitzek bezala ezagutzen zuena. Bainan herriz ere diot Piarres Adame dela Alegiazko gizon bat. zoina mintzo baita mintzaraztaileak nahi duen bezala.

» *Piarres Adame* deitzen den liburuttoa gutik daukate. Berrogoi liburu baizik ez dire izan moldiztegituak. Bazuen chedea haren segida egiteko.

» Ezen *Piarres Adame* obra baten pasarte bat bezala zaukan Elissamburuk.

» Zer Eskuara garbia? Iduri du arrokatik jausten den uraren churchurka ezli paregabea, liburutto hartan den mintzairak. Sarako seme batek ez zezaken hobeki erran. Axularrek Sarako lurrean eragin duen hazi onak fruitu ona ekarri du...

» Zer aisiatasuna? zer arraizia? zer hitz ungi aurkituak ungi hautatuak, eta ungi erranak? Zer erakuspen handiak liburuk tipi hortan? Elissamburuk gure mintzaira edo itzkera ederra, gure Eskuara maitea, ezagutzen zuen nihork ez bezala. Bazakien zer zor zuen bere Eskualdun Herritareri eta emaiten zioz-

katen beti bere baitan zauzkan bezala erakuspenik zuhurrenak, eta oberenak.

» Holako gizonek luzez behar lukete bizi lurrean Bainan horiek ere ilkor dire betzeak bezala.

» Chede handi bat bazuen il aintzinean : nahiko zuen gure Eskuara ederra, guziek gisa berean itz kiribatzen ikusi. Ez da oraino egungo egunean, bata-sun hori egin. Agian Eskuara maite duten gizonek, eginen dute zerbeit Elissamburuk gogoan zuenaren betetzeko.

Gure mintzaira zaharrari hori zor ginioke. Ez dezagun sobera luzamen eman. Gero ez da menturaz demborarik izanen Axularrek erraiten duen bezala, bere obra, ederrean. Elissamburu il bada orhoit gaiten haren erranez, orhoit gaiten hark bere zuhurtzian itzkiribatu dituen obra ederrez...

» Emen emaiten dugu egun Sarako kargudunen baimenarekin *Arri bat*, azkarra Larrun mendiko erraietarik ebakia, eta zoinaren gainean eman baititugu itz hauk :

ELISSAMBURU NEURT-ITZLARIARI

ESKUALDUN BATZARRAREN

ORHOITZAPENA

» Etorkisunean jakin dadien, nola aintzinekoek zakiten bere mendeko gizonen antzea, jakitatea, eta zuhurtzia, ezagutzen eta ohoratzen.

» Sarako jende orai bizi, eta gero etorkisunean etorriko zaretenak ?

» Orhoit zaizte egun, gizon ospe batek zer egin duen. Nola Sarako Seme hautu bat ohoratu duen.

» Arta zazue, arrokatik ateratua izan den Arri hori, zeren erranen baiterantzue izan dela Sarako herrian gizon bat, zeruko dohainez berregindua, chede onez gauditua lurreko gauzak, eta gizonaren bihotza ungi ezagutzen zituena, eta beti bertutearen bidean, Eskual-herriaren eta Eskuaren amodioan, Inrean bizi izan dena. Haren izena Eskual Herrian, izar baten pare izanen da. Beti distiatuko du etorkisunean gizon hautuen orhoitzapenak egiten duen bezala munduan, zeren ibili eta egin dituen urrats guzietan Eskual-Herri maitea, eta Eskuara gure mintzaira ederra, baitzitu beti gogoan, ezpainetan, eta bihotzean.

» Bizi bedi beti ! Eskual Herriaren izena !

» Bizil Sarako herri ederraren aipamena !

» Eta bizi bedi beti ! Elissambururen Orhoitzapena ! »

Voici la traduction française de ce discours :

« **CHERS COMPATRIOTES BASQUES,**

» Le pays de Sare est en joie aujourd'hui, parce que, en ce jour de fête locale, il remplit aussi un devoir de reconnaissance. Il y a eu de tout temps, dans ce beau pays, des hommes distingués. De toute façon, il lui est dû d'avoir des fils instruits et renommés.

» Je voudrais aujourd'hui envoyer un souvenir à



ceux qui ont vécu avant nous, et qui ont donné pour le pays basque, pendant qu'ils étaient sur la terre, leur talent, leur science et leur vie entière. C'étaient de vrais fils basques : leurs noms et leur réputation dureront tant que dureront le pays basque, la langue basque et les Basques. Oui, le pays de Sare a le grand honneur d'avoir eu des hommes distingués.

» Je veux vous dire maintenant quelque chose d'Élissamburu, le poète basque. Vous tous qui êtes ici, vous avez connu Élissamburu, vous savez ce qu'il était. Il est bon que d'autres le sachent aussi et qu'ils apprennent combien son cœur était basque et combien il aimait notre cher pays basque.

» Élissamburu naquit à Sare le 14 août 1828 et alla étudier, tout jeune encore, au séminaire de Lanessore. A cette époque, il y avait peu de grandes écoles dans cette région. Élissamburu prit là cette science solide et étendue dont il profita ensuite toute sa vie. Il avait vingt ans quand il se fit soldat et fit le sacrifice de son sang à la France.

» Il entra dans l'armée comme simple soldat. Ce ne fut qu'au bout de trente ans, après avoir couru dans tous les coins de la France et en Afrique, et avoir pris part comme officier aux dernières guerres en Italie et en France, qu'il revint à Sare, son cher pays, pour y couler en paix ses derniers jours. Il y est mort modestement le 2 janvier 1892, entouré de l'estime et de l'affection universelles, ayant consacré

ses dernières années aux fonctions de juge de paix d'Espelette que le Gouvernement lui avait confiées, parce qu'il l'avait reconnu digne de les remplir.

» Pendant toute sa carrière, et partout où il se trouva, Éliissamburu se souvint toujours de son cher Sare et du pays basque. Que de fois, loin, à Paris ou ailleurs, il disait à ses amis : « Il me manque deux choses pour être parfaitement heureux sur cette terre, une femme fille du pays basque, et une petite maisonnette sur une colline à l'abri de la Rhune. » Et il lui en arriva ainsi.

» On a dit que les hommes d'élite ont souvent les mêmes idées et les mêmes aspirations. Un autre poète basque a dit la même chose que lui, en ces termes : « Si Dieu me donne la santé, je trouverai encore une bonne fiancée, Française et même riche, mais je préférerais une Basquaise sans fortune. » Ainsi parlait il y a longtemps le grand Iparraguirre, auquel nous devons le chant de *L'Arbre de Guernica* que nous chantons tous dans le pays basque.

» Éliissamburu a écrit des poésies de toutes sortes, gaies, satiriques et mélancoliques. Qui ne sait et qui n'a entendu chanter, dans nos villages, *La Fête des quatre dames*, où Marie-Martine, cachant sur son flanc une petite outre gonflée, fait pour quatre le signe de trois ? Combien n'en avons-nous pas ri et combien ne rit-on pas encore en l'entendant ? Nous connaissons de même *Le Chien de Mehetegia*, nous

savons aussi quel célèbre testament fit ce pauvre animal. De même, *Le Cordonnier ou l'Homme sage*; quel talent ! quelle connaissance exacte des choses terrestres pour si bien dire !

» Je nomme seulement ici quelques-unes des œuvres d'Élissamburu, telles qu'elles me viennent à l'esprit. Il se peut qu'un jour son fils mette au jour les belles œuvres de son père. Je dois encore cependant dire deux mots de quelques autres œuvres d'esprit qu'a faites Élissamburu. Je nommerai parmi beaucoup d'autres, *Marie, L'Abeille et la fleur, L'Oiseau messager, La Langue basque et le Basque...* Quelles paroles pénétrantes ! quels sentiments doux et surtout allant au cœur, dans ces beaux vers qu'on ne saurait trop louer ! Il semble que le bon sens, toute la vie humaine, ainsi que les pensées les meilleures et les plus agréables de l'homme y soient exprimés. Partout où est allé Élissamburu, il a cherché à apprendre ce qu'était le monde, ce qu'est la véritable humanité, et, semblable au sage, il a parlé, après avoir bien étudié, après avoir bien vu, ce qu'est la vérité, ce que sont les vicissitudes terrestres, et par-dessus tout comment sont le langage et la parole du cœur.

» Là aussi, Élissamburu peut être considéré comme un maître pour tout, parce qu'il sait dire ce qu'il a dans le cœur, toujours droit, toujours prudemment et sans détours. C'est aussi pour cela que les œuvres

d'Élissamburu dureront toujours et que les générations à venir liront toujours avec plaisir les belles choses qu'il a mises dans ses vers.

» Et maintenant, parlons ici des chefs-d'œuvre qu'a faits Élissamburu. Nous connaissons tous, et nous avons tous chanté *Ma maison*. Ces vers suffiraient à immortaliser un homme. Si Iparraguirre a fait *L'Arbre de Guernica*, Élissamburu a fait d'une autre façon sa *Petite Maison de la montagne*, où le cultivateur vit heureux dans la prospérité complète, loin des agitations du monde. On ne saurait mieux exprimer le bonheur terrestre :

» Voyez-vous le matin—quand la lumière commence — sur une petite montagne, — une petite maison à la façade blanche, au milieu de quatre chênes, — une petite fontaine sur le côté, — un chien blanc à la porte ? — C'est là que je vis en paix.

» Quoique ce ne soit pas un château, -- j'aime ma maison natale, — choisie par les ancêtres de nos ancêtres ; — loin de chez moi, il me semble que je suis partout perdu ; — comme je suis né là, c'est là que je laisserai le monde, — si je ne perds pas l'intelligence. »

» Il publia ensuite *Vive la France, Jadis et maintenant, Je vous aime* et *A un ange*. Un mot sur cette dernière chanson. Il la composa après avoir vu pour la première fois à Urrugne celle qui devait être sa femme. Ils se fiancèrent. Élissamburu voulait pour femme

une Basquaise ; il prit une fille d'Urragne, en lui disant :

« Je l'aime, et je ne puis dire — à un ange que je l'aime, — comme le ciel pur le soir — aime l'étoile. — N'est-ce point un malheur de vouloir et de ne pouvoir parler ? — Partout où je suis, j'ai dans l'esprit, — jour et nuit, cet ange ; — de loin j'ai beaucoup de résolution, — mais de près je n'ose plus ; — une fois rapproché, je ne puis plus oser. »

» Il y aurait beaucoup à dire sur les ouvrages qu'a composés Éliassamburu ; on ferait aisément un livre. Je ne veux pas allonger cette note, et je finis en disant quelques mots de *Piarres Adame*.

» Qu'est-ce, qui est-ce que *Piarres Adame* ? C'est quelqu'un et ce n'est personne. Les écrivains prennent un pseudonyme quand ils veulent faire une œuvre ; c'est ce que fit Éliassamburu. Il est vrai qu'à Sare, si l'on en croit les on-dit, il y a eu un homme du nom de *Piarres Adame* qu'Éliassamburu, comme beaucoup d'autres a connu. Mais je n'en répète pas moins que *Piarres Adame* est un nom allégorique, qui parle comme le veut celui qui le fait parler.

» Peu de personnes possèdent le petit livre qui s'appelle *Piarres Adame* ; il n'en a été imprimé que quarante exemplaires. Il avait l'intention d'en faire la suite. Car Éliassamburu considérait *Piarres Adame* comme un fragment de ses œuvres.

» Quel basque pur ! Le langage de ce livre semble

une douce et incomparable source jaillissant du rocher. Un fils de Sare ne pouvait mieux dire. La semence pétrie dans le sol de Sare par Axular a porté un bon fruit...

» Quelle aisance! quelle vivacité ! quelle prudence! quels mots bien trouvés, bien choisis, bien employés! quels grands tableaux dans ce petit livre ! Éliissamburu savait mieux que personne, et personne ne le saura mieux notre bel idiome, notre basque chéri. Il savait ce qu'il devait à ses compatriotes basques, et il leur donnait sans détour les conseils les plus sages.

» De pareils hommes devraient vivre longtemps sur la terre. Mais ils sont mortels, eux aussi, comme les autres. Il avait un grand souci, avant de mourir : il aurait voulu voir tout le monde écrire notre beau basque de la même façon. Cet accord ne s'est pas encore réalisé au jour d'aujourd'hui. Plaise à Dieu que tous ceux qui aiment le basque fassent quelque chose pour remplir les intentions d'Éliissamburu ! Nous le devons à notre vieille langue ; n'y tardons pas trop ; peut-être n'en aurons-nous plus ensuite le temps, comme l'a dit Axular dans son bel ouvrage. Si Éliissamburu est mort, souvenons-nous de ses paroles, souvenons-nous des belles œuvres qu'il a écrites dans sa sagesse...

» Nous posons ici aujourd'hui, avec le consentement des autorités de Sare, une forte pierre, arrachée aux entrailles de la Rhune et sur laquelle nous avons mis

ces mots : « Au poète Éliissamburu, — souvenir — de l'Association Basque. » Pour qu'on sache dans l'avenir comment les prédécesseurs savaient reconnaître et honorer le talent, le savoir, la sagesse des contemporains.

» Gens de Sare qui vivez à présent et qui viendrez dans l'avenir, — souvenez-vous de ce qu'ont fait aujourd'hui une affluence d'hommes, comment ils ont honoré un fils distingué de Sare. Prenez soin de cette pierre extraite du rocher, parce qu'elle vous dira qu'il y a eu à Sare un homme doué des dons du ciel, plein de bonnes intentions, connaissant bien les choses de la terre et le cœur de l'homme, et qui a toujours vécu sur la route de la vertu, dans l'amour du pays et de la langue basque.

» Son nom demeurera dans le pays basque comme un astre sans pareil. Il resplendira toujours dans l'avenir, comme le fait le souvenir des gens distingués, parce qu'il avait toujours dans l'esprit, sur les lèvres et dans le cœur, partout où il allait et à chacun de ses pas, notre cher pays basque et le basque notre belle langue.

» Vive toujours le nom du pays basque ! Vive la réputation du beau pays de Sare ! et vive toujours le souvenir d'Éliissamburu ! »

Les applaudissements couvrent les dernières paroles de l'orateur.

Ensuite un délégué lit le discours de M. Darricarrère, membre de l'Association, qui n'a pu, à son grand regret, assister à la cérémonie.

« JAUNAK ETA ANDREAK,

» Eskuarazaleak Saran ongi-ethorriak garela ikhusi-eta galdetzen baleraukute zergatik, berehala ihardets gindiozokete hala galdetzaileeri ongi-ethorriak garela zeren aspaldi aspaldi-danik herri hau eskuarazale toki izatu baita.

» Gure erran horren alde huna zer argitarat atheratzen ahal dugun :

» Mila sei ehun eta hogoita hamabortzean Juanes Haramburu predikatzailleak, Saratarra zelakotz naski Sarako mintzaijean egin izatu zuen elizarateko liburuto bat: *Debozino eskuarra miraila eta orazinotegia* deitzen dutena; liburu hau izatu da zazpi aldiz bederen arra-imprimaturik. Francisque-Michel Bordeleko Eskola-Haudiko nausi batek dijo huntaz bere Eskual-Herriko ichtorioan :

» Haramburuk egin liburua ezin aurkitu bezain ba-  
» liosa da, zeren ungi izkiribatua baita Sarako Eskua-  
» ra ederrenean. »

» Mila sei ehun eta berrogoita bigan, Saran Sarako Jaun erretor batek, Axular jakintsunak eta hiztun aiphatuak, egin izatu zuen *Gero*, ala *Geroko gero* daritzoten liburu ospe handitakoa.

» Badakizue Axular, eskualdun izkiribatzaile lehenagokoen eta oraikoen artean, dela lehena eta nagusia bezala agertzen zaukuna; gure aintzineko es-



kuarazaleek agur egin zioten; guk ere gorarik, eta buruhasturik, agur egiten diogu; gehiagorik erraiten ahal dugu, guk eskuarazaleek, badadukagula haren liburu eskuara ederrekoak iraunen duela eskuarak diraueino; ondikoz haren lan-egina haichturka darabilate oraiko izkiribatzaile batzuek.

» Hizkuntzaz bertzalde, liburu hauta haren mamiaz aiphamen dagiguntzat, badijogu eztela nehor izatu eskualherriko girichtinoari eskuaraz bere egimbideez hain chuchen eta hain zorrozki eta garbiki mintzatu zaijoenik. »

» Mila sei ehun eta berrogoita hemezortzian Harizmendi, Sarako jaun bikarioak, Euskararat bihurtu izatu zuen Saran: » *Ama birjinaren ofizioa* ». Liburu chume hortan badire hitz-neurtutako salmo eta hymno batzu hain mintzaija lainoan eta lirainean eginak, eta hain ongi burutan parekatuak non, iduri batzaiku, hitz-neurtzaileek, hitz-pikolariek, edo kantore-hontzailiek erakhatspen on baten ekaitzat hartzekoak direla; ondikoz, ordean, ezta izatu eskual-herrian liburu hitz pikotan hurren guzia eginikako hori, bir-berriturik, eta behar bezala aphaindurik, berriz imprimarazi darokunik.

» Mila zazpi ehun eta hemezortzian, Juanes Etcheberri, Jaun mirikuak, eskaini ziotzan, orduko Laphurdiko batzaharrari, eskualdunentzat, eskuaraz bertze hizkuntzarik etzakitenentzat latin-erdararen ikhasteko baitezpadako diren liburutto batzu.

» Haren eskaintza, edo *Gomendiozko karta*, Bayonan imprimarazi zuen Mateo Roquemaurel Imprimatzaillea eta liburu saltzaillea baithan.

» Eskualherria eta eskualdunak bihotz bihotzetik maithe izanez lothu zitzaion lan luze eta ez erretch hari; huna berak zer dijoen bere lan-egiteko hartu zuen chedearen eta hari ziarraizkon nekeen gainean :

» Baldin bertze hizkuntzetan bezala, izan balira lehenagotik liburuak Eskuaraz izkiribatuak, hetan begiratuak eta altchatuak egonen ziren gauzen izenak eta mintzatzeko hitz eta manera eskuarazkoak. Bainan nola izan baitira hain aphurrak eta gutiak eskuaraz argitarat ilkhi diren liburuak, hargatik. . . hitzak eta gauzen izenak. . . joan izan dira aphurbana emeki-emeki bertze gauza guziak bezala trukatuz, eroriz eta ahantziz.

» Lehenago Espainia guzian eta Frantziako hainitz herritan Eskuaraz bertze mintzoric etzelarikan, egun dakhusagu zein herri gutitan mintzo garen Eskuaraz ; eta oraino mintzo garenei-ere eskas zaizkigu hainitz hitz eta izen lehenagokoetarik ; zeren hekien lekhuana hartu baititugu bertze batzuek hitzkuntza arrotzetarik, eta hek-ere ez gisa berekoak guziak, zeren batek hartu baitu kitzkuntza batetik, eta bertzeak bertzetik.

» Hala ezin nagoke erran gabe zein achola guti eta artha aphurra izatu duten Eskualdunek bere eskuaraz..

» Halakotz bada Eskualdunen neke hau ikhususirik hasi nintzen Eskuaraz, Latinez, Frantsesez eta Espainolez hitztegi baten moldatzen ; bide hartaz Eskualdun guziek eta bereziki ene herritar Laphurtarrek zembait.... laguntza izan lezaten gatik ; bere herritik kamporat, ikhi gabe zembait hitzkuntzaren parte bederen ikhasteko. Ordeanoiz eta ere uste bainuen aintzina neramala neure obra, gogora zitzaitan deus guti balio zuela ene trabailuak eta zimendu gabeko obraren pare izanzen zela, baldin lehembizirik ezbanituen moldatzen Eskuarazko lehembiziko hatsapenak latin ikhasteko, zeren hauk baitira zein nahi hitzkuntzaren zimenduak, zainak eta erroak. »

» Horrengatik bada, Jaunak, orai hemen dakhartzetzu, halako maneran moldatuak eta eginak, non haukien bidez estudiantu nahi duenak Eskuaraz Eskualherritik ilkhi gabe ikhas baitetzake latinezko *Declinasionak*, hai halaber *Conjugasinoak* eta lehembiziko hatsapen guztiak.

» Zorigaitzez Etcheberri mirikuak eginikako lan handi horiek galdu izatu dire; zorigaitzez dijogu zeren holako langile artecha, khartsu eta Eskuarazale baten lan-eginak iraun behar baitzuketeen gure eta edozein harrotz-herrietako jakintsunen erakhats-garritzat

» Gaizki erran dugu bada aldebat galdu izatu direla Etcheberri mirikuaren aiphatu ditugun lan-eginak ; huna zertan egiaren mugarrira iragan dugun : aita Larramendi gipuzkoarrak bere hitztegi mila zazpi ehun eta

berrogoita hortzean imprimatuan erraiten daroku xxxvj plaman :

» El doctor Juan de Etcheberria, natural de Sara en Labort, oy Medico de la villa de Azkoitia, muy docto y amante de su Lengoa, tiene años ha compuesto un Diccionario quadrilingue de Bascuence, castellano, Francés, y Latin, que impresso pudiera servir para entender los pocos libros que ay en Bascuence, aunque no con toda extension. Avrà diez o doce años, que estando de passo en Azkoitia, me lo fio por dos dias, y entresaquè muchas voces del dialecto Labortano, para ponerlas despues en las correspondientes del castellano. Harto me huviera alegrado, que huviera precedido la impression deste Diccionario para valerme del trabajo ageno, sin ofension de su autor, en quanto dixesse bien con la idea del mio.

» Beraz ageri da, espainiako erdaran Larramendik erran daukunik. Etcheberri mirikuaren hitztegitik hitz asko bildu zituela eta bere hiztegian kokatu.

» Agian noizpait norbaitek bilduko ditu, jakintsun lehezkoen bozgarri, gure eskuarazko hitz zahar oraino hor-hemenka doi-doia bizirik gordeak eta banatuak daudezenak!

» Horra bada nor eta nolakoak izatu diren, gure jakineko eta iduriko, aspaldi duela bere burua erakhutsi duten Sarako Eskuarazaleak.

» Gure mendeko eskuarazaleetan bertze batzu oraino aiphatzeko baditugu :

» Gehienek ezagutu duzue Ithurbide zena, miriku eta Sarako hauzapheza : Eskualdun ikhustatez betherikako harrek bere Eskuarazaletasunaren lekhuko utzi daroku Sarako mintzaija ederrean imprimaturik : *Ichtorio saindua laburzki galde eta erreputaz ; Jaun hura ere Sarako seme on bezain eskuarazale ona izatu dela ezta dukagu ahantzirik. »*

Ce qui signifie :

« MESDAMES ET MESSIEURS,

» En voyant qu'amateurs de la langue basque nous sommes les bienvenus à Sare, si l'on nous demandait pourquoi, nous pourrions répondre que nous sommes ainsi les bienvenus parce que ce pays de Sare, est depuis très longtemps, cet endroit où le basque a été cultivé.

» A l'appui de ce dire, voici ce que nous pouvons publiquement faire connaître :

» En 1635, Jean de Haramboure, prédicateur, a composé dans ce langage de Sare, sans doute parce qu'il était de Sare, son petit livre d'église intitulé : *Miroir et Oratoire de dévotion manuelle*; ce livre a été réimprimé sept fois au moins. M. Francisque Michel, professeur à la Faculté de Lettres de Bordeaux, a dit, dans son livre sur le *Pays Basque* : « Le livre de J. Haramboure est aussi précieux qu'introuvable, car il est fort bien écrit dans le beau basque de Sare. »

» En 1642, un curé de Sare, le savant et l'illustre écrivain Axular, a composé à Sare son *Après* ou *Après après*, ce livre dont la réputation est si grande. Vous savez qu'Axular, parmi les écrivains basques anciens ou modernes est le premier et apparaît comme le maître. Nos prédécesseurs dans l'étude du basque l'ont salué ainsi; nous le saluons à notre tour plus encore et la tête découverte; et de plus nous pouvons dire, nous basquistes, que nous tenons pour certain que ce magnifique livre basque durera tant que durera la langue basque; malheureusement quelques écrivains d'aujourd'hui traitent ce chef-d'œuvre à coups de ciseaux. En dehors du langage d'ailleurs, si nous examinons la substance de ce livre, nous dirons que personne n'a jamais parlé aux chrétiens du pays basque de leurs devoirs d'une façon aussi précise et aussi nette.

» En 1658, Harismendi, vicaire de Sare, a traduit en basque à Sare, l'*Office de la Vierge Mère*. Dans ce petit livre on trouve quelques psaumes et hymnes rendus dans un langage si naturel et si coulant et répondant si bien à son but, qu'il nous semble que les poètes, les érudits ou les chanteurs y trouveraient d'excellents modèles; cependant il ne s'est encore trouvé personne dans le pays basque pour faire réimprimer en le renouvelant et en le traitant comme il convient, ce livre à peu près inimitable par la précision de son style.

» En 1718, Jean Etcheberri, médecin, offrit à l'as-

semblée d'alors de Labourd, quelques petits ouvrages qui avaient pour but d'enseigner le latin aux Basques, à ceux qui ne savaient d'autres langues que le basque. Son offre ou sa *Lettre de recommandation*, il la fit imprimer à Bayonne, chez Mathieu Roquemaurel, imprimeur et libraire. Comme il aimait le pays basque et les Basques, il s'appliqua à ce travail long et pas facile. Voici ce qu'il dit lui-même de la peine qu'il lui avait causée et des ennuis qui en furent la suite :

» Si, comme dans les autres langues, il y avait eu des livres anciennement écrits en basque, on y trouverait notés et signalés les noms de choses ainsi que les tournures de phrases basques. Mais comme il y a très peu et de très peu d'importants ouvrages publiés jusqu'ici en basque, ... les mots et les noms de choses se sont peu à peu et insensiblement, comme toutes les autres choses, modifiés, perdus et oubliés.

» Bien que jadis, dans toute l'Espagne et dans une grande partie de la France, il n'y avait pas d'autres langues que le basque, nous voyons dans combien peu de villages, nous parlons basque, et encore, même à nous qui le parlons, il nous manque beaucoup d'anciens mots et d'anciens noms, parce que, à leur place, nous avons pris des mots aux langues étrangères, et encore ne sont-ce pas toujours les mêmes, parce que l'un les a pris dans un idiome et l'autre dans un autre.

» Ainsi et je ne puis m'empêcher de dire quel peu

de souci et quel manque de soin ont eu les Basques de leur basque.

» C'est pourquoi voyant cette négligence des Basques, je me suis mis à rédiger un Dictionnaire basque, latin, français et espagnol ; par ce moyen tous les Basques, et surtout mes compatriotes du Labourd, puissent y trouver quelque assistance pour, sans sortir de leur pays, apprendre au moins quelque partie d'un langage. Mais, cependant, comme je pensais à avancer mon œuvre, il me vint à l'esprit que mon travail vaudrait peu et qu'il ressemblerait à un ouvrage mal assis, si auparavant je ne rédigeais en basque les premiers éléments de la grammaire pour apprendre le latin, car ce sont là les fondations, les bases et les racines de n'importe quel idiome.

» C'est pourquoi donc, Messieurs, je vous les apporte rédigés de telle façon que, par leur moyen, celui qui veut étudier en basque, sans sortir du pays basque, puisse apprendre les *déclinaisons* aussi bien que les *conjugaisons* latines, ainsi que tous les premiers éléments ».

» Par malheur, ces travaux qu'avait faits le docteur Etcheberri ont été perdus ; nous disons par malheur, parce que les œuvres d'un travailleur si soigneux, si ardent, si amateur de basque auraient dû durer comme exemple pour les savants de notre pays et de tous les autres pays étrangers.

» Mais nous avons mal dit en constatant que les



travaux mentionnés par nous du docteur Etcheberri se sont entièrement perdus : voici en quoi nous avons dépassé les bornes de la vérité. Le Père guipuzcoan de Larramendi nous dit à la p. xxxvj de son Dictionnaire, imprimé en 1745 : « Le docteur Jean de Etcheberri, originaire de Sare en Labourd, aujourd'hui médecin de la ville d'Azcoitia, très savant et très amant de sa langue, a composé depuis de longues années un Dictionnaire en quatre langues : basque, espagnol, français et latin, qui, s'il était imprimé, pourrait servir pour faire entendre, quoique d'une façon pas absolument complète, le peu de livres qu'il y a en basque. Il doit y avoir de dix à douze ans que, me trouvant de passage à Azcoitia, il me le confia pour deux jours et j'en tirai beaucoup de mots du dialecte labourdin pour les intercaler ensuite parmi mes traductions de l'espagnol. J'aurais été de beaucoup plus satisfait que l'impression de ce Dictionnaire ait déjà eu lieu, afin de pouvoir me servir du travail d'autrui sans faire aucune espèce de tort à son auteur...

» Il paraît donc de ce que nous dit Larramendi dans le langage d'Espagne qu'il a pris beaucoup de mots du Dictionnaire du docteur Etcheberri et qu'il les a mis dans le sien'.

1. Pouvreau, dans son *Dictionnaire* basque français manuscrit, conservé à la Bibliothèque Nationale à Paris, cite plusieurs fois le Dictionnaire d'Etcheberri. Mais cet Etcheberri ne pouvait être celui de 1718, car Oihenart qui paraît avoir eu le manuscrit sous les yeux écrit à Pouvreau en 1661 : « feu M. d'Etcheberri. » Pouvreau ne cite chaque fois que le mot basque et sa traduction latine (J.V.).

» Plaise au ciel qu'un jour quelqu'un recueille, à la grande joie des savants véritables, les vieux mots de notre langue basque à peine vivants çà et là, qui se cachent et sont comme inutilisés !

» Voilà donc quels ont été et ce qu'ont été, autant que nous pouvons le voir et le connaître, les basquistes de Sare qui ont vécu dans les siècles passés.

» Nous avons encore à mentionner quelques personnes parmi les basquistes de notre siècle.

» La plupart d'entre vous ont connu feu M. Dithurbide, médecin et maire de Sare. Ce Basque éminent nous a laissé comme témoignage de sa compétence en basque un livre imprimé dans le beau basque de Sare l'*Histoire sainte* abrégée par demandes et par réponses. Nous ne saurions oublier que ce Monsieur était aussi bon basquistes que bon fils de Sare. »

Le travail de M. Darricarrère, attendu avec une certaine curiosité, a pleinement satisfait l'auditoire. M. Darricarrère a dû se livrer à beaucoup de recherches pour compléter son étude biographique. Il s'est acquitté de son mandat en philologue consommé. Nous sommes heureux de rendre ici un hommage très mérité à ce vaillant bascophile, que l'Association Basque est fière de posséder dans son sein.

Enfin, un autre délégué lit le remarquable discours du savant professeur à l'École des langues orientales vivantes, M. Julien Vinson, membre de l'Association, retenu au Congrès des Orientalistes qui a lieu en ce moment à Paris :

« On parle beaucoup de « la tradition » depuis quelque temps dans notre cher pays basque ; et puisque

ce mot paraît à la mode, je demande la permission de l'employer à mon tour. Seulement je le prendrais dans une acception plus large et plus exacte, je crois, que ceux qui en abusent, si j'ose m'exprimer ainsi. Pour eux « la tradition » n'est qu'une expression respectable à l'abri de laquelle ils pensent dissimuler la conservation des préjugés, le culte des routines surannées et la perpétuité des abus.

» Pour nous, la tradition, c'est l'étude attentive et prudente du passé, non pas pour y voir tout en beau ou en grand, mais pour y chercher la raison d'être des choses actuelles et les lois générales du développement de l'humanité.

» C'est ainsi que, dans cette commune de Sare, qui est depuis longtemps comme le cœur du pays, où se sont alimentés tant d'écrivains et de basquaisants illustres, depuis Malterre il y a près de trois siècles jusqu'au professeur Schuchardt il y a dix ans à peine; c'est ainsi que dans cette commune nous avons voulu élever un monument visible, un monument durable, à la mémoire d'un des plus vaillants citoyens, d'un des cœurs les plus généreux du pays, à la mémoire d'Élisamburu.

» Vous n'attendez pas de moi une biographie complète de notre ami regretté. Qu'importeraient des faits et des dates? Ce qui importe, c'est l'homme lui-même, son caractère, sa haute valeur morale. Ce qui importe aussi et ce qu'il convient de signaler avant tout, c'est

qu'Élissamburu était la représentation aussi exacte que possible du type et de l'esprit basques où se fondent si harmonieusement un mysticisme élevé, une franchise modeste, une haute dignité personnelle et un amour invincible de l'indépendance. Ajoutez-y le culte de la famille, le respect des souvenirs et le patriotisme dans son sens le plus noble et le plus complet.

» Élissamburu peut être envisagé à deux points de vue, comme homme public et comme homme privé.

» Homme public, c'est-à-dire soldat, puis fonctionnaire civil, nous l'avons toujours vu aimable et bon, juste et sévère, indulgent aux faiblesses, implacable au mal ; et toujours il a donné l'exemple de la discipline, de l'amour de l'ordre, sans aller jamais jusqu'au sacrifice de ses idées personnelles. Il voulait convaincre et non contraindre. Avant de commander, il avait su apprendre à obéir.

» Quant à l'homme privé, c'est surtout dans l'écrivain que nous l'apprécierons. Je ne vous rappellerai pas le charme de ses compositions poétiques où la fraîcheur du sentiment s'allie si bien à la pureté de la forme. Élissamburu était un des partisans acharnés, — qu'on me passe le mot, — de la conservation du basque ; non qu'il espérât en faire jamais un idiome local exclusif, mais parce que cette belle langue est presque le seul témoin de l'antiquité du peuple basque, et que c'est une force de plus pour un peuple, qui doit jouer son rôle dans le mouvement démocratique mo-

derne, que d'apporter à la masse des efforts réunis une originalité propre et des qualités particulières.

» Aimons et cultivons à son exemple la langue basque; aimons ce pays si favorisé de la nature et conservons avec un soin jaloux l'exemple et les leçons de ceux qui y ont vécu avant nous, non pour les copier servilement, mais pour les continuer, les développer et contribuer par là au progrès général de l'esprit humain. »

Ce discours a été très goûté et a soulevé des applaudissements répétés.

On procède ensuite au concours d'improvisations. Peu de champions, mais joute assez réussie; les ripostes toujours railleuses des concurrents ont beaucoup fait rire le public. Trois prix ont été décernés à : 1° Zubilibia, de Sare; 2° Duhaldeborde, de Sare; 3° Lastiry, d'Ascain.

Ensuite a lieu le concours des chirola et tambourinaires venus de la Navarre.

Après avoir joué ensemble le *Gernikako Arbola*, les morceaux imposés sont exécutés avec brio, à la satisfaction générale, et trois prix alloués à : 1° Aguirre, de Vera; 2° Verges, de Vera; 3° Aldabe, de Vera.

Enfin et pour terminer la fête, on passe au Concours des Danses Basques. Le Comité, faute de danseurs du traditionnel *Saut Basque*, décide d'ouvrir un concours de fandango, auquel prennent part plusieurs groupes. Quatre prix sont accordés : 1° Aramendy, de Ciboure; 2° Goyty, de Ciboure; 3° Durio, de Ciboure; 4° Lasserre, de Ciboure.

Il était six heures et demie quand le président a levé la séance.

---

---

HISTOIRE  
DE LA  
PRINCESSE DJOUHER-MANIKAM

Roman traduit du Malais

sur le Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris

Par ARISTIDE MARRE

(Suite)

---

Maka kata touan poutri *Djouher Manikam*: « per-gi.lah angkau ber.djalan dehoulou sakarang malam angkau datang.lah kamari, djangan tiada angkau datang karna ini hari siyang hendak ber.djalan takout di.ka.tahou.i olih *Biyapri* ». Maka sembah *Hastri* « baik.lah touankou ! » Maka *Hastri* poun ber.djalan.djalan.lah kasana kamari, me.nanti.kan hari malam. Satelah soudah hari malam, maka *Hastri* poun datang kabaouah roumah *Biyapri* me.nanti.kan ouektou malam, maka di.serou.lah olih *Hastri*

Aussitôt la princesse *Djouher-Manikam* sortit un magnifique costume d'homme, s'en revêtit en y ajoutant une arme semblable à un kandjar et descendit de la maison. Ensuite, montant sur son cheval et le poussant vivement, elle arriva au bas de la colline. Elle se dirigea vers le pays de *Roum* et, continuant son chemin de forêt en forêt, de plaine en plaine, elle parvint

akan touan poutri *Djouher Manikam*. Maka kata touan poutri : « menanti dehoulou karna *Biyapri* itou lagi djaga ». Maka *Hastri* poun sudah mengantouk lalou iya tidor dibaouah roumah *Biyapri* bermoula tali kouda.nia poun di.tambat.kan.nia pada pinggang.nia.

### CINQUIÈME RÉCIT

**El kissah pri mengata.kan tcheritra yang kalima akan hal poutri *Djouher Manikam* touroun deri.atas pendjour roumah gedong itou lalou touan poutri naik ka. atas kouda.nia *Hastri* itou lagi tidor djouga. Maka touan poutri *Djouher Manikam*.poun doudouk di.atas koudania menanti.kan *Hastri* djaga. **Hatta** maka *zanggi* pentchouri itoupoun ka baouah roumah**

à la porte du fort de la ville de *Roum* , au moment où le roi de ce pays venait de mourir.

### SIXIÈME RÉCIT

Où IL EST RACONTÉ COMMENT LA PRINCESSE DJOUHER-MANIKAM MONTA SUR LE TRÔNE AU PAYS DE ROUM.

Lorsque la princesse *Djouher-Manikam* fut arrivée à l'extérieur du fort de *Roum*, elle s'assit dans le *baley*

1. Dans la pièce historique, imprimée à Paris en 1615, intitulée: « Articles du traicté fait en l'année mil six cens quatre, entre Henri-le-Grand, roy de France et de Navarre, et Sultan Amat, empereur des Turcs », on lit dans l'énumération des pays possédés par le sultan : Alep, Damas, Bassrah et *Rom*(sic). Dans le *Makota rādja-rādja* (Couronne des rois), on cite, d'après le *Kitāb adāb es-Selathīn*, trois rois célèbres par leur générosité : le roi de *Roum*, le roi de *Syrie* et le roi d'*Yémen*.

*Biyapri* kendaḡ mentchouri maka iya me.lihat sa'eikor kouda tali.nia ter.tambat pada pinggang *Hastri* itou.maka olih *zanggi* pentchouri itoupoun di.poutous.kan.nia.lah kapada pinggang *Hastri* itou.maka di.hela.nia olih *zanggi* pentchouri itou ka.tengah pandang.maka pada sangka touan poutri *Hastri*, djouga yang menarik kouda ini. **Hatta** maka boulan poun terbit maka di.lihat.nia olih *zanggi* itou sa'orang per ampouan doudouk di.atas kouda terlalou baik rounpa.nia dan tchahaya.nia poun terang ter.lebih indah-indah.Maka *zanggi* pentchouri itoupoun terlalou amat souka.tchita hati.nia.maka kata *zanggi* itou didalam hati.nia : « telah lama.lah akou pergi mentchouri bebrapa arta akou dapat deripada ratna moutiya manikam kou per.olih dan ber.bagai-bagai emas dan perak dan lagi ouarna kaIn deripada kaIn souf saḡelat aIn el banat kou per.olih souatou poun tiada gouna.nia **Adapoun** sakarang ini baharou.lah akou mendapat yang indah-indah ini sakarang kou per.olih sa'orang

en dehors du fort. Elle était merveilleusement belle et ses vêtements tout brillants d'or étaient garnis de pierreries, de perles et de rubis. Un homme venant à passer par là, l'aperçut et demeura saisi d'étonnement et d'admiration, car dans le pays de *Roum* il n'y avait personne qui pût être comparé à ce jeune homme si beau et si magnifiquement vêtu. Il lui demanda : « D'où venez-vous et pourquoi êtes-vous venu ici ? » La princesse répondit : « Je ne connais pas le lieu où je me trouve en ce moment, et je viens de la ville de *Damas*. » Cet homme de *Roum* prit congé et s'en alla se présen-



akan istri-kou dan tchahaya mata.kou dan bouah hati.kou baharou.lah senang rasa hati.kou sebab kou per. olih istri ini. **Adapoun** akan roumah *zanggi* pentchouri itou di.atas kamountchak boukit maka touan poutri *Djouher Manikam* poun di.baoua.nia.lah ka roumah.nia.maka di.toundjouk.kan.nia.lah segala isi roumah-nia dan di.serah.kan.nia kapada touan poutri *Djouher Manikam*, maka kata *zanggi* itou kapada touan poutri *Djouher Manikam* : « Hey adinda touan hamba. lah yang ampounia isi roumah hamba ini barang ka.hendaḡ hati touanhamba.lah ». Maka kata touan poutri *Djouher Manikam* : « diam.lah angkau dehoulou ». Maka touan poutri poun fikir dalam hati.nia : soudah.lah ountong.kou ini dehoulou soudah.lah akou doudouḡ kapada *Biyapri* sakarang ini djatoh poula kapada tangan *zanggi* pentchouri ini poula itoupoun.soudah.lah dengan eradat Allah taala djouga yang ber.lakou atas hamba.nia ». Maka *Zanggi* pent-

ter au *mangkouboumi*' ; il lui rapporta tout ce qu'il avait vu.

Le *mangkouboumi*, après l'avoir entendu, sortit promptement pour aller trouver le jeune homme. Dès qu'il se fut approché de lui et qu'il eut vu sa beauté remarquable et les splendides vêtements garnis de pierrieres, de perles et de rubis dont il était paré, le *mangkouboumi* s'assit auprès de lui et dit : « Jeune homme !

1. Le *mangkouboumi* est le premier ministre, le grand vizir, chez les peuples malais et javanais. Ce titre, cette dignité signifie à la lettre : « qui tient le pays dans son giron, c'est-à-dire en tutelle ou sous sa garde. »

chouri itou hendak meng.hampir.kan touan poutri *Djouher Manikam*; maka kata touan poutri itou : Djangan.lah angkau hampir dehoulou karna akou lagi ber.nadzar kapada Allah taala tiga hari lagi tiada bolih melihat mouka laki-laki yang lain ». Maka *sanggi* pentchouri itoupoun meng.ambil minoum.an.nia.maka kata *sanggi* pentchouri itou : « mari.lah kita minoum dehoulou ! » Maka kata touan poutri *Djouher Manikam* : tetapi pada bitchara akou djika kita minoum dehoulou ber.doua, angkau poun mabok akou poun mabok nistchaya akou di.ambil orang deripada mou dan angkau poun di.bounouh.nia. Djika demikian mari.lah akou meng.isi.kan piyalâ itou angkau minoum dehoulou itou, apabila soudah angkau pouasa minoum, maka akou poula minoum angkau meng.isi piyalâ itou », maka *sanggi* pentchouri itoupoun terlalou amat soukatchita hati.nia men.dengar kata touan poutri demikian itou maka kata.nia : « benar.lah kata

d'où venez-vous ? Pourquoi êtes-vous venu dans ce pays ? » La princesse répondit : « Je veux parcourir le monde pour mon agrément, telle est ma volonté ! » Le *mangkouboumi* reprit : « Voulez-vous que nous vous fassions roi dans ce pays-ci ? » La princesse répliqua : « Pour quel motif voudrais-je être fait roi dans ce pays ? Par quel moyen d'ailleurs ? » Le *mangkouboumi* répondit : « Notre roi est mort ! » — Est-ce qu'il n'a pas d'enfant ? dit la princesse. — Le roi a laissé un enfant, répondit le *mangkouboumi*, mais il est encore bien petit et incapable de gouverner ses sujets ; c'est pour cela que nous vous ferions roi dans

touankou itou », lalou iya mem.bri.kan tempat itou kapada tangan tauan poutri *Djouher Manikam* dengan souka.tchita.nia kapada tangan *zanggi* itoupoun minoum.lah | satelah bebrapa poula gelas iya minoum. **Hatta** maka *zanggi* itoupoun mabok.lah ter.hantar saperti bangkei tiada khabar akan diri.nia, | maka touan poutri *Djouher Manikam* poun mengalouar. kan pakeyan yang indah-indah lalou iya memakei tchara laki.laki dan memakei sendjata saperti kandjar. Maka touan poutri poun touroun deri roumah itou lalou naik iya ka.atas kouda.nia maka di.gertak.kan. nia kouda.nia touroun ka.boukit itou lalou iya menoudjou djalan ka binoua *Roum* deripada souatou rimba datang kapada souatou rimba dan deripada souatou padang datang kapada souatou padang.maka sampey.lah baginda di.louar kota binoua *Roum*. **Adapoun** radja didalam binoua *Roum* baharou iya mati.

ce pays. » La princesse *Djouher-Manikam* reprit : « Pourquoi non ? qu'est-ce qui s'y opposerait ? Si vous tous, vous voulez suivre mes conseils, j'accepterai la royauté dans ce pays. » Le ministre dit : « Et pourquoi nous tous ne voudrions-nous pas suivre les commandements de mon seigneur ? »

Le *mangkouboumi* la conduisit au palais ; tous les *mantri* et les *houloubalang* s'assemblèrent pour proclamer roi la princesse *Djouher-Manikam*. Cela fait, la princesse prit le nom de *Radja Châh Djohon*. Après quelque temps de règne, son esprit de justice et sa parfaite équité dans le gouvernement de ses sujets

## SIXIÈME RÉCIT

El **kissah pri** mengata.kan tcheritra yang ka. anam tatkala touan poutri *Djouher Manikam* menjadi radja di binoua *Roum*. **Hatta kalakian** satelah sampey.lah touan poutri *Djouher Manikam* di luar kota nagri *Roum* maka doudouk.lah touan poutri *Djouher Manikam* pada balei di luar kota itou rounpa. nia terlalou indah-indah dan pakeyan.nia poun serba ka.emas.an yang ber.tatah.kan ratna moutia manikam, maka ada *sa.orang.orang* laki-laki lalou di luar kota itou **iani** di luar kota nagri *Roum* itou, maka di.lihat.ria rounpa orang mouda itou, maka itoupoun heiran.lah dan ter .tchengang .tchengang me.lihat rounpa baginda itou tiada.lah ada banding.an.nia didalam nagri *Roum* itou serta dengan pakeyan.nia patout sakali yang demikian itou | maka orang itou-

avaient rendu son nom célèbre dans tous les pays étrangers. *Radja Châh Djohon* dit à son ministre: « O ministre ! fais-moi construire un *baley* en dehors du fort ; » et aussitôt les *mantri* et les *houloubalang* ordonnèrent aux habitants de construire ce *baley*.

Dès que la construction fut achevée, on vint l'annoncer au roi. Celui-ci dit alors: « O *mangkouboumi* ! y a-t-il dans mon royaume un homme qui sache peindre ? — « Oui, Monseigneur, Roi du monde, il y a ici un peintre habile. » — « Qu'on fasse venir ce peintre ! » — « Immédiatement, Monseigneur », dit le *mangkouboumi*, et il ordonna à un esclave d'aller mander le peintre.

poun ber.tania kapada orang mouda itou kata.nia « hendak kamana touanhamba dan derimana touanhamba datang ini? | » Maka kata touan poutri *Djouher Manikam* adapoun hamba ini tiada ber.ka.tahou.an tempat hamba doudouk akan sakarang ini hamba datang deri nagri *Damsik* maka orang itoupoun ber.mohon.lah kapada orang mouda itou lalou iya pergi meng.adap mangkouboumi be.per.sembah.kan saperti yang di.lihat.nia itou samoua.nia di.kata.kan.nia kapada mangkouboumi | di.dengar olih mangkouboumi sembah orang *Roum* itou.maka mangkouboumi poun sigra.lah iya ka louar men.dapat.kan orang mouda itou. Satelah hampir lah mangkouboumi kapada orang mouda itou maka di.lihat.nia olih mangkouboumi rouna.nia poun terlalou indah-indah dan pakeyan.nia poun ber.tatah.kan ratna moutia manikam, maka mangkouboumi poun doudouk dekat orang mouda itou seraya ber.tania kata.nia : « Hey orang mouda derimana

Le peintre vint en toute hâte et entra en la présence de *Radja Châh Djohon*, en se prosternant le front jusqu'à terre. Le prince lui dit : « O peintre ! est-ce que tu as une fille sachant peindre ? » Le peintre répondit : « Oui, Monseigneur, Roi du monde, j'ai une fille très habile dans l'art de la peinture ». — « Dis à ton enfant de venir ici. » — Le peintre se prosterna de nouveau, puis il alla chercher sa fille. « O mon enfant ! lui dit-il, le fruit de mon cœur, viens, le roi t'appelle ! » Alors la fille du peintre, promptement se mit en route, accompagnée par son père.

Ils entrèrent ensemble en la présence du roi, qui se

touanhamba datang ini maka touanhamba datang ka nagri ini ». Maka kata touan poutri itou **adapoun** hamba ini hendak ber.maïn.maïn sa.genap nagri orang itoulah ka.hendak hamba ». Maka kata mangkouboumi : « maou.kah touanhamba kami djadi.kan radja dalam nagri ini ? » Maka kata touan poutri *Djouher Manikam* itou : « apa sebab.nia maka hamba hendak touanhamba djadi.kan radja dalam nagri ini kamana pergi.nia ». Maka sahout mangkouboumi « **adapoun** radja kami soudah mati » ; maka kata touan poutri itou « tiadakah radja beranak ? » maka kata mangkouboumi « ada djouga radja ber.anak itou tetapi iya masih ket-chil, belom tahou iya memerentah. kan segala rayat itoulah sebab.nia maka touanhamba kami djadi.kan radja didalam nagri ni ». maka sahout touan poutri *Djouher Manikam* : « apatah salah.nia djika touanhamba sakalian maou menourout bitchara hamba maka hamba poun maou ka.radja.an didalam nagri ini ».

trouvait encore au milieu de ses *mantri* et de ses *hou-loubalang*. Le peintre etsa fille se prosternèrent le front contre terre. Le prince dit : « Peintre, est-ce là ta fille ? » — « O Monseigneur, Roi du monde, oui, c'est là mon enfant ! » — « Eh bien ! dit le roi, venez ! entrez avec moi dans l'intérieur du palais ! » Et en même temps le prince partit et rentra dans ses appartements, suivi de la fille du peintre. Il se dirigea vers un endroit retiré, et là il dit : « Ma sœur, faites, je vous prie, mon portrait, et tâchez de le faire bien ressemblant ». Alors la princesse *Djouher-Manikam* se revêtit d'un habillement de femme, et sous ce costume elle était

Maka kata mantri itou : mengapa.tah maka kami sakalian tiada maou menourout perentah touankou itou ? » maka di.baoua olih mangkouboumi ka astana itou, maka segala mantri dan houloubalang poun ber.himpoun akan me.naik.kan touan poutri *Djouher Manikam* itou radja. Satelah soudah itou maka touan poutri *Djouher Manikam* poun me.nama.I diri.nia radja *Chah Djohon*. Satelah bebrapa lama.nia dalam ka.radja.an itou terlalou sakali adil.nia baginda pada meng.koukoum.kan dengan sa.benar.nia dan nama.nia poun machour.lah pada segala nagri yang lain. Maka kata radja *Chah Djohon* kapada mantri : « Hey mantri per.bouat.kan akou sa.bouah balei di.louar kota int.maka segala mantri dan houloubalang poun meniourouh segala rayat itou ber.bouat souatou balei di.louar kota itou. Satelah soudah balei itou maka di.sembah.kan.nia kapada baginda itou maka kata baginda : « Hey mangkouboumi ada.kah orang yang

ravissante. Cela fait, elle ordonna de la peindre ainsi ; l'artiste réussit parfaitement et le portrait était tout à fait ressemblant, car la fille du peintre était très habile. Quand son œuvre fut achevée, elle reçut en don un *keti d'or*<sup>1</sup>. Le prince lui dit : « O ma sœur ! que ceci demeure tout à fait secret ; gardez-vous de le révéler à qui que ce soit au monde ; si vous le disiez, je vous ferais périr, vous avec votre père et votre mère ». La fille du peintre répondit : « O Monseigneur ! Roi du monde ! de quel front votre servante oserait-elle

1. Le *keti* est un poids qui fait la centième partie d'un *pikoul* ; il correspond à 663 grammes, 177 milligrammes.

tahou menoulis dalam nagri.kou ini? » maka sembah mangkōboumi : « iá touankou chah alam ada orang yang pandei menoulis touankou ini.maba baginda berkata : « panggil.han akou si.penoulis itou ». maka sembah mangkouboumi « demi iá touankou » maka mangkouboumi poun meniourouh.kan sahaya.nia memanggil penoulis itou. Maka si.penoulis poun sigra datang lalou masouk mengadap radja *Chah Djohon*. maka iyapoun meniembah lalou ka tanah kapala.nia. maka kata baginda kapada si.penoulis itou : « Hey penoulis adakah ber.anak perampouan yang tahou menoulis? » Maka sembah.nia si.penoulis itou : « iá touankou chah alam ada anak hamba perampouan touankou terlalou pandei menoulis iya ». Berkata radja *Chah Djohon* : « panggil.kan akou akan anak.mou itou kamari ». Maka penoulis itoupoun meniembah lalou iya pergi memanggil anak.nia kata.nia kapada anak.nia : « Hey anak.kou bouah hati.kou mari

enfreindre les commandements de Votre Majesté ? » Elle se prosterna et demanda la permission de s'en retourner dans sa maison. .

*Radja Châh Djohon* en présence de ses ministres et de ses sujets, dit au *mangkouboumi* : « O *mangkouboumi* ! dépose ce portrait dans le *baley* qui est en dehors du fort. Quand tu l'auras suspendu au *baley*, fais-le garder par quarante hommes. Si quelqu'un, en venant à ce portrait, se met à pleurer ou à l'embrasser, saisis-le et amène-le-moi ! » Le portrait fut suspendu au *baley* et le *mangkouboumi* ordonna à un officier de le garder avec quarante soldats.



angkau di.panggil oleh radja ! » maka anak penouils itoupoun sigra.lah iya ber.djalan denhan di.iring.kan oleh bapa.nia masouk mengadap radja itou.maka baginda poun lagi semayan di.hadap oleh segala mantri dan houloubalang.maka si.penouils poun datang dengan anak.nia.maka iyapoun soudjoud kapala.nia lalou ka.tanah.maka kata baginda » Hey penouils ini.kah anak.mou? » maka sembah penouils itou : « iâ touankou Chah alam ini.lah anak hamba, iâ touankou », maka kata baginda : « hey penouils mari.lah angkau masouk kadalam astana Seraya baginda berangkat masouk. maka anak penouils poun masouk-lah iya meng.ikout baginda itou.maka baginda pouñ pergilah kapada tempat yang sounyi.satelah itou maka kata baginda : « Saoudara.kou toulis.kan apalah roupakou ini, djangan ber.salag.an lagi », maka touan poutri *Djouher Manikam* poun memakey pakey.an tchara perampouan roupa.nia.baginda poun terlalou amat

### SEPTIÈME RÉCIT

OU L'ON FAIT CONNAITRE TOUTES LES CIRCONSTANCES  
DE L'ARRIVÉE AU PAYS DE ROUM DU VOLEUR ÉTHIOPIEN,  
DE BIYAPRI ET DU ROI CHAH DJOHON.

Quand le voleur éthiopien sortant de son ivresse se fut réveillé, il vit que la princesse *Djouher-Manikam* n'était plus dans son logis. Alors il descendit de sa maison en pleurant, il la quitta et se mit en route, allant de pays en pays jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans la ville de *Roum*. Là il vit un *baley* et appendu à ce *baley* un portrait qui ressemblait parfaitement à la

elok. Satelah soudah maka di.sourouh.nia toulis sa-  
perti rounpa baginda itou.maka di.toulis.nia.lah olih  
penoulis itou tiada lagi ber.salah.an rounpa.nia itou  
dengan gambar.nia itou terlalou sakali bidjaksana  
anak penoulis itou. Satelah soudah di.toulis.nia maka  
di.anougraha.i.sa.kati emas kapada si.penoulis itou.  
Maka kata kaginda : « Hey saoudara.kou **adapoun**  
rahasia.kou ini sa.kali-kali djangan kau kata.kan sa'  
orang kapada sa'orang djoua poun dan djika kau kata.  
kan nistchaya kou bounouh dengan ibou bapa.nia itou».  
Maka sembah anak penoulis itou : « iâ touankou Chah  
alam brapa.kah besar batök kapala hamba maka hamba  
berani me.lalou.I perentah touankou chah alam itou.  
maka iyapoun mendjoundjoung douli. Satelah soudah  
itou maka iyapoun bermohon poulang ka roumah.nia  
maka radja *Chah Djohon* poun di.hadap olih mantri  
rayat.nia. Maka kata baginda kapada mangköboumi :  
« Hey mangköboumi taroh.kan olih mou gambar ini

princesse *Djouher-Manikam* ; vite il monta au *baley*  
et tenant le portrait dans ses bras, il le couvrit de  
baisers tout en pleurant. « O malheureux que je suis,  
s'écria-t-il, voici le portrait de ma bien-aimée que je  
cherche ! Où peut-elle être ? » Les gardes du *baley*  
ayant vu l'acte de l'Éthiopien, se saisirent de lui et  
l'amenèrent devant le roi. Ils racontèrent le fait. Le  
prince dit : « Voleur éthiopien ! pourquoi t'es-tu con-  
duit ainsi à l'égard de ce tableau ? » L'Éthiopien répon-  
dit : « O mon Seigneur, Roi du monde, je vous demande  
mille et mille fois pardon. Votre serviteur va dire la  
vérité. Si l'on me tue, je mourrai ; si l'on me pend

pada balei yang di luar kota ini. Satelah soudah angkau gantong.kan pada balei itou maka angkau sourouh tounggouh.i kapada ampat pouloh orang. **Adapoun** djikalau ada orang datang kapada gambar itou menangis atau memelouk dan men.tchioum gambar itou, maka langkap olih mou baoua kamari kapada kou ». Satelah soudah maka gambar itoupoun di.gantong.kan orang.lah kapada balei itou maka di.sourouh.kan tounggou.i olih mangkoboumi pada sa'orang penghoulou dengan ampat pouloh orang rayat itou.

### SEPTIÈME RÉCIT

**El kissah maka datang.lah tcheritra yang ka.** *toudjouh pada meniata.kan pri hal ahoual zanggi dan Biyapri dan radja Chah Djohon sakalian itou datang.lah ka binoua Roum. Hatta* maka zanggi pentchouri itou poun ingat.lah iya deripada mabok.

je serai élevé bien haut ; si l'on me vend, je serai emmené bien loin ! O Roi du monde ! écoutez les paroles de votre humble esclave ! Une certaine nuit que j'étais parti pour voler, je trouvai un cheval, et sur ce cheval il y avait une femme de la plus merveilleuse beauté. Je l'emmenai dans ma maison, je pris de la boisson et je bus plus que de coutume, je m'enivrai et m'endormis. Ma bien-aimée avait disparu, je devins fou, et c'est ainsi, ô Roi du monde ! que votre esclave est arrivé près du fort et qu'il a vu le portrait suspendu au *baley*. Ce portrait est l'image fidèle de ma bien-aimée ; et voilà pourquoi je pleure ! » Le prince

nia itou maka iyapoun bangoun deripada tidor.nia, maka di.lihat.nia touan poutri *Djouher Manikam* tiada lagi di roumah nia. Maka *zanggi* pentchouri poun touroun.lah iya deripada roumah.nia seraya dengan tangis.nia lalou iya meninggal.kan roumah tangga.nia, maka iya ber.djalan deripada souatou nagri datang kapada souatou nagri hingga datang iya ka binoua *Roum*. Maka iya poun me.lihat sa.bouah balei itou maka di.lihat.nia ada souatou gambar tergantong pada balei itou rounpa.nia sa.roupa dengan touan poutri *Djouher Manikam* itou.maka sigra iya naik ka.atas balei itou lalou iya memelouk dan men.tchioum gambar itou dengan tangis.nia.maka kata *zanggi* itou : « Ouéh tchelaka.kou saperti ini.lah rounpa.nia kakasih.kou yang kou.tchahari ini di.mana gerangan iya ». Maka *zanggi* itou poun di.lihat olih penounggouh balei lalou di.tangkap.nia di.baoua.nia kapada radja serta di.per.sembah.kan.nia barang la-

dit : « O mon *Mangkouboumi*, que cet homme soit gardé soigneusement, qu'il soit bien traité et qu'on lui donne à manger ! »

D'autre part *Biyâpri*, les quarante jours écoulés. étant monté sur la terrasse, vit que la princesse *Djouher-Manikam* n'y était plus ; il devint fou, abandonna sa maison et toutes ses richesses, et se faisant derviche, il s'en alla de pays en pays cherchant la princesse *Djouher-Manikam*, sans jamais pouvoir la rencontrer. Passant au pays de *Roum*, il vit le *baley* situé en dehors du fort et s'y arrêta. Alors il aperçut le portrait et l'observant avec la plus grande attention, il se prit

kou.nia.Maka kata baginda itou : « Hey *zanggi* pentchouri mengapa.tah maka pekerti.mou demikian itou kapada gambar.kou itou maka sembah *zanggi* itou : « iá touankou Chah alam hamba memohon.kan ampoun beribou-ribou ampoun, berkata benar.lah hamba.mou ini, djika di.bounouh hamba mati, dan djika di.gantong hamba tinggi, dan djika di.djoual hamba djaouh, iá Chah alam dengar.lah sembah hamba yang di.per.hamba ini. Maka pada souatou malam hamba.mou pergi mentchouri, maka hamba.mou dapat sa.eikor kouda dan di.atas kouda itou ada sa'orang perampouan terlalou elok rouna.nia.maka hamba.mou baoua ka roumah hamba, lalou hamba ambil minouman, maka hamba minoum.lah terlalou baniak deripada dehoulou, maka hamba tidor.lah deri sangat hamba mabok, maka hilang.lah kakasih hamba itou, maka djadi gila.lah hamba mentchahari dia itou deripada souatou nagri datang kapada souatou nagri, demikian.

à pleurer, puis le serrant dans ses bras il le couvrit de baisers. « Hélas ! ma bien-aimée ! s'écria-t-il, voilà bien ton image, mais où peux-tu te trouver ? Il fut saisi aussitôt par les gardes du *baley* et amené devant le roi de *Rouni*. « *Biyápri*, dit le prince, d'où viens-tu et pourquoi t'es-tu ainsi comporté ? » *Biyápri* répondit : « O Monseigneur ! Roi du monde ! votre esclave vous demande mille et mille fois pardon. Je vais parler en toute vérité : si l'on me tue, je mourrai ; si l'on me pend, je serai élevé bien haut ; si l'on me vend, je serai emmené bien loin ! Dans le temps que je revenais de faire mon commerce, je passai sous un arbre

lah iâ chah alam.maka tatkala sampey.lah hamba.mou di louar kota ini maka hamba.mou lihat gambar touankou Chah alam ter.gantong di balei itou, maka pada penglihat hamba tiada.lah ber.salah.an rounpa.nia itou dengan gambar touankou, inilah sebab.nia maka hamba menangis ».

(A suivre.)

---

et je vis que, sur cet arbre, il y avait une femme de la plus merveilleuse beauté. Je la pris et l'emmenai dans la ville de *Bassrah*, je l'installai sur la terrasse de mon magasin. Une certaine nuit, elle disparut sans que je pusse savoir où elle était allée. Alors, ô Roi du monde ! je devins comme un homme fou et je m'expatriai. Étant arrivé au pays de *Roum*, je vis un *baley* en dehors du fort et je vins m'y asseoir. Alors, Monseigneur, j'aperçus un portrait suspendu à ce *baley* ; il ressemblait tout à fait à ma bien-aimée que j'ai perdue. Je la pressai dans mes bras, je la couvris de baisers. Telle est la vérité, ô Roi du monde ! »

(A suivre.)

---

## DU VERBE CONCRET

(Suite et Fin)

---

### III

En Dacotah, le concrétisme est moins complet, mais, dans sa limitation, il est très instructif, parce qu'il nous enseigne le point de départ du processus; d'ailleurs, il est à la troisième puissance, ce qu'il faut retenir, c'est-à-dire que le verbe ne peut s'employer isolément, ni l'autre élément non plus.

Stephen Riggs, dans sa Grammaire du Dacotah, donne la liste limitative des verbes :

<i>baza</i>	lisser, aplanir.
<i>ga, gan, gapa</i>	ouvrir.
<i>gata, guka</i>	répandre.
<i>hinta</i>	enlever avec la brosse.
<i>hunin</i>	tresser.
<i>huva</i>	dégraïsser.
<i>huayan</i>	tromper.
<i>huguza</i>	secouer.
<i>hca</i>	ouvrir, répandre.
<i>h'ci</i>	s'écrouler.
<i>hdata</i>	gratter.
<i>hu</i>	peler, piller.
<i>hugo</i>	écraser.

<i>kawa</i>	ouvrir.
<i>k'co</i>	embarrasser.
<i>hinc'a</i>	gratter, effacer.
<i>kinza</i>	craquer.
<i>konta</i>	entailler.
<i>ksa</i>	séparer.
<i>ks'a, ktan</i>	courber.
<i>mdaza</i>	répandre.
<i>mda iza</i>	éclater.
<i>mdu</i>	mettre en poussière.
<i>mna</i>	déchirer.
<i>mni</i>	disperser.
<i>potu</i>	user.
<i>psaka</i>	se briser en deux.
<i>psan</i>	répandre.
<i>ps'un</i>	disloquer.
<i>pta</i>	couper.
<i>ptanyan</i>	renverser.
<i>ptuza</i>	fendre.
<i>sba</i>	embrouiller.
<i>sbu</i>	pendiller.
<i>sdéca</i>	fendre.
<i>s'ciça</i>	presser.
<i>smin</i>	effacer.
<i>sna</i>	sonner.
<i>sni</i>	cold, gone out.
<i>sota</i>	éclaircir.
<i>s'aka</i>	comprimer.
<i>s'ka</i>	lier.
<i>s'kiç'a</i>	presser.



<i>s'na</i>	manquer.
<i>s'pa</i>	s'arrêter, se désister.
<i>s'pi</i>	trier, cueillir.
<i>s'pu</i>	tomber.
<i>s'uz'a</i>	mush.
<i>taka</i>	toucher, rendre solide.
<i>tan</i>	se joindre.
<i>tepa</i>	s'user.
<i>tic'a</i>	gratter.
<i>tipa</i>	resserrer.
<i>titan</i>	arracher, cueillir.
<i>tkuga</i>	interrompre.
<i>tpi</i>	craquer.
<i>tpu</i>	émietter.
<i>wega</i>	fracturer.
<i>winz'a</i>	soumettre, courber.
<i>zamni</i>	ouvrir.
<i>z'a</i>	remuer.
<i>z'az'a</i>	effacer.
<i>z'in</i>	se raidir.
<i>z'ipa</i>	pincer, serrer.
<i>z'un</i>	déraciner.
<i>z'uz'n</i>	être en pièces.

Voici maintenant les particules qui viennent compléter ces verbes :

*ba* exprime que l'action est faite, en coupant ou en sciant au moyen d'un couteau ou d'une scie.

*bo* signifie que l'action se fait en tirant d'une arme à feu ou d'un arc, ou avec un bâton ou autre instrument ayant un bout. Il exprime aussi l'action

de souffler avec la bouche, et enfin celle de la pluie et de la grêle.

*ka* indique que l'action se fait en frappant comme avec une hache ou une massue, ou en rasant, il signifie aussi l'action du vent ou de l'eau courante.

*wa* indique que l'action est faite par le pied ou en foulant, il exprime aussi toute action involontaire des objets, l'éclat d'un fusil, le craquement du bois d'œuvre, le bruit de l'eau qui bout.

*pa* signifie que l'action se fait en poussant ou en frottant avec la main.

*ya* signifie que l'action se fait avec la bouche.

*yu* exprime simplement que l'action est faite par un autre, il produit le verbe factitif, l'autre personne est considérée comme l'instrument; il convertit aussi le verbe intransitif en verbe transitif.

Voici des exemples :

*pa-ksa*, rompre avec la main; *na-ksa*, rompre avec le pied; *ya-ksa*, rompre avec la bouche; *ba-ksa*, rompre avec un couteau ou une scie; *bo-ksa*, rompre en perçant ou en tirant; *ka-ksa*, rompre avec un bâton ou une hache.

*pa-ktan*, courber avec la main, *na-ktan*, courber avec le pied; *ya-ktan*, courber avec la bouche, *ba-ktan*, courber en coupant, *bo-ktan*, courber en perçant; *ka-ktan*, courber en frappant.

*pa-sica*, détériorer avec la main; *na-sica*, détériorer avec le pied; *ya-sica*, détériorer avec la bouche, maudire; *ba-sica*, détériorer en coupant; *na-ptuza*, se fondre sous l'influence de la chaleur

ou du froid; *na-hba*, tomber; *ka-duza*, couler; comme l'eau; *ka-gan*, passer au travers, comme le vent; *bo-hinta*, écarter en soufflant.

Il y a lieu de faire plusieurs observations intéressantes :

Le *processus* est essentiellement le même qu'en Algonquin, c'est-à-dire que le point de départ est subjectif; l'instrument est la main, le pied, ou des membres du corps humain; puis de l'instrument naturel on passe à l'instrument artificiel : la hache, la flèche, etc., et enfin aux agents naturels, le vent, l'eau. D'autre part, ce n'est pas toujours l'organe ou l'instrument qui est en jeu, mais aussi son action, le bruit de son action. Il y a des transitions très logiques d'un sens à l'autre : *na* exprime l'action du pied, puis le bruit que fait le pied en foulant, enfin tout objet qui éclate, comme s'il était foulé par lui.

L'ensemble de ces préfixes indique les trois instruments naturels ; la main, le pied, la bouche et les dents, et les trois artificiels primitifs : le tomahawk du sauvage, la flèche, le couteau. Les derniers sont comme le prolongement du premier; le concrétisme subjectif persiste donc dans les premiers mots objectifs. Le concrétisme réside en l'application du verbe à l'instrument par une représentation indivisible.

Enfin, la racine des préfixes ne se rencontre que dans le conglomérat. C'est ainsi que la main, *nape*, n'a aucun rapport avec *pa*, ni le pied, *siha*, avec *na*, ni le couteau, *isan*, *miana* avec *ba*, ni la flèche,

*itazapa* avec *bo* ; la bouche *i* et les dents *hi* présentent seules une certaine analogie avec *ya*. Nous croyons que sous ce rapport l'évolution a été la même qu'en Algonquin.

Ce procédé ne règne pas seulement en Dacotah, mais aussi dans les langues apparentées, le Cegiha, le Kwapa, le Kansah, l'Osage, le Teiwere le Winnabaga, le Mandou, l'Hidatsa, le Tutelo, le Biloxi et les autres langues Siouxes.

#### ESQUIMAU

Le verbe concret, dans le sens que nous avons indiqué, se retrouve en esquimau et en groënlandais. Là n'apparaît plus, il est vrai, la différence entre l'objectif et le subjectif, ni le caractère général d'instrument. Mais l'adformante n'a, dans l'état d'isolement, aucune signification.

Voici quelques-uns de ces éléments indicatifs de concrétisme :

*qaxpoq* indique l'existence de l'objet ; *saxliwe-qaxpoq*, il y a de la morue.

*sawe-qaxpunga*, j'ai un couteau ; *ino-qaxpoq*, il y a des hommes.

*uwoq* signifie devenir ; *gishaq-uwoq*, devenir du bois.

*tauwoq* signifie qu'on souffre l'action ; *toqupa*, il le tue ; *toqu-tauwoq*, il est tué.

*xshanwoq* est une particule de potentiel ; *takux-shawoq*, il peut être.

*ngo-xpoq* signifie devenir ; *inuk ngoxpoq*, il devient homme.

*siwoq* signifie obtenir; *numa-siwoq*, il aperçoit le rivage.

*sio:xpog*, rechercher; *sioluk-sio:xpak*, il cherche la pluie.

*unna xsio:xpog*, il voyage pendant la nuit.

*lin:xpog*, rechercher en faire usage; *mani-liu:xpog*, il cherche des œufs; *quisla caxpog*, il cherche du bois.

*ipog*, manquer de; *aja xtoq-ipok*, il est sans péché.

*kipog* est un diminutif; *ishe-kipok*, il a de petits yeux.

*tuwoq*, *suwoq* sont des augmentatifs; *ishi-tuwoq*, il a de grands yeux.

*tixpog* indique un certain usage du substantif *nagi*.

*toxpog*, il mange de la chair.

*kataxpog*, se trouver mal; *tupa-kataxpog*, il se trouve mal du tabac.

*rnipog*, avoir goût de; *taxago-xnipog*, il a goût de sel.

Comme on le voit, si l'adformante esquimaude ne diffère pas morphologiquement de celle algonquine, elle s'en écarte beaucoup au point de vue sémantique. Ici il ne s'agit ni du membre du corps, comme instrument, ni d'un autre instrument pratique, mais plutôt de ce qu'on appelle généralement la voix dans les verbes ou le degré plus ou moins avancé de l'action.

Ces nuances se trouvent encore marquées par les adformantes suivantes :

*riarpog* indiquant que l'action est en voie de production, en devenir.

- lerp-ok*, que l'action commence.  
*niar-pok*, la tentative.  
*umav-ok*, la volonté; de même, *uminarpok*.  
*tarawok*, *aravok*, la coutume.  
*naviarpok*, la facilité.  
*rusugpok*, le désir; de même, *lerssap-ok*.  
*larpok* est un diminutif et *ldlarpok* un augmentatif, de même *ngarpok*.  
*r-ka-ok*.  
*ngil-ok* est un négatif.  
*mivok*, un peu.  
*dhârpok* signifie bien, et *nerawok*, davantage, très.  
*rkigpok*, davantage.  
*inarp-ok*, seulement.  
*dhimorpok*, tout à fait.  
*vigpok*, en vérité.  
*nsfarigpok*, complètement.  
*v-atdlarpok*, trop.  
*tuinarpok*, d'une manière continue.  
*tarpok* marque la répétition.  
*torpok* signifie peu à peu.  
*rkajarpok*, presque.  
*givok*, *giok*, aussi.  
*galuarpok*, à la vérité.  
*rkorpok*, probablement.  
*nugnarpok*, vraisemblablement.  
*tassarpok*, d'une manière apparente.  
*rkarpok*, d'avance.  
*jarpok*, de bonne heure.  
*rssuarpok*, violemment.

*nguarpok*, un peu.

*tsiorpok*, passablement.

*ngazapok*, presque, de même *kaverpok*.

*narpok*, ou.

*jujpok*, jamais.

*gujukpok*, avoir du penchant.

*tailivà*, empêcher que.

*nerarpà*, dire que.

*upà*, agir pour soi.

*torà*, penser que.

*rkurà*, ordonner que.

*vipà*, faire en sorte que.

Il ne s'agit plus ici de substantif objet, ni d'instrument objectif ou subjectif, ni de mouvement d'action, mais bien du mode lui-même par lequel l'action s'accomplit, de la manière; cependant, il ne faut pas confondre ces éléments avec des adverbes: ils ne s'emploient pas isolément; d'autre part, il sont simplement des modificateurs. Ce système ne semble pas se retrouver dans les autres langues de la même famille.

#### V TARASQUE

On nous signale le même procédé dans le Déné, langue de la famille Athapaske et dans la langue Polynésienne; nous ne possédons pas les éléments nécessaires pour vérifier sérieusement.

Dans une langue américaine du Mexique, le Tarasque, il règne un principe analogue, quoique non identique. Il importe de l'interpréter avec soin.

Il est tout d'abord remarquable que l'élément

surdéterminant est, comme en Algonquin, tantôt subjectif, tantôt objectif : il est subjectif quand il se réfère à l'une des parties du corps et il semble bien que ce soit ici aussi le point de départ.

D'autre part, l'élément ne s'emploie pas à l'état d'isolement, mais seulement dans le conglomérat verbal.

Enfin, comme en Algonquin, l'indice subjectif devient peu à peu, et par une longue évolution sémantique, un indice objectif.

La seule différence consiste en ce que la racine verbale peut s'employer seule, mais cet emploi n'est pas habituel, et la surdétermination reste nécessaire, sinon en droit, du moins en fait.

D'autre part, tandis que l'élément déterminant est ailleurs préfixé ou suffixé, il est ici le plus souvent infixé, ce qui corrobore le caractère concret.

#### a) *Concrétisme subjectif*

Les Tarasques surdéterminent l'action verbale en la mettant en relation avec une des parties du corps de l'homme, que cette partie soit l'objet de l'action, ou qu'elle en soit l'instrument, et ils font intervenir ce procédé bien plus souvent que de raison, ce mot n'est pas le même que celui qui est employé isolément.

Ce qui est curieux, c'est que pour former la phrase cet élément inséré dans le verbe ne suffit pas ; il faut le répéter isolément par une autre racine.

*Hopon-di-ni*, signifie laver les oreilles ; *di* étant l'indice des oreilles, infixé dans le verbe *hopo-ni*,



laver; mais pour dire laver les oreilles, il faudra l'expression suivante : *hopon-di-ni cutzique*, le mot *cutzique* étant la racine pour les oreilles exprimées séparément.

L'idée d'oreilles se trouve ainsi répétée deux fois. C'est comme si l'on disait : laver (il s'agit des oreilles) les oreilles.

Voici les divers indices subjectifs, il s'agit plus souvent de l'objet que de l'instrument :

*cu* = les mains ; *hopo-cu-ni*, laver les mains, *phame-cu-ni*, être malade de la main ; *phame-cu-ru-ni*, être malade des doigts (*ru* est l'indice du pluriel).

*cha*, la gorge ; *hopon-cha-ni*, laver la gorge ; *cu-can-cha-ni*, briser le cou ; *cha*, de la gorge finit par s'étendre à tout le corps ; *hamen-cha-ni*, être malade partout ; *chu*, partie inférieure du corps : *chu-cu-di*, placer en bas ; *cu* est l'indice du réfléchi ; *hopah-chu-cu-ni*, se laver en bas ; *di*, les oreilles, devient le coin ; passant du subjectif à l'objectif.

*gari*, le visage ; *hopon-gari-ni*, se laver le visage.

Par une singulière extension *gari* passe de la figure à la main et au tibia : *phamen-gari-cu-ni*, souffrir du tibia.

*gue*, la poitrine.

De la poitrine, le sens passe au dedans, au creux, *hopon-gue-cu-cuchi-ni*, laver la cruche en dedans.

*mu*, la bouche ; *hopo-mu-ni*, se laver la bouche.

L'infixe du sens de *bouche*, passe d'un côté au sens de *rive* et d'autre au sens de *porte*.

*para*, le dos ; *hopo-para-ni*, se laver le dos.

*ru*, le front; *hopo-ru-ni*, laver le front.

Cet infixé du sens de front passe à celui de chemin, et d'extrémité des doigts; *vaxa-ru-ni*, s'asseoir dans le chemin, et même à celui de narine, *phame-ru-tani*, être malade des narines.

*ta*, la cuisse; *hopo-ta-ni*, laver la cuisse.

*chata*, le mollet; cet infixé s'étend ensuite à tout le côté.

*tsi*, la tête; *hopoh-tsi-ni*, laver la tête.

*xu*, les bras.

Ce suffixe s'applique ensuite à l'idée de lit et de canot, le lit est comme des bras étendus pour recevoir, de même le canot, le ventre et par extension le dedans;

*va, gasca*, le visage.

*me*, la barbe; *hapu-me-ni*, avoir la barbe blanche.

On voit le grand nombre d'infixés subjectifs et leur tendance par sémantisme à former des infixés objectifs.

#### b) *Concrétisme objectif*

Les infixés désignent : 1° les objets compléments du verbe, 2° le degré de la qualité de l'action, 3° les voix du verbe.

##### 1° *Objets compléments du verbe*

*carah*, la maison, *amba-cara-ni*, être propre quant à la maison.

*cazca*, le sol, *vaxa-cazca, -ni*, faire l'action dans le sol.

*chene*, draps, colliers, choses enfilées.

*cutu*, les sacs ou les bourses.

*échu*, choses larges comme le papier.

*ma*, le chemin, l'eau ; *tire-mà-ni*, manger en chemin.

*va-ri-ma-ni*, étouffer dans l'eau.

*mo*, en chemin.

*mû*, une cour ; *vaxâ-ma-ni*, s'asseoir dans la cour.

*pa*, le feu, le marché ; *erû-pa-ni*, voir le marché.

*pe*, le feu, *veca-pa-ni*, jeter au feu.

*pe*, la place, la chose plane, *anga-pe-ni*, être sur la place.

*scu*, une chose large ; *scara-scu-ni*, écrire sur une table.

*tgire*, la nuit.

*vina*, le jour ; *cara-vina-ni*, écrire tout le jour.

*gra*, *quirha*, choses rondes.

*ycha*, choses larges.

### 2° Degré et qualité de l'action

*bez*, pour rire ; *tembûn-bez-père-ni*, se marier pour rire.

*cayea*, séparation.

*chapan*, pour rire.

*chata*, assez.

*che*, dommage, ou profit, en haut.

*cuxa*, sérieusement, tristement ; *vecho-cuxa-ni*, regarder tristement.

*guo*, mais, ensuite.

*gue*, faire l'action totalement.

*gui*, en s'inclinant.

*mu*, *mo*, contre.

*no*, faire l'action pour rester, *caudatze-no-ti*, il descendit à terre pour rester.

*Orin*, de haut en bas.

*piquare*, sentir une action, *pâme-chan-piquare ni*, se sentir malade.

*po*, venir en faisant l'action; *piré-po-ni*, venir en chantant.

*quatha*, faire l'action en bas.

*reh*, approcher, éloigner.

*sira-singa*, commencement de l'action.

*tza*, faire l'action en hâte; *mi-tza-ta-ni*, ouvrir en hâte.

*tze*, en bas; *que tze-ni*, baisser.

*tzca*, aller, faire et revenir; *tire-tzca-nica-singa*, je vais manger et je reviens.

*va*, de loin.

*xara*, pour rire.

*xu*, ici.

*yara*, aller dans un but.

*yaca*, venir pour s'en retourner.

*he*, *hena*, signe du réitératif.

Il faut noter que dans le génie de la langue il n'y a point dans tous ces cas un verbe suivi d'un infinitif, mais un verbe modifié par un indice adverbial.

### 3° Voix du verbe

*betaopera*, réciprocité.

*cha*, la possession.

*cu* et *gu*, indices d'un complément au singulier.

*va*, indice d'un complément au pluriel.

*dira*, signe de pluralité.

*ga*, particule du passif ou du déposant.

*marin*, *marhi*, signe de pluralité.

*me*, particule du possessif.

*mu, mo*, pour ou contre quelqu'un, *petu, mu-ni*, parler contre.

*pera*, réciprocité; *vanda-pera-ni*, parler ensemble.

*quare*, faire l'action pour soi.

*ra, ta, rata*, causatif.

*xarah*, c'est un autre qui parle.

*xuzca*, causatif.

Ici, comme en Algonquin, le procédé n'est point grammatical, mais lexicologique, il affecte le mot avant son emploi dans la proposition, il se distingue par là essentiellement de la conjugaison objective; cette dernière infixé ordinairement d'ailleurs un pronom, tandis que le verbe concret, est un représentant du substantif.

Souvent ces indices se superposent les uns aux autres et on peut décomposer les verbes en beaucoup de particules ne pouvant vivre séparément.

### *Langues Polynésiennes*

Le mot qui attache concrètement le verbe à un point d'appui matériel n'est pas toujours celui d'un instrument ou d'un objet, ou même d'une modification du degré de la qualité de l'action, il peut être aussi un mot exprimant l'idée d'un lieu ou d'une direction, de telle sorte que l'action ne puisse être représentée qu'avec un mouvement matériel, non plus celui qui consiste à frapper, à hisser, à lancer, mais celui qui se dirige en haut ou en bas, ou par le développement de la même idée, vers celui qui parle ou vers l'interlocuteur.

Ce phénomène peut être observé dans les langues Polynésiennes. La particule de lieu ou de direction suit le verbe qui apparaît rarement sans elle.

Il y a une double correspondance de ces particules, la première avec les différentes personnes, et la seconde avec les diverses directions. Il n'y a pas, du reste, une grande distance entre les deux : la première personne se confond avec le lieu le plus proche, la seconde avec le lieu le plus éloigné, la troisième avec un lieu très éloigné. Au point de vue des personnes, *mai* s'applique à la première dans toutes ces langues ; *atu*, à la seconde dans toutes et aussi à la troisième en Haïtien, Havaïen, Marquesan, Maori ; *ange* à la troisième en Samvan et dans l'île de Tonga ; *hifo* indique le réciproque.

Au point de vue de la direction, *ake* indique l'action se dirigeant au-dessus, *hifo* celle se dirigeant au-dessous ; *mai*, signifie ici, vers ici, et *atu*, là. Enfin quant au lieu lui-même, *mai* signifie ici et *na* là-bas.

Ces particules sont postposées au verbe qu'elles affectent et qui s'emploie rarement sans elles, elles lui donnent une base matérielle et concrète.

Elles sont la reproduction linguistique du geste.

#### CHINOIS ET JAPONAIS

Ces deux langues de l'Extrême-Orient, le Japonais sous l'influence du Chinois, sont parvenues à avoir les avantages d'un verbe concret par un autre moyen, en appuyant deux verbes l'un sur l'autre, l'un d'eux étant plus général, plus usité.

Il y a là un procédé qui se rapproche de celui de l'emploi des auxiliaires, mais sans se confondre avec lui. L'auxiliaire, en effet, joue un rôle grammatical, tandis qu'ici le rôle joué par le second verbe est purement lexicologique. Il y a pourtant entre les deux processus, le même rapport que celui que nous avons signalé entre le verbe concret par fixation à son objet et la conjugaison dite objective. Ce verbe, est en réalité un verbe composé.

En Chinois, ces verbes sont *kiü*, et *lai* qui indique en outre, que le verbe a un objet; *ta*, dont la signification propre est *frapper*, et qui s'ajoute à une foule de verbes, à peu près comme l'anglais *to do*; *kung*, travail; *ta kung*, frapper le travail, travailler; *ta-suen*, frapper un compte, régler un compte; *tchut*, qui signifie germer, sortir du germe, et qui sert à marquer le mouvement; *tshok*, faire, qui a dans la composition une force intensive, mais souvent n'est qu'explétif; *tchu*, demeurer, qui est intensif aussi; *khi*, lever; *tao*, attendre, tous verbes de direction; *tao*, tomber; *müi*, dont le sens isolé est cacher, s'approcher.

Ici sans doute, il n'y a plus un mot vide, n'ayant pas conservé un emploi isolé, mais il existe une union très fréquente et unité de sens; en outre, l'auxiliaire exprime originairement le mouvement et même l'instrument. Il faut noter *ta* qui signifie proprement *frapper* et qui forme un grand nombre de verbes actifs, et le comparer au système du Dacotah. Il marque aussi la percussion, le mouvement de l'action, l'instrument, et est joint à beaucoup de verbes.

Le Japonais connaît aussi des verbes auxiliaires dans le même sens lexicologique, c'est-à-dire à côté de ceux ayant une fonction grammaticale, ceux n'ayant qu'une fonction lexicologique et servant de point d'appui à un autre verbe ; ce sont des verbes composés et la grammaire japonaise les distingue nettement des auxiliaires proprement dits. Le premier verbe demeure invariable, le second seul est fléchi ; c'est d'ailleurs le second qui exprime l'idée principale, *uti horossi*, frapper-tuer, tuer en frappant ; ici nous trouvons encore l'instrument ou le mouvement de l'action.

Voici quelques exemples :

*huki*, souffler ; *harahi*, chasser ; *huki-harahi*, chasser en soufflant ; *huki-kessi*, faire sortir en soufflant, souffler hors de ; *humi*, marcher, faire marcher ; *korossi*, tuer ; *humi-korossi* ; *hassiri*, courir : *kaheri*, revenir en arrière ; *hassiri-kaheri*, courir en arrière ; *huri*, secouer ; *kisi*, couper en deux ; *huri-kisi*, secouer en deux ; *kaki*, écrire ; *tori*, prendre ; *kaki-tori*, copier ; *kiri*, couper ; *ake*, ouvrir ; *kiri-ake*, ouvrir en coupant ; *omohi*, penser ; *ssage*, humilier ; *omohi-ssage*, mépriser ; *tobi*, s'envoler ; *agari*, monter ; *tobi-agari*, voler en haut.

On arrive ainsi au même résultat que celui qu'on obtient ailleurs au moyen du verbe prépositionnel.

Tel est le verbe concret. Nous en avons tracé le domaine propre et les limites, ne le signalant que là où nous croyons son caractère non douteux ; c'est un verbe surdéterminé, soit par son mouve-



ment, soit par son instrument, soit par sa situation, soit par un autre verbe, et cela avant d'entrer dans le domaine de l'emploi actuel et de la grammaire. On ne le rencontre encore que dans un nombre limité de langues, il n'en est pas de plus remarquable. Il se place vers le commencement de l'évolution.

Ce caractère de concrétisme n'affecte pas le verbe seul, nous allons le rechercher maintenant dans le substantif et dans le mot de nombre et le pronom, où il apparaît aussi net, mais où il est devenu plus rare encore.

### **Du Substantif concret**

Nous ne rencontrons le substantif concret que dans deux langues, le groupe Algonquin, le groupe Esquimau, où nous allons l'étudier. On en trouve aussi l'amorce dans le groupe Bantou.

#### a) *Groupe Algonquin*

C'est dans le Cri que l'on découvre le substantif concret en plus grand nombre. Il consiste dans l'addition au substantif principal d'un autre substantif n'existant plus isolément dans le discours, et se confondant indivisiblement avec le premier. Par exemple *ubuy* signifie eau, mais ne s'emploie pas en dehors de la composition; de là *uskuten abuy*, eau de feu, *siw-abug*, vinaigre; *ayami-hen-abuy*, eau bénite. Ce procédé ne se distinguerait pas de celui de la composition si l'un des mots n'était pas devenu un mot vide.

En voici des exemples. Il faut noter qu'ici le procédé n'est plus subjonctif et que le substantif déterminé ne se lie point aux parties du corps ni à leurs mouvements.

*Khan* signifie une chose artificielle ; *pisim*, soleil, *pisim-khan*, une montre ; *awo-sis*, enfant ; *awásissikkkan*, poupée.

*Kkavin*, exprime l'adoption ; *n'ottáwig*, mon père ; *n'ottawikkavin*, mon père adoptif.

*gan*, l'instrument ; *masi nahikew*, il écrit, *masi-nahi-gan*, le livre.

*yan*, le poil de l'animal ; *mustus-we-yan*, peau de hœuf.

*egin*, le drap, l'étoffe, *mikkwaw*, rouge, *mikke-vegin*, drap rouge.

*abuy*, liquide ; *cotos-abuy*, liquide des mamelles, lait.

*attik*, le bois ; *waskway*, bouleau, *waskwa-yattik*, bois de bouleau.

*abisk*, le fer, la pierre ; *paskisigan-abisk*, fer du fusil.

*kamik*, habitation ; *ayamihewi-kamik*, maison de prière, église.

#### b) Groupe Esquimau

*miv*, habitant, *silá*, la terre ; *silá-miut*, habitant de la terre ; *kat*, compagnon ; *igdlo-katu*, compagnon de maison ; *kupak*, fente, *kupa-kut*, la hache qu'on met dans une fente ; *minek*, un morceau, *kissu-minek*, un morceau de bois ; *igalak*, fenêtre, *igalá-minek*, morceau de verre ; *tok*, grandeur, *nintok*, à

longues jambes ; *ussuk*, semblable, *inu-ssuk*, mannequin ; *gdlek*, l'extrême en rang ; *kingu-dlek*, le dernier, *sagdek*, le premier.

c) *Groupe Bantou*

Ce système est bien connu ; tous les substantifs sont répartis en classes, ils sont précédés d'un mot qui les range en un certain nombre de catégories : objets ronds, êtres animés, végétaux, objets doubles, instruments, animaux, noms propres d'hommes, le temps, la mesure, les noms abstraits.

Ces préfixes sont classifiants ; ils comprennent les groupes suivants : 1° *ka, k, ki, ko, ku* ; 2° *t, tu, tin, zin* ; 3° *d, l, di, li, la* ; 4° *n* ; 5° *p, pa, pi* ; 6° *b, bo, bu* ; 7° *m, ma, mi, mu, mú, mo* ; ces préfixes, sont des pronoms, mais probablement d'origine substantive et en tous cas, chacun a son sens classifiant, distinct. Ce qui est remarquable, c'est qu'au moins dans certaines langues, aucun substantif ne peut s'employer sans ces déterminants.

Il y a donc encore concrétisme par surdétermination.

d) *Groupe Caucasique*

Le groupe Caucasique présente le même phénomène, mais plus effacé ; le principe est identique, mais n'a qu'un emploi grammatical, les substantifs se répartissent en sept ou huit classes, mais le mot indiquant la classe ne se préfixe pas au substantif lui-même, mais aux autres mots en dépendant.

Par exemple, en Thusch, on distingue les êtres masculins anthropiques, les êtres féminins, et les

êtres irrationnels au singulier et au pluriel, et chacun se marque par un préfixe différent ; le substantif ne pourrait pas s'employer grammaticalement, s'il en était dépourvu.

Ce procédé du substantif concret est, comme nous l'avons dit, tout lexicologique, il affecte le mot avant son entrée dans la grammaire ; après cette entrée, il faut signaler un concrétisme analogue, cette fois grammatical, que nous avons décrit ailleurs ; le substantif souvent ne peut s'employer sans un possessif qui s'y agglutine, phénomène très curieux en Nahuatl, où on peut l'étudier complètement.

#### *Chinois*

Les déterminants sont nombreux, et différents du déterminant numéral dont il sera question ci-après. En voici des exemples : *téou*, chose ronde, solide, unie : *mou teou*, le bois ; *che-teou*, la langue ; *je téou*, le soleil ; *jen*, l'homme ; *hia*, la secte ; *ya*, les poissons ; *chou*, les plantes ; *ché* les minéraux. Ils sont postposés :

#### *Annamite*

L'annamite prépose, au contraire, les déterminants. Nous renvoyons à cette langue au déterminant numéral ci-dessus.

#### *Birman*

Nous nous bornons au même renvoi.

### *Égyptien*

Les déterminants pour classer sont aussi très nombreux dans le vieil Égyptien.

#### *Du mot de nombre concret*

Le déterminant numéral est un des phénomènes les plus curieux de la grammaire, il vaudrait mieux dire de la lexicologie. Il est impossible à beaucoup de peuples primitifs de nombrer d'une manière abstraite, de dire : un, deux, trois, etc. Quoi de plus abstrait que le nombre, lorsqu'il ne se rapporte pas à quelque objet ? D'autre part, si le nombre s'ajoute à un substantif actuel, il réveille en lui l'instinct concret, et ce substantif devra se doubler d'un autre plus général qui le classifie.

Le nombre dans beaucoup de langues doit donc toujours s'unir à un classifiant substantif, ce dernier est devenu un mot vide, ne peut s'employer isolément, c'est là sa caractéristique.

Le déterminant numéral existe en Chinois, en Japonais, dans la langue de Nicobar.

### *Chinois*

Les principaux déterminants numériques sont : 1° *kó*, pour une personne dont on n'indique pas le rang ; 2° *tchik*, pour les oiseaux, les quadrupèdes, les navires, les parties du corps ; 3° *tui*, pour les objets par paires ; 4° *shwang*, *id.* ; 5° *pà* = prendre, pour les objets qu'on peut tenir avec la main, cuiller,

etc. ; 6° *tchang*, pour les choses étendues ; 7° *tchi*, pour les branches, pinceaux ; 8° *thiao*, pour les objets longs et minces ; 9° *kieu*, espace, pour les constructions ; 10° *tio*, siège, pour les temples, etc. ; 11° *to*, passer, pour les portes, les ponts ; 12° *nip*, pour des grains, blé, sable ; 13° *twi*, pour les groupes ; 14° *kuan*, pour les troupes ; 15° *khuai*, pour les morceaux ; 16° *thwan*, pour les choses rondes, etc. Ces classificateurs sont au nombre de 78.

Voici leur emploi ; on les prépose au substantif garni du mot de nombre. *Ji khou zhin*, une bouche homme, pour un homme ; *ji wei jü*, une queue poisson, pour un poisson ; *ji mjau pä khi*, un visage blanc, drapeau, pour un drapeau blanc.

### *Japonais*

C'est au Chinois que le Japonais a emprunté ce procédé. On sait qu'il a une double série de mots de nombre. C'est seulement lorsqu'il emploie celle empruntée au Chinois qu'il se sert du déterminant, jamais lorsqu'il emploie la sienne propre.

Voici quelques-uns de ces déterminants : 1° *ha*, pour les oiseaux ; *iti*, un, *hibari*, alouette ; *hibari iti-ha*, une alouette ; 2° *hai*, pour les tasses et autres récipients ; 3° *kiki*, pour les animaux et les choses allant par paires ; *uma iti piki*, un cheval ; 4° *hon*, objet long et fin ; 5° *haku*, portraits ; 6° *huce*, lettres ; 7° *ka*, divisions du temps et de l'espace ; *san ga niti*, trois jours ; 8° *kai*, pour les chapeaux et couvertures ; 9° *ken*, pour les maisons ; 10° *maï*, pour les

objets minces ; 11° *nin*, pour les personnes ; 12° *ssou*, pour les navires, etc.

### *Nicobar*

*Yoang* est le déterminant numéral des personnes ; *tjouag*, celui des végétaux (*shom yoang-payu*, hommes cent personnes) ; *noang*, des animaux domestiques et des ustensiles de ménage ; *anioh*, des récipients ; *donoe*, des embarcations ; *lamiun*, des morceaux de tabac ; *tak*, des pièces de monnaie, étoffes, plaques ; *tom*, des touffes de cocos ou de verdure.

Voici un exemple de l'emploi : *shom yoang payù*, dix personnes hommes ; *lùe noang nôt*, trois pièces porcs.

### *Ainu*

Cette langue ne possède qu'une *amorce* de ce *processus*. Le mot de *nombre*, lorsqu'il est employé, non comme adjectif, mais comme substantif, se suffixe un *n*, s'il s'agit de personnes, et un *p*, s'il s'agit de choses : 1° *shine-n* ou *shine-p* ; 2° *tu-n*, ou *tu-p* ; 3° *re-n* ou *re-p*.

### *Samoan*

Ici le procédé est plus développé ; les déterminants numériques sont : pour les poissons, *laù*, feuille ; pour les cocos, *ngava*, pierre, pour les Tharos, *mala*, œil, pour l'arbre à pain, *fua*, fruit.

Voici des applications : *laù angafalu o ia* = dix feuilles de poissons ; dix poissons ; *ùà lima ngava*

*nin*, ici cinq pierres cocos ; ici sont cinq noix de cocos ; *mata ngafulu o talo*, dix yeux de taro ; dix taros.

#### Viti

Dans la langue mélanésienne de Viti, le système est le même ; le mot *waga* signifie pirogue et *tolu* trois, le déterminant numéral est *sagai*, générique pour toutes les embarcations, d'où *waga sagai tolu*, trois pirogues.

C'est dans cette langue que se produit, à côté de ce phénomène de concrétisme, le phénomène de syncrétisme si curieux qui consiste à exprimer en un seul mot et par une seule racine le nombre et l'objet nommé. C'est ainsi que *buru* signifie dix cocos et *tura*, dix arbres à fruits, tandis que *koro* signifie cent cocos et *selavo* mille cocos.

#### Annamite

Les déterminants numériques les plus usités sont *caï*, pour les choses, et *con* pour les êtres animés, mais il y en a beaucoup d'autres.

Cette particule se place entre le mot de nombre et l'objet nommé, *ba caï bát*, trois écuelles ; *bón-con-cà*, quatre poissons ; *hai tám vàn*, deux tables ; *sàn ngôï sao*, six étoiles.

Mais ici le procédé a une autre signification qui nous fait peut-être toucher du doigt la véritable origine du déterminant numéral.

Il n'est pas besoin qu'un mot de nombre intervienne pour que le substantif se garnisse d'un déterminant.



Ces déterminants sont très nombreux et forment apposition. On joint au nom individuel un nom plus générique qui le classifie. Aux noms de personnes et d'animaux on ajoute *kon*, enfant, ex. *kon trài*, fils, *kon gai*, fille, *kon khjo*, chien ; *kon-mao*, chat ; *kon khjim*, oiseau, *kon-ka*, poisson. Aux noms d'arbres on ajoute *hài*, arbre ; à ceux de fruits, *trai*, fruit.

Il est permis de supposer que le déterminant numéral aurait existé en dehors du mot de nombre, et qu'il aurait été un procédé de concrétisme appliqué au substantif ; de nombreux exemples semblent l'établir dans les langues de l'Extrême-Orient. Plus tard, ce phénomène se serait affaibli, et n'aurait plus existé qu'en présence d'un mot de nombre, parce que ce mot, étant abstrait, a besoin davantage d'un point d'appui.

#### *Birman*

Le même phénomène avec le même processus se produit en Birman. Le déterminant numéral s'y emploie, même en dehors de tout mot de nombre, ce qui revient à dire qu'il s'agit au fond d'un substantif concret. Au lieu de dire *un chien*, on dit *chien-un-animal*, *h hweh-ta-cia*. De même : homme-un-corps ; *li-ta-haj* ; *laung* un animal, *krah-ta-kaung* ; oiseau-un-animal, *nhah-ta-kaung*.

Ce déterminant est pour les objets ronds ou cylindriques *lôh* ; pour les livres, les lettres, *traung* ; pour les objets composés de choses pareilles *po* ; pour les arbres, *pang* ; pour les objets pointus, *phjak* ; pour les objets en faisceau, *thop*.

### *Siamois*

Ici le phénomène n'existe qu'en présence des mots de nombre. Au lieu de dire trois prêtres, on dit : prêtres trois personnes *bra-sâm-ông* ; au lieu de six poissons : poissons-six-queues, *plá hok hân*.

Les déterminants numériques les plus communs sont : *ông*, personne, pour les rois et les prêtres, *gol*, homme pour les autres, *twa*, corps pour les animaux et le bois, *han*, queue pour les poissons, *kon*, morceau pour les pierres, etc.

Que le déterminant numéral puisse ou non se ramener au substantif concret, il est certain que dans plusieurs langues ce procédé a été favorisé par le système d'écriture, et aussi par les homonymies résultant du monosyllabisme. Il a bien fallu, pour distinguer des racines qui avaient les significations les plus diverses, employer un moyen diacritique, consistant à adjoindre un second substantif par apposition.

Mais cette cause ne peut être qu'adjuvante, car les langues de l'Océanie qui emploient le procédé y sont soustraites.

### *Du Pronom concret*

Ce phénomène très curieux n'existe que dans la langue des Andamans et n'affecte que le pronom possessif ; en voici la description :

Le pronom est préfixé au substantif qu'il détermine et consiste dans un conglomérat qui comprend les racines du pronom personnel, *d*, *ng*, *l*, au plu-

riel, *m*, *ng*, *l*, suivant les personnes, plus au singulier le suffixe *ia*, au pluriel, le suffixe *etat* pour les deux premières personnes, et *ōntat* pour la troisième ; par exemple, 1<sup>re</sup> pers. *d-i-ā*, 2<sup>e</sup> *ng-ia*, 3<sup>e</sup> *l-īa* ; au pluriel ; 1<sup>re</sup> *m-etat*, 2<sup>e</sup> *ētat*, 3<sup>e</sup> *l-ōntat*.

Mais, s'il s'agit des parties du corps humain ou des degrés de parenté, on emploie d'autres formes qui varient, suivant chaque partie du corps, suivant chaque parenté.

En ce qui concerne d'abord les parties du corps humain, il existe sept classes :

1<sup>re</sup> classe, *ab*, pl. *at*, elle s'applique au corps en général, le dos, le coude, l'estomac, le foie, etc.

2<sup>e</sup> classe, *ar*, pl. *arat*, elle s'applique à la jambe, aux testicules, à la vessie, etc.

3<sup>e</sup> classe, à *ka*, pl. *ācat* ; elle s'applique à la bouche, aux lèvres, à la langue.

4<sup>e</sup> classe, *ig*, pl. *itig* ; elle s'applique aux yeux, aux oreilles, au visage.

5<sup>e</sup> classe, *ōng*, pl. *orot* ; elle s'applique à la main, aux ongles, au pied, etc.

6<sup>e</sup> classe, *āt*, pl. *ōtot* ; elle s'applique à la tête, au cerveau, à la nuque, au cœur.

7<sup>e</sup> classe, *ōtō*, elle s'applique à la taille, etc.

De même pour les noms de parenté :

1<sup>re</sup> classe, *ab*, pl. *at* ; elle s'applique au père et à la mère.

2<sup>e</sup> classe, *ar*, pl. *arāt* ; elle s'applique au fils.

3<sup>e</sup> classe, à *ka*, pl. *akat* ; elle s'applique au frère cadet.

4<sup>e</sup> classe, *ôt*, pl. *ôtat* ; elle s'applique au fils adoptif.

5<sup>e</sup> classe, *ai*, pl. *êtat* ; elle s'applique à l'épouse.

6<sup>e</sup> classe, *êb*, pl. *ebet* ; elle s'applique au beau-fils.

7<sup>e</sup> classe, sing. *a* et *â*, pl. *êtat*, *ôntât* ; elle s'applique au mari.

8<sup>e</sup> classe, *en*, pl. *a-et* ; elle s'applique au frère et à la sœur aînés.

L'emploi est très simple, on joint à ces divers déterminants l'indice de chaque classe, d'où les pronoms suivants :

1<sup>re</sup> personne suivant les classes des parties du corps ; *d-ab*, *d-ar*, *d-àka*, *d-üg*, *do-ong*, *d-ôt*, *d-ôto*, et au pluriel :

*m'at*, *m-arat*, *m-akat*, *m-itig*, *moiot* ; *m-ôtot*, *m-ol*.

Il ne s'agit donc pas de formes différentes du pronom qui reste partout *d* au singulier et *m* au pluriel de la 1<sup>re</sup> personne, par exemple, mais d'un déterminant ajouté qui s'intercale entre le pronom et le substantif.

Ce qu'il faut remarquer aussi, c'est le caractère subjectif que prend le procédé en se restreignant aux parties du corps humain et aux degrés de parenté, idées subjectives par excellence. Ce caractère s'approche de ce que nous avons observé en Dacotah et en Algonquin pour le verbe concret.

Ainsi le concrétisme que nous avons trouvé dans le verbe n'est pas particulier à cette partie du discours ; on le rencontre aussi dans le substantif, dans le mot de nombre, dans le pronom lui-même, se constituant de la même façon par l'addition d'un

déterminant qui lui sert de point d'appui et qui le surdétermine. Partout on retrouve en même temps les vestiges du caractère subjectif qui accompagnait le caractère concret. Enfin partout le phénomène est lexicologique et non grammatical proprement dit ; il affecte le mot du discours, avant que celui-ci n'entre dans le discours. Partout aussi, l'indice ajouté est devenu un mot vide, n'étant plus ou presque plus employé isolément, et il se forme pour l'emploi isolé un mot nouveau, ou plus exactement il se fait un triage entre les doublets pour l'une ou l'autre fonction. Dans l'adjectif seul nous n'avons pas trouvé ce mode de concrétisme, mais l'adjectif est une partie du discours détachée du verbe.

Il est à penser que les verbes concrets, comme les autres mots du discours concrets, sont de formes très anciennes, ou du moins, primitives. En tout cas, ils constituent un des plus curieux phénomènes du langage, et indiquent un état psychologique particulier, inconnu à nos langues modernes, et même à toute la famille indo-européenne.

RAOUL DE LA GRASSERIE.

---

**Analytical Synopsis of the 542 forms of the  
Verb in St Mark's Gospel as translated by  
Jean de Leizarraga, 1571 (suite).**

16. 11. Eta hec ENÇUN *ceçatenean* ecen... Iceux  
ayans ouy qu'il

CEDIN. 107. Ind: imp: s. 3<sup>e</sup> aux.

1. 9. Eta GUERTHA *cedin* egun hetan, Et aduint en  
ces iours-la

1. 11. Eta voz-bat EGUIN *cedin* ceruëtaric, Adonc il  
y eut vne voix des cieux,

1. 13. Eta EGON *cedin* han desertuan berroguey  
egun, Et fut là au desert quarante iours

1. 14.... ETHOR *cedin* Iesus Galileara,.... Iesus  
vint en Galilee,

1. 23..., eta oihuz IAR *cedin*,..., lequel s'escria.

1. 26. Eta spiritu satsua hura ÇATHITURIC, eta  
ocengui oihuz IARRIRIC, ILKI *cedin* harenganic. Et  
l'esprit immonde le desrompant, & s'escriant à  
haute voix, s'en sortit.

1. 35... IAIQUIRIC ILKI *cedin*, eta IOAN *cedin* leku  
desertu batetara,...., s'estant leué. il sortit, &  
s'en alla en vn lieu desert (Hautin a omis le trait  
après iai, à la fin de la ligne).

1. 40. Eta ETHOR *cedin* harengana sorhayobat. Et  
vn lepreux vient à luy (L. traduit *vint*,

1. 42..., bertan IOAN *cedin* harenganic sorhayotas-  
suna, eta CHAHU *cedin*..., la lepre se partit sou-  
dain de luy, & fut nettoyé.

1. 45. Baina hura ILKIRIC HAS *cedin* anhitz gauçaren PUBLICATZEN, eta beharquiaren MANIFESTATZEN, Mais iceluy parti commença à publier maintes choses, & diuulguer l'affaire :
2. 1. Eta berriz SAR *cedin* Capernaumen *cembeit* egunen buruan, Quelques iours apres il entra derechef en Capernaum : (H. a mis Caperna à la fin de la ligne.)
2. 12. Eta bertan IAIQUI *cedin*, eta ohea HARTURIC, ILKI *cedin* gucién presentian : Et iceluy soudain se leua, & ayant chargé son lic, il sortit en la presence de tous :
2. 13. Eta ILKI *cedin* berriz itsas alderat : Adonc il s'en alla derechef vers la mer :
2. 15. Eta GUERTHA *cedin*, Et aduint
2. 23. Eta GUERTHA *cedin*... Et aduint
3. 1. Guero SAR *cedin* berriz synágogán, Puis il entra derechef en lasynagogue,
3. 5., eta haren escua bercea beçain SENDA *cedin*. (H. a mis escua,) & la main luy fut rendue saine comme l'autre.
3. 7. Baina Iesus bere discipuluequin RETIRA *cedin* itsas alderát : Mais Iesus avec ses disciples se retira vers la mer :
3. 13. Guero IGAN *cedin* mendi batetara, Puis monta en vne montagne,
3. 20... : eta berriz gendetze handibat BIL *cedin*,... : & derechef vne multitude s'assembla,
4. 1. Guero berriz HAS *cedin* IRACASTEN itsas bazterrean : eta BIL *cedin* harengana gendetze handi, Puis il commença derechef à enseigner

aupres de la mer, & grande multitude s'assembla vers luy :

4. 3. . . . , creillebat ILKI *cedin* EREITERA . . . . , vn semeur s'en alla pour semer : II. a mis ereitara.
4. 4. Eta GUERTHA *cedin* EREITEAN, Et aduint qu'en semant,
4. 5. Eta berce *partebat* EROR *cedin* leku harriquet-ara, . . . : eta bertan ILKI *cedin*, L'autre cheut en lieux pierreux, . . . , & soudain elle se leua,
4. 6. . . . , ERRE *cedin* : . . . , EYHAR *cedin* . . . . , elle fut haslee :, elle deuint seche.
4. 7. Eta berce *partebat* EROR *cedin* elhorri artera. Et l'autre cheut entre les espines :
4. 8. Eta bercea EROR *cedin* lur-onera, Et l'autre cheut en bonne terre,
4. 37. Orduan ALTCHA *cedin* haice buhumba handibat, Lors vn grand tourbillon de vent se leue, (L. traduit *se leua*).
4. 39. . . . Orduan CESSA *cedin* haicea, eta tranquillate handi EGUIN *cedin* . . . . Lors le vent cessa, & fut faite grande tranquillité.
5. 13. . . . , eta OLDAR *cedin* vrdaldea gainetic behera itsassora (Hautin a mis, etaol-) . . . : & le troupeau se rua du haut en bas en la mer,
5. 20. IOAN *cedin* bada, eta HAS *cedin* PREDICATZEN Decapolisen . . . Il s'en alla donc, & commença à prescher en Decapolis
5. 21. . . . , populu handi BIL *cedin* harengana,
5. 22. Eta huná, ETHOR *cedin* . . . bat.  
Lors voici vn . . . , vint :
5. 24. Eta IOAN *cedin* Iesus harequin,



*Jesus* donc s'en alla avec lui,

5. 27. *Hura* *Iesusez* *MINÇATZEN* *ENÇUNIC*, *ETHOR cedin* gendetzean guibeletic, *Icelle* ayant ouy parler de *Jesus*, vint en la foule par derriere,
4. 29. *Eta bertan* *AGOR cedin* haren odol ithurria : *Et* incontinent le flux de son sang s'estancha,
5. 33. *Eta emaztea* *BELDURRIC* *eta* *IKARARIC*, . . . , *ETHOR cedin*, *Et* la femme craignant & tremblant, . . . , vint,
5. 38. *Guero* *ETHOR cedin* . . . *Et* vint
5. 42. *Eta bertan* *IAIQUI cedin* nescatchà, *Et* incontinent la fillette se leua,
6. 1. *Guero* *PARTI cedin* handic, *eta* *ETHOR cedin* bere herrira, *Après* il se partit de là, & vint en son país,
6. 2. . . . , *HAS cedin* *synagogân* *IRACASTEN*, . . . , il commença à enseigner en la synagogue :
6. 7. . . . , *eta* *HAS cedin* hayén *IGORTEN* birá : . . . , & commença de les enuoyer deux à deux,
6. 46 . . . , *mendirà* *IOAN cedin* othoitz *EGUITERA*. . . . , il s'en alla en la montagne pour prier.
6. 48 . . . *eta* *gauären* *laugarren* *veilla* *irian* *ETHOR cedin* *hetara*, . . . : & enuiron la quatrieme veille de la nuict il vint à eux
6. 51. *Orduan* *IGAN cedin* *hetara* *vncira*: *eta* *sos-sega cedin* *haicea* : *Adonc* il monta en la nasselle vers eux, & le vent cessa :
7. 24. *Eta* *handic* *IAIQUIRIC* *IOAN cedin* *Tyreco* *eta* *Sidongo* *comarquetarát* : *Et* se leuant de là, s'en alla aux marches de Tyr et de Sidon :
7. 31. *Guero* *PARTITURIC* *Tyreco* *eta* *Sidongo*

- quarteretarie, ETHOR *cedin* Galileaco itsassora. Decapolisco comarquéen arteaz. Et estant departi derechef des quartiers de Tyr & de Sidon, il vint à la mer de Galilé par le milieu des quartiers de Decapolis.
7. 35. . . . , eta LACHA *cedin* haren mihico etchequidura, . . . , & le lien de sa langue fut deslié,
8. 10. Eta bertan vncira SARTHURIC bere discipuluequin, ETHOR *cedin* Dalmanutha bazterretara. Et incontinent il monta en vne nasselle avec ses disciples, & vint és quartiers de Dalmanutha.
8. 13. Eta hec VTZIRIC, vncian berriz SARTHURIC IRAGAN *cedin* berce aldera. Et quand il les eut laissez, il rentra en la nasselle, & passa à l'autre rive.
8. 22. Eta ETHOR *cedin* Bethsaidara : De là vint en Beth — saida,
8. 25. . . . : eta SENDA *cedin*, . . . : & fut restitué :
8. 31. Eta HAS *cedin* hayén IRACASTEN, Et se print à les enseigner
9. 2. . . . , eta TRANSFIGURA *cedin* hayén aitzinean. . . . , & fut transfiguré deuant eux.
9. 7. Eta EGUIN *cedin* hodeybat. . . : eta ETHOR *cedin* vozbat hodeyetic, Et vne nuee vint . . . : puis de nuee vint vne voix.
9. 15. Eta bertan gendetze gucia, hura IKUSSIRIC, SPANTA *cedin* : Et incontinent toute la multitude le voyant fust estonnee,
9. 26. Eta *spiritua* oihu ECUINIC eta hura gaizqui ÇATHICATURIC, ILKI *cedin* : eta haourra HILA BEÇALACA *cedin* , Et l'esprit en s'escriant & le des-

rompant bien fort, sortit : & l'enfant deuint  
comme mort,

9. 27. . . . , eta IAIQUI *cedin* . . . . , & il se leua.
9. 33. Eta ETHOR *cedin* Capernaumera : Apres il  
vint en Capernaum :
10. 1. Guero handic PARTITURIC, ETHOR *cedin* Iudeaco  
aldirietara Iordanaren berce aldeaz : eta berriz  
gendetze BIL *cedin* harengana : Puis estant parti  
de là, il vint és quartiers de Iudee par le *chemin*  
de là le Iordain : & de rechef multitude de gens  
s'assembla vers luy,
10. 14. . . . , FASCHA *cedin* . . . . , il se fascha,
10. 22. Eta hura FASCHATURIC hitz hunez, IOAN  
*cedin* TRISTERIC : Luy contristé pour ce mot, s'en  
alla marri :
10. 28. Orduan Pierris HAS *cedin* hari ERRAITEN,  
Huná, Adonc Pierre luy commença à dire, voici,
10. 47. . . . , HAS *cedin* oihu EGUITEN eta ERRAITEN,  
. . . . , commença à crier, & dire,
10. 50. . . . , IAIQUIRIC ETHOR *cedin* Iesusgana. . . . , il  
se leua, & s'en vint à Iesus.
11. 7. . . . , eta IAR *cedin* haren gainean. . . . , & il  
s'assit dessus.
11. 11. Eta SAR *cedin* Ierusalemen Iesus, eta temp-  
lean : . . . ILKI *cedin* Bethaniarát hamabiequin.  
Ainsi Iesus entra en Ierusalem, & au temple : . . . ,  
il sortit *pour aller* en Bethanie avec les douze.
11. 12. . . . , GOSSE *cedin* . . . . il eut faim.
11. 13. Eta vrrundanic IKUSSIRIC ficotze hosto-  
dunbat, ETHOR *cedin* eya . . . Et voyant de loin vn  
figuier qui auoit des fueilles, il y alla *pour voir* s'il

11. 15... : eta Iesus templean SARTHURIC, HAS *cedin* ... campora EGOIZTEN, ... : & quand Iesus fut entré au temple, il se print à ietter hors
11. 19... , ILKI *cedin* Iesus hiritic. .... , Iesus sortit de la ville.
12. 1... , eta camporat IOAN *cedin*. .... & s'en alla dehors.
12. 28. Eta ETHOR *cedin* Scribetaric cembeit, hec DISPUTATZEN ENÇUNIC , Et quelqu'un des Scribes estant venu là, qui les ayant ouy disputer ensemble,
13. 5. Eta Iesus, .... , HAS *cedin* ERRAITEN, Iesus leur respondant commença à dire,
14. 3... , ETHOR *cedin* emaztebat .... , arriua vne femme
14. 10. Orduan Iudas Iscariot hamabietaric bat ETHOR *cedin* ... Adonc Iudas Iscariot, vn des douze, s'en alla.
14. 17... , ETHOR *cedin* hamabiequin. .... , il vint avec les douze.
14. 33 ... , eta HAS *cedin* ICITZEN, eta guciz KEI-CHATZEN. .... , adonc il commença à s'espouuanter, & estre en extreme angoisse.
14. 37. Guero ETHOR *cedin*, Puis il vint,
14. 41. Eta ETHOR *cedin* herén aldian, Puis il vint pour la troisieme fois
14. 43. .... , ETHOR *cedin* Iudas, .... , Iudas(...)vint.
14. 66... , ETHOR *cedin* ... nescatoetaric bat : ... vne des chambrieres ... vint.
14. 68... Eta ILKI *cedin* corralerat, ... Lors sortit hors au portail.

14. 69. Eta nescatoa berriz hura IKUSSIRIC, HAS *cedin* ... ERRAITEN, Et quand la chambriere l'eut veu derechef, elle se print à dire
14. 71. Orduan hura HAS *cedin* MARADICATZEN eta ARNEGATZEN, Lors il commença à se maudire, & à iurer,
14. 72... : eta ORHOIT *cedin* Pierris ... hitzaz, ... : & il souuint à Pierre de la parole
15. 8. Eta oihuz IARRIRIC populua HAS *cedin* ESCATZEN ... Et le peuple s'escriant se print à demander
15. 28. Eta COMPLI *cedin* Scriptura... Ainsi fut accomplie l'Ecriture
15. 33..., ilhumbe EGUIN *cedin* lur gúciaren gainean bedratzi orenetarano. (Hautin a omis ce point)..., il y eut tenebres faites sur tout le país iusqu'à neuf heures.
15. 38. Eta templeco velá ERDIRA *cedin* bi çathitara garaitic behererano. Et le voile du temple se fendit en deux, depuis en haut iusqu'au bas.
15. 43..., AUSART *cedin* Pilatgana SARTZERA, ..., s'enhardit de venir à Pilate,
- 16.19. ..., goiti CEPURAT ALTCHA *cedin*, eta IAR *cedin* Iaincoaren escuinean. ..., il fut esleué en haut au ciel : & s'assit à la dextre de Dieu.
- CEGOELA. 8. I. q. *cegoen* avec élision du *n* avant la participial, parfois auxiliaire.
2. 15..., Iesus haren etchean mahainean IARRIRIC CEGOELA, ... Iesus estant assis à table en la maison d'iceluy,
5. 5... oihuz CEGOELA, ..., criant,

9. 24. Eta bertan' haour aitac oihuz CEGOELA... Et  
incontinent le pere de l'enfant s'escriant.
12. 41. Eta Iesusec truncoaren aurkân IARRIRIC  
CEGOELA, Aussi Iesus estant assis vis à vis du  
tronc,
13. 3. Eta IARRIRIC CEGOELA Oliuatzetaco mendian  
templearen aurkân, Et comme il (estoit assis au  
mont des Oliuiers vis à vis du temple,
14. 3... eta mahainea IARRIRIC CEGOELA, ... comme  
..., & estoit assis à table,
14. 66. Eta Pierris beheereco salân CEGOELA, Et  
comme Pierre estoit en la cour en bas,
14. 67... Pierris BEROTZEN CEGOELA, ... Pierre qui  
se chauffoit,
- CEGOEN. 6. Ind: imp: s. 3<sup>e</sup> v. i. int: *egon*, parfois  
aux:
3. 32. Eta IARRIRIC CEGOEN haren inguruân gendet-  
zea, Et la multitude estoit assise à l'entour de  
luy :
6. 6. Eta miraz CEGOÉN hayén incredulitateagatic,  
Et s'esmerueilloit de leur incredulité,
10. 46..., Bartimeo Timeoren seme itsua CEGOEN  
IARRIRIC, bide bazterrean, esquez: ..., vn aueugle  
dit Bar-timée, *c'est à dire*, fils de Timee, estoit  
assis aupres du chemin, mendoit.
- 14, 54... : eta CEGOEN IARRIRIC cerbitzariequin, ...  
& estoit assis avec les seruiteurs,
14. 61. Baina hura ICHILIC CEGOEN, Mais il se taisoit,
15. 39. ... haren aurkân CEGOEN Centenerac, (ici le

1. (L'emploi du radical *haour* au lieu du possessif *haourraren*  
est très notable s'il n'est pas une faute de l'impression),

*n* final joue le rôle du relatif nominatif (*qui*) Et le Centenier qui estoit là vis à vis de luy,  
CEGOENA, 1. I. q. *cegoen*; *n* rel: décl.: nom:  
intr: aux:

15. 43. ETHORRIRIC Ioseph Arimatheacoa, conseiller OHORATUA, hura-ere Iaincoaren resumaren BEGUIRA CEGOENA, Ioseph d'Arimathee honneste conseiller, lequel aussi estoit attendant le regne de Dieu,

CEGVIOTEN. 1. Ind: imp: pl: 3<sup>e</sup> r. s. r. i. s. v. ir:  
act: *eguin*.

8. 22 ..., eta othoitz CEGUIOTEN, ..., & le pria-on

CEGVITÉN. 1. Ind: imp: pl: 3<sup>e</sup> r. s. *eguin*.

14. 50. Orduan hura VTZIRIC *haren discipulu* guciéc ihes CEGUITÉN. Adonc *ses disciples* le delaisans, s'enfuirent tous.

CELA. 31. I. q. *cen* avec élision du *n* devant *la* participial et conjonctif.

1. 10. Eta bertan ILKITEN *cela* vretic, Et soudain comme il montoit hors de l'eau,

1. 13. ..., TENTATZEN *cela* Satanez: ... estant tenté de Satan:

1. 35. ..., Guero' goicean oraino ilhun handia CELA Et au matin qu'il estoit encore fort nuit,

2, 1. ... ecen etchean CELA. ... qu'il estoit en la maison.

2, 14. Eta vrruti IRAGAITEN *cela*, Et en passant outre,

3. 21 ..., ÇORATU *cela* . . ., qu'il estoit hors du sens.

1. Tandis que dans ce verset L. traduit *guero* par *et*, il rend souvent *puis* par *eta* au lieu de *guero*. E. g. plus haut, 14,41.

4. 10. Eta bera CELA, Or quand il fut à part soy,  
5. 29. ... SENDATU *cela* plaga hartaric.  
... qu'elle estoit guarie de ce fleau.  
5. 35. Oraino hura MINÇO *cela* ... Luy encore parlant,  
6. 6. ..., IRACASTEN ARI *cela*. ... enseignant.  
6. 20. ..., EÇAGUTURIC ecen hura *cela* guiçon iustoa eta saindua, (L'original a *cela*)..., sçachant qu'il estoit homme iuste & saint:  
6. 49 ... fantosmabat *cela* : ... que ce fust vn fantosme :  
6. 55 ..., NON CELA hura ..., *hara*. ..., là où ... qu'il estoit.  
7. 30 ... deabrua ILKI *cela*, ... le diable estre sorti.  
8. 31 ..., ecen BEHAR *cela* ... qu'il falloit (Hautin a mis ce à la fin de la ligne).  
9. 25. Eta IKUSSIRIC Iesusce ecen populua lasterca. ELKARGANATZEN *cela*. Et quand Iesus vid que le peuple s'amassoit ensemble,  
9. 26 ... ecen HIL *cela*, ..., Il est mort.  
10. 17. Eta hura ILKITEN *cela*..., Et comme il sortoit  
10. 47. : eta hura Iericotic ILKITEN *cela* ... : & luy se partant de Iericho  
10. 46. Eta ENÇUNIC ecen Iesus Nazareno CELA. Et ayant ouy que c'estoit Iesus de Nazareth,  
11. 11 ... : eta gauça gucietara inguru BEHATURIC. eta ia BERANDUA' CELA ... : & quand il eut

1. Il est probable que ce mot soit proche parent de *behererano* que nous avons vu plus haut. Il est *tard* (castillan *tarde*) quand le soleil arrive en bas du ciel. Cf. *Berancor* (P. d'Urte, *Etorkia*, c. 30, v. 42).



- tout regardé de tous costez, & que desia il estoit tard,
11. 32... Ioannes eguiazco Propheta İÇAN *cela*.  
... Jean auoir esté vray Prophete.
12. 35..., templean IRACASTEN ARI *cela*,  
... enseignant au temple
13. 1. Eta İLKİTEN *cela* templetic, Et comme il se parloit du temple,
14. 3. Eta *Jesus* Bethanian Simon sorhayoaren etchean CELA... Et comme il estoit en Bethanie en la maison de Simon le lepreux,
14. 43. Eta bertan, hura oraino MIŇCO *cela*, Et soudain comme il parloit encores,
14. 54..., BEROTZEN *cela* su bazterrean...., & se chauffoit au feu.
15. 21 ..., landetarie HELDU *cela*, ... (lequel venoit des champs
15. 44... HIL *cela*. .... qu'il estoit mort.
16. 4... harria ALDARATUA CELA: la pierre estre roulee: )
16. 11... ecen VICI *cela*. ... qu'il viuoit,
- CEM bat. 4. I. q. *cen*, aux: avec *n* rel: nom: devenu *m* avant l'article indéfini *bat*.
5. 22. ... synagogaco principal Iairus DEITZEN *combat*, ... vn des principaux de la synagogue qui auoit nom Iairus.
7. 32... gor nequez MIŇCO *combat*, ... vn sourd begueyant:
15. 7... Barabbas DEITZEN *combat* ... vn dit Barabbas,
15. 21... bideazco Simon Cyreniano DEITZEN *cem-*

bat, (Hautin a mis *deitzen*) ... vn certain passant, *nommé* Simon Cyrenien

CEN. 45. Ind : imp : s. 3<sup>e</sup> verbe poss : et aux : (Le *n* final-se fond parfois dans le *n* rel : óu conj :)

1. 4. BATHEYATZEN ARI *cen* Ioannes desertuan, Iean estoit baptizant au desert,

1. 5. Eta IOAITEN *cen* harengana Iudeaco herri gucia eta Ierusalemecoac: Et tout le país de Iudee, & ceux de Ierusalem-alloyent vers luy,

1. 6. Eta CEN Ioannes VEZTITUA camelu biloz, eta Iarruzco guerricobatez bere guerruncean inguru. Or Iean estoit vestu de poils de chameau, & d'vne ceinture de cuir au tour de ses reins:

1. 13... : eta CEN bassa bestiequin, ... : & estoit avec les (l'original a *le*) bestes sauvages,

1. 21... eta bertan Sabbath *egunean* SARTHURIC synagogán, IRACASTEN ARI *cen*... : & tost apres au iour du Sabbath estant entré en la synagogue, il enseignoit.

1. 23. Eta CEN hayén synagogán guiçombat'... Or en leur synagogue estoit vn homme

1. 33. Eta iri gucia borthara BILDUA CEN. Et estoit toute la ville assemblee à la porte.

1. 45..., baina lekorean leku desertuetan CEN. ..., mais estoit dehors és lieux deserts :

2. 3... laurez ERAMAITEN *cen* paralyticobat.... vn paralytique qui estoit porté à quatre. (L'original porte *porte*).

1. Pour le changement de *n* final en *m* qui arrive souvent chez Leicarraga, comparez le latin *in* qui devient *im* en composition, et τὸν πᾶσις dans l'inscription grecque de Karatasch en Κιλίκια. Cf. *cembat*; *orembat*, &c. dans cet Évangile.

2. 4... Iesus CEN etche gaina, (*n* final ici devient le *n* relatif signifiant où, dans laquelle)... le toict *du lieu* où estoit Iesus
2. 13... : eta populu gucia ETHORTEN cen haren-gana, ... : & tout le peuple venoit à luy,
2. 26. Nola SARTHU *içan cen* Iaunaren etchean Abiathar Sacrificadore principalaren demboran : Comme il entra en la maison de Dieu, au temps d'Abiathar principal Sacrificateur,
3. 1... , eta CEN han guïcombat..., & là estoit vn homme
4. 1... : eta populu gucia itsas costan leihorrean CEN..., & tout le peuple estoit a terre aupres de la mer.
4. 15... hayen bihotzetan EREIN *cen hitza*. (*n* final jouant le rôle du rel: nom: *qui*) ... la parole semee en leurs cœurs.
4. 36... CEN beçala: ... ainsi qu'il estoit
5. Sommaire 25 *Odol Iariatzez eri cen emaztea*. (ici le *n* final devient le *n* rel: nom: ) 25 *La femme ayant le flux de sang*.
5. 5. Eta bethiere egun eta gau mendietan eta thumbetan CEN... Et estoit tousiours de nuit et de iour és montagnes et és sepulchres,
5. 11. Eta CEN han mendi aldean... Or y auoit-il vers les montagnes
5. 14. ... IKUSTERA CEF EGUIN *içan cen*. ... pour voir ce qui estoit aduenu.
5. 21... , eta CEN itsas bazterrean... & estoit pres de la mer.
5. 25. Eta emaztebat CEN... Or y auoit-il une femme.

5. 26... baina GAIZCOATUAGO *içan cen*. ... : ains  
plustot estoit allee en empirant :
5. 30. Eta bertan Iesusec bere baithan EÇAGU-  
TURIC harenganic ILKI *içan cen* verthutea, (*n*  
final = *n* rel : nom :) Et soudain Iesus cognois-  
sant en soy-mesme la vertu qui estoit sortie  
de soy, (L'original porte *sorti*).
5. 36. ...ERRAITEN *cen* hitz haur (*n* rel : nom :)...  
ceste parole qui se disoit,
5. 42... : ecen hamabi vrthetacoa CEN :  
... : car elle estoit aagee de douze ans.
6. 14... (ecen haren icena CEN FAMATUA) ... (car  
son nom estoit fort renomè).
6. 47... vncia CEN itassoaren erdian, eta hura  
bera leihorrean. ... , la nasselle estoit au mi-  
lieu de la mer, & il estoit seul sur la terre.
7. 26. (Eta emaztea CEN Grec, nationez Syrophe-  
nissiana)... (Or ceste femme estoit Grecque, de  
nation Syrophenissienne:)
7. 35... , eta MINÇO *cen* claroqui. .... , & parloit  
droitement.
8. 1. Egun hetan, gucizco gendetze handia CEN  
beçala, (*n* conj : avec *beçala*). En ces iours-la  
comme il y auoit fort grande multitude,
8. 32. Eta claroqui propos hunez MINÇATZEN *cen*.  
Et disoit cela ouuertement. (L. ne traduit point  
*cela*).
9. 6. Eta cer MINÇO *cen*... Or ... qu'il disoit :
9. 20... , eta lurrera ERORIRIC IRAULZCATZEN *cen*  
... : & estant cheut à terre, se tournoit çà  
& là

9. 34... cein CEN berceac baino handiagoa.  
(Hautin a mis *cen*)... lequel *estoit* le plus grand.  
(L. traduit *le plus-grand que les autres*.)
10. 32... : eta hayén aitzinean IOITEN *cen* Iesus,  
... & Iesus alloit deuant eux :
11. 17. Eta IRACASTEN ARI *cen*, Et enseignoit,  
11. 30. Ioan esen baptismoa cerutic CEN, ala guiconetarie? Le Baptesme de Iean estoit - il du ciel, ou des hommes? (H. a mis guico à la fin de la ligne.)
14. 1. CEN bada Bazcoaren eta ogui alchagarri gabecoen *bestá* bi egunen buruán : Or deux iours apres estoit la *feste de* Pasque & des pains sans leuain :
15. 7. Eta CEN ... prisonér seditioneco laguncuin, Et y en auoit ... lequel estoit prisonnier avec ses complices de sedition,
15. 26. Eta CEN haren causaren inscriptionea *hunela* SCRIBATUA, IVDVEN REGVEA. Et l'escriteau de son crime estoit ainsi escrit, LE ROY DES IVDVES.
15. 39... , Eguiazqui guicon haur Iaincoaren Semea CEN. ... , Veritablement cest homme estoit Fils de Dieu.
15. 46... arroca batetan EBAQUIA CEN monumentean : (ici le *n* final es le rel: nom:) ... dedans vn monument qui estoit taillé en vn roc :
15. 47... non ECARTEN *cen*. ... où on le mettoit.
16. 4... : ecen guiciz handia CEN. ... ) car elle estoit fort grande.
- CENA. 6. I. q. *cen*, avec *n* rel: décl: nom: intr: & acc: (*na* = lequel).

5. 15... DEMONIATU *içan cena* IARRIRIC eta VEZTITURIC eta CENÇATURIC, ... celui qui auoit esté tormenté du diable, assis & vestu, & de bon sens:
5. 18... DEMONIATU *içan cena*... le demoniaque
5. 33... hura baithan EGUIN *içan cena*,  
ce qui estoit fait en elle,
6. 14... , Ioannes BATHEYATZEN ARI *cena*,  
..., Ce Jean-la qui baptizoit,
6. 52... oguiéz EGUIN *içan cena* : (L'original porte *eguin içan cena* : ) ... *le fait des pains* :
7. sommaire 32 *Gor eta mothel cena sendatu*.  
32 *Le sourd et begue guari*.
- CENAZ. 1. I. q: *cen* verbe subst: avec *n* rel: décl: médiatif défini, complétant le sens de *gueroztic*. (*naz* = *par le temps que*).
15. 41. Eta hec, Galilean CENAZ gueroztic.... Lesquelles dès lors qu'il estoit en Galilee,
- CENDVTEN. 1. Ind: imp: pl: 2<sup>e</sup> r. s. aux: act:
9. 33..., Cer bidean IHARDUQUITEN *cenduten* elkarren artean? ..., Que disputiez vous par le chemin entre vous?
- CENEAN. 25. *Id quod cen*, aux: avec *n* rel: *e* euph: décl.: déf: (*nean* = *quand*.)
1. 14. Eta Ioannes HATZAMAN *içan cenean*, Or apres que Jean fut mis *en prison*.
2. 25..., eta GOSSETU *cenean* bera eta harequin CIRADENAC? ... quand ..., & qu'il eut faim luy & ceux qui *estoyent* avec luy?
4. 6. Baina iguzquia GORATU *cenean*, Et quand le soleil fut leué,
4. 35..., ARRASTU *cenean*, ... quand le véspre fut venu,

4. 39. Eta IRATZARRI *cenean*, ... Quand il fut esueillé,
5. 2. Eta ILKI *cenean* vncitic, Et quand il fut sorti de la nasselle,
5. 4. Ceren anhitzetan cepoz eta cadenaz ESTECATU *ican cenean*, ... (Hautin a omis cette virgule.) Pource que souuent quand il auoit esté lié de ceps et de chaines,
5. 18. Eta hufa SARTHU *cenean* vncira, Et quand il fut entré en la nasselle,
5. 21. Eta IRAGAN *cenean* Iesus vncian berriz berce aldera, Et quand Iesus fut derechef passé à l'autre riue en vne nasselle,
6. 2. Eta ETHORRI *cenean* Sabbathoa, Et quand le Sabbath fut venu,
6. 21. Bada egun carazcoa ETHORRI *cenean*, Mais vn iour opportun estant venu,
6. 22. Eta SARTHURIC Herodiasen alabá DANÇATU *cenean*, Et que la fille d'Herodias fut entree, & eut dansé,
6. 47. Eta ARRASTU *cenean*, Et le soir venu,
7. 17. Guero etchean SARTHU *cenean* populutic RETIRATURIC, (L'original porte *retiraturic*.) Et quand il fut entré en la maison, s'estant retiré du peuple,
7. 30. Eta IOAN *ican cenean* bere etchera, Et quand elle s'en fut allee en sa maison,
9. 28. Eta etchean SARTHU *cenean*, Mais apres qu'il fut entré en la maison,
9. 33. ... : eta ETCHERA *cenean*, ... : & quand il fut venu en la maison.

9. 35. Eta IARRI *cenean*, Et quand il fut assis.  
11. 19. Eta arratsa ETHORRI *cenean*, Et le soir fut venu, (on a omis *quand*).  
14. 17. Eta ARRASTU *cenean*, Et le soir venu,  
14. 45. Eta ETHORRI *cenean*, Quand donc il fut venu,  
15. 42. (Hautin a mis 24) Eta ARRASTU *cenean* (Et le soir estant venu).  
16. 1. Eta Sabbathoa IRAGAN *cenean*, Quand le Sabbath fut passé,  
16. 2. . . ., iguzquia ia ILKI *cenean*. (Hautin a omis ce point.) . . ., le soleil estant ia leué  
16. 9. Eta Iesus RESUSCITATU *cenean*, Or quand Iesus fut ressuscité.

CENIC. 2. I. q. *cen* aux : *n* rel : décl : partitif en apposition avec le nominatif et l'accusatif.

4. 8. . . fructu GORATZEN eta HANDITZEN *cenic*, (acc. du fruit, montant croissant

5. 11. . . vrdalde handibat ALHA *cenic*. (nom : . . . vn grand troupeau de pourceaux qui païssoit.

CENTVZTEN. 2. Ind : imp : pl : 2<sup>e</sup> r. pl : aux : act :

8. 19. . . combat sasqui çathiz betheric ALTCHATU *centuzten* ? . . ., combien recueillistes - vous de paniers pleins du residu ?

8. 20. . . combat sasqui çathiz betheric ALTCHATU *centuzten* ? . . ., combien auez-vous recueilli de corbeilles pleines du residu des pieces de pain ? (L. ne traduit pas ni *residu* ni *de pain*, mais seulement *de pieces*.)

(Les citations françaises dans cet ouvrage se trouvent dans *La Sainte Bible*, Lyon, M.D.LVI. L'exemplaire du Musée Britannique porte la cote c. 23. d. 8.)



**Revue de Linguistique tome XXX (1897)**

- P. 314. l. 22. encuadernador; l. 26 Aurrequitu.  
P. 315. l. 5. Asmazailia. l. 20. Erelixinoia.  
P. 316. l. 12. Arazauba l. 23. abarrasca. l. 25. Babi-  
jaquia.  
P. 317. l. 10. *Lo mesmo es.* l. 14, *Comunidad.* l. 15.  
*Escaño.* l. 32 *bascuenze es enfatica.*  
P. 318. l. 1. peut-être *casta* l. 7. Allimarra l. 9.  
Beguitaunia. l. 28 Jaiozarra.  
P. 319. l. 17. *llamado* Oskolonxa (?Oskolonoa). l. 27.  
peut-être Veradaguana.  
P. 321. l. 22. peut-être *Failia.* l. 32. *Curso.*  
P. 322. l. 5. *Propio,* l. 25. *Duda.* l. 28. *mismo.*  
P. 323. l. 18. Partizaguaia. l. 24 Ajoutez « *Si cosa de  
carne, ó semejante,* Jaquija. l. 29 Caloquia.  
P. 324. l. 4. *Epistola,*  
P. 325. l. 5. *de Mots Basques* l. 6. *Salaberry, publi-  
cation de* l. 8, *seinte* l. 13. p. 145 de.

**Revue de Linguistique tome XXXI (1898)**

- P. 35. l. 13. blackberry plutôt que cherry. p. 36.  
l. 5 his brothers descendants,  
P. 37. l. 15. *Bascuenza* l. 22 : *cein* l. 26 *ahortze* :  
*iautzi* l. 29 *hilitaric* : *igan* içan da l. 30 *Jainco*  
l. 31. *gucitacoaren escuinean* l. 33. *iugeatzera*  
l. 34. *baithan* : l. 35 *saindu* l. 36 : *sainduen* l. 37.  
*bekaturen* l. 40. *inffernisuara* p. 39. l. 24 these  
interesting.  
P. 41. l. 9. *de manera.* M. le D<sup>r</sup> Arthur Farinelli,  
d'Innsbruck, le savant auteur de « Guillaume de

- Humboldt et l'Espagne » (Paris, 1898), m'a écrit au sujet de Ganaza mentionné dans les dialogues de Micoleta (1. 3. 98) « *Ganaza* non potrebbe essere il famoso comico Italiano che fu verso la metà del 1500 in Ispagna? Era a' suoi tempi popolarissimo » : et 21. 3. 98 « Ganassa n'a rien écrit. Ce n'était qu'un employé d'une compagnie théâtrale très célèbre. »
- P. 126. l. 7. hura,
- P. 127. l. 8. 8. 33..., l. 27. 5. 23. l. 28. Les deux points : sont une faute de P. Hautin. Voyez les versets 45 et 47 du même chapitre.
- P. 128. l. 20 veritable.
- P. 129. l. 8. demanderas, l. 13. avant es-insérez? l. 15. Dieu. l. 24, bénit?
- P. 130. l. 8. arriere : l. 11. ALBEILEGUITE.
- P. 131. l. 4. *aqut*.
- P. 133. l. 24. séparer itsas et gainez.
- P. 134. l. 5. ba ÇABILAN : l. 9. elkarrequin.
- P. 135. l. 12. secretuaren sans virgule. l. 31. BEGUI-  
RA *çaiteste* Pharisénén.
- P. 31. l. 11. Galilee : BEGUIRA *çaiteste* Phariséuén.
- P. 136. l. 13 sainduaz. l. 19. *çaituztenean*, (Hautin a omis cette virgule). l. 27. après 17 insérez (Hautin a mis 27). Supprimez 8.
- P. 137. l. 3. avant noizdrano insérez? l. 15. séparez *içan* et *çaižcan*.
- P. 138. l. 3. gaucén l. 12. demandans. l. 30. PRE-  
SENTATU.
- P. 139. l. 20. Ajoutez « L'emploi de *cer* *quoi* au lieu de *certain* avec le verbe intransitif est notable.

Logiquement *ari* est actif. On pourrait dire que *cer* est l'*accusativus respectus*. » l. 29. *guciez*, l. 14. *tormentez-*

P. 140. l. 7. ÇARETEN, l. 12 (*nac* l. 17. *discipulu-*  
*ac*. l. 24. ÇARREYON. Il faut accentuer l'ó.

P. 141. l. 1. *paubrey*. l. 5. ÇATOZTE.

P. 142. l. 19. *çayón* l. 23 ÇAYON, l. 24. Après ÇAYON insérez (Hautin a oublié d'accentuer l'ó.) l. 24. ajoutez « Cf. : *çaižcan*, 11, 18. et *temor á la escuadra Española* (*La Epoca*, 15 de Myo, 1898) et les Sermons de P. Astarloa' (Bilbon, 1818), tome 2, p. 164. 'Mundu onetan pobre izatiari deutse bildur, eta ezteutse bildurric betico infernubetan pobre, villox, eta ecerbere bagaegotiari'. = They are afraid of being poor in this world, and they have no fear of remaining without anything, at all, and naked and poor in hell for ever.

P. 143. l. 3. *guiçon* l. 4. au lieu de *gorputz* *gorputz* lisez *gorputz* l. '24. ajouter (Hautin a omis le trait après *ba* à la fin de la ligne).

P. 144. l. 21 après *ceçan* insérez (Hautin a omis le trait après *ce* à la fin de la ligne).

P. 145. l. 26. *teste*. l. 6. pas de virgule. l. 18. *prison* sans point

P. 146. l. 13. EGUINIC, l. 29 rat BEHATURIC

P. 147. l. 8. *spirituac* l. 12 après *nigarrequin* insérez (Hautin a omis le trait après *nigar* à la fin d'une

1. Francisco Mugerza, éditeur de Tolosa, a fait imprimer quelques parties d'une nouvelle édition de ces beaux sermons. Il ferait bien de la terminer.

- ligne). l. 15. l'esprit. l. 16. HARTURIC, l. 22...  
ERRAN *ceçan*,...
- P. 148. l. 13. ajoutez (L. traduit *le serviteur*). l. 15.  
serviteur : l. 17. HAUTSIRIC l. 22. *graces*, le &  
l. 23. *buruä*. avec .. au-dessus du a.
- P. 149. l. 23. oillarrac l. 24. EGUIN. l. 19. Baina.
- P. 150. l. 17. ITZULIZ. l. 14 pas de point.
- P. 151. l. 4 médiatif. Ajoutez *nez = autour de*, c'est-  
à-dire *pour voir*. Si se rend par *eya*.) l. 26. avoir  
laissé.
- P. 152. l. 6. Eta GOITI *ceçaten* l. 7. *arrainetarie*.
- P. 153, l. 17. après *bideren* insérez (Hautin a omis  
le trait après *bi* à la fin de la ligne). l. 24. luéc.
- P. 154. l. 1. HUTSIC. l. 3. TRACTATURIC. l. 4.  
biffez TURIC. l. 6. séparez HIL et *ceçaten* :
- P. 155. l. 21..., eta l. 24 et 26 VEZTI
- P. 156. Ajoutez à la fin 16. 11. Eta hec ENÇUN *ceça-  
tenean ecen...* Iceux ayans ouy qu'il.

---

Messieurs les Étudiants feraient bien de se procurer le volume qui porte la cote 3. b. dans la *Bibliographie de la Langue Basque* (Paris, Maisonneuve, 1891), c'est-à-dire l'*Évangile de saint Marc* extrait du Nouveau-Testament Basque. Nos citations françaises se trouvent dans le volume qui porte la cote c. 23. d. 8. au musée Britannique, c'est-à-dire *La Sainte Bible, A Lyon, par Sebastian Honorati*. M. D. LXVI. Ce volume appartenait à la Reine Élisabeth d'Angleterre. La reliure qui est magnifique porte son portrait entouré des mots

ELIZABETH DEI GRATIA ANG. FRAN. ET HIB. REGINA, et sur l'autre côté son écusson avec les mots DIEU ET MON DROIT, entouré de la citation Biblique POSVI DEVM ADIVTOREM MEVM et portant la date M. D. LXVIII au fond. Ceux qui ne connaissent pas bien le Français de Calvin n'ont qu'à consulter le *Dictionnaire de l'Ancienne Langue Française* par Frédéric Godefroy, Paris, 1884.

L'imprimeur Pierre Hautin a omis les traits à la fin d'une ligne dans les versets de cet Évangile que voici :

I. 24 ba 27 bai 30 hel 35 iai II. 1. Caperna, 3 ekar 17 bai 18 dis 19 gen. 21 ga 26 Abi 27 guiçonaga III. 8 han 35 voron IV. 8 ce 15 rece 17 ben 20 du 32 ha V. 2, ber VIII. 31 ne 31 ce, prin 34 di 35 gal IX. 2 men 16 di 18 cam 42 lu 43 di 49 sacri 50 an X. Sommaire se X. 1 ber 14 enga 17 9ere 20 ma 23 | a XI. 1 men 4 bi 12 B 14 secu 15 ero 27 Sa 30 guiço XIV. 63 arro 4 hi 12-24 erpaitaquiz XV. 1 prin, Scri 12 ci 29 bu 34 Ie teo magda 44 hu XVI sommaire min 1 aroma 2 ethor 7 ga 8 ci 9 ma 19 ci 14 a 16 salua 20 gu.

---

**PIÈCES HISTORIQUES**  
**DE LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE**  
**EN FRANÇAIS ET EN BASQUE**

---

J'ai publié dans cette *Revue* (tome XXX, p. 147-177 et p. 196-215), un document basque formant une sorte de catéchisme, qui est devenu infiniment rare, et qui remonte à l'époque du concordat. Sans titre, lieu, ni date, la brochure, comme indication d'origine, porte seulement la signature *Beaumont*.

J'ai découvert, depuis, une brochure française qui, sans être le prototype complet de la plaquette basque, est évidemment un extrait ou une réduction de ce prototype. Elle a 12 p. rognées et mesure 135 mm. sur 112 (les pages ont 129 sur 80); elle porte au bas de la dernière page cette note : « A PAU, chez VÉRONÈSE, Imprimeur-Libraire ». En haut de la première page est une vignette religieuse, puis vient ce titre : « Instruction | de la jeunesse, | par demandes et par réponses, | ou précis | des connaissances nécessaires ». A la p. 10, après un double filet, on trouve une partie séparée : « Questions sur l'utilité et l'avantage qu'un État peut retirer de l'exacte observation de la Religion », composée de huit questions et réponses terminées p. 12, lignes 4 et 5, par le mot « Fin » et

la signature « par Andrey ». Puis, au-dessous d'un filet double, on lit : « Approbation des Docteurs. — Nous soussignés, Docteurs en Théologie, de la Faculté de Paris, certifions avoir lu ce petit Livre, dans lequel nous n'avons rien trouvé de contraire à la religion et aux bonnes mœurs. — Donné à Paris, le 21 septembre 1802. — Signés (*sic*), CANTAL, FLEURY, BEAUMONT ». Au-dessous, vient un fleuron formé d'emblèmes religieux et au-dessous encore la rubrique de l'imprimeur.

Quel peut être ce Beaumont ?

Quoi qu'il en soit, si nous comparons la brochure française et la brochure basque, nous constaterons que les deux dernières pages de la première ne se trouvent pas dans la seconde ; qu'en revanche la seconde partie du basque. (*haurren instruccionea* « l'instruction des enfants ») n'a pas son correspondant en français où le petit préambule relatif à l'empereur Adrien manque également. Ceci fixé, de la p. 4 à la p. 10, la brochure française contient soixante-deux demandes et réponses qui forment, avec treize autres intercalées, toute la première partie basque.

En comparant le texte de ces soixante-deux demandes avec ma traduction des correspondantes basques, je relève les principaux *corrigenda* suivants :

P. 154, l. 13 : comment s'est fait.

P. 153, l. 4 : comment peut-on entendre.

- l. 2 : soit un seul.
- l. 24 : abstenons-nous du travail.
- l. 25 : le samedi.
- P. 155, l. 23-24 : où il ne pleut jamais ou rarement.
- P. 157, l. 2 : la moindre chose.
- l. 7 : leur désir.
- l. 8 : bienheureux.
- l. 9-11 : heureux, mais bienheureux ceux à qui Dieu ne laisse faire leur volonté en ce monde et qu'il corrige par l'adversité.
- l. 27 : son arche.
- P. 159, l. 22 : sept.
- P. 161, l. 5 : (il n'y a pas de huitième raison).
- l. 8 : choses les plus agréables.
- l. 9-10 : et l'abstinence du péché.
- l. 14 : larron.
- l. 16 : le premier
- l. 20 : a bâti la
- l. 22-25 : ruines, ruine.
- P. 163, l. 6 : formé.
- l. 7 : formé du limon de la
- l. 8 : formée.
- l. 15 : l'affaire la plus importante.
- l. 22 : vivre conformément à ce qu'elle prescrit.
- l. 25 : un Rédempteur.



- P. 165, l. 4** : terre l'espace de quatre.  
l. 5 : 5815 ans.  
l. 13 : immoler son fils.  
l. 18 : les vies.  
l. 19 : que l'insensé qui dit dans son cœur qu'il.
- P. 167, l. 2** : exterminer.  
l. 8 : quelle famille.  
l. 10 : dix écus.  
l. 23-24 : n'avait jamais eu.  
l. 26 : sur le bord.
- P. 169, l. 1-2** : où... relui, reluira.  
l. 5 : depuis la création.  
l. 9-10 : les ténèbres étaient répandues.  
l. 11 : soleil, loin d'être couché.  
l. 19 : supportée.  
l. 22 : le succès de cette.  
l. 24 : telle qu'il se trouva à Jérusalem des mères qui.
- P. 171, l. 4** : et c'est dès lors que.  
l. 13 : le nombre des.  
l. 23-24 : qui se fit baptiser.
- P. 173, l. 2** : été suscitée par.  
l. 1 : du temps même des.  
l. 3 : voulait se faire passer.  
l. 5 : il fut terrassé par saint Pierre à Rome.

On aura pu remarquer que quelques-unes de ces

variantes répondent à des erreurs de traduction que j'ai commises ou à de simples coquilles typographiques.

Voici d'autres véritables *corrigenda* :

P. 151, l. 4 : cet enfant, qui n'avait que dix ans, était appelé.

P. 153, l. 8-9 : car il avait créé le monde.

P. 161, l. 4 : ce même jour-là.

P. 163, l. 21 : savoir la religion.

P. 177, l. 2 : toucher. Le corps est

P. 201, l. 7 : quand ils n'eurent pas pu activer.

P. 303, l. 5 : un engrais qui le met dans la condition de porter.

l. 21 : l'eau fait se séparer l'air et tombe.

J. V.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

*Poetik. Naturlehre der Dichtung.* Von KURT BRUCHMANN. — Berlin, Hertz, 1898. In-8°, vj-406 p.

Cet ouvrage ne rentre que fort indirectement dans le cadre de notre *Revue*, puisque, — nous en devons la remarque à l'auteur même (p. 372), qui se rencontre ici avec une des observations de mes *Antinomies*, — la perfection intrinsèque d'une littérature ne paraît pas dépendre du caractère grammatical de la langue qui lui sert d'instrument. Et toutefois elle ne saurait s'en désintéresser; car, pour quiconque s'est pénétré une fois du principe de l'évolution, la littérature n'est au fond qu'un stade plus élevé de la parole parlée; et, du cri-réflexe, qui a exprimé les premières sensations de l'humanité, à la poésie la plus raffinée d'un Heine ou d'un Shelley, il n'y a qu'une différence de degré, non de nature. C'est pourquoi M. K. Bruchmann, qui n'en est pas à ses débuts dans ce domaine, a pu écrire un livre de critique littéraire longuement médité et supérieurement informé, et le faire précéder des considérations les plus naturalistes sur les origines du rythme, de l'assonance, de l'allitération, de la rime, des figures de mots et de

pensées, de tout ce qu'on se représente ordinairement comme le vêtement sonore et chatoyant de la poésie et qui est en réalité la poésie elle-même, en tant que la poésie n'est qu'une manifestation du langage et que le langage ne peut non plus se passer de rythme et de métaphore... que dis-je? que le langage humain tout entier, depuis ses plus humbles origines jusqu'à son plus splendide épanouissement, n'est d'un bout à l'autre de son évolution que métaphore en ses acceptions et rythme dans ses sons.

Une partie générale, où il analyse finement ces éléments primordiaux ; une partie spéciale, où il en conduit l'application à travers les divers genres, lyrique, épique et dramatique : tel est l'ensemble de l'ouvrage de M. K. B., agrémenté de citations de poésies, soit allemandes, soit exotiques, dont quelques-unes sont vraiment exquises et font honneur à son goût ; voir notamment le petit poème de huit ou seize vers de la p. 70. Une telle œuvre ne se résume pas. Je la ferai mieux connaître en notant, au hasard de la lecture, les impressions qu'elle m'a suggérées.

P. 13 : parmi les origines de la danse, il ne faudrait pas oublier la mimique de l'amour sexuel, encore si visible, malgré les déguisements que lui a imposés la pudeur, dans les pas dansés par couples en vis-à-vis que conservent, entre autres, l'Auvergne et la Bretagne.

P. 26 et 28 : la Loi des XII Tables elle-même, au

dire de Cicéron, était un *carmen*, c'est-à-dire tout au moins une prosé rythmée, parfois allitée ou assonancée, et je me trompe fort s'il n'en est des Brahmanas de l'Inde antique comme du *Cursus* pontifical actuel ; la conservation par tradition orale d'un aussi formidable corps d'ouvrages ne s'explique que par un adjuvant mnémotechnique.

P. 38 : le vers français décasyllabe à césure après la 6<sup>e</sup> syllabe est aussi ancien que le même vers à césure après la 4<sup>e</sup>, et il y a longtemps que j'ai expliqué l'un et l'autre, respectivement et dans cette *Revue* même, par l'hephtémimère et la penthémimère.

P. 59 : je ne sais s'il nous faut tant déplorer de ne point posséder tout l'œuvre de Sapho ; elle vit, et vivra éternellement, dans les quelques purs diamants qu'elle nous a laissés, et surtout dans les trois stances *ποικιλόθρον'*... qui sont peut-être ce que l'antiquité a réalisé de plus parfait ; c'est assez pour sa gloire, et, si nous en avons davantage, qui peut dire que notre impression n'en serait point gâtée ?

P. 74 : la citation de Musset par tome et page de ses œuvres n'est pas suffisante ; tout le monde n'a pas cette édition sous la main, et il faudrait ajouter le titre de la pièce pour le lecteur soucieux de se reporter aux sources.

P. 90 : le « Nous l'avons tous vu » de V. Hugo (dans 1811) ne mérite pas un point d'exclamation ;

tout ce que le poète veut dire, c'est qu'à la naissance du roi de Rome on a tiré le canon des Invalides, et que tous les Parisiens d'alors, — y compris lui, qui avait neuf ans, — en ont été témoins; et rien n'est plus simple que cette idée.

P. 176 : les caractères essentiels de l'épopée sont parfaitement définis; mais il en est un sur l'origine duquel on ne saurait trop insister. L'épopée est née du mythe naturaliste : elle n'est autre chose qu'une série inconsciente de mythes célestes transportés sur la terre : de là son cachet d'impersonnalité. Car, si l'on conçoit que le poète raconte impersonnellement des aventures qui lui sont fournies par une tradition immuable et précise, à bien plus forte raison en est-il de même de faits naturels auxquels aucune volonté ni imagination humaine ne saurait rien changer. En somme, dire qu'Ulysse, après mille dangers, retrouva Pénélope, cela revient à dire que le soleil, la nuit écoulée, vient s'unir à l'aurore ; et il ne se peut pas de constatation plus impersonnelle. Naturellement il en faut dire autant du héros qui tue le dragon (la nuit ou l'orage), qui retrouve l'eau de Jouvence (la rosée), et de tous les thèmes épiques en un mot (p. 181). Pas un incident des vraies épopées ni des vrais contes n'a été *inventé*.

P. 246 et 257 : en parlant séparément du théâtre osque et du théâtre populaire italien, il faut ajouter que l'un procède de l'autre et que la *commedia dell'*

*arte* laisse encore reconnaître les types grotesques de l'antique atellane.

P. 279, l. 14 : P. Gringoire n'a pu écrire que « rimes françoises », non « françaises ».

P. 285 : Marivaux est placé sensiblement trop bas ; à mes yeux, c'est notre premier comique après Molière, et en tout cas il laisse bien loin derrière lui Regnard, qui n'est qu'un amuseur, et Lesage, qui n'a écrit qu'une comédie sérieuse.

Et, comme après lui je placerais Beaumarchais, je veux avouer que j'ai été déçu de ne pas lire (p. 360), la spirituelle citation de sa préface qui eût été tout à fait en situation : « Et si le hasard n'eût pas conduit ce jour-là le barbier Figaro dans cet endroit (sous le balcon de Rosine où se morfondait Alnaviva), que devenait la pièce?... Alors, il n'y aurait point eu de pièce, ou, s'il y en avait eu, elle aurait été différente. » Et vraiment c'eût été grand dommage.

Mais M. Bruchmann n'a que faire d'autorités pour établir les thèses qu'il sait partout énoncer et défendre avec un égal bonheur.

V. HENRY.

*Manual e Glossario della lingua indostana o urdù*, per Camillo TAGLIABUE, professore di lingua indostana del R. Istituto Oriental in Napoli. Roma, tip. della Acad. dei Lincei. 1898, in-8°, (v)-288-(ij) p. (tome 2 de la collection scolaire de l'Institut Oriental de Naples).

Je ne veux pas examiner ici si ce livre est bon ou mauvais, s'il répond à son but ou non, si les phrases sont bien ou mal choisies, si les traductions sont médiocres ou excellentes. Je ne me préoccupe que de savoir si, dans l'état actuel de la science du langage, un pareil livre est nécessaire ou même seulement utile et, à cette question, je réponds : non, sans hésiter. Ce n'est plus ainsi que l'on doit enseigner une langue.

En linguistique, et même en linguistique pratique, comme, hélas ! en philosophie, en politique et en tout ce qui concerne l'humanité, — car tout se tient, ou, comme disait Jacotot, tout est dans tout, — nous constatons la lutte de deux conceptions diamétralement opposées, l'ancienne et la nouvelle, qui procèdent l'une du principe d'autorité, l'autre du principe de liberté. Pour l'une, il convient d'aller de haut en bas, d'ordonner, de prescrire, de conduire fermement; pour l'autre, il faut seulement faire réfléchir, aider, guider doucement. Et pour en revenir à l'enseignement des langues, pendant de longs siècles, on s'est imaginé que le meilleur moyen de faire apprendre à quelqu'un



une langue étrangère était de lui mettre en mains une grammaire pleine de règles et de préceptes compliqués, présentés dans un ordre conventionnel et factice, sans lien entre eux et dont on ne donnait point la raison d'être, puis un cours de thèmes « gradués » avec un vocabulaire spécial. La version n'était considérée que comme un exercice accessoire ayant pour principal résultat de faire écrire en bon français. Ce procédé avait le grand inconvénient d'ennuyer l'élève et de fatiguer le maître; les progrès de l'étudiant étaient fort longs jusqu'au jour où, étant parvenu à force de travail à savoir assez de mots pour déchiffrer seul un texte, il pouvait aller de l'avant sans s'embarasser de l'empirisme grammatical.

Aujourd'hui, nous partons de cette idée qu'il faut avant tout laisser à l'étudiant la plus grande somme possible d'initiative, j'allais dire de responsabilité. Il faut le laisser marcher à peu près seul, en se contentant de le guider et de lui donner les conseils de l'expérience. Nous lui mettons entre les mains une grammaire réduite à son minimum, c'est-à-dire exposant uniquement les éléments simples du langage méthodiquement classés suivant leur nature originelle ou leur fonction, et une série de textes que nous lui faisons lire, que nous lui apprenons à analyser et d'où il doit déduire lui-même les fameuses règles. La version, ou plutôt la lecture des textes, devient la base de tout le travail, et le thème, texte purement

imitatif, n'est plus que l'application de la théorie qu'on s'est formée, que la justification de la science acquise. L'étude devient relativement agréable, intéressante, aisée et rapide.

Pour apprendre n'importe quelle langue, il n'est besoin que de deux ou trois tableaux des formes grammaticales, un dictionnaire de cette langue, enfin et surtout un texte; et l'idéal serait d'y ajouter une bonne traduction française de ce texte. En 1876, j'ai voulu traduire en français l'*Essai sur la langue basque* écrit en hongrois par M. Fr. Ribary, professeurs à l'Université de Buda-Pest. Qu'ai-je fait pour y arriver en peu de temps? Je me suis procuré un petit dictionnaire magyare français et une grammaire magyare quelconque; j'ai commencé par lire cette grammaire, la plume à la main, et j'en ai résumé la partie essentielle (déclinaisons et conjugaisons) en deux ou trois tableaux. Puis, je me suis attaqué au texte. Le commencement a été pénible; le sens général se détachait difficilement des mots rapprochés; dès la dixième page, tout était plus clair; à la cinquantième, le travail devenait facile; à la fin, je traduisais presque à livre ouvert.

Tant il est vrai qu'il n'y a qu'une méthode et que la méthode, c'est tout.

Julien VINSON.

---

*Précis de Logique évolutionniste, l'entendement dans ses rapports avec le langage, par Paul REGNAUD. — Paris, F. Alcan, 1897, pet. in-8°, (iv)-iv-215 p.*

Après avoir longtemps cherché, j'ai dû renoncer à analyser cet ouvrage qui forme un bloc compact et qu'on ne pourrait résumer sans lui ôter une partie de sa valeur. La logique ou l'art de penser n'est pas autre chose en effet que l'histoire du développement du langage ; et il ne faut pas oublier que le mot *logique* est un dérivé du mot *logos*. C'est par le langage et par lui seul qu'on peut comprendre les conditions intellectuelles diverses de l'homme. On ne peut pas séparer le langage de la pensée ; l'entendement et les signes vocaux par lesquels il se manifeste sont soumis aux mêmes lois dont la logique est le tableau général.

Ces idées ne sont pas nouvelles ; elles ont été plus ou moins clairement émises par plusieurs philosophes ; je ne citerai ici que Condillac, dont l'admirable *langue des calculs* commence par ces mots : « Toute langue est une méthode analytique, et toute méthode analytique est une langue. Ces deux vérités, aussi simples que neuves, ont été démontrées, la première dans ma grammaire et la seconde dans ma logique ; et on a pu se convaincre de la lumière qu'elles répandent sur l'art de parler et sur l'art de raisonner, qu'elles réduisent à un seul et même art. »

Le livre comprend cinq parties : *les conditions du raisonnement, les catégories logiques, le raisonnement : ses auxiliaires et ses principales formes, amphibologies et erreurs verbales, les erreurs logiques et les sophismes*. La première s'occupe surtout des signes du langage, de la nomenclature, de la classification et de la proposition. Voici comment M. Regnaud définit la logique : « la science qui traite d'une manière générale de l'origine, de la valeur et de l'usage des signes vocaux ou du langage ». On sait que M. Regnaud donne au langage articulé, sinon comme origine, du moins comme antécédent, le cri qui, « en tant que signe, est devenu tacitement conventionnel par l'étroitesse et la constance de sa relation avec la sensation dont il résulte » ; d'ailleurs « la diversité des sensations amena nécessairement des variations du langage, des modifications du cri naturel inconscient ». Les premiers mots, si l'on peut s'exprimer ainsi, furent des espèces de substantifs signifiant la qualité ou l'attribut par lequel était affecté l'être vivant. Puis, l'éveil de la conscience individuelle amena le développement ultérieur du langage, qui a procédé du genre universel au genre général, puis au genre particulier et enfin au nom commun.

A ce propos, M. Regnaud cite un passage de Buffon où l'illustre naturaliste expose que les hommes ont dû nommer indistinctement *arbre* un chêne, un hêtre, un tilleul, un sapin, un pin, un if ; qu'on aura

ensuite inventé deux mots, un pour les trois premiers et un pour les trois derniers. Comment se fait-il donc que, dans beaucoup de langues, les termes généraux manquent ? En basque, par exemple le mot *arbren* n'existe pas. M. Regnaud répondrait peut-être que le mot *arbre* a pu prendre un sens particulier ; l'inverse ne se produit-il pas dans le langage courant en France où beaucoup de personnes appellent par exemple *sapins* tous les résineux ?

Dans la quatrième partie, à propos de l'homonymie et de la synonymie, M. Regnaud donne une fois de plus d'intéressants exemples des oscillations significatives des mots à sens vague : le latin *tenuis* apparenté à *tener* et à *tenax*, variant de « tenu, délié » à « étendu », et le grec *ώχρος* allant de « aigu » à « violent ». Dans cette même partie, M. Regnaud traite des « mythes », c'est-à-dire de désaccords primitifs entre le mot-signe et la perception ou l'idée significative, d'erreurs verbales érigées en traditions. J'aime à rappeler à ce propos une remarque intéressante de M. Louis Ménéard : « C'est comme si on disait que l'oxygène est un débauché, parce qu'il s'unit à tous les corps ».

La dernière partie est uniquement consacrée à réfuter la récente brochure de M. V. Henry dont j'ai rendu compte ici même (t. XXX, 1897, p. 185-195). M. Regnaud résume ainsi qu'il suit l'ouvrage de M. Henry : « Thèse : La linguistique est une science.

*Antithèse* : Mais une science qui ne peut rien nous apprendre. *Synthèse* : C'est apprendre quelque chose que d'apprendre qu'on ne sait rien ».

Pour conclure, je crois avec M. Regnaud à la sûreté de la méthode positive et de la doctrine évolutionniste.

J. VINSON.

---

*Littérature orale de l'Auvergne*, par Paul SÉBILLOT.  
— Paris, J. Maisonneuve, libraire-éditeur, 1897.  
In-8°, de (vijj)-xj-343 p.

Ce volume qui forme le trente-cinquième de la *Collection des Littératures populaires*, est un recueil fait de seconde main (et je prends ce mot dans son acception naturelle, sans qu'il implique dans ma pensée ni blâme, ni critique, ni méfiance) par notre collaborateur P. Sébillot, qui est un maître en l'espèce. Il a mis en ordre les divers morceaux authentiques qui ont été publiés à diverses époques et les a fait suivre d'excellentes notes et d'observations intéressantes. Le volume est divisé en deux parties, qui se terminent par un index alphabétique très soigné.

La première (p. 1-238) comprend cinquante-quatre « contes et récits », la plupart courts, classés à peu près dans l'ordre suivant : contes religieux, histoires de revenants, récits relatifs au diable, au *drac*, aux lutins, aux fées, aux impies, aux loups-garous. Parmi les références, M. Sébillot aurait pu rappeler certains

contes basques que Webster, Cerquand ou moi avons publiés ; mais il est évident qu'on ne peut pas tout dire. — Le *drac* est évidemment « le dragon, le serpent, le *heren suge* des Basques ». .

La seconde partie (p. 239-329) comprend les chansons (douze, y compris des « bourrées ») avec la musique notée, les devinettes au nombre de quarante-sept et où j'ai retrouvé entre autres celle du lacet de corset que j'avais recueillie dans le pays basque, et enfin le « blason populaire », expression que je n'aime point du tout parce qu'on ne la comprend pas sans explication. Passe pour « littérature orale » si l'on répugne à l'anglais *folk-lore*, mais le « blason populaire ! M. Sébillot entend par là les dictons qui caractérisent plus ou moins malicieusement les gens de certains pays ou de certains villages : « Gascon larron, » Clermont le riche, Riom le beau, » etc. Est-il exact de comparer ces formules, plus ou moins justes et rarement admises par ceux auxquels on les applique, à des armoiries et à des devises héraldiques ? Je ne le pense pas.

J. V.

---

N. QUELLIEN. *Breiz*, poésies bretonnes. — Paris, J. Maisonneuve, 1898, pet. in-8°, iv-164 p.

Ces poésies sont charmantes et elles ont été écrites avec un art infini. Mais ce qui m'a le plus frappé dans ce livre, c'est la lettre-dédicace, véritable préface, où l'auteur affirme d'abord l'originalité de l'esprit breton

et écrit ensuite cette proposition que « le patriotisme sort des mêmes hauteurs que le culte de la femme ».

Sur le premier point je serais volontiers sceptique. Le mirage de la langue toute spéciale du pays, — et les Basques peuvent en tirer argument mieux encore que les Bretons, — entraîne facilement à cette conception d'une race à part, de mœurs particulières, de coutumes indépendantes. Or, lorsqu'on serre les choses de près, on s'aperçoit vite que cette prétendue originalité repose sur des détails de peu d'importance et que tous les paysans de France : Bretons, Basques, Gascons, Berrichons, Picards ou Lorrains, ont « des âmes d'enfants », une naïveté qui n'est en somme que de l'ignorance, une pudeur tout extérieure et qui passe vite, une religion essentiellement inintelligente et grossière. Ce qu'il y a de vrai, c'est que l'isolement des paysans dans le labeur quotidien, dans la grande paix de la nature, mène fatalement à ce mysticisme vague qu'on prend volontiers pour du sentiment et qui n'est au fond qu'un simple état de stupeur, de demi-sommeil, de rêve éveillé.

Quant au patriotisme étroitement lié au culte de la femme, on se rappelle la vieille formule : Mon dieu, mon roi, ma dame. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Le respect de la femme est le résultat d'une évolution logique d'idées conduisant de la brutalité libidineuse à la pitié, à la reconnaissance, à l'admiration de la maternité. Que de peuples, même relativement supé-



rieurs, chez qui la femme n'est encore considérée que comme un instrument de plaisir, comme une manœuvre commode, comme un être secondaire à l'égal du bœuf ou de la vache! Le christianisme, qui prétend avoir relevé la femme par le culte de la Vierge, l'a considérée en réalité beaucoup moins bien que l'antiquité païenne : c'est un être inférieur et imparfait, un instrument de perdition, une cause perpétuelle de péché. Je n'insiste pas.

Mais qu'il est donc agréable de faire et surtout de lire de jolis vers !

J. VINSON.

---

# VARIA

---

## I. — Le Langage des Plantes

C'est aujourd'hui le jour où les Parisiens souhaitent la fête à toutes les personnes aimées qui s'appellent Marie.

Nous n'avons pas de prédilection pour ce prénom qui nous vient du christianisme.

Beaucoup de femmes le portent à Paris et autres lieux.

Mais ce prénom n'est pas le seul qui charme. Et il serait facile de le remplacer par beaucoup d'autres, — aussi agréables à entendre. — et qui ne sentiraient pas la sacristie.

Nous n'en voulons que les quelques preuves suivante :

*France, Francia, Francine*, qui sont des noms français ;

Dina, Lia, Sarah, Rachel, qui sont des noms bibliques ;

Yelva, Nadèje, Lividia, Zièna, qui sont des noms russes ;

Fatma, qui est un nom turc.

Et tous ces noms qui plaisent autant à l'oreille que ceux de Pétronille ou de Cunégonde, — célèbres de par le calendrier grégorien, lequel les traite de saintes, — n'ont guère cours chez nous, pendant que le nom de Marie y est très répandu, grâce aux efforts cléricaux.

En attendant que cette tendance disparaisse, il nous faut bien sacrifier au nom que portent tant de nos lectrices vierges comme leur patronne ou bien mères de famille.

— Nous croyons donc bien faire en donnant quelques conseils à ceux qui ont aujourd'hui des fleurs à offrir, car il faut faire son choix et approprier la plante à la personne.

Si vous êtes absent, envoyez de l'absinthe.

Si vous êtes constant, c'est l'amarante qu'il faut offrir.

Avez-vous confiance ? C'est l'anémone qui convient.

Voulez-vous vous marier? Un oranger en fleurs.

A votre belle-mère, vous ne pouvez offrir qu'un oranger en fruits.

Le bouton de rose s'offre sans prétention à une jeune fille, ainsi que le lis blanc et la pâquerette.

La capucine est le feu d'amour, ainsi que le dahlia orange. La fougère, sincérité. La gentiane tout ce qu'il y a de plus brûlant : elle ne le cède même pas sur ce terrain à l'héliotrope.

La giroflée ne veut pas dire grand'chose. L'hortensia est le symbole de l'indifférence.

L'iris blanc, symbolise l'ardeur, et le jasmin blanc la passion.

Voulez-vous reprocher sa perfidie à quelqu'un? Offrez-lui du laurier ou du mancenillier.

Les mousses sont l'amour maternel et le mûrier blanc est la sagesse.

Nous n'avons pas besoin de parler du myrte, ce symbole des feux les plus ardents.

Le nénuphar est l'inverse du myrte.

L'œillet signifie un tas de choses, toutes bonnes, à part le violet, qui marque l'aversion.

Quant aux roses, on en a abusé. Selon leur nuance, elles peuvent signifier depuis amour jusqu'à infidélité. Offrez-en donc tant que vous voudrez sans vous préoccuper de ce qu'elles veulent dire.  
(*La Lanterne*, 15 août 1880.)

## II. — Le Langage oratoire

Un observateur anglais, qui avait la plus vive admiration pour le talent de M. Gladstone et qui l'a beaucoup écouté, affirme que le grand orateur, au commencement de ses discours, parlait toujours en *mi*, mais qu'il terminait en *si*. *Se non è vero...*

J. V.

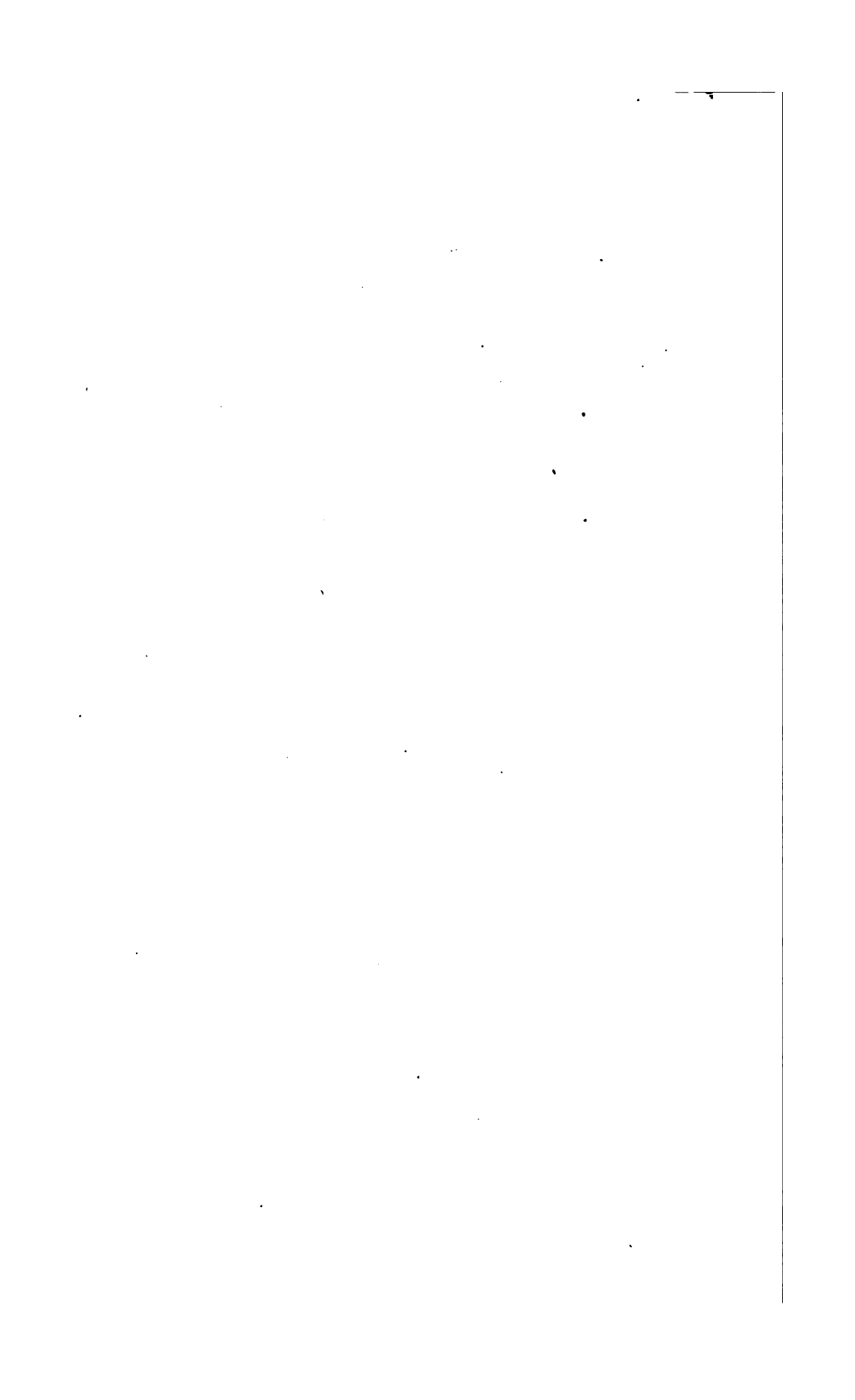
---

*Le Propriétaire-Gérant,*

J. MAISONNEUVE.

---

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie de L. Marceau, E. Bertrand, succ<sup>r</sup>



REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE

ET DE  
PHILOLOGIE COMPARÉE

*RECUEIL TRIMESTRIEL*

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE ET UNIÈME

15 OCTOBRE 1898

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—  
1898

## SOMMAIRE DU N° 4

	Pages
H. DE CHARENCEY. — Quelques étymologies euskariennes	319
P. REGNAUD. — Un paradoxe védique.....	344
P. REGNAUD. — Une règle importante de sémantique.	346
A. MARRE. — Histoire de la princesse Djouher Manikam, roman malais ( <i>suite</i> ) .....	349
E. W. FAY. — Latin « bitere, arbiter », Umbrian « ver- fale ».....	375
<b>Varia.</b> — Les coupes sombres.....	392

## BIBLIOGRAPHIE

M. GRAMMONT. — <i>La Dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes</i> .....	380
G. HEMPL. — <i>A Manual of German orthography and phonology with a word-list</i> .....	385
E. DRAKOULES. — <i>Neohellenic Language and Litte- rature</i> .....	386
<i>Oriental Studies</i> .....	387
E.-S. DODGSON. — <i>The Construction of « eya » with the conjunctive verb in old Basque</i> .....	390

## QUELQUES ÉTYMOLOGIES EUSKARIENNES

---

1° ZURI, A, « blanc ». L'étymologie de ce mot semble, à première vue, assez obscure. Toutefois, ce n'est guère un de ceux auxquels on pourrait être tenté d'attribuer une origine fort ancienne. Il ne faut pas songer à le rapprocher du Fr. « souris », qui, comme nom de teinte, désigne spécialement sorte, chez les chevaux, indique un animal avec des marbrures, écuyères et une croix de mulet.

La ressemblance avec le Turk *Sire*, « jaune », — Khirghise, *Sar*, « jaune », Koïbale, *Saryq*, m.s. — Mongol, *Siru*, — Bouryete, *Shura*, m.s. — Yourake, *Sirr*, « blanc », — Wogoule, *Sairang*, m.s. — Japonais, *Sira*, — Ostyäk (dialecte Surgute), *Sour*, « gris », — Magyar, *Szuerke*, m.s. — Accadien, *Serka*, « éclat », *Shir*, « lumière » et *Sur*, « splendeur », nous semble purement fortuite. Il en est de même de l'affinité que l'on pourrait être tenté d'établir avec certaines expressions d'origine Indo-Européenne, telles que l'Arménien *Shar*, « blanc, jaune, rougeâtre », d'une racine *Svar*, *Saw*, *Su*, « briller », d'où Sanskrit *Svar*, « ciel », et *Suryas*, « soleil ».

Le plus simple serait d'y voir le Béarnais *Seu*, « suif », — Espagnol et Portugais *Sebo* « suif », —

italien, *Sevo*. *Sevo*, en Latin *Sebum*, *Sevum*, m. s., mais avec la finale *ri* parfois ajoutée aux noms de couleur. Cf. GORRI. La valeur propre de *Zuri* est donc litt. « Ce qui est de la couleur du suif » et, par suite, « blanc ».

2° GORRI, A, « rouge ». Nous nous étions d'abord demandé s'il ne conviendrait pas de rapprocher le mot du vieux provençal, *Gorrier*, « élégant, recherché dans sa mise ». — Languedocien moderne *Gourrié*, m. s. Les idées de beautés et de couleur rouge peuvent ici se trouver unies comme elles le sont dans le Russe *Krasnoï*, lequel s'emploie aussi bien dans l'un que dans l'autre de ces deux sens. Un examen plus approfondi nous a démontré ce qu'une telle explication offrait de peu acceptable. Dans le mot basque en question, nous reconnaitrons tout d'abord la finale *ri*. Voy. *Zuri* précédé de la racine *Gor*, laquelle ne constitue qu'une abrég. de l'Espagnol *Colorado*, litt. « coloré », mais qui se prend dans le sens spécial de rouge, cf. d'ailleurs le portugais *Côr* qui a la même valeur. Y aurait-il à constater ici une influence directe du Portugais sur le Basque comme dans *Zabal*, « plaine », ou *Chanket*, « boiteux », déjà étudiés dans un précédent travail ?

Que le rouge ait été considéré comme la couleur par excellence, rien d'étonnant à cela ; c'est celle qui frappe le plus l'œil par son éclat, précisément parce qu'elle occupe le centre de la gamme chromatique, à



égale distance de la teinte claire qui est le jaune et de la teinte sombre, laquelle est le bleu.

3<sup>o</sup> BELZ, A ; « noir ». Le *l* pourrait bien être ici purement euphonique comme dans *Alzeir*, « acier », — *Moldesi*, « modestie ». Nous aurions donc tout lieu de rapprocher ce mot de l'Espagnol *Bazo*, « brun », d'où *Pan bazo*, « pain bis ». — Vieux Provençal *Bis*, « bis, de couleur sombre ». — Italien *Bigio*.

Deux étymologies, d'ailleurs, ont été proposées pour expliquer ces termes. Vossius, d'après Ménage, les rattache à une forme du Bas-Latin *Bysseus*, litt. « couleur de coton », de *Byssus*, « coton ». De là viendrait encore le portugais *Bugia*, « guenon » et le Bas-Latin *Busius*, « fauve ».

Diez préfère voir dans les mots en question, une apocope du Latin *Bombycinus*, « cotonneux, couleur de coton ». En tout cas, le mot est assez ancien en Basque, puisqu'on le voit apparaître comme nom ou surnom dans un texte du XII<sup>e</sup> siècle.

La première de ces étymologies, bien que n'étant pas à l'abri de toute critique, nous semble encore la plus acceptable.

En tout cas, ni *Belz* ni *Baso*, ni même le Français *bis* n'ont certainement rien à faire avec notre expression *Balzan* qui désigne un cheval noir ou roux, mais taché de blanc aux pieds, d'où « Balzane », tache blanche au pied d'un cheval. C'est évidemment à tort qu'on a voulu attribuer à ces derniers mots une origine Cel-

tique. M. Devic a fort bien démontré qu'ils viennent de l'arabe *Balqa*, féminin de *Ablaq* et signifiant *Albo nigroque colore variegatus*.

Personne ne consentira à voir autre chose qu'une coïncidence fortuite entre le *Belz* du Basque et le Tcherkesse ou *Adighé*, *Pizza*, « bleu ». — Arine *Biz*, m. s.

On remarque que les formes *Bazcho*, *Baztazun* données par Larramendi ne possèdent pas le *l* médial, nouvelle preuve qu'il doit être regardé comme adventice.

4° *HORI*, A ; « jaune ». Nous avons cherché tout d'abord s'il n'y aurait pas quelque affinité à établir entre cet adjectif et *Urhe*, « or ». Il aurait donc signifié litt. « color aureus ». Cela irait assez pour le sens, mais au point de vue phonétique soulèverait certaines difficultés. Nous aurions d'un autre côté, peine à y voir le Béarnais *Haubri*, « blanchâtre », du Latin *Albinus*, dérivé lui-même de *Albus*, « blanc », cf. Ombrien *Alfus*, m. s. et Grec ἀλφός (d'après Hésychius) et qui n'est resté en usage que comme terme de médecine.

Il vaut mieux, ce nous semble, le rattacher au Latin *aurum*, mais par l'intermédiaire du Béarnais *Lauret*, litt. « doré », du latin *Auratus*. C'est un nom souvent donné aux bœufs qui ont le pelage bai-clair. En Poitou, on se sert de l'expression *Doret*. Ne disons-nous pas en Français, des « cheveux dorés » pour des cheveux d'un blond vif ? Le *l* initial Béarnais est ici

adventice comme dans le Français *Lierre* pour « *Illa hederà* », l'Italien *Lordura* pour « *la ordura* ». Le Basque l'aura laissé tomber ici comme dans *Aderallu*, « brique », de l'Espagnol *Ladrillo*. Quant à la diphthongue *au* devenue *o*, cf. *Yaun*, « seigneur », de l'Espagnol *Don*, — *Hauta*, « choisir », du latin *optare*.

5° **IZ, IZAN**, « être, été ». C'est le verbe substantif en Basque et il peut servir d'auxiliaire comme dans nos dialectes romans.

Le prince L.-L. Bonaparte voulait y retrouver une altération de *Hitz*, « parole, verbe », et rendait *Niz*, « sum » par « *meum verbum* » pour *Ni hitz*. Une telle conception semble bien abstraite, bien philosophique, surtout chez un peuple de laboureurs et de bergers, comme sont aujourd'hui encore les *Eskualdunaks*.

D'autre part, nous avons dû reconnaître peu soutenable l'hypothèse par nous émise jadis que cette racine *Iz*, *iza*, n'était autre chose que la finale médiative *z* précédée d'une voyelle euphonique et qu'il convient, en conséquence, de voir dans le même *Niz*, « sum ». — *Hiz*, « es », l'équivalent des termes, *per me*, *per te*. Il serait, en effet, assez difficile de comprendre comment une simple désinence a pu se transformer en verbe substantif.

Somme toute, l'opinion la plus soutenable consiste à admettre l'emprunt fait par les Basques de cette racine *Iz* aux peuples Aryens, probablement même aux Celtes. Nous avons en Gaulois *Esti*, « il est », à rap-

procher du grec *ἔστι*, cf. Latin, « est, esse ». — Allemand, *Ist*, « il est », — Gallois et Irlandais *Is*, m. s. — Sanskrit *As*, « esse », etc., etc.

L'analogie formelle qu'offre le Basque avec certains dialectes de l'Amérique du Nord c'est que, primitivement, dépourvu comme eux de verbe substantif et de pronom relatif, il a emprunté ces parties du discours à des peuples de souche indo-européenne.

Ce qui serait, d'ailleurs, bien de nature à nous confirmer dans cette manière de voir, c'est qu'en Basque, l'on emploie les verbes « être » et « avoir » en guise d'auxiliaires. *Iza*, par exemple, sera employé pour former des passifs tout comme le verbe substantif en Français, en Espagnol, en Provençal, et l'on aura par exemple, *Maihatu da*, « il est aimé », de *Maihatze*, « *Amatus* », et *da*, « est ».

L'on découvre là, un exemple frappant de l'influence exercée par les idiomes plus développés au point de vue organique sur ceux qui leur sont inférieurs à cet égard.

Ne peut-on pas conclure de là, sans excès de témérité que, depuis les temps historiques, tout le système de la conjugaison euskarienne a dû être remanié dans une bien large mesure?

Si donc, cet idiome, au point de vue du lexique, est un des plus chargés d'éléments étrangers que l'on puisse citer, on ne saurait non plus le considérer comme absolument originel et primitif, même sous le rapport morphologique.

On a, et non sans raison, suivant nous, admis que les peuples Aryens eux-mêmes ont bien pu, à l'origine, être également dépourvus de verbe substantif. La racine *As* n'aurait-elle pas, par exemple signifié simplement d'abord « respirer » ? Elle offre, en tout cas, bien de l'affinité avec le sanskrit *Asu*, « souffle, respiration ». L'on citera bien des cas de transformations de sens analogues. Est-ce que le Latin *Stare*, « être debout, s'arrêter », n'a pas donné naissance au *Stare*, « être », de l'Italien, pris comme auxiliaire, par exemple dans *E stato*, « fuit », à l'*Estar*, « être » de l'Espagnol et du Portugais ?

Précisément, en Basque, le verbe *Egon*, « demeurer », « rester », se prend volontiers comme synonyme de notre verbe substantif. Ex. : *Barrïoa otez ihaurri dago*, « la cour est couverte d'ajoncs », litt. « reste, demeure couverte, etc. » — *Ihaurri dago bide guzia ostoz eta adarrez*, « tout le chemin est couvert de feuilles et de branches ». Cette dernière façon de s'exprimer pourrait bien ne pas remonter très haut en Basque, et nous y verrions volontiers une preuve nouvelle de l'action exercée sur lui par les dialectes néo-latins.

Ajoutons d'ailleurs qu'en ce qui concerne le verbe être, bien d'autres peuples semblent ne s'être guère montrés moins imitateurs que les Basques. Nous ne savons plus quelle peuplade indienne des États-Unis, citée par Bancroft s'est forgé un verbe auxiliaire à l'exemple de l'Anglais. Le Maya ou Yucatèque moderne

a calqué l'Espagnol sur ce point et s'est créé un paradigme de verbe auxiliaire totalement inconnu à la langue ancienne du pays. Enfin, n'a-t-on pas cru retrouver le *Werden* germanique dans le *Var*, « il est », de l'Osmanli?

6° HODEI, A; ODEI, A; « nuage ». L'étymologie de ce terme est assez obscure et nous n'osons la donner que comme probable, non comme absolument certaine.

On ne saurait, bien entendu, admettre qu'une ressemblance purement fortuite entre le terme Basque et l'Ostyak (dialecte Irtyche), *Péteng*, m. s. (dial. Surgute), *Pétjegn*. La forme primitive de ce terme devait certainement avoir une liquide, non une dentale muette, comme l'établissent le Suomi *Pilwi* « nuage », — Magyar, *Felhæ*, m. s., — Tcheremisse *Pil*, — Wotyèque, *Pilhem*, etc.

D'autre part, nous n'oserions affirmer la parenté, malgré une grande ressemblance et pour le sens et pour la forme, entre *Hodei* et le Bas-Breton *Hudenn*, *hurenn* « nuage », sans doute pour un archaïque *Suden*, ou *Surenn*. Le mot est isolé au sein de la famille celtique et on ne sait guère d'où il vient.

Il convient, croyons-nous, d'aller chercher beaucoup moins loin l'explication de *Hodei*. Ne serait-ce pas simplement une altération de *Ur-tegi* ou *Ur-degi*, *ug-degi*, litt. « demeure des eaux, qui contient de l'eau »? Cette dénomination conviendrait ou ne

peut mieux au nuage. D'ailleurs, on sait que le *r* de *Ur*, « eau », tombe volontiers en composition pour être remplacé par un *g*; cf. *Ug-atza*, « melon », litt. « moyeu, cylindre humide » de *Ur*, « aqua », et *Atza*, « moyeu d'une roue, corps allongé », — *Ugotcho*, « brochet loup d'eau », pour *Ur* et *Otcho*, *Oxo*, « lupus », — *Uyalde*, litt. « près les eaux », de *Alde*, « proche, endroit rapproché », nom de famille d'une cantatrice célèbre, etc., etc. Par suite d'un affaiblissement assez fréquent du *u* initial en *i* nous obtenons enfin *Igeri*, « en trempe », litt. « dans l'eau, ce qui est dans l'eau », pour *Urer* et avec la suffixe allative et partitive *Ka*, — *Igerika*, « nager », litt. « jacere per humidum », pour *Urerika*, — *Igel*, « grenouille », litt. « l'aquatique », — *Igelsu*, « plâtre », litt. « qui prend beaucoup l'eau, l'humidité » ( cf. la particule de renforcement *Su* ou *Zu*).

D'ailleurs, le *g* médial entre deux voyelles est sujet à tomber. Cf. par exemple, *Nagusi* « maître », qui dialectalement devient *Nausi* ou même *Nabusi*. — *Sagutei*, « souricière », litt. « maison de souris », pour *Sagutegi*; cf. *Sagu*, « solex », et *Tegi*, « domus ».

Ce qu'il y aurait ici toutefois d'un peu anormal peut-être, ce serait ce *r* remplacé pour un *g* devant une consonne. Dans les exemples précités, le cas ne se présente guère que pour le *r* entre deux voyelles.

Quant au *t* de *Tei* ou *Tegi* devenant *d*, au *u* primitif

transformé en *o*, enfin au *h* initial euphonique, ce sont des faits trop fréquents en Basque; pour que nous ayons à nous y arrêter ici.

7° KATABUT, A, « cercueil, bière » dans le dial. d'Irun et synonyme du Bas-Navarrais *Hilhutcha* qui veut dire litt. « boîte de mort ».

Le prince L.-L. Bonaparte pensait qu'il n'y a sans doute que les deux première syllabes de commun entre ce mot et *Kataburu*, qui a le même sens dans le dialecte de Lezo, et que les finales *But* et *Bur* pouvaient fort bien avoir chacune une origine différente.

D'ailleurs, il admettait une affinité tout au moins possible, sinon même assez probable, entre ces deux termes et l'Italien *Cataletto* qui possède un sens identique et se trouverait formé de *Letto*, « couche, lit », précédé du même dissyllabe *Cata* ou *Kata*.

D'autre part, le savant basquisant penchait à voir dans ce dernier, l'Espagnol *Catar*, « voir, regarder », du Latin *Catare*, m. s., mais il ne croyait pas qu'il y eût le moindre rapprochement à faire entre *Katabuta* et l'Arabe *Tabut*, m. s., d'où dérive visiblement l'Espagnol *Ataud*, ce qui supposerait une forme intermédiaire *Atabut*, *Adtabu*.

Nous ne saurions nous ranger à cette opinion et voici pourquoi :

D'abord, rien ne prouve, et c'est ce que nous allons tout à l'heure essayer de démontrer, que le dissyllabe *Kata* de *Katabuta* ait quoi que ce soit à faire avec le



*Cata* de *Cataletto*. Ce dernier se retrouve dans diverses expressions des dialectes néo-latins. Cf. par exemple, Italien *Catafalco* « catafalque, échafaud », à rapprocher des formes Basses-Latines *Catafaltus*, *Catafaldus*, *Cadassale*, *Cadapallus*, *Cadaphallus*, *Chafallus*.

Nous pouvons également regarder comme un doublet de ce mot le vieux Provençal, *Cadafale*, « échafaud », — vieux Catalan, *Cadafal*, — Portugais, *Cadalso*. C'est ce que prouve l'exemple de l'Italien et du Bas-Latin où le même mot désigne l'échafaud et le catafalque.

Ducange dérive ce dissyllabe *Cata* du latin *Catus*, *Cattus*, qui avait d'abord voulu dire « prudent, avisé », de *Cautus*, *Cavere*, d'où encore le nom de famille, *Caton*. De là, on passe au sens de « chat », cet animal se faisant remarquer à la fois par son astuce et sa circonspection.

Enfin, à une époque plus rapprochée de nous, *Cattus*, *Catus* finit par désigner une machine de guerre à laquelle on avait trouvé nous ne savons quelle ressemblance avec un félin.

Dans cette hypothèse, *Cataletto*, de *Letto*, « lit », et *Catus*, se rendrait litt., par « couche ayant la forme de la machine de guerre appelée chat ». *Catafulco*, par contre, équivaldrait à « poutre offrant l'apparence du même instrument. En effet, on ne saurait méconnaître dans le *Falco* italien, l'Allemand *Balken* « poutre », — moyen haut Allemand, *Balke*, — vieux haut Allemand,

*Balcho*; — Anglo-Saxon, *Balca*. — Anglais et Hollandais, *Balk*, — Suédois, *Bjelke*, — vieux Norrain, *Balkr*, « enclos, ligne de séparation », d'une racine proethnique Aryenne, *Bhalg*, que nous retrouvons encore dans le Grec Φάλαγξ, « rouleau, phalange, légion ».

Mais alors, on devrait s'attendre à rencontrer des formes telles que *Catofulco*, *Catoletto*, non *Catafalco* et *Cataletto*.

Diez, au contraire, veut retrouver l'origine de ce dissyllabe *Cata* dans l'Espagnol et Portugais *Catar* « regarder, épier, rechercher, examiner », du Bas-Latin *Catatare*, m. s. C'est l'opinion reprise plus tard par le prince Bonaparte.

Littre nous fait observer d'ailleurs que les deux explications diffèrent plus en apparence qu'en réalité, puisque après tout, *Catatare* dérive de *Catus* et signifie litt. « imiter le chat qui guette la souris ». L'hypothèse imaginée par Diez, plus satisfaisante peut-être au point de vue phonétique que la précédente, ne semble guère acceptable sous le rapport de la sémantique. Quel rapport trouvera-t-on entre un cercueil ou un catafalque et un lieu d'observation ?

Le fait est qu'il nous paraît difficile, au point de vue étymologique, de séparer le dissyllabe initial de *Catafalco*, *Cataletto* de celui qu'offrent des substantifs tels que « catachrèse, catalogue, catéchisme, catastrophe » etc., etc. Or, à n'en pas douter, c'est le Κατά « contre,

en détail, en bas, avec mouvement de haut en bas » que l'on y retrouve.

Toutefois, dans les deux exemples précédemment cités, la préposition grecque semble avoir revêtu un caractère spécialement péjoratif. Nous rendrons donc litt. *Cataletto*, par « mauvais lit, couche funèbre », et *Catafalco* par « mauvais échafaudage, échafaudage funèbre ».

Tout au contraire, si nous voulons (et c'est bien le parti le plus sage de notre avis) nous en tenir aux données fournies par la phonétique Euskarienne, reconnaissons dans la 4<sup>re</sup> syllabe de *Katabuta*, la péjorative initiale bien connue *G*, *Ga* ou *Ka*, qu'offrent également *Gahamu*, « petit hameçon », cf. Latin *Hamus*, — *Garrathoin*, « rat », de l'espagnol *Raton*, — *Katalo*, « en suspens », etc., d'origine sans doute romane. (Voyez les préfixes *Cha* ou *Ca* du français, par exemple, dans *Cahutte*, litt. mauvaise hutte); *Chavirer*, litt. mal virer, mal tourner). A cette préfixe vient s'ajouter l'Arabe *Tabiut* « cercueil », peut-être en passant par une forme archaïque hypothétique de l'espagnol, car il n'existe guère de termes Basques dont on puisse dire avec certitude qu'ils ont été empruntés directement à l'Arabe.

Si le *t* de la syllabe finale est devenu *r*, dans le dialecte de Lezo (*Kataburua* pour *Katabutua* cette transformation, pour rare qu'elle soit, offre-t-elle rien de plus étrange que celle du *d* en gutturale liquide

dans *Desperi*, expédier (cf. Espagnol *Despedir*, « jeter, lancer, congédier ») ?

Quant au *u* final euphonique, on en citerait bien des exemples. Cf. entre autres le Basque *Chukhu* « sec », et le Béarnais *Eschuc* « sans suc », du latin *Ex* et *Succus*.

8° KATALO, A, « pendant, pendu, suspendu ». Étymologie assez obscure. Nous serions tenté, pour notre part, de voir dans ce mot une abréviation du vieux Béarnais, vieux Provençal et vieux Catalan *Alongat* « allongé », Béarnais *Aloungat*, du Latin *Longus*, mais avec la préfixe péjorative *Ka* (voy. *Katabuta*) et un *t* intercalé qui est ici euphonique, comme dans *Katarde* « écureuil », et *Zerutarri* « saphir », litt. « pierre céleste, bleu de ciel », de *Zeru* « cœlum » et *Harri*, « pierre ».

En effet, tout objet suspendu en raison de la loi d'attraction éprouve comme une tendance à s'allonger, à se rapprocher de terre.

9° KATARDE, A, « écureuil ». Nous avons cru d'abord y retrouver l'Ostyak (dial. de l'Irtysche) *Kouthyar*, *Kouthyar*, « polatouche, écureuil volant », avec *te*, partie augmentative, litt. « grand polatouche », mais outre que notre écureuil n'est pas plus grand que celui de Sibérie, il ne faut pas abuser de l'Ougro-Finnois, quand on veut faire de l'étymologie Basque. D'ailleurs, le mot s'explique suffisamment par l'Espagnol *Ardilla* « écureuil » (en Portugais *Harda*), mais

avec *Ka* péjoratif et *t* euphonique intercalé, cf. le précédent.

10° ISKINASSO, A, « geai », litt. « qui fait beaucoup de bruit », ou « très enroué, qui crie d'une voix enrouée ». Effectivement, nous trouvons dans le mot, outre la finale augmentative *So*, une partie radicale *Iskin*, *Iskina*, qui rappelle beaucoup l'Espagnol *Esquila* « sonnaille », — Béarnais, *Esquire*, *Esquère* « clochette » — Italien, *Squilla*, — vieux Français, *Eschelle*, *Esquille* « petite cloche », qui n'a rien à faire au point de vue étymologique avec *Esquille* « petit fragment d'os », du Grec Σχίδη. En effet, *Esquila*, *Esquire*, *Squilla* nous sembleraient plutôt d'origine germanique. Cf. l'Allemand *Schelle* « sonnette, clochette, grelot », — vieux haut Allemand, *Schella*, — Allemand et moyen haut Allemand, *Schellen*, « sonner la cloche », — vieux haut Allemand, *Skaellân*, m. s., — Suédois, *Skal* « retentissement, bruit, son », et *Skalla* « résonner, retentir ».

Toutefois, nous jugeons préférable de voir dans les trois premières syllabes d'*Iskinasso*, une abréviation de l'Espagnol et vieux Provençal *Esquinancia*, *Esquinencia*, — Portugais, *Esquinencia*, *Squinencia*, — Béarnais, *Esquinance*, — Italien, *Squinanzia*, — vieux Français, *Esquinance*, *Squinance*, *Squinancie*, du Grec Κυνάχη, litt. « étranglement de chien », de Κύων, « canis » et ἄγειν, « étrangler ». Effectivement, l'esquinancie fait tirer la langue au patient, à la

façon du chien qui s'étrangle ou qui étouffe de chaleur. Remarquons d'ailleurs que le cri du geai a quelque chose de rauque, rappelant la voix d'une personne souffrante de la gorge.

11° OKHILO. A, « pic-vert ». Ne paraît pas devoir être rapproché de l'Espagnol *Esquilon* « sonaille, sonnette », — vieux Provençal, *Esquelha*, *Esquelle* « clochette » ; nous préférons y voir notre vieux terme français « Boquillon ». Rien de plus naturel que cette comparaison du pic-vert qui frappe les arbres de son bec pour en faire sortir les vers ou les creuse pour construire son nid dans leur intérieur, avec le bûcheron qui les abat.

La chute de la labiale n'est pas d'ailleurs un fait rare en Basque, non plus que la chute du *n* final ; cf. *Alo* « allons », de l'Espagnol *Alon*, — *Gerenco* « étalon », de l'Espagnol *Garanon*, mot probablement d'origine germanique.

12° AHUNTZ, A, « chèvre ». Désignait peut-être plutôt à l'origine la brebis, on sait d'ailleurs, au point de vue de l'histoire naturelle, que la chèvre et la brebis se rapprochent beaucoup l'une de l'autre. Le mot semblerait d'origine celtique, cf. Gallois, *Oen* « agneau », — Bas-Breton *Oan* et (dial. de Vannes) *Oen*, — Cornique, *On*, sans doute d'un vieux thème *Ogne*. Le *a* initial serait ici euphonique, comme par exemple dans *Ahun* « thon », — *Athamenda* « demander ». Quant au *tz* final, ne serait-il pas pour *Tze*, finale infinitive qui in-

dique parfois production, apport : cf. *Sagartze* « pom-  
mier », de *Sagar, ra* « pomme », — *Arhuntze* « pru-  
nier », de *Arhana* « prune » ?

*Ahuntza* serait donc l'animal qui produit des  
chèvres ou des agneaux. Remarquons que la même  
racine *Ahun* apparaît dans *Ahunno* « chevreau »,  
mais accompagnée de la finale diminutive *no*.

12° SAGU, A, « souris ». Ce mot ne saurait s'ex-  
pliquer, que nous sachions, par aucune langue indo-  
européenne. En revanche, il offre bien de l'analogie  
avec le Géorgien *Thagwi*, m. s. Nous admettrions vo-  
lontiers qu'ils peuvent avoir, l'un et l'autre, la même  
origine, mais sans décider de quel idiome ils dérivent  
primitivement.

13° SUGE, A, « serpent ». Encore un de ces raris-  
simes noms d'animaux qui nous rappellent les idiomes  
de l'Europe Orientale : cf. Esthonien (dial. de Dorpat)  
*Siug*. Ce mot est d'ailleurs bien isolé au sein de la  
famille Ougro-Finnoise, et nous ne savons d'où le  
faire venir. Peut-être faut-il en rapprocher l'Ostyak-  
lénisséien, *Thieg*, m. s.

14° IXU, A, « aveugle ». Nous avons d'abord  
songé à rapprocher ce mot du Béarnais *Pichous*,  
*Pixous*, litt. « pisseux », pris parfois comme injure.  
Le *p* initial aurait disparu comme dans *Ollo* « poule »,  
*Lanno* « franc, sincère, loyal », du Latin *Planus*, etc.  
Mais alors il faudrait supposer les montagnards pyré-

néous bien discourtois à l'égard des malheureux privés de la vue.

Somme toute, *Ixu* pourrait bien n'être qu'un doublet d'un archaïque *Uxu*, employé encore dans certains cantons et qui, d'ailleurs, possède le même sens.

On sait avec quelle facilité le *u* devient *i* en Basque; cf. *Okhitu* ou *Okhiti* « cassé, vieilli, usé », — *Inzegu* ou *Inzegi* « ennui ».

Tous les deux, sans aucun doute, se rattachent au Latin *Luscus* « borgne », — vieux Français, *lousque* « louche », — Catalan, *Lusco*, — vieux Provençal, *Losc*, — Béarnais, *Luscou*, *Lusque*, mais avec chute du *l* initial · cf. *Hori* « jaune ». Remarquons toutefois que nous n'avons pas d'autre exemple du *x* basque répondant à *sc*, *sk* primitif, mais on peut admettre ici une chute pure et simple de la gutturale finale.

Par égard pour les aveugles et pour ne pas leur rappeler ce que leur état offrait de désespéré, le Basque se contente de les traiter de « louches ».

15° HIRI, A, « ville, cité ». Pas moyen, comme nous avons cru d'abord pouvoir le faire, de rapprocher ce mot de l'hébreu *'Ir*, *hir*, m. s. La forme Ibérienne antique était certainement *Hi* ou *Eli*. Le *l* primitif sera devenu *r* entre deux voyelles, comme dans *Zeru* « ciel », du latin *Cælum*, — *Soro* « sol », — *Ainguru* « ange », de *Angelus*, etc.

C'est ce que démontrent plusieurs noms d'anciens



centres de populations, tant en Espagne qu'en Aquitaine. Citons par exemple *Iliberis* ou *Illiberis*, litt. « Villeneuve » (cf. *Berri*, neuf, nouveau), sur la rive gauche du Tech (Tichis), à deux lieues environ de Perpignan. Cette localité fut plus tard appelée *Elena*, d'où son nom moderne d'Elne. Elle avait jadis été le siège d'un évêché, transporté, par la suite, à Perpignan. — *Eliberis*, m. s., actuellement *Elvira* ou *Elvire*, près de Grenade, en Andalousie. Un concile s'y tint en 305. Il y a, aux environs, une montagne appelée *Sierra Elbira* ou *Elvira*. — *Iliberis* ou *Cocolliberis*, *Cocoliberis*, litt. « ville neuve des Caucones ou Cocones », aujourd'hui Collioure, dans le Roussillon, aux pieds des Pyrénées, à 6 lieues S.-E. de Perpignan et à 2 lieues S. d'Elne. Nous ne saurions guère hésiter non plus à voir une corruption de ce même *Eliberris*, *Elimberris*, dans le préten du *Climberris*, *Cliumberrum*, *Elimberrim* de Pomponius Méla et de la carte de Pentinger. Elle reçut, par suite, le nom d'*Augusta Ausciorum* ou *Ausciorum*. C'est la ville d'Auch, jadis capitale de l'Armagnac et aujourd'hui chef-lieu du département du Gers.

Sans doute, l'existence de ces vieilles formes Ibériennes *Iliberis*, *Eliberris*, a été contestée. On s'est surtout étayé pour révoquer en doute l'authenticité sur les monnaies des habitants de l'antique cité d'Elvire. Leur nom y a été lu *Ilurir*, litt. « de ceux d'*Iluri* », des « habitants d'*Iluri*. On sait que le *r* final

est généralement considéré comme indice du génitif pluriel composé dans le dialecte du sud de l'Hispanie. Or, *Iluri*, dit-on, ne ressemble pas du tout à *Iliberri*.

Faisons tout d'abord observer combien il serait risqué de soutenir que tous les écrivains de l'antiquité ont entendu de travers et qu'ils se sont, pour ainsi dire, donné le mot pour se tromper à peu près de la même façon. Évidemment, ces auteurs durent transcrire de la manière dont ils avaient entendu. Se rejeter sur une erreur des copistes semblerait véritablement encore moins soutenable.

Du reste, il y a, croyons-nous, moyen d'expliquer cette étrangeté d'orthographe d'*Ilurir*. On peut supposer tout d'abord que le signe rendu par *u* (*ou*) répondait plutôt à une syllabe qu'à un son simple. M. Huebner reconnaît l'existence de plusieurs signes syllabiques dans l'alphabet Ibérique. Il en cite un répondant à notre syllabe *Ka* (*ka*), un autre exprimant le groupe *Ce* ou *Ke*. Un troisième enfin serait l'équivalent du groupe *Du* ou *Dou*. Dans cette hypothèse, le prétendu caractère *u*, *ou* aurait bien pu se lire *Ve* ou *Be*. Nous obtiendrions ainsi une forme *Ilberir* ou *Ilverir* assez rapprochée d'*Iliberri*.

Une autre hypothèse serait encore possible. Serait-il donc si téméraire de supposer que ledit signe *u* avait comme en Latin, suivant les cas, une double valeur, soit de voyelle, soit de consonne, qu'elle pouvait, en un mot, se prononcer soit *u* soit *v*? Au lieu de

*Ilurir*, nous obtiendrions de la sorte *Ilurir*, ou *Ilbrir*, ou même *Iloverir*, *il verir*, en rétablissant la voyelle brève souvent supprimée en Ibérien, tout comme dans l'alphabet Phénicien dont il dérive. Nous voici bien près d'Iliberis.

Nous chicanera-t-on sur ce que les monnaies donneraient un *v* au lieu d'un *b*? Mais on sait combien ces deux lettres sont souvent confondues tant en Espagnol qu'en Béarnais. Le Basque actuel ne les distingue même pas, et il est vraisemblable que cette confusion remonte à une haute antiquité. Rappelons à ce propos le mot de Scaliger : *Felices Vascones quibus vivere est bibere*, et la répartie moins connue de l'ambassadeur d'Espagne au roi des Belges : « Sire, je suis entré dans la diplomatie l'année même où mon beau-frère est devenu *bœuf*. »

Ajoutons par parenthèse que les termes *Hiri* ou *Ili* se retrouvent peut-être dans les noms suivants de villes antiques :

1° *Ilerda*, aujourd'hui *Lérida* en Catalogne, sur la rive droite de la Sègre (jadis *Sicoris*), à 18 lieues N.-O. de Tarragone et 31 N.-O. de Barcelone. Un concile s'y tint en 524. Elle faisait partie autrefois du territoire de Illergètes.

2° *Ilicis* ou *Ilicum*, actuellement *Elche*, célèbre par sa forêt de palmiers. Cette ville est située sur la la Segura, à 4 lieues O. d'Alicante (royaume de Valence).

3° *Iliipa*, assimilée par Danville à *Alcolea*. Ne serait-ce la même localité que Vosgien indique sous le nom de *Hienipa* et qu'il identifie d'ailleurs à *Alcala de Guadaira*, sur la rivière de ce nom, à 24 lieues S.-E. de Séville (Andalousie) ?

4° *Ilijula* ou *Elepha*, aujourd'hui *Niebla*, sur les rives du Rio-Tinto, à 16 lieues O. de Séville.

5° *Illiturgis* ou *Illiturgis*, près d'Andujar ou Anduxar, si ce n'est juste sur le même emplacement. Il n'en reste plus guère, assure-t-on, que des ruines. Elle se trouve à 10 lieues E. de Cordoue et 9 lieues O. de Jaën.

6° *Ilorcis* ou *Eliocrata*, aujourd'hui *Lorca*, baignée par la Guadalentin, à 14 lieues S.-O. de Murcie et 12 lieues O. de Carthagène.

7° *Illunum* ou *Bigerra*, actuellement Villena, à 22 lieues N.-E. de Murcie et 22 S.-O. de Valence.

9° *Illuro* ou *Illuro*, aujourd'hui *Mataro*, en Catalogne, à 14 lieues S.-O. de Gironne et 6 lieues N.-E. de Barcelone.

10° *Iluro*, qui n'est autre chose qu'Oloron, sous-préfecture du département des Basses-Pyrénées, à 4 lieues S.-O. de Pau.

Nous ne saurions du reste nous empêcher de reconnaître encore le terme *Ili*, « cité, ville », dans le nom de deux peuples de l'antique Ibérie, à savoir, les *Ilercaons*, dont l'une des cités principales était Dertosa, aujourd'hui Tortosa, sur la rive gauche et non loin de

l'embouchure de l'Èbre, et les *Ilergètes*, dont il vient d'être question à propos de la cité d'Ilerda.

Il semble reparaitre encore dans le nom de l'antique *Elusa*, principale ville des *Elusates*, qui avaient tiré d'elle leur nom et vivaient au N.-O. des *Ausci*.

Si, enfin, l'on admet (hypothèse qui n'offre rien de téméraire). que le durcissement du *l* en *r* avait déjà pu se produire dans quelques anciens dialectes Ibériques, rien n'empêchera de reconnaître le mot *Ili* dans *Iria flavia*, litt. « ville de Flavius », aujourd'hui *Padron*, en Galice, sur l'Ulla, à 4 lieues S. de Compostelle. L'assimilation en serait peut-être beaucoup moins acceptable avec le dissyllabe final du nom de *Gracchuris*, litt. « ville de Tibérius Gracchus », parce que le célèbre personnage en fut le fondateur. Danville l'assimile à la localité actuelle d'Alfaro, et Vosgien à celle d'Agréda, dans la Vieille-Castille, à 3 lieues S.-O de Tarragona. Ce fut, on le sait, la patrie de sainte Marie d'Agréda.

Inutile de parler ici d'une ville d'*Agreda* ou *Nueva Malaga*, en Amérique, dans le royaume de Quito, à 45 lieues S.-O. de la ville de ce nom. Peut-être aurait-elle été ainsi désignée en souvenir de sainte Marie d'Agréda.

Nous ne pouvons, en terminant, nous empêcher de protester contre l'hypothèse d'Ampère, qui traduit le nom du mont Esquilin, à Rome (*Exquiliæ*, *Esquiliæ*, *Esquilinus*), par « Cité des Basques », de *Euski*, litt.

« Les parlants », terme à rapprocher de celui d'*Euskara* « langue Basque », litt. « langue des parlants », de *Eusi* « parler à haute voix », d'où *Eskalherria* « pays Basque », litt. « pays de la langue Basque », et *Euskaldun* « Basque », possesseur de l'*Eskalherria*, du pays où l'on parle l'*Euskara*, et enfin de *Ili*, « ville ». A l'exemple de beaucoup d'autres peuples, les Basques se considéraient comme étant les seuls à parler une langue compréhensible. Aussi, donnent-ils aux autres idiomes le nom d'*Erdiara* ou demi-langage. C'est ainsi que les Chinois, qui se regardent comme seuls véritablement raisonnables et civilisés, accordent cependant aux Barbares de l'Occident une demi-intelligence, qui leur permet de réussir dans les sciences. Du reste, ce mot *Euski* ne reparait-il pas dans le nom des anciens *Ausci*, à peu près équivalent à celui d'*Euskaldun*, puisqu'il est formé, lui aussi, du verbe *Eusi*, mais joint à la finale partitive *Ki*, litt. « portio loquentium » ?

Le docte historien partait de là pour soutenir l'existence d'anciennes populations d'origine Ibérienne, jusque dans l'Italie Centrale. La chose n'est pas, sans doute, impossible, mais, à coup sûr, les arguments invoqués par Ampère ne nous semblent guère concluants. Qui nous dit qu'il soit le moins du monde question de Basques dans le nom de l'Esquilin ? Ne pourrait-il pas se rattacher au latin *Æsculus* « chêne à glands doux et comestibles », de la racine *Edere*

« manger » ? L'Esquilin aurait donc simplement été « la montagne couverte de chênes à glands doux ».

Pour nous résumer, le terme *Ili* pourrait bien être primitif en Basque. et nous ne voyons guère à quoi le rattacher. Sans doute, la ressemblance avec le Tchéremisse *Ala* « urbs », — Suomi, *Kyllas*, — Turk-Tartare, *Kula*, — Turk-Osmanli, *Kaleh* « château », mérite de passer pour purement fortuite.

C<sup>te</sup> DE CHARENCEY.

---

## UN PARADOXE VÉDIQUE

---

Il ne faut jamais se lasser de le dire, car les intérêts de la vérité et de la science en dépendent, Bergaigne est le premier qui ait mis le doigt sur le vrai sens des Védas quand il en a affirmé le caractère essentiellement liturgique. Il n'avait qu'à généraliser davantage encore l'observation, à dire que les hymnes étaient *absolument et exclusivement* liturgiques pour tracer le programme exact et définitif de l'exégèse védique.

Il n'a pas été moins bien inspiré et pénétrant pour certaines questions de détail et particulièrement pour celle des énigmes et des paradoxes védiques. Il a su voir toute l'importance de la rhétorique spéciale des Rishis et il s'est efforcé d'en montrer le caractère avec une insistance en rapport avec l'attention qu'exige le procédé de la part de quiconque veut pénétrer le sens de leurs antiques compositions.

Cette attention doit être tenue en haleine si l'on veut arriver au déchiffrement complet et coordonné des formules, obscures à dessein, que les textes védiques soumettent à chaque pas à la perspicacité des savants qui les étudient.

C'est pour maintenir ces intéressantes questions à l'ordre du jour de l'indianisme que j'indiquerai en essayant de le résoudre un des plus caractéristiques



de ces paradoxes dont peu d'hymnes sont exempts et que plusieurs présentent à foison.

Dans l'hymne du Rig-Véda, VI, 13, vers 2, le poète dit à Agni: « Tu résides, tu as une habitation (*kṣayasi*) comme le voyageur qui circule (*parijmeva*). » Cette comparaison si paradoxale s'expliquerait difficilement si nous n'avions que ce texte pour nous tirer d'affaire, fort heureusement, un autre texte (R.V., VI, 2, 8) nous indique le mot de l'énigme en comparant cette fois la demeure d'Agni (*gaya*) au même voyageur. Or, la demeure d'Agni est la libation où s'alimentent et résident ses flammes ; mais en même temps on peut dire qu'il voyage autour d'elle qu'il circule pour l'envelopper et l'étreindre. De là l'antithèse ou le paradoxe du voyageur sédentaire présentée sous sa forme la plus énigmatique dans la formule *parijmeva... kṣayasi*, « tu as un domicile comme le voyageur », c'est-à-dire « quoique voyageur ».

Ces étranges combinaisons de mots et d'idées ne sont pas du reste propres aux seuls hymnes védiques. Il serait facile de montrer que les œuvres des anciens lyriques grecs, en y comprenant les chœurs des tragiques, en sont remplies. On y verra l'indice que le lyrisme hellénique et le lyrisme des Hindous védiques ont la même origine et reposent à la fois sur les mêmes conceptions liturgiques et sur les mêmes artifices de style.

P. REGNAUD.

---

## UNE RÈGLE IMPORTANTE DE SÉMANTIQUE

---

Un point sur lequel tous les linguistes, je crois, sont d'accord, c'est que d'une manière générale les adjectifs ont précédé les substantifs. Ceci revient à à dire que les objets ont été nommés d'après leur qualité principale; l'étymologie le fait voir, par exemple, à propos des mots latins *terra* la sèche, d'où la terre, de *sol* le brillant, d'où le soleil, *serpens* le rampant, d'où le serpent, etc. Mais si le fait est évident, la manière dont il s'est produit requiert une explication. Comment l'adjectif a-t-il pu perdre la signification générale qui le rendait apte à désigner une qualité donnée dans *tous* les objets qui la possèdent, pour se restreindre à ne *signifier* cette même qualité qu'en tant qu'elle caractérise *un seul genre* d'objets? Exemple : *serpent* s'appliquant primitivement ou étymologiquement à tout animal *rampant*, mais ne désignant plus dans l'usage actuel que le (rampant)-serpent.

Selon toute vraisemblance, cette spécification s'est produite par l'intermédiaire d'une formule complexe déterminant d'abord le serpent au moyen de qualificatifs combinés : « le serpent (c'est-à-dire, le rampant) mordant, d'où le « serpent » tout court. C'est exactement le même procédé qui a donné naissance aux

noms propres comme Pyrrhus = « l'homme roux », puis « le Roux ». Dans les deux cas et dans tous les cas analogues, l'expression est devenue *propre*, après avoir été *commune*, par l'adjonction d'une qualification secondaire qui en a limité l'application soit à un seul homme de couleur rousse, soit à la seule catégorie d'animaux qui sont à la fois mordants et rampants.

La part du langage dans le procédé comprend deux phases : 1<sup>o</sup> vulgarisation de la formule « le serpent mordant » pour désigner le (futur) serpent proprement dit ; 2<sup>o</sup> réduction de cette formule au terme « serpent » (comme la formule ἀνὴρ πυρρόος s'est réduite à Πύρρος).

Mais tout n'est pas là : le phénomène grammatical a été accompagné d'un phénomène mental, à savoir le reflet sur l'esprit de l'appropriation du mot serpent à l'animal ainsi désigné, et la transformation pour l'entendement de l'appellation significative (le serpent = le rampant) en pure étiquette phonétique. Il s'ensuit que le mot serpent n'évoque plus dans notre intelligence l'idée d'un objet qui rampe, mais seulement et spécialement celle de l'animal caractérisé par tous les attributs du serpent.

Arrivé là, le mot ne désigne plus la chose en la qualifiant, mais c'est la chose qui donne au mot sa valeur spécifique et précise, ou, ce qui revient au même, qui le fixe dans sa signification secondaire et acquise.

Cette répercussion de l'objet dénommé sur la signification du nom de l'objet, rend compte aussi des acceptions sensiblement différentes les unes des autres qui se sont attachées à certains adjectifs comme le latin *acer* « piquant », mais aussi « ardent » et « rapide ». Dire à ce propos que « piquant » est le sens propre, et « ardent », le sens métaphorique n'explique rien, si l'on ne montre pas la liaison des deux idées. Or, cette liaison apparaîtra, par exemple, dans l'expression *ignis acer* « le feu piquant, cuisant », mais aussi « ardent » vif, agité, rapide ». Tous ces attributs constants du feu se sont groupés naturellement sous l'expression qui exprimait l'un d'entre eux et qui ainsi enrichie est restée prête pour d'autres alliances de mots, comme *equus acer* « le cheval ardent, rapide ».

Une explication analogue convient au double sens du latin *fragor* « cassure » et « bruit (qui accompagne la cassure) », et à tous les faits du même genre.

De là une règle de sémantique dont la prise en considération est d'un grand secours pour la détermination des rapports parfois si embrouillés des différentes significations d'un même vocable.

P. REGNAUD.

---

HISTOIRE  
DE LA  
PRINCESSE DJOUHER-MANIKAM

Roman traduit du Malais  
sur le Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris  
Par ARISTIDE MARRE

(Suite)

---

Maka kata baginda : « Hey perdana mantri taroh. kan.lah orang ini baik.baik pelihara.kan bri makan **Hatta kalakian** maka *Biyapri* satelah genap.lah ampat pouloh hari, maka iyapoun naik ka.atas pendjourou roumah.nia, maka di.lihat.nia touan poutri *Djouher Manikam* tiada.lah lagi, maka *Biyapri* poun gilah.lah, maka iyapoun meninggal.kan roumah tangga.nia dan segala harta.nia me.lakou.kan diri. nia saperti derouis, ber.djalan deripada souatou nagri

Le prince alors dit à son *mangkouboumi* : « O *mangkouboumi* ! que cet homme soit gardé soigneusement ; qu'on lui donne de la nourriture et des vêtements ! »

Le roi de *Damas*, après être descendu de son trône, avait quitté son royaume et sous le costume d'un der- viche, il s'était mis à parcourir les différents pays. Arrivé à *Roum*, le roi *Châh Djohon* vit un *baley* situé en dehors du fort et alla s'y asseoir. Le prince, regar-

datang Kapada souatou nagri men.tchahari touan poutri *Djouher Manikam*, tiada djouga iya ber.temou, maka iyapoun lalou ka nagri *Roum*; maka *Biyapri* poun melihat sa.bouah balei di louar kota, maka iya ber.henti kapada balei itou maka *Biyapri* poun me. lihat kapada gambar itou maka di.per.amat.i.nia rounpa touan poutri *Djouher Manikam*, maka iyapoun menangis seraya iya memelouk dan men.tchioum gambar itou maka kata.nia « ouéh kakasih.kou demikian.lah rounpa.nia kamana gerang.an pergi.nia! » maka iyapoun lalou di tangkap olih orang yang menounggou balei itou, maka di.baoua.nia kapada radja *Roum*. Maka olih radja itou ber.titah : « Hey *Biyapri* derimana angkau ini datang maka demikian pekerti.mou. » Maka sembah *Biyapri* : « ia touankou chah alam bhaoua hamba memohon.kan ampoun be.

dant avec attention le portrait qui ressemblait absolument à la princesse *Djouher-Manikam*, versa d'abondantes larmes et s'écria : « Hélas ! fruit de mon cœur ! ma bien-aimée ! lumière de mes yeux ! c'est bien là ton image ! Mais toi-même, toi que je cherche, où donc es-tu ? » Et en parlant ainsi, le prince tenait le portrait entre ses bras et le couvrait de baisers. Ce que voyant, les gardes du *baley* le saisirent et l'amènèrent au roi.

Le roi lui dit : « Monseigneur, d'où venez-vous ? Comment vous êtes-vous égaré dans ce pays ? Et pourquoi vous êtes-vous comporté ainsi que vous l'avez fait à l'égard de mon portrait ? » Le roi *Chah-Djohon* répondit : « Sachez que mon épouse, qui se nomme la

ribou.ribou ampoun hamba ber.datang sembah dengan sa.benar.nia; djikalau di.bounouh hamba mati, dan djikalau di.gantong hamba tinggi, djikalau di.djoual hamba djaouh. **Adapoun** tatkala hamba kombali deripada ber.niaga maka hamba lalou di.baouah pohon kayou itou, maka hamba lihat di.atas pohon kayou itou ada sa'orang perampouan terlalou elok rouna.nia : maka hamba ambil lalou hamba baoua kombali ka nagri *Basrah*, maka hamba taroh.kan di.atas pendjour gedong.hamba. **Hatta** pada souatou malam maka iya hilang.lah kakasih hamba itou, tiada ber.ka.tahou.an lagi pergi.nia itou, ia chah alam! maka hamba poun mendjadi saperti oranggila mem.bouang.kan diri hamba.maka hamba poun datang .lah ka binoua *Roum* ini, maka hamba lihat souatou balei di louar kota, maka hamba poun doudouk kapada balei

princesse *Djouher-Manikam*, a disparu loin de moi. C'est pour cela que j'ai quitté mon royaume, et que, me faisant derviche, j'ai marché de pays en pays, de plaines en plaines, de villages en villages, à la recherche de celle qu'il ne m'a jamais été possible de rencontrer. Mais, étant arrivé dans le pays de Votre Majesté, j'ai vu suspendu au *baley* ce portrait qui est d'une ressemblance frappante avec mon épouse. C'est pour ce motif que j'ai pleuré en contemplant cette image. »

La princesse sourit, et en même temps son cœur était attendri en voyant la conduite de son époux ; elle dit à son premier ministre : « O mon ministre, je vous confie cette personne, traitez-la dignement, donnez-lui des

touankou itou; maka hamba lihat souatou gambar tergantong kapada balei itou sa.roupa dengan kakasih.kou yang hilang itou tiada lagi ber.salah.an rounpa.nia. Maka pelouk dan hamba tchioum serta hamba menangis.demikian.lah, iâ Chah alam. » Maka kata baginda kapada perdana mantri : « Hey mantri.kou taroh.kan.lah orang ini baik.baik dan bri makan dan bri pakey iya. » **Sabermoula** maka radja *Chah Djohon Damsik* itoupoun touroun.lah iya me.ninggal.kan ka.radja.an kaginda me.laçou.kan saperti lakou derouis berdjalan.lah baginda deripada souatou nagri datang kapada souatou nagri.Maka radja *Chah Djohon* poun lalou iya ka binoua *Roum*. Maka radja *Chah Djohon* poun melihat sa.bouah balei di louar kota itou, maka iyapoun doudouk kapada balei itou.Maka baginda poun terpandang kapada gambar itou sa.

vivres en abondance, donnez-lui aussi quatre femmes pour le soigner convenablement : c'est le roi de *Damas!*» Le ministre alors, sur l'ordre de la princesse, partit et conduisit le roi de *Damas* dans une maison de belle apparence et pourvue d'un ameublement conforme aux ameublements des rois.

## HUITIÈME RÉCIT

OU L'ON RACONTE LES ACTES DU MINISTRE DU PAYS DE DAMAS, LE MEURTRIER DES ENFANTS DU ROI CHAH DJOHON.

Le ministre prit toutes les richesses qui avaient été envoyées en présent au roi *Haroun er-Raschid*. Lin-



roupa sakali dengan touan poutri *Djouher Manikam*. Maka baginda poun menangis seraya berkata : « Ouéh bouah hati.kou dan kakasih.kou dan tchahaya mata.kou demikian.lah roupa.nia, dimana.kah gerangan iya sakarang ini kou.tchahari; seraya baginda memelouk dan mentchioum gambar itou. Maka dilihat olih orang yang menounggouh balei itou lalou di.tangkap.nia di.per.sembah.nia kapada radja *Chah Djohon*. Maka kata baginda : « Hey touankou derimana touhamba ini datang maka sesat ka nagri ini, dan apa sebab maka pekerti mou ini yang demikian itou dengan gambar hamba. » Maka sembah radja *Chah Djohon* alim bhaoua istri hamba yang ber.nama touan poutri *Djouher Manikam* telah lenniap.lah deripada hamba, sebab itou.lah hamba meninggal.kan ka.radja.an hamba, maka hamba melakou.kan diri hamba ini saperti lokou derouis, maka

gots d'or, lingots d'argent, riches habillements en fines étoffes de la contrée de *Rouzoungga*, ainsi que les vêtements de la princesse *Djouher-Manikam* et ceux de ses trois enfants, tout fut transporté et vendu en la ville de *Badgad*. Mais le roi *Haroun er-Raschid* ayant vu que son nom et celui de sa fille la princesse *Djouher-Manikam* étaient gravés sur les lingots d'or et d'argent, s'empara de toutes ces richesses.

Le ministre du pays de *Damas* disait : « Ces richesses sont à moi ; » de son côté, le roi *Haroun er-Raschid* disait : « Ces richesses sont à moi, car mon nom et celui de mon enfant sont gravés sur ces lingots d'or et d'argent. » Le ministre dit : « Puisque Sa Majesté déclare que ces trésors sont à Elle, il faut,

hamba berdjalan deripada souatou nagri datang kapada souatou nagri dan deripada souatou padang datang kapada souatou padang dan deripada souatou dousoun datang kapada souatou dousoun, mentchahari diya, tiada djouga hamba bertemou dengan diya; maka hamba sampey.lah ka nagri Chah alam ini, maka lihat gambar chah alam tergantung kapada balei itou, sa.roupa dengan istri hamba tiada lagi ber.salah.an.roupa.nia; sebab itou.lah hamba menangis akan gambar itou. » Maka baginda poun tersinnioum seraya belas hati.nia melihat ka.lakou.an.nia souami.nia itou, maka kata baginda kapada perdana mantri : « Hey mantri.kou taroh.kan baik.baik akan orang ini pelihara.kan iya dan bri makan.makan.an dan bri perampouan ampat orang memelihara.kan diya radja *Damsik* ini. » Maka mantri yang disourouh.kan olih

Monseigneur, que ce différend soit vidé en justice. » Le roi de *Badgad* répondit : « C'est bien. Nous irons où tu voudras me conduire! — C'est bien, dit le ministre, nous irons alors devant le roi du pays de *Roum*; ce prince a la réputation d'être extrêmement juste: chacun de nous lui exposera sa plainte. » Le prince répondit : « C'est bien ! » Le ministre reprit : « O roi du monde, il est bon que nous partions sans retard ! »

Alors le roi *Haroun er-Raschid* se mit en route avec son fils *Minbah-Châhaz*, ses *houloubatang* et des soldats. Le *Kâdhi* accompagnait le prince. De son côté, le ministre du pays de *Damas* se mit en route, accompagné de ses trois fils et des quarante lascars du

baginda itoupoun pergi.lah iya membaoua radja *Damsik* itou kapada sa.bouah gedong dengan segala alat.nia itou saperti alat segala radja.radja itou.

### HUITIÈME RÉCIT

**El kissa datang kapada tcheritra yang ka. doulapan pada mengata.kan pri hal mantri di binoua *Damsik* yang mem.bounouh anak radja chah *Djohon* itou.**

Maka segala arta yang di.sourouh per.sembah.kan kapada radja *Haroum er.rachid* itoupoun samoua.nia di.ambil.nia olih mantri itou saperti tangga emas dan tangga perak dan segala kain saperti souf sa.khelat aIn el.banat beled *Rouzoungga* dan saperti kain touan poutri *Djouher Manikam* dan pakeyan anakda ba-

pays de *Damas*. Après quelque temps de marche, ils arrivèrent en la ville de *Roum* et entrèrent dans le fort. Ils se présentèrent de part et d'autre devant le roi de *Roum* et chacun d'eux exposa sa plainte.

Le roi *Haroun er-Raschid* s'exprima ainsi: « O Roi du monde! je me présente devant Votre Majesté pour lui demander son jugement impartial. Le ministre du pays de *Damas* a apporté à *Badgad*, entre autres objets précieux, des lingots d'or et des lingots d'argent sur lesquels sont gravés mon nom et celui de ma fille la princesse *Djouher-Manikam*. Je m'en suis emparé, et me voici venu en présence de Votre Majesté. » Le roi de *Roum* dit: « S'il plait à Dieu le Très-Haut, roi de *Badgad*! l'affaire va être jugée suivant la mesure

ginda yang ka.tiga itou samoua.nia di.baoua.nia ka nagri *Bagdad* di.per.niaga.kan.nia di.sana.maka di.lihat.nia oleh radja *Haroum er.rachid* nama baginda dan nama anakda touan poutri *Djouher Manikam* tersourat kapada tangga itou; maka segala harta itou samoua.nia oleh radja *Haroun er.rachid* itou di.ambil.nia. Maka kata mantri nagri *Damşik* « **adapoun** harta itou harta hamba » maka kata radja *Haroun-er.rachid* « **adapoun** harta ini harta hamba, karna nama.kou dan nama anak.kou tersourat dalam tangga emas dan tangga perak itou. » Maka sahout mantri itou « djika Chah alam mengakou harta ini, baik.lah touankou kita ber.houkoum ». Maka saout radja *Bagdad* « baik.lah kita pergi kamana angkau hendak membaoua akou ». Maka sembah mantri itou « baik.lah kita meng.adap radja binoua *Roum* karna

de nos forces. » Le roi de *Roum* reprit : « Mon mangkouboumi, et vous, mes mantri et mes houloubalang, recherchez toute l'inspiration divine pour trancher le différend existant entre le roi de *Badgad* et le ministre de *Damas*. » Les mantri s'inclinèrent et dirent : « O Monseigneur, Roi du monde, quels qu'ils soient, nous élevons les ordres de Votre Majesté au-dessus de nos têtes ! »

Et ils délibérèrent sur la nature du différend. Le roi de *Badgad* déclare : « Ces objets précieux sont à moi, car ils portent gravés les noms de moi et de mon enfant. » D'autre part et en même temps, le ministre de *Damas* déclare : « Ces objets précieux sont à moi ! »

Les mantri et les houloubalang demeurèrent fort

baginda itou khabar.nia terlalou sangat adil, baiklah kita masing-masing mengatakan daoua kita kapada baginda itou ». Maka sahout baginda : « baik.lah. » Maka kata mantri itou : « Iâ chah alam baik.lah kita sigra pergi. » Maka radja *Haroun-er.Rachid* poun ber.djalan.lah dengan anakda *Minbah Chahaz* dan hou-loubalang baginda dan rayat.nia, dan *qadli* poun adalah serta dengan baginda, dan mantri binoua *Damsik* poun ber.djalan.lah dengan anakda.nia tiga orang rayat *Damsik* poun ampat pouloh orang serta.nia, Satelah bebrapa lama.nia di djalang, maka sampey.lah iya ka binoua *Roum*, lalou masouk kota deripada ka.doua pihak itou meng.adap radja *Roum* masing-masing menienbah.kan daoua.nia kapada radja *Roum*. Maka radja *Haroun er.rachid* poun berdatang sembah : « iâ Chah alam! **Adapoun** hamba meng.

embarrassés : ils dirent au roi : « O Roi du monde ! nous tous, nous ne pouvons nous-mêmes juger ce différend ; il est trop difficile pour nous ; c'est le jugement impartial de Votre Majesté qui peut seul en décider. » Le prince dit : « C'est bien ! je prononcerai la sentence, s'il plait à Dieu le Très-Haut, pourvu que vous consentiez à l'accepter. » Le roi de *Bagdad* répondit : « O Roi du monde, jugez entre nous deux suivant votre impartiale justice. » Le roi de *Roum* dit alors : « O ministre de *Damas*, et vous, roi de *Bagdad*, voulez-vous l'un et l'autre que Nous jugions selon le jugement de Dieu le Très-Haut ? » Et ils répondirent des deux côtés : « C'est là ce que nous demandons : le jugement de Dieu ! » Le prince reprit : « Si vous y

adap Chah alam ini hendak memohonkan houkoum yang sa. benar. nia ka. baouah touankou Chah alam karna mantri di binoua *Damsik* ini mem-baoua harta ka nagri *Bagdad*, maka dalam harta itou ter.sourat nama hamba dan nama anak hamba touan poutri *Djouher Manikam*, pada tangga emas dan tangga perak itou ; maka hamba ambil.lah, maka hamba datang meng adap touankou Chah alam ini ». Maka sahout radja *Roum* : « In chá Allah taala, hey radja *Bagdad* ! sakedaa sa.kouasa kami mem.bitchara.kan diya. » Maka kata radja *Roum* pada mangkouboumi dan segala mantri akou dan houloubalang.kou sakaliam periksa.i ilham akan hal radja *Bagdad* dan mantri *Damsik* itou. | maka segala mantri *Roum* itoupoun meniembah maka sembah.nia : « ia touankou chah alam ini mana.lah parentah touankou hamba

consentez de part et d'autre, c'est bien ! » — « J'y consens, dit le ministre de *Damas*. » — « Et moi également, » dit le roi de *Bagdad*.

Le roi de *Roum* alors parla en ces termes : « Conformément à la loi de Dieu le Très-Haut, j'adresse cette question au roi de *Bagdad* : « Avez-vous une fille ? » Le roi de *Bagdad* répondit : « Oui, Roi du monde, j'ai une fille et un fils. » — « Et, dit le *Roum*, est-ce que vous avez présentement ces deux enfants ? » Le roi de *Bagdad* répondit : « J'ai mon fils, mais ma fille, je l'ai perdue ! » Le roi de *Roum*, continuant, dit : « Quelle est la cause de la perte de votre fille ? » Le roi de *Bagdad* répondit : « O Roi du monde ! écoutez mon récit. Pendant que j'étais parti pour le pèlerinage avec

djoundjoug. » Maka segala mantri *Roum* itoupoun ber.bitchara.lah akan hal kata daoua.nia itou karna radja *Bagdad* daoua nia « segala harta ini harta.kou karna nama anak hamba yang tersourat kapada harta itou »; maka kata mantri *Damsik* : « harta ini harta hamba ». Maka segala mantri dan houloubalang itou sakat. an.nia. Maka segala marika iiou poun berdatang sembah demikian sembah.nia : « iâ Chah alam ! tiada.lah ter.bitchara.kan olih hamba sakalian karna bitchara ini terlalou amat soukar kapada hamba sakalian, melainkan houkoum ini adil Chah alan djouga yang dapat meng.houkoum.kan diya ». Maka kata baginda : « baik.lah akou meng.houkoum.kan in cha' Allah taala djika iya maou menourout houkoum.kou. » Maka sahout radja *Bagdad* : « iâ Chah alam houkoum.kan.lah antara kami kadoua dengan houkoum yang

mon épouse et mon fils qui se nomme *Minbah Châhaz*, j'avais laissé ma fille pour garder mon palais. Arrivé au but de mon pèlerinage, j'envoyai une lettre au Kâdhi. Elle était ainsi conçue : « Que la paix soit avec le » Kâdhi. J'attendrai encore pour le grand pèlerinage » environ une année. Pour ce qui regarde mon » royaume, mon palais et ma fille, la princesse *Djouher-Manikam*, veille avec le plus grand soin, garde- » toi de toute négligence dans la protection de mon » royaume et de mon enfant ! » — Quelque temps après, le Kâdhi m'envoya une lettre à *la Mecque*; elle était ainsi conçue : « O Roi du monde ! votre servi- » teur a reçu l'ordre de veiller sur le palais de la prin- » cesse votre fille; or, une certaine nuit, votre fille est

sa. benar.nia. » Maka kata radja *Chah Djohon* : « Hey mantri *Damsik* dans radja *Bagdad* maou.kah touan-kou kadoua pihak kami houkoum.kan dengan houkoum Allah taala ». Maka sembah ka.doua pihak : « itou.lah yang hamba pohon.kan houkoum Allah itou ». Maka kata baginda : « baik.lah djikalau ridla yang ka.doua pihak ». Maka sembah mantri *Damsik* : « ridla.lah hamba demikian lagi kata raja *Bagdad*. » Maka kata radja *Roum* « tetapi hamba bertania dengan hak Allah taala kapada radja *Bagdad* : « ada.lah touanhamba beranak perampouan? » Maka sahout radja *Bagdad* : « ada, iâ Chah alam! hamba beranak perampouan sn'orang dan laki-laki sa'orang. » Maka kata radja *Roum* : « ada.kah sakarang.ini kadoua anak itou? » Maka sahout radja *Bagdad* : « Chah alam anak hamba yang laki-laki ada, dan yang pe-

» venue auprès de moi et elle m'a dit : « O Kâdhi! tu » es l'objet de mes désirs! » — Après avoir entendu cette lettre du Kâdhi, j'appelai mon fils *Minbah Châhaz* et lui dis : « Pars pour *Bagdad*, va tuer ta sœur, » parce qu'elle est notre honte. » Mon fils *Minbah Châhaz* partit aussitôt pour *Bagdad* et tua sa sœur. Puis il revint me trouver à *la Mecque*. Son coutelas était encore teint desang. Alors je m'écriai : « Louanges à Dieu, le Seigneur de l'univers! Notre honte est effacée! » Tel est mon récit! ô Roi du monde! »

Le roi de *Roum* dit : « C'est bien! maintenant je prononcerai le jugement! » Et, s'adressant au ministre de *Damas*, il lui dit : « O ministre de *Damas*, dis-moi la vérité, si tu veux qu'au jour du jugement dernier



rampouan itou telah hilang.lah. » Maka kata radja *Roum* apa moula.nia maka anak radja yang perampouan itou hilang? » Maka sahout radja *Cagdad*: « iâ, chah alam! dengar.kan.lah tcheritra hamba, tatkala hamba pergi naik hadji serta istri hamba dan anak hamba yang ber.nama *Minbah Chahaz* itou **adapoun** anak hamba yang perampouan itou hamba tinggal.kan mensunggou.ï astana hamba.satelah soudah hamba naik hadji maka berkirim sourat kapada kadli demikian bounyi.nia : « Salam doa hamba dataug kapada kadli **adapoun** hamba lagi menanti hadji akbar barang satahouan lagi **bermoula** akan nagri hamba dan astana hamba dan anak hamba perampouan yang ber.nama poutri *Djouher Manikam* itou pelihara.kan baik-baik, djangan taksir kaldi kapada memelihara.kan nagri hamba dan anak hamba. » **Hatta**

intercède pour toi le prophète *Mohammed* (que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur lui !). Parle et dis la vérité: d'où te viennent ces richesses? afin que je prononce mon jugement entre vous. »

Le ministre du roi de *Damas* dit avec crainte: « O Monseigneur, Roi du monde! je vais déposer au pied du trône de Votre Sublime Majesté le récit complet depuis le commencement. Je reçus une mission du roi *Chah Djohon*. « O mon ministre, me dit-il, pars, je t'envoie dans la ville de *Badgad*; mène mes trois enfants à leur aïeul, et mon épouse la princesse *Djouher-Manikam* à sa mère et à son père le roi *Haroun er-Raschid*. » Je me mis donc en route avec l'escorte qui accompagnait la princesse *Djouher Manikam*, et nous

brapa lama.nia maka kadli poun ber.kirim sourat kapada hamba ka *Mekah* demikian bounyi.nia : « iâ chah alam ! hamba.mou di.sourouh.kan chah alam meng.aoual astana padouka anakda baginda itou ; maka ada pada souatou malam anakda dating kapada hamba demikian kata.nia : « Hey kaldi ! akou hendak akan dikau ! » satelap hamba menengar sourat deripada kadli demikian itou, maka hamba sourouh.kan.lah anak hamba *Minbah Chaaz* itou, maka kata hamba : pergi.lah angkau ka binoua *Bagdad*, bounouh olih mau saoudara.mou itou, karna iya membri kita malou ; maka anak hamba *Minbah Chahas* itoupou pergi.lah iya ka *Bagdad*, maka di.bounouh.nia saoudara.nia itou. Maka iyapoun kombali.lah mendapat.kan hamba ka *Makah*. Sekin.nia poun masih ber.loumour darah, maka kata hamba *el hamd lilah rabbi el alamin*,

arrivâmes à notre premier lieu de halte. Le jour ayant fait place à la nuit, je dressai une tente et les gens de l'escorte dressèrent tous des tentes autour de celle de la princesse. Mais Satan survint qui souffla dans mon cœur une tentation ; cette pensée me vint : « l'épouse du roi est admirablement belle, elle a aussi un très beau nom : il faut que j'aille lui demander si elle veut de moi. » Alors j'entrai dans la tente de la princesse ; dans ce moment-là, elle était assise à côté de ses enfants qui dormaient, occupée à chasser loin d'eux les moustiques. La princesse me demanda : « O mon ministre, pourquoi viens-tu ici ? » Et je répondis : « Je viens ici pour vous demander si vous voulez de moi ! » La princesse dit : « N'as-tu donc nulle crainte de Dieu

hilang.lah malou deripada kita! demikian.lah tcheritra.nia, iâ Chah alam! » Maka kata radja *Roum* : « baik.lah sakarang hamba sourouh.kan houkoum ini. Maka kata radja *Roum* poula pada mantri *Damsik*: « Hey mantri *Damsik* berkata benar.lah angkau kapada kou djika angkau hendak chefaat nabi *Mohammed* rasoul Allah (*Salla allah aley.hi oua falam!* ), pada hari kiamat djamaah, kata.kan.lah olih mou dengan kata yang sa.benar.nia ; derimana angkau ber.olih hartâ ini soupaya sigra akou poutous.kan houkoum kamou itou. » Maka kata mantri *Damsik* itou denhan takout.nia : « iâ touankou Chah alam ! hamba per.sembah.kan.lah ka baouah douli yang mahamoulia tcheritra nia deripada per.moula.an.nia segala peristeoua hamba di sourouh.olih radja *Chah Djohon* maka baginda itou ber.kata kapada hamba,

le Très-Haut et digne de louanges? Je ne veux pas, car cette action est défendue par Dieu le Très-Haut et digne de louanges, elle est défendue par l'Envoyé de Dieu (que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur lui!). Non, je ne commettrai pas cet acte que tu veux, ce n'est pas l'acte d'un croyant. Que serais-je, si je consentais à le commettre? » Alors je lui dis : « Si tu ne veux pas, je tue un de tes enfants! » La princesse répondit : « Si tu tues mon enfant, ce sera par le jugement de Dieu ; et que pourrai-je faire, sinon invoquer son nom ? » Alors je tuai un de ses enfants. Lui mort, je demandai de nouveau si elle voulait de moi, et je tuai encore un autre des enfants. Celui-là mort, j'adressai la même question, et la princesse répondit : « Je

demikian kata baginda itou : « Hey mantri.kou pergi.lah angkau kou.sourouh.kan ka nagri *Cagdad*, pergi meng, hantar.kan anak.kou tiga orang ini kapada nenek.nia dan istri.kou touan poutri *Djouher Manikam* kapada haya bounda.nia radja *Haroun er.rachid*. **Hatta** maka gamba poun ber.djalan.lah dengan segala rayat yang meng.iring.kan touan poutri *Djouher Manikam* itou.maka datang .lah pada souatou tampat per.moula an.nia maka hari poun malum.lah, maka hamba poun men.diri.kan rounah.maka segala rayat itou masing-masing men.diri.kan roumah ber.koliling roumah touan poutri itou. Maka datang.lah cheïtan membri ouasous kadalam hati hamba bhaoua datang pikir hamba **adapoun** istri radja ini terlalou elok rouna.nia dan nama.nia poun terlalou indah-indah baik akou pergi ber.tania

ne veux pas commettre une action qui est défendue par Dieu et détestée par l'Envoyé de Dieu (que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur lui!); cette action est interdite, et c'est un grand péché devant Dieu le Très-Haut et digne de louanges. » Je lui dis : « Si tu ne veux pas, nécessairement je tue le troisième de tes enfants. » La princesse *Djouher-Manikam* répondit : « Si tu tues mon troisième enfant, ce sera par le jugement de Dieu, et que pourrai-je faire sinon invoquer son nom, car je ne suis qu'une femme? » Alors je tuai encore un enfant. Après la mort de ce troisième enfant du roi, je posai de nouveau ma question à la princesse ; elle ne voulut pas y consentir. Je lui dis : « Si tu ne veux pas, je te tue ! » Elle me répondit : « Si tu

kapada.nia kalau-kalau iya maou akan dakou. Maka hamba poun masouk.lah kadalam keimah touan poutri itou, tatkala itou touan poutri lagi doudouk di sisi anak.nia tidor itou, iya lagi mem.bourou-bourou niamok. Maka hamba di.tania.i olih touan poutri, maka kata.nia : « Hey mantri.kou hendak kamana angkau ini? » Maka sahout hamba « **adapoun** hamba ini datang ini hendak ber.tania kapada touan hamba kalau-kalau touanhamba maou akan hamba ». Maka kata touan poutri : « tiada.kah angkau takout akan Allah soubhanah oua taala bhaoua akou tiada maou karna pe.kerdja.ân ini di.larang.kan Allah soubhanah oua taala dan di.larang.kan rasoul Allah (*salla Allah aley.hi oua sallama !*) boukan pe.herdja.an.kou dan boukan pe.kerdja.an islam yang hendak kau.kerdjakan ini, maka betapa pri.kau mengerdja.

me tues, c'est que Dieu aura prononcé son arrêt sur sa servante; mais attends-moi ici, car je veux laver mes vêtements et mon corps tachés des traces du sang de mes enfants. » Je dis : « C'est bien ! j'attends ici. » Elle sortit de la tente, la pluie tombait à torrents. Il me fut impossible de savoir où elle était allée. Tel est mon récit, ô Roi du monde ! »

Le roi dit : Ministre du pays de *Damas*, as-tu des fils ? » Il répondit : « Oui, Monseigneur, Roi du monde, j'ai trois fils. » Le prince dit : « Fais venir tes trois fils ici, afin que promptement je juge suivant la loi instituée par le Prophète (que la bénédiction de Dieu et la paix soient sur lui !). Voici ce que prescrit cette loi : « Le ministre a tué les enfants de la princesse *Djouker-*

kan diya.maka kata hamba » djika angkau tiada maou, mistchaya kou.bounouh anak.mou sa'orang. » Maka sahout touan poutri « djika kau bounouh poun anak.kou soudah dengan houkoum Allah djouga, nama.nia apatah oupaya.kou lagi? » maka hamba bounouh sa'orang; telah soudah mati maka hamba ber.tania poula itoupoun tiada djouga iya maou akan hamba.maka hambah bounouh poula sa'orang lagi anak.nia; lagi satelah mati maka hamba ber.tania poula, maka sahout touan poutri itou : « tiada akou maou meng.erdja.kan pe.kerdja.an yang di.larang.kan Allah dan di.bentchi.kan ragoul Allah (*salla Allah aley.hi oua sallama!*) karna per.bouat.an haram itou ber.dossa.nia terlalou kapada Allah sou.bhanah oua taala. Betapa pri.kau meng.erdja.kan diya? » Maka kata hamba « djika tiada angkau maou

*Manikam*, ce n'est pas le ministre qui doit être mis à mort, ce sont les enfants du ministre qui doivent être tués. L'exécution de ce jugement sera la juste application de la peine du talion entre le ministre et la princesse. »

Le ministre appela ses trois fils; dès qu'ils furent venus, il les présenta au roi de *Roum*. Celui-ci dit à son ministre : « O mon ministre! où est l'Éthiopien? qu'on l'amène ici! » Le voleur éthiopien vint et se prosterna devant le roi de *Roum*. Le roi de *Roum* lui dit : « Éthiopien! retourne dans ton pays et change de conduite. Celle que tu cherches, tu ne la reverras plus! » Et le prince lui fit don d'un *keti* d'or. Puis le prince dit : « O mon ministre, où est *Biyâpri*? qu'on

nistchaya kou bounouh anak.mou katiga.nia » maka sahout touan poutri *Djouher Manikam* : « Djika kau. bounouh poun anak.kou yang katiga.nia soudah.lah dengan houkoum Allah taala, nama.nia apatah ou-paya.kou lagi, karna hakou perampouan. » Maka hamba bounouh sa'orang lagi. Satelah soudah mati katiga.nia anak radja itou, maka hamba ber.tania poula kapada touan poutri itoupoun, tiada djouga iya maou, maka kata hamba « djika angkau tiada maou maka angkau poun kou bounouh ». maka saout.nia aken hamba : « djika akou poun kau.bounouh soudah.lah dengan houkoum Allah djouga ber.lakou atas hamba.nia ; tetapi manti.lah akou di.sini karna akou hendak mem.basouh kain.kou dan toubah.kou bekas ber.loumour darah anak.kou. Maka kata hamba : « baik.lah hamba nanti di.sini. » Maka iyapoun ka-

*l'amène ici ! »* On amena donc *Biyâpri*. Lorsque celui-ci fut arrivé, il se prosterna devant le prince. Le prince dit : « *Biyâpri*, pars pour ton pays et change désormais de conduite. Celle que tu cherches, tu ne la reverras plus ! » Et le prince lui fit don de deux *keti* d'or.

Le roi de *Roum* dit alors aux *mantri* : « Que tous soient assemblés ! Je veux rendre le jugement entre le roi de *Bagdad* et le ministre de *Damas*. » Les *mantri* et les *houloubalang* se rassemblèrent donc en présence du roi, en même temps que ses sujets. Le roi de *Roum* dit : « O mon *mangkouboumi* ! que les enfants du ministre de *Damas* soient mis à mort tous les trois. Telle est l'inspiration divine. Alors les enfants du ministre

louar.lah deridalam roumah.nia itou hari poun houdjan.lah terlalou amat lebat; maka tiada.lah ber.ka. ahou.an lagi kamana pergi.nia. Demikian.lah tcheritra.diâ Chah alam! » Maka kata radja : « Hey mantri binoua *Damşik* » ada.kah angkau ber.anak laki-laki? » maka sembah.nia : iâ touankou Chah alam ada anak hamba tiga orang laki-laki. Maka kata baginda baoua anak.mou itou katiga.nia kamari, soupaya sigra kou houkoum.kan dengan houkoum cheriat nabi (*Salla allah aley.hi oua!*) demikian.lah houkoum.nia: mantri itou bounouh anak poutri *Djouher Manikam* itou « bounouh mantri itou, tiada patout bounouh anak mantri itou satelah soudah di.kerdja itou doua-doua bounouh mantri dan poutri itou doua-doua *ķissas* ». Maka mantri itoupoun memanggil anak.nia tiga orang itou.satelah datang maka di.per.sembah.kan.

de *Damas* furent tués tous les trois. Après qu'ils eurent été mis à mort, le prince dit : « Ministre, retourne au pays de *Damas*, avec un haillon pour ceinture et dans tes derniers jours change de conduite! Si tu ne le sais pas, c'est moi qui suis la princesse *Djouher-Manikam*, la fille du sultan de *Bagdad*, l'épouse de *Châh-Djohon*, mon seigneur, et la sœur de *Minbah Châhaz*. Dieu a frappé tes yeux d'aveuglement, à cause de ta félonie envers moi. Il en est de même du *Kâdhi* de la ville de *Bagdad*. » Le ministre de *Damas*, saisi de frayeur trembla de tous ses membres; il se jeta aux pieds de la princesse *Djouher-Manikam* et, ainsi prosterné, il demanda mille et mille fois pardon, puis il s'en retourna à *Damas* tout en larmes et accablé de



nia kapada radja *Roum*. maka kata radja *Roum* kapada mantri.nia : « Hey mantri.kou mana *sanggi* itou baoua kamari.maka *sanggi* pentchouri poun datang lalou meniembah kapada radja *Roum*. maka kata radja *Roum* : « Hey *sanggi* kombali.lah angkau ka nagri.mou dan djangan lagi pekerti.mou yang demikian itou bhaoua yang ankau ichahari itou tiada. lah angkau per.olih lagi ! » maka baginda poun mem. bri anougraha emas akan *sanggi* sa. kati. Maka kata baginda poule : « Hey mantri kou mana *Biyapri* itou baoua kamari ; » maka *Biyapri* poun di.baoua orang. lah iya. Satelah *Biyapri* itou datang lalou iya meniembah kapada baginda : maka kata baginda « Hey *Biyapri* ! pergi.la hangkau ka nagri.mou, djangan.lah lagi pekerti.mou demikian, bhaoua yang kau tchahari itou tiada.lah

douleur à cause de la mort de ses trois fils. Le Kâdhi, couvert de honte à cause de sa trahison envers le sultan de *Bagdad*, s'enfuit et s'expatria. Le roi de *Roum* ordonna d'amener le roi *Châh Djohon* et de lui donner un habillement tout brillant d'or, et il l'envoya demeurer en la compagnie de son père le sultan de *Badgad* et de son frère le prince *Minbah Châhaz*.

Alors la princesse *Djouher-Manikam* se retira ; elle entra dans le palais et en revint revêtue d'habits de femme. Elle sortit alors accompagnée de ses suivantes, et alla se présenter à son père le sultan de *Badgad*. Elle se prosterna devant son père, devant son frère le prince *Minbah Châhaz*, et devant son époux le roi *Châh Djohon*.

kau per.olih lagi. » Maka baginda poun meng. anou-graha.i doua kati emas. Maka kata radja *Roum* kapada segala mantri.nia : « ber.himpoun.lah kamou sakalian bhaoua akou hendak meng.houkoum.kan radja *Bagdad* dengan mantri *Damsik*; » maka segala mantri dan houloubalang poun ber .himpoun.lah meng.adap baginda serta segala rayat sakalian.nia. Maka kata radja *Roum* : « Hey mantri.kou ! adapoun anak mantri *Damsik* itou bounouh ilham katiga.nia. » Maka anak mantri *Damsik* itou di.bounouh orang.lah katiga.nia. Satelah soudah mati. maka kata baginda : « Hey mantri.kou ! kombali.lah angkau ka nagri *Damsik* dengan sa.heley sa.koupang kemoudi.an hari.nia, maka djangan.lah pekerti.mou demikian itou lagi, dan djikalau angkau tiada tahou akou.lah poutri *Djouher Manikam* anak Solthan *Bagdad* dan souami.

La princesse dit : « O vous tous, seigneurs et guerriers du pays de *Roum*, apprenez que je suis une femme et non un homme. Voici mon père le sultan *Haroun er-Raschid*, roi de *Bagdad* ! Voici mon frère qui se nomme *Mînbah Châhaz*, et voici mon époux le roi *Châh Djohon* qui règne sur le pays de *Damas* ! Depuis le temps où vous m'avez fait monter sur le trône de *Roum*, si j'ai commis quelque faute par erreur ou par ignorance, il faut que vous tous vous m'excusiez, car habituellement les serviteurs de Dieu commettent de nombreuses fautes par erreur ou ignorance ; il n'y a que Dieu seul qui ne commette ni oubli ni négligence, et soit à l'abri de l'erreur ou de l'ignorance ! »

Le *mangkouboumi* du pays de *Roum* dit : « Jamais

kou radja *Chah Djohon* iya.lah touan.kou dan saoudara.kou *Minbah Chahaz*, karna mata.mou di.bouta.kan Allah sebab kıanat kamou akan dakou dan demikian lagi kadli nagri *Bagdad*. Maka mantri *Damsik* itoupoun gemetar.lah segala anggota.nia serta dengan takout.nia lalou iya soudjoud di hadlirat touan poutri *Djouher Manikam* seraya memohon.kan ampoun beribou.ribou ampoun menienbah lalou iya ka nagri *Damsik* dengan tangis.nia, terlalou doukatchita iya akan anak.nia tiga orang itou mati. Satelah itou maka kadli poun terlalou amat malou.nia sebab iya ber.bouat pitnah kapada Solthan *Bagdad*; maka lari.lah membouang.kan diri.nia. Maka radja *Roum* meniourouh membaoua radja *Chah Djohon* serta di.bri.

Votre Majesté n'a commis la moindre faute, soit par erreur, soit par ignorance, pendant le temps qu'elle a régné sur le pays de *Roum*. Il y a eu pourtant une faute commise par Votre glorieuse Majesté parmi les jugements qu'elle a rendus. Le ministre a tué, la princesse a tué; tous deux l'ont fait volontairement. C'est une faute pour la princesse *Djouher-Manikam* d'avoir tué les enfants du ministre, comme le ministre a commis une faute en tuant les enfants de la princesse. Il y a eu là similitude; néanmoins, s'il plaisait à Sa Majesté de demeurer sur le trône de *Roum*, tous nous en serions extrêmement contents. »

La princesse *Djouher-Manikam* dit: « Je vais prendre congé de vous tous, seigneurs! il est bon que nous fassions roi le jeune prince et qu'il me remplace sur le trône! »

nia me makey pakeyan yang ka.emas.an ; maka di. sourouh baginda doudouk ber.sama-sama dengan ayahnda baginda Solthan *Bagdad* dengan kakenda baginda *Minbah Chahaz*. Maka touan poutri *Djouher Manikam* ber.angkat.lah baginda masouk kadalam astana, maka kombali.lah baginda memakey pakeyan perampouan.maka touan poutri *Djouher Manikam* poun kalouar.lah iya di.iring.kan olih segala dayang-dayang meng.adap ayahnda baginda Solthan *Bagdad*.

(*A suivre.*)

Les *mantri* et les *houloubalang* de *Roum* répondirent : « Quels que soient les commandements de Votre Majesté, nous les élevons au-dessus de nos têtes. »

Alors la princesse fit l'enfant royal son successeur, et *mantri*, *houloubalang* et sujets, tous, en se prosternant, élevèrent leurs mains au-dessus de leurs têtes et le proclamèrent roi.

(*A suivre.*)

---

## LATIN BITERE, ARBITER, UMBRIAN VERFALE

---

All of the current explanations of *bitere* are highly problematic. Scholars do not need to have pointed out to them the difficulties in the way of comparing *bitere* with  $\varphi\omicron\upsilon\tau\acute{\alpha}\omega$ , and with  $-\beta\eta\tau\acute{\epsilon}\omega$ . The least plausible of all the explanations is that which makes Osc. *baitis*, which is in all probability a proper name, an excuse for *\*baetere*, and compares Lettic *gaita* 'course'. This is as bad as when I myself got *per <b>it at* out of *perit at* at Captivi 690, which I explained from *\*perfit*, passive to *perdit* 'destroys'. If I could have established the proverbial nature of that verse, my theory would have had a basis. There may be a germ of truth in it after all as *perbitere* is the only form of the verb that can muster many citations.

All our study of *bitere* must note its rareness, and it is almost safe to say that it is limited to Plautus and his immediate imitators, or to archaizers. Terence does not use it. There is no reasonable doubt but that *bitere* is the correct orthography for the word, while *betere* is a manuscript variant.

I propose to explain the word from *\*dwi + eitere* 'to go apart'. The relation of *\*dwi-* to *di-di-* is the

1. Cf. Am. gr. Phil., 16, 12.

same we have in Gothic *twis*-alongside of O. H. G. *zir*-. According to this explanation *bitere* meant originally 'to go away'.

This explanation suits perfectly the explanation of Umbr. *ebetrafē hebetafē* 'in exitus', if Buecheler is right in comparing *-bet-* with *bitere*, for *bet-* would stand for *\*beit-* as well as for *\*baet-*.

We might operate however with *a]bitere am]bitere*, and compare *com-buro*, if it be true that *-buro* comes from the misdivision of *am]b-uro*.

The *-te-* suffix of *ει-* seems to be preserved in *oitor utor* if that verb is really cognate with *ει-* 'go'.

In the study of Latin *arbiter* let us first exclude the dialects. There can be no doubt but that the word means 'umpire, judge, arbitrator'. Pott saw in *arbiter* the sense 'zu dem zweiten' and compared with *-biter* Grk. δεύτερος 'second', while *ar-* was a preposition 'to'. In later days *arbiter* has been explained as from *ad-* + *bitere*, but the difference in quantity has to be taken into account here.

It seems to me that *arbiter* may go back to *ARDHOTERO-*, and in that case the following words may be its cognates: Sk. *ardh-ā* 'half', *ārdha-* 'side, part, placē'. *ardhāyati* 'satisfies, appeases'. Greek ἀρθ-μός 'bond, league', ἀρθ-ρον 'joint', ἀριθ-μός 'sum, number' might also be compared, making *AR-DH-* an extension of *AR-*

1. Cf. Danielsson in Pauli's *Altital. Stud.*, iii, 198 ff.

2. Not derived from *ad*.

'join'. In that case  $\acute{\alpha}\rho\iota\theta$ - must be explained to contain an anaptyctic  $\iota$ , or we might compare  $-\alpha\rho\iota-$  in  $\acute{\alpha}\rho\text{-}\alpha\rho\iota\text{-}\sigma\omega$  and suggest a dissyllabic root.

As to the suffix in *arbiter*, if we note that Sk. *ardhá*, has pronominal inflection we might compare it with Lat. *al-ter* 'second, other', *u-ter* 'which of two'. It may be merely imitated. [*A propos* of *u-ter*, I protest against Aryan  $u$ - 'two' set up by Brugmann-Halbhau-sen'. The 'bothness' of Sk. *u-bhau* lies in the *-bhau*, and as for *u-ter*, we can no more infer *u*- 'two' from it than we can infer *al*- 'two' from *alter*,] from *magis-ter*, the name of another officer. The word *arbiter* 'witness' does in fact approach the meaning of 'second', as Pott<sup>1</sup> saw. It is interesting to note that Latin *testis* 'witness' meant originally 'third', according to a recent probable explanation<sup>2</sup>, while *testor*, the derivative verb, is in all respects like *arbitror* in inflection. We must also note *sequester* 'umpire, arbitrator' which Plautus uses as a substitute for *arbiter*<sup>3</sup>.

Let us pass now to Umbr. *ařputrati* 'arbitratu'. So far as its  $\check{r}$  offers testimony it seems to stand for *ad*-, but we can not exclude the possibility that  $\check{r}$  is a bad spelling, or an analogical spelling, for *r*, cf. *armanu* for *ařmamū*. As *-rp-* is certainly for *-rb-* the question

1. Known to me from Brugmann's Grundriss, II, §683, p. 1042.

2. Brugmann's Grundriss I<sup>2</sup>, p. 1094.

3. *L. c.*

4. Skutsch in B. B. 23, 100 ff.

5. Cf. Rudens 1004: nisi das sequestrum aut arbitrum, etc.

arises whether *-rb-* can be derived from *-RDH-*. Inasmuch as Umbrian *-mb-* comes from *-MBH-* this question can not be rejected without consideration, even if in *al/ʉ-* *-lf-* corresponds to Lat. *-lb-* in *albus*. Supposing that *ARDHO-* 'half' came into primitive Italic, it may have had in preprim. Italic, as in Sanskrit, two accents *\*ardhó-* and *\*árdho-*, and the one have been syllabified *\*ar-dho-* and the other *\*ardh-o-*. We do not know that *-RDH-* would have had the same phonetic treatment for both syllabifications. I am not of those who believe that we can operate by algebraic substitution in phonetic matters: because *-DH-* yields Ital. *-f-* (*-b-*?) I am not willing to say that *-RDH-* yields Ital. *-rf-*. The analogy of Umbr. *al/ʉ*, Lat. *alba* (: ἀλφός) may incline us to the supposition that as *-LBH-* yields Umbr. *-lf-*, so *-RDH-* would yield Umbr. *-rf-*, but analogy is not proof.

The only word that may be cited as proof in Umbrian is *verfale* 'templum' which is explained as Lat. *\*verbale* '[place of] words'. This seems to me very questionable. I prefer to explain *verfale* by Lat. *\*versale* 'place marked by lines': *versus* 'line, row, measure-of-land'. The single occurrence of *verfale* is as follows: *verfale pufe arsfertur trebeit 'templum ubi flamen versatur'*, where *versatur* seems to make for my explanation. Lucretius calls the sky 'versatile

1. Bréal renders *verfale* by 'carmen'.
2. Buecheler's translation, *lab. Ig. VI a 8*.



templum'. We know that a *templum* was a space marked out by the augur for observations'. It therefore seems to me that we do well to explain *versale* as 'the place of lines', cf. *templum* 'τέμενος' : τέμνει 'marks, cuts'.

In Umbrian *ařputrati* 'arbitratu', if we have a genuine descendant from the primitive speech, we must suppose that *ar-* was confounded with the prefix *ař-*, and *-u-* in the second syllable is a weakened *ø* in the post-tonic syllable. It is on the whole discreeter to regard *ařputrati* as borrowed from Latin. An *arbiter* is of all officials the one most likely to be imported from abroad. The Oscans have *aidil* and *kvaisstur* as names of officials imported from abroad, and the Umbrians have *kvestur* with a derivative *kvestrelie* that was unknown to the Romans. There is nothing to forbid our supposing that *arbiter* and *arbitratus* were both bowowed by the Umbrians, and perhaps at a time when *ARDHOTERO-* was spoken *\*arbuter* by the Romans.

In addition to the suggestion that *ař-* for *ar-* is due to a general analogy we may even find a specific analogon in *arsmahamo*<sup>1</sup>, but *armanu* corrected to *ařmamu*<sup>2</sup> 'ordinamini'.

Here let me sum up the propositions advanced above : Lat. *bitere* comes from *\*dwi-*, a by form of *di-*

1. Cf. Livy, I, 18, 7-8.

2. VI b 56.

3. I b 19.

'apart, away' + *itere*, a *-te-* present to the root *ei* 'go'.

Lat. *arbiter* 'umpire' is cognate with Sk. *ardhá* 'half', *árdha-* 'side, part'.

Umbr. *ařputrati* 'arbitratu' is probably borrowed from Latin.

Umbr. *versale* means the 'place marked out by lines' and is cognate with Lat. *versus* 'line'.

EDWIN W. FAY,

April, 28, 1898.

Lexington,  
Va.

POSTSCRIPT. — That *-LBH-* yields Umbr. *-lf-* is not a certain inference from *alfu* 'alba', for the stem *alfo-* 'white' may well be in rhyme with *rufo-* 'red'. Sabine *alpus* is doubtless only a way of writing *albus*, and the same thing seems to be true of Paelignian *Alpis* 'Albius', alongside of *Alafis* 'Albius'.

Umbr. *urfeta* which is usually rendered 'orbitam' seems to me best rendered 'orditam (sc. telam)', and belongs to *orditur* 'spins a thread'. There can be little doubt but *urfeta* is not certainly the product of *-RDH-*; I suggest rather that *ordior* is derived from a complex of the locative *ori* 'in the mouth' with the root *DHE-*, inflected, as in *Ubriam*, *DHE-IO-* (cf. Lat. *condio*). The sense of this complex was 'puts in the mouth' Rhotacism took place in *Ubrian* before the complex became a compound. The rôle of the mouth in spinning is well known (cf. Catullus, LXIV, 317-8). The plausibility of this explanation of *ordior* is borne out by

the lexical citations of that verb, as well as by the compound *exordior* : barring a very few citations for the so called literal sense of 'spin', the other citations do hardly more than ring the changes on the typical example *orsus est loqui*, -to such an extent that *ordior* might almost be classed among the verbs of saying.

Oct., 22, '98.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

*La Dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*, par M. GRAMMONT. — Dijon, 1895.

Le livre de M. Grammont a pour objet de formuler une kyrielle de nouvelles lois phonétiques se rattachant au phénomène de la dissimilation, et que j'écarterais volontiers toutes par une fin de non recevoir fondée sur les raisons suivantes : 1° la plus importante et la plus sûre des lois phonétiques est l'assimilation ; 2° l'évolution phonétique du langage ne comporte pas de lois contradictoires ; 3° la prétendue dissimilation est toujours fondée sur de fausses explications, ou les cas qu'on en cite sont des exemples à peu près isolés qui dépendent de corruptions ou de confusions dans lesquelles les lois phonétiques véritables n'ont généralement rien à voir.

A cette dernière catégorie appartiennent la plupart des altérations que l'auteur a relevées dans les idiomes romans (patois et langues littéraires), tel par exemple le prétendu français populaire *chamoine* pour *chanoine*.

Quant aux fausses explications, elles pullulent. Je me bornerai à relever les suivantes :

N'est-ce pas abuser du sens du mot que d'appeler

dissimilation, et non pas désaspiration, le phénomène que présente le grec τίθημι en ce qui concerne la représentation par un τ, à la syllabe redoublée, du θ radical? La preuve qu'il s'agit bien d'un affaiblissement phonétique pur et simple nous est fournie par le vocalisme des formes redoublées du sanscrit *tisthāmi*, *bubhoda*, etc., qui accuse toujours un état faible correspondant à celui du substitut de l'aspirée redoublée. Il est impossible de disjoindre les deux faits et de ne pas les attribuer à une seule et même cause, à savoir la loi de compensation en vertu de laquelle toute forme qui se développe est susceptible par là même d'abaisser le diapason phonétique de l'une ou l'autre des parties qui la composent.

Le changement du *r* en *l*, ou le lambdacisme, réclame la même observation. Il est absolument sûr qu'à une époque qui n'est pas fort ancienne, les langues indo-européennes ne possédaient pas de *l*. Graduellement, une bonne partie des *r* ont été atteints par le lambdacisme, et le fait a eu lieu si souvent, sans qu'il y ait lieu de faire intervenir la dissimilation, qu'en bonne logique il convient d'expliquer tous ces changements de la même manière.

La prétendue dissimilation grecque de μ en β (μεμβράς — βεμβράς) est due à un double processus phonétique des plus intéressants et des plus sûrs, mis en pleine lumière par le rapprochement de μυελός moelle (chair molle, le mou), μῶλος mou, μαλ-ακός,

même sens, β'λ-άξ, m. s., ά-μβλ-ύς, m. s. Le radical μυελ a donné très régulièrement μφελ et par assimilation μβελ d'où par contraction μβλ dans άμβλύς, et par chute du μ (imprononçable à l'initiale dans un groupe μβ) β'λ-άξ. De son côté, μαλ-αχός est pour μφαλ-αχος : chute du φ (non assimilé en β). Quant à μῶλυς (cf. lat. *mollis*) pour \*μωελ-υς, comme ce mot a conservé la voyelle (ω) qui, en s'affaiblissant graduellement a donné ailleurs φ et β, il n'a subi à l'initiale aucune modification ni suppression<sup>1</sup>.

En voilà assez, je crois, pour justifier le scepticisme que j'éprouve d'une manière générale pour toutes les explications qui cherchent à rendre compte de certains faits phonétiques par une tendance du langage à changer un son pour la différencier d'un son voisin.

M. Grammont fait à propos des lois qu'il propose, l'observation suivante : « Ces lois sont des *possibilités* ; elles sont la formule suivant laquelle la dissimilation se fera, si elle se fait. »

Comment concilier ce rôle facultatif des lois en question avec le caractère de nécessité qu'on prétend

1. Si l'on me demande comment il se fait que le procédé n'ait pas été partout le même, je répondrai que les modifications phonétiques sont d'origine *individuelle*, et les langues d'usage *commun*. Il en résulte que, dans une même langue, toutes les possibilités phonétiques *individuelles* peuvent s'établir et coexister les unes à côté des autres. S'il en était autrement, le verbe humain, en tant que son, aurait été stérile et ne se serait jamais enrichi d'un second mot à la suite d'un premier.

attribuer aux lois phonétiques en général ? Si la dissimilation obéit à des règles impératives et fatales, on ne saurait admettre qu'elle se fera ou ne se fera pas. Elle se fera toujours, ou qu'on ne nous parle plus de ces processus phonétiques inflexibles dont la confirmation sur un terrain particulier de la science des sons a été le but de l'auteur qui le déclare en ces termes : « Si la dissimilation, elle aussi, obéit à des lois, tout se tient dans l'édifice... c'est pourquoi nous avons pensé qu'il valait la peine d'étudier séparément le domaine de la dissimilation'... »

Cette étude fautive et manquée, comme elle devait l'être eu égard à l'objet que l'auteur avait en vue, a pourtant abouti à un résultat que j'apprécie fort et qu'il a constaté ainsi qu'il suit : « Notre intention était primitivement d'étudier la dissimilation seulement dans les anciennes langues indo-européennes. Nous commençâmes par le grec... Mais nous reconnûmes bien vite que le grec ne possédait guère de dissimilation qu'à la basse époque... Nous passâmes au vieux slave, qui ne nous apprit rien, si ce n'est que la dissimilation lui est presque totalement étrangère. Le vieux latin et le latin classique n'offrent que peu de faits et tous entachés de l'obscurité qui règne généralement dans cette langue. Mais le latin de la basse époque et surtout

1. Notons encore cet aveu dépouillé d'artifice : « Les mots rédu-  
-pliés en général et ceux qui font onomatopée en particulier ont  
un vocalisme spécial. » Nous voilà rejetés en plein dans le do-  
-maine de la fantaisie et de l'arbitraire.

le latin vulgaire nous apportèrent des cas de dissimilation absolument certains... »

Ainsi point de dissimilation sûre dans les états anciens du langage. Le phénomène n'apparaît qu'au moment de confusion et d'ignorance, et surtout de rupture de la tradition, où s'est produite la transformation du latin en roman. J'y vois la preuve évidente qu'il s'agit en réalité de corruptions qui ne relèvent d'aucune loi et qui ne sont par conséquent d'aucun secours pour l'explication des *règles phonétiques* qui président à l'évolution normale du langage, là où cette évolution n'a pas subi de révolution violente comme dans le sanscrit, le grec ancien, le latin classique, les langues slaves et germaniques.

Je manquerais à tous mes devoirs si je n'ajoutais, à la suite des critiques que le souci des intérêts de la science et de la vérité m'ont obligé à soumettre à l'auteur, l'expression de toute l'estime que m'inspirent l'étendue et la précision de son savoir dans le domaine linguistique si vaste qu'embrasse son étude.

Quel utile parti il pourrait en tirer, si, secouant avec la poussière de ses chaussures de voyage, les vaines, les stériles méthodes de la linguistique d'outre-Rhin, il substituait hardiment aux formules d'écoles l'initiative féconde qui jaillirait de la source si abondante, ce semble, de ses observations personnelles ! Dans la science, comme ailleurs, le succès suit l'audace. Est-il besoin de le rappeler à la jeunesse



française qui s'intéresse à celle du langage? Attendra-t-elle pour rompre les liens qui la paralysent et l'humilient que des idées nées chez nous lui reviennent avec l'estampille de Berlin et le laissez-passer allemand?

PAUL REGNAUD.

P.-S. — J'allais oublier de donner un bon point à M. Grammont pour l'hésitation qu'il éprouve à admettre l'équation *ferendus* = φερόμενος. En France, le sens commun, même en matière de phonétique, ne perd jamais absolument ses droits.

---

*A Manual of German orthography and phonology, with a word-list*, by George HEMPL, professor in the University of Michigan. — Boston and London, Ginn and Co; 1897, petit in-8°, xxxij-(ij)-298 p.

La liste des mots, avec l'indication de la prononciation exacte et des références au texte du volume, n'a pas encore paru ; M. Hempl ne nous en donne aujourd'hui qu'un spécimen en quatre pages.

Cette liste formera la quatrième partie de l'ouvrage ; les trois autres sont : 1° l'orthographe, 2° la phonologie, 3° l'accent.

L'*orthographe* est traitée en cinq chapitres : l'alphabet, l'épellation (spelling), la division des mots d'une ligne à l'autre, l'emploi des capitales et la ponctuation. Rien d'intéressant comme les deux premiers chapitres surtout : le premier nous donne la série très complète des types d'impression et des caractères d'écriture qui ont été en usage en Allemagne depuis les runes jusqu'à nos jours. Au deuxième chapitre,

l'auteur expose l'incertitude qui régnait en Allemagne il y a trois cents ans sur l'orthographe usuelle, mais il ne s'occupe pas du mouvement réformateur contemporain.

La *phonologie* se subdivise en phonétique générale, matériel phonique de la langue allemande et prononciation. Il y aurait évidemment beaucoup d'observations à faire, particulièrement sur le système de transcription adopté, qui me paraît un peu compliqué : c'est toujours le résultat auquel on arrive en voulant être trop précis et représenter avec une minutieuse exactitude jusqu'aux moindres nuances de sons et de bruits. La prononciation, à ce point de vue, est étroitement examinée, et je ne puis que recommander la lecture de ces pages on ne peut mieux travaillées.

Tout ce qui touche à l'accent est également traité de main de maître : intonations, efforts variés, état d'esprit de celui qui parle, tout ce qui touche au sujet est passé en revue, et je ne pense pas qu'il existe aucun livre mieux fait et plus complet à ce point de vue. Tous les linguistes voudront l'avoir dans leurs bibliothèques.

JULIEN VINSON.

---

*Neohellenic Language and Literature*, three lectures delivered at Oxford in June 1897, by Platon E. DRAKOULES. — Oxford, B. H. Blackwell, 1897, viij-70 p. in-8°.

Les trois conférences de M. Drakouli ont pour sujets:

les origines de la langue néo-grecque, les origines de la littérature néo-grecque et les activités modernes. L'auteur fait correspondre successivement ces trois sujets aux trois grandes périodes : chute de Rome ou époque byzantine, chute de Constantinople ou époque turque, Révolution française ou époque néo-hellénique. M. Drakouli y explique fort bien les rapports du grec moderne au grec ancien, les tentatives des puristes, le mouvement littéraire contemporain, et expose fort nettement les questions complexes qui se groupent autour du problème grec. J. V.

---

*Oriental Studies* ; a selection of the papers read before the Oriental Club of Philadelphia (1888-1894). Boston, Ginn & Company, 1894.

Le 30 avril 1888, il y a juste dix ans, dix-neuf savants et travailleurs américains se réunirent pour fonder à Philadelphie une Société, le Club Oriental; ils se proposaient d'échanger leurs idées et de provoquer autour d'eux le développement des études orientales. Le nombre des membres était, cinq années après, de trente-deux, dont une dame (Mrs Cornelius Stevenson, curateur honoraire de la section égyptienne du Musée d'archéologie de l'Université de Pennsylvanie) et un Français (M. Louis Vossion, consul à Philadelphie); quatre membres étaient morts; un avait donné sa démission. Les statuts fixaient au chiffre maximum de trente le nombre des membres et décidaient que la co-

tisation annuelle serait de un dollar seulement. Jusqu'au 10 mai 1894, le club tint quarante séances. Le présent volume est en quelque sorte le résumé de ces quarante séances, en ce sens qu'il contient les principales des communications qui ont été faites par les membres de la Société. Ces articles sont au nombre de treize ; tous sont d'un très grand intérêt, et ils embrassent l'ensemble des études orientales.

M. H. Collitz traite du nom aryen de la langue (p. 177-201) ; M. Morton W. Easton, de la géographie physique de l'Inde (p. 17-34) ; M. Edward Washburn Hopkins, des nombres sacrés du Rig-Véda (p. 141-159) ; M. George A. Barton, des divinités originales israélites (p. 86-115) ; M. W. Max Müller, des anciens Éthiopiens (p. 73-85) ; M. Paul Haupt, du livre de l'*Ecclésiaste* (p. 242-278) ; M. Marcus Jastrow, des psaumes 73 et 90 (p. 35-51), et d'un document judiciaire de Babylone (p. 116-136) ; M. H. V. Hilprecht, d'un fragment numérique de Nippur (p. 137-140) ; M. D. G. Brinton, des alphabets des Berbères (p. 63-71) ; M. Benjamin Smith Lyman, du changement des sourdes en sonnantes dans les composés japonais (p. 160-176) ; M. Stewart Culin, de la littérature des travailleurs chinois (aux États-Unis, p. 52-62) ; enfin M<sup>me</sup> Stevenson, de la plume et de l'aile dans l'ancienne mythologie (p. 202-241).

Tous ces articles sont à recommander, et je ne saurais vraiment dire s'il y en a un qui soit meilleur que

les autres. J'ai particulièrement remarqué ceux sur l'Inde, sur le nom de la langue, sur les dieux d'Israël, sur la phonétique japonaise et sur les alphabets berbères.

Ce dernier travail, dû à la plume habile de M. Brinton, le savant linguiste, est plutôt un programme d'études ; mais il ouvre un champ vaste et fécond à l'activité des chercheurs. Notre éminent collègue rappelle que l'écriture berbère, essentiellement consonantique, est évidemment d'origine sémitique, mais que si plusieurs de ses caractères peuvent être rattachés à l'alphabet punique, d'autres sont d'une autre origine ; que les premiers d'ailleurs peuvent avoir été empruntés au punique ou provenir d'une source commune. Mais beaucoup d'inscriptions paraissent antérieures à la fondation de Carthage ; on en trouve depuis les Canaries jusqu'aux frontières de la Libye. Ces inscriptions antiques présentent des caractères qu'on ne retrouve plus dans l'écriture moderne. Il est probable que l'alphabet primitif se rattache à l'écriture égyptienne, prototype commun de tout le sémitisme ; or, on a signalé de remarquables analogies avec les alphabets celtibères. D'autre part, notre ami M. le Dr Letourneau a montré des analogies du même genre avec certains signes alphabétiformes tracés sur les dolmens et les menhirs du nord de l'Espagne et de l'ouest de la France. Ces faits seraient extrêmement importants, car ils prouveraient une identité de race ou une com-

munauté d'origine entre les vieux Gaulois, les Ibères et les indigènes du nord de l'Afrique, hypothèse à laquelle j'ai, pour ma part, plus d'une fois songé en étudiant la langue basque, et en croyant y découvrir certains vestiges d'influences sémitiques. L'avenir nous éclairera.

JULIEN VINSON.

---

*The Construction of eya with the conjunctive verb in old Basque*, by E. S. DODGSON (extrait des *Transactions of the philological Society*). — Londres, 1898, 41 p. in-8°.

On retrouve dans cette brochure, à un moindre degré que d'habitude peut-être, l'incohérence et le manque de méthode qui caractérisent les publications de l'auteur. Il y a mis de tout, et même des choses intéressantes, car M. D. est fort instruit et très au courant de tout ce qui concerne le basque. Il rapporte entre autres un mot de M. Antoine d'Abbadie qui est parfaitement absurde : « Basque grammar has still to be written, and it should be written in english » ; cette boutade, si elle est authentique, prouverait seulement une fois de plus que M. d'Abbadie, excellent mathématicien et astronome de mérite, était un linguiste des plus médiocres.

La question principalement étudiée par M. D. est la suivante : d'où vient la finale *enez*, *enez*, ou *enz* des phrases basques interrogatives avec *yea*, *ea*, *hea* « si » précédent, comme dans : *ega lainconganic diradenz*

« (je demande) s'ils sont de Dieu » ? Le prince L.-L. Bonaparte voyait, paraît-il, dans ces formules la forme conjonctive du verbe en *n* avec la négation *ez* et proposait de traduire, par exemple : « s'ils sont de Dieu ou non ». M. Dodgson combat cette opinion, mais sa discussion est un peu confuse. Évidemment, si le prince L.-L. Bonaparte voit dans *diradenez* une contraction de *diraden edo ez* (qu'ils soient ou non), il se trompe ; mais s'il suppose que la finale en *z* est fournie par la négation mise là pour amplifier, si j'ose m'exprimer ainsi, le caractère dubitatif de la question, pour en faire prévoir la solution négative, pour jouer en quelque sorte le rôle de notre « n'est-ce pas ? » l'opinion est parfaitement soutenable. Les objections de M. Dodgson sur la réduction euphonique de *ez* à *z*, sur la présence dans certains cas du *ba* positif, ne portent pas ; ce qui est plus sérieux, ce sont les exemples en *ez* sans *eya* (si, *utrum*, *whether*) ou au contraire les exemples de *eya* avec le conjonctif simple sans *ez*. Pour M. D., le *z* est tout simplement le suffixe instrumental de la forme conjonctive déclinée. La question est intéressante et mérite qu'on la discute de très près ; je ne serais pas éloigné de croire que M. D. est dans le vrai.

Julien VINSON.

---

## VARIA

---

### Les Coupes sombres

« Je m'étais, dans un article, servi de cette locution qui est courante dans la langue de la conversation et du journalisme : une coupe sombre. J'avais dit, si je me rappelle bien, qu'il faudrait faire dans les grandes administrations une coupe sombre d'employés.

Un de mes anciens élèves, qui est devenu garde général des forêts, me vient un jour demander à déjeuner, et au cours de l'entretien :

— Savez-vous au juste, me dit-il, vous qui vous piquez de savoir le français, vous qui êtes un puriste, savez-vous ce que c'est qu'une coupe sombre ?

La question me surprit, je n'y avais jamais songé.

— Dame ! lui dis-je, il est très vrai que, si le terme a dans le langage forestier une signification particulière, je l'ignore. Je le prends dans le sens où tout le monde l'accepte dans l'entretien familial. Une coupe sombre, c'est pour nous un furieux abatis, après lequel il ne reste plus rien sur le sol. Ainsi quand nous disons qu'il faut faire dans les abus des coupes sombres, nous entendons par là qu'il faut en détruire le plus qu'on peut. La métaphore est d'un emploi très fréquent dans le style du parlementarisme et de la presse, et je n'ai jamais vu qu'on y attachât aucune autre acception.

Mais j'avoue que je n'ai jamais réfléchi sur ce petit problème de linguistique. J'écris « une coupe sombre » en ce sens, parce que cela se dit et s'écrit ainsi partout. Jamais je ne me suis avisé de remonter à la signification précise, au sens étymologique et vrai. Si c'est une sottise, mon excuse est que nous la faisons tous ; je suis couvert par le peuple,

*Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi,*

par le peuple qui est notre grand, qui doit être notre seul maître de langue.



— Eh bien ! mon cher maître, permettez-moi, à moi qui fus votre élève en rhétorique, de vous affirmer qu'en ce cas-là le peuple se trompe et que coupe sombre pris en ce sens est, comme vous avez dit vous-même, une sottise ; ou, comme vous disiez jadis, quand vous étiez professeur, un gros contresens.

— En tout cas, je ne suis pas seul à le faire.

— Oh ! non, tenez, pas plus tard qu'avant-hier, un de vos collaborateurs du *Temps*, M. Marcel Monnier, écrivait que « les lapins pratiquent des coupes sombres dans les carrés de choux ».

— Eh bien ! en parlant ainsi, il était compris de tout le monde.

— Soit ; mais nous, hommes de la forêt, nous sourions tout bas.

La coupe sombre est, par opposition à la coupe claire, une coupe qui laisse la forêt sombre. Elle suppose donc un abatis sans grande importance ; tandis que la coupe claire (celle qui rend la forêt claire) indique un furieux abatis.

Si j'ai besoin d'argent, je fais une coupe claire.

— Oui, interrompis-je, une coupe qui vous permet d'éclairer.

— Oh ! s'écria-t-il... à votre âge !... Si je ne veux que désencombrer la forêt, je fais une coupe sombre.

Il vit bien à mon air inquiet que j'étais plus étonné que vaincu.

— Vous ne me croyez pas ? me dit-il. Eh bien ! vous connaissez M. Tournus, aujourd'hui trésorier général à Versailles, et qui fut longtemps inspecteur des finances. Il a en cette qualité surveillé bien des coupes sombres et bien des coupes claires. Il vous renseignera exactement sur le sens exact de la locution.

Je ne répondis rien ; j'étais collé. Mais, mon ancien élève parti, je courus au Dictionnaire de Littré. C'est la loi et les prophètes.

« *Coupe sombre*, dit l'illustre lexicographe, opération qui consiste à enlever dans un massif, une partie des arbres qui le composent, de manière à permettre à ceux qu'on laisse sur pied d'ensemencer le sol au moyen des graines qu'ils disséminent naturellement.

« *Coupe claire*, opération qui consiste à abattre une partie des arbres précédemment conservés, afin d'habituer peu à peu les jeunes recrues à la lumière... »

C'est mon forestier qui avait raison : où nous usons de la

locution *coupe sombre*, nous devrions nous servir du terme : coupe claire..., ou plutôt il y a une opération définitive que les forestiers appellent « coupe de nettoisement » ; c'est celle qui consiste à tout abattre, afin de nettoyer complètement le sol ; voilà la vraie métaphore.

Je le sais maintenant et nous n'en continuerons pas moins à écrire à contresens une coupe sombre. Le pli est pris.

Ne voyez-vous pas tous les jours des humanistes écrire : le *culgum pecus* ?

*Vulgum pecus !* Quelle horreur ! — SGANARELLE. »

Cet article du *Temps* (n° du 30 mars 1898) appellerait quelques réflexions. Tout d'abord, si M. Sarcey avait fait attention aux mots eux-mêmes, il lui eût été facile de comprendre, sans consulter Littré, que le jeune forestier avait raison. Une coupe *sombre* est ainsi appelée parce qu'elle laisse la forêt sombre, tandis qu'une coupe *claire* fait tomber un assez grand nombre d'arbres pour que la forêt devienne claire.

Quant aux coupes de nettoisement, ce n'est pas du tout ce que M. Sarcey s'imagine. C'est une opération sans importance qui consiste à nettoyer la forêt, c'est-à-dire à en enlever les ronces, les végétations secondaires, les sous-bois sans avenir, etc.

La question a été déjà discutée sous Louis-Philippe, à propos d'un discours parlementaire.

J. V.

## TABLE GÉNÉRALE, DU TOME XXXI

	Pages
Quelques observations de sémantique grecque, par P. Regnaud.....	1
Du verbe concret, par R. de la Grasserie.....	15, 108, 241
The Biscayan Grammar, Vocabulary and Bilingual Dialogues of Rafael Micoleta, par E.-S. Dodgson.....	35
Histoire de la princesse Djouher-Manikam, roman malais, par A. Marre ( <i>suite</i> ).....	42, 224, 349
Antithèse védique, par V. Henry.....	81
Analytical synopsis of the basque verb in S. Mark translated by Liçarrague, par E. S. Dodgson.....	126, 272
Notes sur l'exégèse védique, par P. Regnaud.....	157
Fête de l'Association basque à Sarre en 1897.....	193
Quelques étymologies euskariennes, par H. de Charencey..	319
Un paradoxe védique, par P. Regnaud.....	344
Une règle importante de sémantique, par P. Regnaud....	346
Latin « bitere, arbiter », Umbrian « verfaie », par Edwin W. Fay.....	373
Corrigenda.....	296
Varia. Appel aux bibliographes.....	78
— Les livres minuscules.....	79
— Les squelettes de Voltaire et de Rousseau.....	187
— Une étude des voyelles.....	188
— Le mot franc-maçon.....	190
— Coquilles typographiques.....	191
— Folk-lore. Mariage.....	191
— Le langage des plantes.....	316
— Le langage oratoire.....	317
— Les coupes sombres.....	394

## BIBLIOGRAPHIE

M. Bréal. Essai de sémantique, par Paul Regnaud.....	60
G. de Mortillet. Formation de la nation française, par J. Vinson.....	68

	Pages
P. Richenet. Le patois du Petit-Noir, canton de Chemin (Jura), par J. Vinson.....	73
C. Lagache. L'alphabet rationnel, par J. Vinson.....	74
P.-M. Joyce. A. Grammar of the irish language, par J. Vinson.....	75
B. Quaritch. Catalogue n° 175, by J. Vinson.....	76
A. Lefèvre. L'histoire, par J. Vinson.....	160
A. Orain. Le Folk-lore de l'Ille-et-Vilaine, par J. Vinson.	165
Ch. Latourneau. L'évolution du commerce, par J. Vinson..	166
P. Regnaud. Comment naissent les mythes, par J. Vinson.	168
P. Loti. Ramuntcho, par J. Vinson.....	169
H. Pernot. Grammaire grecque moderne, par J. Vinson....	179
J. Haller. Altspanische Sprichwörter, par J. Vinson.....	181
Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, par J. Vinson...	186
Kuhn's Zeitschrift, par J. Vinson.....	186
K. Bruchmann. Naturlehre der Dichtung, par V. Henry..	301
C. Tagliabue. Manuale e glossario della lingua urdu, par J. Vinson.....	306
P. Regnaud. Précis de logique évolutionniste, par J. Vinson.....	309
P. Sébillot. Littérature orale de l'Auvergne, par J. Vinson.	312
N. Quellien. Breiz, par J. Vinson.....	313
M. Grammont. La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes, par Paul Regnaud.....	380
G. Hempl. A Manual of German orthography and phonology with a word-list, par J. Vinson.....	385
E. Drakoules. Neohellenic Language and Litterature, par J. Vinson.....	386
Oriental Studies, par J. Vinson.....	387
E. S. Dodgson. The construction of <i>eya</i> with the conjunctive verb in old Basque, par J. Vinson.....	390

## LANGUES ÉTUDIÉES

Linguistique générale, 15, 60, 74, 108, 241, 81, 157, 168, 186, 188, 301, 309, 346.

Allemand, 385.

Basque, 35, 126, 193, 169, 181, 272, 319.

Breton, 313.  
Espagnol, 181.  
Finno-Ougrien, 186.  
Français, 68, 73, 165, 312, 394.  
Grec, 1, 179, 386.  
Hindoustani, 306.  
Indo-Européen, 380.  
Irlandais, 75.  
Latin, 373.  
Malais, 42, 224, 349, 380.  
Ombrien, 373.

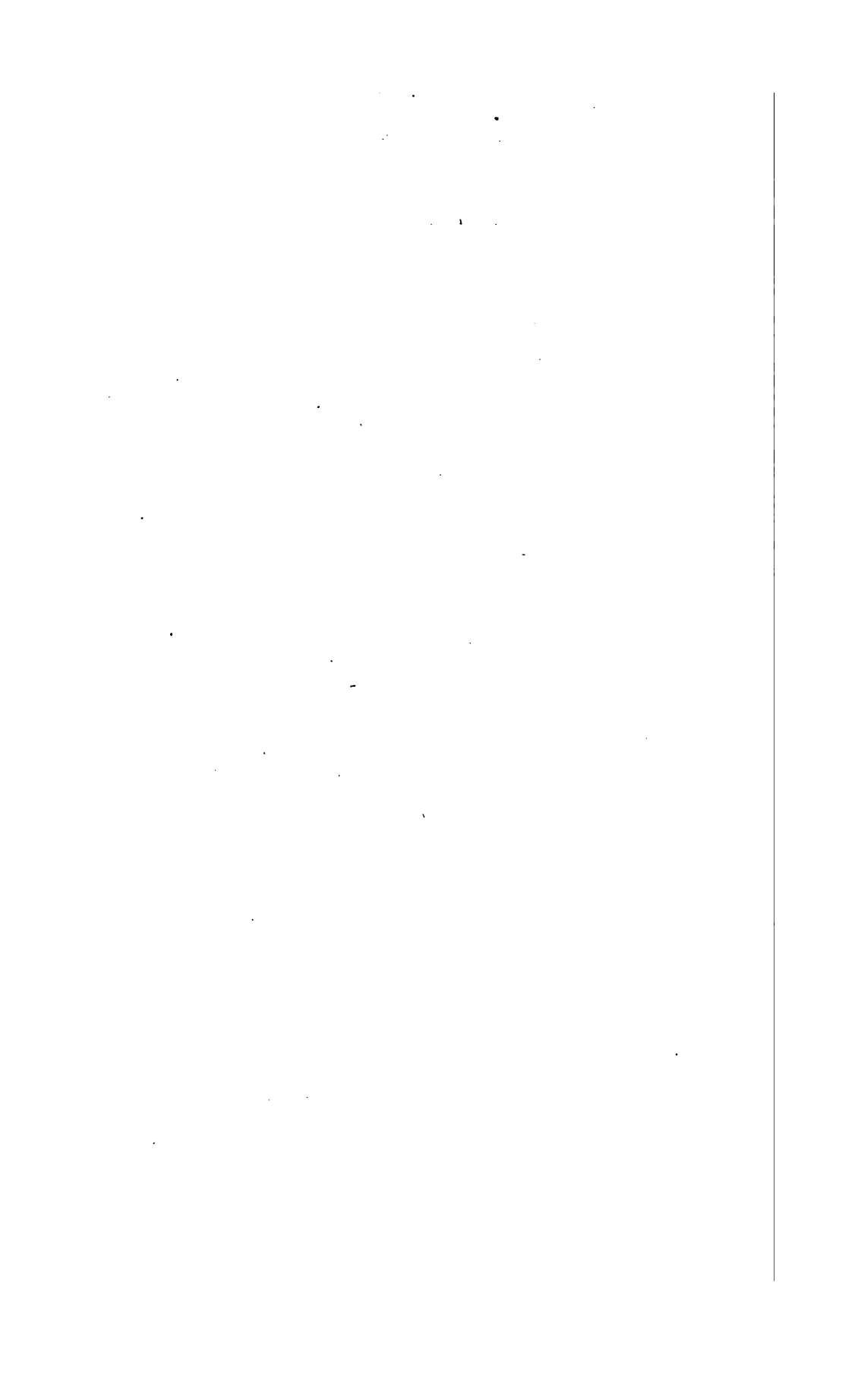
### AUTEURS

---

H. de Charencey, 319.  
E.-S. Dodgson, p. 35, 126, 272.  
Edwin W. Fay, 373.  
R. de la Grasserie, p. 15, 108, 241.  
M. Guilbeau, p. 193.  
V. Henry, p. 81, 301.  
A. Marre, p. 42, 224, 349, 380.  
P. Regnaud, p. 1, 157, 60, 344, 346.  
J. Vinson, 68, 73, 74, 75, 76, 160, 165, 167, 168, 169, 179,  
181, 193, 306, 309, 312, 313, 385, 386, 387, 390.

---

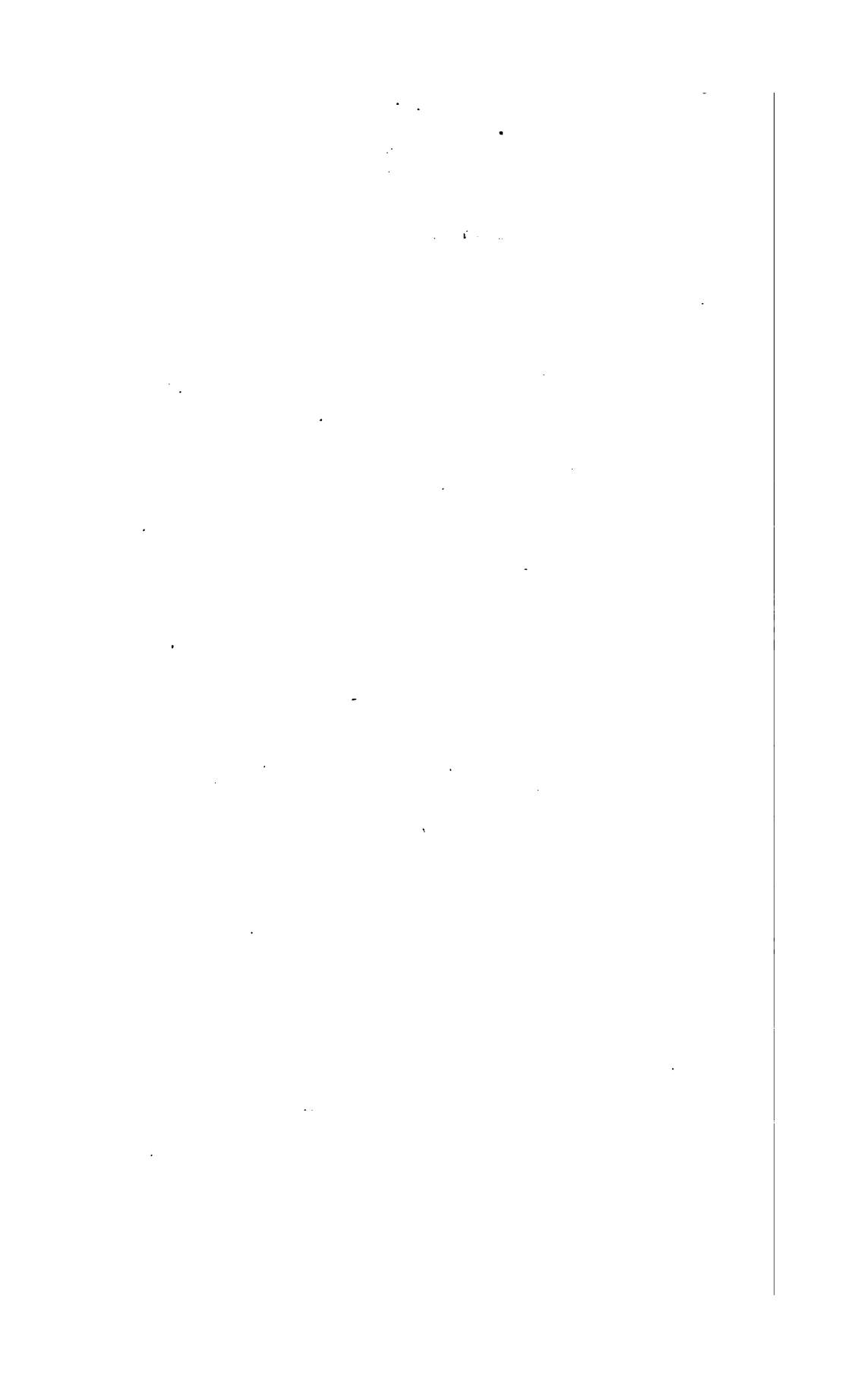
*Le Propriétaire-Gérant,*  
J. MAISONNEUVE.



REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE  
ET DE  
PHILOGIE COMPARÉE

---

TOME XXXII

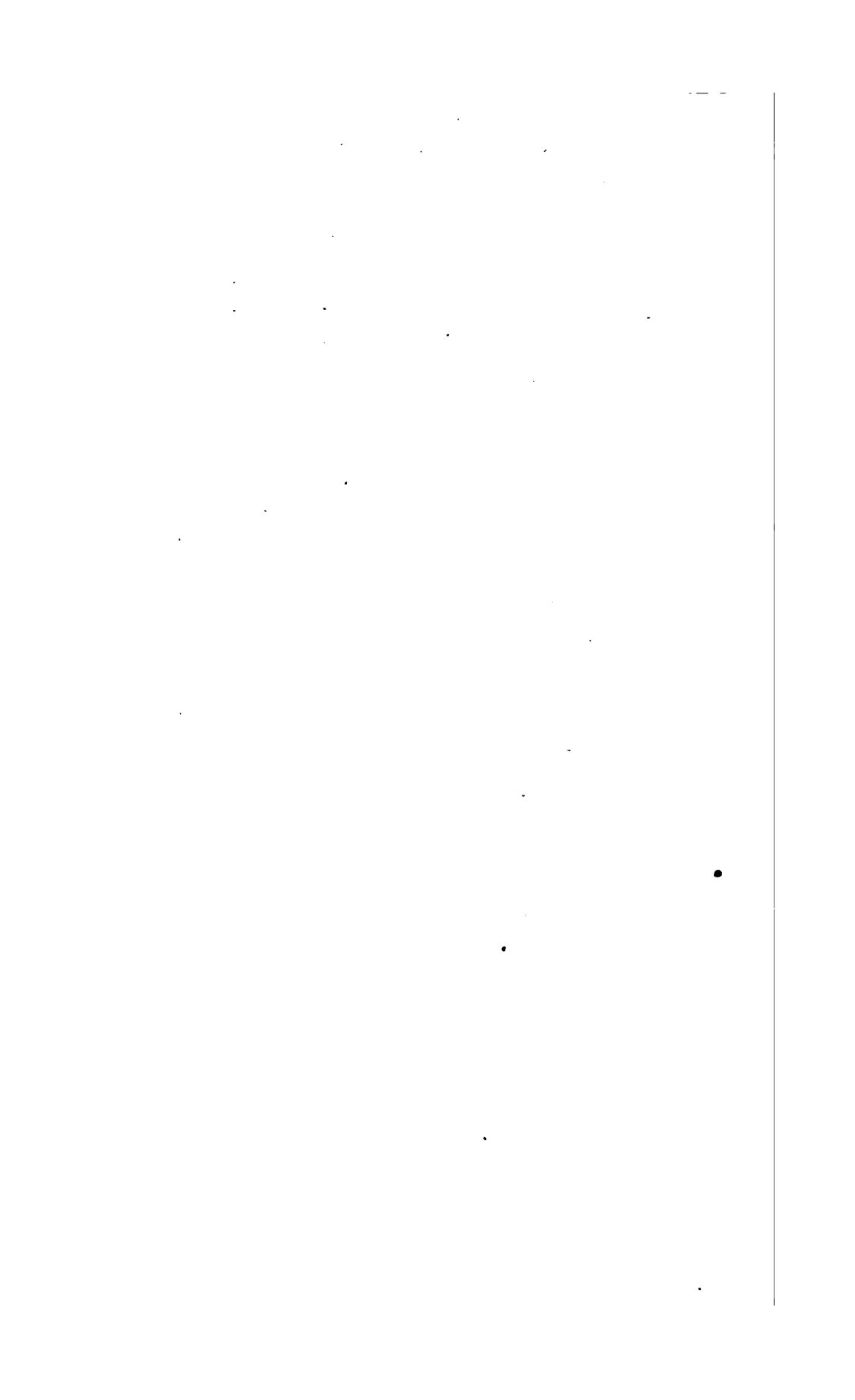




REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE  
ET DE  
PHILOGIE COMPARÉE

---

TOME XXXII



REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE  
ET DE  
PHILOGIE COMPARÉE

*RECUEIL TRIMESTRIEL*

PUBLIÉ PAR

**JULIEN VINSON**

**PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES**

*Avec la collaboration de divers savants français et étrangers*

---

TOME TRENTE-DEUXIÈME

---

PARIS

**J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

**6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26**

—  
1899

805

1246

676

v. 32

---

REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE  
ET DE  
PHILOGIE COMPARÉE

*RECUEIL TRIMESTRIEL*

PUBLIÉ PAR

**JULIEN VINSON**

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-DEUXIÈME

15 JANVIER 1899

32

---

PARIS

**J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

---

1899

## SOMMAIRE DU N° 1

---

	Pages
Tables du <i>Madras Journal of Literature and Sciences</i> , par Julien VINSON.....	1
The Verb in S. Mark's Gospel from Liçarrague, par E. S. DODGSON.....	23
<b>Nécrologie</b> (Ch. Schefer, Fr. Müller, G. de Mortillet, M <sup>me</sup> H. Chavée.....)	94
<b>Varia.</b> Prononciation française.....	95

## BIBLIOGRAPHIE

Émile SOLDI. <i>La Langue sacrée</i> .....	82
Max MÜLLER. <i>Nouvelles études de Mythologie</i> .....	84
D <sup>r</sup> LETOURNEAU. <i>L'évolution de l'éducation</i> .....	86
Anatole LOQUIN. <i>Molière à Bordeaux</i> .....	88
N. QUELLIEN. <i>Contes et Nouvelles du Pays-de-Tréguier</i>	91
A. ORAIN. <i>Le Folk-lore de l'Ille et Vilaine (t. II)</i> .....	92
Michel KLIMO. <i>Contes et Légendes de Hongrie</i> .. . . .	92
KUHN's. <i>Zeitschrift</i> (XXXVI, 1) .....	93

Ref - 5+

84239.

## TABLES

DU

*Madras Journal of Literature and Science*

---

J'ai eu dernièrement à faire une recherche dans le très intéressant et très estimé recueil dont je viens d'écrire le titre, et j'ai eu beaucoup de peine à trouver ce que je cherchais, vu l'insuffisance des tables annuelles et l'absence d'une table générale. Aussi m'est-il venu l'idée de rédiger cette table, et, en la publiant ici, je ne crois pas sortir du programme de la *Revue*, car c'est un travail qui intéresse la linguistique, la philologie, le folk-lore et l'histoire de l'humanité. J'ai dû, naturellement, rédiger cette table en anglais et je l'ai faite double, par ordre alphabétique de matières et par noms d'auteurs.

Le journal porte exactement le titre suivant: *The Madras Journal of literature and science published under the auspices of the Madras Literary Society and Auxiliary of the Royal Asiatic Society*. Le tome premier porte seulement: *The Journal*. Pour être complète, la collection doit comprendre 23 volumes in-8°, répartis en 3 séries savoir: Série I, 1833-1851, 17 vol.; Série II, 1856-1861, 6 vol.; Série III, 1864-1866, 1 vol. Le volume XVII est double: il comprend trois parties dont la première appartient à la première série et les deux autres à la seconde.

Voici la consistance de chaque volume :

I. Oct. 1833-déc. 1834, *Madras*, Vepery Mission Press, 1834, vij-ijj- 369 p. et 6 pl. ; — II. 1835. *Madras Athenæum* press, ix-398 p., 7 pl. ; — III. Janvier-avril 1836, (iv)-vij-159-(ij) p., 2 pl. ; — IV. Juillet 1836, (iv)-ij-240 p., 5 pl. ; — V. Janvier-juin 1837, (iv)-ij 437 p., 21 pl. ; — VI. Juillet-décembre 1837. (vj)-477 p., 8 pl. dont une en couleur ; — VII. Janvier-juin 1838, (iv)-2-483 p., 10 pl. ; — VIII. Juillet-décembre 1838, (v)-402 p., sans pl. ; — IX. Janvier-juin 1839, (vj)-458 p., sans pl. ; — X. Juillet-décembre 1839, (iv)-ij-447 p., 7 pl. dont une en couleur ; — XI. Janvier-juin 1840, (iv)-ij-401-ij p., 6 pl. ; plus un appendice de (ij) p. et p. 45-78 contenant un titre et des textes télingas. — XII. Juillet-décembre 1840, (iv)-ij-381-ij p., 8 pl. ; — XIII. Parts I et II. 1844-5, (vij)-244-(v)-195 p., 14 pl. ; — XIV. Parts I et II. 1847, (ix)-220-(ijj)-196 p., 17 pl. ; — XV. 1848, (v)-218 p. ; 1849, (ijj)-p. p. 219 à 394-(v)-p. p., 395 à 588, 27 pl. — XVI. 1850, (ijj)-513 p., 2 pl. ; — XVII. 1851. (ijj)-159 p. 3 pl. ; XVII anc. série ou I nouv. série, octobre 1856-mars 1857, (ij)-iv-xiv-130-v, p. 131-293, (iv)p., 17 pl. ; — XVIII ou II nouv. série, avril-septembre 1857. (ij)-ij-v-325 p., 8 pl. dont trois en couleur ; — XIX ou III nouv. série, octobre-décembre 1857, (v)-(ij)-ij-152-(ix)-p., p. 163 à 289, 11 pl. ; — XX ou IV nouv. série, avril-septembre 1858, (v)-178-(v)-p., p. 179 à 382, 8 pl. ; — XXI ou V nouv. série, avril-septembre 1859, (v)-234-(ix)-p., p. 235 à 388, 4 pl. ; — XXII ou VI nouv.



série, mai-décembre 1861, (iv)-ij-204-(v)-p., p. 205 à 348-xiiij-ij p., 5 pl. ; — (XXIII) I<sup>er</sup> de la troisième série, juillet 1864, (v)-182 p., 5 pl., 6 p. musique lith. ; 2<sup>e</sup> partie, octobre 1866, (iv)-178 p., 15 pl.

Les vol. I à IV sont « édités » par J.-C. Morris, secrétaire de la Société littéraire de Madras ; les vol. V à VIII par Rob. Cole ; les vol. IX à XII par Rob. Cole et G.-P. Brown ; les vol. XIII à XXII par le Comité de la Société, et le vol. XXIII par le Secrétaire honoraire. La première série (tomes I à XVII, première partie) forme 39 numéros ; la seconde (XVII à XXII) 12 numéros, et la troisième 2 parts.

Il n'a rien été publié de 1841 à 1843, de 1852 à 1856, de 1862 à 1863, et rien ne correspond aux années 1846 et 1860.

Julien VINSON.

- 
- |                                                                                         |                                                                                                                                                             |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Acclimating extra-tropical plants within the Tropics, by Rob. Wight, V, 39-43, 290-300. | expedition into central), II, 167-176 ; — notice on an expedition into South-Africa, XIV a, 181-183 ; — capt. Harris on the animals of S.-Africa, VII, 271. |
| Achin (Mahommedan kings of), by Lieut. Newbold, III, 54-57 ; IV, 117-120.               | Agriculture, <i>vid.</i> Nepal.                                                                                                                             |
| Aden (an ancient reservoir at), by R. L. Playfair, XVIII, 25-42.                        | Agri-horticultural Society of Madras, report for 1848, XV, 190-194 ; — <i>vid.</i> Proceedings, Transactions.                                               |
| Aerolith in a tree (supposed), XVII b, 242-254.                                         | Air, <i>vid.</i> Specific.                                                                                                                                  |
| Afghanistan, <i>vid.</i> Persia.                                                        | Airs (six south-indian) with music, XXIV, 137-139.                                                                                                          |
| Africa (instructions for the                                                            |                                                                                                                                                             |

- Alif laila wa laila*, X, 439.  
Altitude, *vid.* Kater's.  
Amber, *vid.* Ava.  
Anatomy : proportions of human body, I, 273-274.  
Aneroid, *vid.* Barometers.  
*Angustura*, *vid.* Strychnos.  
Animal and plant (relationship between), by G. Bidie, XVIII, 175-182.  
Animals (directions for making and preserving), V, 184-195.  
Animals, *vid.* Africa.  
Ant (on preserving timber, etc. from the attack of the white), XI, 313-314.  
*Antelope* (Indian), by M. Bennett, V, 406-410.  
Antimony (Mines of), XVIII b, 254-257.  
Antiquarian and mythical notes, by M. J. Walhouse, XX, 53-66.  
Antiquities, *vid.* Druidic, Neilgherries.  
Ants (Catalogue of a species of) found in S. India, by T. C. Jerdon, XVII a, 103-127.  
Appearance (a remarkable) in the Indian seas, by Lt. Dawson, IX, 148-150.  
Architectural remains (ancient) in the Madras Presidency, by capt. E. H. Harrington, XXII, 103-127.  
Archipelago (Hindu remarks in the Eastern), XIV b, 171-172.  
— *Journal of the Indian Archipelago*, XIV b, 170-171.  
*Aristarchus* (Observations of the lunar spot), by T. G. Taylor, V, 313-314.  
Armenia (A copper coin of Leo, king of), XVII a, 151-155.  
Artesian well (Attempt of an at Tuticorin, XV, 167-172.  
Artificial crystals and minerals, V, 424-425.  
*Asclepiadexæ* (a new genus of by R. Wight, VII, 142-143.  
*Asia*, *vid.* Planet.  
*Aska* sugar factory, XVIII, 276-282.  
Assyria and Babylonia (Excavation in) by col. Rawlinson, XVII b, 251-254.  
Astronomical observations, by J. Herschell and M. Cacciatore, V, 412; — astronomical tables and observations, by Goday Venkat

- Juggarow, II, 92-97; — on the hindu astronomical tables, IV, 230-231.
- Astronomy at Madras, IV, 47-56; VII, 387-399.
- Auriferous deposits of India, by Fr. Bure, XII, 30-37.
- Aurangabad (statistics of the city of), by Dr. A. Walker, XVI, 1-33.
- Australia (Account of a new Colony in West), by W. Milligan, VI, 304-336.
- Assam, *vid.* Ava.
- Ava (Route Journal from) to the Amber Mines of Assam, by capt. S. F. Hannay, abstracted by capt. R. Boileau Pemberton, VI, 390-422.
- Aviary (A method of constructing a portable), by Lieut. H. P. Hawkes, XXI, 60-61.
- Aviary, *vid.* Feeding.
- Azimuth, *vid.* Kater's.
- Babylonia, *vid.* Assyria.
- Backwater (an excursion along the Travancore), by capt. H. Drury, XIX, 203-220.
- Balance for delicate weighing, II, 86-92,
- Banaganpilly jaghire (a glance at) by T. J. Newbold, III, 117-122.
- Bangalore, *vid.* Geology.
- Bark-tree, *vid.* Cinchona.
- Barometer (Marine); theory of storms, I, 169-179.
- Barometers (construction of), by W. Gilchrist, G. Underwood, T. G. Taylor, V, 26-31, 31-32, 306-308; VI, 60-68, 69-70, 337-338; VII, 123-125; XII, 261-270; — powers of the Aneroid, by Lt Gal Cullen, XVII a, 155-157.
- Barometrical levelling in the Madras Presidency, XIV, 200-201.
- Barrel (A self performing), by lieut. J. Braddock, II, 343-354; III, 48-53.
- Barytes (discovery of sulphate of) in the E. Ghauts, by capt. Newbold, XIII, 218-219.
- Basava puran* (Account of the), by C. P. Brown, XII, 271-291.
- Battas of Sumatra (Language of the), by lieut. T. J. Newbold and Rev. W. Taylor, IV, 139-145.

- WILSON'S Sanscrit and English Dictionary, ed. by Goldstücker, XVIII, 272.
- J. K. WILSON'S Botanical features in W. India, XVII, 277.
- Mrs YOUNG'S the Moslem nobles, XVIII, 313.
- Various arabic books, XVII, 269-271.
- Various books on natural history, XVIII, 312.
- Books on british India, XVIII, 313, 315.]
- Boring (A new method of), V, 406; — in Fort William, by capt. Taylor, VII, 470-476; — on the sea-bench at Madras, by T. G. Taylor, XIV a, 183-186.
- Botany of S. India (Contributions to), by lieut. R. H. Beddone, XXII, 70-76; XXIII, 37-59.
- Botany (Contributions to indian), by R. Wight, V, 1-15, 309-313; — Dr. Wight's illustrations, VII, 269, 478; XI, 372, 386; — Dr. Wight's proposed work, VI, 469-473.
- Botany and natural history of the himalayan mountain. by C. J. Forbes Boyle, XI, 306.
- DE BOURZE'S Dictionnaire tamoul français, XXIII, 111-115.
- Brahmanism (the origin of), by maj. H. Congreve, XXII, 274-294.
- Brain (On the) of the Negro compared with that of the Europæan and Orang-Outang, by Dr. Fr. Tiedemann, VII, 187-192.
- Bridges (comparative cheapness of large and small), IX, 146-148.
- Bridges (On the construction of suspension), by capt. G. Underwood, VII, 117-122; VIII, 347; — by Lieut. C. C. Johnston, VIII, 329-333.
- Bridges, *vid.* Sivamundram.
- Brine springs of Cheohire, by A. B. Northcote, XX, 104-116.
- Buddhism, *vid.* Ordination. Siamese.
- Buddhists (Traditions concerning the migrations of), by Rev. B. Schmid, V, 229-231.
- Buddhist sculptures at Masu-

- lipatam, by maj. H. Congreve, XXII, 44-45.
- Burmese coins (on), XIX, 268.
- Burmese, *vid.* Ordination.
- Cairns (the) of Tinnevely, by Rev. J. T. Kearns, XXI, 27-30.
- Calotropis*, *vid.* Mudar.
- Caps for musketry (percussion), III, 154.
- Carboniferous stratum at Bappour near Calicut, by Lieut. Newbold, XI, 239-243.
- Cassia Burmanni* (Notice of), by R. Wight, VI, 71-74.
- Cassia lanceolata* (notes on), by N. Wallich and R. Wight, V, 352-362.
- Cast iron in China (Early use of), XIII, 217-218.
- Castes (An historical account of the), VII, 478.
- Catholic books, *vid.* Telugu.
- Ceded districts (account of the), by Lieut. Newbold, X, 109-131.
- Celtic or Scythian vestiges in the Carnatic (supposed), by the Rev. W. Taylor, XIV b, 78-97.
- Cemetery (An ancient) at about 11 m. N. W. of Madras, VIII, 346-347.
- Ceylon, *vid.* Entomology, Gamboge tree.
- Channel, *vid.* Pamban.
- Chantry, *vid.* Munro.
- Chemical tests, by Lt. Brad-dock, X, 270-359.
- Cheohire, *vid.* Brine.
- China, *vid.* Cast iron.
- Chinese feast to disembodied spirits, by Lieut. T. J. Newbold, VI, 255-263.
- Chintamani* (The tamil epic), by the Rev. P. Percival, XVIII, 43-49.
- Christians, *vid.* Malabar, Syrian.
- Chromate of iron (Trade in), V, 421-422.
- Chunan* (Solidifying or induration of), by Lieut. Brad-dock, III, 97-100.
- Cinchona* or Bark-tree, XVII b, 208-242.
- Cinghalese plants (New), XVIII, 102-110, 273-276.
- Cipher. Time of moon, by Goday Vencat Juggarow, II, 369-380.
- Coal and Mineral resources of India (Report of a Com-mitee for investigating the),

- VIII, 153-197 ; XI, 355-371.
- Coal at Kotah, XVII b, 261-265 ; by Ph. W. Wall, XVIII, 256-269 ; — at Nellore, XVIII, 291-293 ; — in Scinde, XIX, 142.
- Coal, *vid.* Carboniferous.
- Cobra, *vid.* Naga, Venom.
- Coin and currency in ancient and modern times, by H. King, XXI, 62-117.
- Coin, *vid.* Burmese, Greek, Roman.
- Coleoptera*, *vid.* Entomology.
- Colony, *vid.* Africa.
- Colours, *vid.* Dark, Red.
- Comet, *vid.* Halley.
- Communication (on improving internal) in the Carnatic, IX, 78-89.
- Congu*, *vid.* Kongu.
- Convolvulaceæ* of India, by G. Walter - Arnott, and observ. by Wight, V, 15-23.
- Cooling the air of rooms in tropical climates, by prof. P. Smith, XXI 309-327.
- Coorroo* (the), the migratory races of India, by E. Balfour, XVII. a, 4-9.
- Copper, *vid.* Vellore, Ores, Syrian.
- Correspondence, V, 428-432.
- Corundum pits, *vid.* Gold.
- Cotton (cultivation and labor of), by R. Wight, VI, 79-111 ; — by J. M. Heath, XI, 178-184 ; — XVIII, 110-130, 294-295. *Vid.* Oil.
- Courtellum (flora of), by R. Wight, II, 380-391 ; III, 64-96 ; IV, 57-66.
- Cows (Unprimitiveness of the Hindu veneration of), XXIII, 140-141.
- Crombech (A remarkable) near Pullicondah, by capt. Congreve, XIII, 47-51.
- Crystals, *vid.* Artificial.
- Crystalline limestone (Occurrence of) in the district of Coimbatore, by H. F. Blandford, XIX, 60-64 ; — in the vicinity of Trichinopoly, by W. King, XX, 272-273.
- Cucurbitacea* (Fruit of the), by R. Wight, XII, 43-54.
- Cumbaicum droog near Madras (A visit to), by col. Monteith, IV, 134-138 ; — on the table land of, a letter from. capt. J. F. Smith, IX, 311-312.
- Currency, *vid.* Coins and Currency.

- Cyclone (A) at Nellore, 2 nov. 1857, by Lieut. J. Mallins, XIX, 65-70,— at Cuddapah, by Lieut. E. Hemery, XIX, 70-71.
- Dæmia extensa* (the), as an antidote for snake bite, XIX, 267.
- Dark races of mankind (on the fonction of the colouring matter of the skin in the), by R. M. Glover, XII, 175-181.
- Dent du Midi* (Fall of a part of), V, 420-421.
- Devotees, *vid.* Maun Bhows.
- Diamonds, *vid.* Gold.
- Dip, *vid.* Needle.
- Distances (Estimating of) at sea, II, 338-343; III, 57-59, 141-142.
- Districts, *vid.* Ceded Districts.
- Dowlatabad (Statistics of the Circar of), by W. H. Bradley, XV, 481-551.
- Ch. DREW (obituary), XIX 146-147.
- Drugs, *vid.* Mishme, Pucha.
- Druidic antiquities of the S.-India, by maj. H. Congreve, XXII, 205-212.
- Dukhun (On a portion of), by Lieut. Col. W. H. Sykes, VI, 344-374; — Statisticals of the four collectorates of Dukhun, IX, 150-193, 391-450.
- Dunes (Notice of river) on the banks of the Hogri and Pennaur, by Lieut. Newbold, IX, 309-310.
- Earthquake at Ganjam, VI, 246; — in Guntoor, July 1859, by J. W. B. Dykes, XXI, 165-166; — at Nandigama, XXII, 295; — in Salem, by H. G. Smith, XXII, 139-142; — in S.-India, by T. J. Knox, XXI 340-342; — in Travancore, 11 aug. 1856, by J. A. Brown, XVII b, 109-113; by Theroo Canacasaby Moodelliar, XVII b, 113-114.
- Earthquakes, by B. W. Wright, I, 104-111.
- Education of natives in India, by A. D. Campbell, E. Balfour and others, I, 350-359; III, 101-115; XVI, 380-400.
- Elanus melanopterus* (Structure and habits of the), by B. H. Dodgson, VI, 75-78.

- Electric fluid at Palaveram on the 1<sup>st</sup> nov. 1840, by T. G. Taylor, XI, 393-394.
- Electro-magnetic motors, VII, 181-186.
- Elephants (Method adopted in the Coimbatore district for catching wild), by capt. D. Hamilton, XIX, 58-60.
- Entomological cabinet (an), by lieut. H. P. Hawkes, XIX, 249-251.
- Entomological papers, by J. Nietmer, XVII b, 171-202; — *Ceylon coleoptera*, XVIII, 50-63.
- Entomology of the Himalayas and of India, by Rev. F. W. Hope, XII, 105.
- Ethnography of Bellary, by E. Balfour, XVII, 10-20.
- Europæan, *vid.* Brain.
- Europe, *vid.* Buddhists.
- Evaporation (Observations on) at the Red-Hills near Madras in 1844, by lieut. Ludlow, XIII b, 87-94.
- Exhibitions (Provincial), by J. Forbes Boyle, XVIII, 64-79.
- Expedition, *vid.* Africa.
- Famine (Notes on the duty of Government in periods of), by J. F. Thomas, IX, 206-220.
- Famine of 1833 (Effects of the), by capt. Best, XIII, 186-195.
- Feast, *vid.* Chinese.
- Feeding-apparatus (A self for an aviary, by lieut. H. P. Hawkes, XXI, 61-62.
- Festivals, *vid.* Holidays, Muhurrum.
- Fishes (Fresh water) of S. India, by T. C. Jerdon, XV, 139-149, 302-346.
- Fishes, *vid.* Ichthyology.
- Flint, *vid.* Gold.
- Flora, *vid.* Himalaya.
- FORBES BOYLE (J.) (Obit.), XX, 145-146.
- Fossil remains of mollusks, etc., V, 403-405.
- Fossils at Hingolee, by capt. C. W. Gray, VII, 477-478.
- Fossil-wood sandstones at Trevicary near Pondicherry (Geological age of), by H. F. Blanford, XX, 47-52; — Fossiliferous beds near Pondicherry and in South-Arcot, by C. T. Kate, XII, 37-42; XIII, 147-153; 211-212.



- Fossils, *vid.* Sevalik, Sivatherium, Monkey.
- Fossils of the Eastern portion of the great basaltic district of India, by John G. Malcolmson, XII, 58-104.
- Fund, *vid.* Oriental.
- Galvanism (On the change in the chemical character of minerals induced by), by R. W. Fox, V, 423-424.
- Gamboge* tree (the) of Ceylon by R. Graham, V. 300; VI, 236-245; VII, 467-470.
- Gang robbers, *vid.* Phausigars.
- GARCIN DE TASSY. Discours de 1861, XXII, p. 46-48.
- Gardens, *vid.* Government.
- Geography (A sketch of the progress of), VII, 442-467.
- Geological desiderata, by Lieut. Col. T. J. Newbold, XI, 245-250; — geological papers in the *Madras Journal of L. and Sc.*, by E. G. Balfour, XXI, 158-164; — advancement of geological science in India, by capt. J. Campbell, XI, 78-86.
- Geology through the N. Circars in the year 1835, by P. M. Benza, V, 43-70; — of the Himalayan mountains, XI, 323-343; — of Cutch, by C. W. Grant, XII, 309-371; — of the Bombay islands, by R. D. Thomson, V, 159-178; — of Bangalore and some other portions of Mysore, by John Clark, IX, 89-121; — between Hyderabad and Nagpur, by J. G. Malcolmson, IV, 194-218; — of Maduca, Trichinopoly, Tanjore and Porthacota, by Rev. D. Muzzy, XVII b, 90-102; — between Madras and the Neilgherry Hills, by P. M. Benza, IV, 1-27; — of Neilgherry Hills, XXII, 226-259; — of S.-India, by J. Malcolmson, I, 329-342; by lieut. Newbold, XI, 126-143; by lieut. R. Baird Smith, XI, 315-323; — of Thayet Myo, by J. Ranking, XXI, 55-59; — in the province of Auckland, New Zealand, by Dr. F. Hochstetter, XXI, 113-153.
- Gingy Fort (a description of the buildings in the), by

- capt. E. A. Foord, XXI, 348-354.
- Gold, Manganese, Flint, Corundumpits, and Diamonds Mines, by J. Newbold, XI, 42-51; — Gold mines in the province of Malabar, XIV a, 154-181.
- Gold, *vid.* Auriferous.
- Gonds (Language of the), XIII a, 216-217; XVI, 33-54.
- Good Hope (Hints regarding the cape of), III, 127-140.
- Gosawees* or *Gosaeens* (On the customs of), by J. Warden, XIV a, 67-76.
- Gouvernement garden at Ootacamund, XVIII, 297-303.
- Grafting (Suggestions for a new application of), by R. Wight, III, 26-32.
- Grains, *vid.* Prices.
- Grants, *vid.* Inscriptions.
- Graphite in Tinnevely and Travancore, XIII a, 215-217; — in Kumaon and Travancore, by of Forbes Boyle, XVII b, 257-264, 295-297.
- Greek pottery (a fragment of), from the Afghanistan, XIII a, 154-156.
- GRIFFITH (Biogr. of W.), XIV a, 187-197.
- Gunpowder (Analysis of the residuum of fired), by J. Braddock, III, 1-8.
- Gutta (Remarks on Cambogia), by R. Wight, IX, 121-136.
- Rob. HALL (obits), XVIII, 164-165.
- HALLEY'S comet, by T. G. Taylor, I, 164-165; III, 59-64; — by J. F. W. Herschell, III, 437-439.
- Hamadryas ophiophagus*, XI, 391-393.
- Health of troops in India, XV, 201.
- Heaven (South) Survey at Madras, by N. Pogson, XXIII, 85-95.
- Heights, *vid.* Himalaya, Neilgherries.
- Himalaya and Cashmere Flora, (rev.) by J. F. Boyle, I, 316, 329.
- Himalayas (Heights of the), XVII, 304; — snowy peaks hitherto measured, by R. Schlagintweit and col. Walker, XXIII b, 140-152.
- Himalayas, *vid.* Entomology.

- Hindustani dictionary (Proposed english and), VI, 247.
- Hogri, *vid.* Dunes.
- Holes in glass (Drilling), III, 154.
- Holidays and festivals (Hindu), by Venketrow, I, 15-24.
- Horticultural Society, *vid.* Transactions.
- Human body, *vid.* Anatomy.
- HUMBOLDT (Report on a letter from M. A. de), VI, 224-236.
- Hurriallee* grass (Cultivation of), by Col. Reid, XV, 477-481.
- Hydrabad (N. and E.), statistical report, by Dr. Walker, XVI, 182-235.
- Ichthyological gleanings in Madras, by T. C. Jerdon, XVII a, 128-151.
- Impatiens* (The Genus) from Anamallay Hills, by lieut. H. Beddome, XX, 66-75; XXI, 59-60.
- Impi*, *vid.* Sorgho.
- Indexes, III, 160-161; XVII b, 289-293; XVIII, 322-325; XIX, 283-289; XXI, 158-164, 385-388; XXII, i-ii; *vid.* Geological.
- Indigo* (Cultivation and manufactures of) by Macfadyen, VIII, 197-202.
- Infusoria* (Fossil) by prof. Ehrenberg, VII, 148-162.
- Inscriptions (Hindu), by W. Elliott, VII, 193-232; — note on an ancien hindu grant, by W. Elliott, XI, 302-306; XIII a, 115-146; XIII b, 1-16; — near the Varaha temple at the seven pagodas, XIII b, 36-47; — *vid.* Syrian.
- Instructions and questions, I, 44-53.
- Instruments, *vid.* Kater's, Meteorological.
- Irish emigrants, poetry, engl. and lat., by A. J. A., XV, 552-553.
- Iron and steel (on Indian), by J. M. Heath, XI, 184-192.
- Iron, *vid.* Cast, Chromate, Laterite, Ruet, Sweden.
- Island, *vid.* Laccadive, Sivamundram.
- Jains (Note on the state of the statues of the), by lieut. T. J. Newbold, XI, 306-310.
- Jangams (Essay on the creed,

- customs, and literature of the), by C. P. Brown, XI, 143-177; XII, 271-291.
- Java, *vid.* Sumatra.
- Jetty (proposed) over the surf at Madras, XVIII, 133-135.
- Jews and Syrian Christians of the Malabar coast (Ancient copper documents of the), by H. Gundert, XIII a, 115-146.
- Jews of Cochin (Analysis of the grant in possession of the), by F. W. Ellis and H. Gundert, XIII b, 1-17.
- Jeypore, *vid.* Parvatipore.
- Journal, *vid.* Archipelago, Periodics, Transactions.
- Jupiter Planet, by T. G. Taylor, II, 165-166; — its mass, IV, 131-133.
- Karens* (Yoon-tha-lin), note on, by capt. W. G. Stoll, XXII, 52, 67.
- KATER's (Capt.) altitude and azimuth instruments, by lieut. J. Campbell, VI, 137-142.
- Kerala Mahatmya*, by the rev. H. Gundert, XIII b, 97-105.
- Khoonds (Language, Manners and Rites of the), by MM. J. A. R. Stevenson, W. G. Maxwell, and Rev. W. Taylor, V, 17-46; VII, 89-103.
- Kistnab (Unsurveyed country on the), by capt. Nelson, XXIII b, 128-139.
- Kongudēcarājikkal*, transl. by W. Taylor, XIV, 1-66.
- Kolies, *vid.* Mhadeo.
- Kota vocabulary, by Rev. F. Metz, XX, 1-46.
- Kummummet (Statistical report on the sircar of), by Dr. Walker, XVI, 179-181.
- Kurkhi (The site of), VII, 379-381.
- Laccadive islands (description of the), by W. Robinson, XIV b, 1-46; — management during Fusli 1268 of five laccadive islands, by E. G. Thomas, XXI, 248-264.
- Languages (Original and derived) by Rev. B. Schmid, IV, 121-127; — an essay of the relationship of languages and nations, by Rev. B. Schmid, V, 133-158; — the study of living lan-

- guages, by Col. A. Cotton, XVIII, 214-253.
- Languages, *vid.* Batta, de Bourzes, Gonds, Hindustani, Khoonds, Kotas, Linguals, Malayan, Mylay, Payanur, Persian, Tamil, Telugu, Tersai, Toda, Transcription, Vemana.
- Laterite (the) or iron clay in India, by R. Cole, IV, 100-116; — in Beder, by T. J. Newbold, XI, 244-245; — on the laterite formation, by J. Clark, VIII, 334-346.
- Laurus Cassia*, by R. Wight, IX, 121-135.
- Law (native) in the Courts of the Madras Presidency, by J. Dawson Morync, XXIII, 1-36.
- Laws of Siam, *ms.* in Madras, XXIII, 105-111.
- Lead Ores in Cuddapah district, by P. W. Wall, XX, 279-304.
- Leo, *vid.* Armenia.
- Lepidoptera* (A method for preserving duplicates of), by Lieut. H. P. Hawkes, XIX, 251-252.
- Light (Velocity of), II, 290-297.
- Lighthouse of Madras (Mirrors in the), by capt. J. F. Smith, IX, 273-286.
- Lightning (Effects of), XV, 351-352.
- Limestone, *vid.* Crystalline.
- Linguals (Origin of the sanskrit), by G. Bühler, XXIII, 116-136.
- Loonar (Natron lake of), by G. Smith, XVII b, 21-56.
- MACKENSIE (Col.) (biogr.), II, 262-290, 354-369.
- MACKENSIE *ms.* (Reports on the), by W. Taylor, VII, 1-51, 277-378; VIII, 1-86, 215-305; IX, 1-52, 313-376, 452; X, 1-42, 388-432; XI, 86-125; XIII a, 57-115; XIV b, 112-159; XV, 173-190; XVI, 55-101; XVII, 277.
- Magnesite* (note on the), IV, 232-234.
- Magnetic Dip and Intensity at Madras, by T. G. Taylor, (rev.) VI, 220-224; — magnetic force in S.-India (Direction and Intensity), by Thomas Gl. Taylor and John Caldecott, IX, 221-272.

- Magnetic survey (Progress of), by R. and H. Schlagintweit, XX, 332-356.
- Mahommedan, *vid.* Achin, Mohurrum.
- Mahratta Bramines (Mackensie mss.), by C. P. Brown, XIII, 94-97.
- Malabar country (Sketch of the southern), by A. Turnbull Christie, IV, 185-193.
- Malabar coast christians, by ven. arch. Robinson, I, 7-13, 94-104, 257-269, 342-350.
- Malacca (Lieut. Newbold on the straits of), VII, 269-271.
- Malay tapir (the), VI, 247.
- Malayan mss. and books (Note on), by Lieut. Newbold, VII, 78-88.
- Malayan Peninsula (Sketch of), by lieut. Newbold, VII, 52.
- J. MALCOLM (Sir) (biogr.), I, 167-169.
- Mammalia* in the southern Mahratta country, by W. Elliot, X, 92-108, 207-233.
- Mammalogy of the Himalayas, by W. Ogilby, XII, 139-171.
- Manar, *vid.* Pamban.
- Manganese, *vid.* Gold.
- Manuscripts (Oriental) in England, XII, 291-292 ; — report of a committee appointed to examine some native mss., XIV b, 97-111. — *vid.* Mackensie, Malayan Sanskrit.
- Mariners of the Coromandel Coast (Native), by Capt. H. Congreve, XVI, 101-104.
- Marriages (early) of the Hindus, XXIII, 139-140.
- Masulipatam, *vid.* Buddhist sculptures.
- Matter (colouring), *vid.* Dark. Red.
- Maun Bhows* (the) on the black-clothed mendicant devotees, by capt. A. Mackintosh, III, 9-26.
- Measures, *vid.* Weights.
- Medical school (the Madras), VII, 265-269.
- Mendicant, *vid.* Maun Bhows.
- Metamorphoses, *vid.* Musquitoes.
- Meteor at Madras, XIII, 165; XIV b, 159-169.
- Meteoric showers of nov. 1836, by D. Olmsted, VII, 163-177.

- Meteoric stones, XIII b, 164-165; XVIII, 130-133.
- Meteorological instruments and instructions, by A. Turnbull Christie, II, 41-70; — instructions for marking and registering meteorological observations, V, 196-210; — meteorological curves, by maj. Jacob, XVII b, 267-268.
- Meteorological observations at Bangalore, 1860, XXII, 296-322; at Merkara in Coorg, by R. Baikie, VI, 342-343; — in the Ghâts of S.-India, by col. Sykes, XII, 371-374; — on the Goomsoor mountains, by lieut. J. Campbell, VI, 295-299; — at Hoonsoor, in Mysore, VI, 159, 340-341; VII, 146-147, 416-417; — at Madras, I, 39, 119-127, 199-205, 277-281, 363-369; II, 98-104, 180-190, 303-313, 392-398; III, 65-71, 147-153; IV, 235-240; V, 214-217, 315-318, 434-437; VI, 158, 251-254, 474-477; VII, 144, 273-276, 413, 480-482; VIII, 211-214, 397-402; IX, 198, 202-205, 453, 455-458; X, 201, 203-206, 442, 444-447; XI, 201-205, 395, 398-401; XII, 187, 189-192, 376, 378-381; XV, 195-196, 394; XVII a, 158-159; XVII b, 127-130, 287-288; XVIII, 173-174, 318-320; XIX, 160-162, 280-282; XX, 177-178, 379-380; XXI, 233-234, 381-382; XXII, 199-204, vij-xij; XXIII, 158-182; XXIII b, 153-178; — at Manantoddy, I, 38; — at Moulmein, by J. Dalmehoy, VI, 47-55; — at Royacottah, by Lieut. Campbell, VII, 418-424; — at Trivandrum, by J. Caldecott, VI, 56-59, 159; VII, 145, 414-415; IX, 199-201, 454; X, 202, 442; XI, 396-397; XII, 188, 377.
- Meteorology of Bombay, by col. Sabine, XIII b, 106-116; — of the plains and mountains of N.-W.-India, XI, 343-355; — of S.-India, IX, 451; — of S.-Africa, V, 393-399.
- Mhadeo Kolies* (An account of the Tribe of) by capt. A.

- Mackintosh, V, 71-112, 238-279.
- Microscopic objects (Photographic delineation of), by lieut. J. Mitchell, XXI, 10-16.
- Migration, *vid.* Coorroo.
- Mineralogy of Neilgherry hills, XXII, 226-259.
- Minerals of Ceylon, XV, 202-203; — from S. India, XII, 16-30; — *vid.* Artificial.
- Mines, *vid.* Amber, Antimony, Ava, Beryl, Gold.
- Mirrors, *vid.* Lighthouses.
- Miscellanea, III, 154-159.
- Mishme Teeta* and *Pacha pal* (Notes on the drugs called), by N. Wallich and W. Tinning, V, 347-352.
- Mohurram* (Origin and Ceremonies of the), by Mahomet Tippoo, II, 315-335.
- Mollusca* (Pelagian) collected in a Voyage from England to Madras, by W. Traill, XVII b, 147-165; — *vid.* Fossils.
- Monkey (A fossil) from the tertiary strata of the Sevalik hills by P. T. Cautley and H. Falconer, XII, 304-309.
- Monogram (Company's), XIX, 267.
- Moon, *vid.* Aristarchus, CIPHER.
- Mortar (Induration of), V, 36-39.
- Moths and Bees, XIX, 110-116.
- Mulberry tree (the) and the silk, XVIII, 305-306.
- Mounds (Note on certain) of a scoriaceous character found near Bellary, by R. Cole, VII, 130-133.
- Mud, *vid.* Narrikal.
- Mudar* (*Calotropis procera*), by R. Wight, II, 70-86.
- MUNRO (Col. Th.) (Biogr.), I, 166-167; — Chantry's statue of him, XIII a, 174-177.
- Music, *vid.* AIRS.
- Musketry, *vid.* CAPS.
- Musquito (Metamorphoses of the), by W. Gilchrist, IV, 128-130.
- Musquitoes (How to get rid of), XVIII, 304-305.
- Mylay* (Meaning of the word), XIX, 267.
- Myrtacea*, *vid.* Pomegranate.
- Mythical notes, *vid.* Antiquarian.



- Naga* or *Cobra capello* (On a new species of), by W. Elliot, XI, 39-41, 390.
- Nagpore, *vid.* Bhonsla.
- Narrikal*, or mud bank, by Fr. Day and lieut. T. Mitchell, XXII, 260-271.
- Natron lake of Loonar, by G. Smith, XVII b, 1-21.
- Needle (the dip of the) in S.-India, by lieut. S. O. E. Ludlow, XIII a, 195-210.
- Negro, *vid.* Brain.
- Neilgherries topography, by de Burghe Borch, VIII, 86-127; — Geology and Mineralogy, XXII, 226-259; — heights, by capt. G. Underwood, VI, 303; — altered rocks, by maj. H. Congreve, XXII, 49-51; — Vegetation, by capt. J. Alardice, IV, 67-73; — Survey, by capt. J. Ouchterlong, XV, 1-138; — lists of ferns and mosses by Rev. B. Schmid, XIX, 79-88; — antiquities, including an inquiry into the descent of the Todas, by capt. H. Congreve, XIV a, 77-146.
- Nelgoondah (Statistical report on the Siccar of), by Dr. Walker, XVI, 173-178.
- Nellore Copper ores (Analysis of the), by J. Prinsep, III, 154-155.
- Nepaul agriculture and rural economy, by A. Campbell, VI, 445-460; — M. Hodgson's zoology, VII, 271-272; — *vid.* Scolopacidae.
- Night, by Rev. Th. Halls, XV, 195-198.
- Nights, *vid.* Thousand.
- Notes and Queries, XIX, 266-268; XX, 141-145.
- Novara* (Scientific expedition of the Austrian fregate), XIX, 264-265.
- Nullamullays (An account of parts of), by W. King, XXIII b, 63-106.
- Numismatic gleanings, by W. Elliot, XIX, 220-249; XX, 75-99.
- Nuth* grass in the ceded districts, by R. Wight, II, 138-146.
- Occultation at Madras, II, 297-308.
- Oil of cotton seed, by M. Wayne, XX, 121-122; — prospectus of wood-oil, by

- M. Guibourt, XX, 116-121; by V..., XVIII, 233-290.
- Oils of S.-India (the), by lieut. Hawkes, XIX, 1-57.
- OMAR KHAYYÂM's quatrains (two mss. of), by J. H. Branson, XXIII, 97-105.
- Orang-outang, *vid.* Brain.
- Ordination of a burmese priest of Buddha, by George Knox, I, 25-38.
- Orebourg to Bokhara (Journal of the russian mission from), transl. by Col. Monteith, X, 132-168; XI, 52-78.
- Ores, *vid.* Copper, Lead, Nellore.
- Oriental translation fund, X, 198-200.
- Ornithology (Jerdon's), rev., XIII, 220-222.
- Oyster, *vid.* Pearl.
- Pagodas, *vid.* Seven.
- Palmyra trees (Some) in the northern sircars, by Col. Bowler, I, 13-15; — note, I, 114-116.
- Pamban passage in the Gulf Manar (operations for widening the channel of), VI, 111-136, 246; — a machine for dropping it, by lieut. Congreve, VIII, 328-329.
- Pandya* (The Kingdom of), by H. Wilson and W. Taylor, VI, 142-157, 176-209.
- Parliamentary sanction (Cost of), III, 154.
- Parvatipore and Jeypore (General description of the country between), by lieut. J. Vertue, XXI, 264-294.
- Passage, *vid.* Pamban.
- Payanur (legend of) transl. from the Malayalim, by H. Gundert, XIII b, 11-17.
- Peaks, *vid.* Himalaya.
- Pearl oyster (on the), by E. F. Kelaart, XIX, 89-116.
- Pennaur, *vid.* Dunes.
- Periodics and Journals, IV, 185-232; V, 159-210, 363-427; VII, 148-232, 424-476.
- Persia, Tartary and Afghanistan (Notes on), by Col. Monteith, IV, 28-46.
- Persian metrical composition, by lieut. T. J. Newbold, V, 113-132; — A brief notice of some persian poets, by ensign. and afterw. lieut. Newbold, II, 247-254; III, 35-47; IV, 74-84; V, 113-

- 132, 232-237; VI, 264-279.
- Phausigars* or gang robbers, by J. A. R. Stevenson, II, 255-262.
- Phosphorescence of the sea, XV, 352.
- Photographic printing process, by capt. Tripe, XVII b, 166-170.
- Photography (on a plain or waxed paper process in), by J. Mitchell, XVII b, 71-80; — oxymel process in photography, by J. Tawse, XVIII, 270-272; — *vid.* Microscopic.
- Pier at Madras (Construction of a), XIII b, 52-86; XVIII, 135-158.
- Planaria* (A new species of terrestrial), by W. Elliot, XV, 162-167.
- Planet (Discovery of a new) « Asia », by N. R. Pogson, XXII, 100-102; — *vid.* Jupiter.
- Plants (The growths of) without open exposure to air, by N. B. Ward, Ch. Mallard, J. Traill, V, 340-346; — *vid.* Acclimating, Animal, Botany, Cinghalese.
- Poets, *vid.* Persian.
- Poison (the) of the Upas antiar, by prof A. Kœlliker, XX, 99-104.
- Poisoning with the seeds of *Thevetia meriiifolia*, XIX, 140-142.
- Poles (on the pretended fixity of the), by W. Taylor, XXII, 67-70.
- Poligars* (Outbreak of the S.), by G. A. Hughes, XIII b, 17-35.
- Pomegranate* (the) to be separated from the *myrtacea*, by R. Wight, XII, 254-261.
- Pondicherry, *vid.* Fossils.
- Portraits, *vid.* Stereoscopic.
- Pottery, *vid.* Greek.
- Preserving, *vid.* Animal, Ant, Lepidoptera, Timber.
- Prices of Indian Grains, XV, 198-201.
- Priest, *vid.* Buddhism.
- Proceedings of the Royal Society, VIII, 209-214; XIX, 252-256; — of the London Geological Society, VII, 259-263; VIII, 203-209; — of the London Zoological Society, VII, 263-264; — of the Royal Asiatic Society, I, 40-42, 359-362; II, 176-

- 178; IV, 168-184; VI, 461-468; VII, 251-259; VIII, 370-396; — of the Asiatic Society of Bengal, VII, 236-250;—of the Madras Literary Society, I, 42-43, 116-118, 192-198; II, 178-179; III, 142-148; V, 319-330; VII, 233-235; IX, 194-197; XI, 192-199, 387-390; XII, 181-186, 374-374; XIII a, 222-244; XIII b, 166-195; XIV a, 201-220; XIV b, 173-196; XV, 204-218, 352-393, 569-588; XVI, 147-172, 401-513; XVII b, 116-122, 277-286; XVIII, 166-172, 315-317; XIX, 154-159, 274-278; XX, 149-159, 359-366; XXI, 166-174, 362-370; XXII, 149-161, i-vi; — of the Agricultural Society of India, XIX, 268-271; XX, 159-163, 366-374; XXI, 203-231, 370-380; XXII, 162-190; — of the Madras photographic Society, XX, 163-176, 374-378; XXI, 174-202, 355-362; XXII, 191-198; — of the Bombay geographical Society, XIX, 256-263; — Physikalisch
- Ökonomische Gesellschaft zu Königsberg, XXII, 271-274.
- Prop (The best position of a., II, 335-338; — on an inclined place, III, 122-126.
- Proportion (Relative) between circulars bodies and their squares, by capt. G. Taylor, VI, 301-302; — *vid.* Anatomy.
- Pucha pal, vid.* Mishme.
- Pulney Hills (Vegetable products of), by lieut. R. H. Beddome, XIX, 163-202; — *vid.* Varreghe.
- Purana, vid.* Basava, Vishnu.
- PURDIE (Obit.), XIX, 142.
- Pytun (Statistical report of the sircar of), by Dr. Bradley, XVI, 235-379.
- Queries and notes, XIX, 266-268; XX, 141-145.
- R'a* (on the power of the tamil letter), by Rev. T. Foulkes, XXI, 1-10.
- Races, *vid.* Coorroo, Dark, Negro, Saxon.
- Radiata*, order, XX, 122-140.
- Raft for saving shipwrecked persons, VIII, 327-328.

- Railway (Line selected for the Madras), by Col. T. T. Pears, XIX, 71-79.
- Rain Guages and Registry of river frabes. by capt. Best, XIII a, 178-185; — for the province of Madura, by W. H. Bayley, XVII b, 203-208.
- Rain in oct. 1861, XXII, 323-324.
- Rāmṇād (Account of the province of), from the Mackenzie Collection, V, 371-393.
- Ramoossies (History of the) in the Sattarah territory and in Poona and Ahmednuggar, by capt. Alex. Mackintosh, I, 126-159, 206-243, 282-316; II, I-40, 105-137, 191-246.
- Rasorial birds (on two new genera of), by B. H. Hodgson, V, 300-306.
- Red Colouring matter of the sea round the shores of the Island of Bombay, XXI, 153-158.
- Reservoir, *vid.* Aden.
- Rhinoceros (A supposed new species of), XIV a, 181-183; — *rhinoceros Oswelli*, XIV b, 169-170.
- Rise (An extraordinary) in the Kistna in July 1859, by W. Knox, XXI, 164-165.
- Robbers, *vid.* Phausigars.
- Roman coins discovered in the Coimbatore District, XIII a, 212-215; — roman gold coins discovered at Madura, by R. D. Parker, XVII b, 114.
- Roofs, *vid.* Syrian.
- ROTTLER, Dr. (Biogr.), by Rev. T. Foulkes, XXII, 1-17.
- Rust (tron preserved from), by J. Prinsep, I, 270-273.
- Ryotwar (notes on), by John F. Thomas, IX, 53-78.
- Sails, *vid.* Steams.
- Saltpetre, I, 182-189, 190-191.
- Sand-Binding plants of the Madras Beach, by Hugh Cleghorn, XVII b, 85-90.
- Sanskrit mss. in Madras, by G. Bühler, XXIII, 72-85.
- Sarawack (Extract from M. H. Low's work on), XIV b, 172-173.
- SCHLAGINTWEIT (Last Journey and death of Ad.), XX, 304-332.
- SCHMID, Dr. B. (Obit.), XIX, 143-146.

- Science (British association for the advancement of), first meeting, V, 423;—encouragement to science, by the East India Company, V, 400-401;—report on the state of science, X, 432;—research in sciences, X, 433-437.
- Scientific Mission to India XIX, 137-140.
- Scelopacidæ* of Nepal, by B. II. Hodgson, V, 410-412.
- Scoria, *vid.* Mounds.
- Scythic, *vid.* Celtic.
- Scorpions (Effect of the sting of), XVIII, 304.
- Sculptures, *vid.* Buddhist.
- Sea (Report upon the run of the), by T. G. Taylor, IX, 135-146; — *vid.* Appearance, Distance, Mollusca, Phosphorescence, Red.
- Sects, *vid.* Tengala.
- Selections, VI, 344-460.
- Seringapatam climate, I, 269-270.
- Serpent, *vid.* Naga.
- Sevâlik hills (Structure and Fossils of), by P. T. Cautley, XII, 292-309; — *vid.* Monkey.
- Seven Pagodas (A Guide to the), by lieut. J. Braddock, Rev. W. Taylor, and W. G. Mahon, XIII a, 1-56; XIII b, 36-47.
- Shipwrecks, *vid.* Raft.
- Ships, *vid.* Steam.
- Siamese (Code, Historical mss. and the progress of Buddhism among the), by lieut. T. J. Newbold, VI, 1-16; — *vid.* Laws.
- Signatures in the grant of the Syrian Christians, by prof. Lee and major Rawlinson, XIV a, 197-198.
- Silk worm (New species of), XVII, 268-269.
- Silk, *vid.* Mulberry.
- Silver (On assaying), by lieut. Braddock, III, 72-84.
- Sinai (A visit to) and a geological sketch of it, by capt. Newbold, XIV b, 47-73.
- Sivasamudram (Island and bridge of) in the Caveri, by Râmâswânimûdaliar, I, 83-94.
- Sivatherium giganteum*, a new fossil, by Hugh Falcon and capt. P. T. Cautley, IV, 219-229.
- Skin, *vid.* Dark.

- Slavery in S.-India by A. D. Campbell, I, 243-255.
- Smell (Delightful) on approaching tropical lands from sea, V, 422.
- Snake, *vid.* Dæmia, Naga.
- Societies, *vid.* Proceedings.
- Solar system (motion of the) in space, VII, 387-399.
- Soldiers discharged from the Madras army (Number of), by E. Balfour, XV, 554-568; — *vid.* Health.
- Sondur (the Valley of), by lieut. Newbold, VIII, 128-152.
- Sorgho and Imphi* (On the culture of), by M. Perrottet, XXI, 298-308.
- Specific gravities of aqueous vapour, dry air, and saturated air, by lieut. Campbell, VII, 126.
- Spells, *vid.* Telugu.
- Spirits, *vid.* Chinese.
- Springs (Thermal) of Calwa and Mahanandi in the Kurnool province, by capt. Newbold, XV, 160-162; — *vid.* Brine.
- Stalagmitis gambogioides*, by R. Wight, IX, 121-135.
- Stars (On the height, motion and nature of shooting), by M. Quetelet, VII, 177-181; — discovery of two new variable stars by N. R. Pogson, XXIII, 95-96.
- Statistical and geological memoir (A) of the country from Puna to Kittor, by J. Bird, VI, 375-389.
- Statistics, *vid.* Aurungabad. Dowlatabad. Hyderabad, Kummemmett, Dukhun, Nelgoondah, Pytun, Varragherrhies, Yelgunthal.
- Statues, *vid.* Jains.
- Steam power (Application of low) to all vessels instead of sails, XII, 227-254.
- Stereoscopic portraits, by lieut. L. Paxton, XVIII, 253-256.
- Stocks (Dr.), (Obit.), XIX, 271-274.
- Stone implements in Madras and N. Arcot, by R. Bancefoote, XXIII b, 1-42.
- Storms (Theory of), Marine barometer, I, 169-179; — the law of storms, by T. G. Taylor, IX, 376-390; — on hail storms in Cochin and Travancore, by lieut. gen. Cullen, XXI, 328-339; —

- storm of the 30 oct. 1836 (observations at Madras during the), by T. G. Taylor, V, 211-213; — at Madras, the 20 oct. and 25 nov. 1846, by J. J. Franklin, XIV a, 146-151; — at Bombay, the 5 april 1848, by Col. Sykes, XV, 201-202; — of the 20 nov. 1856, by major Jacob, XVII b, 115; by H. Cleghorn, XVII b, 123-125; — at Chicacole, 3 aug. 1858, by M<sup>r</sup> Thornhill, XX, 356; — at Tranquebar, 23 april 1859, by M. W. Cadell, XX, 357.
- Strigine* family (A new genus in the), by Br. H. Hodgson, V, 23-25.
- Strychnos* (the), *nux vomica*, and the false *Angustura*, by W. O. Shanghnessey, V, 365-367.
- Sugar, *vid.* Aska.
- Sumach* (The american), by W. Hamilton, V, 363-365.
- Sumatra and Java (Relation of Continental India with), by W. Taylor, XVI, 104-146.
- Surf (Theory of the Madras), from 8 observations of 20 groynes, by capt. J. Kennic, XXI, 342-348; — *vid.* Jetty.
- Surveys (Origin, progress and present state of the) in India, by capt. Th. B. Jervis, VII, 424-441.
- Sweden (New iron mines in), III, 154.
- Sympiesometer as a marine instrument, by lieut. R. B. Smith, VIII, 305-326.
- Syrian Roofs, by M..., III, 115-116; — by G. Underwood, VII, 381-387.
- Syrian and Jewish copper plates of Malabar, by H. Gundert, XIII a, 115-146; by Kookel Keloo Nair, XXI, 30-35; — *vid.* Signatures.
- Syrian church in China, XIII, 219.
- Tamil*, *vid.* Beschi, de Bourzes, Chintamani.
- Taming, *vid.* Horse.
- Tamoul, *vid.* Tamil.
- Tapir, *vid.* Malay.
- Tartary, *vid.* Persia.
- Taxidermy, XXII, 335-348.
- Tea (Cultivation of), by H. Cleghorn, XXII, 142-148; — tea-plant in Assam, by



- A. de Candolle, V, 413-416; by J. Mac-Clelland, VI, 423-444; by W. Griffith, VIII, 348-369; — Report on the manufacture of tea in Assam. by C. A. Bruce, X, 169-198.
- Teak forest over the Anamul-lay mountains, by capt. F. C. Cotton, XVIII, 80-102; — a concretion in teak trees: query, XIX, 268; reply, XX, 142-145.
- Telugu language and literature (Essay on the), by C. P. Brown, X, 43-59, 360-387; XI, append., 43-78; — telugu spells, by C. P. Brown, XXIII, 60-71; — roman catholic books in the telugu language, by C. P. Brown, XII, 54-58.
- Temperature of the Earth at Travancore, XIV a, 199-200.
- Tengala and Vadagala (Note on the sects), by C. P. Brown, XI, 300-302.
- Tersai (The word), by S. Mar-car, XV, 347-351.
- Thevetia, *vid.* Poisoning.
- Thompson's Mineralogy (An error in), by capt. J. Camp-bell, XI, 310-313.
- Thousand and one nights, X, 439.
- Thugs (An account of the cus-toms and practises of the murderers called), by lieut. P. A. Reynolds, IV, 85-99.
- Tides at Madras, by lieut. col. du Havillard, I, 179-182; — set of the tides at Madras during the N.-E. Monsoon, by T. G. Taylor, IX, 135-146; — sugges-tions for observation of the tides, by prof. Whewell, VI, 248-250; — An appa-ratus for registering the tides, by lieut. J. Camp-bell, VI, 300.
- Tiger (A post-mortem exa-mination of a), by Dr. Ben-za, V, 419-420.
- Timber (Preservation of), XVIII, 303-304; — pro-protecting timber from fire, XIX, 116-137; — timber in the neighbourhood of Cuddapah, by capt. J. H. M. Stewart, XXI, 295-297; — *vid.* Ant.
- Tinnevelly, *vid.* Cairns.
- Tobacco (The curing of), XIX, 268.
- Todas (Vocabulary of the), by

- Rev. F. Metz, XVII b, 103-108, 131-146; XVIII, 1-24.
- Tohfet al akbar*, transl. by Geo. Norton, I, 166-169.
- Topes of Bhilsa and Sanchi by rev. W. Taylor, XXII, 94-100.
- Transactions of the agricultural and horticultural Society of India*, vol. 3, rev., by R. W., V, 330-339; VI, 163-175.
- Transcription, writing of Indian words in roman characters, by MM. W. Elliot, W. H. Bayley, M. Norman and R. Caldwell, XX, 179-271; XXI, 235-247.
- Translation, *vid.* Oriental.
- Trap Dykes (On the cristal-line structure of the); in the Sienite of Amboor, by R. B. Smyth, IX, 287-309.
- Travancore hill tribe, by lieut. Conner, I, 1-7, 54-83; — public work in Travancore, XXII, 127-138; — *vid.* Backwater.
- Tree, *vid.* Aerolith, Teak, Timber.
- Trees (influence of) on climate, XV, 400-476.
- Tropics, *vid.* Acclimating, Smell.
- Troops, *vid.* Health.
- TSURAMOUNG Bo, autobiogr. by capt. A. Mac-Culley, 11, 146-164.
- TURNBULL CHRISTIE (Scientific labours of), XV, 150-159.
- Tuticorin, *vid.* Well.
- Upas, *vid.* Poison.
- Vadagala, *vid.* Tengala.
- Van Diemen land (Report of the Climate and Diseases of), by W. Milligan, V, 416-419.
- Vapour, *vid.* Specific.
- Varragherries or Pulney-mountains (Statistical observations on the), by Rob. Wight and capt. Ward, V, 280-289, 433; VI, 280-294.
- Vegetables, *vid.* Pulney.
- Vellore (Fort and Hindu temple at), by Lieut. H. P. Hawkes, XX, 274-278.
- VEMANA, by maj. R. M. Mac-Donald, XXIII, b. 43-62.
- Venom of the Cobra on the Mongoose (Effect of the), XIX, 267.

- Vessels, *vid.* Steam.
- Vishnu Purana* (Book II, chap. 2), by E. B. Powell, XVII a, 1-3.
- Volvox globator* (the), XVIII, 306-310.
- VAN HAMMER (Obit.), XVIII, 159-161.
- WALKER, H. (Obit.), XIX, 147-149.
- Warungal (Statistical report on the sircar of), by A. Walker and maj. gen. Frazer, XV, 219-301.
- Water supply to tanks, I, 111-114; — water raising, I, 160-166; — water of the seven wells (in Madras), by J. E. Mayer, XXIII b, 107-127.
- Weighing, *vid.* Balance.
- Weights and measures (Indian), V, 33-36; by J. W. Breeks, XXI, 16-27; — a uniform system of weights and measures throughout India, by W. H. Bayley, XVIII, 183-213.
- Well, *vid.* Artesian, Seven, Zem-zem.
- Wheat (Cultivation of) in the Madras presidency, XV, 395-399.
- Widening, *vid.* Pamban.
- Winds of Coromandel (On the cause of land), by R. Wight, III, 32-35; — a mean-result from a numerical register of wind, by J. Dalmahoy, VII, 104-107.
- Wodiahghur and the adjacent part of Gumsoor (Cursory notes on), by W. G. Maxwell, VII, 134-142.
- Wood oil, XVIII, 283-290; — *vid.* Timber.
- Wooden pendulum (On the rate of a clock with a) and on the longitudinal expansion and contraction of wood, by lieut. Braddock, VI, 108-117.
- Yelgunthul (Statistics of the sircar of), by T. L. Bell, XVII a, 20-102.
- Yoon-tha-lin*, *vid.* Karens.
- Zanguebar (Notes on), by M. Ed. Loarer, XXII, 76-93.
- Zemindaries (Report on the Goomsur, Duspallah, and

- Boad), by lieut. C. Mac-Pherson, VII, 400-412.
- Zem-zem well, at Mecca; its water, III, 159.
- Zemindary (Report on the Bustar), by capt. Ch. Elliot, XXII, 18-43.
- Zodiac (The names used in the Indian), by C. P. Brown, XIV. a, 151-154.

## II. — Table par Noms d'auteurs

- A. J. A., XV 552-553.
- De Bourzes, XXIII, 111-115.
- Capt. J. Allardice, IV, 67-73.
- J. Forbes Boyle, I, 316-329;
- R. Baikie, VI, 342-343.
- XI, 306; XVII b, 257-264, 295-297; XVIII, 64-79.
- R. Baird Smith, XI, 315-323.
- Lieut. J. Braddock, II, 343-354; III, 1-8, 48-53, 72-84, 97-100; VII, 108-117;
- E. Balfour, XV, 554-568; XVI, 380-400; XVII a, 4-9, 10-20; XXI, 158-164.
- W. H. Bayley, XVII b, 203-208; XVIII, 183-213; XX, 179-271; XXI, 235-247.
- X, 270-359; XIII a, 1-56; XIII b, 36-47.
- W. H. Bradley, XV, 481-550; XVI, 235-379.
- Lieut. R. H. Beddome, XIX, 163-202; XX, 66-75; XXI, 59-60; XXII, 70-75; XXIII, 37-59.
- J. H. Branson, XXIII, 97-105.
- J. L. Bell, XVII a, 20-102.
- J. W. Brecks, XXI, 16-27.
- M. Bennett, V, 406-410.
- C. P. Brown, X, 43-59, 360-387; XI, 143-177, 300-302, app. 43-78; XII, 54-58, 271-291; XIII, 94-97; XIV a, 151-154; XXIII, 60-71.
- Dr. P. M. Benza, IV, 1-27; V, 43-70, 419-420.
- J. A. Brown, XVII b, 109-113.
- Capt. Best, XIII a, 278-185, 186-195.
- C. A. Bruce, X, 169-198.
- G. Bidie, XVIII, 175-182.
- R. Bruce-Foote, XXIII b, 1-42.
- J. Bird, VI, 375-389.
- G. Bühler, XXIII, 72-85, 116-136.
- H. F. Blanford, XIX, 60-64, 272-273.
- Col. Bowler, I, 13-15.

- Fr. Bure, XIII, 30-37.  
De Burgh Borch, VIII, 86-127.  
C. . . . ., II, 338-342 ; III, 57-59, 141-142.  
M. Cacciatore, V, 412.  
J. Caldecott, VI, 56-59, 159 ; VII, 145, 414-415 ; IX, 199-201, 221-272, 454 ; X, 202, 442 ; XI, 396-397 ; XII, 188, 377.  
R. Caldwell, XX, 179-271 ; XXI, 235-247.  
A. D. Campbell, I, 243-255, 350-359 ; VI, 445-460.  
Lieut. capt. J. Campbell, VI, 137-142, 295-299, 300 ; VII, 126-127, 418-424 ; XI, 78-86, 310-313.  
A. de Candolle, V, 413-416.  
Capt. P. T. Cautley, IV, 219-229 ; V, 401-402 ; XII, 292-304, 304-309.  
J. Clark, VIII, 334-346 ; IX, 89-121.  
H. Cleghorn, XVII b, 123-125, 85-90 ; XXII, 142-148.  
R. Cole, IV, 100-116 ; VII, 130-133.  
Lieut. capt. maj. H. Congreve, VI, 111-136, 246 ; VIII, 328-329 ; XIII, 47-51 ; XIV a, 77-146 ; XVI, 101-104 ; XXII, 44-45, 49-51, 205-212, 226-259, 274-294.  
Lieut. Conner, I, 1-7, 54-83.  
Col. A. Cotton, XVIII, 214-253.  
Capt. F. C. Cotton, XVIII, 80-102.  
Lieut. gen. Cullen, XVII a, 155-157 ; XXI, 328-339.  
J. Dalmehoy, VI, 47-55 ; VII, 104-107.  
Lieut. Dawson, IX, 148-150.  
J. Dawson Mayne, XXII, 1-36.  
B. H. Dodgson, VI, 75-78.  
Capt. H. Drury, XIX, 203-220.  
J. W. B. Dykes, XXI, 165-166.  
Prof. Ehrenberg, VII, 148-162.  
Capt. Ch. Elliot, XXII, 18-43.  
Rev. W. Elliot, VII, 193-232 ; X, 92-108, 207-233 ; XI, 39-41, 302-306, 390 ; XV, 162-167 ; XIX, 220-249 ; XX, 75-99, 179-271 ; XXI, 235-247.  
F. W. Ellis, XIII b, 1-17.  
H. Falconer, IV, 219-229 ; XII, 304-309.  
Capt. E. A. Foord, XXI, 348-354.

- Rev. T. Foulkes, XXI, 1-10.  
R. W. Fox, V, 423-424.  
J. J. Franklin, XIV a, 146-151.  
Maj. gen. Frazer, XV, 219-301.  
Prof. Garcin de Tassy, XXII, 46-48.  
W. Gilchrist, IV, 128-130; V, 26-31; VI, 60-68.  
R. M. Glover, XII, 175-181.  
Goday Venkat Juggarow, II, 92-97, 369-380.  
J. Graham, V, 178-184, 367-370, 430-431.  
R. Graham, V, 300; VI, 236-245; VII, 467-470.  
C. W. Grant, XII, 309-371.  
Capt. C. W. Gray, VII, 477-478.  
W. Griffith, VIII, 348-369.  
M. Guibourt, XX, 116-121.  
Rev. H. Gundert, XIII, a, 115-146; XIII b, 1-17, 97-105.  
Th. Halls, XV, 197-198.  
Capt. D. Hamilton, XIX, 58-68.  
W. Hamilton, V, 363-365.  
Capt. S.E. Hannay, VI, 390-422.  
E. H. Harington, XXII, 103-127.  
Lieut. col. de Havillard, I, 179-182.  
Lieut. P. Hawkes, XIX, 1-57, 249-251, 251-252; XX, 274-278; XXI, 60-61, 61-62.  
Arth. Hay, XIII b, 145-164; XIV b, 74-77.  
J. M. Heath, XI, 178-184, 184-192.  
Lieut. E. Hemery, XIX, 65-71.  
J. F. W. Herschell, V, 412; X, 437-439.  
Dr. Fr. Hochstetter, XXI, 113-153.  
Br. H. Hodgson, V, 23-25, 300-306, 410-412.  
Rev. F. W. Hope, XII, 105.  
G. A. Hughes, XIII b, 17-35.  
Maj. Jacob, XVII b, 115, 267-268.  
T. C. Jerdon, X, 60-91, 198, 234-269; XI, 1-76, 207-392; XII, 1-15, 193-227; XIII a, 156-174; XIII b, 116-145; XV, 139-149, 302-346; XVII a, 103-127, 128-151.  
Capt. Th. B. Jervis, VII, 424-441.  
Lieut. C. C. Johnston, VIII, 329-333.

- C. T. Kate, XII, 37-42; XIII a, 147-153, 211-212.
- Rev. J. T. Kearns, XXI, 27-30.
- E. F. Kehart, XIX, 89-116.
- Capt. J. Kerkennic, XXI, 342-348.
- H. King, XX, 272-273; XXI, 62-117; XXIII b, 63-106.
- G. Knox, 2-25.
- T. J. Knox, XXI, 340-3 42
- W. Knox, XXI, 164-165.
- Prof. A. Kölliker, XX, 99-104.
- Kookel Keloo Nair, XXI, 30-55.
- Prof. Lee, XIV a, 197-199.
- Ed. Loarer, XXII, 76-93.
- Lieut. S.O.E. Ludlow, XIII, a, 195-210; XIII b, 87-94.
- J. Mac-Clelland, VI, 423-444.
- Capt. A. Mac-Cully, II, 146-164.
- Maj. R. M. Mac-Donald, XXIII b, 43-62.
- Mac-Fadyen, VIII, 197-202.
- Capt. A. Mac-Kintosh, I, 126-159, 206-243, 282-316; III, 9-26; V, 71-112, 273-279.
- Lieut. C. Mac-Pherson, VII, 400-412.
- W. G. Mahon, XIII a, 1-56; XIII b, 36-49.
- Mahomet Tippoo, II, 315-335.
- J. G. Malcolmson, I, 329-342; IV, 194-218; XII, 58-104.
- Ch. Mallard, V, 340-346.
- Lieut. J. Mallias, XIX, 65-71.
- S. Marcar, XV, 347-351.
- W. G. Maxwell, V, 17-46; VII, 89-103, 134-142.
- J. E. Mayer, XXIII b, 107-127.
- Rev. F. Metz, XVII b, 103-108, 131-146. XVIII, 1-24; XX, 1-46.
- W. Milligan, V, 415-419; VI, 304-336.
- Lieut. J. Mitchell, XVII b, 71-80; XXI, 10-16.
- Lieut. T. Mitchell, XXII, 260-271.
- Col. Monteith, IV, 28-46, 134-138; X, 132-168; XI, 52-78.
- A. Muttusami-pillay, XI, 250-300.
- Rev. D. Muzzy, XVII b, 90-102.
- Capt. Nelson, XXIII b, 128-139.
- Ensign. lieut. capt. T. J. Newpold, II, 247-254; III, 35-47, 54-57, 117-122; IV, 74-

- 84, 117-120, 139-145 ; V-113-132, 232-237 ; VI, 1-16, 255-263, 264-279 ; VII, 52-75, 78-88, 269-271 ; VIII, 128-152 ; IX, 309-310 ; X, 109-131 ; XI, 42-51, 126-143, 239-243, 244-245, 245-250, 306-310 ; XII, 171-175, XIII, 218-219 ; XIV b, 47-73 ; XV, 160-162.
- J. Nietmer, XVII b, 171-202, XVIII, 50-63.
- M. Norman XX, 179-271 ; XXI, 235-247.
- A. B. Northcote, XX, 104-116.
- Geo. Norton, I, 166-169.
- W. Ogilby, XII, 139-171.
- D. Olmsted, VII, 163-277.
- W. O'Sgamghnessey, V, 365-367.
- Capt. J. Ouchterlony, XV, 1-138.
- R. D. Parker, XVII b, 114.
- Lieut. L. Paxton, XVIII, 253-256.
- Col. T. C. Pears, XIX, 71-79.
- Capt. D. Boileau Pemberton, VI, 390-422.
- Rev. P. Percival, XVIII, 43-49.
- Perrottet, XXI, 298-308.
- R. L. Playfair, XVIII, 25-42.
- N. R. Pogson, XXII, 100-102, XXIII, 85-95, 95-96.
- E. B. Powell, XVII a, 1-3.
- J. Princep, I, 270-273 ; III, 154-155.
- Quételet, VIII, 177-181.
- Rāmāswāmi-mudaliar, I, 83-94.
- J. Ranking, XXI, 55-59.
- Maj. Rawlinson, XIV a, 197-199 ; XVII b, 251-254.
- Col. Reid, XV, 477-481.
- Lieut. P. A. Reynolds, IV, 83-99.
- Archd. Robinson, I, 7-13, 94-104, 257-269, 342-350.
- W. Robinson, XIV b, 1-46.
- Col. Sabine, XIII b, 106-116.
- H. Schlagintweit, XX, 332-356.
- R. Schlagintweit, XX, 332-356 ; XXIII, 140-152, 229-231 ; XIX, 79-88.
- Rev. B. Schmid, IV, 121-127 ; V, 133-158.
- Capt. J. F. Smith, IX, 373-286, 311-312.
- G. Smith, XVII. 1-21, 21-56, 81-84.
- Prof. P. Smith, XXI, 309-327.
- H. G. Smith, XXII, 139-142.
- Lieut. R. B. Smith, VIII, 305-326.



- R. B. Smyth, IX, 287-309.
- J. A. R. Stevenson, II, 255-262; V, 17-46; VII, 89-103.
- J. H. M. Stewart, XXI, 295-297.
- Capt. W. G. Stoll, XXII, 52-67.
- Lieut. col., col. W. H. Sykes, VI, 344-374; XII, 371-374; XV, 201-202.
- J. Tawse, XVIII, 270-272.
- Capt. C. Taylor, VI, 301-302; VII, 470-476.
- T. G. Taylor, I, 164-165; II, 165-166; III, 59-61; IV, 47-56; V, 212-213, 306-308, 313-314; VI, 60-68, 220-224; IX, 135-146, 221-272, 376-390; X, 437-439; XI, 393-394; XIV a, 183-186.
- Rev. W. Taylor, VI, 142-157, 176-220; VII, 1-51, 277-378; VIII, 1-86, 215-305; IX, 1-52, 313-376, 452; X, 1-42, 388-432; XI, 86-125; XIII a, 1-56, 57-115; XIII b, 36-47; XIV a, 1-66; XIV b, 78-97, 112-159, XV, 173-190; XVI, 55-101, 104-146 XXII, 67-70, 94-100, 325-336.
- Theroo Canacasaby mudalliar XVII b, 113-114,
- E. G. Thomas, XXI, 248-264.
- J. F. Thomas, IX, 53-78, 206-220.
- R. D. Thomson, V, 157-178.
- Dr. Fr. Tiedemann, VII, 187-192.
- W. Tinning, V, 347-352.
- J. Traill, V, 340-346.
- W. Traill, XVII b, 166-170.
- A. Turnbull Christie, II, 41-70; IV, 185-193.
- Capt. G. Underwood, V, 31-32, 306-308, 432; VI, 303; VII, 381-387, 117-122; VIII, 347.
- V...., XVIII, 283-290.
- Venketrow, I, 15-24.
- Lieut. J. Vertue, XXI, 264-294.
- R. W...., V, 330-339; VI, 163-175.
- J. Walhouse, XX, 53-66.
- Col. A. Walker, XV, 219-301; XVI, 1-33, 173-178, 179-181, 182-235; XXIII b, 149-152.
- Ph. W. Wall, XX, 279-304; XVIII, 256-269.
- N. Wallich, V, 347-352, 352-362.
- Capt. Ward; V, 280-289, 433; VI, 280-294.
- J. Warden, XIV a, 67-76.

M. Wayne, XX, 121-122. 280-294, 469-473; VII, 142-  
Prof. Whewell, VI, 248-250. 143, 269, 478; VII, 142-143.  
Rob. Wight, II, 70-86, 138- 269, 478; VIII, 210; XI,  
146, 380-391; III, 26-32, 372-386; IX, 121-135; XII,  
32-35, 64-96; IV, 57-66; 43-54, 254-261.  
V, 1-15, 15-23, 39-43, 290- H. Wilson, VI, 142-157, 176-  
300, 309-313, 340-346, 352- 220.  
362; VI, 71-74, 79-111, B. W. Wright, I, 104-111.

---

**Analytical Synopsis of the 542 forms of the  
Verb in St Marks Gospel as translated by  
Jean de Leizarraga, 1571.**

(Suite)

ba CEQVIAGV. 1. Ind : prés : pl : r. s. adr : masc :  
v. i. transitif *iaquin*.

12. 14. . . . , ba CEQUIAGV. . . . , NOUS sçauons  
CEQVIÉN. 9. Ind : imp. : S. 3<sup>e</sup> r. i. pl. aux :  
(cf. : *Zayen* Luc. 1. 55. et Dartayet (*Manuel*, 1876,  
p. 27 & 74).

6. 34. . . . : eta HAS *cequién* anhitz gauçaren IRACAS-  
TEN. . . . : & commença à leur enseigner plusieurs  
choses.

6. 50. . . . : baina bertan MINÇA *cequién*, . . . : mais in-  
continent il parla à eux,

8. 14. Eta ogui HARTZERA *discipuluey* AHANZ *ce-  
quién* : Or il (*sic*) auoyent oublié à prendre des  
pains,

9. 4. Guero AGUER *cequién* Elias Moysesequin,  
(L. rend *ils* par *discipuluey*. Hautin a mis Elies)  
Puis ils virent Elie avec Moyse

10. 32. . . . Eta HARTURIC bèrriz hamabiac, HAS *ce-  
quien*. . . . ERRAITEN : . . . , & Iesus ayant derechef  
pris les douze, commença à leur dire

12. 1. Guero HAS *cequién* comparationez ERRAITEN,  
Puis il commença à leur dire par similitudes,

14. 52. Baina hura, VTZIRIC mihissea, BILLUZGOR-

RIRIC ITZUR *cequién*. Mais iceluy laissant son lin-  
ceul s'enfuit, d'eux tout nud.

16. 12... AGUER *cequién* berce formatan, ..., il se  
monstra en autre formes, à deux

16. 14... hamequey AGUER *cequién*,... il se mons-  
tra aux onze,

CEQUIO'N. 9. Ind: imp: s. 3<sup>e</sup>, r. i. s. aux :

2. 14... Eta IAIQUIRIC IARREIQUI *cequión*... Lequel  
se leua & le suyuit.

3. 7... : eta IARREIQUI *cequión* gendetze handia  
Galileatic eta Iudeatic. (Hautin a imprimé iarre-  
qui)... : & grande multitude le suiuit de Galilee  
& de Iudee,

5. 2..., bertan aitzinera ETHOR *cequión* thumbeta-  
ric..., incontinent vint au deuant de luy des  
monumens (Hautin a mis ber à la fin de la  
ligne).

5. 6... eta GUR *cequión* :..., & s'enclina deuant  
luy :

6. 25... Eta bertan SARTHURIC AFFECTIONATUQUI  
Reguegana, ESCA *cequión*, Et incontinent estant  
entree avec grande affection le Roy, luy fit re-  
queste,

8. 32..., eta HAS *cequión*, REPROTCHATZEN. ..., & le  
commença à tancer.

14. 54. Eta Pierris vrrundanic IARREIQUI *cequion*.  
Sacrificadore subiranoaren sala barnerano : Et  
Pierre le suiuoit de loin iusques dedans, en la  
cour du souuerain Sacrificateur,

15. 43..., eta ESCA *cequión* Iesusen gorputza-  
ren, ..., & luy demanda le corps de Iesus.

16, 9... , AGUER *cequión* lehenic Maria Magdale-  
nari, ... il s'apparut premierement à Marie Mag-  
daleine,

CEQVIZQVIO'N. 1. Ind : imp : pl : 3<sup>o</sup>, r. i. s.  
aux :

5. 17. Orduan *hec* HAS *cequizquión* othoitz EGUITEN  
... Adonc ils commencerent à le prier

CEQVISTEN. 1. Ind. : imp : pl : 3<sup>o</sup> r. i. pl. : aux :  
6. 33... , eta AITZIN *cequisten* hæy... , & y vindrent  
deuant qu'eux,

CERAUCALA. 1. l. q. *ceraucan* avec élision du *n*  
devant *la* participial.

1. 40... , othoitz EGUITEN *ceraucala*, ... & luy di-  
sant,

CERAUCAN. 7. Ind : imp : s. 3<sup>o</sup>. r. s. r. i. s. aux :  
act :

5. 8. (Ecen ERRAITEN *ceraucan*, (Car il luy disoit,

5. 10. Eta othoitz handi EGUITEN *çeraucan*, (*sic.* Le  
*ç* devant *e* et *i* ne se trouve qu'ici, je crois. dans  
*Testamentu Berria.*) Et le prioit fort

5. 23. Eta othoitz handi EGUITEN *ceraucan*, Et le  
prioit fort,

6. 18. Ecen ERRAITEN *ceraucan* Ioannesec Herodesi,  
Car Iean disoit à Herode,

6. 20... , eta ohore EKARTEN *ceraucan* : ... & l'auoit  
en reuerence :

7. 26... ) eta othoitz EGUITEN *ceraucan*... ) & elle  
prioit

14. 72... Pierris Iesusec ERRAN *ceraucan* hitzaz,  
... à Pierre de la parole que Iesus luy auoit  
dite,

CERAUCATELA. 1. I. q. *ceraucaten* avec la participial et élision du *n* final.

9. 10... , elkarri galde EGUITEN *ceraucate*la, ... : s'enquerans entre eux.

CERAUCATEN. 5. Ind : imp : pl : 3<sup>e</sup> r. s. r. i. s. aux : act : (en 9, 13, le *n* final est le pronom relatif *que*)

6. 56... , eta othoitz EGUITEN *ceraucaten*... : & le prioient

9. 13... , eta hari EGUIN NAHI *ceraucaten* gucia, (*n* rel : acc :) ... (& luy... tout ce que ils ont voulu)

14. 65... Eta officieréc cihor vkaldi EMAITEN *ceraucaten*... Et les officiers luy bailloyent des coups de leurs verges.

15. 19... , eta BELHAURICATURIC reuerentia EGUITEN *ceraucaten* ... : & se mettans à genoux, lui faisoient la reuerence.

15. 31. Halaber Sacrificadore principalec-ere escarnioz elkarri ERRAITEN *ceraucaten* Scribequin. Semblablement aussi les principaux Sacrificateurs se moquant disoyent les vns aux autres avec les Scribes,

CERAVELA. 2, I. q : *cerauen* avec la participial & conjonctif et élision du *n*.

12. 28... , eta IKUSSIRIC ecen vngui IHARDETSI *cerauela*, ... , & sçachant qu'il leur auoit bien respondu (L. traduit *voyant*),

13. 5... , IHARDESTEN *cerauela*... leur respondant

CERAUEN. 16. Ind : imp : s. 3<sup>e</sup> r. s. r. i. pl : aux : act :

2. 2... : eta DECLARATZEN *cerauen* hitza... : & il leur annonçoit la parole.
2. 26... ciradeney-ere EMAN *cerauen*?... en donna aussi à ceux qui estoient
4. 2. Eta IRACASTEN *cerauen* comparationez anhitz gauça, eta ERRAITEN *cerauen* bere doctrinán, Et leur enseignoit beaucoup de choses par similitudes, & leur disoit en sa doctrine.
4. 33. Eta anhitz hunelaco comparationez TRACTATZEN *cerauen* hitza, Ainsi par plusieurs telles similitudes il leur traittoit de la parole.
6. 4. Eta ERRAITEN *cerauen* Iesusec, Adonc' Iesus leur disoit,
6. 10. Eta ERRAITEN *cerauen*, Il leur disoit aussi,
7. 9. ERRAITEN *cerauen* halaber, Il leur dit aussi,
9. 1. ERRAITEN *cerauen* halaber, Il leur disoit aussi,
12. 38. Eta ERRAITEN *cerauen* bere doctrinán, Dauantage il leur disoit en sa doctrine,
14. 16... ERRAN *cerauen* beçala. (*n* conjonctif fondu avec le *n* final ordinaire)... comme il leur auoit dit,
14. 44. Eta EMAN *cerauen*... elkarren artean (Hautin a mis une virgule après *cerauen*) Or celui..., leur auoit baillé signe entr'eux,
15. 6. Eta bestan LARGATZEN OHI *cerauen* presonerbat,... Or leur relaschoit-il à la feste vn prisonnier,
15. 8... , bethiere EGUIN *okan cerauen* beçala. (*n* conj :)... comme il auoit tousiours fait
15. 9. Eta Pilatec IHARDETSI *cerauen*, Pilate leur respondit,

15. 14. Eta Pilatec ERRAITEN *cerauen*, Adonc Pilate leur dit,  
CERAVENEAN. 2. 1. q. *cerauen*, *n* rel : décl : temporel, *e* euph : (*nean* = *quand*).
6. 21... , Herodesec bere sor eguneco banqueta EGUITEN *cerauenean* princiey eta capitainey eta Galileaco principaley : qu'Herode faisoit le festin du iour de sa natiuité aux princes capitaines & principaux de Galilee :
6. 22 CEUDENEY atseguin EGUN *cerauenean*, .. & qu'elle eut pleu à Herode, & aussi à ceux qui estoyent
- CERAVNSALA. 1. Ind: imp: s. 3° r. s. r. i. s. avec *la* participial et élision du *n* final. v. i. act: *erauntsi*,
5. 5... , eta bere buruäri harriz CERAUNSA ... , & se frappant de pierres.
- baCERAVNSATEN. 1. Ind: imp: pl: 3° r. s. r. i. s. v. i. act: *erauntsi*.
15. 19. Eta bacERAUNSATEN haren buruäri canabera batez, eta... Et frappoyent son chef d'un roseau, &
- CERAVTZAN. 1. Ind: imp : s. 3°. r. pl. r. i. s. aux: act:
5. 20... cein gauça handiac EGUIN *cerautzan* Iesu-sec: ... combien grandes choses Iesus luy auoit faites:
- CERAVTZATEN. 1. Ind: imp: pl: 3° r. pl: r. i. s. aux: act:
1. 32. Eta arratsean, iguzqui SARTZEAN, EKARTEN *cerautzaten* ... guciac eta DEMONIATUAC, Le soir



venu, comme le soleil se couchoit, on luy amena tous... & les demoniaques.

CERAVZTEN. 1. Ind: imp: s. 3<sup>e</sup> r. pl: aux: act:

4. 34... : baina appartean bere discipuluey

DECLARATZEN *cerauzten* gauça guciac... : mais à part il declaroit tout à ses disciples.

CETZALA. 1. I. q. *cetzan* avec chute du *n* avant la participial, ou conjonctif.

7. 30... , eta alabá ohe gainean CETZALA... , & sa fille couchee sur le lict.

CETZAN. 4. Ind: imp: s. 3<sup>e</sup> v. i. intr: etzan. En 2, 4 & 5, 40 le *n* final devient le pronom relatif = où.

1. 30. Eta Simonen ama-guinharreba CETZAN helgaitzarequin: (Hautin a séparé hel & gaitzarequin:) Or la belle mere de Simon estoit couchee ayant la fieure:

2. 4... paralyticoa CETZAN ohea (*n* rel = *auquel*...) le lict auquel le paralitique estoit couché.

4. 38. Eta hura vnciaren guibelego aldean CETZAN LO bururdi baten gainean : (ici *cetzan* sert d'auxiliaire avec *lo*) Or estoit-il en la poupe, dormant sur vn oreillier :

5. 40.. nescatchá CETZAN lekura. (*n* rel = *où*, dans lequel) où la fillette gisoit.

CEUDELA. 4. I q. *ceuden* avec la participial & chute du *n*.

3. 31... : eta lekorean CEUDELA... : & estans dehors

14. 18. Eta hec mahainean IARRIC *ceudela*, Et comme ils estoient assis à table,

15. 40... vrrundanic BEHA CEUDELA, ... qui regardoyent de loin :

16. 14. Azquenic, elkarrequin IARRIRIC CEUDELA  
Finalement... estans ensemble,  
CEVDEN. 6. Ind: imp: pl: 3<sup>e</sup> verbe irr: intr. *egon*  
(En 1, 32 & 3, 34 le *n* final est le relatif *qui*.)
1. 22. Eta SPANTATURIC *ceuden* haren doctrináz, Et  
s'estonnoyent de sa doctrine:
1. 32... gueziqui *ceuden* guciac (*n* rel: nomi-  
natif)... tous ceux qui auoyent quelque mal
3. 4... baina hec ICHILIC CEUDEN...? Mais ils se  
taisoient.
3. 34... haren ingufuán IARRIRIC CEUDEN discipu-  
luetara, (*n* rel: nom:)... à l'environ les dis-  
ciples qui estoyent assis à l'entour de luy:
5. 40 Eta irriz CEUDEN harçaz: Et ils se rioyent de  
luy:
15. 47. Eta Maria Magdalena eta Maria Ioselen  
*ama*, BEHA CEUDEN... Et Marie Magdaleine &  
Marie *mere* de Ioses regardoyent
- CEVDENAC. 1. I. q. *ceuden*, *n* rel: décl: acc: régime  
de *citзан*. (*nac* = ceux qui)
5. 38... eta nigarrez CEUDENAC,.... & ceux qui  
ploroyent
- CEVDENACGATIC. 1. I. q. *ceudenac* avec *gatic* =  
*pour*,
6. 26. Eta Reguec haguitz TRISTETURIC, cinagatic  
eta harequin mahainean IARRIRIC CEUDENACGATIC.  
Et le Roy estant fort marri, ..., à cause du  
iurement & de ceux qui estoyent assis à table  
avec luy.
- CEVDENETARIC. 1. I. q. *ceuden*, *n* rel: décl: part:  
défini (*netaric* = de ceux qui)

- 11.5. Eta han CEUDENETARIC batzuc... Et aucuns de ceux qui estoient là  
CEVDENEY. 1. I. q. *ceuden*, rel: nom: décl: dat: (*ney* = à ceux qui.)
6. 22... eta Herodesi eta harequin mahainean IARRIRIC CEUDENEY..., & qu'elle... à Herode, & aussi à ceux qui estoient assis ensemble à table,
- CEVNÇALA. 2. Ind: imp: pl: 3<sup>e</sup> avec chute de *n* final devant *la* participial accusatif. v. i. passif *etzan*, auxiliaire de *lo*.
- 14.37... LO CEVNÇALA: ... dormans
- 14.40... berriz LO CEVNÇALA: ... derechef dormans.
- CIEÇAN. 2. Ind: imp: s. 3<sup>e</sup> r. s. adr: masc: aux: act:
12. 20...: eta lehenac HAR *cieçán* emazte, ...: dont le premier print femme,
12. 21. Eta bigarrenac HAR *cieçán* hura, Et le second la print,
- CIEÇATEAN. 1. Ind: imp: pl: 3<sup>e</sup> r. s. adr: masc: aux: act:
12. 22. Eta HAR *cieçateán* hura çazpiéc, Les sept donc le prindrent,
- CIECÉN . 4. Ind: imp: pl: 3<sup>e</sup> r. s. r. i. pl: aux: act:
2. 16... ERRAN *ciecén* haren discipuluey, ..., disoyent à ses disciples,
5. 16... ERRAN *ciecén* hæy, ..., leur raconterent
11. 5... ERRAN *ciecén*, ... leur dirent
11. 6. Eta hec ERRAN *ciecén*, Ils dirent

Ici nous voyons les deux *ciécén* sans même une différence d'accent pour les distinguer. Basque is not the only language that has awkward homonyms. In the gospel of S. Luke we find 17 of them. Il y en a plusieurs en Basque moderne. Voyez Dartayet (*Manuel*, 1893.) Does not *aint* in vulgar English mean *am not, is not, are not, have not, has not*? *Est* and *sis* in Latin have each a double meaning, namely *is & eats, thou mayest be & if thou wilt*, respectively.

CIECÉN. 59. Ind: imp: s. 3<sup>e</sup> r. s. r. i. pl : aux: act.

1. 17. (Hautin a mis 27) Eta ERRAN *ciecen* Iesu-sec, Adonc Iesus leur dit,
2. 8... ERRAN *ciécén* haren,..., leur dit,
2. 25. Eta harc ERRAN *ciécén*, Mais il leur dit,
2. 27. GUERO ERRAN *ciécén*: Puis il leur disoit,
3. 9. Eta ERRAN *ciécén* bere discipuluey... Et il dit à ses disciples
3. 17... (eta hæy icen EMAN *ciécén* Boanerges... (ausquels il donna nom Boanerges,
3. 23. Eta hec beregana DEITHURIC, ERRAN *ciécén* comparationez, (Hautin a mis com à la fin de la ligne.) Mais luy ayant appelez à soy, leur dit par similitudes,
3. 33. Orduan IHARDETS *ciécén*, Adonc il leur respondit,
4. 9. Orduan ERRAN *ciécén*, Adonc il leur dit,
4. 11. Eta ERRAN *ciécén*, Et il leur dit,
4. 13. Eta ERRAN *ciécén*, Puis il leur dit,
4. 21. ERRAN *ciécén* halaber, Il leur disoit aussi.

4. 24. Guehiago ERRAN *ciecén*, D'auantage il leur dit,
4. 35. Eta ERRAN *ciecén* egun hartan, Ce iour-la ..., il leur dit,
4. 40. Eta ERREN *ciecén*, (Hautin a omis la virgule.) Puis il leur dit,
5. 13. Eta PERMETTI *ciecén* bertan Iesusec. Et Iesus incontinent leur permit:
- 6.7...: eta EMAN *ciecén* bothere spiritu satsuén gainean..., & leur donna puissance sur les esprits immondes.
- 6.31. Eta ERRAN *ciecén*, Et il leur dit,
6. 37...ERRAN *ciecén*,... leur dit.
- 6.50..., ERRAN *ciecén*,..., & leur dit,
7. 6... ERRAN *ciecén*,... leur dit,
7. 14. Guero DEITHURIC populu gucia beregana, ERRAN *ciecén*, Puis ayant appelé à soy tout le peuple,
8. 1..., eta ERRAN *ciecen*, ..., & leur dit,
- 8.9..., guero EMAN *ciecén* congit...: puis les renuoya.
8. 17..., ERRAN *ciecén*... leur dit,
- 8.21. Eta ERRAN *ciecén*, Dont il leur dit,
8. 34. Guero populua beregana DEITHURIC bere discipuluequin, ERRAN *ciecén*, Puis ayant appelé le peuple à soy avec ses disciples, leur dit, (Hautin a mis di à la fin de la ligne.)
9. 12... ERRAN *ciecen*,... leur dit,
9. 29. Eta ERRAN *ciecén*, Il leur dit,
9. 35..., eta ERRAN *ciecén*,..., & leur dit,
9. 36..., eta hura bessotara HARTURIC, ERRAN *cie-*

*cén*,... : & apres l'auoir prins entre ses bras.  
leur dit.

10. 5... ERRAN *ciécén*,... leur dit,

10. 11. Eta *harc* ERRAN, *ciécén*, Et il leur dit,

10. 14... eta ERRAN *ciécén*,..., & leur dit,

10. 24... ERRAN *ciécén*, Haourrac, ... leur dit.

Enfans

10. 36. Eta *harc* ERRAN *ciécén*, Et il leur dit,

10. 38. Eta *Iesusec* ERRAN *ciécén*, Et *Iesus* leur dit,

10. 39... Eta *Iesusec* ERRAN *ciécén*, ... Et *Iesus* leur dit,

11. 2. Eta ERRAN *ciécén*, Et leur dit,

11. 22... ERRAN *ciécén*,... leur dit,

11. 29... ERRAN *ciécén*,... leur dit,

12. 1... , eta *ALOCA ciécén* *laborariey*,... : apres la loa à des laboureurs,

12. 5. Eta *berriz bercebat* *IGOR ciécén*, Et encores en enuoya vn autre,

12. 15. Eta *harc* *ÈÇAGUTURIC hayén hypocrisiá*.  
ERRAN *ciécén*, *Iceluy scachant* leur *hypocrisie*.  
leur dit,

12. 17... ERRAN *ciécén*,... leur dit,

12. 24... ERRAN *ciécén*,... leur dit,

12. 43. *Orduan bere discipuluac beregana* *DEITHURIC* ERRAN *ciécén*, *Lors appelant à soy ses disciples*, leur dit,

14. 13... , eta ERRAN *ciécén*,... & leur dit,

14. 20... ERRAN *ciécén*, leur dit,

14. 22... : eta *EMAN ciécén*,... : puis leur en donna,

14. 23... , gratiàc RENDATURIC, EMAN *ciecén* :... il rendit graces, & la leur donna :
14. 48... ERRAN *ciecén*,..., & leur dit,
15. 12... , berriz ERRAN *ciecén*,... leur dit derechef (Hautin a mis ci à la fin de la ligne).
15. 15. Pilatec bada populuaeren gogara EGUIN NAHIZ, LARGA *ciecen* Barabbas, eta Iesus AÇOTATURIC LIURA *ciecén*. Pilate donc voulant contenter le peuple, leur relascha Barrabas : & apres auoir fouëtté Iesus il lé leur liura,
16. 10. Harc IOANIC CONTA *ciecén*, Et elle se partit, & l'annonça à ceux
16. 13... CONTA *ciecen* bercéy :..., l'annoncerent aux autres :
16. 14... , eta REPROTCHA *ciecén* hayén incredulitatea, eta bihotz gogortassuna :..., & leur reprocha leur incredulité, & dureté de cœur : (H. a mis ha à la fin d'une ligne.)
16. 15. Eta ERRAN *cieçén*, Et leur dit,
- CIEÇON. 40. Ind : imp : s. 3<sup>o</sup> r. s. r. i. s. aux : act :
1. 41... , eta ERRAN *cieçón*..., & luy dit,
1. 44. Eta ERRAN *cieçón*, Et luy dit,
2. 5. Orduan Iesusec hayén fedea IKUSSIRIC, ERRAN *cieçón* paralyticoari, Et Iesus ayant veu leur foy dit au paralytique
2. 14... , eta ERRAN *cieçón*. ..., & luy dit,
4. 39... , eta ERRAN *cieçón*, itsassoari..., & dit à la mer,
5. 19... , aitzitic-ERRAN *cieçón*,..., ains luy dit,
5. 33... , eta ERRAN *cieçón* eguia gucia.... & luy dit toute la verité.

5. 34. Eta harc ERRAN *cieçón*, Et il luy dit,
6. 23. Eta cin EGUIN *cieçón* : Et luy iura,
6. 64 Eta harc ILKIRIC ERRAN *cieçón* bere amari.  
Elle estant sortie dit à sa mere,
6. 27... : harc bada IOANIC EDEQUI *cieçón* buruã  
presoindeguiã..., lequel s'y en alla, & le decapita en la prison.
6. 28..., eta EMAN *cieçón* hura nescatchari, eta  
nescachác EMAN *cieçón* bere amari. ..., & la  
donna à la fille, & la fille la donna à sa mere.
7. 27. Eta Iesusec ERRAN *cieçón*, Mais Iesus luy  
dit,
7. 28..., eta ERRAN *cieçón*..., & luy dit,
7. 29., Orduan ERRAN *cieçón*, Alors il luy dit,
7. 34..., eta ERRAN *cieçón* Ephphata, ... & luy dit,  
Hephphathah,
8. 25..., Eta *berris* goiti BEHA ERACI *cieçón* : ... &  
luy fit *derechef* leuer la veuë :
9. 23. Eta Iesusec ERRAN *cieçón*, Et Iesus luy dit,
9. 38. Eta IHARDETS' *cieçón* Ioannesec, Adonc lean  
print la parole, & dit,
10. 18. Eta Iesusec ERRAN *cieçon* . Iesus luy dit,
10. 20.... ERRAN *cieçon*, Magistruã, ... luy dit,  
Maistre, (Hautin n'a pas mis la virgule après  
*cieçon*.)
10. 21..., eta ERRAN *cieçón*, ..., & luy dit,
10. 51... ERRAN *cieçón* Iesuséc, ... luy dit,
10. 52. Eta Iesusec ERRAN *cieçón*, Et Iesus luy  
dit,
11. 14... ERRAN *cieçón* ficotzeari, Hemendic harát  
luy dit, Que plus à iamais



11. 21. Orduan ORHOITURIC Pierrisec ERRAN *cieçón*,  
Alors Pierre s'estant souenu luy dit,
12. 29. Eta Iesusec IHARDETS *cieçón*. Iesus luy  
respondit,
12. 34..., ERRAN *cieçón*,..., luy dit,
12. 32. Orduan ERRAN *cieçón* Scriba harc,... Et le  
Scribe luy dit :
13. 1..., ERRAN *cieçón* bere discipuluetarie batec,  
..., vn de ses disciples luy dit,
13. 2..., ERRAN *cieçón*, ...luy dit,
14. 29. Eta Pierrisec ERRAN *cieçón*, Et Pierre luy  
dit,
14. 45..., eta pot EGUIN *cieçón*... : & le baisa.
14. 47..., eta EDEQUI *cieçón* beharria..., & luy  
couppa l'aureille.
14. 61..., eta ERRAN *cieçón*, ..., & luy dit,
14. 62. Eta Iesusec ERRAN *cieçón*, Et Iesus luy  
dit,
15. 2... ERRAN *cieçón*... luy dit,
15. 36..., eta spongiabat BETHERIC vinagrez; eta  
ECCARRIRIC canabera baten inguruan, EMAN *cieçón*  
EDATERA..., & emplit vne esponge de vin-aigre,  
& la mit à l'entour d'un roseau, & luy en bailla  
à boire :
15. 45. Eta *gauçá* EÇAGUTURIC Centeneraganic,  
EMAN *cieçón* gorputza Iosephi. Ce qu'ayant co-  
gnu du Centenier, il donna le corps à Ioseph.
- CIEÇOTEN, 23. Ind : imp : pl : 3<sup>e</sup> r. s. r. i. s.  
aux : act :
1. 37..., ERRAN *cieçoten*, ..., ils luy disent,

2. 24. Eta Phariseuéc ERRAN *cieçoten*, Horrá'.  
Donc les Pharisiens luy dirent, Regarde,
3. 32... , eta *hec* ERRAN *cieçoten*, Huná'.... : on luy dit donques, Voila
5. 12. Eta othoitz EGUIN *cieçoten* deabru*hec* guciéc,  
Et tous ces diables le prioient,
5. 31. Eta ERRAN *cieçoten* bere discipuluéc, Ses disciples luy dirent,
6. 30... , eta CONTA *cieçoten*... gucia... , & luy raconterent tout
8. 4. Eta IHARDETS *cieçoten* bere discipuluéc, Et ses disciples lui répondirent,
8. 20... ? Eta *hec* ERRAN *cieçoten*, Çazpi... ? Ils luy dirent, Sept.
8. 22... : eta PRESENTA *cieçoten* itsubat,... & là on luy presenta vn aueugle,
10. 37. Eta *hec* ERRAN *cieçoten*, Ils dirent,
10. 39. Eta *hec* ERRAN *cieçoten*, Bay. Ils luy dirent, nous le pouuons. (L. traduit *Si.*)
11. 28. Eta ERRAN *cieçoten* , Et luy dirent,
11. 33... ERRAN *cieçoten* Iesusi,... , dirent à Iesus,
12. 4... eta harri vkaldiz HAUTS *cieçoten* buruã.  
...& luy iettans des pierres, luy froisserent la teste,
12. 16. Eta *hec* PRESENTA *cieçoten* : ... ? Eta *hec* ERRAN *cieçoten*, Cesarena. Et ils luy presenterent : ... ? Ils luy dirent, De Cesar.

1. Les exclamations *horra* et *huna* ne sont probablement que les pronoms démonstratifs *cela* et *ceci*. Les anciens Basques ont été, je crois très laconiques, indiquant souvent leurs pensées à l'aide des mains par des gestes.

14. 11... , eta PROMETTA *cieçoten* diru EMAITERA . . ,  
& luy promirent donner argent :
14. 12... , ERRAN *cieçoten* bere discipuluéc, . . . , ses  
disciples luy dirent,
14. 70... ERRAN *cieçoten* Pierrisi, . . . , dirent à  
Pierre,
15. 1... , eta LIURA *cieçoten* Pilati. . . . , & le li-  
urèrent à Pilate.
15. 17, eta inguru EÇAR *cieçoten buruan* elhorri  
PLEGATUZCO' coroabat, . . . , & luy mirent à l'en-  
tour *de la teste* vne couronne d'espines qu'ils  
auoyent pliee.
15. 20... , ERAUNZ *cieçoten* escarlatazcoa, . . . , ils le  
deuestirent de la pourpre,
15. 23. Guero EMAN *cieçoten* EDATERA mahatsarno  
myrrharequin NAHASTECA, Puis luy donnerent à  
boire du vin avec myrrhe : (L. traduit *meslé*.)
- CIEDIA'N. 2. Ind. imp : s. 3<sup>e</sup> adr : masc : aux :  
cf. saint Luc ; XX, 32. Inchauspe dit « *ciedian*  
est la forme particulière de Liçarrague pour  
rendre le parfait de l'indicatif ».
12. 21... , eta HIL *ciedián*, . . . & mourut,
12. 22... : gucietaco azquenenic HIL *ciedián* emaz-  
tea-ere... La femme aussi mourut la derniere  
de tous.
- CIETZÉN. 3. Ind : imp : s. 3<sup>e</sup> r. pl : r. i. pl :  
aux: act :

1. A remarquer *plegatusco*. Cf. 3 lignes plus bas *escarlataz-  
coa*, et saint Luc 5. 29 *ccudenexco* = de gens qui estoyent, et 16.  
17 *discipulusco* = de (ses) disciples. *zco* est la terminaison ad-  
jectivale indiquant la consistance.

6. 41... : eta EMAN *cietzén* bere discipuluey,... :  
eta bi arrainac PARTI *cietzén* guciey.... & les  
bailla à ses disciples,... : & departit les deux  
poissons à tous.
8. 6... , eta EMAN *cietzen* bere discipuluey,... , & les  
bailla à ses disciples,  
CIETZOTEN. 2. Ind : imp : pl : 3<sup>e</sup> r. pl. : r. i. s.  
aux : act :
10. 13. Orduan PRESENTA *cietzoten* haourtcho *batzu*.  
Alors on luy presenta des petits enfans
11. 7... , eta EÇAR *cietzoten* berén abillamenduac  
gainean..., & mirent leurs vestemens sur ice-  
luy,
- CIHARDVCATELA. 2. 1. q. *ciharducaten* avec  
chute du *n* avant *la* participial & conjonctif.
2. 8. Eta bertan EÇAGUTURIC Iesusec bere spirituaz.  
ecen hala CIHARDVCATELA berac baithan, Et incon-  
tinent Iesus ayant cognu de son Esprit, qu'ils  
disputoyent ainsi en eux-mesmes
9. 14... , eta Scribéc hequin CIHARDVCATELA. & des  
Scribes debatans avec eux.
- baCIHARDVCATEN. 2. Ind : pl : 3<sup>e</sup> r. s v. i. a.  
*iharduki*.
8. 16. Eta baciHARDVCATEN elkarren contra, Dont  
ils eurent propos entr'eux,
11. 31. Eta baciHARDVCATEN elkarren artean, Or ils  
disputoyent entr'eux,
- CIOACELA. 1. 1, q. *cioacen* avec chute du *n* avant  
*la* participial.
- 2.23... haren discipuluac bidean CIOACELA... ....  
ses disciples en cheminant

CIOACENÉC. 1. I. g. *cioacen* avec *n* rel : décl :  
nom : pl : actif ; ind : imp : pl : 3<sup>e</sup> verbe irr : int :  
*ioan*.

11. 9. Eta aitzinean CIOACENÉC, Et ceux qui al-  
loyent deuant,

CIOC. 1. Ind : prés s. 3<sup>e</sup> r. s. adr : masc: verbe  
irr : tr : *erran*. M. l'abbé Inchauspe dans une  
note du 19 octobre 1897 me dit que *cioc* est « sy-  
nonyme de *dioc* même aujourd'hui... en Soule. »

14. 14... : Magistruac cioc, ..., Le maistre dit,

CIOELA. 24. I. q. *cioen* avec chute du *n* avant *la*  
participial.

1. 7... , CIOELA, ..., disant,

1. 11... , CIOELA, ..., disant,

1. 15. Eta CIOELA, Et disant,

1. 24. CIOELA, Ah, Disant

1. 25... , CIOELA, disant,

3. 33... , CIOELA, ... disant,

5. 9... CIOELA, ..., disant,

5. 23... , CIOELA, ..., disant,

6. 25... , CIOELA, ..., disant,

8. 15... , CIOELA, ..., disant,

8. 26... , CIOELA... , disant,

8. 33... , CIOELA, disant,

9. 7... , CIOELA, ... qui disoit

9. 38... , CIOELA... , & dit,

10. 33. CIOELA, (Hautin a mis *Cioela*.) *Disant*,

12. 6... , CIOELA, ... disant,

12. 26... , CIOELA, ..., disant,

14. 44... , CIOELA, ..., disant,

14. 60... , CIOELA, ... , disant,

14. 68... , CIOELA, ... , disant,  
14. 71... , CIOELA... , ... , *disant*,  
15. 4... , CIOELA, ... : disant,  
15. 9... , CIOELA, ... , disant,  
15. 36... , CIOELA, ... : disant,  
CIOEN. 1. Ind : imp : s. 3<sup>e</sup> r. s. v. i. tr : *erran*.  
4. 30. Guero CIOEN, ... Puis il disoit,  
CIOITELA. 15. I. q. *cioiten* avec *la* participial  
causant la chute du *n*.  
1. 27... , CIOITELA, ... , disans,  
3. 11... , CIOITELA, .. , disans,  
5. 12... , CIOITELA, ... , disans,  
5. 35... , CIOITELA, ... , disans,  
6. 2... , CIOITELA, Nondic huni gauça hauc? ....  
disans, D'où viennent ces choses à cestui-ci?  
7. 37, et 8. 16... , CIOITELA, ... , disans,  
10. 26... , bere artean CIOITELA, ... : disant entr'eux.  
11. 9... , CIOITELA, ... : disans  
11. 31... , CIOITELA, disans, (H. a mis *cioite* à la  
fin de la ligne.)  
12. 18... , CIOITELA, ... , disans,  
13. 4. CIOITELA, *Disans* (Hautin a mis *cioitela*.)  
14. 57... , CIOITELA, ... , disans,  
15. 18... , CIOITELA (Hautin a mis *cioitela*) ... , *en*  
*disant*,  
15. 29... , eta CIOITELA, ... , & disans,  
CIOITEN. 4. Ind : imp : pl : 3<sup>e</sup> r. s. v. i. tran : *erran*.  
6. 15. Bercéc CIOITEN, ... : eta bercéc *cioiten*, ...  
Les autres disoyent, ... Et les autres disoyent.  
14. 2. Eta *cioiten*, ez bestán, Et disoyent, Non point  
durant la feste,

15. 35... , *ciöiten*, ... , disoyent,  
CLOSTÉLA. 2. I. q. *ciosten* avec chute du *n* avant  
*la* participial.
8. 27... , *ciostela* , ... leurs disant,  
11. 17... , *ciostéla* ... , en leur disant,  
CIOSTEN. 2. Ind : imp : s. 3° r. s. r. i. pl : v. i.  
act : *erran*.
7. 20. *Ciosten bada*, Il leur disoit donc,  
9. 31... , eta CIOSTEN, ... , & leur disoit,  
CIOTELE. 1. I. q. *ciöitela*. C'est peut-être une  
faute de l'impression.
9. 11... , CIOTELE, disans,  
CIOTSALA. 2. Ind : imp : s. 3° r. s. r. i. s. avec  
chute du *n* avant *la* participial. v. i. tr : *erran*.
1. 40... , eta hari BELHAURICATURIC CIOTSALA, ... à  
genoux, & luy disant,  
9. 25... , CIOTSALA, ... , luy disant,  
CIOTSATELE. 1. Ind : imp : pl : 3° r. s. r. i. s.  
avec chute du *n* avant *la* participial v. i. transitif  
*erran*.
10. 49... , CIOTSATELE. ... , luy disant, (pour  
*disans*,)  
CIRADELE. 6. I. q. *ciraden* avec chute du *n* devant  
*la* participial, auxil :
9. 9. Eta hec menditic IAUSTEN *ciradela*, Et comme  
ils descendoyent de la montagne,  
10. 32... IGAITEN *ciradela* Ierusalemra : ... ,  
montans en Ierusalem,  
11. 20. Eta goicean aldetic IRAGAITEN *ciradela* Et le  
matin comme ils passoyent aupres du figuier,

14. 18..., eta ALHA *ciradela*, Et comme.... & mangeoyent,
14. 22. Eta hec ALHA *ciradela*, Et comme ils mangeoyent,
16. 12..., camporat PARTITZEN *ciradela*. . . ., qui estoyent en chemin pour aller aux champs.
- CIRADEN. 32. Ind: imp: pl: 3<sup>e</sup> verbe subst: & aux: (Dans 5 cas le *n* final est le pronom relatif *qui*, nom: pl:)
1. 5. . . . : eta BATHEYATZEN *ciraden* guciac haren-ganic Iordaneco fluuioan, . . . , & estoyent tous baptizez par luy au fleuve de Iordain,
1. 16..., (ecen pescadore GIRADEN)... (car ils estoyent pescheurs)
1. 34.... erharçun diuersez ERI *ciraden* guciac: (*n* rel: nomin:) . . . tous ceux qui estoyent malades de diuerses maladies:
1. 45..., eta ETHORTEN *ciraden* harengana alde guciataric. . . . : & de toutes parts on venoit à luy.
2. 6. Eta Scribetaric batzu CIRADEN han IARRIAC, Or aucuns des Scribes estoyent là assis,
2. 15..., ecén anhitz CIRADEN... : car il y en auoit beaucoup
3. 10... afflictionetan CIRADEN guciac (*n* rel: nom:) tous ceux qui estoyent affligez
3. 22. Eta Ierusalemetic IAUTSI *ican ciraden* Scribéc (*n* rel: nom:) Et les Scribes qui estoyent descendus de Ierusalem,
4. 36... : baina berce vncitchoac-ere bacIRADEN harequin. . . ! Or y auoit-il aussi d'autres petites nasselles avec luy.



4. 37... , eta bagac SARTZEN *ciraden* vncira, ... ,  
tellement que les ondes se iettoyent en la  
nasselle,
5. 13... (eta BACIRADEN bi millaren inguruä) ...  
(or il y en auoit-il enuiron deux mille,)
6. 3... ? Eta SCANDALIZATZEN *ciraden* hartan. ... ?  
Et estoyent scandalizez de luy.
6. 31... : ecen anhitz CIRADEN... : car il y auoit  
beaucoup
6. 34... : ecen ardi artzain gabeac beçala CIRADEN :  
... : car ils estoyent comme brebis n'ayans  
point de berger :
6. 44... CIRADEN borz milla guiçonon inguruä.  
... estoyent enuiron cinq mille hommes.
6. 56... guciac SENDATZEN *ciraden*. ... tous...  
estoyent guaris.
7. 1. eta Ierusalemetic ETHORRI *içan ciraden* Scriba  
batzu. (*n* rel : nom :) ... & aucuns des Scribes  
qui estoyent venus de Ierusalem,
8. 9... CIRADEN laur' millarem inguruä, ... es-  
toyent enuiron quatre mille :
9. 4... , eta MINÇO *ciraden* Iesusequin. ... parlans  
auec Iesus.
9. 6... : ecen ICITUAC *ciraden*. ... : car ils estoyent  
espouuantez.
9. 32... , eta BELDUR *ciraden* haren INTERROGATZERA.  
... , & craignoyent de l'interroguer.
10. 32. Eta CIRADEN bidean... , eta SPANTATZEN *ci-*

1. On prononce toujours le *r* final de *laur* à Itsassou, mais on écrit *lau*.

- raden*, eta... *ciraden* BELDUR. Or estoyent-ils en chemin, ... : & s'estonnoyent, & ... craignoyent,
12. 12. AYHER *ciraden* bada haren HATZAMAITERA. ..., baina populuaren BELDUR *ciraden* : Dont ils tascherent à l'empoigner, mais ils craignirent le peuple :
14. 4. Eta CIRADEN batzu... Dont aucuns furent
14. 40... : ecen *hayén* beguiac CARGATUAC CIRADEN. ... : car les yeux estoyent chargez,
15. 25. CIRADEN bada hirur orenac... Or estoit-il trois heures
15. 40. Eta BACIRADEN emazteac-ere... Il y auoit aussi des femmes
16. 8... : ecen BELDUR *ciraden*. ... : car elles craignoyent.
16. 20... IARREQUITEN *ciraden* signoéz. (*n* rel : nom :) par les signes qui s'ensuyoyent.
- CIRADENAC. 4. I. q. *ciraden* avec *n* rel : décl : nom : passif et acc : pl : (*nac* = ceux qui)
1. 36... eta harequin CIRADENAC. ..., & les autres qui estoyent avec luy. (L. omet les autres.)
2. 25... eta harequin CIRADENAC? ... & ceux qui estoyent avec luy?
5. 40..., eta harequin CIRADENAC, ..., & ceux qui estoyent avec luy,
6. 31... ETHORTEN eta IOAITEN *ciradenac* : ... d'allans & de venans,
- CIRADENEAN. 7. I. q. *ciraden*, *n* rel : décl : temp : (*nean* = quand)

6. 53. Eta berce aldera IRAGAN *ciradenean*, Et quand ils furent passez outre,
6. 54. Eta vncitic ILKI *ciradenean*, Et comme ils furent sortis de la nasselle,
11. 1. Eta Ierusalemra, Bethphage eta Bethania Oliuatzetaco mendi aldecoetara HURBILTZEN *ciradenean*, (H. a mis men à la fin de la ligne.) Et comme ils s'approchoyent de Ierusalem, enuiron Bethphage & Bethanic vers le mont des oliuiers;
11. 12. Eta biharamunean ILKI *içan ciradenean* Bethaniatic, (H. a mis Be à la fin d'une ligne.) Et le lendemain quand ils furent partis de Bethanie,
15. 20. Guero harçaz TRUFFATU *ciradenean*, Apres qu'ils se furent moquez de luy,
15. 33. Baina sey orenac CIRADENEAN, Mais quand il fut six heures,
16. 13. Eta hec ITZULI *ciradenean*... Lesquels estans retournez,
- CIRADENÉC. 5. I. q. *ciradenac* mais nom : pl : actif. (*nec = ceux qui*)
4. 10... haren inguruän hamabiequin CIRADENÉC, comparationeaz. ... qui estoyent entour luy avec les douze, ... de la similitude.
11. 9..., eta IARREIQUITEN *ciradenéc*, ..., & ceux qui suiuyent,
14. 70. Eta appurbaten buruän berriz han CIRADENÉC... Et derechef vn peu apres, ceux qui estoyent là
15. 29. Eta IRAGAITEN *ciradenéc*... Et ceux qui passoyent

15. 32... Harequin CRUCIFICATU *içan ciradenec-ere*  
... Et ceux, qui estoyent crucifiez avec luy,

CIRADENÉN. 1. C'est le génitif de *ciradenac*. aux:  
(*nén = de ceux qui*)

11. 15... SALTZEN eta EROSTEN ARI *ciradenén* cam-  
pora EGOIZTEN, (H. a mis ero à la fin de la ligne.  
... à ietter hors ceux qui vendoyent & achetoient  
au temple,

CIRADENETARIC. 3. C'est le partitif défini de *ci-  
radenac* (*netaric = d'entre ceux qui*).

3. 8... : eta Tyreco eta Sydoneco inguruëtan HA-  
BITATZEN *ciradenetaric* gendetze handi, (H. a mis  
han à la fin d'une ligne.) ... Et grande multitude  
de ceux qui habitoyent à l'environ de Tyr & de  
Sidon

14. 47. Eta han CIRADENETARIC cembeitec, ezpatà  
IDOQUIRIC..., Et quelqu'un de ceux qui estoyent  
là, tira son glaiue,

15. 35. Eta han CIRADENETARIC batzuc... Et aucuns  
de ceux qui estoyent là

CIRADENEY. 3. C'est le datif déterminé de *ciradenac*  
(*ney = à ceux qui*)

2. 26..., eta *nola* harequin CIRADENEY-ere... :  
aussi à ceux qui estoyent avec luy?

14. 69... han CIRADENEY ERRAITEN, ... à dire à ceux  
qui estoyent là,

16. 10..., Iesusequin *içan ciradeney*, (H. a mis ci  
à la fin de la ligne.) ... à ceux qui auoyent esté  
avec luy:

CIRADENI. 1. C'est le datif indéterminé de *cira-*

*denac*, aux : (*ni* = à (*deux*) *qui*, sans déterminer qui étaient les deux.)

16. 12. Guero gauça hauén ondoan hetaric bi IOAITEN *ciradeni*... Puis après ces choses, ..., à deux d'entr'eux, qui estoyent en chemin

IRADENIC. 1. C'est le partitif indéterminé de *ciradenac*, aux : Ici le partitif a la force d'un participe et *ciradenic* signifie ayant été, qualifiant le nom :

15. 41... : eta anhitz berce *emazte* harequin batean Ierusalemra IGAN *içan ciradenic*. ... : & plusieurs autres lesquelles estoyent montees ensemble avec luy en Ierusalem.

IROËN. 1. Pot : imp : s. 3<sup>e</sup> r. s. aux : act :

5. 3..., eta cadenaz-ere nehorc ECIN ESTECA *ci-roen*. ..., & nul ne le pouuoit lier. **non pas** mesme de chaines :

IROITENAREN. 1. Pot : imp : pl : 3<sup>e</sup> r. s. aux : act : *n* rel : accusatif décl : au génitif déterminé dépendant de *araura* = à la mesure de. (*naren* = de celui que)

4. 33..., ENÇUN AHAL *ciroitenaren araura*..., selon qu'ils pouuoient ouyr.

ITECEN. 52. Ind : imp : pl : 3<sup>e</sup> aux :

1. 27. Eta SPANTA *citecen guciac*. Et tous s'en estoient.

1. 29. Eta bertan synagogatic ILKIRIC, ETHOR *citecen* Simonen eta Andriuen etchera lacquesequin eta Ioannesequin. Et tantost se partans de la synagogue, ils vindrent avec Iaques & Iean en la maison de Simon & d'André.

2. 3. Orduan ETHOR *citecen batzu harengana*,  
(Hautina mis *herengana*.) Adonc *aucuns* vindrent  
à luy;
2. 23...; eta HAS *citecen haren* discipuluac... bu-  
ruca IDOQUITEN. ..., ses disciples en chemi-  
nant se prindrent à arracher des espics.
3. 8. ..., ETHOR *citecen harengana*. ... vindrent  
à luy,
3. 13... : eta ETHOR *citecen harengana*. ... : & ils  
vindrent à luy,
3. 20. Eta ETHOR *citecen etchera* : ... Puis vindrent  
en la maison :
3. 21... ILKI *citecen* ..., ils sortirent
4. 4...; eta ETHOR *citecen ceruco choriac*, ..., &  
les oiseaux du ciel vindrent
4. 7...; eta elhorriac HANDI *citecen*, ... : & les es-  
pines monterent, (L. traduit *grandirent*.)
4. 41. Eta ICI *citecen icidura handiz* : Et ils crai-  
gnirent de grande crainte,
5. 1. Eta ETHOR *citecen itsassoaren berce aldera*.  
Et arriuèrent de la la mer
5. 13... Eta ILKIRIC spiritu satsuac SAR *citecen*  
vrdetara...) eta ITHO *citecen itsassoan*. ... : adonc  
ces esprits immondes estans sortis, entrerent  
és pourcèaux :
5. 14... : Orduan ILKI *citecen* ... : lors sortirent
5. 15... : eta ICI *citecen*. ... : & eurent crainte.
5. 35... ETHOR *citecen batzu synagogaco princi-  
palarenetic*, ..., *aucuns* viennent de chez le  
principal de la synagogue,  
Ici *arenetic* est analysable ainsi *tic* = *ex, e* liaison

euphonique, *aren* = *illius* avec *casà*, *domo*, *domu* sous-entendu. On sait, que du possessif *en* on a formé un nom indépendant signifiant *le chez*, *la casa de*, e. g. *Echeberri-en* = de Maison-neuve; *Echeberri-ena* = (la maison) de Maison-neuve. Et en certains dialectes, peut-être par l'influence de *enea* = *le mien*, *la mienne*, *ena* est devenu *enea* = *illa casa de*.

5. 42... : *eta spantamendu handiz SPANTA citecen*. (H. a mis *spanta* à la fin de la ligne.) ... Dont ils furent estonnez d'un grand estonnement.
6. 29. *Eta hori ENÇUNIC haren discipuluac ETHOR citecen*, Ses disciples ayans ouy *le fait*, vindrent.
6. 30. *Eta BIL citecen Apostoluac Iesusgana*, Apres les Apostres se rassemblerent vers Iesus.
6. 32. *IOAN citecen bada leku desertu batetara vn-cian appart*: ... Ainsi ils s'en allerent en vn lieu reculé à part en vne nasselle.
6. 33... , *eta BIL citecen harengana*. ... , & s'amasserent vers luy.
6. 40. *Eta IAR citecen arencaz, ehuná, eta berroguey eta hamarná*. Et il s'assirent par rangees, par centeines & cinquanteines.
6. 42... , *eta RESSASIA citecen*. ... , & furent rassa siez.
6. 50... , *eta TRUBLA citecen*: ... , et furent troublez:
6. 53... , *ETHOR citecen Genesarethco lurrera*, ... , ils vindrent en la contree de Gennezareth,
6. 55... , *HAS citecen ohetan erien EKARTEN*, ... , & se prindrent à luy apporter çà & là en des lects ceux qui auoyent mal, (L. omet çà & là.)

7. 1. Orduan BIL *citecen* harengana Phariseuac,  
Or les Pharisieus & ..., s'assemblerent vers  
luy.
7. 2. ..., ARRANGURA *citecen*. ...) ils en firent  
complainte.
7. 35. Eta bertan IREQUI *citecen* haren beharriac.  
Et incontinent ses aureilles furent ouuertes.
8. 8..., eta RESSASIA *citecen*: ..., & furent ras-  
sasiez:
8. 11. Eta ETHOR *citecen* Phariseuac, eta HAS *cite-  
cen* harequin IHARDUQUITEN, Et les Pharisieus  
vindrent, & se prindrent à disputer avec luy.
8. 27. Eta Iesus eta haren discipuluac, *handic*  
ILKIRIC ETHOR *citecen* ... Et Iesus & ses dis-  
ciples estans partis *de là*, vindrent
9. 3. Eta haren abillamenduac ARGUI *citecen*, eta  
haguitz CHURIT elhurra beçala, Et ses veste-  
ments deuidrent reluisans & fort blancs comme  
neige,
9. 34. Eta hec ICHIL *citecen*: Et ils se teurent:
10. 24. Eta discipuluac SPANTA *citecen* hitz hauçaz.  
Et les disciples s'estonnerent de ces paroles.
10. 26. Baina hec are SPANTAGO *citecen*, Dont iceux  
s'estonnerent encore plus:
10. 41. Eta *hori* ENÇUNIC hamarrac HAS *citecen* FAS-  
CHATZEN Iacquesez eta Ioannesez. Quoy oyans les  
dix *autres*, ils commencerent à se courroucer de  
laques et de lean.
11. 4. PARTI *citecen* bada, Ils se partirent donc
11. 27. ..., ETHOR *citecen* harengana Sacrificadore  
principalac, eta scribâc, (*sic*) eta Ancianoac.



(Hautin a omis ce point. Il a mis Sa à la fin de la ligne.) . . . , les principaux Sacrificateurs, & les Scribes & les Anciens vindrent à luy.

12. 12. . . . : eta hura VTZIRIC IOAN *citecen*. . . . : parquoy le laissans, s'en allerent.

12. 18. Orduan ETHOR *citecen* harengana Sadduceuac, Adonc les Sadduciens (...) vindrent à luy,

14. 11. Eta hec *hori* ENÇUNIC ALEGUERA *citecen*, Lesquels l'ayans ouy, s'esiourent,

14. 16. PARTI *citecen* bada haren discipuluac, eta ETHOR *citecen* hirira: Ainsi ses disciples se partirent, & vindrent en la ville,

14. 19. Eta hec HAS *citecen* TRISTETZEN : eta hari ERRAITEN bata bercearen ondoan, Lors ils se prindrent à se contrister, & luy dirent l'vn apres l'autre,

14. 26. Eta canticoa ERRANIC IOAN *citecen* Oliuatzetaco mendirát. Et apres qu'ils eurent dit le cantique, il (*sic*) s'en allerent en la montagne des Oliuiers.

14. 53. . . . : eta BIL *citecen* harequin Sacrificadore principal guciac, . . . : avec lequel tous les principaux Sacrificateurs, . . . s'assemblerent.

14. 65. Eta HAS *citecen* batzu haren contra thu EGVITEN : eta haren beguithartearen ESTALTZEN, eta haren BUFFETATZEN : eta hari ERRAITEN, Et aucuns se prindrent à cracher contre luy, et couvrir sa face, & luy bailler des buffes : & lui disoyent,

15. 18. Eta HAS *citecen* haren SALUTATZEN, Et se prindrent à le saluer,

16. 5. . . . : eta ici *citecen*. (Hautin a omis ce point.)  
. . . . , & s'espouuanterent.

CITIAGV. 1. Ind: prés: pl: 1<sup>e</sup>. r. s. adr: masc:  
: aux: act:

10. 28. . . . , guc vtzi *citiagu* gauça guciac, . . . , voici,  
nous auons tout delaissé.

CITIAT. 1. Ind: prés: s. 1<sup>e</sup> r. pl: adr: masc:  
aux: act:

10. 20. . . . , horiac guciac BEGUIRATU *citiat* neure  
: gatzetassunetic. . . . , i'ay gardé toutes ces  
choses dés ma ieunesse.

CITVA'N. 1. Ind: imp: s. 3<sup>e</sup>. r. pl: adr: masc:  
verbe poss:

12. 20. CITUÁN bada çazpi anaye: (i) Or il y auoit  
sept freres: (A remarquer que L. n'écrit pas  
*baciraden* ici. Il pense en *erdara*.)

CITVELA. 1. I. q. *cituen* aux: act: avec chute du *n*  
avant *la* conjonctif.

3. 22. . . . , eta deabruén princearen partez deabruac  
campora EGOIZTEN *cituela*. . . . , & iette hors les  
diables de par le prince des diables. (L. traduit  
qu'il iettoit.)

CITVEN. 14. Ind: imp: s. 3<sup>e</sup>. r. pl: verbe poss: &  
aux: act: (En 11, 6 le *n* final est conjonctif gou-  
verné par *beçala*).

1. 22. . . . , ecen IRACASTEN *cituen*. car il les ense-  
gnoit.

1. 39. . . . : eta deabruac campora EGOIZTEN *cituen*.  
. . . . : & iettoit hors les diables.

2. 13. . . . , eta IRACASTEN *cituen* hec. . . . , & les  
enseignoit.

2. 26... : eta propositioneco oguiac IAN' *okan cituen*, ..., & mangea les pains de proposition,
3. 8..., ENÇUNIG cein gauça handiac EGUITEN *cituen* ..., ayans ouy les grandes choses qu'il faisoit.
3. 12. Baina harc haguitz MEHATCHATZEN *cituen*, ... Mais il les tançoit fort,
6. 6..., eta INGURATZEN *cituen* burguac inguru, ..., & tournoyot à l'entour des villages
6. 48... : eta NAHI *cituen* hec IRAGAN. (de ce mot vient *iragaitza* comme *emaitza* de *eman*.) ..., & les vouloit passer.
8. 25..., eta IKUSTEN *cituen* vrrundanic-ere claroqui guciac. ... : alors il voyoit tous de loin clairement.
9. 31. Ecen IRACASTEN *cituen* bere discipuluac, Car il enseignoit ses disciples,
10. 1... : eta OHI beçala berriz IRACASTEN *cituen*. (H. a mis ber à la fin de la ligne.) ..., & derechef les enseignoit comme il auoit accoustumé.
10. 6. Baina creatione HATSETIC, arra eta emea EGUIN *cituen* laincoac. Mais du commencement de la creation, Dieu les fit masle & femelle.
10. 22... : ecen on handiac CITUEN. ... : car il auoit beaucoup de biens.
11. 6..., Iesusec MANATU *cituen* beçala: (*n* conj : devant *beçala*.) ... comme Iesus leur auoit commandé :

1. En dialecte Aezcoan *ian* devient *shan*, en Guipuzcoan *han* aspiré.

CITVENAC. 1. q. *cituen*, aux : act : *n* rel : accus :  
décl : accus : régime de *citzan* (*nac* = *ceux que*.)  
3. 13... NAHI *cituenac* : ... ceux qu'il voulut :

CITVENEAN. 2. 1. q. *cituen*, aux : act : avec *n* rel :  
décl : temporel. (*nean* = *quand*.)

6. 41. Eta borz oguiac eta bi arrainac HARTU *citue-  
nean*, Et quand il eut prins les cinq pains & les  
deux poissons,

6. 46. Eta hec IGORRI *citueanean*, Et quand il les  
eut renuoyez, (L'original porte *ils*.)

CITVENIC. 2. 1. q. *cituen* aux : act : *n* rel : décl :  
partitif indéterminé en apposition avec le nominatif  
& l'accusatif.

9. 7... hodeybat hec ESTALI *cituenic* : (nom :)  
Et vne nuee vint qui les encombra :

9. 38... cembeit hire icenean deabruac campora  
EGOIZTEN *cituenic*, (acc.)... , quelqu'un qui iettoit  
les diables hors

CITVZTELA. 5. 1. q. *cituzten* aux : act : avec chute  
du *n* devant *la* participial : qualifiant l'accusatif et  
le nominatif.

1. 5 ... , bere bekatuac CONFESSATZEN *cituztela*.  
... , confessans leurs pechez.

1. 16 ... , sareac itsassora EGOIZTEN *cituztela*  
... iettans leurs filez en la mer :

1. 19 ... , hec-ere vncian bere sareac ADOBATZEN  
*cituztela*. ... , qui racoustroynt leurs filez en la  
nacelle.

12. 5. ... : eta anhitz berkeric, batzu CEHATZEN eta  
berceac HILTZEN *cituztela*. ... , & plusieurs autres

desquels ils blessèrent les vns, & occirent les autres.

15. 29... bere buruac HIGUITZEN *cituztela*, (H. a mis bu à la fin d'une ligne.) ..., hochans leurs testes,

CITVZTEN. 8. Ind : imp : pl 3<sup>e</sup> r. pl : verbe poss : & aux : act : (en 9, 9 le *n* final traduit le pronom *que* acc : pl :)

3. 11 ..., haren aitzinera bere buruac EGOIZTEN *cituztén*, ..., se prosternoient contre luy,

6. 13 ..., eta SENDATZEN *cituzten*. ..., & les guarrissoient.

6. 56 ..., placetan EÇARTEN *cituzten* eriac, ..., ils mettoient les malades és marchez :

8. 6 ... : eta PRESENTATU *cituzten* populuaren aitzinean. ... : & ils les presenterent deuant le peuple.

8. 7. BACITUZTEN halaber arrain guti batzu, Ils auoyent aussi quelque peu de petits poissons : (L. omit *petits*.)

9. 9 ... IKUSSI *cituzten* gauçac, (ici le *n* final de *cituzten* joue le rôle du pronom relatif *que* accusatif pluriel.)

... ce qu'ils auoyent veu,

10. 13 ... : baina discipuluéc MEHATCHATZEN *cituzten*,

... : mais les disciples tançoient ceux

11. 8 ... : eta bercéc adarrac EBAQUITEN *cituzten* arboretaric eta bidean HEDATZEN. ... : les autres couppoyent des rameaux des arbres, & les espandoient par le chemin.

CITVZTENAC. 1. I. q. *cituzten*, *n* rel : nom : décl:  
accus : pl : régime de *cituzten*. (*nac* = *ceux qui*.)

10. 13... hec PRESENTATZEN *cituztenac*.

... ceux qui les amenoyent.

CITVZTENÉC. 1. I. q. *citutzen*, *n*. rel : décl : nom :  
pl : act. (*néc* = *ceux, qui*.)

5. 14. Eta vrdeac BAZCATZEN *cituztenéc*

Et ceux qui paissoyent les pourceaux,

CITZAN. 40. Ind : imp : s. 3<sup>e</sup>. pl : aux : act :

1. 10. ..., IKUS *citzan* ceruäc ERDIRATZEN, eta Spiritu saindua vssò columbat beçala haren gainera IAUSTEN. ..., il vid les cieux se fendre, & le saint Esprit comme vne colombe descendant sur luy.

1. 16... IKUS *citzan* Simon eta Andriu haren anayea, ..., il vid Simon & Andre son frere

1. 19. Eta handie aitzinachiago IOANIC, IKUS *citzan* Iacques Zebedeoren *semea* eta Ioannes haren anayea, Et de la passant vn peu plus outre, il vid Iacques fils de Zebedee, & Iean son frère,

1. 20. Eta bertan DEI *citzan* hec : ... Et incontinent les appela :

1. 13 ... ; eta *harc* CERBITZA *citzan*. ..., & elle les seruit.

1. 34. eta SENDA *citzan*... guciac : ... Et il guarit tous

3. 13 ..., eta DEI *citzan* beregana NAHI *cituenac* : ..., & appel à soy ceux qu'il voulut :

3. 14. Eta ORDENA *citzan* hamabi harrequin İÇATECO, eta PREDICATZERA İGORTECO : ... Et en or-

- donna douze pour estre avec luy, & pour les enuoyer prescher,
5. 38 ... eta IKUS *citzan* tumultoa, eta nigarrez CEUDENAC, ..., & void le tumulte, & ceux qui ploroyent
5. 40 ... : baina hanc guciac IDOQUIRIC campora, HAR *citzan* nescatcharen aità eta amá, ... : mais les ayant iettez tous dehors, il prend le pere & la mere de la fillette,
6. 7. Orduan DEI *citzan* hamabiac, Adonc il appela les douze,
6. 8. Eta MANA *citzan* ... Et leur commanda
6. 33. Baina IKUS *citzan* populuac IOAITEN, Mais le peuple les vid en aller,
6. 39. Orduan MANA *citzan*, Adonc il leur commanda
6. 41 ..., beguiac cerurat ALTCHATURIC, gratiac RENDA *citzan*, eta HAUTS *citzan* oguiac : ..., regardant vers le ciel, il rendit graces, & rompit les pains,
6. 45. Guero bertan bere discipuluac SAR ERACI *citzan* vncira, eta aitzinean IOAN ERACI *itassoaren* berce aldera Bethsaida alderat, Incontinent apres cela il fit monter ses disciples en la nasselle, & aller deuant luy outre *la mer* vers Bethsaida,
7. 33. Eta hura gendetzetic appart HARTURIC, *ecar citzan* bere erhiac haren beharrietan : ... Et l'ayant tiré à part de la multitude, il mit ses doigts es aureilles d'iceluy :
7. 36. Eta MANA *citzan*..., Et il leur commanda

8. 1... , DEI *citzan* beregana Iesusec bere discipuluac, ... , Iesus appela à soy ses disciples,
8. 5. Eta INTERROGA *citzan*, Lors il leur demanda,
8. 6... : eta, HARTURIC çazpi oguiac, gratiâc RENDATU eta, HAUTS *citzan*, ... : & print les sept pains, & apres auoir rendu graces, il les rompit,
8. 15. Eta MANA *citzan*, Et il leur commanda,
8. 25. Guero berriz EÇAR *citzan* escuac haren beguién gainean, Et apres il mit derechef les mains sur les yeux d'iceluy,
8. 27... : eta bidean INTERROGA *citzan* bere discipuluac,  
... : & sur le chemin il interroga ses disciples
8. 30. Orduan DEBETA *citzan* mehatchurequin... Et il leur defendit avec menaces
9. 2. Eta sey egunen buruän HAR *citzan* Pierris. eta lacques eta Ioannes, eta ERAMAN *citzan* mendi gora batetara appart hec berac', (H. a mis men à la fin de la ligné.) Et le sixieme iour apres, Iesus print Pierre, & Iaques & Iean, et les mena seuls à part sur vne haute montagne,
9. 9 ... , MANA *citzan*, ... , il leur commanda
9. 16. Orduan INTERROGA *citzan* Scriba hec, Lors il interroga les Scribes, (L. traduit ces.
9. 33... , INTERROGA *citzan*... , il les interroga,
9. 35... , DEI *citzan* hamabiac, ... il appela les douze,

1. *Bera* en Basque exprime *et solus* et *ipse*. Vous entendrez de la bouche d'un Basque qui n'est pas très fort en Français « je n'irai pas moi-même », Mais il veut dire *seul*, sans *compagnon*.



10. 16. Eta hec bessotara HARTURIC, escuac hayén gainean EÇARRIRIC, BENEDICA *citzan*. Et apres les auoir prins entre ses bras, mettant ses mains sur eux, il les benit.
11. 1...., IGOR *citzan* bere discipuluetaric biga,..., il enuoya deux de ses disciples,
11. 15...., eta cambiadoren mahainac, eta vsso columba satzalen cadirác ITZUL *citzan*..., & renuersa les tables des changeurs : & les selles de ceux qui vendoyent des pigeons.
12. 42. Eta ETHORRIRIC *emazte* alhargun paubre batec EMAN *citzan* bi peça chipi, Et vne poure vefue vint, laquelle y mit deux fort petites pieces,
14. 13. Orduan IGOR *citzan* bere discipuluetaric biga, Adonc il enuoya deux de ses disciples,
14. 37...., eta ERIDEN *citzan*..., & les trouua dormans :
- 14.40. Guero ITZVLIRIC ERIDEN *citzan* berriz... Et estant retourné, il les trouua derechef
16. 8... : ecen ikarac eta iciapenec HAR *citzan* : (H. a mis ci à la fin de la ligne.) ... : car tremblement & frayeur les auoit saisies :
- CITZATEN. 10. Ind : imp : pl : 3<sup>e</sup> r. pl : aux : act :
3. 31... IGOR *citzen* batzu harengana, haren DEITZERA... enuoyerent *aucuns* vers luy pour l'appeler.
5. 14...., eta EKAR *citzen* berriac hirira eta campocoetara : ..., & en porterent les nouvelles en la ville & par les villages :

8. 8... : eta *ALCHA citzaten* çathi *SOBERATUETARIC* çazpi sasquitara... & emportèrent du residu des piéces *de pain* sept corbeilles.
11. 6..., eta *IOAITERA VTZI citzaten*... : & *ceux-la* les laisserent aller.
11. 8. Eta *anhitzec* berén *abillamenduac* *HEDA citzaten* bidean : Et plusieurs estendoyent leurs vestemens par le chemin :
12. 13. Guero *IGOR citzaten* *harengana* *Phariseuetaric* eta *Herodianoetaric* batzu, *Aprés* ils luy enuoyent aucuns des *Pharisiens* & des *Herodiens*,
14. 46. Orduan hec *EÇAR citzaten* bere *escuacharen* *gainean*, Adonc ils mirent les mains sur luy,
15. 24..., *PARTI citzaten* haren *abillamenduac*,... ils departirent ses vestemens,
15. 27. Eta *harequin* *CRUCIFICA citzaten* bi *gaich-taguin*: Ils crucifierent aussi avec luy deux brigands:
- 16.1..., *Maria* *Magdelenac* eta *Maria* *Iacquesen amac*, eta *Salomec* *EROS citzaten* *vnguentu aromaticoac*, (*H.a* mis *aroma* à la fin de la ligne.) ... , *Marie* *Magdaleine*, & *Marie* *mere* de *Iaques*, & *Salomé*, acheterent des *onguens aromatiques*,
- ÇOAZTE. 5. Impératif pl: 2<sup>e</sup> v. i. int: *ioan*.
- 6.38...? ÇOAZTE...? allez
11. 2..., ÇOAZTE... *burgura*:....Allez en ce vilage
- 14.13..., ÇOAZTE *hirira*,..., Allez en la ville,

16. 7. Baina ÇOAZTE. Mais allez,  
16. 15. . . . , ÇOAZTE mundu orotara, . . . , Allez par  
tout le monde,  
ÇVE. 7. Imp: pl: 2° r. s. aux: act:  
9. 19. . . ? EKARÇue hura enegana. . . ? Amenez-le  
moy.  
11. 3. . . ? ERRAÇue ecen. . . ? dites que  
13. 18. Othoitz EGUIÇue bada. . . Priez doncques  
13. 29. . . , IAQUIÇue. . . , sçachez  
13. 33. . . eta othoitz EGUIÇue, . . . , & priez:  
14. 38. . . , eta othoitz EGUIÇue, . . , & priez,  
14. 41 . . , Lo EGUIÇue gaurguero', . . . Dormez  
d'ici en auant.

1. *Gaur* qui rend *ici* dans le sens de *ce moment*, signifie dans quelques dialectes *cette nuit*, dans les autres *ce jour d'hui*. Ça fait penser qu'il ne soit qu'une ancienne forme de *haur*, *hau* = ceci. *Gaur* signifiant cette nuit pourrait être une contraction de *gau-haur* = *nuit-cette*. *Gau* = *nuit* devient *gab* quand il est suivi de l'article défini. Il est peut-être le même mot que *gabe* = *sans*. La nuit est le temps *sans soleil*. Le mot *egun* = *jour* paraît être parent de *ekia*, *eguskia* = *le soleil*. cf. *garren guren*, la terminaison ordinale des numéros, et *gon* pour *hon* en Navarrais.

---

## CORRIGENDA DANS LE TÔME XXXI

---

- p. 274, 4<sup>e</sup> ligne d'en bas ajoutez après *harengana*,..., grand peuple s'assembla à luy,
- p. 276, 3<sup>e</sup> ligne d'en bas EGUINIC
- p. 281, 4<sup>e</sup> ligne, après aux : ajoutez (*na* = lequel), 1<sup>re</sup> ligne de la note lisez *et par guero*,
- p. 282, lignes 7<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> lisez CELA, l. 17. Supprimez la ponctuation après *lasterca* l. 20, ajoutez (L. traduit « qu'il estoit mort »). l. 26, lisez *c'estoit*
- p. 283, l. 19 mettez... avant *la pierre*
- p. 287, l. 7 lisez *loannesen* l. 7 d'en bas lisez *est*
- p. 289, l. 13, ajoutez (L. traduit *la nasselle*.)
- p. 290, l. 14 après *partitif* insérez *participial* (*nic* = *un, quelque, ou quelqu'un qui*) l. 17 après *montant* insérez &
- p. 291, l. 15 après *Jaquija*, insérez »
- p. 292, l. 13, supprimez le point après *veritable* l. 15, lisez *benit?* l. 18, lisez *séparez* l. 19, lisez *baÇABILAN* : & après *elkarrequin* insérez l. 11 *Galilee* : l. 21, lisez *Phariseuén* sans point. l. 22, biffez tout. l. 27, ajoutez l. 12 *demandans* l. 30 *PRESENTATU*, l. 28 biffez l. 12 *demandans* et ce qui suit l. 29 biffez *sentatu*.
- p. 293, l. 9 lisez l. 29, l. 10, lisez *Mayo* l. 14 *séparez* *baga* et *egotiari* l. 17 lisez *anything at all, and naked* (and) l. 19 mettez l'accent aigu sur l'o en *guiçôn* l. 20, lisez l. 24. ajoutez

- p. 294, l. 4 lisez *seruiteur* l. 9 lisez *auoir*  
p. 295 l. 2 lisez *écusson*. La note finale sur cette page est tellement pleine de fautes d'impression qu'il faut la répéter.

Pierre Hautin, en imprimant l'Évangile de saint Marc, a omis le trait, à la fin d'une ligne, dans les versets suivants, après les fragments de mots que voici :

- Ch. I. v. 24 ba 27 bai 30 hel 35 iai  
II. 1 Caperna 3 ékar 17 bai 18 dis 19 gen 21  
ga 26 Abi 27 guïçonaga  
III. 8 han 23 com 35 voron  
IV. 8 ce 15 *rece* 17 ber 20 du 32 ha  
V. 2 ber 42 spanta  
VIII. 30 ne 31 ce & prin 34 di 35 gal  
IX. 2 men 16 di 18 cam 42 lu 43 di 49 sacri  
50 Au  
X. Sommaire *se* 1 ber 14 enega 17 here 20  
Ma 23 Ia  
XI. 1 men 4 bi 12 Be 14 secu 15 ero 27 Sa 30  
guïço 31 cioite  
XII. 24 ezpaitaquiz  
XIV. 63 arro  
XV. 1 prin & Scri 4 hi 12 ci 29 bu 34 Ie 40  
Magda 44 hu  
XVI. Sommaire *min* 1 aroma 2 ethor 7 Ga 8 ci  
9 Ma 10 ci 14 ha 16 salua 20 gu

E. S. DODGSON.

## BIBLIOGRAPHIE

---

Émile SOLDI. *La Langue sacrée*, la cosmoglyphie, le mystère de la création. — Paris, A. Heymann, 1897. Gr. in.-8°, (vj)-xvi-677 p., nombreuses figures.

Ce magnifique volume s'annonce comme le premier d'une série qui doit en comprendre huit autres traitant successivement de « Voyage dans l'autre monde ; la céramique », « l'architecture », « l'architecture : tombeaux et temples » ; « armes et costumes : le culte, transformation des signes sacrés en ornements », « l'anthropomorphisme : sculpture et polychromie », — ces cinq divisions comprenant les 500 signes de la langue sacrée, — puis « l'écriture : transformation des signes sacrés en signes déterminatifs, syllabiques et alphabétiques », « langues, gestes, traditions », « ethnographie : origine de la première famille humaine, dates, conclusions, lois », « préface, appendice, dictionnaire de la langue sacrée ».

Dans ce premier traité, il n'est parlé que de la vie : constitution des êtres vivants par l'attraction, énergie et intelligence, corps, âme, feu, soleil. Pour l'auteur, tout est symbole, depuis le moindre ornement du costume des paysans jusqu'aux dessins les plus com-

pliqués des plus grands artistes ; et tous ces symboles révèlent une langue sacrée dont les signes, observables sur toute la terre, enseignent irréfutablement l'unité de l'espèce humaine, unité d'origine, d'intelligence, de science, de religion, d'écriture. Les hiéroglyphes ne sont qu'une transformation secondaire de cette langue sacrée. Le signe pour ainsi dire fondamental serait la croix en T, simplification du signe de l'instrument qui produit le feu, c'est-à-dire le foret avec sa corde.

Je ne puis suivre l'auteur dans le développement ni même dans l'exposé, un peu nuageux et subtil, de sa théorie. Nul doute que l'écriture n'ait son origine dans le dessin, mais la convention y intervient aussitôt, et nous constatons que si le dessin primitif était le même, la forme abrégée et sa valeur syllabique ou littérale ont été très variées. De ce qu'un Australien s'il savait dessiner, un Chinois, un Mexicain, représenteraient le soleil ou la lune par un cercle avec un point central ou avec des rayons, s'ensuivrait-il que leur mentalité, leurs mœurs, leurs croyances, leurs langages seraient les mêmes ? Pas du tout ; cela prouverait uniquement que les uns et les autres voient et observent avec exactitude. D'ailleurs, pour m'exprimer d'une façon plus précise, le dessin est un langage subjectif, tandis que l'écriture est un langage objectif.

Quant à l'unité de l'espèce humaine, c'est une pure hypothèse, une chimère que rien ne justifie et ne né-

cessite. Elle est même absolument improbable. De ce que, comme disent Plotin et les Bouddhistes, les âmes individuelles sortent de l'âme universelle, est-ce que cela prouve que le Français ou l'Arabe ont un ancêtre commun ? Non, cela veut dire que la substance une a formé des corps différents, et que les races humaines sont aussi variées que les objets fabriqués avec la même matière : l'Anglais est à l'Esquimau ce qu'une lance est à un bouclier, ce qu'une lampe est à un éteignoir, ce qu'une plume de fer est à une aiguille à coudre. Il n'y a guère plus d'unité dans l'espèce humaine.

Julien VINSON.

---

*Nouvelles Études de mythologie*, par Max MÜLLER, trad. par M. L. Job, professeur au lycée de Nancy. — Paris, F. Alcan, 1898, in-8°, x-651 p.

On peut appliquer à certains hommes de science le mot célèbre : « Ils n'ont rien oublié, ni rien appris », non que leurs études ne se soient logiquement développées et que leur instruction personnelle n'ait rien gagné, mais parce qu'ils demeurent immobiles au milieu du mouvement général et qu'ils s'obstinent dans leurs préjugés et leurs routines. Tel nous avons toujours connu M. Max Müller, piétiste et dévot, souteneur convaincu des convenances et des théories *a priori*, tel nous le retrouvons dans ce nouveau livre. Il y affirme plus que jamais la thèse de l'*homo sapiens*, totalement isolé du reste des êtres ; il y proclame une



fois de plus que l'homme ne saurait avoir « émergé d'une brutalité bestiale » ; il y défend à nouveau la théorie de *Lautverschiebung*, théorie spécieuse s'il en fut, comme l'a magistralement démontré Hovelacque, il y a trente ans déjà. Veut-on une preuve de l'état d'esprit de M. Müller? Il suffira de rapporter ce qu'il dit du rapprochement θεός = *déva* (p. 291-292) : la parenté de ces deux mots est phonétiquement impossible, mais il faut l'accepter à cause de « la logique des faits », quitte à soupçonner que c'est un mot « exceptionnel, en raison de sa haute antiquité ». Dans d'autres langues, les mots signifiant « Dieu » présentent ainsi des irrégularités. La forte aspiration serait une « prononciation révérencieuse » et « nous n'avons qu'à entendre la physionomie extraordinaire que prend parfois le mot *God* dans la bouche des ministres du culte ! » ...

Aujourd'hui, M. Müller n'est pas seul en lice ; il a appelé à la rescousse ses disciples et les disciples de ses disciples ; et tous de foncer avec entrain contre l'anthropologie et les anthropologistes, ces gens qui, « parce qu'ils mesurent des crânes et des tibias », se permettent de ne pas *jurare in verba magistri*. Ce qui m'étonnera toujours, c'est que tant de Français fassent si facilement cortège à cet Allemand anglicanisé. Il est vrai qu'en 1895, à l'occasion du centenaire de l'École normale, on l'a nommé « Commandeur de la Légion d'honneur », oubliant une certaine conférence qu'il

fit et qu'il publia, pour l'inauguration de l'Université — allemande — de Strasbourg, le 23 mai 1872, et dont Hovelacque disait ici-même: « Nous tenions au moins M. Max Müller pour un homme de tact et de goût, il nous en faut bien revenir. » (*Revue*, V, p. 341.)

J. V.

---

*L'Évolution de l'Éducation* dans les diverses races humaines par le Dr Ch. LETOURNEAU. — Paris, Vigot frères, 1898, in-8°, (vij)-xviii-617 p. (t. XIX de la *Bibliothèque anthropologique*.)

Personne, je crois, ne méconnaît l'importance de l'éducation au point de vue social et humanitaire; mais, parmi ceux qui se préoccupent de l'avenir, combien peu ont étudié le problème qui est double, une partie étant purement documentaire, historique, d'observation et l'autre étant d'application, d'utilité essentiellement pratique! Le livre de M. Letourneau est un recueil méthodique de faits, empruntés à l'histoire naturelle, depuis l'animal d'ordre assez inférieur jusqu'à l'homme le premier de tous. L'éducation a été longtemps un acte spontané, un fait vital, résultat de l'imitation d'une part et de l'intérêt de l'autre. Puis le second point de vue l'a emporté sur le premier, et on a dirigé l'éducation, non dans l'intérêt actuel et immédiat, mais dans un intérêt futur général, supérieur aux besoins étroits et passagers. Il s'agit aujourd'hui de déterminer exactement cet intérêt et la façon

de le mieux servir. Le Dr Letourneau n'a pas de peine à montrer que la seule bonne éducation, la vraie, est celle qui permettra de développer normalement et librement les facultés mentales de l'homme, en lui permettant d'utiliser au maximum ses forces et ses aptitudes physiques.

Est-ce à dire que tout soit parfait dans cet ouvrage ? Les citations y sont malheureusement quelquefois empruntées à des écrivains d'une autorité secondaire, soit qu'ils aient mal observé, soit que leurs observations, déjà anciennes, aient été plus tard contrôlées et corrigées. En ce qui concerne l'Inde par exemple, l'abbé Duhois et Sonnerat sont des témoins fort discutables ; la traduction du *Rig-Véda*, par Langlois, n'a presque aucune valeur, et l'on ne s'attendait guère à voir Strabon cité à côté de Dalton ou de H. Spencer. Le fait allégué par le géographe grec, l'infanticide légal et voulu dans l'intérêt de la tribu dont les ressources matérielles étaient ainsi ménagées, existait naguère chez les *Todas* des Nilagiris. La présence des Anglais a amené la suppression de cet usage traditionnel, et il en est résulté une situation remarquable au point de vue de l'organisation familiale. La règle était naguère de n'avoir qu'une femme par maison, quel que fût le nombre des hommes. Aujourd'hui que les femmes sont moins rares, il peut y en avoir plusieurs dans chaque habitation, mais des habitudes anciennes il reste ceci que les femmes sont communes

à tous les hommes de la maison, de sorte que la maternité de l'enfant, si j'ose m'exprimer ainsi, est seule certaine.

J'aurais un reproche plus grave à adresser à notre vaillant secrétaire général. Pourquoi se refuse-t-il à admettre l'origine malaise des Hovas? Certainement la langue des Hovas ne diffère pas sensiblement des autres langues de Madagascar, mais toutes ces langues sont incontestablement du vieux malais, quel que soit le type de ceux qui les parlent. Et qu'est-ce que c'est que cette allégation de ressemblances malaises apportées par les Arabes? Cela me choque, sous la plume de Letourneau, peut-être plus encore que sa double affirmation : « Le préfixe *ra* qui a une tournure égyptienne... » et « que nous avons vu employer de la même manière chez les « Cafres ». Relisez la *Linguistique* d'Hovelacque, mon savant ami, et vous corrigerez ce passage dans votre prochaine édition. Ceci, d'ailleurs, n'enlève rien au mérite, à l'intérêt et à la haute valeur de votre beau livre.

Julien VINSON.

---

*Molière à Bordeaux...*, avec des considérations nouvelles sur ses fins dernières, par Anatole LOQUIN... — Paris, Bordeaux et Orléans, 1898, 2 vol. in-8°: I, (iv)-640 p.; II, (iv)-625 p.

Est-il vraiment possible de parler de Molière dans la *Revue de Linguistique*? Et pourquoi non? Outre que

la comédie touche au folk-lore et s'en inspire souvent, Molière aurait droit au titre de linguiste pour les spécimens de patois populaires, de *sabir* et de *lingua franca* qu'il donne *passim*, et mieux encore par la leçon de grammaire du *Bourgeois gentilhomme*.

L'ouvrage de M. Loquin est considérable ; ces deux volumes, à l'apparence ordinaire et modeste, représentent un travail énorme et contiennent la matière de plusieurs grands in-quarto. Et ici, il faut louer l'imprimeur, le maître bordelais bien connu, M. Gounouilhou, digne successeur des Morpain et des Milanges : il y a telle page, contenant quatre ou cinq caractères différents, dont la composition a dû être fort laborieuse.

Le point de départ est en apparence minime (les petites causes ont de grands effets) : la découverte contestée d'un document prouvant le passage de Molière à Bordeaux en 1656, et une allusion railleuse à une thèse proposée par un Bordelais que le fameux Masque de fer aurait pu être Molière. Là-dessus, M. Loquin a bâti un édifice admirablement complet : biographie minutieuse de Molière, bibliographie on ne peut mieux détaillée, analyse et histoire de chaque pièce, enfin étude rigoureuse de l'histoire ou, si l'on veut, de la légende du Masque de fer.

Je ne puis suivre M. Loquin à la piste, et je dois me borner à recommander la lecture de son livre. Il faut signaler surtout les études sur *Don Juan ou le*

*Festin de pierre* et sur *Tartuffe*, où nous apprenons quelles persécutions, c'est le vrai mot, ces deux pièces attirèrent à leur auteur, ainsi que les altérations et les corrections qu'on lui imposa, les fureurs et les haines qu'elles soulevèrent dans le monde des dévots et des jésuites : on attaqua Molière de toutes les façons. On calomnia sa vie privée, et on affirma qu'il avait épousé sa propre fille, fille de sa maîtresse, Madeleine Béjart, alors que, la preuve en est faite, Armande Béjart n'était que la très jeune sœur et la filleule de Madeleine. C'est en constatant cet acharnement clérical, en remarquant d'autre part le peu de précision des détails donnés sur la mort de Molière en 1673, que M. Loquin et d'autres ont supposé que Molière pouvait être le Masque de fer qui, après avoir été enfermé à Pignerol, à Exiles, aux îles Sainte-Marguerite, mourut à la Bastille le 19 novembre 1703.

J'avoue que, malgré toute la puissance de démonstration et tout le talent de M. Loquin, je ne suis pas convaincu. Il y a bien des incertitudes et encore plus d'improbabilités. Et justement comme j'écris ces lignes, m'arrive le *Temps* du 16 décembre 1898 avec un article de M. Albert Sorel, où je lis que M. Funck-Brentano, dans un travail sur la Bastille, aurait définitivement (?) résolu le problème et démontré, comme l'avait proposé Marius Topin il y a trente ans, que le mystérieux prisonnier n'était autre que Mathioli, l'agent du duc de Mantoue, enlevé par Catinat le

2 mai 1679. Je vais me procurer l'ouvrage de M. Funck-Brentano.

En attendant, il faut féliciter M. Loquin de son bel ouvrage, riche mine de renseignements qu'on aurait une peine infinie à réunir : étymologies des noms propres, origine du nom de Molière, emplacement exact du théâtre où il jouait à Bordeaux, etc., etc.; on n'en finirait pas si l'on voulait tout citer.

C'est là véritablement un livre de foi et de bonne foi.

Julien VINSON.

---

*Contes et Nouvelles* du Pays-de-Tréguier, par N. QUELLIEN (Conteurs et poètes de tous pays, tome premier). — Paris, J. Maisonneuve, 1898, pet. in-8°, (viiij)-iiij-263 p.

L'idée qui a inspiré la publication de cette nouvelle collection est de tous points excellente; il ne s'agit pas de romans de pure imagination ou de simple fantaisie; il s'agit, si je ne me trompe, de contes et de poèmes ayant un fonds populaire, mais dont la forme seule est littéraire et artificielle, artistique si l'on veut.

Les compositions de M. Quellien sont toutes pleines d'un parfum local, qui leur donne un cachet d'originalité remarquable; mais le fonds de ces récits n'est pas autrement intéressant.

J. V.

---

*Le Folk-lore de l'Ille-et-Vilaine*. De la vie à la mort (suite), par A. ORAIN. — Paris, J. Maisonneuve, 1898, pet. in-8°, (viiij)-382 p.

Continuation d'un volume dont il a déjà été parlé ici (t. XXXI, p. 465) ; celui-ci traite des croyances et superstitions (sorts, cantiques, dictons, pronostics), du monde fantastique (sorcières, loups-garous, lutins, diables), du monde religieux (prêtres, sœurs, tiers-ordre) et enfin de la mort (malades, remèdes, revenants). Très intéressant et très précis. J'y remarque les *avènements* (apparitions ou visions annonçant une mort prochaine).

J. V.

---

*Contes et Légendes de Hongrie*, par Michel KLIMO (Coll. des Littératures Populaires, tome XXXVI). — Paris, J. Maisonneuve, 1898, pet. in-8°, (viiij)-307 p.

Très intéressant recueil, où nous trouverions une grande quantité de références à signaler. Décidément le fonds des contes européens ne varie pas ; les détails seuls sont différents. Ainsi, le dernier conte, l'Enfant âgé de sept ans, rappelle tout à fait le conte basque de la Tabatière, mais il s'agit d'un cadenas magique d'où sortent trois cents soldats... Que de remarques à faire sur ces variantes d'un conte primitif commun ? Quelle en est la cause et quelle est d'ailleurs l'origine du prototype ?

J. V.

---



*Zeitschrift für Vergleichende Sprachforschung* auf dem Gebiete der indo-germanischen Sprachen, begründet von A. KUNN, herausgegeben E. Kuhn und J. Schmidt. Band XXXVI (Neue Folge, Band XVI). Erster Heft. — Güterloh, C. Bertelsman, 1898, in-8°, 162 p.

Ce nouveau fascicule comprend : 1° Die indo-germanischen Liquiden zu Liquiden im Altindisch, von F. Fortunatov, p. 1-37; — 2° Ueber die schwache Stufe der uridg. 'a' vocale, von F. Fortunatov, p. 38-54; — 3° *trnt* und *trnt*, von F. Zupitzat, p. 54-74; — 4° Wie viel laute gab es im Indo-germanischen? von Holger Petersen, p. 74-110; — 5° Griech. *δεσπότης* von Oswald Richter, p. 111-123; — 6° Vedische-Beiträge (suite) von Willy Foy; — 7° Gotische Wortdeutungen, von Wilhelm Luft, p. 143-149; — 8° An Avestan Word-Arrangement, by A. V. Williams Jackson, p. 149-152. J. V.

---

## NÉCROLOGIE

---

La *Revue de Linguistique* doit saluer, en attendant qu'elle puisse leur consacrer des articles, les travailleurs morts dans le courant de cette année, hommes de bien, dont la science ressentira la perte de plus en plus :

M. Charles Schefer, ancien diplomate, professeur de persan, administrateur de l'École des Langues orientales vivantes, mort le 3 mars 1898, à l'âge de 77 ans et demi.

M. Friedrich Müller, l'éminent linguiste mort à Vienne, le 25 mai 1898, dans sa 66<sup>e</sup> année.

M. Gabriel de Mortillet, l'illustre paléo-ethnologue, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 25 septembre 1898, à 78 ans.

M. E.-G. Lambrecht, le vaillant secrétaire de l'École des Langues orientales, enlevé prématurément par une cruelle maladie, le 30 septembre 1898, à la Croix-Saint-Alban (Savoie).

A ces noms, il convient d'ajouter celui de M<sup>me</sup> H. Chavée, la digne veuve du fondateur de cette *Revue*, qui a expiré après de longues souffrances, le 19 septembre 1898, à l'âge de 79 ans et 3 jours.

31 décembre 1898.

J. V.

---

## VARIA

---

### Prononciation française

Un de nos lecteurs nous adresse l'article suivant qui a paru dans le *Petit Journal* du 18 juillet 1896 et qu'il nous semble en effet intéressant de reproduire :

Un Parisien, descendant du train à six ou sept heures de chemin de fer dans la direction de Genève, voit des abricots appétissants et demande à acheter de ces abricots, — en mettant un accent circonflexe parisien sur l'o de la dernière syllabe. — « Des *abrigneu*, monsieur? voilà! » — dit la marchande avec un aimable sourire... A deux heures de là, dans la direction de Lyon, un petit décrotteur lui proposa de cirer ses *souyers*. — « Mais, dites-moi, pourquoi un attroupement devant cette maison? — Ah! Monsieur, c'est une pauvre *veïve*, dont le propriétaire fait vendre les *mobles*. »

Ailleurs. — dans le Nord, — il entendra des gens s'inviter à boire une *boutèle*. Ailleurs encore, vers le Midi, on le dissuadera de prendre tel sentier de montagne parce qu'il est *dangereux* (avec un *é* fermé). Mais, plus près de Paris, on lui vendra un objet quelconque, garanti sans *défaut* (avec un *e* muet).

Il entendra, dans la Brie, appeler un lièvre un *lieuvre* ou même un *yeuce*. Ailleurs, vers l'Ouest, ce sera la loi qu'il entendra appeler la *loè*; ailleurs, vers le Sud-Ouest, on lui proposera de boire du vin d'une bonne *an-née*, en faisant sonner à part la diphongue nasale *an*.

Etc., etc... S'il descend tout à fait dans le Midi, aux vrais pays d'assent où l'on voit « des *tur* se promener sur le *courss* », ce sera bien autre chose; et il lui arrivera de s'exclamer, novice voyageur : « *Qué* drôle de prononciation ont ces gens-là! » sans

prendre garde que son *qué* pourrait sembler drôle aux indigènes... Il remarquera aussi avec ces diversités de prononciations provinciales, des variétés, des modulations non moins curieuses d'intonation. Nombreux sont les pays où le dialogue de deux personnes est une sorte de chant psalmodié. Pas bien loin de Paris, en Beauce, il y a un chantonnement particulier. A partir de Beaune et de Chalon-sur-Saône, ce ramage s'accroît, et, dans les salons lyonnais, il présente un caractère déjà méridional avec une prosodie toute spéciale.

Notez, je vous prie, qu'il n'est point question de ces « parler français », de ces dialectes et sous-dialectes régionaux dont on a entretenu ici même le lecteur il y a quelque temps. C'est de français qu'il s'agit, de français que les gens prononcent plus ou moins autrement que les Parisiens et accentuent à la guise de leur pays. Ce qui n'est pas, d'ailleurs, pour les empêcher de s'en servir correctement ni même de façon littéraire et éloquente. Orateur de premier ordre au barreau et à la tribune, le Lyonnais Jules Favre ne se dépouilla jamais complètement de son accent de terroir. Il prononçait : l'opposition, un pople libre, des idées neives, en des harangues d'un pur et vigoureux français, sans un accro de grammaire, sans une déviation de syntaxe, parlant toujours, disaient ses rivaux eux-mêmes, « comme un livre parfaitement écrit ».

\*  
\*  
\*

Mais où se trouve donc le sanctuaire et le centre d'oracle de la vraie bonne prononciation du français ? Est-ce à Paris ? Oui et non. Il y a un très mauvais accent parisien, en prenant le mot *accent* au double sens de prononciation et d'intonation. Cet accent est au maximum exécration avec ce que Nestor Roqueplan (archi-parisien natif de Marseille) a appelé le « tour de bouche éculée » des rôdeurs des faubourgs et le glapisement déchiré de leurs femelles, qu'on dirait s'être gargarisées de l'eau nauséusement corrosive des ruisseaux. Plus tolérable, mais nullement recommandable est le parler de la Parisienne qui « a mis aujourd'hui des beuttines neuves » et à qui « on n'a pas daigné faire l'aumonne

de l'offre d'un foteuil» (deux *o* fautivement brefs) dans la maison où elle est allée en visite.

A Paris, on abuse des abréviations et des contractions. Victor Hugo, dans les *Misérables*, a tiré un plaisant parti du « Qu'est-ce que c'est que ça ? » de Gavroche, prononcé *kékseksa*. Un de nos réformateurs de l'orthographe (dépechons-nous de dire en passant que l'orthographe et la prononciation françaises semblent destinées à demeurer sempiternellement deux sœurs ennemies) a raconté que son père, volontiers puriste, s'impatientait à une leçon de prononciation que ses deux fils donnaient à un étranger. Il ne faut pas, lui enseignaient-ils, faire entendre l'*l* finale du pronom *il* devant une consonne. On prononce *i*. Sur quoi le papa, outré, s'écria avec véhémence, en se tournant vers leur hôte: « N'en croyez rien ? *Inn saf pa skidis!* » (ils ne savent pas ce qu'ils disent!) »

Le cher homme ne s'apercevait pas que ce démenti énergique confirmait énergiquement ce qu'il voulait nier.

A Londres aussi, les abréviations et contractions sont portées à l'excès, ce qui déroute fort, dans les premiers temps, l'étranger qui se croit en suffisante possession de la langue de Shakespeare.

\* \* \*

Il y a beau temps que les Parisiens ont été querellés au sujet de leur prononciation. Dès 1530, Tory reprochait aux dames parisiennes de trop faire la petite bouche en articulant *Péris* et *mon méri*. Une vieille parisiennerie consistait à substituer, au contraire, l'*a* à l'*é* et de prononcer Piarre, la guarre, la place Maubart. Robert Estienne, en 1549, a relevé cette prononciation fautive, dont il est resté quelque chose. On disait *alle* pour *elle*, et cette substitution a persisté dans le langage faubourien, surtout par la contraction de *alle* en *a* devant une consonne (analogue à celle de *il*) : « A m'a dit qu'il faut qu'*a* parte. » Et il n'y a pas que les très petites gens pour se servir, en langage familier, de cette vieille contraction parisienne.

Le langage parisien défectueux prononce *tabe*, *abominabe*, *doube*, pour *table*, *abominable*, *double*. Tout cela, c'est ce qu'on

appelle du *pantinois*, adjectif non académique mais argotique, qui a passé dans la langue familière du théâtre, d'où le mauvais accent parisien est soigneusement banni.

Certaines prononciations ou façons de parler mauvaises, soit parisiennes, soit provinciales, sont plutôt arriérées, démodées. Elles furent correctes autrefois et s'imposèrent sous l'autorité de l'usage, avec l'approbation d'auteurs en crédit. *Ugène, Ustache, hureux* étaient de bonne prononciation à la ville et à la cour dans le Grand Siècle. Ménage appuyait alors de son autorité d'académicien que l'on prononçât dangereux avec un *é* fermé et défaut avec un *e* muet. Plus près de nous, au siècle dernier, l'Académie promulguait la suppression de l'*r* finale des mots en *ir* devant une consonne : « Le repenté d'un enfant, un souveni pénible. » On supprimait aussi l'*r* des mots en *our* : *Velou* pour velours, *toujou* au lieu de toujours. On enlevait l'*u* dans les mots pourceau (porceau) et aujourd'hui (aujord'hui). Ce dernier a cours encore, à Paris et même cours bourgeois.

On supprimait l'*r* des mots en *eur*. Le *Traité de l'art de bien prononcer*, de Hendret (1687) recommande de dire *voyageux, trompeux, ramoneux, balayeurs, etc.*, si l'on veut parler comme le beau monde. Dans les manuscrits du fameux auteur des *Maximes*, La Rochefoucauld, *leur* est partout mis pour leur. Ce *leur* est resté dans le vocabulaire faubourien de Paris. Dans le langage de tout le monde, les mots monsieur, messieurs, ont conservé la prononciation ancienne en *eu*. Dans celui du port cynégétique, piqueur est resté *piequeux*.

\*  
\*  
\*

Mais, encore une fois, où trouver le *criterium* de la bonne prononciation du français? L'Académie française a écrit ceci dans la préface de son premier dictionnaire : « Comme la peinture qui représente les corps ne peut pas peindre le mouvement des corps, de même l'écriture qui peint à sa manière le corps de la parole, ne saurait peindre entièrement la prononciation, qui est le mouvement de la parole ». Plus récemment, elle a dit : « On n'apprend pas la prononciation dans un dictionnaire; on ne

l'y apprendrait que mal... C'est dans la compagnie des gens bien élevés, des *honnêtes gens*, comme on disait autrefois, qu'il faut s'y façonner et s'en faire une habitude.

» Mais cette règle n'est guère sûre. Où la trouver cette réunion de gens distingués, d'*honnêtes gens* en possession des oracles de la prononciation? Serait-ce l'Académie? Mais Vaugelas, l'impeccable grammairien, y avait apporté son accent savoyard; Jules Favre quelque chose de l'accent *canut* de la Croix-Rousse; et M. Cherbuliez, à cette heure, n'est pas tout à fait libéré de ses inflexions genevoises... »

Ne parlons pas de la Chambre ni du Sénat, deux grands réservoirs d'éloquence, sans doute, mais deux superbes Babels d'accents et de prononciations (sans parler de la politique). Alors quoi? Le Conservatoire de déclamation du faubourg Poissonnière.

Mais oui vraiment. C'est lui le dépositaire attitré de la tradition, en ce qui concerne la prononciation, la *diction* de la langue française; de même que c'est lui le contrôleur, sous la haute juridiction de l'Académie, des variations que l'usage (maître anonyme et souverain) introduit dans l'articulation des mots. Car les variations de la prononciation ne sont pas finies, ne le seront probablement jamais; à preuve que, dans ces derniers temps, les mots *désir*, *petiller*, *sève*, *collège*... sont devenus officiellement; *désir*, *petiller*, *sève*, *collège*, etc.

En dépit de quelques divergences entre professeurs, le dogmatisme de l'enseignement du Conservatoire fait autorité, fait loi, et ses missionnaires de la *bonne parole*, qui sont les artistes dramatiques éduqués par lui, de première main ou de seconde (car il a engendré quelques bons Conservatoires en province), répandent l'évangile de la prononciation correcte. Partout où une scène leur est ouverte, le mérite de leur bien dire est apprécié. Et dans les pays même à accent de terroir violent, on les goûte, on les savoure. Quelquefois il arrive que des rôles de minime importance y sont confiés, à côté d'eux, à des comparses du cru, lesquels se font honnir par les spectateurs congénères, sur qui cette cacophonie d'accent et de prononciation fait l'impression, par contraste, d'une impatiente caricature du parler local.

La facilité des voyages, en multipliant les contacts des divers Français entre eux, a déjà notablement atténué les disparates de prononciation et les dissonances d'accent. Ces dernières, toutefois, ne disparaîtront vraisemblablement jamais; et c'est heureux. Il y a, dans la résonance des instruments de musique qui plaisent le plus à l'oreille, des vibrations dissonantes atténuées, voilées qui leur donnent du mordant, de la couleur et la personnalité du *timbre*. Semblablement, dans la diction séduisante ou entraînante de tel comédien, de tel orateur, il y a souvent la vibration intime d'un accent provincial primitif qui lui fournit un mystérieux appoint d'originalité, de charme, de puissance.

\*  
\*\*

Il me semble, sauf erreur, que l'enseignement de la bonne prononciation, de la diction correcte du français ne tient pas, dans notre pays, la place à laquelle il a droit, non pas même dans beaucoup de grandes villes. Dans les localités de petite importance, on n'attache aucune importance à ces vétilles-là. On a tort. Dans les écoles normales d'instituteurs des deux sexes, on devrait apprendre l'*orthologie*, l'art de bien prononcer et bien articuler.

« La prononciation est le mouvement de la parole, » disait la préface du premier Dictionnaire de l'Académie. Mais maintenant, la photographie reproduit le mouvement (cinématographie), et une autre invention merveilleuse, le phonographe, emmagasine, conserve, reproduit et peut reproduire indéfiniment les vibrations sonores quelles qu'elles puissent être.

Pourquoi ne point recourir à l'aide du phonographe, fidèle transmetteur de bon langage, de bonne prononciation, de bon accent, pour en mettre les exemples à la portée des enfants, — et d'abord de leurs maîtres, — dans les provinces de notre France où l'on est excellemment français, sans nul doute, mais de cœur et d'âme plus que de bouche?

---

*Le Propriétaire-Gérant,*  
J. MAISONNEUVE.

---

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie de L. Marceau, E. Bertrand, succ<sup>r</sup>



REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE  
ET DE  
PHILOGIE COMPARÉE

*RECUEIL TRIMESTRIEL*

PUBLIÉ PAR

**JULIEN VINSON**

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-DEUXIÈME

15 AVRIL 1899

---

PARIS

**J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

---

1899

## SOMMAIRE DU N° 2

	Pages
J. VINSON. — Notice sur quelques missionnaires jésuites qui ont écrit en tamoul et sur le tamoul au dernier siècle.....	101
A. BÉNAZET. — Quelques mots sur l'étude comparée des littératures.....	147
A. MARRE. — Histoire de la princesse Djouher Manikam, roman malais ( <i>suite et fin</i> ).....	165
Varia. — I. La Sibérie d'Amérique.....	190
— II. Les Pirates de la Littérature.....	193

## BIBLIOGRAPHIE

<i>Annales du Musée Guimet. Les Parsis</i> , par D. MÉNANT.....	133
<i>A study in philology</i> , by E. PEARSON.....	134
<i>94<sup>th</sup> Report of the British and Foreign Bible Society</i> .....	135
<i>Lucrece</i> , trad. par A. LEFÈVRE.....	136
<i>Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau</i> .....	138
<i>Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung</i> .....	138

## NOTICE SUR QUELQUES MISSIONNAIRES

### JÉSUITES

QUI ONT ÉCRIT EN TAMOUL ET SUR LE TAMOUL AU DERNIER SIÈCLE

---

#### I. — Le Père P. de La Lane

La Bibliothèque Nationale possède une collection de mss. tamouls relativement importante, puisqu'elle comprend actuellement près de mille numéros. Ces manuscrits proviennent de plusieurs sources fort intéressantes : l'ancien fonds formé des mss. entrés à la Bibliothèque avant l'impression du grand catalogue de 1739 (*Catalogus librorum manuscriptorum Bibliothecæ regiæ*, Paris, 4 vol. gr. in-fol.); des mss. arrivés isolément à diverses époques : des dons ou legs de divers orientalistes, Anquetil; Ducler, Burnouf, Ariel, Haas. Parmi les premiers, on peut remarquer (n° 189 du fonds tamoul, anc. fonds n° CCVII, p. 444, col. 2 du catalogue de 1739), un ms. de 92 p. petit in-4°, mesurant 240 mm. sur 183 et portant le titre suivant : « Grammaire pour apprendre la langue Tamoul vulgairement appelée le Malabar. A la plus grande gloire de Dieu. Faite à Pontichéry et achevée le 18<sup>e</sup> novembre 1728 par un Missionnaire de la Compagnie de Jésus de la Mission du Carnate ». Anquetil

nous apprend que ce Missionnaire est le P. Pierre de La Lane.

On trouve dans les *Lettres édifiantes* deux lettres du P. de La Lane, la première de Tarcolan, en l'année 1705 (t. X, p. 397-405); la seconde, plus longue, de Pondichéry, le 30 janvier 1709 (t. X, p. 4-46). Dans la première, il dit qu'il est dans la Mission du Carnate depuis sept mois.

La *Bibliographie* du P. Sommervogel nous apprend que le P. Pierre de La Lane, né à Toulouse le 6 août 1669, devenu novice le 8 septembre 1686, fut envoyé en 1704 en Perse, d'où il passa dans l'Inde; il y mourut en 1746.

Le P. Sommervogel dit que le P. de La Lane composa un Dictionnaire télinga; je n'en ai trouvé aucune trace, mais la Bibliothèque possède un ms. in-4° de 90 p., mesurant 183 mm. sur 240 mm. et intitulé : « Grammaire pour apprendre la langue Talenga, dite vulgairement le Badega, faite à Pontichéry l'an 1729, par un Missionnaire de la Compagnie de Jésus de la Mission française du Carnate. A la plus grande gloire de Dieu » (n° 40 du fonds télinga, anc. fonds n° ccviii, Catalogue de 1739, p. 444), qui est du P. de La Lane.

Ces deux mss. sont tout à fait inédits. Anquetil en avait pris une copie qui est aussi à la Bibliothèque Nationale, n° 18 du fonds télinga).

## II. — Le Père L.-N. de Bourzes

Le P. de Bourzes a laissé un Dictionnaire tamoul français dont la Bibliothèque Nationale possède une copie complète (n° 213-214 du fonds tamoul) faite à Pondichéry en 1849, sur un ancien exemplaire appartenant à la Mission; ce mss. forme deux volumes, le premier ayant xvj-367 p. et le second 537 p. Les pages sont à deux colonnes; le t. I<sup>er</sup> va de *a* à *takchanamurti*, le second de *tâgam* à *kchombalam*. Le seul titre qu'on y lise est le suivant: « Dictionnaire tamoul et français ». L'ouvrage commence par une préface et quelques notes sur l'alphabet et sur l'euphonie, ainsi que par l'alphabet grantham. La préface, sous forme de lettre adressée « aux RR. PP. », commence ainsi qu'il suit (je corrige les fautes d'orthographe et autres dues certainement à la négligence des copistes):

Ce dictionnaire contient en premier lieu les termes qui se trouvent dans le dictionnaire portugais-tamul, à la réserve de quelques uns, que j'ay cru devoir rejeter comme fautifs ou de très bas usage, et de quelques autres qu'il est aisé de suppléer en les formant par les règles. Il se pourra faire que j'en aie encore omis quelques-uns par megarde; il sera aisé de les ajouter. En dernier lieu, on trouvera dans ce dictionnaire la plupart des termes contenus dans les cinq dictionnaires de ce pays-cy. Ces cinq dictionnaires sont: 1° le *tivâgaram*, qui est le plus ancien de tous; 2° le *nigandu*, qui est le plus fameux; 3° le *uritchol*, qui est le plus court; 4° le *pingalam*, qui est le plus étendu, et 5° le *agarâdi*, qui est le moins exact.

De ces sources vient le grand nombre de termes dont ce dictionnaire est composé, nombre qui paroît encore plus grand qu'il n'est en effet par les variations d'orthographe qui obligent souvent à placer un même terme en trois ou quatre endroits différents. Cette multitude de mots ne doit pas plus nous effrayer que nous ne nous effrayons du grand nombre des mots latins qui sont dans Calepin. On n'est pas obligé de les sçavoir tous, mais il est avantageux d'avoir un livre où l'on puisse trouver la signification de ceux qu'on ne sçait pas encore, quand on les trouve, soit dans le discours, soit dans les livres. C'est pourquoy je suis persuadé qu'il y aura plus à ajouter à ce livre qu'à y retrancher. Le R. P. Antoine de Provence, auteur du Dictionnaire portugais-tamoul, a rejeté les termes poétiques parce qu'ils sont de peu d'usage; il devoit donc, ce me semble, rejeter par la même raison quantité de termes samouscroutam ou granthoniques, qui sont d'aussy peu d'usage que les poétiques, ou s'il a retenu ceux-cy, parce qu'ils sont nécessaires pour entendre les ouvrages du R. P. Robert Nobili, il semble qu'il devoit retenir les poétiques qui ne sont pas moins nécessaires pour entendre les livres poétiques du pays qui sont presque tous en vers...

Le P. de Bourzes parle ensuite du sanscrit qui ne peut s'écrire exactement en tamoul; — de l'*e* et de l'*o* brefs, qu'on ne saurait distinguer de l'*é* et de l'*ô* longs; — de la confusion qui peut résulter du « manque de figure pour *a* bref » : le P. de Bourzes marque « souvent » cet *a* par « un chevron » sur la consonne qui doit se lire avec *a*; — des abréviations : *us.* usité, *res.* ou *erud.* d'usage parmi les savants seulement; *ign.* ou *inc.* inconnu « à moi et à ceux que j'ay consultés », *Mad.*, *Mar.*, *Trav.*, *Com.*, *Malab.*, termes

« d'usage au Maduré, au Marrava, à Travancor, vers le cap Commorin, au Malabar » . . .

Un terme est souvent connu, usité, de bon usage, honnête, dans un païs qui, à quinze lieues de là, sera inconnu, inusité, de bas étage et malhonnête. Autant qu'il m'a été possible, je m'en suis tenu à l'usage du Madurey. Dans la Mission du Carnate, il y aura sans doute bien des termes particuliers qu'il faudra ajouter et qualifier autrement.

Regardez donc cet ouvrage comme une ébauche où il y a beaucoup à retoucher. Dans le cours de ce Dictionnaire, vous trouverez quantité de fautes contre la langue françoise. Ceux qui sçauront qu'il y a plus de trente ans que je ne parle guère que portugais ou tamoul, me pardonneront aisément. Vous trouverez aussi qu'il y a quelques mots latins; quelques-uns me sont échappés par l'habitude où j'étois de composer le tamoul en latin. J'en ay mis d'autres parce que le mot françois ne me venoit pas, d'autres par modestie, pour ne pas user de certaines expressions françoises peu honnêtes, d'autres parce qu'elles m'ont paru plus précises et plus courtes.

Le P. de Bourzes dit que, pour le sens donné aux termes, il a suivi ordinairement le « Dictionnaire portugais », c'est-à-dire le Vocabulaire du P. de Proenza (1679). Plus loin, il parle « des règles de l'orthographe sçavamment expliquées dans la Grammaire du R. P. Constance-Joseph Besqui (*sic*) ».

Le P. de Bourzes distingue « comme trois dialectes en tamoul » : 1° le tamoul-sanscrit, très mêlé de mots sanscrits et dans lequel a écrit en partie le P. Robert de Nobili; 2° le tamoul rigide ou poétique, où l'on affecte de ne pas employer de mots sanscrits; 3° le tamoul vulgaire, courant parmi ceux qui parlent bien

« comme les Vellales qui portent le nom de *vârteit-tojilôr<sup>1</sup>* ».

La préface se termine ainsi :

Quelque long que soit cet ouvrage, ce n'est cependant que l'abrégé d'un autre plus long, où je marquois les synonymes, et certaines énumérations qu'on trouve dans les Dictionnaires du païs. Comme le R. P. Besqui les rapporte dans son Dictionnaire poétique, je renvoye souvent à ce Dictionnaire et s'il arrive que ce que je rapporte ne s'accorde pas à ce que dit ce R. P., je consens volontiers qu'on s'en tienne plutôt à luy qu'à moy.

Voilà, mes RR. PP., de quoy j'ai crû devoir vous avertir au commencement de ce Dictionnaire. Il ne me reste qu'à vous l'offrir, comme je le fais très humblement, vous priant de vouloir bien me donner un peu de part dans vos prières et dans vos travaux apostoliques.

Le Dictionnaire commence au mot *agarddi* et finit au mot *kchombalam*.

En voici quelques extraits qui permettront d'identifier des copies manuscrites :

*Agastiyanmaralei*, la montagne où l'on dit qu'il vit encore peu loin du cap de Comor(in).

*abirandjikkâsu*, monnoye d'or comme sequin.

*in'd'animei* ou *in'd'anumei*, lit. paroît être l'habillement d'une nouvelle accouchée. Poët. il se prend pour mundicrum immoditer.

1. Ce mot remarquable signifie proprement « ceux qui ont pour fonction la parole, ceux qui parlent bien » et, comme on ne le donne qu'aux Vellâjas, généralement propriétaires ruraux, il a pris le sens d'« agriculteurs ». Le Dictionnaire de la Mission de Pondichéry et celui de Winslow le font venir de *vârteit* « agriculture » (Winslow dit : du skt. *cartha* « agriculture » (?); mais cette étymologie est inexacte, et a été inspirée par cet emploi spécial du composé *vârteittojilôr*.



*kéttéi*, la déesse *múdei*, poët. et certaine constellation.

*taru*, arbre. Voy. *ainlaru*, poët.

*nedumei*, longueur et poët. cheveux de femme.

*parambar* ou selon d'autres *par'ambar*, courroyeurs.

*pi*, les plus grossiers excromens, *terme bas*, dites *kachtam*.

*majei*, pluie, eau, *us*, nue, froid poët.

*layam*, corruption, *item* perte.

*r'ondei*, infection.

*kchombalam*, bassesse, *inconnu*.

La Bibliothèque Nationale possède deux fragments de deux autres copies du *Dictionnaire* du P. de Bourzes. Le premier volume (n° 208 du Catalogue) va de *tentamij* à *kchombalam*; le second (n° 209) de *agarddi* à *návidar*; les deux volumes se complètent donc l'un par l'autre. Ces deux copies, faites au dernier siècle et écrites sur deux colonnes, sont plus correctes que celle d'Ariel, et par conséquent que son prototype. Elles présentent quelques variantes intéressantes; je relève entre autres le mot suivant :

*in'd'animei*, *in'd'anumei*. Vestitus puerperæ. p. ordure de de fem.

Ces deux volumes ne contiennent ni la préface ni les appendices. Une copie tout à fait complète se trouve à la Bibliothèque de la Société littéraire de Madras. La préface y est signée : « Louis Natal de Bourzes. T. ». Le volume, qui compte x-770 p. de 46 lignes chacune, forme un grand in-folio et porte le titre suivant : « Dictionnaire Tamoul-Français, par le R. P. Louis Natal de Bourzes, Missionnaire du Maduré ». D'après ce volume, la préface a été publiée

dans le *Madras Journal of Literature and Science* (t. XXIII, 1864, p. 111-115). L'éditeur dit qu'il l'a reproduite avec toutes ses fautes d'orthographe; mais il n'a pas pris garde que ces fautes devaient être surtout le fait du copiste.

Nous ne savons que peu de choses sur le P. de Bourzes. Il prie les lecteurs, dans sa lettre-préface, d'excuser ses incorrections et ses fautes de français, parce qu'il y a plus de trente ans qu'il ne parle que le portugais et le tamoul. Dans les *Lettres édifiantes*, on trouve quatre lettres du P. de Bourzes (t. IX, p. 359, vers 1708; t. XII, p. 56, du 21 sept. 1713; t. XVI, p. 448, du 5 févr. 1715 et p. 467, du 25 nov. 1718).

Il me semble utile de publier ici, pour la première fois, une lettre que le P. de Bourzes adressait à M<sup>me</sup> de Soudé en 1710. Il y donne d'intéressants détails personnels. Par d'autres lettres, qu'il écrivit plus tard au P. Souciet, nous apprenons qu'il était d'une famille nombreuse, qu'il avait un frère Jésuite en France (à Perpignan, en 1726; à Manriac, ou Toulouse, en 1732), qu'il perdit sa mère en 1718; que M<sup>me</sup> de Soudé « sa bienfaitrice » mourut en 1719; qu'en 1714 on le nomma supérieur de la Mission du Maduré; qu'en 1725 il était adjoint au provincial de Malabar; qu'en 1726, le Général de la Compagnie le nomma Supérieur général de la Mission française en remplacement du P. Barbier, mais qu'il refusa cet emploi, préférant rester au Malabar, où il desservait alors

une des petites cures établies parmi les pêcheurs de la côte de Travancore.

Voici la lettre de 1710 :

Copie de la lettre du R. P. de Bourzes, Jésuite missionnaire de Maduré à M<sup>e</sup> la comtesse de Soudé, sa bienfaitrice, à Chaalons-sur-Marne.

Au Maduré, le 24 août 1710.

La paix de N.-S. soit avec vous !

MADAME,

Comme la côte de Travancor est assez éloignée de celle de Choromandel où nos vaisseaux viennent d'aborder, la cassette où estoient renfermés les beaux présens et les lettres que vous avez eu la bonté de m'envoyer, arrivèrent trop tard pour pouvoir vous répondre par les mêmes vaisseaux, ainsy je suppose que vous recevrez tout à la fois deux de mes lettres, celle de l'an passé où je tache de vous témoigner ma reconnaissance au sujet de ce nouveau bienfait et celle-cy où je vais vous raconter au détail comme vous le souhaitez ce qui m'est arrivé depuis ma dernière lettre. Quelque temps après que je l'eus écrite arrivèrent de Goa en cette province de Malabar plusieurs missionnaires, venus par la voye de Portugal; parmi eux quelques-uns n'avoient pas encore fini leurs études de théologie et on songea à leur donner des maîtres. On me fit l'honneur de me nommer pour cet employ; quelque peu de capacité que j'eusse pour m'en bien acquitter et quelque répugnance que j'eusse à quitter le soin des chrétiens dont je me trouvais alors chargé, l'ordre fut si précis qu'on me déclara qu'on n'accepteroit aucune excuse, mais comme les supérieurs sçavoient que j'avois des prétentions bien différentes, ils me promirent pour me consoler qu'au bout de deux ans que devoit durer ce reste de cours de théologie j'obtiendrois infailliblement ce que je prétendois, et on ajoutoit quantité

d'autres choses très capables d'adoucir la peine que me pouvoit causer cette nouvelle disposition car je suis obligé de dire en passant que les supérieurs Portugais en ont en toutes rencontres très bien usé à mon égard, me témoignant à toute occasion avoir pour moy plus de considération que je ne mérite et que je ne pourrois attendre si j'étois portugais d'origine.

Je n'eus point d'autre party à prendre que d'accepter cet employ; mais faisant réflexion combien ces deux ans m'alloient reculer dans la langue du pays que je ne faisais que commencer à parler et que d'ailleurs au bout de cette carrière je me trouveroie avoir près de quarante ans sur la tête, je perdis presque toute espérance d'estre jamais missionnaire de Maduré. Cependant il semble que j'eus une espèce de pressentiment de ce qui devoit m'arriver dans la suite, car répondant à la lettre du R. Père provincial je luy marquois entr'autre chose que je voiois bien qu'aller enseigner la théologie estoit un aussi droit chemin pour le Maduré, que l'avoit esté le voyage d'Europe pour venir au Malabar, mais que j'avois éprouvé plusieurs fois que la Providence prenoit plaisir à me conduire à mon terme par les routes qui paroissoient m'en éloigner le plus et en effet les choses arrivèrent ainsy comme vous verrez dans la suite; le P. Provincial me consola par une seconde lettre et je me mis en devoir d'obéir.

Ambalacate est le lieu où je devois enseigner: c'est un collège ou plutost une maison mal bâtie au milieu d'un bois à quelques lieues du bord de la mer et éloignée de quatre ou cinq journées de l'endroit où je me trouvois. Je m'embarquay sur mer et monté sur une barque de pêcheur rangeant la côte, en une nuit je me rendis à Coulaon, lieu célèbre dans la vie de saint François Xavier qui y ressuscita un mort pour vaincre l'osbtination des habitants qui refusoient d'em-

brasser la foy ; les Portugais y avoient autrefois une forteresse, les Hollandois en sont aujourd'hui les maitres ; c'est là que finit la côte de Travancor et que commence celle de Malabar s'étendant vers le Nord jusqu'à Calecut ; le Malabar depuis Coulaon jusqu'à Ambalacate est coupé de quantité de rivières et canaux qui fertilisent le pais et forment une infinie d'Isles charmantes par leurs verdurees éternelles. Je m'embarquay une seconde fois à Coulaon, sur un petit esquif fait d'un seul arbre et après avoir navigué cinq ou six heures de mer nous entrasmes par l'embouchure d'une de ces rivières et je fis tout ce voyage par eau. Si le terme eût eu plus d'agrément pour moy, j'aurois eu du plaisir à voir tant de beaux paysages couronnés de palmiers, mais outre cette peine j'en avois une autre qui ne laissoit pas de me causer quelques émotions. Les Hollandois sont fort puissants dans le Malabar, ils venoient même d'avoir de grands avantages contre le samorin (c'est un nom commun à tous les Roys de Calecut) ; ils l'avoient défait en plusieurs rencontres et tous les petits roys ou princes de Malabar avoient reçu la loy. Il me falloit traverser la rivière de Cochin qui est une des plus belles du monde, c'est-à-dire qu'il me falloit passer à la vue de Cochin, place très importante des Hollandois, en suite fort près de Chanenor, autre forteresse du mesme domaine. Dans ce dernier endroit toutes les chaloupes qui passent sont reconnues, je me souvenois de ce qui étoit arrivé à quelques-uns de nos missionnaires, que les Hollandois renvoyèrent il y quelques années de Batavie en Hollande. Comme j'avois esté renvoyé moy mesme de Goa à Lisbonne, un second voyage d'Europe ne m'auroit pas accommodé, mais comme l'obeissance estoit mon guide je me rassurois et en effet je passay sans estre reconnu pour François, ny interogé sur mon pays et sans aucune autre facheuse rencontre. Arrivé à Ambalacate, j'y trouvois les choses

dans une disposition tout autre que ne croyoient mes supérieurs, car ils se persuadoient que le gouverneur de Cochin qui quelque temps auparavant avoit reçu avec beaucoup d'honêteté le P. Recteur d'Ambalacate, et fait de grands honneurs à l'archevêque de Crangenore, jadis de notre compagnie, étoit fort bien intentionné pour nous et qu'il ne se mettoit pas fort en peine qu'il y eut un Jésuite françois dans ce désert quand même il viendrait à le sçavoir, mais nos pères me déclarèrent d'abord que depuis le Gouverneur leur avoit donné à eux & à l'archevêque des marques du peu de fond qu'il y avoit à faire sur ces démonstrations extérieures d'amitié; qu'il avoit donné des ordres très peu avantageux à nos missionnaires; qu'il y avoit à Cochin des défences positives de souffrir sur les terres de la compagnie d'Hollande dans le Malabar aucun Jésuite françois; que lorsque cette troupe de jeunes missionnaires avoit débarqué à Cochin quelques mois auparavant ils s'estoient informez s'il y avoit quelques Jésuites françois & quantité de choses semblables. Je proposay d'abord de retourner sur mes pas & quoy que par honêteté on eût de la peine à me laisser partir, on jugea toutefois que c'étoit le party le plus sage. Ainsy après sept ou huit jours de séjour dans cette maison mon cours plutôt achevé que commencé je me rembarquay, je repassai encore plus près des murailles de Cochin. & avec le même bonheur je revins à la coste de Travancor. Comme le poste que j'occupois avant ce voyage se trouvoit remply par un plus digne successeur, je me trouvois sans aucun engagement & naturellement disposé pour entrer dans la mission, je trouvay du côté des supérieurs toute la facilité que je pouvois souhaitter quoique dans un temps où plusieurs autres demandoient la mission sans pouvoir l'obtenir, cette même facilité jointe avec cette petite révolution d'Ambalacate me parut estre une marque que cetoit la volonté de Dieu, que j'entrasse dans la

mission dont je m'étois presque rendu indigne pour avoir trop balancé ; ce fut le mercredi saint que je pris l'habit de missionnaire de Maduré ; il est bien différent de ce que je me souviens avoir leu dans une relation où l'on raporte que nous allons demy nus couverts d'un méchant morceau de toile, l'auteur n'étoit pas bien informé, nous portons une espèce de soutane de toile fort honête sur un autre linge que nous ceignons sur les reins à l'indienne ; en voyage un espèce de turban en tête et sur le turban un voile, à la maison seulement ; la chaussure est ce qu'il y a de plus incommode, c'est comme une soque de recolet, avec cette différence qu'au lieu de courroyes qui serrent à la chausse nos soques n'ont qu'une cheville de bois à grosse tête : cette cheville s'insère entre l'orteil et le second doigt du pied et rien d'avantage, cette chaussure ne peut servir quand on va à cheval, il faut aller alors le pied nu sur l'étrier ce qui n'a guere bonne grâce, et c'est ainsy que je suis venu ; quelques-uns usent cependant de souliers turquesques, cella est réputé pour un peu malpropre et ceux qui se picquent d'être plus exact observateurs des usages indiens n'en veulent pas.

C'est dans cet équipage que je partis à dix heures du soir, car comme nous dissimulons le plus qu'il nous est possible que nous soyons Européans, on ne peut aller ou venir à la côte qu'avec de grandes précautions et de nuit. Vous sçavez déjà Madame, la raison qui nous oblige à déguiser notre pais, les lettres des missionnaires la répètent à chaque pas, mais quelque chose qu'on puisse dire, on ne comprendra jamais en Europe ny même sur la côte jusqu'où va l'horreur que les Indiens ont pour nos coutumes. Puisque vous voulez sçavoir jusqu'au moindre détail, je vous diray que je trouvay des chemins et très étroits et pleins d'arbres épineux dont j'auois toutes les peines du monde à me garantir : des bottes auroient été fort de saison et je n'auois n'y bas ny souliers, voulant éviter un buisson, le bat du cheval mal sanglé, et le

cavaliertombe, non par terre, mais dans un autre buisson épineux, j'en fus quitte pour quelques légères égratignures. Je ne vous écris cecy, Madame, que pour rire et uniquement pour vous et pour vos amys, on se moqueroit de moy et avec raison, si on sçauoit icy que j'écris sérieusement de semblables bagatelles en Europe, mais il faut bien faire une longue lettre pour vous contenter. Je continue donc dans le même stille. Le jour fut aussi cruel que la nuit, la chaleur fut très modérée pour ce pais-cy, le soleil étoit couvert de nuages et il fesoit du vent, toutefois le hâle me fit peler le visage et enfler les pieds, enfleure qui me dura plus d'un mois. Les voyages sont ici très pénibles, on ne sçait ce que c'est qu'hotellerie, souvent on ne trouve n'y où passer la nuit et le fort de la chaleur à couvert, n'y rien même à acheter, il faut porter avec soy une petite batterie de cuisine sous peine d'estre exposé à ne pouvoir faire cuire un peu de riz. Le pauvre homme, direz-vous, mais qu'est-ce que tout cela et tout le reste qu'on peut souffrir au service d'un maître qui sçait si bien récompenser, si on le compare avec ce que souffrent les gens de guerre au service des princes qui, tantost par ingratitude, tantost par impuissance, récompensent si mal !

J'arrivay sur le soir à la plus prochaine résidence où je fus reçu avec beaucoup d'amitié par le P. Bernard, un des plus anciens missionnaires de Maduré et qui a eu la gloire d'estre confesseur de Jésus-Christ. Vous aurez lu, Madame, dans les lettres imprimées de nos missionnaires ce qu'il souffrit il y a quelques années pour la foy, on le chargea d'outrages, on le battit cruellement jusqu'à luy faire sauter les dents de la bouche, c'est luy qui a été mon instructeur dans les usages et coutumes de la mission. Dieu veuille que j'aye bien appris d'un si grand exemple à souffrir constamment pour Jésus-Christ ! Au bout de deux mois et demi, j'ay esté chargé



de cette mesme résidence, elle eut l'an passé le sort de toutes les autres et de tout le pais, la famine y fit de grands ravages parmy les chrétiens comme parmy les idolastres, plusieurs sont morts de faim, plusieurs ont été vendus en esclavage, plusieurs ont fuy dans d'autres contrées, si bien que le troupeau est diminué de près de la moitié; ceux qui restent, endebtés et pauvres pour la plupart, ne peuvent qu'à peine subsister, la cherté des vivres n'est que médiocrement diminuée, la cruauté des tributs continue toujours; les chrétiens qui nous regardent comme leurs pères, viennent sans cesse nous conter leurs misères, et c'est un cruel crève-cœur de voir une nécessité si pressante sans pouvoir les soulager, le salaire déterminé pour les catéchistes ne leur suffisant pas pour subsister, ils ne peuvent faire leurs employs comme il faut, ce sont comme des sangsues qui ne nous donnent pas de relâche; vous voyez donc, Madame, que jamais secours ne m'est venu plus à propos que celui que vous avez eu la bonté de m'envoyer, je vous en rends de très humbles actions de grâces, priant la bonté divine qu'elle vous récompense au centuple en ce monde et dans l'autre. Cette misère des chrétiens jointe à une guerre civile qui depuis longtemps désole la meilleure partie de cette résidence, les empêche de venir à l'église si souvent qu'ils avoient coutume, plusieurs n'ont pas de quoy acheter une petite provision de riz pour trois ou quatre jours, ny de quoy se fournir de quelques aunes de toille pour se couvrir un peu honnêtement ou plutost pour paroistre à l'église sans la dernière honte, par là le travail des confessions n'est que trop modéré, et le nombre des baptêmes est beaucoup moindre; dans ces deux mois-cy je n'ay baptisé que 23 adultes et une trentaines d'enfants, c'est bien peu comparé aux fruits qui se faisoient en de meilleurs temps, mais c'en est assez pour ne pas me repentir d'être venu. Outre cella j'ay icy une très grande consolation, c'est l'inno-

cence admirable des chrétiens, il faut auoüer à la honte de notre Europe, qu'il y a icy au Maduré (car le Malabar est autre chose), qu'il y a, dis-je, moins de vices grossiers même parmy les Gentils qu'en Europe, et pour les Chrétiens souvent le plus grand embarras du confesseur est de trouver matière d'absolution, en particulier pour l'ydolle ou chose qui en approche, elle est bien rare parmy les Chrétiens qui fréquentent l'église, je ne me lasse pas d'admirer que des gens qui viennent de quitter l'infidélité, qui ont sans cesse devant les yeux les mauvais exemples des Gentils, les sollicitations et reproches de leurs parents idolâtres à essuyer, soient si constants dans la foy et ayent tant d'oreur des idoles auxquelles ils ont tant de fois sacrifié, je ne prétends pas dire cependant qu'aucun ne retourne au vomissement ny les canoniser tous, je parle en général. Je n'ay eu jusqu'à présent aucune persécution du côté des Gentils, mais seulement une ou deux alarmes auxquelles nous sommes exposés à chaque instant, car placé au milieu des idolâtres et sous le domaine des princes infidèles et de leurs gouverneurs et officiers qui, pour la haine pour la foy et l'espérance du pillage, ont toujours les yeux ouverts sur nous. Nous devons estre toujours prests à ce que la providence voudra ordonner de nous. Il y a si peu de sçureté, que nous ne pouvons faire porter ny coffre ny cassette d'un lieu à un autre, ils s'imagineroient qu'ils contiennent des richesses immenses et c'en seroit assez pour s'exposer infailliblement au pillage, pour vous faire bien entendre cet article, il faut vous dire un mot de la forme du gouvernement. La plupart des roys de l'Inde ont une faim insatiable d'amasser, non pour avoir de quoy fournir aux dépenses nécessaires de l'État ou à leurs plaisirs ny pour laisser à leurs successeurs, mais pour enterrer et onterrer de sorte que jamais on ne puisse tirer ces trésors et c'est pour cella qu'ils emploient les noirs secrets de la magie

afin que le démon prenne possession de ces trésors et en soit le garde, on assure qu'il les garde si bien, qu'il tue ceux qui tentent de les déterrer et s'il enseigne quelque fois à d'autres magiciens la manière de les tirer, ce n'est qu'en demandant qu'on luy immole certains nombres de victimes humaines ; cette folle et abominable passion d'accumuler des trésors pour un si mauvais usage oblige les roys de livrer les provinces et gouvernements à ceux qui en offrent le plus, sans se mettre en peine si pour se dédommager ils feront des injustices, ou des vexations aux peuples : si le prince châtie leurs excès ce n'est que par le même principe d'avarice et pour leur tirer plus qu'ils n'avoient promis, dans ces occasions il les fait tourmenter quelque fois jusqu'à leur ôter la vie ; il est ayzé de juger par là ce que feront les gouverneurs ou intendants de province, ils donnent mille tortures à leur esprit pour voir comment ils pourront tirer de l'argent pour payer ce qu'ils ont promis, pour se rédimer des vexations qui les attendent et pour rester eux-mêmes à leur ayze : on vend la justice, on pille le laboureur, on emploie toutes sortes de calomnies pour avoir prétexte de mettre à l'amende, en un mot c'est une oppression insupportable et comme nous sommes obligés malgré que nous en ayons de faire assez de dépenses en catéchistes, domestiques, et autres choses semblables, ils s'imaginent que nous avons le secret de faire de l'or et cella joint à la haine que plusieurs ont pour notre sainte foy est une cause continuelle et permanente de persécutions qu'ils nous font à chaque pas.

C'est ce qui nous oblige à éviter avec soin de laisser paroitre le peu que nous avons ; la plupart de mes petits meubles sont encore sur la côte, je ne peux les faire venir que peu à peu et avec de grandes précautions, la crainte de l'embaras qu'il y a, quand il faut transporter son bagage d'un endroit à un autre me fait quelque fois souhaiter de n'avoir rien du

tout. C'est ainsi que ce que nous avons nous coute quelque-fois plus de peine que ce qui nous manque, une bonne provision de présents de piété est le meilleur de tous les meubles parce que en peu de temps ils disparaissent entre nos mains, quoique on ne les donne qu'avec discrétion. Aussi pour le présent je ne désire rien autre chose que ce que j'eus l'honneur de vous marquer dans ma lettre de l'an passé, chapelets de quelque matière un peu solide, médailles, relicaires, agnus dei, grains de jay et d'ambre jaune, ou au moins grains jaunes façon d'ambre, les plus gros et les plus façonnés sont les meilleurs. Je ne marque cecy que parce que vous souhaitez que je vous dise avec confiance ce qui peut m'estre utile, car à proprement parler je n'ai besoin que de la grâce du Seigneur, et je ne vous demande que la continuation de l'affection maternelle que vous avez pour moy et pour mes frères et un peu de part dans vos bonnes œuvres et saintes prières. Je suis avec beaucoup de reconnoissance,

Madame,  
votre très humble serviteur.

DE BOURZES,  
Missionnaire de la Compagnie de Jésus.

A la Bibliothèque de la maison des Jésuites de la rue Lhomond se trouvent les copies de deux lettres du P. de Bourzes adressées à M<sup>me</sup> la comtesse de Soudé (datées des 24 août 1710 et 28 janvier 1715), une lettre adressée à son frère le 9 novembre 1733 et vingt-et-une lettres adressées au P. Étienne Souciet, professeur au collège Louis-le-Grand (de 1713 à 1734); on vient de lire la première. Nous y voyons qu'en 1710 on voulut faire faire au P. de Bourzes un cours

de théologie au séminaire d'Ambalacate, qu'il s'y rendit, mais ne put y rester pour ne pas porter ombrage, en sa qualité de Français, aux Hollandais, maîtres du pays ; qu'en 1714, il vint à Pondichéry pour raison de santé ; qu'en 1715, il était à Vadugarpati ; en 1721, à Colupati ; en 1724 sur la côte de Pêcherie, à partir de 1726 à Manapar.

Dans la *Bibliographie* du P. Sommervogel, nous apprenons que le P. Louis Noël de Bourzes, né à Sabrières (Ardèche) le 19 octobre 1673, entré dans la Compagnie de Jésus le 8 septembre 1689, arriva en 1704 dans l'Inde où il mourut, à Manapar, le 25 février 1735. Il faisait partie de la mission portugaise et dit, dans une de ses lettres, que les Portugais l'appellent le P. Natal. Dans ses lettres au P. Souciet, il parle ainsi qu'il suit de son Dictionnaire : « Il s'en faut bien que je sois toujours en contemplation. J'ai fait un dictionnaire françois-tamul pour nos PP. nouveaux venus de France. J'en ai fait un autre latin-tamul pour moy-même. Et je suis après un autre tamoul-latin fort ample où j'ay taché de mettre tous les mots que je trouve dans les dictionnaires du pays. Cette nation, quelque barbare qu'elle soit dans le reste, a fait des réflexions sur sa langue, sur la poësie et sur l'arithmétique. C'est là presque tout ce qu'il y a de sciences aux Indes » (lettre reçue à Paris le 1<sup>er</sup> septembre 1734). — « Je suis bien obligé à V. R<sup>ce</sup> de la trop bonne idée qu'elle s'est formée de

mon ouvrage. Il est encore fort imparfait, et nullement en estat d'estre décrit. Comme j'écris aussi mal que vous le voyez, et d'ailleurs en latin, les naturels du pays ne peuvent le décrire. Je prétens seulement, si Dieu m'en donne le temps, en envoyer un exemplaire à Pontichéri et en laisser un autre dans cette Province. Si j'estois plus jeune, je m'offrirois à vous en transcrire un ; mais je ne désire pas mesme de rester si longtemps sur la terre d'où il est temps de partir. Ce livre seroit assez inutile dans votre bibliothèque, il sera peut-être de quelque utilité dans ce pais-cy. Les ministres luthériens danois ont une imprimerie, mais outre qu'ils n'ont pas les caractères grandons, ils y mettroient peut estre quelque hérésie, et d'ailleurs ce seroit peut-estre les mettre en estat de nous faire plus de mal. Peu s'en faut que je ne considère cet ouvrage comme les P. du désert les paniers (?) qu'ils faisaient pour s'occuper et pour brûler au bout de l'année » (lettre du 9 septembre 1732, de la côte de Travancor). Le 9 novembre 1733, il disoit à son frère : « Après avoir satisfait à ce que je dois à mes Xens, je lis, j'écris et prie Dieu ; ainsi je ne m'ennuie jamais et n'ai jamais du temps de reste. Vous sçavez que j'ai composé deux dictionnaires, un françois-tamul, l'autre tamul-latin, tous ouvrages imparfaits. 3. Parleriez-vous tamul aussy aisément que vous parleriez françois? R. Et que je parlerois françois à présent que j'ai oublié notre langue ou à peu près ; que je parlois autrefois,

non. D'ailleurs c'est suivant les matières. En matière de choses spirituelles dont nous avons plus à parler, je fais une exhortation à peu près avec la même facilité, et aussy correctement que je la faisois en latin après cinq ans de régence, pas d'avantage. Et moins que cela dans les affaires et choses prophanes (*sic*), dont nous avons moins besoin de parler. Toutes les langues s'apprennent mieux en parlant avec ceux qui parlent bien qu'en composant des dictionnaires. Depuis que je suis sorti de la mission de Madurey, je ne parle qu'avec des pescheurs, parmi lesquels il y en a peu qui parlent passablement<sup>1</sup> ».

Le P. Cœurdox écrivait de Darmavaram au P. Souciet le 13 septembre 1735 : « Vous avez apparemment appris la mort du P. Noël de Bourzes. Il y avoit longtemps qu'il n'étoit plus dans ce qu'on appelle la mission ; il desservoit une des cures que les Pères portugais ont sur les cotes. Les missions du païs tamoul lui sont redevables d'un grand dictionnaire qu'il a composé en cette langue ». La mort du P. de Bourzes

1. Cette lettre conclut ainsi : « Dans les exercices que je viens de faire je me suis senti extrêmement porté à regarder cette année comme la dernière de ma vie, et à servir Dieu au moins cette année comme j'aurois dû le servir toute ma vie. Priez le Seigneur qu'il m'en fasse la grâce et comme vous devez naturellement me survivre, en apprenant ma mort n'oubliez pas celui qui vous aime tendrement en N.-S. Faites mieux, comme la nouvelle de ma mort ne vous viendra que longtemps après mon trépas, dès à présent supposant que ma dernière heure est venue, priez le Seigneur qu'il m'accorde la grâce des grâces qui est une sainte mort. »

est racontée ainsi qu'il suit dans une lettre du P. Gargam au P. Souciet, datée de « Pedda Aricarla, ce 8 décembre 1735 : Si les Pères Le Gac, le Père Cœurdox et le Père de Bourzes vous ont appris de mes nouvelles, il faut que je vous en dise des leurs, en commençant par le dernier, que le Seigneur nous a enlevé, pour le mieux placer dans le ciel qu'il n'estoit sur la terre. Vous le connoissiez et vous sçaviez aussi bien que moy que c'estoit un saint jésuite et un saint missionnaire. J'ay eu le bonheur d'en estre le témoin par moy mesme à Elacouritchi, quelque temps avant sa mort. Il m'avoit écrit comme une personne qui s'attend à mourir dans peu et encore plus tost qu'il n'a fait. Vous verrez sans doute la lettre circulaire que l'on enverra en France et que je n'ay pas vue. Je ne vous en dis que les deux mots que m'écrivit le Père Le Gac lorsque je lui en demanday les particularitez : voicy ses paroles : Voicy ce que je sçais de la mort de notre cher Père de Bourzes. Le 1<sup>er</sup> vendredi de caresme, il dit la sainte messe et il s'estoit confessé auparavant. Il dina à son ordinaire. Sur les quatre heures du soir, il lui prit un éblouissement, et il fit entendre qu'il sentait un grand mal à l'estomac ; on le porta sur son lit. Depuis ce moment il perdit toute connoissance. Il demeura dans cet estat trente heures, après quoy il expira. Il y avoit deux de nos Pères. Il rendit après la mort beaucoup de sang et de pourriture par la bouche, ce qui fait croire que c'est un abcez qui l'a suffoqué. »



### III. — Le P. C.-J. Beschi

Le P. Beschi a joué un rôle fort important dans l'histoire des études tamoules, mais ce rôle a été singulièrement exagéré. Ses ouvrages d'enseignement, supérieurs à tous ceux qui ont été faits jusqu'à ces dernières années, resteront et lui conserveront une réputation honorable ; ses ouvrages tamouls, en prose ou en vers, n'ont qu'un intérêt fort secondaire et leur célébrité ne dépassera jamais le cercle étroit des chrétiens du pays tamoul. La biographie du P. Beschi a été écrite par plusieurs personnes, notamment par le P. Bertrand, dans son important ouvrage sur la *Mission du Maduré* (Paris, 1847-1856, t. IV, p. 342-375), et par le P. Cahour dans son travail anonyme « *Les Jésuites* » par un jésuite (Paris, 1843-1844, t. II, p. 169-177 et 365-371). Le P. Cahour dit qu'il a surtout consulté une biographie écrite en tamoul et traduite par le P. du Ranquet. C'est à la même source que s'était inspiré M. Eugène Sicé dans son *Mémoire sur la vie, les ouvrages et les travaux apostoliques du P. Constant Beschi* (Paris, 1844, in-8°, 48 p., extrait des *Annales de Philosophie Chrétienne*, n° 19, juillet 1844, 12<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, t. IV). Plus tard, M. l'abbé Dupuis, éditeur de nombreuses œuvres tamoules de Beschi, publia, sans chercher d'autres renseignements, sa *Notice sur la poésie tamoule, le rév. P. Beschi et le Témbravani* (Pondichéry, impr. des Miss., 1851, in-8°,

81 p.). Le document tamoul qui avait servi de base à ces diverses notices avait été écrit à la fin du dernier siècle, en 1797, dit-on, par un poète chrétien Sâmin dappoullé, originaire de Pondichéry, qui devint plus tard, à Madras, le professeur de tamoul de M. F. W. Ellis. M. Ellis, qui devint un tamuliste remarquable et qui était, avec un groupe d'hommes distingués, à la tête du collège de Madras, mourut malheureusement, à Râmnâd, pendant un voyage scientifique, le 9 mars 1819, empoisonné par suite d'une erreur de son cuisinier indien. En 1846, il avait envoyé l'un des professeurs natifs du Collège, A. Mouttoussamippoullé rechercher, dans les localités où Beschi avait vécu, les souvenirs et peut-être des ouvrages inédits de ce célèbre missionnaire, déjà fort oublié cependant. Il est par exemple fort étonnant que l'on ne rencontre pas son nom dans le livre de M. Perrin (*Voyage dans l'Indostan*, Paris, 1807, 2 vol. in-8); arrivé dans l'Inde en 1778, M. Perrin avait habité pendant de longues années le pays tamoul dont il avait fort bien appris la langue.

L'abbé Dubois, qui a séjourné dans le pays dravidien de 1792 à 1823, parle bien du P. Beschi, mais outre qu'il écrit son nom « Beschie », il semble n'avoir su que fort peu de chose sur lui : « les huit contes (de Paramârta), dit-il, furent compilés et écrits en langue tamoule par le P. Beschie, ancien missionnaire jésuite dans le Carnatique; quelques personnes ont même

proposé qu'il en était l'auteur... mais... j'ai tout lieu de croire qu'il n'en fut que le compilateur ; j'ai reconnu le fond de ces contes dans des pays où ni le nom, ni les écrits du P. Beschi n'étaient jamais parvenus » (*Le Pantcha-tantra*, etc., Paris, 1826, in-8°, p. xiv-xv). Ceci est d'ailleurs fort exagéré, car l'ensemble du *aramârta* est incontestablement d'inspiration européenne : cf. les épisodes de l'âne chargé de sel et du chien qui lâche sa proie pour l'ombre (conte premier), de l'œuf de jument (conte deuxième), de l'odeur du roti payée par le son de l'argent (conte troisième), de l'impôt sur l'urine (conte cinquième), de la branche d'arbre coupée entre le tronc et le coupeur assis à l'envers sur la branche (conte sixième), et beaucoup d'autres encore.

Quoi qu'il en soit, en 1816, Mouttoussamippoullé, qui était chrétien, s'acquitta avec zèle et intelligence de la mission qu'on lui avait confiée. Il eut l'occasion de trouver plusieurs ouvrages inédits et inconnus de Beschi. Il rencontra même, à Kariyenpatti, village entre Taniaour et Trichenapally, deux frères, Dairiam-poullé et Amirdapoullé, fils de Savêrimouttoupoullé, qui avait été l'un des catéchistes de Beschi. Je fais observer que, de 1746, date à laquelle Beschi avait quitté le pays, à 1816, il s'est écoulé soixante-dix ans ; il est difficile d'admettre que les deux hommes en question aient été vraiment les fils d'un catéchiste de Beschi ; c'étaient peut-être ses petits-fils. Ils affirmaient

d'ailleurs avoir été eux-mêmes les catéchistes du P. Jules-César Potensa, successeur immédiat de Beschi à Porthacoudy, ce qui est encore bien improbable. Quoi qu'il en soit, ils remirent à Mouttoussamippoullé ou lui firent obtenir un certain nombre de manuscrits sur papier ou sur *ôles* (feuilles de palmier), qui provenaient évidemment de l'entourage immédiat du P. Beschi, et notamment plusieurs petits poèmes tamouls et divers morceaux en prose, qui furent publiés à Madras en 1843. Mouttoussamippoullé, en effet, reprenant la notice de Sâmînâdappoullé, avait rédigé une biographie de Beschi qui circula longtemps manuscrite et ne fut imprimée qu'après sa mort, par les soins de ses disciples, Appavou-poullé et Gnânadîcappoullé. Le volume a pour titre *Vîramûmunivar çarittîram* ; il parut à Madras en 1843 et se compose de 6-30-26-13-(iv) p. in-8. La notice biographique est suivie de ce qu'on pourrait appeler les petites œuvres de Beschi et accompagnée d'un portrait colorié hautement fantaisiste. L'auteur avait du reste refait son travail en anglais et l'avait publié ainsi dans le *Madras Journal for literature and science* (t. XI, 1840, p. 250-300).

La plupart des détails donnés par ces notices sont *a priori* inadmissibles, tant on y reconnaît l'esprit inventif et l'imagination aventureuse des Indiens. Ainsi, on y raconte que Beschi, élève du Collège romain, fut distingué par le Pape et envoyé par celui-ci dans

l'Inde, avec son compagnon d'études, le père Arnold, en 1700. On affirme qu'il savait alors l'italien, le portugais, l'hébreu et le latin; qu'il apprit en cinq ans, dans l'Inde, le sanskrit, le tamoul et le télंगा. Vers 1736, il ne lui fallut que trois mois pour apprendre le persan et l'hindoustani dont il avait besoin pour aller demander, en faveur des chrétiens du pays, la protection de Tchandâ-çâhib. Ce prince, gendre du Nabâb d'Arcate, et qui de 1736 à 1744 fut le véritable souverain du Maduré et du Carnatique, aurait, dit-on, tellement admiré le talent et les vertus du savant jésuite qu'il l'aurait pris pour son *diwân*, c'est-à-dire pour son premier ministre. Il aurait même donné à Beschi le nom de '*ismati sannýsi*, qui serait une simple traduction de son nom « Constant », mais il n'est pas vraisemblable que le prince indien, qui parlait surtout persan, ait employé de pareilles expressions. Je doute encore plus qu'il ait choisi un jésuite français pour son ministre; et je suis fort aise d'appuyer mon opinion sur l'autorité de M. l'abbé Ber-

1. Beschi porta successivement les noms tamouls de *Dâriyanâdasuoâmi* (sk. Dhâiranâthaçvâmin) « le Seigneur de la fermeté », et de *Viramâmuni* (et sk. Vramahâmuni) « le grand pénitent héroïque »; ces deux mots ont la prétention de traduire le nom de « Constant ». C'est ainsi que les missionnaires ont fait de Jean « le seigneur ou le père de la grâce » *Arulânanda* ou *Arulappa*, de Pierre « le père royal » *Râyappa*, de Paul « le petit père » *Sinnappa*, d'Hilaire « le bienheureux » *Muttijudeiya*, de Marguerite « la dame à la perle » *Muttammâl*, de saint Louis de Gonzague « la lumière de la sagesse » *Gnânappragâça* [sk. Djñânaprakâça], etc.

trand. La légende ajoute d'ailleurs à ces affirmations étonnantes des détails encore plus invraisemblables. On assure que le Nabâb lui assigna en toute propriété un territoire immense dont le revenu était considérable, que Beschi mena dès lors un train de prince et ne sortait qu'avec un appareil extraordinaire; on ajoute qu'après la chute de Tchandâ-çâhib, il se retira, vieilli et fatigué, au village de Manat'pâdu, où il mourut en 1742. Cette date était déjà contestée, car, dans son *Classified catalogue*, M. Murdoch nous apprend que le Rév. Kennett n'a pu trouver, sur place, aucune indication précise. M. Burnell, dans sa *Palæography* (2<sup>e</sup> édition, 1878, p. 159), donne hypothétiquement les chiffres 1704-1744, comme durée de la vie indienne de Beschi.

Nous avons heureusement des documents plus positifs; le très savant père Sommervogel m'a communiqué, comme venant de sources absolument sûres et autorisées, le *curriculum vitæ* de Beschi que précisent et complètent des renseignements déjà publiés par le P. Bertrand et d'autres auteurs sérieux.

Beschi (Constantin-Joseph), né à Castiglione (province de Venise<sup>1</sup>) le 8 novembre 1680, entra au noviciat des Jésuites le 24 octobre 1698 et y passa deux ans. De septembre 1700 à 1704, il professa la gram-

1. Il s'agit probablement de Castiglione delle Straniere, petite ville de 5,251 habitants, dans la province administrative de Mantoue.

maire (classe de cinquième) à Ravenne. En 1701, il fut envoyé à Bologne où il resta jusqu'en 1710. De 1701 à 1702, il fit sa deuxième année de philosophie, ayant fait sa première avant son entrée au noviciat. De 1702 à 1703, il fit sa troisième année de philosophie, puis il recommença à enseigner la grammaire : quatrième de 1703 à 1704, troisième de 1704 à 1705. De 1705 à 1706, il enseigna les humanités. En 1704, il avait été adjoint au directeur de la grande Congrégation des élèves du collège de Bologne ; en 1705-1706, il dirigeait la Congrégation de l'Association. De 1706 à 1709, il fit ses trois années de théologie et fut ordonné prêtre, probablement en septembre 1709. De 1709 à 1710, il fit sa quatrième année de théologie et se prépara pour les missions. Il partit seul (*unicus*) pour l'Inde en 1710 et y arriva en 1711, par Lisbonne et Goa probablement. Il fut affecté aux missions du Malabar et envoyé dans le Maduré. La première indication précise que l'on trouve sur sa présence dans le pays est dans la relation des années 1714, 1715 et 1716 (rédigée à Lisbonne par le P. Brandolini) : en 1714, Beschi avait la direction spirituelle du district de Kâmanâyakkenpatti, mais résidait à Cajetaru<sup>1</sup>.

1. *Cajetaru* est sans doute le village indiqué sous le nom de *Carectre* dans le « *Calalogus provinciarum, domorum, collegiorum, residentiarum, seminariorum et missionum Societatis Jesu, Anno MDCCXVII. Romæ, typis Georgii Flachi* », in-18° de 96 p. *Kamanayakkenpatti* y est appelé *Camenanayquenpatti*.

Le 28 octobre 1714, il fit sa profession solennelle dans l'église de la Sainte-Vierge à Gurukkalpatti.

Le P. Cahour, dans son ouvrage anonyme *Les Jésuites* (par un jésuite, Paris, 1843-1844, 2 vol. in-12), reproduit (p. 365-377 du t. II) une lettre du P. de Bourzes, supérieur, depuis 1714, de la mission de Maduré, où il raconte une « persécution » que Beschi venait de subir à Gurukkalpatti. La lettre, adressée à M<sup>me</sup> de Soudé, est datée « de Varugapatti, 28 janvier 1715 ». Cette lettre n'a pas été publiée dans les *Lettres édifiantes*, mais on y trouve le nom du P. Beschi dans une lettre du P. Saignes à M<sup>me</sup> de Saint-Hyacinthe, écrite d'Attipâkam, le 3 juin 1736 (XXIX, p. 226; n. éd., t. XIV, p. 38). Parlant d'une persécution ordonnée par le roi de Tanjaour et qui fut apaisée par un « général maure », le P. Saignes ajoute : « Le P. Beski (*sic*), qui se trouva alors le plus près de l'armée alla l'en remercier, et il en fut reçu avec les plus grandes marques de distinction ». Une lettre du P. Cœurdox, écrite de Pondichéry au P. Souciet, le 6 janvier 1739, annonce que Tchandâçâhib a fait son entrée à Trichenapally le mois précédent et il ajoute : « Trois missionnaires assemblés y célébrèrent, avec pompe, la fête de Noël. Aussi, ce nabab est fort favorable à la religion et attaché particulièrement au P. Beschi, jésuite italien de beaucoup de mérite et qui est joint aux autres pères portugais de la mission du Maduré ». Il faut citer encore une lettre du P. Gé-



néral en date du 29 octobre 1739; elle annonce que Beschi rendit visite à Dost-Ali-Khan à Velour et que, pour témoigner au nabab sa reconnaissance de l'amitié dont il l'avait honoré, il demandait des curiosités d'Europe pour lui en faire présent, ainsi qu'une lettre de remerciement signée du P. Général. Voilà tout ce qui concerne les rapports de Beschi avec les princes indiens.

De 1714 à 1746, il avait d'ailleurs passé par beaucoup de résidences. Ainsi, il paraît qu'en 1716 il était à Maduré; en 1720, à Vadugarpatti; en 1729, à Avour; en 1730, à Cunampatti, dans le Tanjàour; en 1730 à Tanjàour; en 1734, encore à Cunampatti; en 1740, à Trichenapalli; en 1742, à Tuticorin; en 1744, à Manaparei. Il est facile de retrouver la position de ces diverses localités en consultant les deux cartes publiées dans les *Lettres édifiantes* (ancien recueil, XV, 1 et ; nouveau, XIII, 90 et XV, 1).

En 1737, les forces du vaillant missionnaire commencèrent à s'altérer. En 1740, pourtant, sa santé était meilleure. Mais en 1744, il dit lui-même, dans la préface de son Dictionnaire tamoul-latin, qu'il est « senex ac laboribus fractus » et qu'il a passé trente années entières dans les missions du Maduré.

En 1746, nous le retrouvons directeur, pour les élèves du rite syriaque, du séminaire d'Ambalakkâdu : On dit qu'il est « fractis viribus » et il y mourut le 4 février 1747.

Voici ce que disent des notes conservées sur son compte :

*Operarius eximius, sed non valebat ad res temporales administrandas, ingenium optimum: præfectus studiorum optimus; sed iudicium non æquo passu ibat cum ingenio: constitutionis sanguineæ.—Erat ita peritus linguæ tamulicæ ut in pago Elacurrici præses fuerit constitutus litterarum ludi, in quo catechistæ informarentur hac lingua. Tanta alacritate atque diligentia peregerunt hoc studium catechistæ, ut brevi artem litteraturæ hujus ediscerant. Pater Beschius eos bene exultos et exercitiis spiritualibus formatos dimisit.*

C'est à ce village d'Élakkur'itchi que Beschi donna le nom de Tirukkâvalûr; ce village faisait partie du district de Pârûr et dépendait de Kônânkûppam-Aryanûr. Le chef du pays, un certain Rangappamajavarâya, avait donné le terrain nécessaire à la construction d'une église, comme en témoigne une inscription datée du 26 Adi de l'année 1657 de Sali-vâhana (5 août 1734), gravée sur une pierre, au bord de l'étang qui est derrière l'église. Pour cette église, Beschi composa des vers tamouls qui, paraît-il, y étaient encore chantés il y a quatre-vingts ans. Il y avait placé solennellement, ajoute-t-on, une statue de la Sainte-Vierge, habillée à l'indienne, avec l'Enfant-Jésus dans ses bras, qu'il avait fait faire sur ses propres dessins à Manille par l'intermédiaire de l'évêque de Saint-Thomé.

Nous avons cité plus haut une lettre du P. de Bourzes parlant de Beschi. La première mention

que nous rencontrions des études tamoules de Beschi est dans une autre lettre du P. de Bourzes (au P. Souciet, de Colupatti, le 12 janvier 1721) : « Je viens d'apprendre que le cher P. Gargam est avec le P. Beschi; c'est-à-dire avec le P. aux fleurs. Le P. Gargam ne pouvoit trouver de meilleur maître de la langue; car ce P. la possède en perfection, jusque là qu'il fait de beaux vers en cette langue, ce que nul autre missionnaire n'avoit encore fait ». Les mots « le père aux fleurs » s'expliquent par ce passage d'une lettre du 10 janvier 1721 : « Pour les fleurs, le Seigneur sera votre récompense du soin et de la peine que vous avez prise de les bien marchander, emballer, etc. Le P. pour qui je les ai fait venir les a trouvées trop chères, et le fâcheux est que la plupart de vos semences ont perdu toute leur force en chemin. C'est tout ce que je peux vous écrire maintenant sur l'article, car depuis qu'elles sont venues, ces fleurs, je n'ai pu me rencontrer avec le P. pour qui elles sont venues. Je garde votre lettre pour la lui montrer. Je ne doute pas qu'il n'entende raison, car il est fort raisonnable. En tout cas, ce sera une preuve qu'il vaut bien mieux servir Dieu que les hommes. Dieu se passe toujours de notre bonne volonté, et les hommes pas toujours ».

Je réimprime ci-après la lettre du R. P. de Bourzes de 1715 que le Père Cahour n'avait d'ailleurs pas donnée en entier :

Lettre du R. P. de Bourzes à Madame la Comtesse de Soudé proche Chaalons en Champagnes.

De Varugapatti dans la mission de Madurey,  
le 28 janvier 1715.

La paix de notre Seigneur.

MADAME,

Au mois d'octobre 1714 j'eus l'honneur de vous écrire par la voye du R. P. Martin qui partit alors pour France pour aller traiter les affaires de nos missions françoises. Je pris la liberté de vous envoyer par cette voye un reliquaire de S. François Xavier à la place de celui qui s'est malheureusement perdu. Dieu veuille que celui-cy ayt un meilleur sort. J'ajoutai a cette relique plusieurs pierres quarrées qui sont fort estimées icy pour faciliter les couches, contre la pierre & autres maladies. . . . Ce fut de Pontichéri que je vous écrivis vous priant d'avoir pour le père Martin la même confiance que vous auriez en moy, et de luy parler & écrire avec la même ouverture que vous feriez avec moy. Ce père étoit icy dans la même mission que moy, & nous vivions ensemble avec une union et une amitié qui me fait extrêmement regretter son absence; et me met fort en peine sur le succès de son voyage, à cause de plusieurs incommodités dont il est attaqué & malgré lesquelles il s'est exposé a tant de dangers inséparables de tel voyage. Le P. Martin me promit qu'il tacherait de vous aller voir, car il sait fort bien toutes les obligations que je vous ay.

Pour ce qui me regarde depuis ce tems la, c'est-à-dire depuis le 14 d'octobre que le père Martin partit, il ne m'est arrivé rien de fort singulier, si ce n'est que lorsque je m'ay attendois le moins, on m'a nommé supérieur de cette mission. Jay écrit fortement pour m'excuser de cet employ plus pénible qu'honorable, mais on n'a point eu d'égard à mes raisons et jay été obligé à baisser la teste sous le joug et parce que

j'estois à l'extrémité de la mission, il m'a falu m'approcher du centre pour être plus à portée des affaires qui ne laissent pas d'être en assez grand nombre à cause de divers embarras que cause la grande multitude des catechistes que nous entretenons et des chrestiens dont nous avons soin. Depuis que je suis en charge un de nos missionnaires a eu une terrible persécution dans la résidence de Gurugalpatti que je lui laissé sur la fin de 1713. Un catéchiste de cette résidence, ayant trouvé un malheureux paria qui quoiqu'il eût apostasié pour se faire Turc pour un vil interest, débitoit de fausses reliques, le saisit et le maltraita fort imprudemment. Le P. Constance Beschi l'ayant scû, promit à ce malheureux de luy faire justice et de lui faire rendre ce qu'on luy avoit pris, et lui donna en même tems les avis convenables. Le paria parut content et se prosternant plusieurs fois devant le père lui demanda pardon. Le père crut que cestoit une affaire presque finie, lorsque peu de jours après la feste de saint Thomas premier apôtre des Indes, sur le soir, l'église fut investie par plus de deux cents soldats, le missionnaire fut arrêté avec quelques catéchistes et autres domestiques. Le P. Beschi eut la présence d'esprit et l'adresse de faire échapper deux jeunes garçons dont on pouvoit craindre que par la force des coups, ils ne disent plus qu'il qu'il n'en falloit; le père et ses catéchistes furent menés à une peuplade voisine nommée Alancoulam. Un soldat qui connoissoit le père lui apprit quelle étoit la cause de sa prison et que cet infame apostat sestoit venu plaindre qu'on luy avoit enlevé je ne sais combien de choses précieuses; peu après le brame qui a la teste de deux cents soldats avoit saisi le père, le chargea de mil injures effroyables et fit garrotter d'une manière barbare le catéchiste, le père entendant les cris du catéchiste se leva promptement et protesta que le catéchiste ne méritoit pas ces mauvais traitemens, que c'es-

toit lui missionnaire qui étoit coupable, si quelqu'un étoit coupable, que c'étoit lui-même qui devoit en porter la peine. Il dit ces paroles d'un air si résolu et d'un ton si ferme que le barbare cessa de tourmenter le catéchiste, mais on ne cessa pas de charger d'injures et d'outrages le missionnaire; pour vous parler, m'écrivit-il, avec la confiance que me permet notre amitié, je vous avouerai que je n'aurois jamais cru qu'il fut si doux d'être injurié pour Jésus-Christ, je ne crois pas jamais avoir ouy mes louanges avec tant de goût que j'entendis alors les plus sanglants outrages et les plus piquantes railleries. Cependant le brame amenant avec soy l'exécuteur déclara au Père qu'il étoit condamné à la mort et lui demanda s'il vouloit que la sentence s'exécût sur le champ ou le lendemain matin. Qu'elle s'exécute quand il vous plaira, répartit le Père. Alors se tournant vers le boureau, il luy demanda quand est-ce qu'il feroit cette exécution, le boureau qui selon toutes les apparences avoit le mot remis la chose au lendemain sous prétexte qu'il faisoit alors obscur, Non, non, répartit le Père Beschi, il fait un fort beau clair de lune et je souhaite que ce soit tout à l'heure. Le brame voyant sa résolution, se retira et luy fit mettre des doubles fers aux pieds. Il étoit environ minuit, et le père passa dans cet état le reste de la nuit. Celui à qui l'apostat dont jay parlé avoit porté ses plaintes et par les ordres de qui le Père fut arrêté, étoit le général d'un camp volant que le Roy de Madurey avoit envoyé pour obliger les princes ses vassaux à payer le tribut ordinaire. Il se nomme Elamarajapen, celui-cy fit venir le Père devant luy dès le matin du jour suivant qui étoit un samedy et luy fit diverses questions. — Quelle loy il preschoit, quelle langue il parloit, de quel pays il étoit et autres semblables, auxquelles le Père répondit avec beaucoup de sagesse. Il luy demanda ensuite pourquoi il étoit venu en ces pays ci. Pour souffrir les affronts que vous

me faites, répondit le Père, n'y ayant rien de plus glorieux pour moi que d'être injurié pour la vertu, Pour quelle vertu, répliqua l'officier, pour la vertu répartit le Père, qui nous enseigne et qui m'a obligé à quitter volontairement ma patrie, parents et amis, ou j'aurois fort bien pû faire mon salut; uniquement pour ne pas aller au ciel tout seul, mais accompagné d'un grand nombre d'âmes après leur auoir fait connoître, adorer et servir le vray Dieu et non les fausses divinités qu'on adore injustement dans ces pays cy. L'officier ordonna aussitost qu'on luy osta les fers des pieds, etqu'on le dépouillat. Le Père se dépouilla lui-même quittant une espèce de soutanne de toille jaunâtre ou couleur de feuille morte que nous portons et resta avec quelques aulnes de toille que nous ceignons sur les reins dessous la soutanne; vous ne scauriez croire, Madame, combien cela doit être sensible à ce Père, non seulement par principe de modestie, mais encore à cause de notre couleur blanche, qui est pour nous aussi humiliante au milieu de ces noirs, que le seroit la couleur noire au milieu des Européans, à cause que cette couleur blanche est un indice que nous sommes Européans. Et qu'en ce pays cy estre tenu pour Européan est la même chose qu'être tenu pour le plus infâme des hommes, les Européans qui vivent icy sur les costes de la mer ne peuvent se le persuader ets'en mocquent, mais nous qui connaissons mieux le terrain et qui sommes à la merci de ces barbares ne l'apprenons que trop à nos dépens. Après avoir fait ainsi dépouiller le Père, on fit apporter des cordes pour le lier et le fouéter et une espèce de colier ou chaîne pour lui mettre au col, on fit même battre le tambour pour le conduire au supplice. Ne croyez pas, dit alors le missionnaire, m'effrayer pas cet instrument de supplice, sçachez au contraire que vous ne scauriez me faire de plus grand plaisir, et que c'est uniquement pour obtenir une si bonne fortune que je

suis venu de six mille lieues de loin. Cependant un soldat gentil, mais amy du Père s'estant approché de l'officier lui dit deux mots à l'oreille et aussitost l'officier fit rhabiller le Père et le prenant par la main le fit conduire dans la maison d'un brame, inconséquence ridicule, après avoir traité le Père comme le dernier des hommes, il le fit conduire dans une maison de brames, ou ne peuvent entrer que des personnes de distinction. La nouvelle de la prison du Père s'estant répandue, quelques chrestiens des plus fervents vinrent le trouver. Là-dessus on dit à Elamarajapen (c'est le nom de l'officier) que cinq ou six rajas étoient arrivés déterminez à mourir, si on ne relâchoit le docteur étranger. Les rajas sont une caste fort noble et qui se pique de bravoure ; ils menacent quelquefois qu'ils se tuent eux-mêmes ou qu'ils mouront les armes à la main si on ne fait pas ce qu'ils prétendent. Cette nouvelle ne laissa pas d'intimider Elamarajapen et il arriva en même tems d'autres particularités qu'il seroit trop long de rapporter qui l'obligèrent à venir au plutost à proposer capitulation. La capitulation ordinaire en ces rencontres est une bonne somme d'argent, il la demanda et selon les apparences ce n'étoit que pour cela qu'il avoit tant fait le méchant. Le P. Beschi repartit que s'il avoit de l'argent il le donneroit plutôt s'il étoit permis pour obtenir une mort glorieuse que pour s'en délivrer. Elamarajapen fit examiner le peu de hardes qu'on avoit saisi dans le même tems que lon arrêta le père, mais voyant que c'étoit très peu de chose, il les fit rendre au Père, et enfin voyant qu'il ny avoit rien à espérer, il fit relâcher le Père, au bout de 24 heures de prison. Le Père selon la coutume du pays alla se laver comme pour se purifier d'avoir été entre les mains de cette canaille, et prit le chemin de son église. Le Gentil dont jay parlé qui prit les interests du Père avec autant de zèle qu'auroit pu faire le plus fervent chrestien proposa que



Le Père pour réparation d'honneur fut reconduit à sa maison sur un éléphant, mais le brame répondit judicieusement que cela n'étoit convenable ny pour luy ny pour le Père, pour lui parce s'il faisoit cet honneur au Père on croiroit qu'il en auroit reçu une grosse somme dont on lui demanderoit compte, ny au missionnaire parce qu'on croiroit qu'il auroit donné la même somme et qu'il seroit exposé tous les jours à semblables avanies, si on se persuadoit qu'il fut si riche; on se contenta donc de donner au Père une pièce de toile qu'on nomme *Toupatti* et à ses disciples le pacon et Betle, le pacon est un fruit que les Indiens machent avec quelques feuilles nommées *Vettilei* ou comme les Européens le nomment Betle ou Bétal, le Père de son côté donna au brame un petit coffret de vernis et un perroquet de fayence de Chine, l'un et l'autre de très médiocre valeur, et s'en retourna à son église triomphant, s'il faut en juger selon les maximes du monde, mais en effet le cœur pénétré de douleur et les yeux baignés de larmes d'avoir touché si près à la palme du martyr sans achever d'y atteindre. La raison pourquoi ce *calagam* (c'est ainsi que nous appelons les petites persécutions que nous souffrons), la raison dis-je pourquoi ce *calagam* fut terminé en si peu de tems fut parce que Elamarajapen étoit pressé de partir avec son camp volant, ce fut aussi par une spéciale providence de Dieu afin que le Père put prendre des mesures pour éteindre le feu de la persécution qui gagna bientôt en divers endroits, car le bruit s'estant répandu qu'on avoit fait mourir le missionnaire, Maniagarren, c'est-à-dire le gouverneur ou intendant de la ville de *Tencacchi* peu éloignée de *Gurucalpatti* crut que c'étoit une belle occasion pour persécuter les chrétiens. Il y a de l'apparence qu'il y fut sollicité par le beau-frère d'un marchand chrétien et son ennemi juré aussi bien que de notre S<sup>te</sup> religion, le maniagar fit prendre les chré-

tiens et piller la maison de ce marchand où l'on trouva pour environ cent écus de marchandise et fit mettre aussi le sceau à toutes les maisons des chrétiens de la ville, et les Badagas dans le quartier desquels nous avons une petite église, conspirèrent entre eux pour la détruire. Le P. Constance Joseph Beschi reçut cette affligeante nouvelle le dimanche au soir, c'est-à-dire peu après avoir été élargi; il prit aussitôt les mesures nécessaires pour appaiser ce nouveau calagam et il le fit heureusement par le moien d'un seigneur gentil, commandant des gardes constituées pour empêcher les vols ou les restituer. Ce seigneur nommé Chinnananjadeven a été autrefois grand ennemi des chrétiens et aujourd'hui surtout en cette occasion est notre défenseur déclaré; nous avons gagné son amitié par quelques petites curiosités, tant il est nécessaire & important de faire cette dépense. Le P. Beschi n'étoit pas encore sorti de cet embarras lorsqu'il apprit la veille de Noël ce qui se passoit à *Cajetarrou* autre ville où nous avons une église appartenant à la même résidence, *Ouganadapulley* maniagar supérieur de cette ville se trouva à Alanculam lorsque le P. y fut arrêté et traité comme nous avons dit cy-dessus, et écrivit aussitôt au maniagar inférieur de persécuter les chrétiens, celui-cy se saisit aussitôt de quatre chrétiens et pilla leurs maisons. Il voulut faire prendre quatre autres qui sont de caste Vellales, et en effet les menoist desjà prisonniers lorsque tout le quartier des Vellales quoique gentils s'opposèrent à cette entreprise, en partie pour l'affection qu'ils ont pour notre S<sup>e</sup> religion et pour les missionnaires, et en partie parce qu'ils prétendent que leur quartier est un azile qu'ils ne souffrent pas aisément que l'on viole, et c'est pour cela que nous considérons cette église comme la plus sûre de notre mission. La suite fera voir que les endroits les plus sûrs de notre mission au fond ne le sont guère; les soldats qui emmenoit les chré-

tiens voyant qu'on les leur arrachoit des mains, protestèrent de la violence qu'on leur faisoit en leur tirant des mains une proie qui pouvoit rendre au manigar plus de deux mille écus. Si c'est pour cela, répondirent les gentils, que vous les arrêtez nous en donnerons non seulement deux mille, mais quatre mille s'il le faut, et en disant ces paroles, ils les obligèrent à relâcher les prisonniers. Le P. Beschi rapporte que dans cette occasion et plusieurs autres, ces Vellales se sont comportés avec une générosité européenne. Dieu sçait et et vous pouvez juger, Madame, quelle fut l'affliction du missionnaire se voyant lui & ses chrétiens persécutés de tous côtés. Le Père envoya un catéchiste à Ougadanapulley pour ne pas faire de mal aux disciples d'un missionnaire qu'il venoit de protéger à Alamculam, et luy fit écrire par diverses personnes de considération, mais ce fut en vain. Cet Ougadanapulley est Vellale de ceux de Cajetarou, mais avec je sais quel mélange qui pour lui est une tache, son père étoit fort pauvre et faisoit l'office de M<sup>e</sup> D'Ecolle. Ougaden ou Ougadanapulley (car c'est au fond le même nom) ne sçachant où donner de la tête alla à Tutucurin, ville maritime proche de Cajetarou et où les Hollandois ont une méchante forteresse, nous y auons aussi des églises. Les habitants paravas qui est une caste peu considérée des gentils, mais que Dieu a choisie pour être la première de ces quartiers qui ait embrassé la foy, et que S<sup>t</sup> François Xavier a convertie et cultivée avec tant de travaux, depuis ce tems la la religion s'est conservée dans cette caste qui habite le long de la côte de la pêcherie, et les pères de notre compagnie ont continué à la cultiver jusqu'à nos jours. Ils l'ont cultivée au reste sans s'accommoder aux coutumes du pays, mais vivant à l'euro péenne et c'est ce qui a rendu notre S<sup>te</sup> loy et ceux qui la prêchent si méprisables dans l'Inde. Ougadanapulley fit l'emploi d'écrivain chez un chrétien parava

qui l'adopta pour frère, jusqu'à manger avec lui les restes de la mère d'Ouganaden et l'aida à faire fortune ; il en fit une si grande qu'enfin il est parvenu à être grand **maniagar**, le séjour qu'a fait Ouganaden à la cote lui a donné une pleine connoissance et par conséquent un souverain mépris pour les Européens et une médiocre connoissance et un mépris et haine mal fondée pour notre S<sup>te</sup> religion qu'il ne peut ignorer être la même que nous prêchons dans les terres et que nos frères prêchent à la côte, et que par conséquent que quelqu'effort que nous fassions pour dissimuler notre patrie nous sommes en effet ces Européens si odieux et si méprisables aux Indes sous l'odieux & infâme nom de Paranguis, et qu'une telle loy toute S<sup>te</sup> qu'elle est prêchée par de tels gens ne convient point à la noblesse de sa caste. Ouganadapulley respirant comme un autre la vengeance et la haine contre le troupeau de J.-C., vint en personne à Cajettarrou ; c'est icy dit le P. Beschi que la douleur ne me permet qu'à peine d'écrire ce qui se passa. Cet ennemi juré de notre religion assembla le dimanche toutes les castes, Brames, Vellales, marchands, et même les pallas ou parias qui sont les plus infâmes. Inspiré du démon, il leur fit une harangue composée d'autant de blasphèmes que de parolles, tournant en ridicule nos plus saintes cérémonies, vomissant mille horreurs contre le sacrement de confession qu'il traduisoit en mystère d'iniquité, et publiant tout ce qu'il auoit vu à la côte qu'il crut pouvoir nous rendre plus odieux et exécrationnable, il conclut en animant le peuple à aller sur le champ détruire l'église que nous avions dans le quartier des Vellalles et il ne fut que trop éloquent : tout le peuple en fureur et jusqu'aux plus basses castes vint fondre sur notre église et sur notre maison et après avoir tiré le peu qu'il y trouva qui fut mis en dépost, il détruisit l'un et l'autre jusqu'aux fondemens. Il y avoit longtemps qu'Ouganadapulley conser-

voit cette haine dans son cœur, mais ce qui le détermina alors à en venir à cette extrémité a été le grand nombre de conversions qu'il y a eu l'année passée à Cajetarrou, où plus de quatre-vingt et dix personnes ont reçu le St<sup>t</sup> batême et parmi elles, deux qui étoient des principaux, ce qui a achevé de l'irriter est une parole de ces deux néophytes. C'est la coutume en ces pays-cy que certains Brames ou autres aillent de ville en ville et de bourgade en bourgade faire la lecture d'un poème qui contient les aventures plus que romanesques d'un de leurs dieux et après que cette lecture est faite on a coutume de faire un présent au lecteur. Un de nos chrétiens de Cajetarrou fut invité à assister à cette lecture, celui-cy répondit : Pourquoi aller entendre les contes d'un Dieu prétendu à qui on a enlevé sa femme? Cette raillerie piquante fut rapportée au maniagar et nous a coûté bien cher. Au milieu de ces vexations les chrétiens quoique consternés sont restés constans, cependant deux baptisés depuis peu, par un long silence ont trahi leur foi car, interrogés s'ils renonçoient à la foy, leurs parents crièrent qu'ils la renonçoient et eux par une lâche timidité se turent croyant peut-être qu'ils n'étoient point obligés à dédire leurs parents et qu'il suffisoit de ne pas renoncer en termes exprès. Ce n'est pas ainsi qu'en a usé un chrétien de Tencacchi: les soldats qui ne le connoissoient pas le prenant pour un gentil le renvoioient disant qu'ils n'en vouloient qu'aux chrétiens. Si c'est aux chrétiens que vous en voulez, reprit celui-cy, je suis Xtien aussi bien que ces autres, traitez-moi comme eux, et en effet il fut arrêté. Telle a été l'issue de ce fatal calagam de Cajetarrou sans que jusqu'à présent on ait pu raccomoder les choses; au contraire le maniagar est plus obstiné que jamais et prétend tirer de grosses amendes non seulement des chrétiens qui ont embrassé la foy, mais encore des Gentils Vellales qui nous ont

soufferts si longtemps dans leur peuplade, ce qui sans doute sera un grand obstacle à la conversion de ces pauvres gentils qui étoient assez portés à embrasser la foy de la vérité de laquelle ils sont très convaincus et Dieu veuille que cela ne fasse pas recéder ces nouveaux chrétiens.

Cependant les persécutions ne sont pas terminées. Aux trois que je viens de rapporter, Dieu, pour éprouver la constance des chrétiens et donner plus d'occasions de mérites, permit qu'il survint une quatrième bourasque le jour de Noël. Lorsque le P. Beschi disoit la troisième messe et étant sur le point de consacrer, entendit un bruit confus parmi les chrétiens qui assistoient au saint sacrifice. S'étant informé de quoi il s'agissoit, on lui répondit que cinq ou six Turcs à cheval étoient arrivés de *Tirouneloeli*, ville capitale de toute la province, dont le seul nom est formidable aux missionnaires qui y ont été plusieurs fois menés prisonniers, et souffert bien des avanies. Il est aisé de juger quelle peine ce fut pour le P. Beschi de se trouver dans un si grand péril, et au milieu du S<sup>t</sup> sacrifice. Il acheva cependant la messe le mieux qu'il lui fut possible, il en eut le tems, parce que les Turcs s'arrêtèrent dans un petit bois proche du village, la messe finie, un Turc, un Brame, et le maniagar demandèrent à parler au P. et lui dirent que le Turc, Seigneur de la peuplade, les avoit envoyé pour s'informer si Elamarajapen avoit tout restitué, pour l'obliger à restituer s'il manquoit encore quelque chose; le P. leur répondit que tout avoit été fidèlement rendu, le reste de l'entretien se passa en civilités réciproques après quoi ils se retirèrent. L'expérience nous enseigne que ces sortes de visites de gens inconnus sont ordinairement des pronostiques de Calagam: ainsi le P. plia bagage sans rien laisser dans cette Église et dans la maison et se retira à une autre. Ce fut une providence de Dieu toute particulière, car à peine le P. s'étoit-il retiré que l'ennemi reuint, et enrageant

de ne rien trouver ny le père ny les catéchistes, ils enmenèrent trois ou quatre habitans chrétiens qu'ils conduisirent à une peuplade voisine et le jour suivant les renvoyèrent à l'instance du Brame, mais aussitost après eux revinrent ces furieux et enfonçant la petite fenêtre de la chambre du Père cherchèrent à piller, ne trouvant rien, ils se retirèrent honteux, mais toujours résolus à ne pas desister de leur entreprise. En effet, quelques jours après ils prirent cinq bœufs des habitans outre six autres qu'ils avoient déjà saisi et emmenèrent prisonniers à *Tirounelveli* deux habitans l'un desquels est un bon vieillard d'une grande piété, le Turc principal qui a ses droits sur Gurugalpatti les retint trois jours et se fâcha fort contre le maniagar qui lui avoit fait espérer qu'il pouvoit tirer de grosses sommes du missionnaire; au bout de trois jours il les renvoya en leur donnant par écrit une promesse qu'on ne feroit aucun mal aux habitans et qu'ils pouvoient revenir en toute sureté, car ils s'étoient retirés. Le maniagar rappella en effet les habitans, mais il leur demanda d'abord quatorze écus pour les frais de la venue des Turcs, il se retrancha ensuite à cinq, les habitans refusèrent de les payer, le maniagar les chargea sur le catéchiste dont l'imprudence a été la cause de tant de tumulte. Cependant le P. Beschi d'épuisement causé du travail et beaucoup plus de l'affliction extrême que lui a causé tant de trouble, et l'état misérable de sa résidence, est tombé malade, Dieu veuille lui rendre la santé nécessaire pour consoler & raffermir les chrétiens que ces sortes de troubles intimident extrêmement, car vous n'ignorez pas, Madame, de nature qu'ils sont naturellement extrêmement timides, prions le Seigneur qu'il fortifie par sa grâce notre foiblesse naturelle.

Je vous ay fait tout ce détail, Madame, parceque j'ai cru que rien ne pouvoit vous donner une idée plus juste de notre mission où nous sommes continuellement exposés à mille

avaries, où le dernier des hommes peut nous causer les plus facheuses affaires, où dans les endroits mêmes les plus sûrs nous sommes dans de continuelles craintes ou nous ne pouvons pas encore nous assurer d'achever tranquillement l'auguste sacrifice de nos autels ou dans l'impossibilité où nous sommes de donner de l'argent aux Gentils, ce qui ne feroit qu'irriter leur cupidité, et nous attirer persécution sur persécution ; nous n'auons point d'autre moyen de nous faire des protecteurs que quelques curiosités données à propos, ou enfin nous auons bien besoin des prières de nos amis pour obtenir du ciel la prudence & la constance nécessaire pour nous bien conduire nous et notre petit troupeau, sur tout dans les occasions périlleuses des persécutions. Je vous demande très particulièrement les vôtres et suis avec un très profond respect et beaucoup de reconnaissance,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE BOURZES,

Missionnaire de la Compagnie de Jésus.

Ayez la bonté de pardonner les fautes qui sont contre la propriété de la langue que j'oublie de plus en plus faite d'exercice ; permettez moy, Madame, de saluer très particulièrement toutes les personnes de votre illustre famille.

Dans un prochain article, nous passerons en revue les ouvrages du P. Beschi.

Julien VINSON.

(A suivre).

---



**QUELQUES MOTS**  
**SUR**  
**L'ÉTUDE COMPARÉE DES LITTÉRATURES**

---

L'histoire de l'homme est dominée par un fait positif : l'unité de l'esprit humain dans la pluralité des races.

Or, une science née récemment, et déjà contestée, la « Mythologie indo-européenne », repose sur l'histoire incertaine d'une migration des Aryas, issus des hauts plateaux de l'Asie à une époque indéterminée. Cette théorie constate, à l'origine, une communauté de langue et de religion entre les peuples « aryens », mais elle écarte comme « barbares » les peuples « anaryens ». A la vérité, la linguistique et l'exégèse révèlent une étroite parenté intellectuelle entre les groupes ethniques de souche aryenne, qui ont emporté dans leur dispersion les éléments primordiaux de la civilisation indo-européenne. De même que le pieux Énée sortant de Troie, ils ont quitté leur primitif séjour

*Cum sociis nataque, Penatibus ac magnis Dis.*

Et c'est pourquoi l'école linguistique a rapproché avec fruit des idiomes divers, pour saisir leur affinité

ou leur dissemblance originelles, pour marquer le point où ils se séparent d'un **tronc** commun, pour reconnaître enfin dans l'histoire des mots l'histoire même des races humaines. En effet, les travaux de Bopp, de Burnouf, de Schleicher, de Michel Bréal, ont élucidé le problème de l'origine des langues et établi assez nettement la filiation des idiomes indo-européens.

L'étude comparée des mythes, entrée avec Max Müller, Tylor et Andrew Lang dans une période vraiment scientifique, a porté plus loin le champ de ses investigations. Ces savants n'ont pas rapproché seulement les traditions des peuples apparentés par la langue; ils ont aussi comparé la mythologie de toutes les nations connues, soit aryennes, soit anaryennes. A leurs yeux, nul groupe d'hommes ne forme d'îlot solitaire, nul océan infranchissable ne sépare les peuples. Ils se rejoignent tous par de secrets chemins, et c'est seulement par une fiction de l'esprit que nous pouvons les isoler dans « l'ample sein de la nature ». Mille observations, en effet, révèlent la ressemblance, souvent même l'identité des symboles, des coutumes, des croyances, chez des peuples séparés par la langue, par l'histoire et par la race.

Nous n'invoquerons pas ici l'universalité souvent constatée d'usages ou de fables, qui répondent aux besoins physiques ou aux aspirations morales de l'humaine nature, et, à ce titre, se rencontrent dans la

plupart des pays, aussi bien parmi les Cafres, les Australiens et les Peaux-Rouges, que parmi les Aryas, les Sémites et les Chinois<sup>1</sup>. Ces manifestations primitives de l'activité sont d'ordre naturel; elles n'impliquent pas l'existence de relations historiques ou préhistoriques. Mais nous relèverons parfois, chez les peuples les plus divers, une correspondance minutieuse dans les mœurs, dans les légendes, dans les usages, et, — fait caractéristique, — dans les rites<sup>2</sup>.

M. Gaidoz observe, dans l'histoire des religions, si fertile en rapprochements, des analogies frappantes entre le « fichement du clou » à Rome et chez les nègres bantous du Congo<sup>3</sup>. Les « roues de fortune » renfermées dans certaines églises de la Basse-Bretagne et que les fidèles font tourner à la main ou avec une corde pour obtenir la protection d'un saint, existent aussi dans les temples bouddhiques du Japon. Ces

1. C'est ainsi que les contes renfermés dans le recueil bouddhique le *Pantchatantra* ont circulé parmi les peuples de l'antiquité avant qu'ils fussent reproduits en arabe, en hébreu, en grec, etc. Le conte japonais de l'*Homme à la loupe* est bien connu en Occident. Il figure sous différents noms, et avec des variantes dont la principale est le changement des loupes en bosses, parmi les récits populaires bretons, picards, allemands, irlandais, catalans (V. *Japanese Fairy Tales Series* (Tôkiô, KOBUNSHA, éd.), 1895).

2. Les chaityas bouddhiques, par exemple, creusés dans le roc plus de deux siècles avant notre ère, offrent les dispositions intérieures de nos églises. V. FERGUSSON, *Cave Temples of India*. Londres, 1880.

3. *Rome et Congo : Un parallèle*, dans la *Revue de l'histoire des religions*, v. VII.

roues sont analogues aux disques magiques utilisés par les Grecs dans les mystères sous le nom de *ρόμβοι* ou de *κυκλοι*, et empruntés, suivant Clément d'Alexandrie, aux Égyptiens<sup>1</sup>. En dehors des analogies doctrinales entre le bouddhisme et le christianisme, les bonzes pratiquent les circumambulations processionnelles, la bénédiction avec la main droite, la récitation des litanies, la confession, l'ascétisme monacal.

M. Goblet d'Alviella<sup>2</sup>, étudiant l'arbre céleste sous son triple aspect d'arbre cosmogonique, d'arbre de vie et d'arbre de science, démontre que cette conception n'est pas seulement aryenne ou sémitique ; elle se rencontre chez les peuples les plus variés. De même, l'arbre entre deux personnages affrontés, d'origine mésopotamienne, existe à Java et dans l'Amérique Centrale<sup>3</sup>. Parmi les emblèmes, la croix équilatérale, très antérieure au bouddhisme et au christianisme, n'est-elle pas un objet de vénération chez presque

1. V. *Les Roues liturgiques de l'ancienne Égypte*, dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* (nov. 1898, p. 439 sqq.).

2. *La Migration des symboles*, Paris, 1891. •

3. Voilà peut-être un nouvel indice des relations très anciennes qu'A. de Humboldt soupçonnait entre l'Asie Orientale et le nord-ouest de l'Amérique précolombienne. La comparaison des masques en usage dans ces deux régions nous fournira aussi une présomption favorable à l'existence de ces relations. V. E. SCHNELLENBACH : *Sur les immigrations d'un ancien culte asiatique en Amérique* (VIII<sup>e</sup> congrès international des Américanistes). Paris (oct. 1890).

tous les peuples de l'Ancien et du Nouveau-Monde? La présence de la croix gammée n'a-t-elle pas été signalée dans tout l'Orient, en Afrique, dans les deux Amériques, jusqu'en Patagonie, et sur des hochets que les Indiens Pueblos agitent dans leurs danses religieuses? Enfin le bouddhisme de l'Extrême-Orient ne connaît-il pas le foudre de la mythologie classique (*vajra* sanscrit et *dordj* tibétain), qui sert à bénir les fidèles et à exorciser les démons, le rosaire, appelé dans l'Inde « guirlande à prières » *japa-mālā*, le tétrascèle, le disque solaire des Romains et des Celtes, et même l'image du Bon-Pasteur sous les traits de la divinité Kouan-Yin?

L'auteur de la *Migration des Symboles* rapporte, parmi de nombreux témoignages, un singulier exemple d'identité de croyance :

La lutte de la lumière contre les ténèbres, du soleil contre le nuage, est fréquemment représentée, dans l'antiquité classique, par l'image d'un combat entre un aigle et un serpent. On trouve ce symbole en Grèce

1. E.-T. HAMY, *Le Scastika et la Roue solaire en Amérique*, dans la *Revue d'Ethnographie*, 1885. — *Relation du voyage de M. de la Vaulx en Patagonie*, 1899.

2. Le Mercure criophore avait déjà fourni aux premiers chrétiens le type du Bon-Pasteur, que l'on a retrouvé, suivant MM. Grunwedel et A. Foucher, sur une image du Gandhāra. V. sur ces rapprochements : *Das Eucangelium von Jesu in seinen Verhältnissen zu Buddha-Saga und Buddha-Lehre*, par R. SEYDEL, et *The New Testament and Buddhism*, dans la *CONTEMPORARY REVIEW* (déc. 1880).

dès l'époque homérique. Dans la description d'un combat entre Grecs et Troyens, l'*Iliade* rapporte l'impression produite sur les troupes de Priam par l'apparition soudaine d'un aigle tenant un serpent entre les serres. « Mais le reptile palpitant n'oublie pas de lutter, » car il se redresse et déchire la poitrine et le cou de » son ravisseur. L'aigle, vaincu par la souffrance, le » laisse enfin échapper<sup>1</sup>. » Au regard des Troyens, la victoire du serpent présageait leur propre défaite, et le découragement fit tomber leur ardeur :

*L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,*

devant le signe du dieu qui porte l'égide, Διὸς τέρας  
αλιόχοιο.

Or, cet emblème reparait dans la symbolique des Aztèques. Les manuscrits originaux rapportent que les premiers conquérants du Mexique furent déterminés à fonder leur capitale par l'apparition, sur un nopal, au soleil levant, d'un aigle tenant un serpent entre les serres<sup>2</sup>. Ce motif figure encore dans les armes de Mexico. Il était regardé par les Aztèques, ainsi que par les contemporains d'Ulysse, comme un gage de victoire et de puissance. Et cependant, ajoute non sans ironie M. Goblet d'Alviella, il est peu probable que les Aztèques aient jamais lu Homère.

1. HOMÈRE, *Iliade*, XII, vers 200 sqq.

2. ALBERT RÉVILLE, *Les Religions du Mexique*, Paris, 1885. V. aussi *Le Mythe de Votan*, étude sur les origines asiatiques de la civilisation américaine par H. DE CHARENCEY (Alençon, 1871).

Les œuvres littéraires des peuples les plus différents abondent aussi en ressemblances qui franchissent les bornes des pays unis par des relations et brisent les barrières de l'histoire.

Max Müller a signalé des expressions communes à l'Edda et à Homère. D'après la mythologie scandinave la moins contestée, l'homme fut tiré d'un frêne. Dans Hésiode, Jupiter fait sortir des frênes la troisième race des hommes, et nous voyons par un discours de Pénélope à Ulysse que cette tradition n'est pas inconnue aux Homérides : « Dis-moi quel est ton pays ; d'où es-tu ? car tu n'es pas sorti de l'arbre antique<sup>1</sup>. »

Tel est encore le mythe si poétique d'Endymion s'endormant sous les baisers de Séléné, que Max Müller a retrouvé dans la littérature africaine, en dialecte béchouana, pour traduire la disparition du Soleil devant la douce clarté de la Lune. La comparaison de l'Évangile de l'Enfance avec le Lalita Vistara permet de reconnaître dans les écritures bouddhiques les paraboles de la Samaritaine et de l'Enfant prodige<sup>2</sup>. M. Léon Feer n'a-t-il pas découvert chez les

1. MAX MÜLLER, *Essais de Mythologie comparée*. Trad. Perrot. V. aussi l'article de M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Les Nombres 3 et 9, 7 et 50 dans la littérature homérique et chez les Celtes (Recue des Traditions populaires, 1898, p. 289)*.

2. V. G. BRUNET, *Les Évangiles apocryphes*. Paris, 1849. — *Lalita Vistara* (trad. FOUCAUX dans les *Annales du Musée Guimet*), et S. BÉAL, *Buddhist Scriptures from the Chinese*. Londres, 1871. On trouve aussi dans les annales de tous les peuples, sauf peut-être chez les Africains, le récit d'un déluge

Mongols le thème de la légende celtique de Tristan et Yseult, ainsi que l'histoire classique de Midas « retracée avec une étonnante exactitude? » Enfin la légende de Persée, entre beaucoup d'autres, n'est-elle pas vraiment universelle?

Observons maintenant la littérature dramatique d'un pays resté, pendant des siècles, rigoureusement fermé aux influences occidentales, le Japon. En dehors des lois esthétiques qui ne font point partie du patrimoine intellectuel d'un peuple déterminé, nous constatons que le théâtre, au Pays du Soleil levant, a suivi la voie commune au drame grec et au mystère français. Ainsi se confirme l'universalité des procédés qui appartiennent à la poétique générale de l'humanité. Comme les « miracles » krishnaïtes, qui furent représentés dans l'Inde, suivant M. Barth, dès le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>1</sup>, le nô japonais 能 est issu de cérémonies liturgiques nommées *kagura* 冨申樂<sup>2</sup>; il possède le cœur de la tragédie antique, à la fois confident et inter-

universel. Les Brâhmanas montrent Mânou s'embarquant, comme Noé, dans une nef qui s'échoue, après l'inondation, sur la montagne du Nord (V. SYLVAIN LÉVI. *La Doctrine du sacrifice dans les Brâhmanas*. Paris, 1898). (*Biblioth. de l'École des Hautes-Études*, vol. XI).

1. *Les Contes Mongols*.

2. *Les Religions de l'Inde*.

3. Les *Kagura* existaient déjà au III<sup>e</sup> siècle; mais elles furent surtout en honneur à l'époque de l'empereur *Kammu*, il y a 1100 ans environ.



prête du sentiment populaire, sous le nom de *Ji* 地, le drame satyrique ou *kiogen* 狂言, et jusqu'aux personnages essentiels de la comédie gréco-latine<sup>1</sup>. On peut encore signaler au Japon l'usage des masques, l'importance des mimes, l'emploi des hommes pour les rôles féminins, l'adaptation à la scène de légendes héroïques et religieuses, enfin plusieurs traits communs au théâtre d'Extrême-Orient et au drame de notre antiquité classique<sup>2</sup>.

Comment donc expliquer ces concordances ?

Hormis le cas de ressemblances constatées entre des peuples unis par la communauté de la descendance, de la tradition ou de l'éducation, deux solutions seulement s'offrent à notre jugement : ou bien

1. « Ils représentent l'amour d'un vieillard sévère, le caractère » d'un valet fourbe et malicieux, ou d'une courtisane qui n'omet » rien pour plumer son galant, ou enfin un jeune homme qui se » plonge dans les débauches. » *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales* (Amsterdam, 1680).

2. V. ÉMILE GUIMET, *Le Théâtre au Japon* (Paris, 1886); LEQUEUX, *Le Théâtre japonais* (Paris, 1889); LÉON DE ROSNY : adaptation à la scène française d'une pièce japonaise, *Le Coucent du Dragon vert* (Paris, 1890). Parmi les articles de revue et les traductions, nous signalerons : THE BLOODSTONE, *A Japanese lyrical drama translated into english* (Belgravia); BOUSQUET, *Le Théâtre au Japon* (*Recue des Deux-Mondes*, 15 août 1874); *Le Japon, Théâtre, acteurs, actrices* (*Recue de Géographie internationale*, 1884); COMTE MEYNNERS D'ESTREY, *L'Art dramatique en Extrême-Orient* (*Annales de l'Extrême-Orient et de l'Afrique*, vol. VIII, p. 225); *Japanese Lyric Drama* (*Cornhill Magazine*, vol. XXXIV, p. 419); WINGFIELD, *Playgoing in Japan* (*Murray's Magazine*, août 1887, London); PRIZMAIER, *Traductions; The Far East* (suites d'articles, 1898-99, etc., etc.

les conceptions identiques ont passé d'un pays à l'autre par voie d'emprunt, — ou bien elles se sont produites isolément, spontanément, en vertu d'une loi générale et permanente de l'esprit humain <sup>1</sup>.

Ce dernier cas, à notre avis le plus fréquent, suppose, chez tous les peuples, des centres de création

1. Ainsi le genre dramatique japonais *Sarugaku no nô*, 猿樂能 nous paraît sorti d'une évolution naturelle, plutôt que transplanté des contrées occidentales. On s'est demandé si les procédés scéniques de l'art grec n'auraient point pénétré de l'Inde, dans la Chine et le Japon avec le bouddhisme. Le *Nihon-gi* signale en effet l'« *indo-gaku* » parmi les représentations scéniques d'origine occidentale. Mais le théâtre indien lui-même a-t-il subi l'influence de la civilisation grecque? Rien n'est moins démontré. M. Sylvain Lévi a expliqué les caractères du théâtre indien comme le développement spontané du passé littéraire et religieux de l'Inde et en a défendu l'originalité contre Weber, Brandès et Windisch (v. le *Théâtre Indien*, Paris, 1890, et *Quid de Græcis veterum Indorum monumenta tradiderint*). D'autre part, les pèlerins bouddhistes qui, du IV<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle, allèrent puiser à sa source la loi du Maître et rapportèrent en Extrême-Orient les livres sacrés de l'Inde, ne semblent pas avoir révélé la technique du théâtre indien aux lettrés chinois et japonais. Ces spectacles les étonnaient sans les intéresser, et, autant que nous en pouvons juger, étaient peu ou mal compris (V. Ed. CHAVANNES, *Mémoires sur les religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident*, par l'tsing, et la traduction anglaise de TAKAKUSU). Quant à l'expansion gréco-bactrienne au delà du Pamir, elle reste à l'état de pure hypothèse: les monnaies bilingues rapportées récemment du Kashgar et attestant le contact des civilisations grecque et chinoise, sont en caractères kharoshthi-chinois et non gréco-chinois. L'écriture kharoshthi n'a rien de grec, et ses prototypes existent dans un alphabet sémitique, probablement araméen (V. *Bulletin Académie Inscr. et Belles-Lettres*, juillet 1898, et HALÉVY, *Revue sémitique* de juillet 1895).

indépendants et autonomes, qui semblent démontrer que le fonds primitif des races est partout le même. Il n'est point aryen ou anaryen, il est humain. Dans tous les pays, l'âme des hommes renferme, avec les premiers principes, des tendances originelles, nécessaires, vers une évolution déterminée<sup>1</sup>. Partout elle obéit à une logique infallible, qui trouve sa loi secrète dans la nature même de l'entendement. C'est ainsi que dans tout pays, la poésie est la première forme du sentiment littéraire et que le genre dramatique, suivant la remarque de M. Faguet, se subdivise jusqu'à l'émiettement dans le cours des âges<sup>2</sup>. Or, si « le » point de départ est commun à toutes les races, » toutes ne marchent pas du même pas dans le développement intellectuel ». Ainsi l'art du théâtre, en Grèce et dans l'Inde, formé d'éléments identiques chez ces deux peuples, a cependant produit deux genres dramatiques divergents : la *tragédie*, — le *nd-taka*<sup>3</sup>. L'architecture romane, en parfaite harmonie avec la littérature, revêt en France, au XI<sup>e</sup> siècle, des formes variables suivant les régions : le même thème artistique, interprété diversement, atteste l'individualité, le génie particulier de nos provinces. En Normandie, une race jeune et sortant à peine de la barbarie élève des monuments à son image ; ils sont

1. Cf. la *Prakṛti* du système philosophique indien Sāmkhya.

2. *Drame ancien, Drame moderne*.

3. SYLVAIN LÉVI, *Le Théâtre indien*.

vigoureux et frustes. Les sombres églises d'Auvergne, bâties en laves, ne parlent point le même langage que les frêles chapelles du Poitou, ouvragées comme des coffrets d'ivoire ou de métal. Dans le Midi, les figures du cloître de Saint-Trophime, à Arles, et du portail de Saint-Gilles, les pilastres cannelés à la romaine de Notre-Dame d'Avignon et les fines colonnettes du couvent de Moissac sont conformes à la tradition de la sculpture antique. Il semble que l'art de cette époque s'exprime par des dialectes divers. Et ces formes architecturales n'ont pas été adoptées en vain; elles expriment hautement l'instinct des races; ce sont des manifestations distinctes, mais étroitement apparentées du génie français :

..... *Facies non omnibus una,  
Nec diversa tamen; qualem decet esse sororum.*

Cette adaptation nécessaire entre le milieu et l'être vivant nous explique encore que la civilisation soit si inégalement répartie sur le globe. Les N'javi mènent toujours la vie errante et misérable de leurs fabuleux ancêtres, les Pygmées, et leur langue est si pauvre qu'elle n'exprime pas même l'idée de la divinité. Comment pourrait-il en être autrement dans des solitudes stériles? Néanmoins, lorsque plusieurs groupes d'hommes se trouvent dans les mêmes circonstances, ils tendent à croire, à sentir, à agir de la même façon. Et c'est pourquoi le Bouddha rédempteur, comme Prométhée cloué sur son rocher pour l'amour des hommes,

ne diffère pas essentiellement du Christ, — tant la conception du rachat des fautes s'impose avec force à l'humanité<sup>1</sup>.

Le groupe des peuples aryens ne nous paraît donc pas former une famille isolée, un monde fermé aux populations étrangères à son inspiration et à sa culture. Sans doute, le génie indo-européen a trouvé dans l'antiquité gréco-latine l'expression parfaite de la beauté classique. Mais la Grèce et Rome, ces deux foyers d'intense lumière, n'ont pas brillé isolément, sans reflet sur le monde. Leur éclat ne doit pas nous empêcher de voir le long passé de la funéraire Égypte, ni l'histoire millénaire de la vénérable Asie, « déjà vieille, dit Michelet, cinq cents ans avant Jésus-Christ ». Et si l'Asie est le berceau de l'humanité, les peuples qui ont évolué du « nœud du monde » vers l'Occident méritent-ils seuls de nous occuper<sup>2</sup>?

« On connaît l'histoire de quelques nations ; on ignore le genre humain. » Cette belle parole de Bos-

1. Il y a aussi du Messianisme dans le rôle du Bouddha. Avant Çakya-Mouni, l'Inde semble avoir vécu dans l'attente d'un Messie : le Cakravartin (V. E. SÉNART, *Essais sur la légende du Buddha*, 1882). Pareille observation s'applique à la Chine ancienne : M. Maurice Courant observe que le caractère *Jou* exprimait, suivant le P. de Prémare, l'attente d'une rédemption.

2. Un axiome reçu au nombre des vérités banales assure que « la civilisation suit le cours du soleil en se dirigeant de l'Orient vers l'Occident ». Cette proposition, fort contestable, paraîtra moins surprenante si nous l'entendons *cum grano salis*, en nous rappelant qu'elle fut formulée pour la première fois au delà du Rhin, par Herder, et reprise par Hegel et son école.

suet sera moins vraie lorsque la science comparée des traditions, des mœurs, des littératures, nous aura fait connaître tous les peuples, soit qu'ils parcourent une carrière brillante, soit qu'ils paraissent « endormis, comme dit le Moïse d'Alfred de Vigny, du sommeil de la terre ». Telle peuplade océanienne, humble et barbare, perdue dans le vaste système de l'univers, se présente à nous comme un document scientifique précieux, si elle marque un « moment » dans l'histoire progressive de l'homme. Elle est comme un anneau de la chaîne ininterrompue des sociétés ; et si elle met sous nos yeux l'enfance de l'humanité, le prologue du drame éternel qui se joue sur la scène du monde, « nous saisissons les débris de ces époques reculées » avec l'empressement d'un biographe qui trouve « quelques griffonnages tracés par son héros encore » enfant, alors qu'il était bien lui-même '... » Entre le passé et l'avenir, — on l'a souvent remarqué, — la transition s'accomplit comme tout ici-bas, par une succession de mouvements inaperçus, parfois contradictoires, dont le résultat général est identique et concourt à l'évolution universelle. Ne retrouvons-nous pas encore aujourd'hui sur les visages basques les grands traits originels de la famille ibérique ; en Normandie, les yeux couleur d'océan des anciens marins scandinaves ; et en Provence, des physionomies la-

1. MAX MÜLLER, *Essais de Mythologie comparée* (Trad. Perrot).

tines, qui ne diffèrent guère des bustes de nos musées? Les costumes eux-mêmes sont, dans nos campagnes, vénérables et expressifs. Les paysans de Bethmale n'ont pas abandonné l'habit charmant et suranné de leurs ancêtres, et les femmes du Centre portent toujours ces longs manteaux de deuil que nous voyons aux pleureuses des tombeaux du XIV<sup>e</sup> siècle. Enfin la coiffure arlésienne montrerait, à défaut de la littérature provençale, que le pur goût classique est toujours vivant dans le pays de Camargue, qui eut jadis sur ses promontoires des temples d'Apollon et de Vénus Astarté.

Le principe fécond de la continuité naturelle, formulé dès l'époque des philosophes éléates, s'applique donc au développement graduel de l'esprit humain dans sa marche régulière, incessante, à peine troublée par les orages et les révolutions. L'histoire a conservé le souvenir de crises sociales, d'invasions soudaines qui devaient frapper de stérilité le sol foulé par les Barbares. Elles ont pu ruiner la puissance matérielle des nations ; jamais elles n'ont entièrement détourné leur vie intellectuelle de son cours naturel. Durant ces jours sombres, la conscience nationale sembla s'évanouir dans la poussière des galops, dans la fumée des incendies ; les ténèbres se firent, et les peuples tremblèrent, écoutant passer l'épouvantable trombe. Puis, la tourmente prit fin. Des hommes se levèrent, qui renouèrent la tradition interrompue, et souvent

vainqueurs de leur farouche oppresseur, transmirent à leurs descendants le trésor lentement accru de leur âme collective : *Regna ex infimo coorta supra imperantes constiterunt*<sup>1</sup>.

Ainsi l'âme humaine a sa vie propre et continue. Il importe de la découvrir sous les formes transitoires de l'art et des littératures. Elle reflète la civilisation dans sa marche et en dessine la courbe par sa propre histoire. Elle anime même les paysages. Pourquoi la Bretagne, cette pauvre terre de granit, exerce-t-elle sur nos cœurs une si grande puissance de séduction ? Elle possède en vérité un charme profond par ses tristes landes, par ses fougères et ses chemins creux. Mais elle nous touche surtout par sa mystérieuse histoire, par ses douces légendes, par ses gracieuses fées des lacs, légères comme une vapeur et couronnées de fleurs, par ses chevaliers mystiques, idéales figures d'immaculée perfection, pareilles à de claires et sèches images de missel. La Bretagne nous émeut par sa mélancolie, mais c'est l'âme de la race celtique que nous aimons en elle. Sur les routes armoricaines, les chevaliers de la Table-Ronde sont toujours en quête du Graal, et dans la forêt de Brocéliande, Merlin l'enchanté est toujours prisonnier.

C'est donc l'histoire de l'âme, sans cesse modifiée par le mouvement des idées, par l'évolution de l'organisme social, par le contact des races étrangères, qui

1. SÈNÈQUE, *Quæst. natur.*, III, *Præfatio*.



constitue l'histoire même de l'homme. C'est en effet autour d'une idée morale que se groupe une nation, par la communauté des souvenirs et des aspirations, non point par les fatalités de la géographie. Quel lien maintient la forte unité du peuple d'Israël ? Un livre, l'Ancien-Testament, qui, depuis Nabuchodonosor et Titus, sert aux Israélites épars de foyer d'exaltation nationale et patriotique. L'Allemagne, comme la Grèce de nos jours, s'est formée volontairement autour de quelques noms, et la statue « Germania » exprime une conception abstraite. Dans nos contemporains revivent d'innombrables générations. La connaissance comparative du long passé des esprits nous fera donc connaître l'étendue du patrimoine commun à tous les peuples, vérifiera leurs origines et leur succession, éclairera leurs rapports passagers ou permanents. Aussi convient-il de placer les différents foyers de culture intellectuelle à leur véritable plan, dans la perspective des âges, et de rechercher les relations internationales qui expliquent la pénétration mutuelle des races. Nous verrons l'esprit humain évoluer partout conformément à des principes certains, suivant des lois d'ordre général. Cette étude, qui nous reporte dans le passé profond, nous rendra attentifs aux essais maladroits, timides, barbares, aux bégayements de l'être conscient de son effort, à l'obscur travail d'où sortent les sociétés. La continuité du progrès intellectuel nous apparaîtra surtout dans l'histoire littéraire

des Chinois et des Japonais, si fidèles gardiens de leurs traditions<sup>1</sup>. Car la réalité des choses est dans le passé, image véritable d'une existence qui éclaire et dirige la vie contemporaine. Et l'enseignement des temps écoulés nous sera infiniment salutaire. Un peuple qui aurait la pleine conscience de lui-même, qui se connaîtrait comme un être doué de raison, comprenant la loi de son développement, renoncerait pour jamais à toutes les violences. Efforçons-nous donc de retrouver, sous la trame des faits et des idées, l'âme héréditaire de l'humanité.

A. BÉNAZET..

1. Suivant la remarque de M. de Rosny, le Japon est peut-être le seul pays qui n'ait jamais été conquis, le seul qui possède, depuis vingt-six siècles, la même dynastie de princes (*La Civilisation japonaise*, Paris, 1886).

---

HISTOIRE  
DE LA  
PRINCESSE DJOUHER-MANIKAM

Roman traduit du Malais

sur le Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris

Par ARISTIDE MARRE

(Suite et fin)

---

Maka touan poutri *Djouher Manikam* poun soudjoud. lah iya kapada ayahnda baginda dan kapada saoudara baginda *Minbah Chahaz* dan kapada souami.nia radja *Chah Djohon*. Maka kata touan poutri *Djouher Manikam*: « Hey segala touan-touan dan pahlawan binoua *Roum* ka.tahou.1 olih touan-touan sakalian adapoun bhaoua hamba ini perampouan boukan hamba ini laki-laki; ini.lah ayah hamba yang ber.nama Solthan *Haroun er.rachid* dan yang ka.radja.an dalam binoua *Bagdad*, dan saoudara hamba yang ber.nama *Minbah Chahaz*, dan souami hamba radja

La princesse *Djouher-Manikam* dit: « O mon enfant! voici les dernières recommandations que vous adresse votre mère: il faut que vous pratiquiez la justice, afin que Dieu rende votre royauté durable. A vous, *mantri* et *houloubalang* de *Roum*, je confie mon enfant. S'il commettait quelques fautes par négligence ou par ignorance, je vous en prie, ne les

'*Chah Djohon* yang ka.radja.an di binoua *Damsik*; dan sa.lama hamba di.naik.kan ka. radja.an olih touan-touan sakalian di binoua *Roum* ini, djikalau ada barang salah kilap bebal hamba itou, hendak.lah di.maaf.kan olih touan-touan sakalian akan hamba, karna adat hamba Allah itou melainkan penouh dengan kilap dan bebal djouga hania Allah sou-bhanah oua taala djouga yang tiada katangan loupā dan laley dan tiada ber.nama kilap dan bebal. Maka sembah mantri binoua *Roum*: « iā touankou Chāh alam! maka souatoupoun tiada salah dan kilap touankou Chah alam. **Chahadan** sa.lama touankou men.djadi radja di binoua *Roum* ini, karna ada djouga souatoupoun salah houkoum touankou yang mahamoulia akan segala yang di.houkoum.kan touankou Chah alam itou *yani hendak.nia itou doua-doua bounouh mantri itou bounouh dan poutri itou bounouh*

prenez pas trop à cœur, car mon enfant est jeune et il n'a pas encore atteint toute la maturité de sa raison. »

Les *mantri* et les *houloubalang* répondirent: « O Majesté! que votre prospérité aille toujours en grandissant! Comment nous serait-il possible de transgresser vos commandements? »

La princesse reprit: « O mon enfant! par-dessus tout il faut que vous observiez la justice et que vous soyez patient et libéral à l'égard des *mantri* et des *houloubalang* et de tous vos sujets, pour que les faveurs de Dieu s'accroissent sur votre personne et que votre royaume soit protégé par Dieu le Très-Haut et digne de louanges, avec la grâce de l'intercession du pro-

ada salah.nia poutri Djouher Manikam mem.bounouh anak mantri dan mantri itoupoun lagi salah mem.bounouh anak poutri Djouher Manikam demikian.lah oupama.nia touankou akan tetapi djikalau maou djouga kira.nia touankou Chah alam naik radja di sini, bhaoua terlalou lebih sòukatchita hamba sakalian akan touankou Chah alam. » Maka kata touan poutri Djouher Manikam « **adapoun bahoua** hamba memohon.lah kapada touan-touan sakalian, baik.lah anak radja ini kita naik.kan radja akan ganti hamba ka.radja.an. » Maka sembah segala mantri dan houloubalang *Roun* : « mana perentah touankou hamba djoundjoung ; » maka anak radja itoupoun di.ganti.kan olih touan poutri Djouher Manikam. Maka segala mantri dan houloubalang rayat sakalian poun mendjoundjoung douli meng.ata.kan Chah alam itou. Maka kata touan poutri Djouher Manikam : « Hey anak-kou !

phète *Mohammed*, l'Envoyé de Dieu (que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur lui !). O mon enfant ! il faut que vous gouverniez tous vos sujets avec un esprit de justice, car dans ce monde, jusqu'à la mort, nous devons rechercher la vérité. O mon enfant ! surtout n'oubliez jamais mes dernières recommandations. » Alors, prenant dans ses bras l'enfant royal, elle le baisa. Telle est l'histoire de la princesse *Djouher-Manikam*.

Ainsi qu'il est dit en arabe :

« *Lâw kânat id-dounyâ tedoumo li êhlihâ*

» *Le-kâna resoul Oullâh hayyân baqyân.* »

Ce qui signifie littéralement :

**adapoun** pesan bounda kapada touanhamba : hendak lah touan berbouat adil soupaya touan di kakal-kan Allah didalam ka-radja-an touan dan lagi menaroh pada segala mantri dan houloubalang *Roum* akan anak hamba ini, dan djikalau ada barang salah kilap bebalnia, djangan apalah touan sakalian, ambil pada hati touan sakalian karna anak hamba ini lagi mouda belom lagi sampey akal-nia. » Maka sembah segala mantri dan houloubalang : « iâ touankou Chah alam ! ber-tambah tambah daulat masakan hamba melalou-ï perentah touankou itou ; » sabagailagi kata touan poutri *Djouher-Manikam* : « Hey anak-kou houbaya-houbaya hendak-lah touan sangat-sangat berbouat adil serta sabar dan mourah akan segala mantri dan houloubalang rayat-rayat touan sakalian soupaya ber-tambah-tambah anougraha Allah akan touan dan nagri touan poun di-pelihara-kan Allah soubhanah

« Si le monde restait à ceux qui l'habitent,  
» L'apôtre de Dieu y serait demeuré vivant. »

#### NEUVIÈME RÉCIT

OU L'ON FAIT CONNAITRE COMMENT LE ROI HAROUN ER-RASCHID S'EN RETOURNA AU PAYS DE BAGDAD AVEC SA FILLE LA PRINCESSE DJOUHER-MANIKAM, SON GENDRE LE ROI CHAH DJOHON ET SON FILS LE PRINCE MINBAH CHAHAZ.

Le sultan *Haroun er-Raschid* ayant fait dire au sultan de *Roum* qu'il voulait retourner au pays de *Bagdad*, le sultan de *Roum* donna ordre à son ministre de

oua taala dengan berkat chefaat nabi *Mohammed* rasoul Allah (*Salla Allah aley-hi oua sallama!*) hey anak.kou! hendak.lah touan meng.houkoum.kan segala rayat touan itou dengan houkoum yang sa.benar.nia karna hendak kita didalam dounia ini lagi mati djouga yang sa.benar.benar.nia. Hey anak-kou houbaya-houbaya hendak.lah pesan.kou ini djangan touan laley » maka di.pelouk di.tchioum baginda anak radja itou. Ini lah tcheritra.nia touan poutri *Djouher Manikam* saperti kata charç el.hilm dengan behasa parsi : **waloukan tetal moula eital moula halha waloukan rasoul Allah heyyal mobaka yani** djikalau ada dounia ini kakal bagai isi.nia nistchaya rasoul Allah hidoup sa-lama-lama.nia; dan sabailagi kata arab :

« *Law kânat id-dounyâ tedoumo li ehlihâ.*

*Le.kâna resoul Oullâh hayyân baqyân.*

rassembler les *mantri*, les *houloubalang* et ses soldats, avec des éléphants, des chevaux et les instruments de musique. Tous arrivèrent avec des présents, car le sultan de *Roum* voulait accompagner le sultan *Haroun er-Raschid* jusqu'à *Bagdad* et lui porter ses présents.

Le moment favorable étant arrivé, le sultan *Haroun er-Raschid* partit de *Roum* se dirigeant vers le pays de *Bagdad*, de plaine en plaine et d'étape en étape. Après quelque temps de marche, tout en se réjouissant le long du chemin, on arriva au pays de *Bagdad*. Les *mantri*, les *houloubalang* et les soldats sortirent du fort pour se porter à la rencontre du sultan *Haroun er-Raschid*, et ils entrèrent dans le palais.

Alors la reine sortit promptement pour trouver le

NEUVIÈME RÉCIT

**El kissah** maka datang.lah kapada tcheritra yang ka sambilan pada meniata.kan hikayat radja *Haroun er.rachid* hendak kombali ka binoua *Bagdad* dengan anaḡda baginda touan poutri *Djouher Manikam* serta menantou baginda radja *Chah Djohon* dan anaḡda baginda *Minbah Chahaz*. Maka Solthan *Haroun er.rachid* poun meniourouh.kan mengata.kan diri baginda kapada solthan *Roum* hendak kombali ka nagri *Bagdad*; maka Solthan *Roum* poun mem.bri perintah kapada segala mantri baginda itou meniourouh.kan meng.himpoun.kan segala mantri dan hou-loubalang rayat sakalian dengan gadjah dan kouda dan segala bounyi-bounyi.an. Maka segala marika itou poun datang.lah masing-masing mem. baoua per.semBah.an karna Solthan *Roum* hendak meng.hantar. kan solthan *Haroun er.rachid* ka binoua

sultan et sa fille la princesse *Djouher-Manikam*. S'étant rencontré avec sa fille, elle la serra dans ses bras et la couvrit de baisers. Elle dit en pleurant: « Hélas! mon enfant, le fruit de mon cœur, ta mère avait pensé qu'elle ne te reverrait plus jamais! » Et elle couvrait son corps de larmes et de baisers en répétant: « Hélas! mon enfant, je te croyais perdue pour toujours! » Ensuite la reine se prosterna devant le sultan *Haroun er-Raschid*. Son fils *Minbah Châhaz* vint alors se prosterner aux pieds de sa mère, mais celle-ci le serra dans ses bras et l'embrassa. Alors son gendre le roi *Châh Djohon* s'avança et se prosterna à son tour



*Bagdad*. maka segala persembah itou poun di sourouh solthan *Roum* hantar. kan kapada solthan *Haroun er. rachid*. Maka datang. lah tatkala koutika yang baik maka solthan *Haroun er. rachid* poun kombali deri binoua *Roum* datang ka binoua *Bagdad* deripada souatou padang datang kapada souatou padang dan deripada souatou per. henti. an datang kapada souatou per. henti. an. **Hatta kalakian** maka brapa lama di djalan itou dengan ber. souka. souka. an sa. pandang djalan itou, maka solthan *Haroun er. rachid* poun sampy. lah ka binoua *Bagdad*. Maka segala mantri dan houloubalang poun kalouar. lah dan rayat-rayat sakan deridalam kota mengalou. ngalou. kan baginda lalou masouk kadalam astana; maka permaisouri poun sigra kalouar men. dapat. kan baginda dan anakda touan poutri *Djouher Manikam* serta baginda ber. temou lalou baginda memelouk dan mentchoum anak datouan poutri *Djouher Manikam* serta dengan tangis. nia baginda: ma-

aux pieds de la reine, qui le serra dans ses bras et l'embrassa. Tous étaient en larmes.

Le sultan *Haroun er-Raschid* partit pour le lieu des audiences et donna l'ordre à l'un de ses *bantara* (héraut) de faire rassembler ses ministres, ses guerriers et ses sujets. Quand ils furent rassemblés, le sultan dit : « Maintenant je veux fêter les *mantri*, les *pahlawan* (officiers), les *houloubalang* et tous les soldats de *Roum* qui nous ont amenés jusqu'ici. » Lorsque le sultan *Haroun er-Raschid* eut achevé de les fêter, ils voulurent prendre congé pour s'en retourner au pays de *Roum*. Le sultan *Haroun er-Raschid* leur fit don de vêtements

kakata.nia baginda: « Ouéh anak.kou danbouahhati.kou! akou sangka tiada lagi bounda ber.temou dengan touan » maka di.tchioum poula sa.lourah toubouh anakda itou dengan tangis.nia : « Ouéh anak.kou kou sangka hilang sounngouk kemoudian. » Maka baginda poun soudjoud pada padouka kakenda solthan *Haroun er.rachid* maka anak.da *Minbah Chahaz* poun datang meniembah kadam bounda baginda lalou di.pelouk di.tchioum olih baginda. Maka mantou baginda radja *Chah Djohon* poun datang.lah soudjoud kapada kadam bounda baginda itoupoun di.pelouk di.tchioum baginda djouga. **Kalakian** satelah sudah ber.tangis.tangis.an maka solthan *Haroun er.rachid* poun ber.angkat.lah baginda ka peng.adap.an mem.bri perintah kapada sa'orang bantara.nia meniourouh meng.himpoun.kan ouazir.nia dan pahlaouan.nia dan segala rayat sakalian. Satelah hadlir.lah segala marika itou sakalian, maka d'honneur, à chacun suivant son rang; ils se prosternèrent aux pieds de Sa Majesté puis s'en retournèrent paisiblement au pays de *Roum*.

En suite de cela, le sultan *Haroun er-Raschid* ordonna à l'un de ses *bantara* de faire assembler ses *mantri*, ses *houloubalang* et ses sujets. Une fois assemblés, le prince dit: « O vous tous, mes *mantri* et mes *houloubalang*, il faut que vous me construisiez une maison de bains de sept étages sur la place de la ville de *Bagdad*. » Tous répondirent: « O Monseigneur, Roi du monde! quels que soient vos commandements, vos serviteurs les placent au-dessus de leurs têtes. » Et tous, *mantri*, *houloubalang* et sujets, se mirent à

kata solthan kepada mantri baginda. « **Satelah** saka-rang akou hendak ber.djamou segala mantri dan pahlouan houloubalang rayat *Roum* sakalian yang menghantar.kan kita itou. » Maka tatkala selesey.lah solthan *Haroun er.rachid* deripada ber.djamou itou, maka sakalian marika.itou poun hendak ber.mohon hendak poulang ka nagri *Roum*. Maka solthan *Haroun er.rachid* poun mengarounia.l persalin akan marika itou masing-masing dengan laik.nia martabat.nia. Maka marika itou poun men.djoundjoung douli touankou kombali ka binoua *Roum* dengan sadjahtra.nia; maka kemoudian deri itou maka solthan *Haroun er.rachid* poun menitah.kan sa'orang bantara.nia meniourouh meng.himpoun.kan segala ouazir.nia dan houloubalang dan rayat.nia sakalian; satelah soudah berhimpoun sakalian marika itou, maka kata baginda kepada sakalian marika itou: « Hey touan-touan sakalian mantri-kou

*l'œuvre, chacun d'eux exécutant ce qui était prescrit par l'architecte.*

Après quelque temps, la palais des bains fut fini; il était somptueusement orné de rideaux de soie, de dais, de tapisseries tramées d'or et frangées de perles; des tapis brodés d'or étaient étendus aux différents étages, et il y avait quantité de flambeaux et de lanternes.

Les constructeurs entrèrent alors en présence du roi et dirent: « O Monseigneur, Roi du monde! vos esclaves ont complètement achevé leur travail conformément aux ordres de Votre Majesté. »

Le roi *Haroun er-Raschid* rendit grâces à Dieu le Très-Haut et digne de louanges, le véritable Seigneur

dan houloubalang. kou hendak.lah touan-touan sakalian per.bouat.kan akou souatou Pantcha.persada toudjouh pangkat di meidan binoua *Bagdad* ini. » Maka sembah marika.itou sakalian : « iâ touankou Chah alam mana perentah hamba djoundjoung » maka sakalian mantri dan houloubalang rayat poun be.kerdja.lah masing-masing ber.bouat diya barang yang di.sourouh.kan olih toukang.nia. **Hatta** bebrapa lama.nia maka pantcha.persada poun soudah.lah dengan per.hiyas.an.nia deripada tirai dewangga dan langit-langit katifat bepakan. kan emas dan be.roumbei-roumbei.kan moutiara dan ter.hampar.lah deripada permadani yang ka.emas.an pada segala pangkat pantcha-persada itou dan bebrapa deripada diyan dan tanglong, Maka segala marika itou poun masouk.lah mengadap ber.datang sembah demikian sembah.nia : « Iâ touankou Chah alam telah soudah.lah hamba kerdja.kan saperti perentah touankou

qui accorde à ses serviteurs ce dont ils ont besoin. Puis les fêtes commencèrent : pendant quarante jours et quarante nuits, les musiques ne cessèrent de retentir ; il y eut des jeux, des festins, des divertissements de toutes sortes ; on se livrait bruyamment à la joie, parce que le sultan devait procéder à la cérémonie du bain des deux époux, ses enfants. Quand les veilles furent finies et que le moment favorable fut venu, le sultan revêtit d'un magnifique habillement brodé d'or le roi *Châh Djohon*, tandis que la princesse *Djouher Manikam* était parée par sa mère de voiles et de vêtements superbes garnis de bijoux, de perles et de pierres précieuses d'une richesse incomparable.

Chah alam itou dengan sampourna.nia. » Maka radja *Haroun er.rachid* poun meng.outchap choukour kapada Allahsoubhana oua taala dengan sa.benar.nia touhan yang meniampey. kan segala hadjat hamba.nia. Maka Solthan poun memoula.i pe.kerdja.an ber.djaga-djaga ampat pouloh hari dan ampat pouloh malam dengan segala bounyi-bounyi.an dan pelbagai permain.an dengan makan dan minoum ber.souka-souka.an gagap gempita bounyi.nia, karna baginda hendak memandi. kan anakda kadoua laki istri itou. Satelah selesey.lah deripada ber djaga-djaga itou maka pada koutika yang baik maka baginda poun mengena. kan pakey.an akan radja *Chah Djohon* yang ka.emas.an, dan pakeyan yang moulia-moulia. Maka touan poutri *Djouher Manikam* poun di.hiás.I olih bounda baginda deripada bebrapa tirai pakeyan yang terlebih moulia-moulia yang ber.tatah. kan ratna moutia manikam yang tiada

Les deux époux étant ainsi parés, le sultan les fit monter sur un palanquin. Son fils *Minbah Châhaz* était vêtu d'un splendide costume. Le sultan monta son cheval *semberâni* <sup>1</sup>, sellé d'une selle d'or ciselé. Entouré des jeunes princes et seigneurs, des officiers de sa cour et des étendards, *Haroun er-Raschid* marchait en tête. Il s'avavançait suivi des princes, des *mantri* et

1. En javanais, le cheval *semberâni* signifie cheval *volant* ; et en effet, dans le *Sadjarah malayou*, le cheval *semberâni* est un cheval fabuleux qui traverse la profondeur des mers et vole dans les airs. D'autre part, si ce mot dérive, comme le dit KLINKERT en son dictionnaire malais-hollandais, de la racine *berani*, il signifie simplement *ardent, brave, fringant*.

ter.hingga. Satelah soudah meng.hias.1 anakda kadoua laki istri itoumaka di. naik.kan olih baginda akan anakda kadoua laki istri itou ka.atas djampana dan anakda *Minbah Chahaz* poun langkap dengan pakeyan.nia. Maka baginda poun meng-andarai.i kouda semberaniber.pelana . kan emas dipahat. Maka baginda ber.djalanlah dehoulou dengan ratou-ratou adinda dan dengan segala pegaouai dan pandji-pandji. Maka baginda poun ber araklah meng.iring.kan ratou-ratou anakda dengan segala mantri dan houloubalang dan segala istri orangbesar-besar poun meng.iring.kan serta permaisouri dengan segala dayang-dayang praouan sakalian. Maka segala bounyi-bounyi. an poun ber.bounyi. lahterlousa kali merdou. Maka di.arak.lah toudjough kali ber.kolilingnagrisatelah sampey.lah anakda baginda kadoua pada pantcha-persada itou maka di.naik.kan baginda ka.atas pantcha persada itou ; maka datang.lah segala

des *houloubalang*. Les épouses des Grands accompagnaient la reine avec ses filles d'honneur, et tous les instruments de musique faisaient entendre leurs sons harmonieux. Sept fois l'on fit le tour de la ville. Quand les deux époux furent arrivés au pied du palais des bains, le sultan les fit monter. Alors vinrent les épouses des Grands avec la reine, qui les saupoudrèrent de poudre de riz mêlée d'ambre et de musc, et répandirent sur leurs têtes du nard et du curcuma. Tous deux furent plongés dans un bain d'eau de roses et de toutes sortes de fleurs aromatiques, avec de l'eau de la fontaine *Zemzem*<sup>1</sup>.

1. La fameuse fontaine d'Agar, près de la Mecque.

istri orang besar-besar serta permaisouri mem. bedak. i dengan ambar kastouri dan me. lãngir. i dengan narouastou dan koumkouma; maka di. mandi. kan olih baginda kadoua. nia dengan ayer, bounga rampey dan ayer maouar di. soudah. i dengan ayer zamzam. Satelah selesey-lah deripada mandi itou maka kombali. lah masouk ka astana ayahnda baginda. Satelah sampey. lah kadoua. nia ka astana, maka hidang. an poun di. angkat orang. lah ka. hadap. an baginda dan ka. hadap. an segala oulema dan fakih lebai dan segala mantri dan houloubalang rayat sakalian hina dina laki-laki dan perampouan besar ketchil, sakalian. nia poun makan. lah masing-masing dengan hidangan. nia. | Satelah soudah makan maka fakih poun membatcha doa selamat sampourna lepas deripada bahaya dounia dan akhirat, lalou memakey segala baou-baou. an yang amat haroum baou. nia. Satelah soudah pekerdja. an itou

La cérémonie du bain terminée, les deux époux sortirent du palais des bains et entrèrent dans le palais du roi leur père. A leur arrivée, on servit un repas aux princes, aux *oulémas*, aux docteurs de la loi, aux prêtres, aux *mantri*, aux *houloubalang*, aux gens du peuple, hommes et femmes. Tous, sans exception, grands ou petits, eurent part au repas. Quand il fut terminé, l'un des docteurs de la loi récita la prière pour demander à Dieu un bonheur parfait, à l'abri de tout danger dans cette vie et dans l'autre, puis il répandit à flots les parfums les plus odoriférants.

Après cela, le roi *Châh Djohon* vint trouver le sultan et lui parla ainsi : « O Monseigneur, Roi du monde, j'ai

maka radja *Chah Djohon* poun ber.datang sembah demikian bounyi.nia : « iâ touankou Chah alam ! hamba hendak memohonkan ampoun dan karounia kabaouah douli touankou Chah alam hamba hendak memohonkan kombali ka nagri *Damsik* touankou. **Adapoun** nagri *Damsik* itou sounyi.lah iâ touankou ! » Maka kata baginda « baik.lah touankou, karna nagri tiada be.radja.nia, dan djikalau karna tiada sebab nagri touankou tiada. lah ayahnda maou ber.tcherey dengan touan, tetapi penaroh ayahnda akan anakda, djikalau ada salah bebal.nia, djangan.lah touan tourout ». Maka sembah radja *Chah Djohon* : iâ touankou Chah alam ! **adapoun** padouka anakda itou kapada hamba adalah saperti niaoua hamba dengan bebrapa badan hamba demikian.lah rasa.nia kapada hamba, melainkan ampoun Chah alam djouga baniak-baniak akan hamba in cha 'Allah taala atas batouk kapala hamba menanggung

à solliciter de Votre Majesté une grâce et mon pardon : je voudrais prendre congé de Votre Majesté et m'en retourner au pays de *Damas*, car le pays de *Damas* est délaissé, ô Monseigneur ! »

Le sultan dit : « C'est bien, Monseigneur ; votre pays en effet, est séparé de son roi, et si ce n'était à cause de votre royaume, je ne voudrais plus être séparé de vous, maintenant que le père a le dépôt et la garde de son enfant ; pourtant si je devais commettre une faute, il ne faudrait pas y condescendre. »

*Radja Châh Djohon* répondit : « O Monseigneur, Roi du monde, Votre fille est comme une âme qui serait unie à mon corps. Voilà ce que je sens ! Mais les



diya. Satelah itou maka kata baginda kapada perdana mantri : « Hey perdana mantri ! hendaklah engkau berlangkap segala rayat kira-kira tiga ribou dan segala houloubalang tiga ratous yang mengandarat kouda semberani dangadjah kouda dengan perkakasia menghantar kan anak kou doua laki istri itou. » Satelah soudah langkap segala yang mengiring kan baginda itou maka solthan meniouroub membouka perbendaharaan kira-kira ampatpouloh ampat onta yang membaoua diya segala harta dan pakeyan yang ka'emas an dan segala perkakas isi astana yang karadja an. Satelah soudah hadir maka radja *Chah Djohon* poun bermohon lah kapada ayahnda dan bounda dan kapada kakenda baginda *Minbah Chahaz*. Maka di pelouk di tchioum olih baginda ayahnda dan bounda dan kakenda akan anakda touan poutri *Djouher Manikam*, dan anakda radja *Chah Djohon* serta dengan tangis nia, ayahnda

nombreuses faveurs de Votre Majesté envers moi, s'il plait à Dieu le Très-Haut, je les porte au-dessus de ma tête. »

Le sultan *Haroun er-Raschid* dit alors à son premier ministre : « O mon ministre, il faut que tu tiennes prêts à partir trois mille soldats et trois cents *houloubalang* montés sur des chevaux *semerani*; il faut que des éléphants ou des chevaux bien équipés transportent mes deux enfants, mari et femme. »

Lorsque l'escorte fut prête, alors le sultan ordonna qu'on ouvrit le lieu où étaient renfermés ses trésors, et quarante-quatre chameaux furent chargés de richesses, de vêtements tissus d'or et d'objets précieux, de ceux-

dan bounda, kakenda *Minbah Chahaz* poun berdakap berpelouk dan ber.tchioum dengan radja *Chah Djohon* serta dengan tangisnia kadoua bersaoudara itou; maka segala isi astana poun menangis goumourouh bounyi. nia saperti ombak meng.ampas.ampas di pantey bounyi. nia. Maka touan poutri *Djouher Manikam* dengan radja *Chah Djohon* poun meniembah ayahnda dan bounda dan kakenda baginda *Minbah Chahaz*. Maka baginda poun ber.djalan menoudjou djalan ka nagri *Damsik* dengan segala bounyi-bounyi.an terlalou atlatmat bounyi.nia. Maka solthan *Haroun er-rachid* dan anakda *Minbah Chahaz* poun meng.hantar.kan kalouar kota. Satelah soudah djaouh baginda ber.djalan maka solthan *Haroun er.rachid* poun kombali.lah kadalam kota lalou masouk di astana dengan bimbang.nia baginda ber.djalan dengan anakda *Minbah Chahaz* serta

là qui se trouvent seulement dans le palais des rois. Tous les préparatifs achevés, *Radja Châh Djohon* prit congé de son père, de sa mère et de son frère aîné *Minbah Châhaz*. Ceux-ci tenaient dans leurs bras et couvraient de baisers et de larmes la princesse *Djouher-Manikam*, ainsi que *Radja Châh Djohon*. Lui et son frère *Minbah Châhaz* pleuraient en s'embrassant, et tous les gens du palais éclataient en sanglots avec un bruit semblable à celui des vagues qui se brisent sur le rivage de la mer. A la fin, la princesse *Djouher Manikam* et le roi *Châh Djohon*, après s'être prosternés devant leur père, leur mère et leur frère *Minbah Châhaz*, partirent se dirigeant vers le pays de *Damas*, au son imposant de tous les instruments de musique. Le

meminta doa akan anakda baginda selamat sampourna di.bri Allah karounia limpah.nia. Satelah itou maka bebrapa lama.nia baginda ber.djalan itou. maka sampey.lah baginda ka nagri *Damsik*. Maka segala houloubalang dan rayat poun kalouar.lah deridalam kota *Damsik* itou meng.alou.ngatou.kan baginda itou lalou segala mantri dan houloubalang poun soudjoud.lah kapada baginda, sakalian itou dengan souka-tchita.nia akan radja.nia soudah kombali itou dengan selamat sampourna.nia kadoua laki istri itou. Maka baginda poun masouk.lah kadalam astana doudouk ber.kasih-kasihan. doua laki istri.

**Chahadan** maka tiada.lah hamba pandjang.kan hikayat touan poutri *Djouher Manikam* ini yang telah machour.lah pada segala nagri di.atas angin sampey.lah ka.baouah angin. Tammat hikayat touan poutri

sultan *Haroun er-Raschid* et son fils *Minbah Châhaz* les reconduisirent en dehors du fort; quand ils furent loin, le sultan revint vers le fort et rentra dans son palais, marchant tristement avec son fils *Minbah Châhaz* et adressant à Dieu sa prière pour qu'il accordât ses grâces abondantes et un bonheur parfait à ses enfants.

Après quelque temps de marche, le roi *Châh Djohon* arriva au pays de *Damas*. Les *houloubalang* et les soldats sortirent du fort de *Damas* et allèrent à la rencontre du prince. Les *mantri* et les *houloubalang* se prosternèrent à ses pieds, tous se réjouissant de l'heureux retour en parfaite santé du roi et de la reine, Le prince rentra dans son palais, et les deux époux vécurent pleins de tendresse l'un pour l'autre.

*Djouher Manikam* ini. Salamatsampournasegala yang membatcha diya atau menengar diya istimeoua yang meniourat akan diya poun demikian djouga di pelihara. kan Allah soubhanah oua taala, apalah kira.nia iman dan amal.nia djouga hamba.mou yang moumin dan yang islam!

TAMMAT.

Je n'allongerai pas cette histoire de la princesse *Djouher Manikam*, qui est devenue célèbre dans tous les pays sur le vent et sous le vent. Je la termine ici, en faisant des vœux de parfait bonheur pour ceux qui la liront ou l'écouteront, et particulièrement pour ceux qui la copieront.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

*Annales du Musée Guimet*. Bibliothèque d'études. Tome septième. Les Parsis, par D. MENANT. Paris, Ernest Leroux, 1898, in-8°, xxiv-480 p. (Première partie).

Les trois collections qui forment les *Annales* du Musée Guimet sont composées d'ouvrages d'une valeur fort inégale et d'un intérêt souvent capital, souvent médiocre. Le présent volume est certainement l'un des meilleurs de ce qu'on pourrait appeler la seconde série, la *Bibliothèque d'études* : à vrai dire, je l'aurais plutôt mis, quant à moi, dans la Bibliothèque de vulgarisation. C'est en effet un simple recueil de documents, écrit sans la moindre prétention, avec une conviction profonde et après une étude aussi consciencieuse que possible du sujet. Mais ce n'est point un livre de science, et il me paraît destiné plutôt aux gens du monde qu'aux travailleurs.

Il y aurait sans doute quelques observations à présenter, quelques appréciations à discuter et quelques petites erreurs à relever. Je réserve ces critiques, de détail, pour un examen d'ensemble, quand le second volume aura paru. En attendant, je recommande fort la lecture de celui-ci. Julien VINSON.

---

*A study in philology... by* ERNEST PEARSON. *London*, Trübner & C°, pet. in-8°, xij-115 p.

Que dire de ce petit livre sinon qu'il ne vaut ni plus ni moins que les autres ouvrages du même genre où l'on prétend, par la comparaison de mots pris au hasard dans toutes les langues, démontrer l'unité primitive du langage humain, et même retrouver l'idiome unique divisé et détruit à l'époque de la Tour de Babel ? Il y a des choses qu'on ne saurait discuter... Mais ce qu'on peut relever dans ces listes de mots, c'est l'incroyable insouciance avec laquelle elles sont faites : les linguistes improvisés ouvrent un dictionnaire quelconque et y prennent des mots sans se préoccuper de savoir si ces mots sont simples ou composés, s'ils sont primitifs ou secondaires, s'ils sont originaux ou empruntés à d'autres idiomes. Ainsi, M. Pearson donne, comme hindoustanis, beaucoup de mots persans ou arabes, et comme basques des mots latins ou espagnols. Quant au fonds de l'ouvrage, le procédé est extrêmement simple ; c'est toujours *l'equus* et *l'alfana*. A la p. 69, par exemple, est une salade de mots arabes, hindous, tamouls, nicobarais, mongols, italiens, etc., où l'auteur prétend trouver une racine primitive en P, B, W, H initial et L final, ayant le sens de « seigneur, père, produit, enfant » ; le système est commode, mais suffit-il pour prouver leur parenté, de rapprocher l'arabe *walk* « père », le tamoul *palam* « fruit », le dravidien *al* « homme », l'italien *bailo* « magis-

trat »? Et puis les distinctions sont parfois inattendues : l'urdû, l'hindi et l'hindustani sont traités notamment comme des langues différentes... *Non ragionam di loro, ma guarda e passa.* J. V.

---

*The 94th report of the British and Foreign Bible Society. London, 1898, in-8°, xliv-424-219 p., 12 cartes en noir et 6 en couleurs.*

La Société Biblique, fondée en 1798, a publié ou distribué des Bibles ou des portions de la Bible en 351 langues différentes, dont 286 ont été directement éditées par elle ; en 1897, douze idiomes nouveaux ont pris place sur ces listes. Quand je dis « langues », j'entends dialectes, patois ou variétés ; ainsi l'Inde seule comprend 56 spécimens différents qu'on pourrait porter à 109 si l'on distinguait les révisions et les éditions spéciales ; pour le pays basque, je compte quatre dialectes et une douzaine de volumes. En 1897, la Société a vendu ou donné 310,598 volumes ou brochures. Son budget s'est élevé du 1<sup>er</sup> avril 1897 au 31 mars 1898 à la somme de 311,132 livres 1 sh. (7.778.301 fr. 25), dont 231.938 livres 11 sh. 10 d. (5.763.474 fr. 75) en recettes nettes et 222.330 liv. 15 sh. 10 d. (5.558.763 fr. 75) en dépenses nettes. De 1804 à 1898 (31 mars), le nombre total des volumes sortis des dépôts de la Société s'est élevé à 155.529.954 ; les Sociétés affiliées ont en plus distribué 94.181.426 volumes.

Outre ces renseignements statistiques qui sont fort intéressants, le présent rapport contient de très belles cartes linguistiques, de curieux détails sur les opérations des agents de la Société, sur l'accueil fait à ses colporteurs dans les différents pays. Nous constatons là, une fois de plus, la sottise de beaucoup de membres du clergé catholique, quelque réserve que nous fassions d'ailleurs sur l'œuvre et le but de la Société, et sur certaines appréciations de ses agents ou de ses membres.

Julien VINSON.

---

LUCRÈCE. *De la Nature des choses*, traduction complète en vers français, par André LEFÈVRE. Nouvelle édition. Paris, Société d'éditions littéraires, 1899, pet. in-8°, (vj)-xi-323 p.

L'éloge de cette traduction n'est plus à faire et, à ce point de vue, on ne peut qu'être frappé de l'unanimité des appréciations qui la saluèrent à son apparition. Il y a vingt-trois ans. Comme Lefèvre a bien fait de rappeler, à la fin de son beau volume, ces jugements de critiques d'opinions philosophiques différentes, mais tous des maîtres et des maîtres supérieurs ! Lucrèce n'a jamais été classique, dans le sens étroit du mot, et pourtant tous les humanistes, tous les hommes instruits des générations qui nous ont précédés, lisaient Lucrèce, l'aimaient et l'admiraient. Je n'en donnerai, pour ma part, qu'une preuve : mon premier, je dirai presque mon seul précepteur, car les autres n'ont



guère été que des pédagogues, celui auquel je dois tout le peu de bien qu'il y a en moi, mon père, qui me manque chaque jour de plus en plus, me mit Lucrèce entre les mains dès ma quinzième année, dans l'Inde, dans ce pays où la nature est si belle et si puissante ; et c'est dans le pays du Bouddhisme, cette admirable religion matérialiste, au bord de la mer immense et sous un soleil jamais obscurci, que j'ai lu pour la première fois l'*Æneadum genitrix*, le *tantum relligio* et le *suave mari magno* du grand poète. Avec quel plaisir je viens de les relire dans la magnifique traduction de Lefèvre !

Certes, si j'avais à donner mon avis dans la question si discutée des traductions en vers, aurais-je quelque droit de dire que la poésie appelle la poésie, à condition que la traduction soit un calque exact du texte. Fils d'un homme qui a consacré de longues années à traduire Dante en *terza rima* française reproduisant jusqu'à l'harmonie extérieure de son modèle, comment ne préférerais-je pas les vers puissants de Lefèvre à la prose banale de tel autre adaptateur ou à la paraphrase poétique d'un Pongerville ?...

Et c'est avec émotion que j'ai parcouru les lignes, si éloquentes dans leur simplicité, que notre ami a inscrites en tête de cette nouvelle édition. Oui, depuis vingt-trois ans, le niveau moral a certainement baissé, les convictions se sont effacées, les illusions ont disparu, et il n'y a plus d'hommes de foi : je ne parle pas de la foi religieuse, bien entendu. Consolons-nous

en nous disant que la génération actuelle est le produit des tristes années du second Empire, en remarquant que les leçons du passé nous permettent d'avoir encore confiance en l'avenir, et en lisant une fois de plus les vers énergiques de Lucrèce ou de son fidèle traducteur

Sur les calmes hauteurs de la Philologie  
Dans l'impassible fort de la sérénité.

Julien VINSON.

---

*Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Paris*, II<sup>e</sup> série, tome 26, 1896-1897, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> livraison. Paris, L. Ribaut, 1898, gr. in-8°, (ij)-146 p. et 16 fig.

Cette livraison est tout entière occupée par le remarquable et très intéressant travail de M. E. Mendez sur la météorologie générale : température des vents, tourbillons, nuages, brouillards, pluie, grêle et neige, bourrasques, tempêtes. C'est une étude très complète et très instructive.

J. V.

---

*Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, etc.*, par E. Kuhn et G. Schmidt, vol. XXXV (nouvelle série, vol. XV), 4<sup>e</sup> liv. Güterloh, 1898.

Contient de fort intéressants articles : *Etymologien*, par Félix Solmens, p. 463; *Rhujyu, ein Schützling der Aqvin*, par Th. Baunach, p. 485; *Der Accent im*

*Mittelindischen*, par H. Jacobi, p. 563; *Ueber das periphrastische Perfekt im Sanskrit*, par H. Jacobi, p. 578; *Hibernica*, par Whitley Stokes, p. 587; *Slavische Miscellen*, par Franz Prusik, p. 596; *Zur griechischen Lautlehre*, par Paul Kretschmer, p. 603; *Silbendissimilationen im Germanischen*, par Richard Læwe, p. 609; *An indo-germanic word-arrangement*, par I. Strachan, p. 612; *Noch einmal ἀταλός* par A. Zimmermann, p. 613-614.

J. V.

---

## VARIA

---

### I. — La Sibérie d'Amérique

*Dimanche, 4 septembre.* — N'est-ce pas une croix qui tend ses bras à l'horizon? On dirait aussi une école, par derrière, et cette tache vert sombre sur le vert plus pâle des prairies, ce doit être un jardin potager. Tenez, voilà deux cornettes blanches qui y arrivent. Parions que c'est la France et que la mission (Holy cross mission) se soutient avec l'argent de France!

— Ce n'est pas probable! Je tiens le pari, s'écrie un Poméranien, à côté de moi. L'entourage nous regarde tous les deux, hésite, ne sait que croire. On aborde, nous descendons, nous voilà à la porte d'une grande isba. Je frappe, nous entrons... et nous tombons en pleine jésuitière. Songez-y, sept Pères venus de toutes les missions d'Alaska pour recevoir leur nouveau supérieur! Et ils sont français, et ils vivent avec leurs sauvages de l'argent de nos bébés de France, Sainte-Enfance et Propagation de la foi! Quant aux cornettes, ce sont de petites sœurs canadiennes, ainsi qu'à Dawson. Deux Frances pour une, l'aînée et la cadette, celle d'Europe et celle d'Amérique, en voilà trop pour mon Poméranien qui s'en va, grommelant: « Mais à quoi diable ces missions peuvent-elles leur servir en France? »

À quoi? parbleu, à relever la tête à quatre mille lieues et plus du pays, pour délicieusement écouter la voix qui redit au fond de chaque âme française: « Non, tout n'est pas perdu au pays de Jeanne d'Arc! »

C'est à Holy-Cross que j'ai eu la bonne fortune de rencontrer un Père dont le long séjour sur le Youkon, joint à une véritable

passion ethnologique, ont fait une autorité en Alaska. Nous avons navigué ensemble jusqu'à Saint-Michaël; c'est à lui que je dois les détails de mœurs et de langue indigènes qui, sans doute, intéresseront les lecteurs du *Temps*. Le R. P. Monroe, d'une famille bien connue à Lyon, me permettra donc, malgré sa modestie, de lui en faire ici mes remerciements très sincères.

L'origine des tribus du Youkon, et plus généralement de l'Alaska, a donné lieu à bien des controverses. De grande taille, aux pieds du Chilkoot, avec une force athlétique, la race dégénère à mesure qu'on s'enfonce dans l'intérieur, où, malheureusement, la farine et le levain chimique des Américains tend, de plus en plus, à remplacer le poisson, riche nourriture huileuse, indispensable pour résister aux hivers polaires. Le nombre des enfants y est fort restreint, et la consommation décime chaque année les adultes, groupés par trois ou quatre familles dans les mêmes isbas, mais toujours dans la plus grande individualité. Ils n'ont pas de chefs; leur république n'admet pas même les petits services de voisin à voisin, ce qui les empêche de créer quelque chose de durable, et la seule influence qui se fasse relativement sentir parmi eux est celle des riches. Ceux-là se permettent le luxe de deux ou trois femmes. Quant à leur religion, elle est des plus primitives et se réduit à leurs sorciers et à un culte particulier des morts, sur les tombes desquels on dépose les armes, les canots des défunts, et des provisions pour la route...

Mieux sustentés par la pêche, les autochtones du bas du fleuve sont plus forts, moins dégénérés que ceux des environs de Circle-City; de petite taille, quoique bien proportionnés, ils sont bien les descendants des Esquimaux qu'on retrouve sur les côtes de la mer de Behring. La petitesse de leurs mains, de leurs pieds, leurs cheveux noirs (les Esquimaux les taillent en couronne, à la dominicaine), leur teint olivâtre, leurs yeux presque en triangle et leur patience d'imitation ou de sculpture sur ivoire offrent plus d'un point de ressemblance avec les Japonais. Le détroit de Behring ne mesure que 77 kilomètres de large, avec au milieu, les îles du Petit et du Gros-Diomède, à 3 kilomètres de distance... (Voir cap Prince-of-Wales, sur la carte.)

Rien pourtant dans leur langage n'indique une parenté avec la Chine ou le Japon; il change, du reste, sur plusieurs points du fleuve. Quelques exemples de celui des Tinneh, à Nubato, que parlent environ 2,000 individus, permettront de se rendre compte de ses difficultés linguistiques.

Ko (cette) nen/koka (terre/en surface) ten/oro/to (notre/à tous/père Dieu) tlotsudine/ta (nous n'écoutons pas/si), oro/ta (pour cela/plus tard), totseltlon/ta (nous mourrons/ quand) yo/yit (ciel/dans l'intérieur du) to/tena/totlala (en haut/nous/il ne recevra pas).

C'est-à-dire : Si nous n'écoutons pas Dieu, notre père à tous sur la terre, à cause de cela, il ne nous recevra pas plus tard dans le ciel, en haut, quand nous mourrons.

Voulez-vous quelques éléments de la redoutable grammaire que pourrait publier le Père? Oyez et ne désespérez point.

1° Les verbes changent suivant l'acception de leurs compléments. Ex. le verbe *porter* change 44 fois, suivant qu'on porte un objet ou un autre.

2° Chacune de ces formes change suivant que l'on porte dans une des quatre directions qui remplace, pour les Indiens du pays, les quatre points cardinaux. (La hauteur du soleil en été, sa disparition en hiver expliquent cette curieuse ignorance.) Soit : 1° en avant de la rivière; 2° en aval; 3° du côté de la montagne; 4° du côté de la vallée.

3° Chacune de ces nouvelles formes change encore suivant que vous portez cet objet pour la première, pour la deuxième, pour la troisième ou un nombre indéfini de fois.

Or, comme  $44 \times 4 \times 3 = 528$ , il faut apprendre 528 verbes au lieu d'un seul. Ouf!

Exemple (J'arrive portant un enfant) :

1° En bas de la rivière :

1<sup>re</sup> fois, nitsé etlaich;

2° fois, nitsé no egetaich;

3° fois, comme la seconde, *au présent*.

2° En haut de la rivière :

1<sup>re</sup> fois, youneu netltaïch ;

2<sup>e</sup> fois, younou nongetaïch.

3<sup>e</sup> En bas de la montagne :

1<sup>re</sup> fois, to detltaïch ;

2<sup>e</sup> fois, to nodegetaïch.

4<sup>e</sup> En haut de la montagne :

1<sup>re</sup> fois, rô letlaïch ;

2<sup>e</sup> fois, rô nolgetaïch.

Ajoutez à cela que tout verbe a trois présents.

Ainsi : je vois (un canot) : 1<sup>o</sup> à son départ : neskaïch ;

2<sup>o</sup> Pendant son trajet : raskal ;

3<sup>o</sup> A son arrivée :

Du haut de la rivière : nitsé eskaïch ;

Au haut de la rivière : younou eskaïch ;

Rencontrant quelqu'un : adé leskaïch ;

Venant on ne sait d'où : kônô deskaïch.

Lecteur, comme le Gouvernement ne m'a pas encore proposé une chaire de tinneh, ainsi que je le mérite, si vous voulez en approfondir tous les mystères, je vous réfère au R. P. Monroe, à Nulato, Alaska. Courrier tous les ans. Lui seul est capable d'interpréter, aux jours de confession, les inextricables gargouillements de ses pêcheurs. Moi, je préfère le volapuk de la nature, où *bonjour* se traduit par un grand sourire et de petits yeux d'amis ; *j'ai faim*, par j'ouvre la bouche ; *c'est bon*, je me frotte l'estomac ; *je t'aime*, une flatterie de la main (en Europe, des lèvres ; en Océanie, du nez) ; *tu m'ennuies*, je te tape ; *je veux m'en aller*, je m'en vais !

(*Le Temps*. — 26 décembre 1898.)

## II. — Les Pirates de la Littérature

FRANÇOIS COPPÉE

M. Coppée a besoin de mettre en *vers* une tempête. Son imagination est en détresse. Que faire ?

Vite, il prend le *Comte de Monte-Christo*, d'Alexandre Dumas (page 294 de l'édition Rouff), et il y trouve ce qui suit :

Le capitaine s'approche de moi (il faut vous dire que j'étais au gouvernail), et me dit :

— Que pensez-vous des nuages qui s'élèvent là-bas ?...

— Je pense qu'ils montent un peu plus vite qu'ils n'en ont le droit et qu'ils sont plus noirs...

— *Hola! Hé! Range à serrer les cacatois et à haler bas le clin-foc!*

*C'est une belle et bonne tempête...*

... Nous avions encore trop de voile.

On cargue la brigantine. Nous carguons les huniers.

— Je m'en vais, dit le capitaine, prendre mes précautions.

Le bâtiment était bien vieux.

Nous étions ballotés que le diable en aurait pris les armes.

On se mit à l'ouvrage...

Je descends à la cale; il y avait déjà trois pieds d'eau. Maintenant, il faut tâcher de sauver les hommes.

*A la chaloupe! Le pont crève avec un bruit qu'on aurait dit la bordée d'un vaisseau!*

*Le bateau se mit à tourner sur lui-même...*

Et voici le parti que tire aussitôt le « poète » François Coppée, de cette description pittoresque et animée :

Notre vieux capitaine...

Fit une étrange moue et dit au timonier :

« Vois donc ce grain là-bas... la drôle de visite! »

L'autre répond : « Il est bien noir et vient bien vite! »

*Hola! Hé! Tu vas voir comment je les reçois!*

*Hale bas le clin-foc! Serre les cacatois!*

Bah! c'était la tempête et toujours trop de voile.

On serre les huniers, on cargue la grand'voile;

Enfin le loup de mer prend ses précautions.

Mais le navire était trop vieux, et nous dansions,

Mes enfants, que le diable en aurait pris les armes!

On travaillait, malgré l'orage et ses vacarmes.

Mais quand on eut de l'eau plein la cale, il fallut

S'occuper promptement des moyens de salut.

Harassés, aveuglés, trempés comme une soupe,

Pour la mettre à la mer nous parons la chaloupe,

Quand tout à coup, et sans nous demander conseil,

Voilà le pont qui crève avec un bruit pareil.



*Au fracas d'un vaisseau qui lâche sa bordée !  
Moi, pendant la minute où le bateau coula,  
En tournant sur lui-même...*

Ce n'est pas plus difficile que ça !

La supercherie a été dévoilée pour la première fois, il y a quelques années, par notre excellent collaborateur Jean Jullien, dans son journal *Art et Critique*.

M. de Ricaudy l'a signalée récemment dans le *Bulletin de la Presse*. Nous en faisons part à nos lecteurs d'après ce journal.

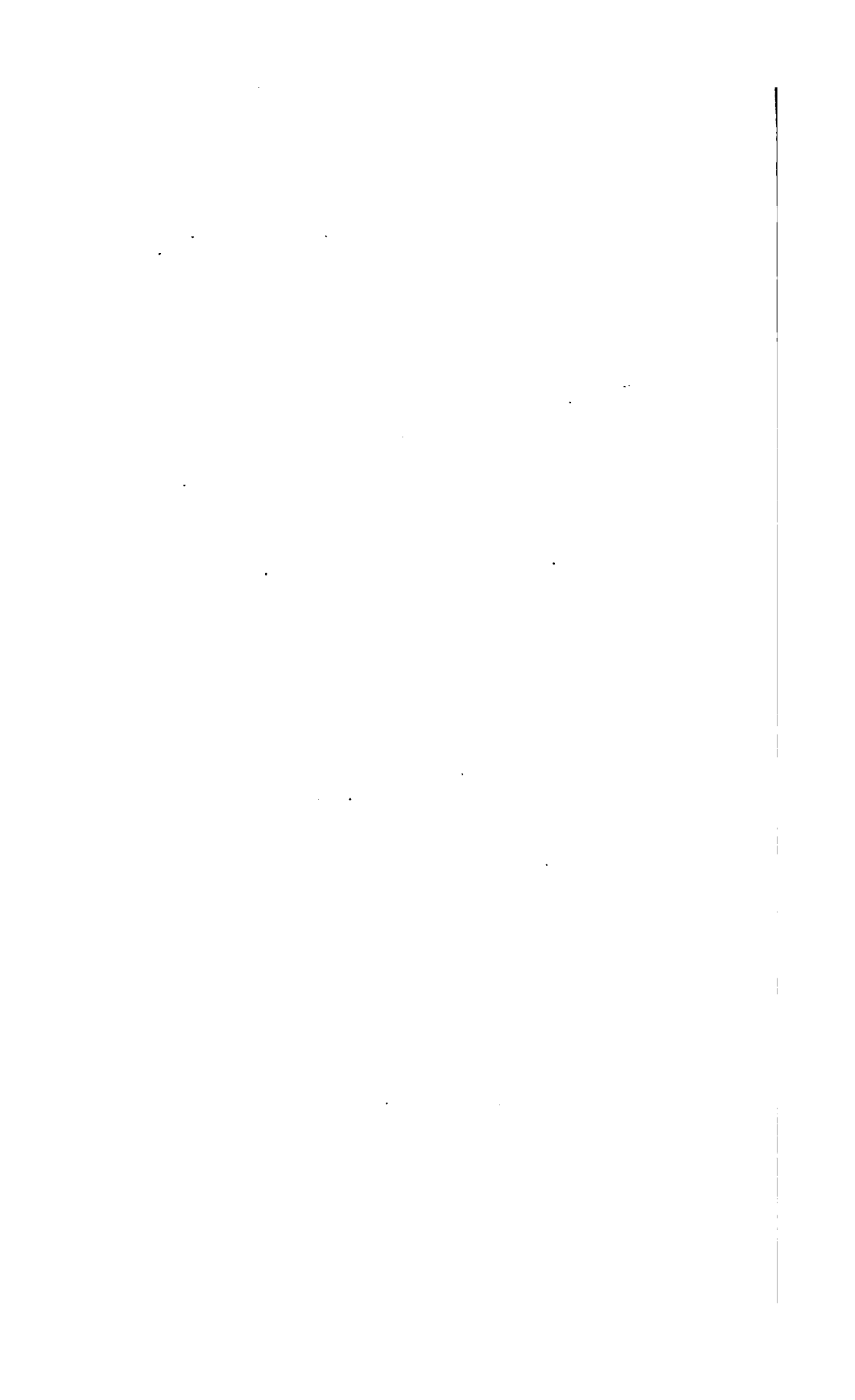
J. P.

(*L'Aurore*. — Jeudi, 9 mars 1899.)

---

*Le Propriétaire-Gérant,*

J. MAISONNEUVE.



---

REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE  
ET DE  
PHILOGIE COMPARÉE

*RECUEIL TRIMESTRIEL*

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-DEUXIÈME

15 JUILLET 1899

---

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

---

1899

## SOMMAIRE DU N° 3

---

	Pages
J. VINSON. — <i>Sic vos non vobis</i> .....	197
P. REGNAUD. — La question de l'origine du langage et la linguistique évolutionniste.....	201
S. DEVÈZE. — Traduction de la <i>Prabôdhacandrôdaya</i> sanskrite.....	231
E. DODGSON. — <i>Synopsis of the verbal forms in the</i> <i>Basque N. T. of 1571</i> .....	247
H. DE CHARENCEY. — Origine étrangère de quelques noms d'animaux dans les idiomes nord-asiatiques..	261
<b>Varia.</b> — I. Quelle est cette langue ? — II. Le pays basque et les journalistes.	

## BIBLIOGRAPHIE

M. de Charencey. — <i>L'historien Sahagun</i> , par J. VIN- SON.....	264
Paul Sébillot. — <i>Légendes locales de la Haute-Bre-</i> <i>tagne</i> , par J. VINSON.....	265
<i>Bulletin de la Société de Pau</i> , t. XXVI, par J. VINSON.	265
J. de Jaurgain. — <i>La Vasconie</i> , par J. VINSON.....	267
<i>Proceedings of the Canadian Institute</i> , t. II.....	269
KUHN's <i>Zeitschrift</i> , vol. XXXVI.....	269
<i>Divers ouvrages de M. de la Grasserie</i> , par J. VINSON.	269

## SIC VOS NON VOBIS...

---

Mon excellent et respectable ami, le modeste et savant W. Webster, me signalait dernièrement un ouvrage qui venait de paraître en Espagne, qu'il ne connaissait que par une annonce dans un Catalogue et qui avait pour titre : « *Catalogo de obras euskaras por G. de Sovarrain.* » Il ajoutait : « Is this work of Sovarrain a translation or a *réchauffé* of your Bibliographie? » Je me suis naturellement procuré le volume ; Webster avait soupçonné la vérité : c'est un plagiat, ou, si l'on veut, un « démarquage », partiel et peut-être inconscient, de mon « *Essai de Bibliographie de la langue basque* » ; M. de Sorarrain, — c'est là son véritable nom, — y a intercalé des articles pris au livre d'Allende Salazar (*Biblioteca del Bascófilo, Madrid, 1887*) ou à d'autres ouvrages. Il m'a emprunté ma date (car l'ouvrage, publié en 1898, est daté de 1891), mon ordre chronologique, mon système de numérotage (chiffres en normandes accompagnés des lettres *a, b, c*, etc., pour les diverses éditions ou réimpressions) qu'il a d'ailleurs irrégulièrement suivi, mes titres avec les fautes qui m'avaient échappé et auxquelles il en a ajouté de nouvelles, mes notes qu'il a souvent abrégées et toujours littéralement traduites. Il a d'ailleurs supprimé l'indication de la division des

lignes et n'a, comme pagination, relevé que le nombre des pages principales chiffrées. Il a même copié ma disposition typographique, sauf qu'il a imprimé les notes en rouge. Le livre est d'ailleurs gros, grand, sur papier fort, et publié avec cette élégance de mauvais goût qu'on rencontre trop souvent de l'autre côté des Pyrénées. Paraîtra-t-il suffisant, pour excuser le plagiat, d'avoir couvert mon livre d'éloges et d'avoir dit (p. 471) : « On peut dire que c'est le travail qui a servi de base pour la formation du présent catalogue ? » C'est de l'impudence ou de la naïveté, car, il y a, dans mes notes, beaucoup de choses qui sont ma propriété exclusive, beaucoup de renseignements que de patientes recherches m'ont fait découvrir ou que des circonstances heureuses m'ont permis, à moi seul, de connaître. Et voilà un amateur qui s'en empare, sans plus de cérémonie, comme s'il s'agissait de choses tombées dans le domaine public ! Circonstance aggravante : il reproduit exactement mes indications : « renseignement donné par le prince L.-L. Bonaparte, renseignement de M. le d<sup>r</sup> Larrieu, etc., » comme si c'était à lui que ces renseignements avaient été fournis ! Que n'a-t-il suivi l'exemple d'Allende Salazar qui, à chaque article, indique ses sources d'information ?

En tête du volume est une dédicace à M. J.-V. de Araquistain. Ce M. de Araquistain est un des quatre ou cinq Espagnols qui ont cru rendre service aux études basques en prenant un conte populaire ou

une légende plus ou moins authentique, et en la dénaturant dans une amplification de rhétorique généralement médiocre. Il n'est d'ailleurs pas plus bibliophile ou bibliographe que M. de Sorarrain; pour ces Messieurs, un livre est évidemment un article de commerce ou un bibelot d'étagère, et rien de plus. Le susdit Araquistain écrit à son compère une longue lettre, dans ce style emphatique et solennel auquel se prête si bien la langue espagnole, pour lui démontrer qu'il a parfaitement le droit de copier les autres et de faire siens leurs ouvrages. Il commence par admirer ce Catalogue, « véritable œuvre de Bénédictin, dit-il, qui épouvante par le travail, la patience et la force de volonté qu'il révèle, sans parler des grands sacrifices d'une autre sorte, que peuvent seuls se permettre les favorisés de Plutus! » Mon Dieu! que ces choses-là sont donc mises en termes galants! Le travail de Bénédictin a été fait à coups de ciseaux, et quant aux sacrifices d'argent, c'est peut-être ceux qui ne sont pas riches qui ont quelque mérite à en faire. Un détail qui m'a amusé dans la correspondance de MM. de Sorarrain et de Araquistain: les deux « bascophiles » se félicitent de ce que leur livre, de simple *index* qu'il était primitivement, soit devenu un *Catalogue*!

Le livre est en effet intitulé: « *Catalogo de obras euskaras. Catalogo general cronologico de las obras impresas referentes á las provincias de Alava, Guipuzcoa, Biscaya, Navarra, á sus hijos y á su lingua euskara o escritos en ella, formado en vista de los*

trabajos de los Srs. D. Antonio Gallardo, Brunet, Muñoz y Romero, Allende Salazar, J. Vinson y otros, con un indice de autores, por orden alfabético y notas correspondientes, arreglado para uso exclusivo de su autor G. de Sorarrain: Barcelona, 1891. » On lit au verso de ce titre : « Barcelona, Imprenta de Luis Tasso, Arco del Teatro, 21 y 23, 1898. » C'est un grand in-8° ou plutôt un in-4° de xviii-493 p. : cartonné. Il est malheureux que M. Sorarrain n'ait pas attendu quelques mois... il aurait eu encore beaucoup à copier dans mon *Supplément*...

Julien VINSON.

P.-S. — La convention de Berne, du 9 septembre 1886, complétant celle du 16 juin 1881, garantit la propriété littéraire des Français en Espagne. Je réserve tous mes droits, bien entendu...

2° P.-S. — On m'écrit de Barcelone que M. de Sorarrain (Genaro) est mort depuis quelques années ; que son fils, peu habitué d'ailleurs aux choses littéraires, ayant trouvé le manuscrit du *Catálogo* l'a fait imprimer sans la moindre arrière-pensée et par un simple sentiment de piété filiale ; que le livre a été tiré seulement à 500 exemplaires qui ont été presque tous distribués à des amis, à des basquistes et à des journalistes... On ajoute que certainement M. de Sorarrain père ne destinait pas cet ouvrage à l'impression, etc., etc. Que signifient alors les lettres-préfaces et la manière même dont l'ouvrage est rédigé ? Ce n'est pas là un livre que l'on fait pour son usage exclusif... les lecteurs apprécieront.

---



# LA QUESTION DE L'ORIGINE DU LANGAGE

ET LA

## LINGUISTIQUE ÉVOLUTIONNISTE

---

Les commencements du langage considérés au double point de vue des sons et des sens, ont donné lieu depuis Platon jusqu'à Renan à tant d'hypothèses contradictoires et fragiles que, pour beaucoup de bons esprits, la question est presque à mettre sur le même pied que celles de la quadrature du cercle ou du mouvement perpétuel. La crainte de la chimère, le soupçon de l'utopie, ont suscité en pareille matière des préventions défavorables, même à l'égard des recherches les plus sagement conduites. Une circonstance bien caractéristique, c'est que la Société de Linguistique de Paris, qui compte au nombre de ses fondateurs les savants français les plus compétents de l'époque, a inscrit dans ses statuts l'exclusion de toute controverse sur l'origine du langage<sup>1</sup>. On ne pouvait déclarer plus nettement que la question semble insoluble, ou tout au moins prématurée. Cette mise à l'index remonte, il

1. ART. II. La Société n'admet aucune communication concernant soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle.

est vrai, à plus de trente ans (1865) ; mais rien n'indique que les linguistes dont elle émane aient changé sensiblement d'avis. Loin de là, l'un des plus éminents d'entre eux n'hésitait pas à souscrire tout récemment dans le *Journal des Savants*<sup>1</sup> à l'avis d'un confrère étranger affirmant que « les diverses théories sur l'origine du langage n'ont jamais contenté que leurs auteurs ».

Faut-il s'en tenir à cette note décourageante ? Ya-t-il vraiment lieu de croire que ce dernier quart de siècle, si fécond pourtant en savants travaux sur toutes les parties de la Linguistique, n'a rien apporté d'utile aux idées qu'on peut avoir sur l'état primitif et l'économie initiale des éléments du langage ? On nous permettra d'en douter et d'essayer de faire valoir les différentes raisons qui sont de nature, sinon à trancher définitivement une question aussi ardue, du moins à laisser entrevoir des lueurs qui dissiperont peut-être dans un avenir prochain les obscurités qui l'entourent. Aussi bien, rien n'autorise à la ranger à priori parmi celles dont l'esprit humain doit se résigner à ne jamais avoir le mot. Les considérations qui vont suivre nous donnent en tous cas lieu de l'espérer.

## I

Le langage considéré comme l'ensemble des expressions significatives qui servent à l'homme pour com-

1. Année 1896, p. 464 ; article de M. M. Bréal.

muniquer ses idées au moyen de la parole ou des sons vocaux est, on peut le poser en fait, un organisme essentiellement susceptible de modifications et de développements. Il suffit pour s'en rendre compte de comparer l'extrême pauvreté du vocabulaire des sauvages à l'opulence toujours croissante de celui des peuples civilisés. Chez ceux-ci même, quelle énorme différence entre les quelques centaines de vocables dont se contente la pratique verbale du paysan dépourvu d'instruction et le magnifique déploiement de moyens d'expression qu'a su mettre à son service le luxe d'un Théophile Gautier, par exemple ; et sans cependant qu'il soit possible de nier que l'excédent des instruments de l'un sur ceux de l'autre résulte d'un accroissement graduel qui suppose une période initiale commune d'éclosion ou d'origine !

Ces faits généraux indiquant que les langues ayant visiblement un développement ont eu probablement un commencement, nous serviront d'introduction à des remarques particulières tendant à la même conclusion. Nous les emprunterons naturellement au domaine indo-européen, c'est-à-dire à la famille de langues dont dépendent presque toutes celles de l'Europe actuelle par l'intermédiaire du grec, du latin et des anciens idiomes slaves, germaniques et celtes.

Dans ces langues, une immense série de mots est à mettre à part avant tout dans l'opération qui consis-

terait à séparer les dérivés des primitifs en vue remonter par degrés aux formes originelles. Nous allons parler de ceux qui résultent de la combinaison des termes simples avec les prépositions-préfixes tels que, pour prendre un exemple dans le français, le verbe composé *parfaire* (*par faire*). Non seulement le procédé de composition qui consiste à créer de nouveaux mots est évident, mais la langue des poèmes homériques, que nous pouvons considérer à certains égards comme l'antécédent historique du français, puisqu'il s'agit d'une même famille, nous reporte à un moment de la vie de nos idiomes où cette composition n'était pas faite, et où préposition et verbe jouissaient encore d'une indépendance naturelle. A cet égard d'ailleurs, le grec des premières épopées est en parfait accord avec un autre idiome de même souche, le sanscrit archaïque, ou celui des recueils de chants sacrés appelés Védas, qui, lui-même plus, n'a pas encore opéré la fusion des prépositions préfixes avec les formes verbales dont elles deviennent une partie intégrante dans l'état postérieur de la langue.

On se rendra compte de la quantité considérable de termes dont l'existence est due à la soudure des préfixes aux verbes voisins, si l'on remarque qu'en français *constituer*, *destituer*, *instituer*, *prostituer*, *restituer*, *substituer*, — *abstenir*, *contenir*, *maintenir*, *obtenir*, *tenir*, *soutenir*, etc., et tous les mots de la famille

chacun d'eux, comme *constitution, constituti/, constitutionnel, constitutionnellement, etc.*, remontent par la voie du latin à une semblable origine.

Nous pouvons donc considérer comme établi d'une manière absolument certaine, le fait que tous les mots à *préfixes* de nos langues sont de création relativement récente.

Il en est de même des mots à *suffixes*. Il faut entendre par là tous ceux dont la fonction grammaticale est indiquée par un élément final composé d'une ou de plusieurs syllabes caractéristiques et communes à tous les vocables de même fonction. Telles sont les finales *teur* dans notre mot *fac-teur*, *ture* dans *fac-ture*, *tion* dans *fac-tion*, etc. Grâce à ces syllabes *suffixées*, *facteur* se range dans la catégorie des noms d'agents masculins, *facture* et *faction* dans celles des noms féminins d'action, et ainsi de suite pour tous les vocables qui correspondent aux formes déclinées et conjuguées des langues synthétiques. Les suffixes comprennent, en effet, non seulement ceux dont il vient d'être fourni des exemples et qu'on peut considérer comme les étiquettes des substantifs et des adjectifs de différentes sortes, non seulement aussi les désinences diverses qui distinguent les personnes et les nombres des verbes, telles que *e, es, e, ons, ez, ent* dans *j'aime, tu aimes, il aime, nous aimons, vous aimez, ils aiment*, mais de plus les finales spécifiques des cas dans les langues à flexions ; exemples : *us, i, o* dans les formes

latines *bon-us* (nominatif masculin singulier), *bon-i* (génitif), *bon-o* (datif-ablatif), etc.

Abstraction faite des préfixes, les suffixes embrassent donc tous les éléments phonétiques qui s'ajoutent aux primitifs pour donner naissance aux dérivés quels qu'ils soient. C'est dire qu'eu égard aux exemples cités, les primitifs dégagés par l'analyse seront *fac* dans *facteur*, etc., *aim* dans *j'aime*, etc., *bon* dans le latin *bonus*, etc. Mais il importe d'ajouter que les primitifs-radicaux ou racines, ce qui est tout un, ne se présentent pas toujours comme enchâssés dans la gange qui les unifie aux suffixes. Souvent encore le langage les a conservés sous l'aspect isolé qu'ils offraient avant le développement auquel ils ont servi de base. On peut en citer pour exemple le latin *rex* à côté du cortège de ses dérivés *reg-ere*, *reg-ina*, *reg-ius*, *reg-num*, *rec-tor*, etc., sans oublier les formes verbales *reg-o*, *reg-is*, *reg-it*, etc., et les cas de la déclinaison *reg-is*, *reg-em*, *reg-i*, *reg-e*, etc.; comparer le français *roi*, auprès duquel se rangent les dérivés *roy-al*, *roy-auté*, *roy-al iste*, etc.

Si l'on joint à l'examen de ces faits la constatation qu'au latin *rex* correspond en sanscrit l'identique *rdj*, mais que les dérivés respectifs dans les deux langues sont différents, on en conclura en toute certitude qu'à l'époque de la vie commune de ces langues, le primitif *rāj-~~rex~~* était seul existant et que l'ensemble de la dérivation connexe est le résultat d'un développement

qui s'est effectué dans chacun des deux idiomes à la suite de leur séparation. Le même raisonnement serait applicable à beaucoup d'autres primitifs restés à l'état simple, comme *rex*, ou pourvus de suffixe, comme *fac-tio*, et tout concourt à prouver qu'il fut un temps dans l'histoire de nos langues où les radicaux suffisaient à l'expression de la pensée et constituaient tout le vocabulaire, à condition toutefois d'admettre que les préfixes et les suffixes sont eux-mêmes d'anciens radicaux. Or, en ce qui concerne les premiers, l'affirmative ne saurait laisser de doute : il est certain que le latin *per*, antécédent du français *par*, dans *parfaire* (comparer le lat. *perficere*), est un ancien nom d'agent signifiant « qui s'avance, qui va au delà », à ranger dans la même catégorie grammaticale que *rex*, primitivement « celui qui dirige », d'où « roi ».

Pour les suffixes, le cas est moins clair. L'hypothèse la plus vraisemblable est qu'ils résultent d'emprunts faits aux finales des primitifs-radicaux ; exemple, *ex* dans *r-ex* servant à des formations secondaires comme *cod-ex* ; et s'il en est ainsi, ils se classent par là même au rang des éléments secondaires du langage. Mais dussent-ils être considérés comme d'anciens radicaux indépendants, ultérieurement *agglutinés* (selon le terme consacré) à d'autres radicaux, qu'il n'en resterait pas moins acquis que tous les éléments de nos langues se ramènent à des noms d'agents monosyllabiques dans le genre de *rex* et de *per*, à l'aide desquels s'est déve-

loppée soit la composition avec préfixes (*parfaire, perficere*), soit la dérivation avec suffixes (*rex, reg-ius — roi, roy-al*). c'est-à-dire et en somme tout ce qui constitue les familles de mots considérées comme l'ensemble des formes secondaires groupées autour des primitifs dont elles dépendent.

Poursuite de cette simplification de la question, le problème de l'accroissement du langage se trouve resserré dans les termes suivants : Peut-on assigner une origine aux primitifs-radicaux ou racines, et dans l'affirmative, quelle est-elle ? C'est en l'envisageant ainsi que nous en poursuivrons l'étude.

## II

Avant d'examiner les rapports que les parties simples du langage appelées *racines* peuvent avoir entre elles, il convient d'essayer d'en bien déterminer la nature, surtout au point de vue fonctionnel. Jusqu'ici, nous les avons identifiées aux noms d'agents monosyllabiques sur le type de *rex*, c'est-à-dire que nous y avons vu des éléments en quelque sorte pratiques et déterminés du langage. Nous ne devons pas dissimuler cependant que l'opinion courante diffère de la nôtre à cet égard. On admet généralement qu'un mot comme *rex* (pour *reg-s*) est une forme déjà complexe qui comprend, en outre d'une partie radicale *reg*, un suffixe *s* ayant pour fonction de caractériser le nominatif masculin singulier. La racine ainsi considérée serait une abstraction



à tous les points de vue : jamais elle n'apparaîtrait à l'état isolé ou indépendant, et le sens qu'elle exprimerait *en soi* échapperait à toute détermination précise. Ce dernier point surtout rend l'hypothèse invraisemblable. Non seulement il est logiquement difficile d'imaginer un état du langage, quelque primitif qu'il soit, où les fonctions grammaticales des vocables auraient été vagues, mais les noms d'agents et d'actions (à côté de ceux de choses) s'indiquent comme les instruments nécessaires des plus anciens modes d'expression de la pensée. D'autre part, l'analyse de *rex* en *reg-s* n'a rien qui s'impose, loin de là, étant donné que le *x* est l'antécédent naturel du *g*, comme la phonétique le fait voir.

Mais que les racines comprennent ou non le *s* dit désinentiel des monosyllabes déclinales comme *rex*, *-fex*, *-dex*, etc., que ces monosyllabes aient été employés ou non dès l'origine avec leurs fonctions de noms d'agents, la question de savoir s'ils sont ou non apparentés entre eux se présente sensiblement dans les mêmes conditions, et rien ne nous empêche de la traiter en faisant abstraction de ces points litigieux.

Constatons pourtant encore avant de l'aborder que, malgré son importance capitale, elle a été laissée absolument de côté par Bopp, le fondateur de la grammaire comparée des langues indo-européennes, et par la plupart de ses disciples. C'est que celui-là et ceux-ci ont fait généralement bon marché de la logique,

et par là de toutes les circonstances si importantes qui solidarisent à tant d'égards la logique et la grammaire. Il est resté tacitement convenu dans l'école qu'il en était des racines de nos langues comme des espèces animales et végétales, et que, pour les unes comme pour les autres, la tâche de la science ne comportait pas de recherches plus profondes que de constater le caractère particulier de chacune d'elles et de s'arrêter là, sans souci du *quod antea*.

On sait ce qu'il est advenu aux mains de Darwin de ce « Tu n'iras pas plus loin » imposé par l'ignorance voulue et tyrannique des vieilles méthodes, en ce qui regarde la botanique et la zoologie. La grammaire s'est montrée plus docile à l'injonction des *prudents* : en dépit du succès sur d'autres domaines des théories évolutionnistes, elle en est restée en général au dogme irraisonné et irrationnel de l'indépendance *a principio* des racines linguistiques les unes à l'égard des autres.

A peine est-il besoin de signaler les tentatives d'explications plus ou moins conformes à cette doctrine, présentées à quelques années d'intervalle par Renan et par M. Max Müller. Le premier, dans son livre sur l'origine du langage, a plaidé, en ces termes, la cause de l'innéité ou de l'intuitivité des racines : « La seule chose qui me semble incontestable, c'est que l'invention du langage ne fut point le résultat d'un long tâtonnement, mais d'une intuition primitive qui révéla

à chaque race la coupe générale de son discours et le grand compromis qu'elle dut prendre une fois pour toutes avec sa pensée. »

Quant à M. Max Müller, il n'a cru pouvoir mieux faire, quoique linguiste et des plus éminents, que d'adopter l'hypothèse d'un philosophe allemand, M. L. Noiré, qui est bien parmi les plus étranges qu'on puisse imaginer. Esquissons-la en quelques mots. Au début de la civilisation et de l'établissement des sociétés, les hommes se réunissaient pour accomplir certains travaux, certains actes, auxquels ils s'excitaient à l'aide de cris dont les intonations variaient selon la nature de la tâche entreprise ou de l'amusement goûté en commun. Ces cris spéciaux sont devenus les appellations-racines des faits et gestes qui les avaient provoqués ; et voilà du même coup l'explication de l'origine du langage et de l'imposition des vocables aux objets qu'ils désignent.

Nous n'insisterons pas plus qu'il ne convient sur la gratuité absolue des deux hypothèses. Nous nous bornerons à remarquer pour toute critique que la théorie de l'innéité accorde trop à l'homme primitif qu'elle suppose nécessairement parlant parce qu'il est homme, alors que celle de l'invention en commun lui accorde trop peu, en supposant l'antériorité de la société, en égard à la faculté de parler. Le développement linguistique, nous ne saurions trop le redire en réponse à Renan, implique commencement ; et ce commence-

ment qui a suivi sous nos yeux un cours si spontané et si naturel, ne saurait avoir la cause artificielle et d'occasion que lui assignent MM. Noiré et Max Müller.

On peut ranger d'ailleurs auprès de ces vaines conjectures celle que les demi-savants et les linguistes amateurs sont assez disposés à admettre, et qui consiste à attribuer l'origine des racines à l'onomatopée. Mais quelque spécieuse qu'elle soit, on en sentira l'insuffisance aussi bien en constatant combien peu de noms d'agents et d'actions peuvent remonter à l'imitation des bruits naturels et des cris des animaux, qu'en se rendant compte que cette imitation suppose une aptitude des organes de la voix que le langage seul aurait pu développer, — autrement dit que l'onomatopée n'est en état de contribuer au langage qu'une fois le langage établi.

Nous pouvons maintenant considérer le terrain comme déblayé et laisser l'examen des hypothèses aventureuses pour celui des faits positifs.

Parmi ceux qui sont de nature à éclairer la question, il n'en est pas de plus importants que les *doublets* radicaux. Il faut entendre par là les primitifs, développés ou non par la dérivation, dont le sens est identique et la forme voisine. Tels sont en latin *flect* dans *flect-o* et *plect* dans *com-plect-or* avec la signification commune de plier, tordre, tourner, dont on peut rapprocher à titre de radicaux restés à l'état simple, *plex* dans *du-plex*

et *plus* (pour \**plux*) dans *du-plus* « double », c'est-à-dire « deux fois *plié* ».

La différence phonétique entre *flect* et *plect* ne porte que sur les initiales *f-p*, à propos desquelles il convient de remarquer que l'une et l'autre appartiennent au point de vue de leur classement physiologique à la catégorie des labiales fortés. C'est dire qu'elles sont étroitement apparentées, et qu'étant donné l'échange fréquent des deux consonnes, ou plutôt le passage souvent attesté de l'une à l'autre, il paraît sûr que tel a été le cas dans l'exemple qui nous occupe, et que les racines *flect* et *plect* doivent la ressemblance de leur sens à leur commune origine au point de vue des sons. Une remarque analogue peut être faite d'ailleurs en ce qui regarde *flect* et *plect*, d'une part, et *plex* de l'autre, le groupe *ct* étant, comme on le démontre en phonétique, une variante fréquente de *x*.

On aperçoit sans peine toute la portée que peut prendre, à propos de l'origine des racines, une pareille observation, s'il y avait lieu de la généraliser. Mais avant d'en décider et de conclure, il est bon que nous nous rendions compte des conditions dans lesquelles se produisent les variations phonétiques du langage et quelles en sont les conséquences.

### III

Le langage humain se compose de sons, et ces sons résultent naturellement du jeu des organes qui con-

courent à les émettre. Mais les organes vocaux n'étant jamais absolument semblables d'homme à homme, comme le prouve le simple fait qu'on se reconnaît à la voix, il s'ensuit que, d'homme à homme, les sons correspondants qui composent le langage diffèrent entre eux, même quand l'imitation tend à les rendre identiques. Souvent l'identité traditionnelle ou initiatrice l'a emporté sur la différence fatale ou physiologique, et dans ce cas les mêmes signes ont pu rester affectés à la représentation du son approximativement identique émis par différents individus d'après une norme commune. Il en est ainsi du *f* de la racine *flect*.

Mais souvent aussi, dans les mêmes circonstances, la différence a pris le pas sur l'identité, et c'est alors qu'une variante *plect* a pu apparaître auprès de l'antécédent traditionnel *flect*. Les changements de ce genre se produiront surtout chez les individus atteints d'un vice de prononciation plus ou moins caractérisé, comme celui qui se traduit par le lambdacisme ou l'altération de *r* en *l*, ou bien aussi comme le dentalisme qui a pour effet de substituer le *t* au *c*; exemple *entore* pour *encore*.

Malgré la fréquence et l'on peut dire la généralité des conditions physiologiques individuelles dont le résultat est d'altérer les sons traditionnels du langage, ces altérations ne parviennent à acquérir à leur tour un caractère permanent et traditionnel, comme *plect* obtenant droit de cité dans le latin auprès du

préoccupant *flect*, que dans des circonstances particulièrement favorables. A l'heure actuelle, il est presque impossible qu'une variante phonétique prenne pied dans le langage, parce qu'elle ne saurait le faire qu'en mettant la tradition en échec, et que celle-ci, soutenue par un enseignement général et uniforme, contrainte au *ne varietur* par la lettre écrite ou l'orthographe, a acquis une telle consistance et une telle fixité qu'elle étouffe infailliblement toute tentative d'indépendance, c'est-à-dire d'altération des sons consacrés par l'usage. Dans le domaine purement phonétique du langage, la tradition est désormais souveraine, et elle devient de plus en plus puissante à mesure que l'instruction générale se développe ; mais il n'en a pas toujours été ainsi.

Avant de devenir ethnique ou nationale, comme celle qui s'applique au français actuel, la tradition phonétique a été provinciale, locale et même familiale ou patriarcale ; et plus était étroit le cercle politique ou social dans lequel elle s'exerçait, plus elle était exposée à se modifier au gré des circonstances capables d'agir sur elle. Aux temps primitifs, dans une famille, une tribu, un clan, une variante phonétique émanant du père ou du chef, par exemple, avait d'autant plus de chances de s'implanter dans le dialecte commun auprès de l'antécédent dont elle provenait, que son auteur était mieux écouté et que les principaux auxiliaires de la conservation exacte des anciennes formes man-

quaient davantage. Sans l'écriture, sans la lecture, sans la littérature, sans l'enseignement commun, sans la grammaire, sans l'imprimerie, sans tous les secours qu'a reçus successivement des progrès de la civilisation la transmission régulière du mot sous une forme authentique et identique, rien de plus facile, rien de plus naturel et sans doute rien de plus fréquent, que l'introduction constante dans la langue publique de variantes privées enrichissant sans cesse le vocabulaire commun et venant prendre place à côté des formes déjà acquises et admises.

Un exemple d'ordre pratique nous est fourni, auprès d'une infinité d'autres où la filiation radicale par voie de variantes phonétiques est aussi évidente, par le tercet des racines latines *flect, -plect, -plex*. En théorie, on peut aller plus loin et admettre, si l'on tient compte de la parenté des sons mêmes qui les composent, la parenté phonétique possible de toutes les racines entre elles. Nous abordons par là, il convient de le reconnaître, un terrain bien technique; mais il nous suffira de justifier succinctement la remarque qui précède en indiquant au lecteur que des trois ordres entre lesquels se répartissent les consonnes dites *explosives*, à savoir :

les gutturales *c, q, g, h, x*;

les dentales *t, d, z*;

les labiales *f, p, b, v*;

le premier seul est primitif et que les sons qui composent les deux autres en dérivent par voie d'altération



phonétique; que dans l'ordre même des gutturales le son fort *x* peut être considéré comme l'antécédent des autres; que parmi les autres consonnes (qui sont *s*, *r*, *l*) *s* vient de *x*, *r* de *s* et *l* de *r*; qu'enfin toutes les voyelles procèdent de *â* et de *ô*. En résumé, les sons premiers du langage se ramènent à ces deux voyelles et pour ce qui est des consonnes, à *x* et aux nasales *m*, *n* qui se fondent elles-mêmes dans un antécédent commun auteur des variantes actuelles<sup>1</sup>.

Ces indications, quelque cursives qu'elles soient, montrent comment on peut dire que l'échange de sons qui s'est produit entre *flect*, *plect* et *plex* permet de faire remonter à une forme antérieure commune, non seulement ces trois racines et les analogues, mais *toutes* les racines de nos langues.

La conclusion à laquelle on aboutit ainsi et qui tranche la question en faveur de l'hypothèse d'un développement graduel des *formes* ou des sons du langage, ne suffit pourtant pas à la solution complète du problème.

N'oublions pas, en effet, que le verbe humain est composé d'une manière indissoluble de sons et de sens, nous dirions volontiers de corps et d'âme, et qu'il ne servirait à rien de montrer que ceux-là peuvent sortir d'une même souche, comme la frondaison d'un grand

1. Devant une labiale, la nasale primitive est devenue *m*; devant les autres consonnes explosives, elle est restée *n*, du moins en latin et de là en français. Pour tous ces détails, voir mes *Éléments de grammaire comparée du grec et du latin* et mon *Précis de phonétique germanique*.

chêne, si l'on n'établit pas la possibilité de l'évolution parallèle et coordonnée de ceux-ci. C'est le point que nous allons maintenant essayer d'éclairer.

#### IV

Les mutations significatives des formes du langage peuvent être examinées à deux points de vue et selon qu'elles concernent la signification proprement dite des vocables, ou leur fonction logique ou grammaticale. Nous nous occuperons d'abord de celle-ci.

En linguistique, rien n'est plus sûr que le mouvement logique en vertu duquel les parties du discours ont évolué les unes des autres. L'étymologie, toutes les fois qu'elle est possible, nous fait voir que le nom commun est invariablement issu d'un adjectif employé substantivement. C'est ainsi que le roi (*rex*) est celui qui dirige ou le conducteur, la terre (*terra*) la sèche, le soleil (*sol*) le brillant, etc. On est donc tout à fait autorisé à croire que les langues ont passé par un stage où les choses étaient dénommées par leurs qualités et où, par conséquent, l'adjectif et le substantif ne formaient qu'une seule et même catégorie.

Cette observation concerne tout particulièrement les mots concrets, mais il est facile de voir que les noms abstraits ont la même origine et que la blancheur, la grandeur, la beauté, etc., ne sont autre chose que le blanc, le grand, le beau, etc., c'est-à-dire les noms (adjectifs) de telles ou telles qualités considérées abs-

traction faite de celles qui peuvent se rencontrer à côté d'elles dans une même substance. Les noms propres eux-mêmes ne font pas exception à cette règle, attendu que Pyrrhus est le roux, Philippe celui qui aime les chevaux, Ptolémée le guerrier, etc.

Cet état du langage où toutes les appellations étaient qualificatives nous est indiqué d'ailleurs par le double fait que les noms communs ne désignent que les genres : homme, cheval, arbre, etc., et qu'il est besoin pour les dénominations individuelles de la combinaison d'un nom commun et d'un adjectif : un homme brun. Il va de soi, en effet, que si les premières désignations avaient été nominales, ou *propres* à la chose désignée, cette combinaison aurait été inutile.

Mais l'adjectif même, en tant que chargé de la fonction de désigner les qualités des choses, et par suite les choses elles-mêmes par leur qualité distinctive (la terre = la sèche), peut-il être considéré comme primitif ? L'affirmative est difficile, en présence de la question, insoluble, à ce qu'il semble, dans cette hypothèse, de l'imposition *naturelle* des désignations adjectives aux qualités qui en sont l'objet. Pourquoi le mot *sec*, par exemple, a-t-il été appliqué, de préférence à tout autre, à la désignation des choses sèches, — le mot *brillant*, à la désignation des choses brillantes, et ainsi de suite ? La seule réponse qui paraisse satisfaisante est d'admettre, surtout par raison logique, qu'il faut remonter chronologiquement des adjectifs aux

pronoms démonstratifs, et que ceux-là sont des variantes de ceux-ci dont les formes et les significations vagues et générales se sont, grâce aux circonstances qui seront indiquées tout à l'heure, spécifiées et *appropriées*, petit à petit, à la désignation de telle ou telle qualité déterminée. Nous n'insisterons pas sur cette partie si nettement préhistorique de la science du langage ; nous ne voulions qu'indiquer la solution la plus vraisemblable du problème de l'imposition des noms, à supposer le phénomène d'origine naturelle, et tout en montrant comment cette solution peut s'accorder avec le caractère évolutif, et certain d'ailleurs, des parties du discours.

Nous terminerons ces remarques en constatant que le verbe n'était autre à l'origine qu'un adjectif-nom d'agent, comme le montre encore en sanscrit la double fonction des formes comme *dātā* « donneur » et « il donnera ».

## V

Les catégories significatives d'ordre grammatical et logique, — entendons celles des principales parties du discours, pronom, adjectif, substantif, verbe, — procèdent donc les unes des autres et nous mettent en présence d'une extension ou d'une croissance que nous allons constater encore, si nous passons à l'examen des significations propres aux vocables considérés isolément et abstraction faite de leur rôle syntaxique.

L'exemple qui nous a servi pour donner une idée de la manière dont s'effectue l'évolution des sons peut montrer comment s'y joint l'évolution sémantique ou significative. De même, en effet, que *flect*, *plex*, *plie* s'expliquent par un antécédent commun *flex* qu'on retrouve encore d'ailleurs dans les mots comme *flex-us*, le sens de *flect* « courber » et celui de *plex*, *plie* « plier », rentrent l'un et l'autre, à titre de nuances, dans la signification antérieure et commune de « briser, tordre ». Nous avons là un phénomène tangible de mutation significative, marchant de concert avec une mutation phonétique, dont les exemples pourraient être multipliés à l'infini, même en ce qui regarde les formes dérivées, telles que les doublets latins *tenuis* « ténue » et *tener* « tendre », reposant sur l'antécédent commun hypothétique \**tenves* « étendu, mince ». Mais si nous connaissons la cause habituelle du changement des sons vocaux, à savoir l'état particulier des organes de l'initiateur du changement, à quoi il convient d'ajouter l'influence exercée par la dérivation et qui a pour effet régulier d'affaiblir la tonalité des éléments phonétiques du primitif, ne nous serait-il pas possible de dégager celle des mutations sémantiques correspondantes ?

Nous ne croyons pas nous tromper en les attribuant pour la plupart à ce que nous appellerons les locutions ou les formules discursives, c'est-à-dire les affectations habituelles de telle variante phonétique donnée à telle variante significative correspondante. Fixons

les idées en prenant pour exemple les expressions françaises « ployer une branche » et « plier une serviette ». Ployer et plier (lat. *plicare*) sont deux verbes de même origine phonétique et de même signification première, et pourtant une nuance significative sensible a fini par scinder le sens originel commun à la suite, non seulement de la scission phonétique déjà acquise et à la faveur de cette scission même, mais aussi de l'habitude qui s'est établie de se servir de la forme *ployer* quand il s'agit du fait de courber un objet résistant, alors qu'on a recours à la forme *plier* s'il est question du même acte appliqué à un objet inerte et sans ressort.

Il est infiniment probable qu'ici, comme en ce qui regarde les altérations phonétiques, l'altération ou plutôt la spécification sémantique, qui ne pouvait naturellement se produire qu'en second lieu, est due à la manière de dire, — à la locution, ou à la formule, — d'un initiateur auquel les circonstances ont permis de faire autorité ou de servir d'exemple. Rappelons-nous d'ailleurs que c'est ainsi, et ainsi seulement, que peuvent s'expliquer les attributions primitives de telle ou telle forme ou variante du pronom démonstratif à la désignation de telle ou telle qualité spéciale des choses, et par là, la transition même du pronom à l'adjectif.

Les exemples auxquels nous avons eu recours jusqu'ici ne portent que sur des transitions significatives,

légères. Il en est ainsi, en effet, des nuances qui distinguent courber de tordre ou de plier, — plier de ployer, — ténu de tendre ; mais, à côté de ceux-là, on peut citer de nombreux cas où la disjonction significative des doublets phonétiques va en s'élargissant jusqu'au point d'aboutir à une antithèse formelle. Nous en avons des exemples dans le radical indo-européen *tan* « étendre » passant au sens de « serrer, réduire » dans « ténu, ténuité », par l'intermédiaire de celui de mince ; dans le latin *privus*, primitivement « séparé » (comparer notre verbe priver), d'où « propre, attaché à, spécial » par l'intermédiaire de « mis à part, réservé, approprié », dans les expressions « en privé, une chose privée « propre », — opposé à « commun, public » ; dans le latin *mentior*, étymologiquement « penser, se représenter (une chose réelle) », arrivant à signifier « mentir, tromper », en passant par l'idée d'« imaginer », etc.

Ces modifications, qui, au cours de la vie des mots, en transportent graduellement le sens du contraire au contraire, nous démontrent d'une manière irrécusable, que tout l'entre-deux peut être rempli à plus forte raison par des vocables apparentés, et par conséquent que l'ensemble des termes d'une langue de première formation se prête à être comparé à un immense réseau dont toutes les mailles, solidaires les unes des autres au point de vue de la forme, le sont également en ce qui regarde les sens. C'est ce que

nous avons pris à tâche de faire voir, et nous pourrions nous en tenir à cette conclusion si nous n'avions pas à tenir compte, avant de terminer, d'une sorte de rappel à la question préalable, que quelques linguistes ont pour habitude d'adresser à quiconque raisonne sur les racines, pour établir les bases d'une théorie générale du langage.

## VI

Tous les progrès qu'ont accomplis depuis les commencements du siècle les sciences historiques et naturelles sont venus à l'appui de l'hypothèse que la terre est bien autrement ancienne qu'on ne le croyait en s'appuyant sur la chronologie biblique plus ou moins bien interprétée. L'âge du monde que nous habitons a été reporté de six à sept mille ans à plusieurs centaines de siècles, et la race humaine a été vieillie en conséquence. Bien que les données paléontologiques qui la concernent ne paraissent pas déterminées jusqu'ici d'une manière bien précise et bien sûre, on ne risque guère de dépasser le minimum en lui attribuant une cinquantaine de mille ans d'existence. C'est en partant d'approximations de ce genre que certains linguistes ont contesté la validité des conclusions que d'autres se croient en droit de tirer de l'examen des racines indo-européennes, et qu'ils en dénie le caractère primitif. Il y a si longtemps, disent-ils, que l'homme doit user du langage, et les plus anciens documents qui



nous font connaître ces racines, tels que les Védas de l'Inde ou les poésies homériques en ce qui regarde la Grèce, sont d'une antiquité relative si peu considérable (trois mille ans, au plus), qu'il y a lieu de croire à des refontes multiples qui en ont complètement altéré les traits primitifs et qui interdisent d'en tirer parti comme si l'on avait quelque droit d'y retrouver l'image des origines.

On en donne d'ailleurs pour exemple ce qui s'est passé dans la transition du latin aux langues romanes et la création dans celles-ci de racines apparentes qui n'ont rien de primitif, mais qui seraient mises sur le même pied que les autres, si l'étymologie n'en décelait pas la formation secondaire. Telle est, entre autres, la racine *roul*, qu'indiquent les mots français *rouler*, *rouleau*, *roulement*, etc. Sans les mots latins *rot-a*, *rot-ula*, etc., qui nous y font voir clairement le résultat de la combinaison d'un radical plus ancien *rot* et des suffixes qui l'accompagnent dans *rotula*, nous n'hésiterions pas à considérer *roul* comme une racine primordiale et à raisonner très faussement en conséquence.

Or, ce qui a eu lieu à cet égard entre le français et le latin a dû se produire à plus forte raison entre l'indo-européen, dont nous connaissons les racines par les idiomes qui en sont issus (sanskrit, grec, latin, etc.), et les états du langage de la race qui l'ont précédé durant les longs siècles antédocumentaires dont la durée s'est étendue, au point de vue régressif, depuis

l'époque des Védas et des poèmes homériques, jusqu'à celles des premiers essais chez nos ancêtres du langage articulé.

Voilà l'objection dans toute sa force, et nous ne dissimulons pas qu'elle nous place dans l'alternative, ou de la réfuter, ou de reconnaître que la prudence scientifique impose le devoir de s'en tenir au scepticisme passif de la Société de Linguistique de Paris. Fort heureusement pour ceux à qui cet aveu d'impuissance paraît humiliant, excessif et de nature à stériliser tout le champ de la linguistique indo-européenne en la privant à jamais de *principes*, les arguments sur lesquels on peut s'appuyer pour passer outre sont nombreux et concluants. Nous indiquerons les principaux en les classant par ordre d'importance.

1° Les fausses racines, eu égard aux origines latines du français, telles que *roul* dans *roul-er*, etc., sont très peu nombreuses ; dans la grande majorité des cas, le français a conservé les racines latines qui sont pour la plupart des racines indo-européennes. Il en est ainsi, entre une infinité d'autres, de *fr* dans *souf-fr-ir* qui remonte par l'intermédiaire du latin *fer*, du grec  $\varphi\epsilon\rho$ , du sanscrit *bhar*, etc., jusqu'à l'époque d'unité indo-européenne. Il est hautement invraisemblable que les racines qui se sont conservées à peu près intactes à travers les vicissitudes qu'a subies la langue mère pour arriver au français actuel, n'aient pas bénéficié d'un avantage analogue dans la langue mère elle-même.

2° La transition du latin au français et aux langues romanes en général, s'est effectuée dans des conditions toutes spéciales de trouble et d'irrégularité. Sans la brusque révolution causée par l'invasion des Barbares, dont l'effet a été de suspendre pendant des siècles toute l'ancienne culture, le latin serait resté le latin et l'enchaînement historique des formes de la langue n'aurait pas abouti à la confusion dont la fausse racine *roul* nous fournit un exemple. Rien au contraire n'autorise à croire que le développement linguistique à l'époque d'unité indo-européenne ne se soit pas poursuivi dans des conditions à la fois traditionnelles et naturelles exemptes des risques d'un trouble profond parce que la tradition en était sans doute familiale et orale. La fragilité de la tradition *civilisée* de l'antiquité classique tient à son caractère littéraire et scolaire qui la rendait éminemment susceptible de disparaître avec la littérature et l'enseignement public dont elle dépendait.

3° L'ancien égyptien nous fournit l'exemple d'une langue qui, dans le cours des quatre ou cinq mille ans pendant lesquels nous pouvons en suivre l'histoire, n'a pas modifié sensiblement ses racines. Pourquoi en aurait-il été autrement de la langue mère indo-européenne, une fois pourvue de ses instruments nécessaires? Elle n'a jamais complètement cessé d'accroître le nombre de ses radicaux au moyen de l'évolution phonétique, mais elle les a conservés tels ou à peu près

qu'ils sont nés, à côté de leurs antécédents, et c'est de là que vient sa richesse.

↳ Les formes radicales restées simples, comme le latin *dex* dans *in-dex*, *ju-dex* ou *rex*, et qui présentent le plus grand nombre des termes communs aux différents idiomes indo-européens de première formation, d'où la preuve qu'elles remontent à la langue mère, décèlent leur caractère primordial autant en ce qu'elles sont monosyllabiques qu'en raison de leur fonction grammaticale d'adjectifs-noms d'agents. A ce double point de vue, elles portent le cachet des éléments initiaux du langage, et aucun fait n'autorise à supposer qu'elles ont subi des altérations du genre de celles qui ont abouti à la fausse racine *roul* du français.

Il nous semble que la cause est entendue.

Le langage, comme la société à laquelle il sert de lien, comme la civilisation dont il est le principal auxiliaire, a eu d'humbles commencements et sa richesse actuelle est le fruit de la lente capitalisation de ses gains successifs. A la façon de tout ce qui a vie, il jouit de la faculté de s'accroître, et son histoire n'est que le tableau de l'extension constante des moyens qui lui sont propres pour *signifier* la pensée humaine. Envisagée sous ce jour, la question de son origine devient singulièrement simple et claire dans les deux parties qu'elle comporte. La première, qui concerne le cri animal et qui survit encore dans le langage actuel sous la forme de l'interjection, est toute du ressort de la physiologie. C'est à

cette branche de la science qu'il appartient surtout d'en montrer les rapports nécessaires, et d'ailleurs évidents, avec les causes subjectives et extérieures qui provoquent l'émission de la voix d'une manière spontanée et irréfléchie, on pourrait dire naturelle et fatale, chez tous les êtres qui possèdent les organes requis à cet effet.

Avec l'intervention psychologique de la conscience et le secours de l'articulation modulant le son proprement dit, le cri animal est devenu le langage humain, et c'est alors que l'étude en relève du linguiste ou du grammairien dont la tâche consistera, si tout ce qui précède est juste, à remonter des effets aux causes ou des phénomènes secondaires à ceux qui les ont précédés.

Par là, la linguistique rentre dans le cadre des sciences historiques et leur emprunte sa méthode; par là, la question d'origine cède le pas à celle de développement et d'enchaînement. A vrai dire, — et c'est ce qui excuse dans une certaine mesure l'interdit de la Société de Linguistique, — ici comme ailleurs, le commencement absolu n'est nulle part, et l'œuvre du savant est circonscrite en conséquence.

Paul REGNAUD.

LE

## LEVER DE LA LUNE DE LA CONNAISSANCE

(PRABŌDHACANDRŌDAYA)

Drame en 6 actes, traduit pour la première fois en français  
du sanskrit et du prākrit

---

Ce drame est une composition allégorique, qui ressemble à nos vieilles *moralités* par la personnification de Quiétude, de Dévotion à Vishnu, de Sentiment de la personnalité, de Compassion, etc.

Les opinions théologiques ou philosophiques, qui sont énoncées ou auxquelles il est fait allusion dans ce drame, le sont parfois avec une telle obscurité qu'il faudrait bien des notes pour en élucider les difficultés : nous ne tenterons même pas ici d'effleurer un sujet aussi intéressant, mais plein de périls, auquel seuls des philosophes pourraient appliquer la finesse ou la pénétration de leur esprit.

L'auteur de ce drame veut établir les principes du Védanta, et il met en scène les autres doctrines, en ayant soin de souligner avec malice leurs erreurs ou leurs absurdités, et il est certain qu'il agit trop souvent comme ceux qui, ayant une idée fixe, ne peuvent s'empêcher, même avec la meilleure foi du monde, de représenter sous un faux jour les sectes rivales. Il faut

avouer que cette passion exclusive donne parfois au drame une allure des plus franches et des plus vives, et l'on ne peut que souscrire aux invectives, aux saillies spirituelles qui émaillent la pièce hindoue.

Dans ce drame, l'âme (*Purucha*) épouse Illusion (*Maya*), et de cette union naît le monde entier, *Manas* (le pouvoir imaginaire). *Manas* épouse d'un côté Activité (*Pravrtti*), et de l'autre Inaction (*Nivrtti*). Avec la première sont engendrés Grand Aveuglement (*Mahamoha*) et tous les autres vices, Hypocrisie, Amour, Volupté, Hérésie, Colère, Avarice, Sentiment de la personnalité, etc. De la seconde épouse naissent Discernement (*Viveka*) et toutes les autres vertus, Contentement de peu, Compassion, Quiétude, etc.

Discernement a pour épouse Pensée (*Mati*): il doit se marier, grâce à l'entremise de Dévotion à Vichnu, avec Révélation (*Upanishad*), d'où doit sortir la délivrance de l'âme par l'engendrement de *Prabodha*, c'est-à-dire l'Idée que je suis Vichnu, et de Science (*Vidya*), sa sœur.

Nous pensons qu'il est pour le moins inutile de faire remarquer à ceux qui voudront bien lire cette traduction (que nous avons faite sur le texte de Brockhaus, Leipzig, 1835<sup>1</sup>) la quantité assez grande d'épisodes qui font honneur à la féconde imagination de Krchnamiçra. Les lecteurs sauront faire eux-mêmes le départ de ce qu'il y a de vraiment neuf et piquant dans cette *moralité* hindoue, et ils seront assez justes pour ne pas trop

1. Dans les passages difficiles, qui ne manquent pas dans ce drame, nous avons consulté parfois avec fruit le Commentaire de l'édition de Calcutta, 1838.

nous en vouloir d'avoir scrupuleusement conservé les passages audacieux et parfois pleins d'une licence philosophique. Car nous suivons, élève respectueux et reconnaissant, le système de traduction exacte, qu'ont bien voulu nous enseigner nos maîtres, MM. J. Vinson et A. Bergaigne.

---

• PERSONNAGES DU DRAME

L'ÂME (Purucha) épouse d'Illusion (Maya).

ILLUSION (Maya) épouse du mâle ou de l'Être Suprême, et de Purucha.

MANAS, fils de Maya.

ACTIVITÉ (Pravrtti) }  
INACTION (Nivrtti) } Les deux épouses de Manas.

DISCERNEMENT }  
PASSION } Les deux fils de Manas.

RÉVÉLATION }  
PENSÉE } Les deux épouses de Discernement.

PRABODHA }  
SCIENCE } Enfants de Discernement et de Révélation.

FOI, mère de Quiétude (Dans ce drame, il y a une seconde Foi selon les incrédules, et une troisième Foi, fille de Passion. La première est blanche, la deuxième noire, fille de ténèbres, et la troisième rouge).

QUIÉTUDE, fille de Foi.

COMPASSION, amie de QUIÉTUDE.

GRAND AVEUGLEMENT, et tous les vices, fils d'Activité et de Manas.

DISCERNEMENT, et toutes les vertus, fils d'Inaction et de Manas.

SENTIMENT DE LA PERSONNALITÉ.



**AVIDITÉ**, fils de celui-ci.

**CUPIDITÉ**, épouse d'Avidité.

**HYPOCRISIE**, fils d'Avidité et de Cupidité.

**FAUX-SEMBLANT**, fils d'Hypocrisie.

**AMOUR**.

**VOLUPTÉ**, épouse d'Amour.

**MATÉRIALISTES** }

**DIGAMBARA** }

**MENDIANT** }

**KAPALIKA** }

Sectes hérétiques et auxiliaires de Passion.

**IRRÉLIGION**, ministre de Passion.

Nous ne mentionnons pas ici d'autres personnages secondaires, plus ou moins mêlés à l'action, et qui grossiraient inutilement cette liste.

---

## PRABŌDHACANDRŌDAYA

### PREMIER ACTE

#### BÉNÉDICTION

« Nous vénérons cette splendeur<sup>1</sup>, immense, sans tache, consistant uniquement dans la conscience de soi-même ; à celui qui ignore cette splendeur. l'ensemble des trois mondes, l'éther, l'air, le feu, l'eau et la terre, apparaît comme un étang dans le mirage du soleil de midi ; mais pour ceux qui en connaissent l'essence, l'ensemble des trois mondes disparaît de nouveau, semblable au corps du serpent couronné<sup>2</sup>. »

Et aussi

1. Brahma neutre.

2. Les passages mis entre guillemets sont en vers dans l'original.

« Vive cette lumière particulière, qui franchit le trou de Brahma au moyen du vent enfermé dans l'artère intérieure, et qui, l'organe interne étant disposé à l'apaisement, est pleine d'une joie qui commence ! cette lumière pénètre le monde, manifestée en quelque sorte sous l'apparence sensible du pénitent qui porte sur sa tête une demi-lune (Çiva). »

FIN DE LA BÉNÉDICTION

LE DIRECTEUR. — N'en disons pas plus long. J'ai reçu un ordre de Gôpala, dont les pieds de lotus sont éclairés par les couronnes de rayons lancés par les pierres précieuses des diadèmes de tous les vassaux ; de Gôpala qui, sous la forme de l'homme-lion, s'est manifesté en fendant comme des portes la poitrine de la multitude des ennemis forts, et qui, sous la forme d'un grand sanglier, a relevé la terre hors du déluge, — qui n'était autre qu'une famille de rois très puissants ; — de Gôpala, dont la gloire, sous forme de boutons de liane, pend aux oreilles des courtisanes qui sont les quatre points cardinaux ; de Gôpala, qui a le feu de sa splendeur mis en branle (attisé) par la secousse du vent très lourd produit par les oreilles des éléphants de tous les points cardinaux.

— Vraiment, nous a dit le vénérable Gôpala, quand j'étais occupé à conquérir le monde pour mon ami d'enfance, le roi Çrîkîrtivarman, j'ai vu disparaître le suc heureux de Brahma suprême, et mes jours se sont passés, souillés en quelque sorte par le contact du suc des diverses voluptés, mais maintenant j'ai accompli ma tâche, car

« Les princes, ennemis du roi, ont été détruits, la terre en possède la garde, et sa souveraineté, grâce à des ministres illustres, ornée d'une guirlande de têtes de vassaux, a été établie sur la terre ayant pour ceinture l'océan. »

Je désire donc me divertir par l'exécution d'un spectacle

ayant en abondance le suc de l'apaisement ; aussi vous devez aujourd'hui, en présence du roi Çrīkīrtivarman, représenter cette pièce, nommée *le lever de la lune de la connaissance* (Prabōdhacandrōdaya), autrefois donnée pour vous par son auteur, le seigneur Krchnamiçra. Le roi brûle du désir de contempler avec sa cour ce spectacle. — Bien. Je vais dans la coulisse appeler ma femme et je vais exécuter le divertissement.

(Ayant fait quelques pas et ayant regardé du côté de la coulisse)

Madame, venez ici.

L'ACTRICE. — Me voici, mon époux. Quel ordre voulez-vous que j'exécute ?

LE DIRECTEUR. — Madame, vous le savez parfaitement :

« Il existe un prince, nommé Gōpala : la flamme du feu de sa majesté, en léchant le fossé des trois mondes, grandit dans une forêt qui est la puissante armée des rois ses adversaires ; sa gloire se répand dans le monde entier, et, par ses victoires sur les rois, dues à un seul ami qui n'est autre que la liane de son épée, il a rétabli dans son autorité royale l'ornement des rois, Kīrtivarman ; »

Et aussi

« Maintenant encore la gloire de Gōpala est chantée sur les champs de bataille par les bruits prolongés que font les fentes du sommet des bosses des éléphants qu'agite un vent impétueux, par les danses des femmes des Piçācas et par le bruit des femmes ivres des Yātudhānas, dont les cymbales, qui sont des crânes d'hommes, résonnent par le battement de leurs mains qui bondissent. »

Du roi, qui est entré dans le sentier de l'apaisement, je viens de recevoir l'ordre de représenter, pour son plaisir, une pièce nommée *Prabōdhacandrōdaya* ; les acteurs doivent donc recevoir l'ordre de prendre leurs costumes.

L'ACTRICE (avec étonnement). — Mon époux, c'est surpre-

nant, c'est surprenant. Ce Gôpala a obtenu autrefois la victoire en menaçant tous les rois uniquement par l'héroïsme et la force de son bras, en barattant, comme la mer de lait qui fut barattée par Madhumattana, la mer composée par l'armée de Karna, mer dont les guirlandes de vagues sont des chevaux bouillonnants à cause de la multitude de flèches qui, lancées par son arc tiré jusqu'à l'oreille, pleuvent abondantes; mer dont les milliers de grandes montagnes sont les hauts éléphants renversés par des milliers de javelots aigus tombant sans interruption; mer dont les flots innombrables sont les fantassins roulant par le choc du mont Mandara mis en branle, qui est son bras agité. Comment donc un si grand apaisement a-t-il pu se produire chez ce guerrier dont la conduite héroïque doit être louée maintenant par tous les solitaires?

LE DIRECTEUR. — Mon épouse, la splendeur de Brahma, douce uniquement par essence, malgré quelques modifications, revient à sa propre nature, car sa colère a éclaté pour raffermir sur la terre la souveraineté des rois de la dynastie de la lune qui avait été déracinée par le maître de Cédi (Sisupâla), aussi terrible que le feu du dernier jour pour la destruction de toutes les races de rois.

Vois comme

« L'immobilité, le calme et les limites sont les mêmes pour l'Océan qui, bouleversé par le vent de la fin d'un Kalpa, a submergé toutes les montagnes. »

Des héros, comme Gôpala, étant devenus des parties du bienheureux Nârâyana (Vichnu), sont descendus sur la terre pour le bien des êtres, et, une fois leur œuvre accomplie, parviennent à la sérénité absolue; par exemple, que Madame considère Paraçurâma lui-même,

« Dont le sacre a été accompli vingt et une fois dans le lit, débordant de sang, des rivières ayant pour rives une abon-

dante boue faite de graisse, de chair et de cervelles de rois, et dont la hache, si renommée dans la destruction, limitée aux femmes, aux enfants et aux vieillards, est habile à fendre de son tranchant, dans un retentissement horrible, les épaules élevées des Kchatriyas. »

« Celui même qui avait soulagé la terre en déracinant la race des princes qui pesaient sur elle comme un fardeau, le vénérable muni, fils de Jâmadagni, après avoir par ses austérités apaisé le feu de sa colère, est entré dans l'apaisement. »

De même celui-ci aussi (Gôpala), ayant atteint son but, est parvenu maintenant à un état d'apaisement extrême, lui qui « ayant vaincu, avec l'appui de Discernement, Karna et le puissant Aveuglement, a fait, comme le lever de la connaissance, le lever de la gloire du roi Çrîkirtivarman ».

(Dans la coulisse). Ah ! méchant ! le dernier des acteurs ! Comment, nous vivants, peux-tu dire la défaite de notre maître Grand Aveuglement causée par Discernement ?

LE DIRECTEUR (avec tressaillement (regardant). — Oh !

« Embrassé par Volupté, qui le presse tendrement de ses seins élevés et gros, c'est Amour qui vient, le vénérable, enivrant tous les êtres, charmant tous les regards, et dont les yeux de lotus sont remplis d'ivresse. »

Mes paroles viennent, comme il me semble, d'exciter la colère d'Amour ; donc il vaut mieux nous éloigner tous deux d'ici. (Tous les deux sortent).

#### FIN DU PROLOGUE

(Alors Amour, comme il a été décrit plus haut, et Volupté arrivent).

AMOUR (avec colère).— Ayant redit : Ah ! méchant ! le dernier des acteurs ! comment, nous vivants, peux-tu dire la défaite de notre maître Grand Aveuglement, causée par Discernement !

N'est-il pas vrai, ô le dernier des comédiens ! que

« Discernement, ayant pour origine les Çâstras, règne dans l'esprit de ceux qui savent, tant que ne tombent pas sur eux les flèches des regards des belles aux yeux de lotus ? »

« La terrasse agréable d'un palais, les femmes, les lianes aux abeilles bourdonnantes, les jasmins venant de s'épanouir, les vents parfumés, les nuits accompagnées de leurs lunes. certes, si ces armes, qui sont à moi, triomphent de toutes parts irrésistibles, oh ! quelle sera cette puissance de Discernement ? Quel sera le lever de la connaissance ? »

VOLUPTÉ. — O mon époux ! je pense que Discernement est vraiment un grave ennemi du grand roi Grand Aveuglement.

AMOUR. — Ma chère, d'où vient dans ton cœur cette crainte, certes, naturelle aux femmes, pour Discernement ? Vois, vois.

« Bien que ces flèches ou ce carquois soient faits de fleurs, cependant, femme aux belles hanches ! tout ce monde, en y comprenant les Dieux et les Asuras, ne va pas même un instant vers la tranquillité en transgressant mes ordres. » En effet :

« Le roi des Dieux (Indra) a été amoureux d'Ahalyâ ; le maître des créatures a été vers sa propre fille ; le Sôma a aimé la femme de son guru (Brhaspati). Ainsi, qui n'a pas été dirigé souvent par moi dans un sentier trompeur ? Et quelle est la fatigue de mes flèches dans l'œuvre de l'affolement du monde ? »

VOLUPTÉ. — Mon époux, c'est vrai ; cependant il faut craindre un ennemi, quand il est accompagné de grands amis : en effet, ses conseillers, Empire sur soi-même et Vœu de pratiques pieuses passent pour être très puissants.

AMOUR. — Ma chère, tu vois ces conseillers puissants du roi Discernement, Empire sur soi-même, etc. Eh bien ! ceux-là rapidement et nécessairement seront dispersés rien que par le fait d'être attaqués par nous. En effet :

« Qu'est-ce que Pitié pour Colère ? Qu'est-ce que Chasteté

et les autres pour moi ? Devant Cupidité, quels sont ceux-ci : Vérité, Probité, Incorruptibilité. » Mais comme Empire sur soi-même, Vœu de pratiques pieuses, Manière de s'asseoir, Effort dans l'acte de la respiration, Renoncement aux objets de jouissance, Exercice de la Contemplation, Répétition mentale de la leçon apprise, Concentration de la pensée, doivent être réalisés par une pensée unique, sans altération, leur déracinement sera tout à fait facile ; et leurs femmes sont aussi leurs mauvais génies ; et par là ils sont tout à fait à notre portée. En effet :

« Sans parler du regard, des paroles, des coquetteries, des rires, du jeu, des embrassements des amantes, leur souvenir seul est suffisant pour l'émotion passionnée du cœur. »

Et surtout quand ils seront attaqués par les favoris de notre maître, Égoïsme, Hypocrisie et les autres, ils se réfugieront vers le mal, qui est le conseiller du roi (Grand Aveuglement).

VOLUPTÉ. — Mon époux, voici ce que j'ai entendu dire : le lieu de naissance de Modération, de Tempérance, de Discernement, etc., est unique.

AMOUR. — Ah ! ma chère ! pourquoi parler d'un lieu de naissance unique ? Notre père lui-même n'est-il pas unique ? En effet :

« Dans les premiers temps du monde, ici (dans ce monde illusoire) de l'union du souverain (*Purucha*) avec Illusion (*Mâyâ*) est né un fils connu sous le nom de *Manas* ; et par celui-ci, qui avait émis à son tour tout cet univers, l'ensemble des trois mondes, une double famille, la nôtre, a été engendrée. »

D'Activité est sortie la première famille de Grand Aveuglement et des autres ; d'Inaction la seconde famille de Discernement et des autres est sortie.

VOLUPTÉ. — S'il en est ainsi, mon époux, pourquoi une lutte si ardente existe-t-elle entre vous qui êtes frères ?

**AMOUR.** — Ma chère. « on sait que dans le monde éclat une lutte ayant pour origine précisément le même désir des frères. Ainsi pour la conquête de la terre, une hostilité ardente, cause de la destruction du monde, s'est élevée entre les descendants de Kuru et de Pandu ».

Tout ce monde absolument a été acquis par notre père, et, comme nous étions ses favoris, ce (même monde) nous est échu par héritage; mais eux ont tenu une conduite tout opposée (à la nôtre). Aussi ces méchants sont-ils maintenant résolus à déraciner nous et notre père.

**VOLUPTÉ.** — Que ce malheur se détourne de nous ! que ce malheur se détourne de nous ! Mon époux, est-ce la haine seule qui les a poussés à ce crime, et n'y a-t-il pas ici quelque ruse projetée ?

**AMOUR.** — Il y a ici quelque mystère.

**VOLUPTÉ.** — Mon époux, pourquoi ne découvre-t-on pas cette cause cachée ?

**AMOUR.** — Comme Madame, grâce à sa nature de femme, est timide, on n'a pas annoncé ce crime redoutable.

**VOLUPTÉ (avec crainte).** — Mon époux, qu'est-ce que cela ?

**AMOUR.** — Ma chère, soyez sans crainte, soyez sans crainte : cela ne convient qu'aux désespérés. Certes, d'après le bruit qui court, il naîtra dans notre famille une Rákchasi, nommée Science, semblable à la nuit de la fin du monde.

**VOLUPTÉ (avec crainte).** — Ah ! malheur ! malheur ! Comment ! dans notre famille il y aura une Rákchasi ! à cette pensée mon cœur frissonne.

**AMOUR.** — Ma chère, soyez sans crainte, soyez sans crainte. C'est seulement un bruit.

**VOLUPTÉ.** — Et que doit faire cette Rákchasi ?

**AMOUR.** — Ma chère, il y a en vérité à ce sujet une sentence de Brahma : « Máya a été la femme du mâle, détaché de tout commerce avec le monde, et celle-là, même non touchée



par lui, ayant engendré un fils, Manas, engendra graduellement les mondes, et de ce même Manas sera engendrée à son tour cette fille, Science, qui doit dévorer le père (Manas) les frères, la mère et toute la famille.»

**VOLUPTÉ** (avec un tremblement de crainte). — Mon époux, sauve-moi ! sauve-moi ! (En disant cela, elle embrasse son époux).

**AMOUR** (ayant exprimé par ses gestes le plaisir qu'il éprouve de ce contact), (A part). — « Il cause l'épanouissement des poils qui se hérissent, il fait dans les yeux trembler la prunelle, il engendre la joie et fascine, cet embrassement de la femme avec la liane de ces bras couverts de bracelets qui bruissent et l'union heureuse des deux seins lourds et élevés par le tremblement de la crainte. »

(L'ayant embrassée fortement). (Haut). — Ma chère, soyez sans crainte ! soyez sans crainte ! Nous, vivants, comment la naissance de Science pourrait-elle s'accomplir ?

**VOLUPTÉ**. — Mais la naissance de cette Râkchast est-elle regardée comme précieuse pour vos ennemis ?

**AMOUR**. — Oui, vraiment Science doit être engendrée, avec son frère la lune Prabôdha, par Discernement et son épouse la déesse Révélation ; et c'est, pour amener cette naissance, que tous ceux-ci, Apaisement, Pouvoir de se dompter soi-même et les autres font tous leurs efforts.

**VOLUPTÉ**. — Mon époux, comment la naissance de Science, qui doit causer leur propre destruction, est-elle vantée par ces méchants ?

**AMOUR**. — Des méchants faisant le mal et s'appliquant à la destruction de la famille peuvent-ils songer aux dommages à subir ? Vois :

« La naissance des êtres, qui ont reçu en partage une nature noire et tortueuse, cause la mort de ceux dont ils tirent leur origine et d'eux-mêmes : la fumée, étant devenue nuage, après la mort du feu, va elle-même vers la mort. »

DANS LA COULISSE. — Ah ! méchant ! Comment peux-tu en notre absence nous gronder, en disant que nous-mêmes nous faisons le mal ? Ne sais-tu pas, malheureux !

« Que les rois prescrivent l'abandon même d'un guru impur, s'il ne connaît point ce qui est à faire ou à ne pas faire et s'il est sorti hors de la droite voie ? »

C'est là un vers purânique, que disent ceux qui connaissent les Purânas. Le père même, qui n'est autre que le maître du monde, a été lié par notre père (Purucha) qui avait suivi Sentiment de la personnalité ; et ce même lien s'est fortifié par Aveuglement et les autres.

AMOUR. — Ma chère, c'est notre aîné, Discernement, qui s'approche d'ici avec la déesse Pensée (Mati). Le voici :

« Ayant son éclat reçu de Passion et autres, qui vont vers leur plaisir, amaigri comme un orgueilleux, il paraît, par sa beauté devenue très obscure avec Pensée, comme la lune voilée par un épais nuage. »

Pour nous, il n'est pas convenable de demeurer ici (En disant cela, tous deux sortent).

(Alors rentrent le roi (Discernement) et Pensée (Mati)).

LE ROI (ayant médité). — Ma chère, tu as entendu les propos orgueilleux de ce garçon mal élevé, qui ose nous repousser, en disant : Ils font le mal.

PENSÉE. — Mon époux, quelle faute le monde nous reproche-t-il ?

LE ROI. — Ma chère, vois :

« Il a été lié avec cent chaînes par ces méchants, Passion et les autres, commandés par Sentiment de la personnalité, et il a été entraîné depuis longtemps dans une situation malheureuse, lui, le maître du monde, le pur fait de pensée et de bonheur. »

Ceux-là sont d'honnêtes gens, et nous, qui nous appliquons

à la délivrance de celui-ci, nous faisons le mal, disent triomphalement ces méchants.

PENSÉE. — Mon époux, puisque celui-là, d'une nature belle et joyeuse, ayant un éclat éternel et son action qui se manifeste dans les trois mondes, est connu comme le Souverain Seigneur, comment par ces méchants a-t-il été lié et poussé dans l'Océan d'Aveuglement?

LE ROI. — Ma chère,

« L'homme dont l'énergie ne se lasse point, dont le cœur est entièrement apaisé, qui a obtenu la souveraineté, acquis l'expérience de la vie et qui, maître de lui-même, élève toujours sa pensée, oui, cet homme lui-même, quand son cœur sera trompé par les femmes, abandonnera sa fermeté naturelle, puisque ce mâle s'est oublié ici lui-même par suite de son union avec Illusion (Mâyâ). »

PENSÉE. — Mon époux, il n'y a pas en vérité obscurcissement du soleil par une traînée d'ombre, pour qu'il y ait eu triomphe par Illusion sur le Dieu Océan, dont le grand éclat se manifeste.

LE ROI. — Ma chère, cette Illusion est incompréhensible, comme une courtisane, car elle abuse le Purucha suprême, en lui exprimant des sentiments faux. Vois :

« Grâce à cette déesse très indigne, le Dieu, brillant comme le cristal de roche qui est une pierre précieuse, a éprouvé une altération, mais non un changement; certes, dans cet embrassement sa splendeur ne périt pas du tout, et cependant Illusion est capable de produire la non-fermeté (de ce cristal) ».

PENSÉE. — Mais pour quelle raison cette coquine trompe-t-elle ainsi un être d'une condition si noble ?

LE ROI. — En vérité, Illusion agit sans raison et sans

1. PUNs, autre nom de Purucha.

utilité pour elle ; car telle est la nature des démons-femmes.  
Vois :

« Elles trompent, elles ravissent, elles abusent, elles menacent, elles enivrent, elles désespèrent ; quand elles entrent dans le cœur tendre des hommes, quelle puissance n'ont pas les femmes aux beaux yeux ? » Il y a aussi une autre raison.

PENSÉE. — Mon époux, quelle est-elle ?

LE ROI. — Voici ce qu'a pensé cette méchante : Quant à moi, ma jeunesse est passée, je suis assez vieille, et ce mâle ancien, par sa nature même (de vieillard) est détourné du plaisir des objets ; je vais donc faire entrer mon fils lui-même dans la place du Souverain Seigneur. — Manas ayant exécuté cette intention de sa mère et ayant pris en quelque sorte la forme du Souverain Seigneur, grâce à un voisinage immédiat, fit les villes aux neuf portes (les corps), et dans ces corps il introduisit le Souverain Seigneur, quoique unique, et après l'avoir divisé en quelque sorte en beaucoup de parts : alors en lui, comme dans un cristal, il fait ses propres mouvements.

PENSÉE (ayant réfléchi). — Mon époux, le fils est tel que la mère.

LE ROI. — Aussi il a été circonvenu par son petit-fils, le fils aîné de Manas, Sentiment de la personnalité. Et alors ce Seigneur Suprême (l'âme) « savant, suivant la formation des agitations de la pensée, ayant une marche incertaine et plongé dans un sommeil fait d'ignorance, voit ces différents rêves et se dit : Moi, je suis né ; celui-ci est mon père, celle-là ma mère ; voilà mon champ, mon épouse, ma famille, mon fils, mon ami, mes ennemis, ma richesse, ma force, ma science, mes parents ».

PENSÉE. — Mon époux, dans le Souverain Seigneur (l'âme), privé de la connaissance par un sommeil long, très long, comment la naissance de Prabôdha s'opère-t-elle ?

LE ROI. (Il se tient, le visage baissé par confusion).

PENSÉE. — Mon époux, pourquoi es-tu si silencieux, la tête courbée sous le poids très lourd de la honte ?

LE ROI. — Ma chère, d'ordinaire le cœur des femmes est plein de jalousie ; je crains donc de te faire en quelque sorte une offense.

PENSÉE. — Mon époux, elles sont loin de me ressembler, les femmes qui entravent le désir né dans le cœur de leur époux, quand celui-ci s'occupe de l'agréable ou s'engage sur la route du devoir ou de l'utilité.

LE ROI. — Ma chère,

« Si, par l'entremise d'Apaisement et des autres, il y a union entre moi et la déesse Révélation, troublée par la jalousie d'une longue séparation et irritée, et si Madame, repoussant un instant les objets des sens, demeure en silence, alors, grâce à l'absence de ces trois états : la veille, le sommeil et le profond sommeil, sera obtenu le lever de Prabôdha (de la connaissance). »

PENSÉE. — Mon époux, si le chef de notre famille peut à ce prix se délivrer de ses liens, bien qu'ils soient puissants, que mon époux ait même avec elle une union éternelle : voilà ce qu'il y a pour moi de plus cher.

LE ROI. — Ma chère, si tu es ainsi indulgente, alors sont accomplis les souhaits que nous formions depuis longtemps. En effet :

« L'âme, unique, — le premier des êtres, le maître éternel — reprend la qualité d'être uniquement Brahma, grâce à moi qui, avec Science et selon la règle, ai fait cette mortification mettant fin à la vie de ces partageurs de Brahma qui, ayant lié, divisé de diverses manières et jeté dans les villes (les corps) cette âme, l'avaient conduite vers le lieu suprême de la mort. »

Soit : pour la naissance de Prabôdha, qui est l'objet que nous nous proposons, nous allons employer Apaisement, Action de se dompter soi-même et les autres. (Sur ces paroles tous deux sortent).

*Fin du premier Acte.*

Gérard DEVÈZE.

---

**Analytical Synopsis of the 542 forms of the  
Verb in St Marks Gospel as translated by  
Jean de Leizarraga, 1571.**

(Suite)

ÇVELA. 32. I. q. *çuen* avec chute du *n* avant la  
conjonctif & participial.

1. 14... , PREDICATZEN *çuela* Iaincoaren reşumaren  
Euangelioa : ... , preschant l'Euangile du royaume  
de Dieu <sup>1</sup>,
2. 16. Eta Scribéc eta Phariseuéc IKUSSIRIC publi-  
canequin eta gende VICITZE gaichtotacoequin  
IATEN *çuela*, Et les Scribes & Pharisieus voyans  
qu'il mangeoit avec les peagers & gens de  
mauvaise vie,
3. 22... , ecen Beelzebub ÇUELA... , Il a Beelzebub,
6. 37. Eta harc IHARDESTEN *çuela* ... Luy respon-  
dant
7. 6. Baina harc IHARDESTEN *çuela* ... Et luy res-  
pondant
9. 12. Eta harc IHARDESTEN *çuela* ... Luy respon-  
dant
9. 17. Eta IHARDESTEN *çuela* gendetzecoetaric batec,

1. Les citations françaises se trouvent dans « *Le second tome  
de la Sainte Bible*, A LION, PAR SEBASTIEN HONORATI, M.D.LXVI »  
(Bibliothèque Nationale, Paris, cote : Inventaire A n° 322).

Et vn de la multitude respondant (L. traduit de ceux de la m.)

9. 19. Eta harc IHARDESTEN *çuela* ... Et Iesus luy respondant

10. 3. Baina harc IHARDESTEN *çuela* ... Luy respondant

10. 5. Eta IHARDESTEN *çuela* Iesusec (Hautin a mis ihardiesten) ... Et Iesus respondant

10. 20. Eta harc IHARDESTEN *çuela* ... L'autre respondant

10. 24... Baina Iesusec berriz IHARDESTEN *çuela* ... Mais Iesus derechef respondant

10. 51. Eta IHARDESTEN *çuela* ... Alors Iesus prenant la parole

11. 14. Orduan IHARDESTEN *çuela* Iesusec ... Lors Iesus respondant

11. 22. Eta IHARDESTEN *çuela* Iesusec ... Et Iesus respondant

11. 29. Eta Iesusec IHARDESTEN *çuela* ... Et Iesus respondant

12. 12... hayén contra comparatione haur ERRAN *çuela* : ... qu'il auoit dit ceste similitude contre eux :

12. 17. Eta IHARDESTEN *çuela* Iesusec ... Et Iesus respondant

12. 24. Orduan IHARDESTEN *çuela* Iesusec ... Lors Iesus respondant

12. 34... ecen harc çuhurqui IHARDETSI *çuela*, ... qu'il auoit respondu prudemment,

12. 35. Eta IHARDESTEN *çuela* Iesusec ... Et Iesus ... leur respondoit (L. ne traduit par leur)



13. 2. Orduan Iesusec IHARDESTEN *çuela* ... Lors Iesus respondant
14. 3. ... aspic garbizco vnguentu precio handitaco boeitabat *ÇUELA*: ... qui auoit vne boîte d'oignement d'aspic precieux :
14. 20. Eta harc IHARDESTEN *çuela* ... Et luy respondant
14. 48. Eta IHARDESTEN *çuela* Iesusec... Lors Iesus parla à eux,
14. 64. ... , HIL MERECI *çuela*. ... estre coupable de mort.
15. 2. ... ?Eta harc IHARDESTEN *çuela* ... ? Iesus respondant luy dit,
15. 12. Eta Pilatec IHARDESTEN *çuela*, Et Pilate respondant
15. 39. ... , ecen hala oihu EGUINIC spiritua RENDATU *çuela*... , qu'il auoit rendu l'esprit en criant ainsi:
16. 11. ... , eta harc IKUSSI *çuela*, ... , & qu'elle l'auoit veu,
16. 20. ... , Iaunac hequin OBRATZEN *çuela*, eta hitza CONFIRMATZEN *çuela* ... , le Seigneur ouurant avec eux, & confirmant la parole
- ÇUEN. 29. Ind: imp: s. 3<sup>e</sup>. r. s. v. poss: & aux: act:
1. 4. ... , eta PREDICATZEN *çuen* emendamendutaco baptismoa bekatuén barkamendutan ... , & preschant le Baptesme de repentance, en remission des pechez.
1. 6. ... , eta othi eta bassezti IATEN *çuen*. ... : & mangeoit des sauterelles, & du miel sauuage.
1. 7. Eta PREDICATZEN *çuen*, Et preschoit,

1. 35 . . . , eta han othoitz EGUITEN *çuen*. . . , & prioit là.
1. 39. Eta PREDICATZEN *çuen* hayén synagoguetan, Il preschoit donc en leurs synagogues,
2. 25 . . . , cer EGUIN *çuen* Daudid-ec . . . ? . . . ce que fit Daudid
3. 10. Ecen anhitz SENDATU *okan çuen*, Car il en auoit guari beaucoup,
4. 26. Guehiago ERRAITEN *çuen*, D'auantage il dit.
5. 2. . . . spiritu satsua *çuen* guiçombat: (*n* rel: nom:) . . . vn homme qui auoit vn esprit immonde,
5. 26. Eta anhitz SUFFRITU *okan çuen* anhitz medicutaric, eta bereagucia DESPENDATU *çuen*, Laquelle auoit beaucoup souffert de plusieurs medecins, & auoit despendu tout le sien,
5. 28. Ecen ERRAITEN *çuen*, Car elle disoit,
5. 32. Eta inguru BEHATZEN *çuen*, Mais il regardoit tout à l'entour
5. 36. Éta Iesusec . . . hitz haur ENÇUN *çuen* beçain sarri, (*n* conj: régi par beçain.) Et incontinent que Iesus eut ouy ceste parole
6. 5. Eta ECIN EGUIN *çuen* han verthuteric battre, Et ne peut là faire aucune vertu,
6. 19 . . . , eta HIL ERACI NAHI *çuen*, . . . , & desiroit le faire mourir :
6. 20 . . . : eta hura ENÇUNIC anhitz gauça EGUITEN *çuen*, eta gogotic hura ENÇUTEN *çuen*. . . : & l'ayant ouy faisoit beaucoup de choses, & l'oyoit volontiers.

9. 10... , cer ERRAN NAHI *çuen*, hiletaric. RESUSCITATZE harc. ... que c'estoit à dire cela, Resusciter des morts.
- 10.48 ... : baina harc vnguiz oihi guehiago EGUITEN *çuen*, ... : mais il crioit beaucoup plus fort,
12. Sommaire 42 *Truncora emaiten çuen alargunaz*. (ici le *n* final est le pron : rél : nomin :)  
42 *La vefue mettant au tronc*.
12. 35 ... ERRAITEN *çuen*, ... , disant, (vide *çuela*)
12. 37...? Eta gendetze anhitzec ENÇUTEN *çuen* hura gogotic. ...? Et grande multitude de gens prenoient plaisir à l'ouir.
12. 41... , GOGOATZEN *çuen* nola populuac diru EMAITEN *çuen* truncora, ... , prenoit garde comment le peuple mettoit argent au tronc :
12. 44 ... ÇUEN *gucia*, *bayeta* bere sustantia *gucia*. (Hautin a mis une virgule avant *bere*) Ici le *n* final c'est le relatif *que*... tout ce qu'elle auoit, voire toute sa substance. (Dans l'original « auoit voire », et « *gucia bayeta* ». L. a souvent reproduit les fautes du texte de Calvin.)
14. Sommaire 30 *Pierrisi aitzinetic* ERRAITEN *nola UKATUREN çuen*... 30 *Renielement prédit à Pierre*.
14. 31. Baina harc vnguiz haguizago ERRAITEN *çuen*, Mais il disoit encore plus fort,
15. 44. Eta Pilatec MIRESTEN *çuen*... Et Pilate s'esmerueilla
- ÇVENA. 2. I. q. *çuen*, aux : act : *n* rel : nom :  
décl : acc : (*na* = *celle* ou *celui qui*)

5. 15 ..., legionea UKAN *çuenā* : celui, ..., qui avoit eu la legion : (régime de diot).
5. 32 ..., haur EGUIN *çuenā* ... celle qui avoit fait cela (régime de leçançat.)
- ÇVENAC. 2. I. q. *çuen*, *n* rel : décl : nom : act : (*nac* = celui ou celle qui)
1. 22 ... autoritate ÇVENAC beçala, eta ez Scribéc beçala. ... comme ayant autorité, & non point comme les Scribes.
14. 44 ..., hura TRADITZEN *çuenac*... Or celui qui le trahissoit,
- ÇVENARI. 1. I. q. *çuen*, *v*. poss : *n* rel : nom : décl : dat : (*nari* = à celui qui)
3. 3 ... guiçon escu EYHARTUA ÇVENARI, ... à l'homme qui avoit la main seche,  
(Cf. *çuenic*, 3. 1, où le Français est identique, mais où *escu* porte l'article de sorte que *eyhartua* est plus prédicatif, et *duçue*, 8. 17, *gogortua*.)
- ÇVENEAN. 11. I. q. *çuen*, *n* rel : décl : temp : (*nean* = quand)
1. 42. Eta hori ERRAN *çuenean*, Et quand il l'eut dit,
2. 25 ... necessitate ÇVENEAN, ... quand il eut nécessité,
3. 34. Eta inguru BEHATU *çuenean* ... Et en regardant de tous costez
5. 6. Eta IKUSSI *çuenean* Iesus vrrundanic, Quand donc il vid Iesus de loin,
5. 22..., eta IKUSSI *çuenean* hura, ... : & l'ayant veu.
8. 17. Eta hori EÇAGUTU *çuenean* Iesusec, Et Iesus, cognoissant cela,

9. 20 ... : eta IKUSSI *çuenean*, ... : & quand il l'eut  
veu,
10. 50. Eta hura, bere mantoa EGOTZI *çuenean*, Et  
jettant bas son manteau,
12. 34. Eta Iesusec IKUSSI *çuenean* ... Et Iesus  
voyant
14. 23. 'Eta copá HARTU *çuenean*, Et ayant prins  
la coupe,
14. 67. Eta IKUSSI *çuenean* Pierris... Et quand  
elle eut apperceu Pierre
- baÇVENEZ. 2. I. q. *çuen*, *n* conj : avec *e* euph :  
devant *z* médiatif comme complément de *eya*.  
(*nez* = sur la question si, about if.)
3. 2... *eya* Sabbathoan SENDATUREN *çuenez'*,... s'il  
le guariroit au Sabbath,
15. 44...., *eya* haÇVENEZ' heuraguiric ... s'il y  
auoit long temps
- ÇVENIC. 4. I. q. *çuen*, *n* rel : nom : décl : indéter-  
miné partitif en apposition avec le nominatif (*nic*  
= *quelqu'un qui*.)
1. 23. ... spiritu satsua ÇVENIC, ... ayant vn esprit  
immonde, (L. traduit *l'immonde esprit*.)
3. 1... escua EYHARTUA *çuenic*. ... qui auoit la main  
seche.
5. 25... odol IARIATZEA hamabi URTHE *hetan* ÇVENIC :

1. Voyez ma brochure (11 pages) « The Construction of *eya*  
with the conjunctive verb in old Basque » (Hertford, 1898),  
100 exemplaires en tirage à part des *Transactions* of the Philo-  
logical Society, de Londres. Il y a un appendix de 3 pages publié  
en 1899 (onze exemplaires en t. à p.).

... vne femme qui auoit vn flux de sang depuis douze ans :

15, 7..., HERIOTZE mutinationez EGUIN *çuenic*. ....

& qui auoit commis homicide par mutinerie.

ÇVQVEEN. 1. Cond: passé : s. 3°. r. s. verbe possessif.

14. 21 ... : on ÇUQUEEN guiçon harc ..., il eust esté bon à cest homme-la

ÇVTELA. 8. I. q. *çuten* aux : act : avec chute du *n* devant *la* participial & conj :

2. 3. ..., EKARTEN *çutela* ... paralyticobat. ..., amens vn paralytique (H. mit ekar à la fin de la ligne.)

2. 12..., ERRAITEN *çutela*, ..., disans,

6. 35..., ERRAITEN *çutela*, ..., disans,

6. 48... pena *çutela* AURTHIQUITEN : ... qu'ils auoyent peine à tirer : (H. a mis *çutela*,)

7. 2..., haren discipuluetaric batzuc escu commenez (...) IATEN *çutela* oguiia, ... aucuns de ses disciples prendre leur repas avec les mains communes,

8. 11..., hura TENTATZEN *çutela*. ..., le tentans.

10. 2... TENTATZEN *çutela*, ..., le tentans,

11. 33. Eta IHARDESTEN *çutela* ... Ainsi pour response

ÇVTEN. 35. Ind: imp: pl: 3°. r. s. aux: act:

2. 6..., eta IHARDUQUITEN *çuten* here bihotzetan, *hunela*, ..., & disputoyent en leurs cœurs,

2. 18. Eta Ioannesen eta Phariseuén discipuluéc barur EGUITEN *çutén*: ... Or les disciples de lean & des Pharisiens iusnoyent :

7. 36 ..., vngviz guehiago PUBLICATZEN *çutén*. ...:  
de tant plus ils le publioient.
7. 37. Eta guciz miraculu ESTEN ' *çutén*, Et s'eston-  
noyent tresfort,
14. 56. Ecen anhitzec falsuqui TESTIFICATZEN *çutén*  
haren contra: ... Car plusieurs disoyent faux  
tesmoignage contre luy :
15. 3. Eta anhitz gauçaz ACCUSATZEN *çutén* hura  
Sacrificadore principaléc. Et les principaux  
Sacrificateurs l'accusoyent de plusieurs choses.
15. 19..., eta thu EGUITEN *çuten* haren contra, ...,  
& crachoyent contre luy:
15. 29... INIURIATZEN ' *çuten*,..., luy disoyent ou-  
trages,
14. 31.... Eta halaber guciec-ere ERRAITEN *çutén*.  
... Et tous aussi disoyent de mesme.
15. 10... nola hura inuidiaz LIURATU *çutén* Sacrifi-  
cadore principaléc)... que les principaux Sacri-  
ficateurs l'auoyent liuré par enuie.
15. 32... INIURIATZEN *çutén*. ..., luy disoyent ou-  
trages.
15. 41... eta CERBITZATU *okan çuten*: .... & luy  
auoyent subuenu:
16. 3. Eta ERRAITEN *çuten* elkarren artean, Et di-  
soyent entr'elles,

1. Ce mot se retrouve en *onhesten* = tenir pour bon, aimer, *gaitz-esten* = tenir pour mauvais, haïr. Entre-t-il en *nivesten*? Il est possible que *ezku* = main, dérive de la racine *hes, hetz*. Cf. Latin *prehendere* et l'Anglais *hand*.

2. On trouve le verbe *iniury* avec ce même sens dans l'Anglais du XVI<sup>e</sup> siècle, e. g. dans le *Prodromus* de Gabriel Powel (Oxford, 1602), p. 30 et 31. Voyez *The Century Dictionary*.

16. 6..., *huná lekua non RÇARRI okan çutén. ....*  
voici le lieu où on l'auoit mis.
- 1.13..., *eta Aingueruëc CERBITZATZEN çuten. ....*  
& les Anges le seruoient.
3. 2. *Eta GOGOATZEN çutén eya...* Et prenoient  
garde sur luy s'il
3. 11. ...., *eta oiuhu EGUITEN çuten,...., & crioyent.*
3. 21. ... : *ecen ERRAIVEN çuten,....* : car ils disoyent
3. 22... *Scribéc ERRAITEN çutén, (Hautin a mis*  
*çutén) avec l'é cassé) Et les Scribes..., disoyent.*
3. 30. *Ecen ERRAITEN çuten, Pource qu'ils disoyent.*
4. 41... : *eta ERRAITEN çuten elkarren artean,....*  
disans l'un à l'autre,
5. 20... : *eta guciéc MIRESTEN çuten. ...* : & tous  
s'en esmerueilloient.
5. 24..., *eta HERTSEN çuten...., tellement qu'ils*  
*l'enserroyent.*
6. 2... *anhitzec MIRESTEN çuten, ...* : & beaucoup....  
s'estonoyent,
6. 12. *Eta hec PARTITURIC PREDICATZEN çuten*  
*Eux donc partis preschoyent*
5. 13. *Eta deabru anhitz campora EGOÏZTEN çutén:*  
*eta UNCTATZEN çutén olioz anhitz eri,...* Et iet-  
toient hors beaucoup de diables, & oignoient  
d'huile plusieurs malades,
6. 48. ... : (*ecen haice — contra çutén*)... : car le  
vent leur estoit contraire :
6. 49. ...., *USTE çuten...*, ils cuiderent
6. 50. *Ecen guciéc IKUSTEN çuten hura, Car ils le*  
*voyoyent tous,*



6. 56... : eta HUNQUITZEN *çutén* guciac (ici le *n* final est le relatif nominatif)... : & tous ceux qui le touchoyent
9. 34... : ecen elkarren contra IHARDUQUI *çutén* bidean,... : car ils auoyent disputé les vns contre les autres en chemin,
10. 48. Eta MEHATCHATZEN *çuten* anhitzec  
Et plusieurs le tançoient
11. 9... , oiHU EGUITEN *çuten*,... crioyent:
12. 12... : ecen EÇAGUTU *çuten*... : car ils cognurent
12. 41... , eta anhitz abratsec EMAITEN *cutén* anhitz.  
... : or plusieurs riches y mettoyent beaucoup.
- ÇVTENAC. 4. I. q. *çuten*, *n* rel: nom: décl: acc: & nom: (*pac* = ceux qui)
5. 38... , eta dolu handi EKARTEN *çutenac*. ceux qui... & menoyent gros dueil.
6. 44. Eta IAN *çutenac*... Or ceux qui auoyent mangé
8. 9. Eta IAN *çutenac*... Or ceux qui auoyent mangé
16. 14... : ceren hura RESUSCITATURIC IKUSSI *çkan çutenac*... : pourtant... à ceux qui l'auoyent veu ressuscité.
- ÇVTENEAN. 10. I. q. *çuten*, *n* rsl: décl: temp: (*nean* = quand)
1. 37. Eta ERIDEN *çutenean*,... Et quand ils l'eurent trouué,
3. 11. Eta spiritu satsuéc hura IKUSTEN *çutenean*,  
Et les esprits immondes quand ils le voyoyent,
3. 21. Eta *haur* ENÇUN *çutenean* haren ahaideac...  
Et quand les siens eurent ouy cela,

6. 55. Eta laster EGUIN *çutenean* inguruco comarca hura gucia, ... Et coururent çà & là par toute la contree d'alentour,
7. 2. Eta *hec* IKUSSI *çutenean*... Et voyans
14. 12. ..., Bazcoa SACRIFICATU BEHAR *çutenean*, ... qu'on devoit sacrifier *l'agneau de Pasque*.
15. 24. Eta CRUCIFICATU *çutenean*, ... Et quand ils l'eurent crucifié,
15. 25... hura CRUCIFICATU *çutenean*... quand ils le crucifierent.
15. 35... ENÇUN *çutenean*, ... quand ils l'ouirent,
16. 4. Eta MIRATU *çutenean*, ... (Et regardans
- ÇVTENÉC. 1. I. q. *çuten* aux: act: *n* rel: décl: nom: act (*nec = ceux qui*)
5. 16. Eta *haur* IKUSSI *çutenec* ... Et ceux qui auoyent veu *ceci*,
- ÇVTENETARIC. 1. I. q. préc: décl: part: déterminé (*netaric = de ceux qui*)
6. 2... , eta ENÇUTEN *çutenetaric* anhitzec ... & beaucoup de ceux qui l'oyoyent,
- ÇVTENETIC. 1. I. q. *çuten*, v. p. *n* rel: acc: décl: part: indéterminé. (*netic = de ce que*)
12. 44. Ecen guciéc SOBERATURIC ÇVTENETIC.
- Car tous ... de ce qu'ils auoyent d'abondant:
- ÇVTENIC. 1. I. q. *çuten*, aux: act: *n* rel: nom: décl: part: indéterminé participial, en apposition avec le nom:) de *ciraden*
14. 4... , eta ERRAITEN *çutenic*, (*nic = quelques uns qui*) ... aucuns..., & disoyent,
- DA. 101. Ind: prés: s. 3°. verbe subst: & aux:

1. 3... voza DA, (Hautin a mis *da*.) La voix ...,  
*est*,
1. 7..., ETHORTEN *da* ..., vient
1. 8. Eguia DA, Vray est
1. 15..., COMPLITU *da demborá*, eta HURBIL *da* Iaincoaren resumá: ..., Le temps est accompli,  
& le royaume de Dieu est prochain:
1. 24..., Cer DA hire eta gure artean Iesus Nazarenoa? ..., Qui a-il entre toy & nous Iesus Nazarien?
1. 27..., Cer DA haur? cer doctrina berri DA haur? ..., Qu'est-ce ci? Quelle doctrine nouvelle est-ce ci?
2. 1..., eta ENÇUN *ican da* ...: & le bruit fut
2. 7. Cergatic haur hunela blasphemio ERRAITEN ARI *da*? Pourquoi cestui-ci prononce-il ainsi des blasphemes?
2. 9. Cein DA erratchago, ERRAITEA paralyticoari, Lequel est plus aise de dire-au paralytique,
2. 21..., eta GAIZCOATZENAGO' *da* ethendurá...., & la rompure en est pire. (H. a mis ga à la fin de la ligne.)
2. 22... eta mahatsarnoa ISSURTEN *da*, ... baina mahatsarno berria çahagui berrietan EÇARRI BEHAR *da*. ..., & le vin s'espand, ...: mais le vin nouveau doit estre mis en vaisseaux neufs.
2. 27...: Sabbathoa guiçonagatic EGUIN *ican da*,

1. Notez la terminaison comparative ajoutée au nom infinitif duquel le sens exact devient « plus en empirant », *gaiscoa-tzenago*. Cf: *spantago* sous *baizritecen*.

ez guïçona Sabbathoagatic. . . ., Le Sabbath est fait pour l'homme, & non point l'homme pour le Sabbath : (H. a mis ga à la fin de la ligne.)

2. 28. Bada guïçonaren Semea Sabbathoaren-ere iabe DA. Par ainsi le Fils de l'homme est Seigneur aussi du Sabbath.

3. 4. . . ., Sabbathoan vngui EGUITEA DA sori, ala gaizqui EGUITEA ? persona baten EMPARATZEA, ala HILTZEA : (sic) . . ., Est-il loisible de bien faire és Sabbaths, ou de mal-faire ? sauuer vne personne, ou la tuer ? L'original porte personue.)

3. 24. Ecen baldin resumabat' bere contra PARTITUA BADA, Car si vn royaume est diuisé contre soy-mesme,

3. 25. Eta baldin etchebat bere contra PARTITUA BADA, Et si vne maison est diuisee encontre soy-mesme,

3. 26 . . . eta PARTITUA BADA bere contra, . . . contre soy-mesme, & est diuisé,

3. 29 . . ., baina İÇANFN da condemnatione eternalaren hoguendun. . . ., mais sera tenu coupable de condamnation eternelle.

1. On a dit qu'il n'y a pas de mot basque commençant en r. Il est vrai que ces mots sont tous la plupart forains et qu'on les écrit à présent avec *err* au lieu de r, par exemple *erresuma* chez Bernard Gasteluçar.

(A suivre).

E. S. DODGSON.

---

**ORIGINE ÉTRANGÈRE**  
**DE QUELQUES NOMS D'ANIMAUX**  
**DANS LES IDIOMES NORD-ASIATIQUES**

---

La présence dans les dialectes de la Sibérie et pays avoisinants d'un certain nombre de noms d'animaux, certainement empruntés à d'autres souches de langues, mérite d'être signalée à l'attention des ethnographes. Elle établit l'existence d'antiques rapports entre les habitants actuels du nord de l'Asie et des populations de régions fort éloignées. Voici les exemples de ce phénomène que l'on peut citer :

I. Pictet avait déjà cités comme apparentés à l'Arménien *Eln*, « cerf » — Vieux Slavon *Yeleni*, *Yelenu* — Russe *Olon* — Polonais *Jelen* — Gallois *Eilen*, « cerf » et *Elœin*, « biche, faon » — Lithuanien *Elnis*, « élan », les termes suivants en vigueur chez les nomades de la Haute-Asie, Mandjour *Iren*, *Oron*, « cerf » — Tongouse (suivant les dialectes), *Oron*, *Orol*, *Iriani*, « renne ».

L'on pourrait, croyons-nous, sans trop de témérité, attribuer la même origine au Tschouktschi nomade *Xoranna* (d'après Daukin); *Xaraañ* (d'après Reitsky); *Koroñ* (suivant Romberg), l'aspirée initiale semblant parfois purement euphonique dans cet idiome.

Pas de doute sur l'origine aryenne de tous ces mots. Elle se rencontre dans la vieille racine indo-européenne *ar*, Sanskrit *r*, grec ἔλαώ, « chasser, pousser » — Allemand *Eilen*, « festinare » — Irlandais *Eilim*, « aller, se mouvoir ». Le cerf est donc l'animal agile, qui se meut avec vivacité.

II. Le nom du renard en Samoyède-Ostyak, dont les divers dialectes se parlant dans la région comprise entre le cours supérieur de l'Obi et le cours moyen de l'Iénissei nous fait assez l'effet, lui aussi, d'être emprunté. Ce qui tendrait à le prouver, c'est que l'animal en question est appelé dans les autres idiomes de souche Samoyède, de noms absolument dissemblables et ne rappelant en rien l'indo-européen.

Quoi qu'il en soit, le mot qui désigne le renard est *Loká* en dial. du Tas — *Lokka* en dial. Karassine et enfin *Loga* dans celui du Narym. Serait-ce de là que les Hongrois jadis fixés dans la Sibérie occidentale ont pris leur terme de *Rokas* pour signifier « renard » ?

Jugera-t-on trop fort de rapprocher ces vocables du nom indiquant le lynx dans beaucoup de langues européennes ? Cf. Grec, Λύγξ — Gothique, *Lauho* — Suédois, *Ló* — Vieux Saxon, *Læx* — Anglo-Saxon, *Lox* — Hollandais, *Losch* — Vieux haut Allemand, *Luchs* — Allemand *Luchs* — Lithuanien, *Luszis*, de la racine qui se retrouve dans le Latin *Lux*, l'Allemand *Licht*, l'Anglo-Saxon *Lixan*. Le lynx aurait donc été par excellence, pour nos aïeux, le quadrupède au regard brillant ou à la vue perçante.

III. L'on sait que d'autre part, en Ostyak (dialecte Surgute), le renard se dit *Wakshar* ou *Vakchar*. Ce vocable ne rappelle-t-il pas singulièrement le nom d'un animal très voisin chez les habitants de la vallée du Nil? Nous avons p. ex. : en Kopte (dial. Baschmourique) Ⲭⲁⲩⲩⲁⲣ (*Baschar*) — Ⲭⲁⲩⲩⲟⲣ (*Baschôr*) en dial. Memphitique et Thébain pour « chacal ». Le même mot se retrouve sous une forme assez rapprochée en vieux Libyen, à savoir *Bassarìa Βάσσαρια, τὰ ἀλωπέκια οἱ Λίβυες λέγουσι*, nous dit Hésychius. Enfin M. L. Reisch, le docte Chamitisant, nous donne pour chacal *Wakari* en Afar et *Wakdri* en Saho. Ce sont, on le sait, deux dialectes nilotiques. Ajoutons que le renard qui fait défaut dans ces régions du Nord-Est de l'Afrique, s'y trouve en quelque sorte remplacé par le chacal.

Serait-ce le seul hasard qui aurait amené une telle coïncidence entre dialectes sibériens et nilotiques? Nous aurions peine à le croire, mais quand et comment ont-ils pu exercer une influence quelconque les uns sur les autres?

Particularité bizarre, les trois termes ici étudiés se retrouvent en Basque. Cet idiome dit, en effet, *Oreiña* pour « cerf », d'où notre mot *Orignal* ou « grand cerf du Canada » et *Acheri* (dial. Guipuscoan) pour « renard ». Enfin, ce même animal est appelé *Lukia* en dial. Biscayen.

Comte de CHARENCEY.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

H. DE CHARENCEY. *L'historien Sahagun et les Migrations Mexicaines*. Alençon, typ. et lith. A. Herpin, 1898, 95 p. gr. in-8°.

Résumer un pareil travail, qui est lui-même un résumé analytique, me semble vraiment impossible ; il me suffira de le signaler aux amateurs. Le P. Sahagun, arrivé au Mexique fort peu de temps après la conquête, eut l'idée, rare et louable chez un missionnaire chrétien, de se renseigner sur les coutumes, les mœurs et les traditions du pays. Il a laissé plusieurs copies d'un ouvrage qu'il écrivit là-dessus, en espagnol et en nahuatl, mais, confisqués par le despotisme royal et par l'inquisition, ces manuscrits, traduits récemment en français par MM. Rémi Siméon et Jourdanet, n'ont vu le jour qu'en 1829 et 1830. Que de choses précieuses ne trouverait-on pas dans les bibliothèques de la Péninsule ! Ainsi, on affirme l'existence en Portugal d'un texte en langue guanche, l'idiome original des Canaries. Qui voudra et pourra le rechercher, le retrouver et le publier ? Ce serait rendre à la science un bien grand service. J. V.

---



Paul SÉBILLOT. *Légendes locales de la Haute-Bretagne*. Première partie. Le monde physique. Nantes, 1899, petit in-8°, (iv)-xi-187 p.

Est-il possible de rendre compte en quelques lignes de ce petit volume qui contient une masse imposante de faits et qu'on peut indiquer comme modèle à tous les travailleurs, à tous les amateurs du *folk-lore*? Ce recueil est un complément aux légendes religieuses catholiques et par suite il est, à mon avis du moins, beaucoup plus intéressant; c'est en somme le résumé de la mythologie locale de la Haute-Bretagne. M. Sébillot y rapporte toutes les croyances, toutes les superstitions populaires relatives aux serpents, aux monstres, aux eaux, à la terre et à la mer : sirènes, fées, gnomes, lutins; — villes englouties, trésors cachés, crimes mystérieusement punis; — revenants, apparitions, etc., rien n'y manque.

C'est un précieux document de plus apporté à l'histoire de la pensée humaine et qui jette un jour nouveau sur l'origine, le développement et l'évolution des religions dans le monde.

---

J. VINSON.

*Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*. II<sup>e</sup> série, t. XXVI (1896-1897), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> livr. Pau, veuve L. Ribaut, 1897, gr. in-8°, p. 249-599.

A part les procès-verbaux des séances, les listes ordinaires et les tables (p. 573-599), le présent volume

est occupé tout entier par une nouvelle série de la baronne de Crouseilhès à son fils, publication comme la précédente dont j'ai rendu compte ici-r aux soins intelligents et éclairés d'un ancien mag M. Adrien Planté. Je ne puis que confirmer me mières appréciations : cette correspondante est mante et tout à fait de nature à inspirer le regret d vieux temps. Dans ce siècle de vapeur, de télégr de téléphone, que sais-je encore ? on n'écrit pl lettres et l'on ne sait plus en écrire. On griffonn hâte des billets sommaires, sans style, ni souven orthographe, jetés à la poste au hasard, ordinair sans date et toujours sans numéros comme des pa sans intérêt destinés à être détruits ! . . .

M. Planté a ajouté d'excellentes notes ; il donne de plus deux portraits de M<sup>me</sup> de Crouseilhès a bien le type fin des Béarnaises, et un de son fil est quelconque.

Mais ce qui me gâte cette publication, ce son états de services du fils de M<sup>me</sup> de Crouseilhès, ce qui elle adressait ces lettres si vivantes et si vi d'où la mièvrerie et la pose religieuse sont totalel absentes. M. de Crouseilhès fils, né en 1792 et mo 1864, fut nommé avocat général à Pau, à vingt-qu ans, au fort de l'abominable réaction royaliste, et, a avoir passé par le Conseil d'État, il devint, à tre cinq ans, conseiller à la Cour de Cassation. Pa France sous Louis-Philippe, député réactionnair

1849, ministre en 1851 et sénateur en 1852 ; grand officier de la Légion d'honneur et de Grégoire le Grand, il paraît avoir été le type du fonctionnaire solennel, clérical et parfaitement inutile. J. V.

---

*La Vasconie* . . . par J. de JAURGAIN. Première partie. Pau, imp. Garet, 1898, in-8°, xx-453 p.

C'est un livre d'histoire ou plus exactement une série de discussions sur des documents et sur des faits historiques. Le livre est extrêmement intéressant avec ses appendices, ses tableaux généalogiques, ses documents reproduits ; le malheur est que rien n'est sûr dans ce moyen âge bas-latin. Comment distinguer le fait réel de la légende, alors surtout que les chartes et les cédules fausses sont constamment mêlées aux vraies ?

Un des passages les plus intéressants est celui qui est relatif à l'évêché de Bayonne, dont M. de Jaurgain ne saurait placer la fondation avant le XII<sup>e</sup> siècle. Cette thèse, qui est infiniment probable, porte un coup sérieux à la légende de saint Léon qui, venu de Rouen pour convertir les Basques, aurait été le premier évêque de Bayonne et aurait été martyrisé aux portes de cette ville au IX<sup>e</sup> siècle. On sait qu'à la façon de saint Denis, sainte Solange et autres, le susdit Léon aurait fait environ deux kilomètres autour des remparts de la ville en portant sa tête entre ses mains. M. de Jaurgain a beau nous dire qu'il est bon catholique et qu'il croit,

sauf l'épiscopat local, à cette légende, les esprits indépendants auront un peu plus le droit de n'y voir qu'une fable n'ayant peut-être aucun fondement historique.

Au commencement de l'ouvrage se trouvent des affirmations très contestables qui prouvent que M. de Jaurgain n'est pas du tout au courant des études linguistiques basques. Il n'est pas prouvé que le nom basque de Pampelune — *Iruña* — signifie « la bonne ville » ; j'y verrai plutôt un dérivé de *Iru* « trois ». On a dit en effet que Pampelune était la réunion de trois agglomérations distinctes ; je ne retrouve pas cependant la note que j'avais prise. Il n'est pas plus exact de dire que les Vandales, les Vascons, les Caristes, les Lestrignons, les Cantabres, etc., étaient Basques ; rien ne le prouve, pas plus que l'identité de la langue ibérienne avec le basque primitif. Je crois avoir très catégoriquement démontré au contraire que les monuments écrits de la langue ibérienne qui sont parvenus jusqu'à nous ne sont aucunement explicables par le basque.

Julien VINSON.

Au moment où je termine cet article, on m'apporte une nouvelle brochure de M. de Jaurgain : *Quelques Légendes poétiques du pays de Soule*. C'est une attachante et remarquable étude sur six chansons basques et sur les faits historiques qui leur ont donné naissance. L'histoire sert ici à la correction du texte ; j'y reviendrai.

---

*Proceedings of the Canadian Institute.* Toronto, febr. 1899, vol. II, part I, n° 7, gr. in-8°.

Contient: *President B. E. Walker's Address* (p. 1-10), *Prehistoric Monuments of Brittany* by prof. A. B. Macalium (p. 11-14), *Corundum in Ontario* by Archibald Blue (p. 15-22), *Notes on prospecting for Corundum* by Willet G. Miller, M. A. (p. 23-26), et *The international scientific Catalogue* by James Bain (p. 27-29).

---

*Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung..*, von E. KUHN und J. Schmidt. Vol. XXXVI, 2° fasc. *Gütersloh*, 1899.

Contient : H. Hübschmann, *Zur persischen Lautlehre* (p. 153-179); A. Thumb, *Etymologien* (179-202); E. Zupitza, *Ueber Doppelkonsonanz im Irischen* (202-245); Th. Bannack, *Ueber das Vedische Wort paura* (245-253); Th. Baunack, *Zu R. V. X, 40, 3* (253-254); Th. Baunack (254-257), W. Luft, *Wulfila oder Ulphila* (257-264); P. Kretschmer, *Etymologisches* (264-270); P. Kretschmer, *Aphärese im Griechischen* (270-273); W. Stokes. *Hibernica* (270-273). J. V.

---

*De la Catégorie des voix*, par R. de la GRASSERIE. Paris, J. Maisonneuve, 1899, gr. in-8°, 273 p.

*Langue Auca*; grammaire, dictionnaire, textes, par R. de la GRASSERIE. Paris, J. Maisonneuve, gr. in-8°, 1898, (IV)-372 p.

*Langue Zoque et langue Mixe*; grammaire, dictionnaire, textes, par R. de la GRASSERIE. Paris, J. Maisonneuve, gr. in-8°, 1899, 384 p.

*Critica de la Lengua Auca* del señor R. de la GRASSERIE, por Rodolfo LENZ. Santiago del Chile, imprenta Cervantes, 1898, gr. in-8°, 21 p.

Il m'a paru qu'au lieu d'examiner ces quatre publications séparément, il valait bien mieux les réunir, comparativement, dans une seule et même étude. C'est surtout en effet une question de méthode qu'il convient de traiter ici.

M. de la Grasserie a déjà publié un très grand nombre d'ouvrages qui forment deux groupes distincts. Le moins important se compose d'une série de monographies toutes consacrées à des idiomes peu connus de l'Amérique; le plus considérable est une série de mémoires traitant divers points de linguistique générale.

En reprenant les sept ou huit brochures de M. de la Grasserie relatives à des langues américaines, je suis frappé tout d'abord de ce fait qu'elles ne sont point rédigées sur un plan uniforme. Tantôt ce sont des grammaires composées de toute pièce sur des textes plus ou moins étendus; tantôt ce sont des traductions ou des adaptations de vieux ouvrages, comme c'est le cas pour l'idiome *auca*; tantôt ce sont de simples traductions d'anciens livres espagnols. Or, même dans les

grammaires directement écrites par M. de la Grasserie, je ne trouve pas l'unité de composition, la simplicité, la clarté désirables, et je remarque avec surprise le peu de place qu'y occupe la phonétique, l'à peu près trop fréquent des traductions et l'incorrection évidente des textes. Je sais bien que la correction parfaite est impossible à obtenir pour des volumes de ce genre, mais il est manifeste que nulle part les révisions n'ont été faites avec tout le soin et toute l'attention qui eussent été nécessaires. Vent-on quelques exemples ? Dans la brochure sur les voix, le mot tamoul *tshèr* est traduit « lier, être lié » ; ce sens est inexact, car ce radical, qu'il aurait fallu d'ailleurs écrire *çér* ou *sér* (avec l'une ou l'autre des deux premières sifflantessanscrites), signifie « joindre, être joint ». Dans la même page, à *sdgu* est opposé *sàtsa* pour *sàtsu* ; ces deux mots d'ailleurs sont télingas (ou telugus) et non point tamouls. Le *brahui* (écrit aussi dans la même page *brahvi* ; à ce propos pourquoi *tulu* est-il écrit *tûlu* ?) est donné sans la moindre hésitation comme une langue dravidienne ; Quelques pages plus loin, le caractère passif du verbe transitif basque est affirmé comme si c'était un fait incontestable et universellement admis. Partout d'ailleurs, la plus grande négligence est apportée à la transcription des mots, et il n'est tenu aucun compte des signes diacritiques qui différencient les divers ordres de consonnes, les cérébrales et les dentales notamment. M. de la Gr. adopte, sans les contrôler ni les vérifier,

les propositions de tous les grammairiens, et il se trouve ainsi conduit à donner comme certaines des choses fort discutables : je n'admets point par exemple que le signe du présent en tamoul soit *kidru* ou *gidru* : d'autre part, les transcriptions *tdru* tamoul et *tdlu* canara, sans points souscrits, ne montrent pas assez l'identité de ces deux mots. Dans l'anglais même, on lit plusieurs fois : *J am loved* au lieu de *I am loved*. Au surplus, le même son n'est pas toujours représenté de la même façon ; ainsi l'explosive palatale forte est écrite *tch*, *tsh* ou *tsch*. M. de la Gr. use beaucoup du *h* comme signe distinctif : il dit quelque part que ce signe convient parfaitement pour marquer un renforcement ; cette affirmation, un peu enfantine, est tout à fait fausse, et elle n'est pas acceptable sous la plume d'un linguiste. Dans cette même brochure je pourrais signaler encore bien des défauts : les nombreuses langues qui y sont successivement citées sont présentées dans un ordre vraiment un peu trop fantaisiste ; ainsi le kolh et le singalais viennent après les langues dravidiennes, comme s'ils faisaient partie de la même famille ; ainsi encore le « groupe assyrien » est placé entre les langues ouraliennes et le samoyède. Il semble qu'on sente partout comme une hâte, une précipitation maladroitte, un besoin irrésistible de faire vite : pourquoi ?

En parcourant cette brochure, j'ai noté d'autres erreurs plus ou moins importantes. Qu'est-ce que



c'est (p. 197-198) que l'hindui *gaiwaà* « devenir », l'hindustani (aussi pendjabi et mahratte) *dyâna*, et l'hindi *gana*, etc. (p. 230), l'hindustani et le marathe (*sic*) *dgåvia*, hindi *goua* ?

Qu'est-ce que c'est (p. 177) que ces formes verbales indiennes en *tf* (2<sup>o</sup> pers. duel et pluriel), à côté de *w* (1<sup>o</sup> pers. duel) ? Pourquoi, lorsqu'on expose si bien le verbe sémitique (p. 173), embrouille-t-on cet exposé en parlant (p. 151) de formes *phal*, *niphâl*, *shaphel*, *paël* (*sic*), qui ne sont expliquées nulle part ? Pourquoi confondre (p. 178) le persan et le vieux perse ? Où M. de la Gr. a-t-il vu que le basque possède deux conjugaisons périphrastiques entières : l'une avec l'auxiliaire *être*, l'intransitive ; l'autre avec l'auxiliaire *avoir*, la transitive (p. 231) ? Il est vrai que, pour lui, « le point le plus intéressant de la langue basque, c'est la réaction du concept *transitif* et de l'*intransitif* sur le *substantif sujet réel* » (p. 256) : cela veut dire que dans *gizonak yan du* « l'homme l'a mangé » (et non pas « l'homme mange ») *gizonak* est un instrumental, ce que je n'admets pas du tout, et qu'il faudrait traduire littéralement « par l'homme est mangé », ce que je nie de la façon la plus absolue.

Je ne voudrais pas avoir l'air de chercher partout à reprendre, mais je ne puis m'empêcher de faire une remarque qui se rattache d'ailleurs aux principes mêmes de la science : il me semble que tous ceux qui ont fait ou qui font avec fruit de la linguistique ont com-

mencé par l'étude attentive et minutieuse d'une langue particulière ou d'un groupe de langues ; puis, ils se sont élevés à la science générale par une série de comparaisons : instinctivement pour ainsi dire, ils ont procédé du simple au complexe, du connu à l'inconnu, de l'analyse à la synthèse, suivant la bonne méthode de l'observation et de l'expérience. Et, alors, ils ont pu, si j'ose m'exprimer ainsi, redescendre, avec une sûreté de travail incontestable, aux monographies et aux études spéciales. Il ne semble pas que telle ait été la façon de faire de M. de la Grasserie ; je ne crois pas qu'il ait eu ou qu'il ait une « spécialité » linguistique quelconque, et c'est vraiment une chose fâcheuse parce qu'il se trouve ainsi moins bien armé pour répondre à la critique exigeante et minutieuse.

A ce propos, il arrive à M. de la Gr. en ce moment même une cruelle mésaventure. L'un de ses derniers ouvrages, celui sur la langue *auca* qui est annoncé ci-dessus, vient d'être couronné par l'Institut. Ce livre m'intéressait tout particulièrement, parce qu'il est consacré à l'idiome indigène du Chili, au langage de ces caciques intrépides dont la résistance aux soldats espagnols a été si longuement chantée par Ercilla. C'est dans ce poème singulier que j'ai appris le peu d'espagnol que je sais ; je l'ai traduit tout entier la plume à la main et quand je lis ces mots « Araucan, Araucanie », je ne puis m'empêcher de songer au robuste Caupolican, au téméraire Tucapel, au brave Lautaro, au sage

Colocolo, à la belle Glaura et à la tendre Guacolda. Aussi avais-je accueilli avec plaisir un livre qui pouvait m'apprendre la langue de ces amis de ma jeunesse ; mais il paraît que le tableau de M. de la Gr. est loin d'être exact. Un savant allemand établi au Chili, M. le Dr R. Lenz, en fait du moins une critique sévère, et il se propose d'en publier une autre plus détaillée et plus irréfutable encore.

Irréfutable, ai-je dit ? C'est que les observations de M. Lenz portent surtout sur des points de fait. M. Lenz démontre d'abord que le nom *auca* est impropre ; *arauca*n serait meilleur, mais encore géographiquement inexact ; le seul nom possible est *mapuche*, mais il vaut mieux dire simplement « langue du Chili ». La grammaire de M. de la Gr., loin d'être un résumé des ouvrages de ses précurseurs, n'est qu'un décalque du plus vieux, du plus mauvais et du plus imparfait de ces ouvrages ; la transcription des mots indigènes y est rendue encore plus mauvaise, soit par l'emploi fâcheux d'un *h* additionnel, soit par la conservation des défauts de la vieille orthographe espagnole (*y* pour *i*, *b* pour *v*, etc.) ; M. de la Gr. a même conservé la terminologie extravagante du missionnaire de 1606 qui a suivi le *schema* de la grammaire classique latine et a trouvé au Chili des « supins » et des « ablatifs de géronatifs ». Le dictionnaire n'est qu'un recueil de nomenclatures et de vocabulaires où les mêmes mots sont souvent répétés avec des orthographes et des traductions

différentes; sur 560 mots (les vocabulaires en contiennent environ 3,500), M. Lenz en a trouvé 84 incorrects, 47 mal traduits, et 14 sans traductions. Parmi ces derniers, M. de la Gr. n'a pu reconnaître *sessos* (sesos) « cervelle », *hya* (coquille pour *hija*) « fille », *adoquiera* « n'importe où, dans un endroit quelconque », *silvar* « siffler » par exemple. Les mauvaises traductions ci-après, entre autres, sont évidentes : *suegro* « gendre » au lieu de « beau-père », *hierno de la suegra* « le gendre de la femme » pour « gendre de la belle-mère », *gachas de mayz* « déchets de riz » pour « galettes de maïs », *ceja* « cil » pour « sourcil », *infiel* « un chrétien » pour « païen, infidèle », *mañana* (cras) « le matin » pour « demain », *babas* « fève » pour « bave » ; j'excuserais *monte* « montagne » pour « forêt », mais n'est-il pas impardonnable de rendre *rascarse los caballos* par « s'arracher les cheveux », en lisant *cabellos*, au lieu de « se gratter, se frotter (les chevaux) » ? Quant à l'orthographe des mots indigènes, M. Lenz a relevé 24 fautes dans la seule p. 32 ! Il fait voir que M. de la Gr. accentue à contresens le nom d'un des auteurs qu'il a consultés, *Fèbres* pour *Febrés*. La troisième partie du volume n'est pas meilleure : les mots y sont criblés de fautes et les traductions analytiques trop souvent inexactes ou vaguement approximatives. Je ne vois pas quelles réponses on pourrait faire à ces critiques.

Un ouvrage composé dans le silence du cabinet,

sans autres secours que de vieux livres mal faits, doit nécessairement être fort défectueux : d'ailleurs les choses les plus simples échappent souvent. Des coquilles ont déshonoré mon édition de la grammaire timucuana de Pareja <sup>1</sup>, surtout dans les notes, et j'ai moi-même mal compris cette phrase du titre : *de nuevo sacado a luz* où *de nuevo* ne signifie pas « de nouveau, une seconde fois » mais « récemment » ; j'avais été un peu harcelé et bousculé par mon éditeur. Mais ce qui importe surtout à mes yeux, c'est le plan général, le raisonnement, la méthode. Examinons à ce point de vue le travail de M. de la Grasserie sur *la catégorie des voix*.

Tout d'abord, je n'aime pas beaucoup ce mot « catégorie » qui sent la métaphysique et qui ne signifie rien. Il n'y a pas, en linguistique, de catégories ; il y a seulement des racines qu'on peut assimiler à des variables mathématiques et dont les fonctions sont les significations diverses. A la première page, je trouve une énormité scientifique : le langage est comparé à la nature ; la nature renfermerait la *matière*, le *mouvement* et le *moteur*, et le langage se composerait du *substantif* (matière), du *verbe* (mouvement) et des *particules* (moteurs). Une pareille théorie est antiscientifique au premier chef ; elle comporte une méconnaissance abso-

1. *Arte de la Lengua Timucuana* compuesto en 1614 por el P. Fr. Pareja, y publicado conforme al ejemplar original unico por L. ADAM y J. VINSON. Paris, Maisonneuve, 1886, gr. in-8°, xxxij-132 p.

lue de la loi du mouvement et de l'inertie. Mais, quand même elle serait exacte, la comparaison de M. de la Grasserie n'en est pas moins tout à fait fautive. Les particules n'ont pas d'existence indépendante, ce sont des mots formels, substantifs ou verbes, altérés dans leurs significations et dans leurs formes. Le verbe et le nom ne sont pas non plus des mots différents ; ce sont leurs fonctions qui sont différentes. Le nom et le verbe peuvent également exprimer les relations d'espace ; le verbe seul exprime de plus les relations de temps. Quant aux *voix*, elles ne correspondent point, pour employer un langage familier à M. de la Grasserie, à des relations *objectives*, mais seulement à des nuances *subjectives* de la signification d'un même verbe. Or, un radical verbal ne peut ainsi varier que de deux façons, selon que l'idée significative est limitée dans l'espace ou qu'elle s'extériorise ; en d'autres termes, selon qu'elle est *intransitive* ou *transitive*. Il n'y a donc et il ne peut y avoir que deux voix simples fondamentales ; toutes les autres sont secondaires, dérivées, factices, artificielles ; elles expriment, non plus des nuances de la signification, mais des diversités dans ses manifestations. Et, au point de vue de la forme grammaticale, on peut dire que la voix intransitive et la voix transitive diffèrent, dans beaucoup de langues du moins, phonétiquement, tandis que les voix secondaires sont dérivées par des procédés purement morphologiques. Le dravidien par exemple dérive

son causatif du futur, mais il forme son transitif par renforcement ; le tulu et le gond, si remarquables par le nombre de leurs voix dérivées, et ce détail a échappé à M. de la Grasserie, les forment toutes par dérivation ; dans la plupart des langues dravidiennes, on les remplace par des périphrases. Je ne parle pas du basque où la distinction de l'intransitif et du transitif est fort obscure, où cependant le potentiel et le conditionnel ont un suffixe spécial *ke*. Mais est-il rien de plus instructif à cet égard que le tableau du verbe sémitique emprunté à Fr. Müller par M. de la Gr., avec ses deux séries parallèles et symétriques ? Que reste-t-il alors du vaste échafaudage si laborieusement construit par M. de la Grasserie, avec ses passifs hystérogènes, ses volitifs, permissifs, ambulatifs, responsifs (voix représentée en français par les particules « oui » et « non ») et suroblatifs d'une part, ses concepts, ses processus et ses fougibilités de l'autre ? De la métaphysique, des mots, une grande complication, où la science du langage ne gagne rien ni au point de vue théorique, ni au point de vue pratique. En parcourant ces longues dissertations, je ne puis m'empêcher de songer au discours de la fameuse Reine qui se nourrissait de catégories, abstractions, antithèses, transcendantes prolepsies, etc. : « facilement me persuade le cœur vostre ne patir vice aucun n'aucune stérilité de sçavoir libéral et hautain, ains abonder en plusieurs peregrines et rares disciplines. »

---

Julien VINSON.

## VARIA

---

### I. Quelle est cette Langue ?

J'ai reçu la lettre suivante :

« Paris, 1<sup>er</sup> février 1899

« MONSIEUR,

» Un de mes anciens élèves, professeur à l'Université de  
» Columbia (Missouri), me prie de soumettre à un basquant les  
» quatre gloses suivantes d'un ancien manuscrit de Prudence, qui  
» ne sont ni romanes, ni celtiques, ni germaniques :

» *ifa* = mel silvestris

» *mesio* = coagulo

» *ablenohebas* = locustas

» *clintint* = vestis scutulata....

» D. THOMAS,

» Directeur honoraire des *Annales du Midi*. »

J'ai répondu, naturellement, que ce n'était pas là du basque.  
Mais qu'est-ce ?

J. V.

### II. Le Pays Basque et les Journalistes

Connaissez-vous la *Revue du Palais* ? Il semble à priori que ce doive être un journal exclusivement juridique ; aussi, lorsqu'un de mes amis m'avertit dernièrement qu'il y avait lu un article sur le pays basque, ai-je cru tout d'abord qu'il s'agissait d'une étude sur le droit de famille, sur les coutumes, sur les *fueros*. Il n'en était rien ; l'article, publié dans le numéro du 1<sup>er</sup> novembre 1897 (1<sup>re</sup> année, n° 9, 3<sup>e</sup> vol., 3<sup>e</sup> livr.), intitulé : *En pays basque*



et signé « Georges Beaume », est simplement le récit d'une villégiature de trois ou quatre semaines à Itxassou.

La première réflexion que m'a inspirée la lecture de ces 28 pages est que les journalistes sont toujours les mêmes : observateurs hâtifs et insuffisants, insoucieux de ce que d'autres ont pu écrire avant eux, découvrant toujours des choses connues et ne faisant aucun effort pour chercher des renseignements exacts. M. Georges Beaume n'a pas manqué à la tradition. Il appelle bravement « Biscaye » le pays basque français; il y a vu de « hautes fougères », des « noyers gigantesques » et des « chênes rabougris » ce qui montre qu'il est aussi médiocre forestier qu'agriculteur peu expérimenté; il y a vu les jeunes gens et les jeunes filles (au lieu de « jeunes filles », il dit tout le temps « demoiselles », ce que je trouve d'un français douteux) danser ensemble deux par deux à la sortie de la messe; il y a assisté à des parties de « rabot » (*sic*) où il n'a naturellement rien compris; il a causé avec des douaniers faisant de la contrebande et avec des contrebandiers dépourvus de tout enthousiasme pour leur marchandise; il a entendu trop souvent le tambourin et la *chichoula* (lisez *chiroula*) : à cette mauvaise orthographe, j'ai reconnu l'oreille maladroite d'un Gascon qui, du reste, qualifie le basque de langage « rocailleux ». Enfin, il trouve que l'*irrinçina* est un cri de bête heureuse, ce qui est absolument faux, car rien dans l'*irrinçina* ne rappelle la bête et ne marque la satisfaction passagère des animaux : c'est un cri d'appel auquel les Basques comparent traditionnellement le hennissement du cheval.

Mais on peut relever, dans l'article de M. Beaume, des choses plus graves. A la p. 657, il affirme qu'au pays basque, on prononce de bonne heure les fiançailles des jeunes gens « comme dans toutes les campagnes, en obéissant surtout aux goûts des deux familles, à des considérations d'intérêt ». Heureusement pour les Basques, il n'en est pas du tout ainsi; ils se fiancent le plus souvent eux-mêmes et ne se préoccupent que de leur goût personnel. Le peu qu'il dit des sorciers (p. 655) est absolument inexact, et il n'est pas vrai que, quelques années avant la Révolution, on ait brûlé un sorcier basque à Saint-Esprit, faubourg

« qui, ajoute sentencieusement l'écrivain, était réservé aux Juifs ». On ne voit pas bien ce que les Juifs viennent faire là...

Je ne trouve pas plus vrai ce qui est dit des Cagots aux p. 658-660. Les *cagots* sont tout simplement, comme je l'ai démontré avec beaucoup d'autres, des descendants de lépreux.

Mais que dire de ce qui a rapport aux vases sacrés d'Itxassou (p. 654-655)? J'ai peine à croire que le curé actuel, originaire du pays même, parait-il, ait si mal renseigné le journaliste parisien. D'après ce dernier, les *trois* vases en question (deux candélabres et un saint-sacrement) qui sont en argent doré, auraient été fabriqués à Bayonne et porteraient le nom du donateur, de sa femme et de ses enfants. Ils auraient été donnés à l'église d'Itxassou par un émigrant originaire du village qui, en revenant d'Amérique, après y avoir fait fortune, aurait perdu sa femme et ses enfants pendant la traversée. Cela se passait au dix-huitième siècle; pendant la Révolution, des bandits espagnols seraient venus piller la contrée, auraient essayé d'intimider le curé pour se faire livrer les précieux vases, puis, plus audacieux, auraient en vain « chauffé » les pieds du sacristain, cordonnier de son métier, dont ils auraient commencé par tuer le jeune fils. Le sacristain resta inébranlable et ne dit point où avait été caché le trésor si convoité.

Dans ce récit, il y a presque autant d'erreurs que de mots. Je profite de l'occasion pour signaler une petite plaquette qui a dû devenir excessivement rare et qui fut imprimée à Paris en 1859. Elle est signée : « Guérin de Tencin, fondateur et président d'honneur de plusieurs Sociétés de sauveteurs, médaillé du Gouvernement, 342, rue Saint-Honoré. » Elle forme sept pages in-4° et porte à la première le titre suivant : « Notice historique des vases sacrés de l'église d'Itxassou, près Bayonne (Basses-Pyrénées), du donateur et de celui qui les conserva pendant la Révolution de 1789. » L'auteur y raconte d'abord comment les *quatre* vases sacrés, en argent doré ornés de pierres précieuses, furent légués à l'église d'Itxassou par un « Américain », Pierre d'Etchegaray, qui, de retour d'Amérique, avait dû s'arrêter à Séville où il tomba malade, et où il mourut le 15 août 1645. Il y avait juste cinq ans

qu'il avait quitté Itxassou, avec onze de ses camarades, pour aller chercher fortune au Mexique; il était d'une santé débile, par suite d'une chute qu'il avait faite dans la montagne. En partant, il avait fait vœu, s'il vivait cinq ans et s'il devenait riche, d'employer sa fortune à témoigner sa reconnaissance à la Vierge d'Itxassou. Cependant la Vierge fit des miracles et la réputation des vases sacrés s'étendit au loin. Plusieurs fois des brigands firent irruption dans la paroisse pour s'en emparer, mais ils ne purent les découvrir, tant le sacristain, à qui on en avait confié la garde, avait su mystérieusement les cacher. Ce sacristain mourut aux premiers jours de la Révolution et transmit à son fils « Pierre Jhavour » (*sic*), le précieux dépôt que celui-ci transporta dans sa maison, toute voisine du Pas de Roland, et qu'on nomme encore aujourd'hui *Errientalnia*. Ce fut là que, le 22 décembre 1792, des « forcenés » vinrent encore une fois essayer de dérober les riches bijoux dont ils ne purent découvrir la cachette. Ils « chauffèrent » inutilement le sacristain, et finirent par se retirer, après avoir saccagé sa maison, mais sans avoir tué personne. Pierre « Jhavour » mit six mois à guérir; sa sœur devint folle et sa mère ne tarda pas à mourir de la frayeur qu'elle avait éprouvée. Le courageux sacristain vécut jusqu'au 13 octobre 1844; il s'était marié, avait eu deux enfants et recevait de la commune une pension viagère de 100 fr. par an.

Dans la seconde partie de sa brochure, M. Guérin de Tencin expose qu'il fut envoyé à Cambo en 1858 par un médecin spécialiste pour les maladies de poitrine, qu'il s'en trouva fort bien, qu'il faisait de longues excursions, et que c'est ainsi qu'il fut conduit à Itxassou. Il constata que plusieurs des rubis et émeraudes qui ornaient les quatre instruments sacrés étaient tombés et demanda la faveur de les faire rétablir à ses frais. Pour célébrer cette réparation, un *Te Deum* solennel devait être chanté à Itxassou le jeudi 24 février 1859, à dix heures du matin, et le même jour, à dix heures et demie, devait avoir lieu à Saint-Roch une messe d'action de grâce à laquelle M. Guérin de Tencin convoquait tous ses amis.

La véritable histoire des vases sacrés d'Itxassou est racontée par M. l'abbé Haristoy dans son étude sur les paroisses du pays basque pendant la période révolutionnaire. Ces vases consistent en une croix, un ostensor, un calice et un ciboire, en argent massif, « richement dorés et émaillés de pierres de couleur ». La croix a un mètre de hauteur et 0 m. 58 « de pourtour au pied ». L'ostensor, absolument de même forme que celui de la cathédrale de Tolède, quoique moins élevé, mesure aussi près d'un mètre de hauteur. Le donateur s'appelait Pierre d'Etchegaray, négociant à Séville, et il était natif d'Itxassou, maison Orcasberro. Outre les vases sacrés, il fit don à sa commune natale par un acte passé en l'étude d'un notaire de Bayonne, d'une somme de 19,550 livres pour diverses fondations pieuses (messes, école pour les garçons, dots à des orphelines, secours aux nécessiteux); cet acte est du 21 juillet 1645. Divers actes postérieurs font supposer qu'il mourut peu après cette date; il avait donné procuration à un ami, négociant à Cadix, et à un autre ami habitant Bayonne. Les vases ne furent cachés que lorsque le curé et les vicaires quittèrent la paroisse en 1791; Pierre d'Yharour, auquel ils en avaient confié le secret, était simplement instituteur. C'est en 1795 qu'il fut « chauffé ». Pour le récompenser, la commune lui donna une gratification et le nomma sacristain à vie.

Ajoutons que l'église d'Itxassou possède aussi de très intéressants tableaux, dont M. Georges Beaume ne dit pas un mot, mais qui sont fort bien décrits par M. Ch. Bernadou dans sa brochure *Zazpiak bat* (Bayonne, 1895, pet. in-8°, p. 163-166).

Et voilà comment on écrit l'histoire!

Julien VINSON.

(*L'Avenir des Pyrénées et des Landes*, Bayonne, 23 mai 1899).

---

*Le Propriétaire-Gérant,*

J. MAISONNEUVE.

---

IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE L. MARCEAU, E. BERTRAND SUC<sup>r</sup>.

REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE  
ET DE  
PHILOGOLOGIE · COMPARÉE

*RECUEIL TRIMESTRIEL*

PUBLIÉ PAR

**JULIEN VINSON**

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-DEUXIÈME

15 OCTOBRE 1899

---

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

---

1899

---

## SOMMAIRE DU N° 4

---

	Pages
E. GIBERT. — Étude de la Langue des Pouls.....	285
P. REGNAUD. — A propos d'exégèse védique.....	305
J. VINSON. — Transcription hollandaise du tamoul....	309
Comte DE CHARENCEY. — Questions celtibériennes...	332
Migrations caraïbes.....	336
Varia. — I. Le Langage de l'électricité.....	358
— II. Prédications, Pressentiments, etc.....	362

## BIBLIOGRAPHIE

R. B. Swinton. — <i>An Indian tale or two</i> .....	353
J.-A. Dubois. — <i>Mœurs, Institutions et Cérémonies des peuples de l'Inde</i> .....	354
Léon Bollack. — <i>La Langue bleue (Bolak), langue internationale pratique</i> .....	357

# ÉTUDE DE LA LANGUE DES POULS

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### LES SONS

---

#### VOYELLES

Les sons voyelles employés dans la langue poule peuvent se représenter comme il suit :

*a é è i o ou an on*  
*â é î ô oâ õ*

On doit en prononçant les voyelles *on* et *an* faire légèrement sonner l'*n* final.

La voyelle que nous représentons par le signe *õ* est intermédiaire entre *o* et *on* nasal.

#### CONSONNES

Les consonnes rangées dans l'ordre de notre alphabet usuel sont :

*b d f g h dj k l m n gn ñ p r s*  
*t tch w y (').*

Toutes ces consonnes se prononcent comme elles sont écrites, aux différences suivantes près :

1° La consonne française *d* n'existe pas telle

quelle en poul. La consonne représentée ici par ce signe participe à la fois du *d* et de l'*l*, mais beaucoup plus du premier que du second.

2° Il ne faudrait pas prononcer les consonnes figurées par *dj* et *tch* comme en français. La première participe à la fois du *di*, du *dj* et du *dz*, de même que la seconde participe à la fois du *ti*, du *tch* et du *ts*.

Toutefois, lorsque le *dj* se trouvera devant une consonne, il devra se prononcer comme *g*. De même lorsque *tch* se trouvera devant une consonne il devra se prononcer comme *k*.

Exemple : *nadj-dé*, admirer, doit se prononcer *nag-dé*. Nous adoptons cette manière de figurer, afin de conserver autant que possible aux mots une orthographe rationnelle et de ne pas rendre les radicaux trop méconnaissables. Du reste, on serait parfaitement compris en prononçant le mot *nadj-dé* comme il est écrit.

3° La consonne représentée par *gn* se prononce exactement comme le *gn* français dans *bagne*.

4° La consonne figurée ici par le signe *ṅ* est une nasale gutturale intermédiaire entre *n* et *g*, qu'il faut avoir entendue pour s'en faire une idée exacte et dont aucun signe orthographique français ne peut indiquer la valeur, même d'une manière lointaine : elle répond assez bien au *ṅ* de tête ou *ṅ* cérébral sanskrit.

5° Le *w* est intermédiaire entre le *v* français et le *w* anglais, ainsi :



*Weldé*, plaire, ne se prononcera ni *vel-dé* ni *oueldé*, mais presque *vueldé*, en atténuant le *v*.

6° La consonance que nous avons représentée par un esprit rude (°) paraît à une personne peu exercée n'être qu'une absence de consonne.

Si cependant on prête bien l'oreille lorsqu'un Poul dira *mi 'am-i*, je danse, on remarquera qu'il appuie sur la voyelle *a* une très légère aspiration rappelant assez bien un *aïn* arabe presque insensible.

L'ordre dans lequel nous avons présenté les consonnes est absolument arbitraire. Une analyse de leurs affinités respectives conduit à les grouper comme il suit :

- |                                                   |                             |
|---------------------------------------------------|-----------------------------|
| 1° — <i>w</i> -(°), <i>g</i> ;                    | 2° — <i>w</i> , <i>b</i> ;  |
| 3° — <i>h</i> , <i>k</i> ;                        | 4° — <i>f</i> , <i>p</i> ;  |
| 5° — <i>s</i> , <i>tch</i> ;                      | 6° — <i>y</i> , <i>dj</i> ; |
| 7° — <i>r</i> , <i>d</i> ;                        | 8° — <i>l</i> ;             |
| 9° — <i>m</i> , <i>n</i> , <i>gn</i> , <i>n</i> . |                             |

Voici cette analyse. On citera ici à l'appui du groupement en question un certain nombre de faits grammaticaux, qui sans cette circonstance trouveraient mieux leur place dans ce qui suivra.

L'énumération de ces faits fera l'objet de deux paragraphes distincts.

Le premier contiendra l'énoncé d'une partie des règles qui régissent le passage du singulier au pluriel dans le substantif et dans le verbe. Ces règles étant absolues, les conséquences qu'on en tirera présenteront une certitude du même ordre.

Le second sera consacré à la mise en lumière d'un certain nombre de permutations, toujours les mêmes, se reproduisant accidentellement, il est vrai, mais fréquemment entre des consonnes déterminées, soit dans un même dialecte, soit de dialecte à dialecte.

On pourra apprécier si les conclusions de ce paragraphe ne présentent pas le même degré de certitude que celles du précédent.

#### FORMATION DU PLURIEL POUR LES SUBSTANTIFS ET LES ADJECTIFS OU PARTICIPES

Il existe en poul dix-sept classes de noms, autrement dit dix-sept genres correspondant aux dix-sept adjectifs démonstratifs, pronoms, articles définis suivants :

- 1<sup>er</sup> groupe : *O.*
- 2<sup>e</sup> groupe: *ndou, ngué, ngo, ndé, ko.*
- 3<sup>e</sup> groupe: *ngou, ba, ngol, ndi, ki, ka, dam, dé, ngal, nguel, doum.*

Comme on le voit, ces dix-sept genres sont ici divisés en trois groupes.

Tous les substantifs appartenant aux différents genres qui composent chacun de ces groupes jouissent de propriétés communes au point de vue de la formation de leur pluriel ; et c'est l'examen de ces propriétés qui fait l'objet de l'exposé qui suit.

Il est du reste entendu que nous écartons de cette analyse les mots d'origine étrangère, tels que les mots

arabes introduits avec l'islamisme, et les mots d'origine européenne introduits avec notre domination.

**PREMIER GROUPE**

**RÈGLE I.** — Sauf quelques exceptions dont on n'a pas à tenir compte ici, il n'existe pas de substantif singulier du premier groupe dont la consonne initiale soit une des premières consonnes des sept premières paires.

**RÈGLE II.** — Si un substantif du premier groupe commence par une des secondes consonnes des sept premières paires, cette consonne est généralement remplacée dans le passage au pluriel par la première de sa paire.

Exemples :

<i>gor-ko</i>	homme
<i>wor-bé</i>	hommes
<i>gayna-ko</i>	berger
<i>'ayna-bé</i>	bergers
<i>bayl-o</i>	forgeron (caste)
<i>wayl-oubé</i>	forgerons
<i>kod-do</i>	hôte
<i>hod-bé</i>	hôtes
<i>pouna-do</i>	jumeau
<i>founa-bé</i>	jumeaux, etc.

**RÈGLE III.** — Si un substantif singulier du premier ordre commence par une des consonnes classées sous

la rubrique 8° ou 9°, cette consonne n'est pas changée dans le passage au pluriel.

Exemples :

<i>lam-do</i>	chef, roi
<i>lam-bé</i>	chefs, rois
<i>mabb-o</i>	tisserand (caste)
<i>mabb-oubé</i>	tisserands, etc.

#### DEUXIÈME GROUPE

RÈGLE I. — On peut dire, d'une façon générale, que les substantifs singuliers du deuxième groupe commençant par une des secondes consonnes des sept premières paires sont des exceptions.

RÈGLE II. — Si un substantif singulier du second groupe commence par une des premières consonnes des sept premières paires, cette consonne est toujours remplacée au pluriel par la deuxième de sa paire.

Exemples :

<i>wour-o</i>	village
<i>gour-é</i>	villages
<i>houd-o</i>	herbe
<i>koud-éli</i>	herbes
<i>sammou-ndé</i>	hérisson
<i>tchammou-lé</i>	hérissons
<i>raura-ndou</i>	chien
<i>dawa-di</i>	chiens
<i>fo-ndou</i>	pigeon
<i>po-li</i>	pigeons
<i>wa'-ndou</i>	singe
<i>ba'-di</i>	singes, etc.

**RÈGLE III.** — Comme la règle III pour le premier groupe.

**TROISIÈME GROUPE**

**RÈGLE I.** — Aucun substantif appartenant au troisième groupe ne commence par une des premières consonnes des sept premières paires.

**RÈGLE II.** — La consonne initiale des substantifs du troisième groupe n'est jamais modifiée dans le passage du singulier au pluriel.

Exemples :

<i>tchew-ngou</i>	panthère
<i>tchew-di</i>	panthères
<i>guelo-ba</i>	chameau
<i>guelo-di</i>	chameaux
<i>baro-di</i>	lion
<i>baro-dé</i>	lions, etc...

**REMARQUE RELATIVE AUX TROIS GROUPES ET PLUS  
PARTICULIÈREMENT AUX DEUX DERNIERS**

Il arrive fréquemment que dans le corps d'un substantif entre comme consonne destinée à fermer la syllabe radicale<sup>1</sup> une des premières consonnes des sept premières paires. Elle est souvent remplacée par la seconde de sa paire dans le passage au pluriel.

1. On verra plus loin que presque toutes les racines de la langue poule sont des monosyllabes fermés, de la forme : consonne, voyelle, consonne.

Exemples :

<i>fou-rou</i>	hyène
<i>pob-i</i>	hyènes
<i>nof-rou</i>	oreille
<i>nop-i</i>	oreilles
<i>hay-ré</i>	Pierre
<i>kadj-é</i>	pierres
<i>niw-ré</i>	brume, temps couvert
<i>nib-é</i>	brumes
<i>gniw-a</i>	éléphant
<i>gnib-i</i>	éléphants, etc.

FORMATION DU PLURIEL POUR LE VERBE  
AUX TEMPS CONJUGABLES

Il se passe pour le verbe quelque chose d'analogue à ce que l'on vient d'énoncer.

Les trois règles suivantes sont applicables à cette partie du discours.

RÈGLE I. — Les racines verbales (telles que les présentent les formes infinitives) peuvent avoir pour initiales toutes les consonnes.

RÈGLE II. — Si une racine verbale a pour initiale une des premières consonnes des sept premières paires, elle conserve cette initiale aux personnes du singulier (pourvu toutefois que le sujet précède le verbe) et la remplace par la seconde consonne de la même paire aux personnes du pluriel.

Exemples :

<i>war-de</i>	tuer
<i>mi war-i</i>	je tue
<i>a war-inō</i>	tu as tué
<i>o war-anoma</i>	il a été tué
<i>rawa-ndoundou war-étaké</i>	ce chien ne sera pas tué
<i>min bar-i</i>	nous tuons
<i>on bar-inō</i>	vous avez tué
<i>bé bar-anoma</i>	ils ont été tués
<i>dawa-di di bar-étaké</i>	ces chiens ne seront pas tués

RÈGLE III. — Si une racine verbale a pour initiale une des consonnes non visées à la règle précédente, cette initiale ne sera jamais modifiée dans le cours de la conjugaison.

### CONCLUSIONS

Il résulte nécessairement de l'exposé qui précède qu'il existe en poul une parenté réelle entre les deux consonnes de chacune des sept paires qui figurent en tête du groupement que nous avons proposé.

On peut donc considérer ce groupement comme suffisamment justifié.

Dans ce qui va suivre, on va établir qu'il y a des affinités considérables entre les consonnes des deux premières paires, qu'il en est de même pour celles des deux suivantes, de même pour celles de la cinquième et de la sixième, et qu'enfin la même parenté

existe entre les consonnes de la septième paire et la liquide / laissée seule en huitième lieu.

Enfin, on dira quelques mots des consonnes que l'on a classées en neuvième lieu et des propriétés dont elles paraissent jouir.

#### PREMIÈRE ET DEUXIÈME PAIRES

On remarquera sans peine que la première consonne de chacune de ces deux paires peut être un *w*, lequel sera appelé à répondre, suivant les règles que nous avons énoncées, soit à un *g*, soit à un *b*.

Peut-on dire que l'on puisse indifféremment, dans les substitutions de consonnes, appeler le *g* et le *b* à la place du *w*?

Non, et voici les règles qui, dans le dialecte du Fouta, président à ces substitutions.

RÈGLE I. — Toute racine verbale en *w*, dont la voyelle est soit *a*, soit *é*, soit *i*, substituée à son initiale la consonne *b* aux personnes plurielles des temps conjugables.

RÈGLE II. — Toute racine verbale en *w*, dont la voyelle est soit *o*, soit *ou*, substituée à son initiale la consonne *g* aux personnes plurielles des temps conjugables.

Doit-on déduire de là qu'il existe en poul deux espèces distinctes de *w*, telles que la différence pho-



nétique qui les sépare soit insensible à une oreille européenne ?

Non encore, et en voici les raisons :

Mettons en lumière une règle qui, pour n'être pas absolue, n'en est pas moins générale et dont l'importance est considérable.

**RÈGLE GÉNÉRALE.** — Il arrive très fréquemment que les substantifs qui doivent leur origine à une racine verbale en *w* suivi d'un *o* ou d'un *ou*, quelle que soit d'ailleurs la consonne de fermeture, remplacent leur *w* initial par un *b*. C'est même la généralité des cas.

Qu'en résulte-t-il ? Qu'un *w* initial d'une même racine peut être remplacé, lorsqu'il y a lieu par un *b* ou un *g*, selon qu'elle est employée dans le corps d'un substantif ou d'un verbe.

Exemples :

<i>woy-de</i>	pleurer
<i>min goy-i</i>	nous pleurons
<i>woy-ndou</i>	pleur
<i>boy-li</i>	pleurs
<i>wott-ade</i>	déjeuner
<i>bé (n)gott-o</i>	ils déjeunent
<i>bott-ari</i>	déjeuner

En outre, si du dialecte du Fouta nous passons aux dialectes des Pouls entre Tchad et Niger, nous assistons à des transformations du même genre et aussi concluantes.

Exemples :

Fouta		Orient	
<i>wad-de</i>	faire	<i>wad-de</i>	faire
<i>bé (m)bad-i</i>	ils font	<i>be(n)gadi</i>	ils font
<i>'am-de</i>	danser	<i>wom-de</i>	danser
<i>on gam-i</i>	vous dansez	<i>on bom-i</i>	vous dansez
<i>'oust-onde</i>	diminuer	<i>woust-oude</i>	diminuer
<i>min-goust-i</i>	nous diminuons	<i>min boust-i</i>	nous diminuons
<i>'ar-de</i>	venir	<i>war-de</i>	venir
<i>gar-do</i>	venant	<i>bar-do</i>	venant

Devant de pareils faits, n'est-on point autorisé à conclure qu'il existe dans la phonétique poule une réelle parenté entre les sons que nous avons représentés par ('), *w*, *g*, *b* ?

TROISIÈME ET QUATRIÈME PAIRES

Remarquons d'abord que les quatre lettres *h*, *k*, *f*, *p* peuvent être considérées comme étant à peu de chose près les fortes des consonnes ('), *g*, *w*, *b*.

On conçoit donc *à priori* qu'il doit exister entre la troisième et la quatrième paire les mêmes relations qu'entre la première et la seconde.

Les exemples suivants pris au hasard dans le dialecte du Fouta viennent à l'appui de cette assertion.

1. On peut rapprocher des faits signalés ici, ce qui se passe dans les langues indo-européennes.

Le latin *bos*, le grec βούς et le sanskrit *gaus* signifient *bœuf*.

En grec, γοῖω et βοῖω ont le même sens.

Il ne serait pas difficile de trouver d'autres exemples.

<i>hamm-oude</i>	être chétif, être pauvre de...
<i>be kamm-i</i>	ils sont chétifs
à côté de <i>famm-oude</i>	être chétif, être pauvre de...
<i>be pamm-i</i>	ils sont chétifs
<i>foud-de</i>	pousser, germer
à côté de <i>houd-o</i>	herbe } toute plante herbacée résultant
<i>koud-eli</i>	herbes } d'un semis, d'une graine
<i>happ-oude</i>	condamner
à côté de <i>hakk-oude</i>	m. s.

Et si l'on compare les dialectes de l'Est à ceux du Fouta :

Fouta		Orient	
<i>houd-o</i>	<i>koud-eli</i>	<i>foud-o</i>	<i>poud-eli</i>
herbe	herbes	herbes	herbes
<i>fo-ndou</i>	<i>po-li</i>	<i>ho-ndou</i>	<i>ko-li</i>
pigeon	pigeons	pigeon	pigeons
<i>hof-rou</i>		<i>fof-rou</i>	
genou		genou	
<i>ko koul-at a</i>		<i>ko foul-at a</i>	
que crains-tu?		que crains-tu?	

1. On trouve dans la phonétique des langues indo-européennes de nombreux exemples du fait signalé en poul :

Latin	<i>quinque</i>	}	cinq
Attique	<i>πέντα</i>		
Éolien	<i>πίμπτε</i>		
Sanskrit	<i>pancan</i>		
Allemand	<i>fünf</i>	}	cinq
Anglais	<i>five</i>		
Irlandais	<i>coic</i>		
Kymrique	<i>pimp</i>		
Latin	<i>columba</i>	}	colombe
Id.	<i>palumbes</i>		

CINQUIÈME ET SIXIÈME PAIRES

Les observations précédentes s'appliquent encore.

Exemples :

<i>koy-ngal</i>	<i>koy-de</i>	<i>kos-ngal</i>	<i>kos-de</i>
pied	pieds	pied	pieds
<i>bey-doude</i>		<i>bes-doude</i>	
augmenter		augmenter	
<i>ley-di</i> (Fouta)		<i>les-di</i> (Orient)	
terre		terre	
		<i>les-dé</i> (Fouta et Orient)	
		terres	
<i>say-dé</i>		<i>sas-dé</i>	

fondre (neutre) se dit des métaux même sens

Il est à remarquer que les formes en *s* sont plus particulièrement employées par les Pouls rouges nomades et par les Pouls de l'Orient, tandis que les Toukoupleurs torodbé et deniankobé préfèrent les formes en *y*. Cependant les deux formes sont également employées par les différentes familles et tribus pour les mots que nous avons cités en exemple sans mention spéciale<sup>1</sup>.

Latin	<i>popina</i>	}	cuisine
<i>Id.</i>	<i>coquina</i>		
<i>Id.</i>	<i>coquo</i>		
Grec	<i>πίπτω</i>	}	cuire
Sanskrit	<i>पाç</i>		
Poul	<i>fas-de</i>		

Etc., etc.

1. Une pareille loi a-t-elle été signalée dans la phonétique des langues indo-européennes? Peut-être non. Et cependant, n'est-il

SEPTIÈME PAIRE ET LETTRE L

Ici encore le même genre de phénomène se produit.  
Un exemple remarquable est le suivant :

(Fouta)	( <i>n</i> ) <i>dart-oude</i>	chercher
(Fouta)	<i>lart-oude</i>	m. s.
(Orient)	<i>rart-oude</i>	m. s.

A l'appui de cette assertion on peut encore énoncer les faits suivants :

Sans qu'il y ait de règle positive à cet égard (l'usage est le seul guide), les substantifs du genre *ndou* du second groupe substituent à ce suffixe pour la formation de leur pluriel soit en *di* soit en *li*.

pas plus simple de rapprocher *fac-io* de *ποι-έω* par une permutation de *c* et de *i* que de l'apparenter à *τιθημι* comme font la plupart des étymologistes ?

Si parentes que soient les lettres *f* et *θ* (*θήρ* = *fera*, *ερυθρός* = *ruber*, *rufus*), les liens qui unissent ces deux lettres sont-ils aussi étroits que ceux qui existent entre *f* et *p* représentés dans beaucoup d'alphabets par le même signe ou par des signes qui ne se distinguent que par des points diacritiques ?

Pourquoi aussi ne pas voir dans *οἶος* et *ὄσος*, *ποιός* et *πόσος*, *τοιούτος* et *τσούτος*, etc., des formes du même vocable primitivement identiques quant au sens et séparées par la suite, lorsque le nombre des idées à exprimer s'est accru et a nécessité une plus grande précision dans le sens des mots.

Quoi qu'en dise M. P. Regnaud (*Linguistique évolutionniste*, p. 193) dans les aoristes grecs *ἔχειρα*, *ἔπειρα*, etc., l'*i* doit être réellement compensateur de la perte du *σ* de la forme régulière, *ἔχερα*, *ἔπερα*.....

Il ne s'engendre pas là de voyelle. Il y a simplement métathèse de consonne et changement de *σ* en *j* puis en *i* pour former la diphtongue *ei*.

Il en est de même pour les noms en *ngol* du troisième groupe. Enfin les noms en *ngal* du même groupe font leur pluriel soit en *dé* soit en *lé*.

Exemples :

<i>ba-ndou</i>	(un) corps	<i>ba-li</i>	(les) corps
<i>bou-ndou</i>	(un) puits	<i>bou-li</i>	(les) puits
<i>wa'-ndou</i>	singe	<i>ba'-di</i>	singes
<i>rawa-ndou</i>	chien	<i>dawa-di</i>	chiens
<i>pa'o-ngal</i>	fièvre	<i>pa'o-lé</i>	fièvres
<i>guerto-gal</i>	poule	<i>guerto-dé</i>	poules
<i>djey-ngol</i>	feu	<i>djey-li</i>	feux
<i>ma'-gol</i>	mur	<i>ma'di</i>	murs'

Etc., etc.

#### LETTRES *m*, *n*, *ɲ*, *gn*, *l*

Dans la classification proposée, on a réuni sous la rubrique 9<sup>e</sup> les consonnes *m*, *n*, *ɲ*, *gn*, *l*.

Elles ne paraissent pas donner lieu à des rapprochements : chacune d'elles jouit de certaines propriétés qui vont être exposées.

#### *M*

La consonne *m* est très souvent explétive, euphonique (pour une oreille africaine) au commencement

1. Il n'y a rien là de spécial à la langue poule : nos langues indo-européennes donnent de nombreux exemples de permutations entre *l* et *r*.

Dans l'alphabet hébraïque les signes représentatifs du dalet (*d*) et du resh (*r*) ne manquent pas de ressemblance ר ד.

des mots devant un *b* radical, mais jamais devant une autre consonne.

Il lui arrive même quelquefois d'absorber le *b* et de paraître seule. Du reste, cet *m* est parasite, et on doit le rejeter quand on recherche la racine du mot.

*m* peut aussi être considéré comme une consonne double correspondant à *bn*.

Exemple :

<i>ber-nde</i>	<i>lamde</i>	pour	<i>ber-nde</i>	<i>lab-ndé</i>
le cœur propre	(c.-à-d.		volontiers)	
<i>fofa-ndou</i>	<i>boumdou</i>			
pour <i>fofa-ndou</i>	<i>boub-ndou</i>		air frais	

## N

La consonne *n* joue un rôle semblable à celui de la consonne *m*. Elle se place naturellement entre deux mots consécutifs si le premier finit par une voyelle et si le second commence par une des consonnes *g, dj, d*.

Exemple :

<i>bé (n)djar-i</i>	ils boivent
<i>bé (n)gas-i</i>	ils finissent (neutre) [ <i>gas-dé</i> ]
<i>bé (n)gas-i</i>	ils creusent [ <i>'as-dé</i> ].

De même encore que la consonne *m*, *n* peut être considéré comme une consonne double. Là où grammaticalement le poul devrait prononcer *tn* ou *dn*, il ne prononce que *n*.

Exemples :

*lau-ol pongol* pour *lau-ol pot-ngol*  
route de niveau  
*bowngou* pour *bowt-ngou*  
moustique [*de bowt-de enfler*]  
*guerto-gal gongal* (pour) *guerto-gal god-ngal*  
une autre poule

*N*

La consonne *n* ne se rencontre jamais qu'au commencement des mots ou bien au commencement des diverses racines qui peuvent composer un mot. Et encore, bien souvent, se prononce-t-elle comme un *n* dans ce dernier cas.

Exemples :

*nabb-oude* monter  
*naylo-naylo-ngal* cerf volant (insecte)

*T*

La consonne *t* ne donne lieu à aucune observation.

*GN*

La consonne *gn* se comporte tantôt comme une consonne simple, tantôt comme une consonne double.

Elle paraît simple dans les mots où elle est initiale.

Exemple :

*gnif-de* étendre



Mais le plus souvent il est facile de la décomposer en *dj+n* ou en *dj+ng*.

Exemple :

*ladj-dé* boiter  
*lagnoudé* pour *ladj-noudé* faire boiter

(On verra plus tard que l'interposition de la syllabe *nou* entre le radical d'un verbe et sa terminaison infinitive *dé* lui donne un sens transitif.)

*nadj-dé* admirer, être étonné  
*nagnoudé* pour *nadj-noudé* étonner

Il est utile de faire connaître comment cette consonne se modifie et comment les lettres voisines se transforment dans certaines circonstances particulières, mais déterminées ; du reste, ce que l'on va dire concerne également les consonnes *dj* et *tch*.

Des exemples feront voir clairement les faits.

Le verbe dont la racine est *dagn* signifie « avoir, posséder » : ainsi, la première personne du singulier de l'aoriste indicatif est :

*mi dagn-i* j'ai

L'infinitif qui régulièrement se forme par l'adjonction du suffixe *dé*, au radical devrait être *dagn-dé*, il est ici *dandjé*.

Que se passe-t-il donc ?

Le poul dédouble le *gn* en ses éléments *dj+n*, puis les inverse et enfin supprime le *d* infinitif ou bien l'incorpore au *dj*.

C'est ainsi que nous avons :

*gandjé* faire mal à..., blesser pour *gagn-dé*

Les exemples suivants vont montrer qu'en effet le poul n'aime pas à prononcer le *d* ou le *t* après le *dj* ou le *tch*.

*Lagnal* qui signifie arc est pour *ladj-ngal*. Son pluriel devrait être *ladj-ité*, si les règles énoncées plus loin étaient observées dans le cas particulier qui nous occupe.

Le pluriel usuel est *ladj-é*.

De même *legnol* qui signifie famille est pour *ledj-ngol*, dont le pluriel régulier serait *ledj-di*.

En réalité, c'est *ledji*.

Ainsi le poul ne veut pas prononcer le *d* ou le *t* après le *dj* ou le *gn*. Lorsque les circonstances grammaticales l'amènent à rencontrer ces lettres dans cet ordre, ou bien il modifie l'une des deux lettres, ou bien il supprime la seconde. Dans l'exemple suivant *t* se change en *tch* après *gn* :

*Dagn-tchoude*, recouvrer, est pour *dagn-toude* (l'interposition de la syllabe *tou* entre le radical d'un verbe et sa terminaison définitive *dé* lui donne un sens répétitif).

E. GIBERT.

(*A sucre*).

---

## A PROPOS D'EXÉGÈSE VÉDIQUE

---

J'ai souvent constaté les progrès considérables que Bergaigne a fait accomplir à l'exégèse védique, en rapportant au sacrifice et à la liturgie requise pour sa célébration la plupart des formules des hymnes; mais en même temps j'exprimais le regret qu'il n'ait pas tiré toutes les conséquences qu'impliquait cette méthode, et qu'il soit resté le plus souvent à mi-chemin des résultats vers lesquels la logique de son système l'attirait impérieusement. Ce n'est ni le lieu ni le moment de généraliser l'observation et d'indiquer la théorie à laquelle il aurait dû aboutir, en poussant ses conclusions jusqu'au point indiqué par les circonstances rationnelles, qui étaient de nature à servir de jalons et de but à la voie nouvelle ouverte par lui. Je me bornerai à appuyer mon sentiment à cet égard sur un fait dont le caractère particulier ne diminue en rien la signification et l'éloquence.

Dans un article de son *Lexique védique*, corroboré par une note de sa *Religion védique*, tome II, p. 218, note 3, le regretté savant établissait à très juste titre que le mot *ari*, « formé de *a* privatif et de *ri*, forme faible de la racine *rd* « donner », signifie, ainsi que

*ariti* (de *a* privatif et *rdti* don), « avare » ou, littéralement, « qui ne donne pas. »

On doit s'étonner qu'après cela, ayant à traduire le 1<sup>er</sup> hémistiche du vers IX, 79, 3, du *Rig-Veda*, dont voici le texte :

*uta svasyá arátyá arir hi sa*  
*utányasyá arátyá vrko hi sah,*

il ait laissé de côté le sens dégagé par lui de « non donneur » pour s'en tenir à la signification traditionnelle, mais trop vague et mal justifiée par l'étymologie, « d'ennemi », il traduit en conséquence (*Rel. véd.*, III, 173) : « Que (Soma) (nous préserve) de notre propre méchanceté ! Car elle est un ennemi. Qu'il (nous préserve) aussi de la méchanceté des autres ! Car elle est un loup. »

Mais si on en appelle de Bergaigne humble serviteur pour l'instant de la tradition brahmanique, à Bergaigne si souvent critique audacieux et rectificateur pénétrant de cette même tradition, on traduira, et combien plus justement !

« Ou bien ceci (l'oblation offerte par le prêtre) est le non-donneur de son propre non-don (et par conséquent le donneur de son don ou de soi-même) ; ou bien ceci est le loup (le dévoreur ou le destructeur) du non-don d'autrui (en ce sens qu'il substitue son don à cette absence de don dont il est l'antithèse). »

Tous les védistes reconnaîtront ici les subtilités

agrémentées de jeux de mots et d'allitérations avec lesquelles tant de passages des hymnes les ont rendus familiers. Sans compter que cette interprétation nous place on ne peut mieux sur le terrain liturgique dont celle de Bergaigne nous fait sortir aussi hors de propos que possible.

Les passages suivants, où se retrouve le rapprochement allitératif de *ari* et *arāti*, confirment de la manière la plus sûre l'explication qui précède.

R.-V., IV, 50, 11, et VII, 97, 9. — *jajastam aryah... arātīh.*

« (O Brihaspati et Indra), épuisez les non-dons du non-donneur. » — C'est-à-dire faites en sorte qu'il y ait don (ou oblation).

VI, 16, 27. — *taranto aryo arātīr*  
*vanvanto aryo arātīh*

« (Les Somas sacrificateurs) qui l'emportent sur les non-dons des non-donneurs, qui maîtrisent les non-dons des non-donneurs. »

VI, 59, 8. — *indrāgnī tapanti māghā*  
*aryo arātayah*

« Qu'Indra et Agni s'allument, mais non pas les non-dons pernicieux du non-donneur. »

(Cf. VII, 83. 5. — *indrāvaruṇāv abhy ā tapanti*  
*māghāny aryo vanuśām arātayah*)

« Qu'Indra et Varuṇa viennent s'allumer, mais non

pas les choses pernicieuses, les non-dons du non-donneur. »

VIII, 39, 2. — *ny arđti rardvānāṃ viçvā aryo*  
*arđtir ito yuchantv āmuraḥ*

X, 133, 3. — *vi šu viçvā arđtayo*  
*'ryo naçanta no dhiyah*

« Tous les non-dons du non-donneur ont détruit nos prières. » — Les prières dans la phraséologie védique sont identifiées aux oblations enflammées dont elles figurent les crépitements. Quand l'oblation ou le don (devenant non-don) n'a pas lieu, les prières du sacrificateur font elles-mêmes défaut ou périssent, et c'est ainsi que le poète peut dire que les non-dons les anéantissent.

Paul REGNAUD.

---

## TRANSCRIPTION HOLLANDAISE DU TAMOUL

---

Un hasard a amené dernièrement sous mes yeux un petit livre, fort oublié aujourd'hui, de Philarète Chasles (*La Fiancée de Bénarès*, Paris, Urbain Canel, 1825, in-12 (iv)-xviii-247 p.); c'est une sorte de roman poétique en prose où l'Inde est décrite de seconde main, dans une remarquable confusion des mœurs et coutumes hindoues, persanes, musulmanes et parsies. L'auteur indique rarement ses références, mais il cite longuement un voyageur hollandais, Jacques Haafner. Dans les passages empruntés au récit de ce voyageur un certain nombre de mots tamouls étaient reproduits. Aussi, ai-je recherché l'ouvrage original; je n'ai pu trouver qu'une traduction française, un peu abrégée, publiée à Paris en 1811 (*Voyage dans la péninsule occidentale de l'Inde...*, par M. J. Haafner, traduits du hollandais par M. J. Paris, Arthus-Bertrand, 1811, 2 vol. in-8° : I, xij-374 p., II, x-512 p. et 5 planches); c'est le texte même dont s'est servi Philarète Chasles.

L'ouvrage est extrêmement intéressant; et, notamment, au point de vue historique, j'en recommanderai la lecture aux gens qui admirent le génie colonisateur des Anglais et qui exaltent à tous propos les vertus et les qualités de ces conquérants peu scrupuleux.

M. J. Haafner, qui paraît avoir parlé très couramment

le tamoul, cite beaucoup de mots et de phrases dans cette langue. Ces mots et ces phrases sont parfois singulièrement déformés sous son orthographe hollandaise. Je signalerai notamment les transcriptions de *a* bref par *o*: *ognie-poti* pour *agnipati* « Agni chef », *goneisch* pour *Ganéça*, *roth* pour *ratha* « char », *mologonier* pour *miḷagunṭr* « eau de poivre », *parbotie* pour *Parvati*, *jomraadsch* pour *Yamarâdjâ* « le dieu de la mort », etc.; — de *â* par *aa*: *adigaar* pour *âdigâr* « chef », *bazaar* pour *bazâr* « marché », *nieschaan* pour *\*nichân* « drapeau », *jammedaar* et *haveldaar* pour *\*jama'dâr* et *'hawâldâr* « officiers », *aar* pour *âr'u* « rivière », *maharaadja* pour *mahârâdjâ* « grand roi, seigneur », etc.; — de *é* par *ee*: *teer* pour *tér* « char », *deeb* pour *déva* « dieu »; — de *i* ou *î* par *ie*: *vakiel* pour *\*vakîl* « agent, délégué », *kowiel* pour *kôvil* « temple, palais » (ailleurs on trouve le même *kowiel* pour *kuyil* « oiseau, *Cuculus orientalis*), *tannie* pour *taṇṇi* (*taṇṇîr*) « eau fraîche, eau »; — le *tch* est très singulièrement exprimé dans *tangaatje* pour *tangâtchi* « ô jeune sœur », *pietsjé* pour *pîché* (*pîchei*) « aumône », *tanniekartje* pour *taṇṇîgârtchî* (*taṇṇîrkârtchî*) « porteuse d'eau »; — les explosives dures et douces sont quelquefois confondues: *nan dan* pour *nân' tân'* « moi-même », *chigram* pour *tchîkram* (skr. *çîghra*) « vite », *santossam* pour *sandôcham* (skr. *santôcha*) « joie », *mei dan* pour *méy tân* « vrai même (c.-à.-d. c'est bien vrai!) »; — le *j*, *r* ou *l* spécial tamoul est quelquefois supprimé et quelquefois rendu par *l*: *eundrou* pour *ejundu* « s'étant levé, se levant », *eleu-*



**tannie** pour *éjuttàni* « clou, c.-à.-d. stylet à écrire », **palutta** pour *pajutta* « mûr »; — le *d* cérébral est exprimé par *r*: **onnoré** pour *unnôdé* « avec toi »; — le *ç* initial ou simple est représenté par *ch*, *s*, *sh*, *shj*: **devadashie** pour *débadâçi* « servante de Dieu, Bayadère », **cashje** pour *kâçu* « cache, petite monnaie de cuivre »; — l'*i* final, long ou bref, devient le plus souvent *je* ou *ie*: **nalekie** pour *nâlêki*, pron. pop. de *nâlêikku* « demain »; **pertschellje** pour *pértchâl-éli* « rat perchal », **nelij** pour *nellou* « riz vert »; — *y* final est *ij*: **pangaij** pour *panankây* « fruit du palmier »; — *r'* paraît écrit *rr*: **parria** pour *par'eïyan'*, **kerry** pour *kar'i*. Je signale enfin les mots **tayer** et **kayer** pour *tayir* « lait caillé » et *kayir'u* « corde de cocotier », **kathemaram** pour *kaṭṭoumaram* « (radeau fait d')arbres attachés (ensemble) », **ponné** pour *ponné* pron. pop. de *penṇé* « ô femme », **waitium** pour *vâittiyan'* « médecin », **sudder** pour *çûttîrar* « çûdras », **maweliewarom** pour *Mahâbalipuram*, **ossour** pour *açura* « démon », etc.

Aux pp. 259-260 du tome II, il y a une intéressante nomenclature des serpents de l'Inde: le serpent d'âne *kaloudépambou*, le serpent de rat *elliépambou*, le serpent de chasseur *veteipambou*, la couleuvre à bande *kattéviriën*, le serpent chevelu *maaïrpambou*, le serpent lécheur *naak*, le serpent de sable *mannoupambou*, l'endormeur *polonga*, le serpent sanguin *rettumviriën*, le serpent assoiffeur *eriepambou*, et le serpent à huit pas *euttoudivirien*; — tous ces noms devraient être écrits *kajudeippambu*, *élipp.*, *vêtteipp.*, *kattuviriyan'*, *mayirpp.*, *nakkupp.*, *mannupp.*, *puyangam* (sk. *bhu-*

*djanga*), *irattaviriyān'*, *érviriyān'* et *eṭṭādiviriyān'* (*Viriyān'* est spécialement « vipère »).

Parmi les phrases tamoules, je relève celles-ci : *tayer venema*, *kallou ra chigram*, *varougren ayaa*, *odipo tambrane pougajou*, *pietschékaren ama*, *kadoutora ama nandan*, *eundrou appa tandou vali endou*, *odaci potenam potenam capang waruwan*, *andee pomgalali mondinam*, *tannie atchu*, *kinaru! kinaru! onnoré kinaru inga irkirdou*, *acha doré! unum payum ille* qu'il faudrait corriger et rectifier ainsi : *tayir vénumā kallu adā çik-kiram*, *varugirén ayā*, *ôḍippô*, *tambirâné pugaj*, *pîtcheikkâran' ammâ*, *kaḍavu tir'a ammi nân tân*, *efundu appâ tandu valiya véndum*, *udavi pâtiram pâtiram sur'â varuvân*, *anda penpilléi mudalây*, *tannîr âtchudu*, *kiṇar'u! kiṇar'u!* *unṇudeiya kinar'u engé irukkir'adu* et *nalla durei on'd'un payam ille*, qui signifient respectivement : « faut-il du lait caillé? », « du callou (suc de cocotier), vite! », « je viens, seigneur », « échappe-toi », « Protecteur! louange », « (un) pauvre, madame », « ouvre la porte. Madame, c'est moi », « s'étant levé, père, il faut ramer fortement », « secours », « attention! attention! le requin vient », « cette femme d'abord », « l'eau est finie », « le puits! le puits! où est votre puits? » et « c'est un bon Monsieur! n'avez point peur ». Dans ces phrases, il faut remarquer l'hindoustani \**atcha* pour le tamoul *nalla* et le mot *capang* « requin » qui n'est ni hindoustani ni tamoul.

A la p. 130, M. Haafner décrit les écoles tamoules où les petits enfants crient à tue-tête les noms des

lettres *ana, awena, ina* (*âna, âvéna, îna*), pendant que les autres hurlent « le *ata chowrie* ou le *arandsheel wiedzombou* », et il est expliqué en note que le premier mot veut dire « mère chowrie » et qu'il s'agit d'un alphabet inventé par une femme de ce nom ; mais que le second indique un certain nombre de vers que les enfants doivent apprendre par cœur. Il y a là une confusion : *arandsheel wiedzombou*, exactement *ar'am. çéyya cirumbu* « aie le désir de pratiquer la vertu », est le premier vers du poème moral de la sage Auvei, intitulé *Attitchûqi* « celui qui est couronné de fleurs de *Bauhinia* », recueil de cent huit sentences morales dont M. Éd. Ariel a donné une traduction française dans le *Journal asiatique* de 1847, et dont une nouvelle traduction, moins bonne, se trouve aux p. 1 à 5 du recueil : « *Les petits Poèmes tamouls...* trad. en français par J.-B. Adam, juge de paix ; *Karikal*, imprim. de Cassim Mongaidineravoutter, 1880, pet. in-8° de (iv)-5-61 p. »

Aux premières pages, je trouve l'étymologie suivante du nom de Sadras, *Sadurangappattanam* (qui est écrit *shodringapatnam*) : *shotto rongam* « mille difficultés » ou *shadrinskie* « échiquier ». Ces étymologies sont fantaisistes, surtout la première que je ne comprends pas ; *tchaturangappattanam* en sanskrit signifie seulement « la cité aux quatre parties, aux quatre corps ou aux quatre angles ».

Dans les notes précédentes, j'ai marqué d'un astérisque les mots qui ne sont pas tamouls.

J. V.

**Analytical Synopsis of the 542 forms of the  
Verb in St Marks Gospel as translated by  
Jean de Leizarraga, 1571.**

(Suite)

3. 33... , Nor DA ene ama, edo ene anayec? ....  
Qui est ma mere, & *qui sont* mes freres ?
3. 35... , hura DA ene anaye eta ene arreba, eta  
ama. (Hautin a omis ce point.) ... , cestui-la est  
mon frere, ma sœur, & ma mere.
4. 15... , bertan ETHORTEN *da* Satan, .... , incon-  
tinent Satan vient,
4. 19... , eta fructu GABETZEN *da*. ... , & deuiet  
infructueuse.
4. 21... , Ala candela EKARTEN *da* ... ? ... La chan-  
delle est elle apportee ... ?
4. 22... : baina campora ETHORRI BEHAR *da*. (Hautin  
a mis *behar da*.) ... , mais *il faut* qu'il vienne en  
lumiere. (L. ne traduit pas *en lumière* mais *au  
dehors*.)
4. 26... , Iaincoaren resumá DA, ... baten ançora.  
... , Le royaume de Dieu est comme si vn
4. 31. Hura DA mustarda haci bihibat beçala,  
(Hautin a mis *da*) Comme à vn grain de mous-  
tarde,
4. 32 ... , GORATZEN *da*, eta *berce* belhar gucietaco  
handiena EGUITEN *da* : ... , il se leue, & devient  
plus grand que toute autre herbe :

4. 41 ..., Baina nor DA haur, ..., Mais qui est cestui-ci,
5. 7 ..., Cer DA hire eta ene artean, ..., Qu'y a-il entre toy & moy,
5. 9 ..., Nolada hire icena? (Hautin a mis *da*) ..., Comment as-tu nom?
5. 40 ..., eta SARTZEN *da* ..., & entre
6. 2 ...? eta ceric DA ... sapientia haur, ...? & quelle est ceste sagesse ...? (ceric littéralement *de quoy*)
6. 14 ..., RESUSCITATU *içan da* hiletaric, ..., est ressuscité des morts :
6. 15 ..., Elias DA : ..., Propheta DA, edo Propheetaric bat beçalaco. ..., C'est Elie. ..., C'est vn Prophete, ou comme vn des Prophetes.
6. 16 ..., Haur DA Ioannes ..., hura RESUSCITATU *da* hiletaric. ..., C'est ce Iean ... : il est ressuscité des morts.
7. 4. ... Anhitz berce gauçaric-ere bada ... Il y a aussi beaucoup d'autres choses
7. 6 ..., baina hayén bihotza vrrun DA eneganic ..., mais leur cœur est loin de moy.
7. 19 ..., eta ILKITEN *da* campora retreitera, ... : & sort hors au retrait,
7. 20 ... DA, guiçona SATSUTZEN *duena*. ..., icelle souille l'homme.
7. 24 ... :baina ECIN ESTALI *içan da*. ... : mais il ne peut estre celé.
8. 16 ... DA *hori*. (Hautin a mis *da*) ..., C'est
8. 38 ..., guiçonaren Semea-ere AHALQUE *içanen*

- da* harçaz, ..., le Fils de l'homme aussi aura honte de luy.
9. 7 ..., Haur *DA* ene Seme maitea : ..., Cestuy-ci est mon Fils bien-aimé,
9. 12 ..., BEHAR *da* (Hautin a mis, *behar da...*) : & *faut*,
9. 31 ..., Guiçonaren Semea LIURATUREN *da* guiçonénescuetara, ... : baina HILIC, hereneco egunean RESUSCITATUREN *da*. ..., Le Fils de l'homme sera liuré es mains des hommes, ..., mais apres qu'il aura esté occis, il ressuscitera au tiers iour. (L'original porte de de l'homme)
9. 35 ..., Baldin nehor lehen IÇAN NAHI *bada*, *gucietaco* azquenén IÇANEN *da*, eta *gucien* cerbitzari. ..., Si aucun veut estre premier, il sera le dernier de tous, & seruiteur de tous.
9. 40 ..., *gure* alde *DA*. ..., il est pour nous.
9. 49. Ecen batbedera SUZ GACITUREN *da* : eta sacrificio *gucia* gatzez GACITUREN *da*. Car vn chacun sera salé de feu, & toute oblation sera salee de sel.
9. 50. Gauça ona *DA* *gatz*a, C'est bonne chose que le sel :
10. 2 ..., Sori *DA* ...? ..., Est-il loisible...?
10. 14 ... : ecen horlacoén *DA* Iaincoaren resumá. ... : car à tels est le royaume de Dieu.
10. 25. Errachago *DA* ... Il est plus facile
10. 27 ..., Guiçonac baithan impossible *DA*, ..., Il est impossible quant aux hommes,
10. 33 ... : eta guiçonaren Semea LIURATUREN *da*

... escuetara, ... : & le Fils de l'homme sera liuré aux

10. 34 ... : baina hereneco egunean RESUSCITATU. REN *da*. ... : mais il ressuscitera au troisieme iour.

10. 43 ..., İÇANEN *da* çuen cerbitzari. ..., sera vostre seruiteur.

10. 44 ..., İÇANEN *da* gucién cerbitzari. ..., sera le seruiteur de tous. (L, ne traduit pas *le*)

12. 7 ..., Haur DA primua : ..., eta gure-İÇANEN *da* heretagea. ..., C'est ici l'heritier : ..., & l'heritage sera nostre. (Notez *gure*, pas *gurea*.)

12. 9 ...? ETHORRIREN *da*, ...? Il viendra,

12. 10 ..., cantoin buru EGUIN *ıçan da* : ... est faite le principal du coin :

12. 11. Iaunaz EGUIN *ıçan da* haur, eta DA gauça miragarria gure beguién aitzinean ? Ceci a esté fait du Seigneur, & est chose de merueille deuant nos yeux.

12. 14 ... : Bidezco DA tributaren Cesari EMAITEA, ala ez? ... Est-il loisible de donner le tribut à Cesar, ou non? (L'original porte nom?)

12. 16 ..., Norena DA imagina haur eta scribua? ..., De qui est ceste image, & l'écriture ?

12. 19 ..., baldin cembeiten anayea HIL *bada*, ... si le frere de quelqu'un est mort,

12. 23 ... hetaric ceinen emazte İÇANEN *da*? ..., duquel d'iceux sera-elle femme?

12. 28. ..., Cein DA manamendu gucietaco lehena? ..., Qui est le premier commandement de tous?

12. 37...: nondic DA beraz haren seme ? ..., & dont est-il son fils ?
13. 8. Ecen ALTCHATUREN *da* nationea nationearen contra, Car nation s'esleuera contre nation
13. 10. Eta natione gucietan BEHAR *da* lehenic **PRE-DICATU** Euangelioa. Et faut que l'Euangile soit premierement presché en toutes nations.
13. 13..., hura SALUATUREN *da*, ..., celui-la sera sauué.
13. 24..., iguzquia ILHUNDUREN *da*: ... le soleil s'obscurcira,
13. 34. *Hala* DA (Hautin a mis *da*) C'est *ainsi*
14. 4..., Certaco vnguentu GOASTATZE haut EGUIN *ican da*?..., A quoy sert ce degast d'oignement?
14. 8. ...: AUANÇATU *da* ene gorputzaren UNCTATZERA ene OHORZTECOTZAT.'...: elle a anticipé d'oindre mon corps pour ma sepulture.
14. 9... CONTATUREN *da* hunen memoriotan. ... sera recité en memoire d'elle. (L'original porte trois *l* dans ce mot, elle.)

1. *Ohorzte* dérive-t-il de *honorare*? On honore le cadavre par l'enterrement. Dans « Arrépouès, Débis, Perpaüs Biarnés & c. ». Dap. la traductiou en Francés (Orthez, 1897) *laūdous* est traduit *louanges* et expliqué comme synonyme de *obsèques*. Voyez *The Deeds of Beowulf* (by John Earle, Oxford, 1892), p. 103. Le basque *creziak* signifiant une élégie funèbre dérive-t-il de *erretzea* = la *crémation*? ou bien est-ce l'infinifit de *erechi* = *apprécié*?

Voyez *Ipui Onac* (Donostian, 1804, n° 161 de J. Vinson), p. 90. On a photographié au commencement du mois d'août 1898, la page du manuscrit du xvi<sup>e</sup> siècle, conservé chez Don F. de Murgertegi a Markina qui contient les premiers *Eresiac*, le célèbre chant de *Lelo*: ce *lelo* est probablement aussi du xvi<sup>e</sup> siècle.



14. 14...., Non *DA* ... *ostatua* ? ... , Où est le logis... ?  
14. 22... : *haur DA ene gorputza*. ... : ceci est mon corps.  
14. 24...., *Haur DA ene odol Testamentu berricoa*,  
... , Ceci est mon sang du Nouveau testament,  
14. 27... : *ecen SCRIBATUA DA*, ... : car il est escrit,  
14. 34...., *Alde gucietaric triste DA ene arimá heriorano* : ... , Mon ame est enuironnee de tristesse iusqu'à la mort :  
14. 38... : *spiritua prompto DA, baina haraguia flacu*,  
(*Hautin a mis da*,) ... : l'esprit est prompt, mais la chair est foible.  
14. 41... : *asco DA, ETHORRI da orena* : *huná, LIURATZEN da* *guizonaren Semea gaichtoén escuetara*.  
... : il suffit, l'heure est venue : voici, le Fils de l'homme s'en va estre liuré és mains des meschans.  
14. 42... *HURBILDU DA*. ... , approche.  
14. 44...., *hura DA*, ... , c'est luy :  
14. 49... *Baina BEHAR da* (*Hautin a mis behar da*)  
... : mais *il faut*  
14. 60... ? *cer DA*... ? (*Hautin a mis da*)... ? qu'est-ce  
14. 69... , *Haur hetaric DA*. ... , Il est de ceux-la.  
15. 28... , *Eta gaizquiguilequin ESTIMATU ñan da*... ,  
Et a esté tenu du rang des malfaiteurs.  
16. 6... , *RESUSCITATU da* : ... : il est ressuscité,  
16. 16... *CONDEMNATUREN da*. (*Hautin a omis ce point*.) ... , sera condamné.  
**DABILTZALA. 1.** Ind : prés : pl : 3<sup>e</sup> v. i. int : *ebil*,  
avec *la* participial qualifiant l'accusatif.

8. 24... DABILTLZALA. ... marcher.

DACVE. 2. Imp: pl: 2° r. s. r. i. s. 1° pers: ·aux:  
act:

11. 2... : LACHATURIC hura EKARdaçue. ... : desliez-  
le, & l'amenez.

12. 15...? EKARdaçue dinerobat, ...? apportez-  
moy vn denier

DACVSQVEITENO. 1. Ind: prés: pl: 3° r. s. n rel:  
décl: duratif, v. i. tr: *ikus*.

9. 1... laincoaren resumá botherequin ETHORRIRIC  
DACVSQVEITENO. ..., iusqu'à ce qu'ils ayent veu le  
regne de Dieu venu avec puissance? (*no* = *jusqu'au*  
*temps quand*).

baDACVSQVIC. 1. Ind: prés: s. 2° r. pl: adr: masc:  
v. i. tr: *ikus*

13. 2... , BaDACVSQVIC edificio handi hauc?  
.... Vois-tu ces grans bastimens?

baDACVSSAC. 1. Ind: prés: s. 2° r. s. adr: masc:  
v. i. tr: *ikus*.

5. 31... , BaDACVSSAC ..., Tu vois

DACVSSAÇVENEAN. 1. Ind: prés: pl: 2° r. s. n  
rel: décl: temporel v. i. tr. *ikus* (*nean* = *quand*).

13. 14. DACVSSAÇVENEAN bada desolationearen abo-  
minationea, Or quand vous verrez l'abomination  
de la desolation

DACVSSAGVN. 1. Imp: pl: 1° r. s. v. i. tr: *ikus*.

15. 36... : DACVSSAGVN ..., voyons

DACVSSATELA. 1. Ind: prés: pl: 3° r. s. v. i. tr:  
*ikus*. avec *la* participial.

4. 12. DACVSSATELA ... en voyant

**ba DADI.** 3. Suppositif, s. 3<sup>e</sup> aux :

3. 26. *Hala* baldin Satan-ere ALTCHA *badadi*...

*Pareillement* si Satan s'esleue contre soy-mesme,

9. 50..., *baina* baldin *gatza* GUEÇAT *badadi* ... :

mais si le sel est sans saueur,

10. 12..., *eta* berce batequin EZCON *badadi*, ... & se

marie à vn autre,

**DADIN.** 3. Subjonctif, prés : s. 3<sup>e</sup> aux :

9. 12..., *eta* ezdeusetan EDUQUI *dadin*. ..., & soit estimé comme rien.

10. 25... cablebat' orratzaren çulhotic IRAGAN

*dadin*, *ecen* ez abratsa Iaincoaren resumán SAR

*dadin*. ... qu'vn çameau passe par le pertuis

d'vne aiguille, qu'vn riche entre au royaume de

Dieu.

**DADINÇAT.** 3. I. ç. *dadin*, décliné au destinatif.

4. 21... *gaitzurupean*, *edo* ohapean EÇAR *dadinçat* ?

*eza* candelerean EÇAR *dadinçat* ? ... afin

qu'elle soit mise sous le boisseau, ou sous

le lict ? N'est-ce point afin qu'elle soit mise sur

le chandelier ? (*eza* introduit une question négative

en forme en attendant une réponse affirmative).

5. 23..., SENDA *dadinçat* ..., afin qu'elle soit guarie,

1. Trouve-t-on ce mot chez d'autres auteurs basques pour *chameau* ? Pierre d'Urte, *Etorkia* (Genèse) usite *camelu*, e. g. ch. 12, v. 16. M. Larramendi dit « Camello, *gamelua*. Lat. *Camelus* ». Liçarrague sous *cen*, 1. 6. a *camelu*. Il a donc certainement connu le mot grec κάμηλον = câble, qui aurait pour un Grec le même son que κάμηλον, lecture qu'on trouve dans le *textus receptus*. Voyez le Dictionnaire de Liddell & Scott (Oxford, 1897).

DAGO. 1. Ind : prés : s. 3<sup>e</sup> v. i. intr : *egon*.

8. 12... , Cergatic generatione haur signo galdez  
DAGO? ... , Pourquoi demande ceste generation  
signe?

DAGOELA. 2. I. q. *dago* avec *e* euph : devant *la* conj.  
& participial.

13. 14... lekuan DAGOELA ... ) estre où (*dasz er  
stehet*).

14. 62... guiçonaren Semea IARRIRIC DAGOELA  
*laincoaren* botherearen escuinean, ... le Fils de  
l'homme assis à la dextre de la puissance *de Dieu*.

DAGOENAREN. 1. I. q. *dago* avec *e* euph : & *n* rel :  
décl : gén : déterminé. .

1. 3. Desertuan oihuz DAGOENAREN voza ... La voix  
de celui qui crie au desert,

DAGVIADAN. 1. Conj : prés : s. 1<sup>e</sup> r. s. r. i. s. 2<sup>e</sup> pers :  
adr : masc : v. i. act : *eguin*.

10. 51... DAGVIADAN? ... que ie te face ?

baDAGVIC. 1. Ind : prés : s. 2<sup>e</sup> r. s. adr. masc : aux :  
act : v. i. a. *eguin*.

9. 22... : baina deus AHAL badAGVIC, ... : mais si tu  
y peux quelque chose,

CORRIGENDA ET ADDENDA

---

Dans le tome XXXI

- p. 128, l. 17 l. ..., ERRaguc...,  
p. 130 l. 9 lisez Adjuratif, pl: 3<sup>e</sup> r. s.  
p. 131, les lignes 20 et 21 devraient être les lignes  
5 et 6 de la p. 148.

La citation appartenant à AV dans cet endroit a  
été omise.

- p. 143, l. 6 d'en bas lisez CEÇAN. 96.  
p. 146, l. 9 d'en bas ajoutez (L. traduit *les yeux*).  
p. 148, l. 5 et 6 insérez ce qu'on a mal placé p. 131,  
l. 20 et 21.  
p. 156, l. 10 ajoutez « Confer Actes 5. 6. lagun gazte  
batzuc » traduisant οἱ νεώτεροι et 5.10 lagun gatzéc  
= οἱ νεανίσκοι.  
p. 284, l. 11 d'en bas l. hiri  
p. 285, l. 13 d'en bas l. eri  
p. 292 après « célèbre » ajoutez « Voyez 'A History  
of Spanish Literature' by J. Fitzmaurice Kelly  
(London, 1898), p. 211, In like wise the famous  
Alberto Ganasa and his Italian histrions revealed  
the art of acting to the Spains ». Pour l'origine du  
manuscrit de Nicoleta (ou Micoleta?) voyez *Notes  
and Queries* (London, March 18, 1899).

Dans le tome XXXII

- p. 39, l. 5 l. baCEQVIAGV  
p. 39, l. 7 l. baCEQUIAGU

- p. 39, l. 9 l. Dartayet, *Manuel*,  
p. 39, l. 17 ajoutez (L. rend *ils* par *discipulucy*.  
Biffez ces mots l. 19.  
p. 39, l. 26 l. UTZIRIC  
p. 40, l. 6 d'en bas l. *cequión*  
p. 41, l. 3 ajoutez (H. a mis Ma à la fin de la ligne)  
p. 41, l. 8 l. CEQUIZTEN  
p. 41, l. 9 l. hæy,  
p. 41, l. 16 ajoutez (en 14, 72 le *n* final est le pronom  
relatif *que*  
p. 41, l. 20 après *Berria* insérez « J'ai tort. On lit  
Actes vij, 35 çéçan. Voyez plus bas, p. 50 cieçen.  
Dans l'édition de cet évangile de Bayonne 1874,  
on trouve c. 14, v. 20 cieçén,  
L'original a cieçén,  
En 14, 22 l'original porte cieçén, tandis que l'édi-  
tion de Bayonne donne cieçén. »  
p. 43, l. 13 l. beçala,  
p. 43, l. 16 l. *cerauen*, après *artean* insérez *seignale*,  
p. 44, l. 10 l. ... CEUDENEY atseguin EGUIN  
p. 44, l. 7 d'en bas l. *cerautzan*  
p. 45, l. 4 d'en bas l. CEUDELA,  
p. 46, l. 9 l. ... : baina  
p. 46, l. 16 l. losesen  
p. 47, l. 12 et 13 l. CEUNÇALA: ;  
p. 48, l. 15 biffez haren,  
p. 49, l. 5 l. ERRAN  
p. 49, l. 14 l. ..., eta ERRAN  
p. 49, l. 18 l. peuple, leur dit,  
p. 49, l. 22 l. *cieçen*... (en règle générale H. met  
cieçén)

- p. 50, l. 4 l. ERRAN *ciecen*,  
p. 50, l. 18 l. *ciecén*.  
p. 50, l. 2 et 3 d'en bas voyez ci-dessus la note sur  
p. 40, l. 20 pour le *çe*  
p. 51, l. 1 l...., *gratiác*  
p. 51, l. 8 l. *ciecén*...  
p. 51, l. 15 l. *ciecen*  
p. 51, l. 21 l. *cieçón*,...,  
p. 51 l. 26 l. *cieçón*,  
p. 51, l. 27, l. *cieçón* itsassoari...,  
p. 52, l. 3 l. 6. 24.  
p. 52 l. 6 l. *presoindeguian*. ...  
p. 52, l. 13 l. *cieçon*,...,  
p. 52, l. 17 l. *berriz*  
p. 52, l. 22 l. *cieçón*,... Iesus  
p. 52, l. 25 l. *çon*. Il a mis Ma à la fin de la ligne.)  
p. 52, 53 transposez la ligne 5 apres Scribe luy  
dit:  
p. 53, l. 13 l. *çieçón*. ...  
p. 53, l. 19 l. *cieçón*,  
p. 53, l. 21 l. EÇARRIRIC canabera baten inguruån  
p. 53, l. 22 l. EDATERA,  
p. 53, l. 26 l. *cieçón*  
p. 54, l. 7 l. ERRAN  
p. 54, l. 2 d'en bas crois, très  
p. 55, l. 1 EMAITERA:....,  
p. 55, l. 9. 17....,  
p. 56, l. 12 gainean,....,  
p. 56, l. 20 ajoutez « Pour donner une idée de la con-  
fusion que produit le caractère kaléidoscopique du

Basque, il suffit de dire que *hequin* chez certains auteurs, e. g. Larregi dans sa traduction de Royau-mont, s'emploie au lieu de *hekien* = d'eux, le copu-latif au lieu du génitif.

- p. 57, l. 2 après actif insérez (sujet de *çuten. nec*  
= *ceux qui*)
- p. 57, l. 9 d'en bas l., CIOELA,....
- p. 57, l. 6 l., CIOELA,....
- p. 58, l. 2 l., CIOELA,....
- p. 58, l. 24 l. CIOITELA, *cioitela.*)
- p. 58, l. 28 ajoutez (H. a mis : Eta bercéc
- p. 58, l. 30 l. CIOITEN
- p. 59, l. 1 l... CIOITEN,
- p. 59, l. 2 l. CIOSTÉLA.
- p. 59, l. 4 l.. CIOSTELA.
- p. 59, l. 5 l.. CIOSTÉLA.
- p. 59, l. 8 l. CIOSTEN
- p. 59, l. 21 l..., CIOTSATELA,
- p. 59, l. 29 l. *ciradela*... Et le
- p. 61, l. 17 l... eta
- p. 61, l. 20 l. millaren
- p. 63, l. 5 d'en bas... Eta.
- p. 64, l. 4 ajoutez « dépendant de egóizten »
- p. 65, l. 2 ajoutez « régime indirect de cequién ».
- p. 65, l. 25 guciac, Et
- p. 66, l. 7 d'en bas l. « pourceaux : ... et furent  
estouffez en la mer ».
- p. 70, l. 12 l. CITVAN
- p. 70, l. 14 biffez (i)
- p. 70, l. 6 d'en bas *çituen*... car



- p. 71 l. 3, *cituen*, l. 17, ajoutez « *oitor = utor* en latin. »
- p. 73, l. 20 ajoutez il parait que *guti* signifie *petit* quelquefois.
- p. 73, l. 21 l. *gauçác*,
- p. 74, l. 6 ajoutez « sujet de *ceçaten* ».
- p. 74, l. 8 d'en bas l. 31...
- p. 74, l. 6 d'en bas *Eta*
- p. 74, l. 2 d'en bas *harequin*
- p. 75, l. 17 *cerurát ALTCHATURIC, gratiác*
- p. 75, l. 23 *alderát*,
- p. 75, l. 27, *EÇAR*
- p. 76, l. 4... : *eta HARTURIC*
- p. 76, l. 5. A nota *eta* = après. On trouve *and* en anglais usité presque de la même manière, e. g. *The Daily Telegraph*, March 29, 1899: « Given more accurate knowledge of these conditions, say the experts, *and* we should have most valuable additions to the somewhat unsatisfactory basis on which our weather tips are constructed »; *The Irish Times*, Sept : 30, 1897 : « Given a right relation between the two and the position was impregnable ». Après tout, le sens de *et* est presque *après*. En faisant une addition on met une chose après l'autre et avec l'autre.
- p. 76, l. 6 d'en bas *citzan*,..., dernière ligne, ajoutez « I wont go by myself ».
- p. 77, l. 8 *saltzalen* l. 19 *ITZULIRIC*
- p. 79, l. 1 *ÇOAZTE*, l. 2 *orotara*, Dernière ligne, ajoutez « *chigor* est une variante de *cihor* = verge (P. d'Urte, *Etórkiä*, c. 30, v. 37, 39). »

- p. 247, l. 15 ÇUELA, l. 23 Les
- p. 248, l. dernière par
- p. 249, l. 17 *çuela*,
- p. 251, l. 6 *EMAITEN* l. 7 rel : l. 17 bere. Ic. l. 18  
relatif *que*) l. 22 *ERRAITEN* l. 23 *UKATUREN*
- p. 253, l. 15 ajoutez (H. a omis la virgule après  
çuenez)
- p. 254, l. 17 çutela,) l. 26. 36.
- p. 255, l. 14, ajoutez « (H. a omis la virgule après  
çuten)
- p. 256, l. 8. *ERRAITEN* l. 10. çutén avec l. 22  
*EGOIZTEN* l. 25 ajoutez. « On remarque *anhitz*  
et suivant et précédant les noms qu'il qualifie. Ici  
ces noms sont au singulier, *eri* et *deabru*. En 12.  
41, il qualifie le pluriel *abratsec* et l'on y voit  
comme mot indépendant = *beaucoup*. En 6. 2. et  
10. 48. il est au pluriel et indépendant et traduit  
*plusieurs, beaucoup*.
- p. 257, l. 23. rel
- p. 258, l. 7. çutenean, . . . l. 15, *çutenéc* . . .
- p. 259, l. 5. *demborá*, l. 14 *içan* l. 23 H. a omis le :  
avant baina l. 27 *içan*
- p. 260, l. 11. (L'original l. 20. *IÇANEN* l. 24. pour la

---

The Orthography and Misprints in the 2nd edition of  
Pierre d'Urte's Basque translation of the Book of  
Genesis, *Etórkiä*, published by the Trinitarian  
Bible Society, 25 New Oxford Street, London.  
W. C. 21 February 1899.

This edition of 5,000 copies, printed finally on

the 19th or 20th of January, and delayed by the binder, was all in type in November 1898 & therefore rightly bears that year as its date. M<sup>r</sup> E. S. Dodgson, who is alone responsible for it, (but not for all the misprints) not having seen the manuscript at Shirburn Castle put into the hands of the printer a copy of the first edition (500 copies) published at Oxford in June 1894, giving directions for the following orthographical changes viz *Abram* & *Abraham* instead of *Abran* & *Abrahan*, *g* for *j* in the name of *Egypt*, though the *g* only occurs there once in the Oxford text. This rule was not put into practice in the first part of the book. Finding that d'Urte uses both *çe*, *çi* and *ce*, *ci* it was decided to make the former the universal, instead of merely the most frequent, spelling, so as to reserve *c* for the hard sound before *a*, *o*, *u*. This rule also has not been everywhere carried out. Besides these changes the only rule laid down was the suppression of *u* (silent) in the combinations *gue*, *gui*, *que*, *qui*, without however turning *q* into *k*, though d'Urte occasionally used the latter letter, just as he sometimes put *z* for *ç*, anticipating the modern usage.

The following are the most important corrections to be made

- p. 3, v. 8 read hori içatu
- p. 7, v. 25 read ahalgeric.
- p. 8, v. 6 read emateco,
- p. 8, v. 7 read çirela :
- p. 11, v. 12 read herraturic

- p. 12, v. 25 read Iaincoac,  
p. 14, v. 3 read atssegiñ  
p. 15, v. 15 read çabaltas  
p. 16, v. 4 read guçiac,  
p. 20, v. 2 read çtën,  
p. 21, v. 9 read castareqiñ  
p. 26, v. 29 read Abramec  
p. 27, v. 7 read Eternalari,  
p. 27, v. 13 read beraz,  
p. 30, v. 1 read demboran.  
p. 30, v. 1 read naçionéen  
p. 31, v. 12 read çu-  
p. 31, v. 12 read egoten  
p. 35, v. 1 read Abramec  
p. 35, v. 3 read Abram  
p. 38, v. 4 read çaitetzte  
p. 39, v. 24 read bar-  
p. 41, v. 11 read io çitüzten  
p. 42, v. 17 read eän.  
p. 43, v. 28 read bate-  
p. 45, v. 16 read hire anaiari  
p. 46, v. 18 read leqen  
p. 51, v. 8 read naçaçue,  
p. 52, v. 2 read äüt,  
p. 55, v. 31 read etçhéä,  
p. 55, v. 33 read escäni  
p. 56, v. 40 read hiregiñ,  
p. 57, v. 49 read badüçue  
p. 58, v. 57 read nescat-  
p. 58, v. 58 read giçon

- p. 64, v. 35 read *çaizcóten*  
p. 66, v. 21 read *aüt, iagiteco ea*  
p. 78, v. 11 read *niñan,*  
p. 84, v. 26 read *Bañan*  
p. 86, v. 14 read *barátche*  
p. 86, v. 15 read *çuen, çergatic*  
p. 86, v. 15 read *deçadan*  
p. 87, v. 6 read *minçátçera.*  
p. 87, v. 18 read *hirira*  
p. 103, v. 17 read *darocuana*  
p. 108, v. 25 read *ihardet-*  
p. 113, v. 33 read *çarétela :*  
p. 114, v. 35 read *çákuñ*  
p. 114, v. 36 read *naüçüë*  
p. 123, v. 26 read *ria,*  
p. 125, v. 34 read *hagitç higintçen*  
p. 127, v. 16 read *haçendarént-*  
p. 129, v. 4 read *eginaráçico,*  
p. 130, v. 10 read *baitçeçáçen,*  
p. 134, v. 7 read *çahar guçiac.*

M<sup>r</sup> Dodgson has prepared an essay setting forth his reasons for a few textual changes which seemed to him indispensably necessary.

---

## QUESTIONS CELTIBÉRIENNES

---

L'influence des dialectes de la Gaule sur ceux de l'antique Ibérie semble avoir été profonde, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que certaines désignations ethniques de l'Espagne ancienne continssent des éléments gaulois. Peut-être en pourrait-on citer quelques exemples :

I. Le nom des *Baléares* ou habitants des îles ainsi appelées nous paraît correspondre littéralement au basque *Habeliar* « frondeur », et, par suite, ne vouloir dire autre chose que les « Frondeurs ». Effectivement, ces insulaires passaient pour le peuple le plus habile à se servir de la fronde. On sait qu'en basque, dans le dialecte bas-navarrais, c'est *Habela* qui veut dire « Fronde ». Ex. : *Davidek hit zuen Goliath habelaz aurthiki zien harri batez*, « David tua Goliath au moyen d'une pierre lancée avec une fronde ». Le *h* n'est pas ici primitif comme le prouve la forme *Aballa*, *abala*, donnée par Larramendi. Nous pouvons le considérer ici comme adventice, aussi bien que dans *Harma* « Arme », — *Harrapa* « Attraper », — *Haguna* « Écume ». Il en serait de même du *a* qui suit; cf. *Athamenda* « Demander », — *Athun* « Thon ».

Resterait donc comme élément radical *Bul, ball*, que nous serions fort tentés de rapprocher de l'irlandais *Balla* « Balle », — écossais *Ball*, même sens. — Ce serait peut-être bien de ces termes que, dès une époque fort ancienne, les Celtes ont introduit dans les dialectes germaniques. Cf. allemand *Ball* (même sens), — vieux-haut-allemand *Balla, ballo*, — vieux-norrain *Baoltr* « Boule, balle », — suédois *Baol*. Tous ces mots se ramènent à la racine qui forme le verbe grec Βάλλω « Lancer, jeter ». La fronde est une arme de jet par excellence.

Quant à la finale *ar* ou *arra*, elle indique souvent la provenance. Ex. : *Baigorria-ar* « habitant de Baïgorry, mais se prend aussi parfois dans un sens plus général. Ex. : *Otharra* « Prairie d'ajonc », de *Othe* « Ajonc », *Ozkarra* « Faire des entailles », de *Ozke* « Entaille », *Azkarra* « Fort », litt. qui a de la main, de la poigne », de *Eskua* « Main », etc.

Par exemple, nous ne croyons pas possible de rapprocher le basque *Aballa* « Fronde », de l'irlandais *Ball* « Arme en général », moyen et haut-allemand *Bolzen* « Flèche, trait », — anglo-saxon et anglais *Bolt* « Flèche, dard, trait, cheville », — suédois *Bult* « Boulon, cheville, trait ». Tous ces mots se rattachent, d'après Pictet, aussi bien que le grec Φάλλος dont le sens primitif fut certainement celui de « Dard, trait », et le sanskrit *Balla, balli*, à une racine *Bhall* « Ferire, occidere ». Visiblement de l'idée de « flèche », on serait

difficilement passé à celle de fronde, bien que l'une comme l'autre constituent des armes de trait.

Pas de parenté non plus à supposer entre le *Habela* basque et l'allemand *Pfeil* « Flèche », anglo-saxon *Pil*, où M. Schrader reconnaît simplement le latin *Pilum*, lequel est lui-même pour un primitif *Pinstum* et ne signifiait à l'origine que le Pilon.

Le français « Boule, bulle », l'espagnol *Bula* « Bulle », portugais *Bulha* « Bulle d'eau », n'ont, eux non plus, rien à faire ici, puisqu'ils dérivent du latin *Bulla* à rapprocher lui-même de *Bullire* « Bouillir ».

II. Il existait dans l'ouest de l'Aragon actuel une population désignée par les anciens du nom d'*Edetani*. Nous savons que la finale *tanus* était ethnique en vieil-ibérien et que la désinence *Tania* correspondait à nos termes « pays, région ». Nous nous demanderons, en nous étayant sur le celtique, si *Edetanus* ne voulait pas dire simplement « habitant de la Terre à blé, cultivateur de froment » ? Effectivement, il existe un vieux terme gaulois signifiant *Blé* et que l'on rencontre par exemple dans le bas-breton *Ed* « Blé, froment », aussi bien que dans les dialectes gaéliques. L'on sait, par exemple, que le nom des îles Hébrides est traduit litt. « Pays sans blé », de *Heb* « Siné » et *Ed* ou *Eid* « Frumentum ». Ajoutons que le pays occupé par cette peuplade devait, en raison de son climat sec et chaud, se montrer, comme la Castille, bien plus favorable à la culture des céréales qu'à celle de n'importe quels



autres végétaux. Ce ne serait pas le seul exemple qui puisse être cité d'une population tenant son nom des plantes servant à la nourrir. Le terme de Tlaxcalla, par exemple, ne signifie autre chose en mexicain que « Pays du pain », ou mieux « des Tortilles de maïs ». Rappelons-nous, à ce propos, les Indiens *Mélomines* ou *Ménomines* des États-Unis? On les appelait ainsi en raison de la *Folle-avoine* ou *Indian-rice* (*Zizania aquatica* vel *clavulosa*) qui poussait en abondance dans les cours d'eau et étangs de leur pays. On sait que la graine de cette plante peut être employée à la nourriture de l'homme. N'oublions pas enfin la dénomination de « Mangeurs de pain blanc » donnée par les Higlanders d'Écosse, qui ne vivaient que de farine d'avoine, aux habitants de la plaine; l'épithète de *Pultiphagi*, employée par Plaute pour désigner les Romains, lesquels paraissent, dans les temps anciens, avoir consommé beaucoup plus de bouillie de froment que de pain.

Comte de CHARENCEY.

---

# MIGRATIONS CARAÏBES

---

## ABRÉVIATIONS

---

- A. d. Alcedo, *Diccionare historico y géografico de los Indias occidentales.*
- C. h. n. a. Gaulin, *Historia de la nueva Andalusia.*
- Ch. c. Christoval Colon, *Carta dirigida, etc.*
- C. C. l. r. Christo Colombo, *Lettere rarissime.*
- C. A. Codozzi *Ahas.*
- Ch. C. Churchill's *Collection.*
- D. V. C. *Diario del primero viage de Christoval Colon a Las Indias occidentales.*
- G. o. i. Garcia, *Origen de los Indios.*
- G. Geraldini.
- G. h. g. i. Gomara, *Historia general de las Indias (1554).*
- H. Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales.*
- M. G. B. Menendes, *Geographia de la republica de Bolivia.*
- M. D. C. Menendes, *Description corografica.*
- M. S. E. Menendes, *Seccion de estadistica.*
- N. C. Navarrete, *Collecion de Viajes, etc. (Madrid, 1858).*
- P. M. Pedro Martyr, *de Ramis oceanicis (1533).*
- P. P. Par Soldan, *Geografia del Peru.*
- V. G. Villavicenno, *Geografia de la republica del Ecuador.*
- 

Les *Caraïbes* ou *Caribes*, dont le nom paraît dérivé d'un radical *Car*, dont le sens propre est celui de

« race, nation », semblent une des populations de l'Amérique dont les migrations se sont étendues le plus au loin. Il n'est pas douteux que cette syllabe initiale *Car*, dans les noms de localités, n'indique une origine caraïbe, comme dans :

<i>Cariaco</i>	<i>Cariai, Cairi</i>
<i>Carapano.</i>	<i>Carea, Carora, Cariero</i> <sup>1</sup>
<i>Carépe</i>	<i>Caranaca</i>
<i>Caruni</i>	<i>Cariven</i> <sup>2</sup>
<i>Carapo</i>	
<i>Caribara</i> <sup>3</sup> .	

C'est sans doute par suite d'une transformation dialectale du *R* primitif en *N* que *Caribe* sera devenu *Caniba, caniba*, d'où notre mot français *Cannibale*, synonyme d'« anthropophage<sup>4</sup> ». Il ne faut pas oublier que ces sauvages constituaient une des races du Nouveau-Monde les plus adonnées à l'usage de dévorer leurs prisonniers.

Examinons maintenant les régions dans lesquelles se constate d'une façon spéciale l'abondance des noms de localités ou de tribus commençant par ladite syllabe *car*.

1. G., p. 193, *apud* H. (*idem*), et H., t. XI, liv. IX, notes et spéc. note A; p. 51.

2. P. M., §§ 242, 255 *apud* H. (*idem*). — Ch. C., § 608, *apud* H. (*idem*). — G. h. g. i. *apud* H. (*idem*). — Cc. l. v. 1810, p. 25, *apud* H. (*idem*).

3. G. ou § 234 *apud* H., t. VIII, liv. VIII, chap. 24, §§ 467, 468 et notes.

4. H., t. XII; liv. XI, chap. 29; p. 299 et 300, et note.

## I. — GUYANE

*Cariguanas*. Nation ou tribu qui habitait dans les montagnes de *Tumucuraki*, vers les sources de la rivière Sarinama<sup>1</sup>.

## II. — ANTILLES

1° *Cairi*, c'était le nom que portait l'île de la Trinité (Petites-Antilles) dans la langue des indigènes<sup>2</sup> qui étaient, du moins, au moment de la découverte de la race caraïbe, tout comme les habitants du reste des Petites-Antilles.

2° Le *Rio Careiro* était une rivière de la même île qui se jette dans la mer, au fond de l'anse du même nom<sup>3</sup>.

3° L'anse de *Cariéro* est sans doute la même qui fut désignée également sous le nom de *Guayaguayare*, où se jette la rivière dont il vient d'être question<sup>4</sup>.

4° *Carapichaira* était le nom d'une autre rivière ou torrent de la même île de la Trinité. Elle descend des montagnes et coule à l'Ouest pour se jeter dans la mer aux *Bouches du Drago* (Orénoque).

L'embouchure du *Rio Carapichaira* se trouve au

1. C. h. n. a., lib. I, cap. 9, p. 57, col. 1.

2. H., t. VIII, liv. VIII, chap. 24, p. 48 (en note). — H., t. XI, liv. IX, Note A, p. 47. — Geraldino, p. 193.

3. C. h. n. a., lib. II, cap. 2, p. 119, col. 2.

4. *Ibid.*, *ibid.*

bout d'une anse formée par les pointes de *Congregos* au sud et de celle de Aripo au nord<sup>1</sup>.

5° *Isla de Carib* aurait, suivant toute apparence, désigné Puerto-Rico chez les Indiens de l'Española, de Cuba et de l'archipel des Lucayes<sup>2</sup>. Mais il se pourrait bien que ce fût par suite d'une confusion produite par ce fait que les habitants des vraies îles de *Carib*, à l'est et au sud de *Porto-Rico*, venaient du côté de cette île, quand ils faisaient leurs expéditions à la Española.

Quoi qu'il en soit, les terres de l'île de *Carib* étaient visibles dans l'est de la pointe de Samana, dit aussi *Cabo del engaño*, ou *San Theramo*<sup>3</sup>.

6° *Carivana* ou *Caribana* avait été le nom porté par l'île d'Haïti, lors de sa découverte par Christophe Colomb, qui lui donna celui de *Isla Española*<sup>4</sup>. N'y aurait-il pas ici quelque confusion, soit avec la côte du Darien, soit avec quelque localité spéciale, habitée ou fréquentée par les Caraïbes des Petites-Antilles?

7° *Caris* désignait l'île qui se trouvait la deuxième à partir de l'île Española (Haïti) sur la route de l'Inde<sup>5</sup>.

1. C. h. n. a., lib. II, cap. 2, p. 121, col. 1.

2. D. V. C., *apud* N. C., t. I, ps. 282. Note A de l'éditeur, et t. I, p. 287.

3. N. C., t. I<sup>er</sup>, pp. 285 et 287.

4. C. h. n. a., lib. II, cap. 1, p. 3, col. 1.

5. Cr. C. *dirigida* 8 D<sup>a</sup> Rafaél Sanchy, tesorero de los reyes Catolicos ou ch. en Lisboa, a 14 de Marzo de 1493, p. 339. — W. C., t. I, p. 326 à 343.

### III. — AMÉRIQUE CENTRALE

1° *Cariari*<sup>1</sup> ou *Cariari*, territoire situé sur la côte orientale de l'Amérique Centrale, au sud du cap *Gracias a Dios*, s'étend depuis ce cap jusqu'à l'embouchure du *Rio San Juan de Nicaragua*, aujourd'hui *Terrebric de Mosquitos*.

2° *Cariay*, côte et territoire découvert par Christophe Colomb du 12 au 25 septembre 1502, 4° voyage, s'étend depuis le cap *Gracias a Dios* par le 15° lat. N. jusqu'à l'embouchure du *Rio San Juan* (de Nicaragua), par le 14° environ<sup>2</sup>.

### IV. — VÉNÉZUELA

C'est surtout dans cette région qu'abondent les noms de localités indiquant une origine caraïbe. Une partie notable des migrations de cette race ont bien pu se faire par mer. En tout cas, elle s'est étendue spécialement sur la côte occidentale du Vénézuéla, tandis que, dans le Vénézuéla oriental, nous la voyons pénétrer davantage à l'intérieur du pays. Quoiqu'il en soit, voici les principaux endroits qu'ont dû occuper les tribus caraïbes :

1° *Cariaco*<sup>3</sup>, golfe de la côte de la Nouvelle-Anda-

1. H., t. XI; lib. IX; note 1, p. 48 à 50.

2. Cr. C. dirigida a los reyes catolicos, escrita de Jamaïca, a 7 de Julio, etc. (1503), p. 446 et 447 (et la carte). — N. C., t. I, p. 445 à 461.

3. H., t. II, liv. II, chap. 4, p. 242.

lousie (terre ferme) côté de Parea<sup>1</sup> dans la province actuelle de *Camana*<sup>2</sup>. Il fut produit par un *déchirement des terres* et une *irruption de l'Océan*, survenue à la suite d'un cataclysme dont la mémoire s'était conservée parmi les Indiens jusqu'à la fin du *XV<sup>e</sup> siècle*. Les indigènes en parlaient comme d'un *événement assez récent*, lors du *troisième voyage de Colomb*<sup>3</sup>.

2° *Cariaco*, village de la province de *Cumana*<sup>4</sup>, situé sur la côte orientale du golfe du même nom<sup>5</sup>, dans le *prolongement* de la chaîne maritime du *système côtier* du Vénézuéla<sup>6</sup>, à l'embouchure de la rivière de *Carenicuar*, laquelle prend sa source dans les montagnes de *Aricagua*, non loin de la grotte de *Quacharo*<sup>7</sup>. Cette localité s'appelait primitivement *San Felipe de Austria*<sup>8</sup>.

3° *Cariari* était le nom désignable de la côte de *Paria*<sup>9</sup>, très probablement identique à celui de *Cariaco* dont il vient d'être parlé<sup>10</sup>.

1. H., t. II, liv. I, chap. 3, p. 45 et suiv. — *Ibid.*, liv. II, chap. 4, p. 242. — *Ibid.*, chap. 5, p. 225 et 326 (en note).

2. H., t. II, liv. II, chap. 5, ps. 325 et 326 (et en note).

3. *Ibid.*, *ibid.*, p. 330 et 331. — H., t. IX, liv. IX, chap. 26, p. 125 et 126.

4. H., t. II, liv. II, chap. 4, p. 274.

5. *Ibid.*, *ibid.*, chap. 5, p. 331. — Ch. n. a., lib. I, cap. 9; p. 53, col. 1 et lib. II, cap. 12, p. 193, col. 1.

6. H., t. X, liv. IX, chap. 26, p. 125.

7. G. h. g. i., lib. II, cap. 12, p. 193, col. 1.

8. *Ibid.*, lib. II, cap. 12, p. 195, col. 2.

9. *Ibid.*, cap. II, p. 14 v°, *apud* H., t. XI, liv. X (notes).

10. *Ibid.*, *ibid.*, note A, ps. 50 et 52.

4° *Caris* (*Rio* et *Punta*) sur la côte de Paria par le 65°15' long. Nord <sup>1</sup>.

5° *Caripo* (*Rio*), affluent du fleuve Cassiquiare, prend sa source dans les montagnes de *Turaguara*, coule vers l'Ouest et se jette, venant ainsi de l'Est, dans le Cassiquiare, à 5 lieues plus au nord que le Rio Pamoni, et à quelques lieues du confluent avec l'Orénoque <sup>2</sup>.

6° *Caripe*, village et mission des RR. PP. Capucins d'Aragon, situé dans la *province* de Cumana <sup>3</sup> (Nouvelle-Andalousie), prend son nom du *Rio Caripi*, lequel sort des montagnes de *Bergantini* et se jette dans le golfe de *Cataenar*, qui se déverse lui-même dans le *Rio Guarapichi* par le *Rio Azéo* <sup>4</sup>, et en particulier de la montagne et de la grotte de Guacharo <sup>5</sup>.

Cette mission se trouve située au S. 1/4 S.-E. de Cumana et au S.-O. de Cariaco <sup>6</sup>, par le 10°, 40°44' de lat. S. <sup>7</sup>. Elle constitue le chef-lieu des Missions Chaymos <sup>8</sup>. *Caripe* n'est d'ailleurs qu'une corruption de Caribe <sup>9</sup>.

1. C. A.

2. C. h. n. a., lib. I, cap. 10, p. 79; col. 2.

3. C. h. n. a., lib. I, cap. 2, p. 6 et 7, col. 1.

4. *Ibid.*, *ibid.*, cap. 9, p. 54, col. 1.

5. *Ibid.*, *ibid.*

6. *Ibid.*, lib. III, cap. 22, p. 310, col. 2 (voir la carte).

7. H., t. III, liv. III, chap. 8, p. 200, et t. X, liv. IX, chap. 26, p. 125.

8. *Ibid.*, t. III, liv. III, chap. VI, p. 106.

9. *Ibid.*, t. III, liv. III, chap. 9, p. 354.



7° *Carsamana* (lac de), est situé sur la *côte de Piritu* (Nouvelle-Andalousie, côte ferme) entre le Rio *Unare* et le Rio *Nevari*<sup>1</sup>.

8° *Cari*, rivière qui prend sa source sur le *Mesa de Guanipa*<sup>2</sup>, dans les *Ulanos de Barcelona* (compris eux-mêmes dans les *Hanos de Cumana*<sup>3</sup>). Elle coule du N. au S. et se jette dans l'Orénoque<sup>4</sup> au-dessus de la *Soledad* de Angostura.

9° *El Cari* (Missions des Pères de l'Observance de Saint-François, près du précédent.

10° *Cariva* (Rio), affluent occidental du Rio *Manzanarès*, lequel se jette dans la mer à l'ouest et à très petite distance de la ville de Cumana<sup>5</sup>.

11° *Caridaguire*, localité où a été fondée la Mission des Indiens Caridaqueris sur l'Orénoque<sup>6</sup>.

12° *Cari*, Mesa<sup>7</sup> ou plateau qui fait partie du Llanos de la Nouvelle-Andalousie et porte plus particulièrement le nom de *Llanos de Pao*<sup>8</sup>, comprenant la partie la plus orientale des steppes du Vénézuéla<sup>9</sup>.

Les Llanos de Pao constituent une portion des

1. C. h. n. a., lib. II, cap. 9, p. 163, col. 2.

2. H., t. IX, liv. IX, chap. 25, p. 54. C. h. n. a., lib. III, cap. 23, p. 314, col. 1.

3. *Ibid.*, *ibid.*, p. 56.

4. *Ibid.*, *ibid.*, p. 57, 8°. C. h. n. a., lib. I, cap. 10, p. 264 et note.

5. C. h. n. a., lib. I, cap. 9, p. 52, col. 1.

6. H., t. XI, liv. IX, notes (note C), p. 76.

7. H., t. II, liv. II, chap. 4, p. 277 (en note).

8. *Ibid.*, *ibid.*, chap. 51, p. 325 et 326 (en note).

9. *Ibid.*, *ibid.*, t. VI, liv. VI, chap. 19; p. 49 à 64.

Llanos de Barcelona<sup>1</sup>, compris eux-mêmes dans la division beaucoup plus étendue des Llanos de *Cumana*<sup>2</sup>.

Le *Mesa de Cari* se trouve ainsi formé de la partie la plus élevée des Llanos, située au N.-E. de la courbe formée par le *Rio Cari* dans son cours moyen<sup>3</sup>.

13° *Cari* ou *Llanos de Cari* paraît désigner parfois, d'une façon plus générale, la contrée où fut fondée la Mission de *Nuestra Señora del Socorro de Cari*<sup>4</sup>, sur la rive gauche du *Rio Cari*<sup>5</sup> du N.-O. 1/4 N. d'*Angastura*, ou plutôt de la *Soledad*.

14° *Cari* ou *Llanos de Cari* sera encore employé pour désigner la partie la plus orientale des Llanos ou plaines de *Cumana*, qui s'étend au N. de l'Orénoque depuis *Cabruto*, en face de *Caycara*<sup>6</sup> et le *Rio Guarico* jusqu'au grand delta, et bornée au nord par la grande chaîne côtière<sup>7</sup>.

15° *Cari* est enfin le nom même d'un village établi par les RR. PP. Capucins dans la localité de ce nom par les Capucins du collège de *Piritu*<sup>8</sup>, qui y établirent en 1761 la Mission de *Nuestra Señora del Cari*,

1. *Ibid.*, t. VIII, liv. VIII, chap. 24, p. 331 et suiv.

2. *Ibid.*, *ibid.* et t. IX, chap. 25, p. 1 et suiv.

3. *Ibid.*, t. VI, liv. VI, chap. 19, p. 49 à 64.

4. T. IX, liv. IX, chap. 25, p. 6, 10 et 40.

5. *Ibid.*, *ibid.*, p. 1 et suiv.

6. *Ibid.*, *ibid.*

7. *Ibid.*, *ibid.*, p. 65.

8. H., t. IX, liv. IX, chap. 25, p. 10 (en note), et 67, et t. XI, liv. IX, p. 67 (note C).

dont il vient d'être question tout à l'heure. Elle est située sur la rive gauche du *Rio Cari*<sup>1</sup>, au N.-O. 1/4 N. et à deux journées de marche ou environ 10 lieues de la *Soledad*<sup>2</sup>, sur l'Orénoque, vis-à-vis d'Angostura<sup>3</sup>.

16° *Carito*, localité où a été établie la Doctrina de Santa Catarina de Sena del Carito, fondée par les RR. PP. Capucins de l'Observance de *Piritu* (prov. de Nueva Andalusia Vénézuéla<sup>4</sup>).

17° *Caripo* (Rio), qu'il ne faut pas confondre avec le cours d'eau de même nom dont il a été parlé au n° 5, lequel est un affluent du Cassiquiare. Celui dont il est question ici constitue un affluent de droite de l'Orénoque<sup>5</sup> et se jette dans ce fleuve à la hauteur du confluent du *Rio Simaruco* avec le fleuve, entre le *Rio Arauca* et le *Rio Meta*.

18° *Culimacari*, dans lequel *Cari* apparaît comme second élément, est le nom d'un rocher où coule le *Cassiquiare* et qui sert de point de reconnaissance pour ceux qui naviguent sur ce fleuve, dans le voisinage de son confluent avec le *Rio Negro* et le *Rio Pacimoni*<sup>6</sup>.

Le *Piedro* et la lagune de *Calimacari*<sup>7</sup> sont par le 2°0'42" de lat. N. et 69°33'50" de long. O.<sup>8</sup>.

1. *Ibid.*, *ibid.*

2. *Ibid.*, t. IX, liv. IX, chap. 25, p. 54.

3. *Ibid.*, *ibid.*, p. 1.

4. *Ibid.*, *ibid.*, p. 67 (note C).

5. H., t. VI, liv. VII, chap. 19, p. 311.

6. H., t. VIII, liv. VIII, chap. 23, p. 44.

7. *Ibid.*, *ibid.*

8. *Ibid.*, p. 45.

Près du rocher en question se trouvent des roches baignées par le Cassiquiare et qui portent des caractères alignés <sup>1</sup>.

19° *Canucari* (Randal ou rapides) <sup>2</sup> produit par un des gradins ou digues naturelles qui forment l'ensemble des grands rapides de *Atures*.

Le *randalito de Canucari* se trouve dans la partie d'aval des grands rapides <sup>3</sup>.

20° *Carinacas*, Indiens qui habitaient la plaine du *Haut-Orénoque*, vers le 5°16' lat. N. <sup>4</sup>. Dans cette région, l'Orénoque voisin de ses sources porte le nom de *Rio Maraguaca*, qui est celui d'une chaîne de montagnes dont il suit la direction du S. au N.

Ajoutons à ce propos que Coulin paraît confondre le *Rio Macama* avec la branche mère de l'Orénoque <sup>5</sup>.

21° *Caricuri*. Province connue, et sans doute voisine des Indiens habitant les rives du *Rio Caquata*, appelé aussi *Rio Jupara* ou *Papamena*.

En tout cas, *Caricuri* aurait été le nom de l'or dans la langue de Tamanaque des bords de l'Orénoque.

Ce même métal s'appelle *Curu Caru* en caraïbe et *Cori* en Quichua.

Le terme en question devrait-il être reconnu pour étranger chez les peuples des bords de l'Orénoque et

1. *Ibid.*, chap. 24, p. 238.

2. H., t. VII, liv. VII, chap. 20, p. 68.

3. H., t. VIII, liv. VIII, chap. 24, p. 277.

4. C. h. n. a., lib. I, cap. 10, p. 80, col. 8.

5. *Ibid.*, *ibid.*, p. 79 à 81.

du Rio Coquelu, de même que ceux de *sucre* et de *coton* dans nos dialectes européens ?

22° *Caricha* (lac de), ou également appelé *Caliya* ou *Monomanama*, est situé au milieu des plaines ou savanes, vers 5° ou 6° lat. N. à l'ouest des montagnes *Serrania de Mey*, d'où sort le *Rio Cauro*. Il reçoit quelques cours d'eau peu importants et donne naissance à l'Orénoque.

Dans cette région habitent les Indiens *Maguëritaris* ou *Carivos Mansos*, qui sont des têtes plates. Coulin paraît confondre le lac de *Caricha* avec celui de *Parime* et le *Rio Macoura* avec la branche mère de l'Orénoque. C'est encore par erreur qu'il place le lac *Caricha* par le 20 1/2 lat. N. au lieu de 5° ou 6°.

23° *Carives* (Rio), se jette dans la mer à 5 lieues à l'est de celui de Maracapana, sur la côte de Paria.

24° *Cariven*<sup>4</sup> ou *Cariveri*<sup>5</sup> (Randal de), rapides dans l'Orénoque entre la Mission de *Carichana* et le confluent du *Rio Meta*<sup>6</sup>.

Cette localité porte aussi le nom de *Carichona Vieja*<sup>7</sup>.

25° *Carichana*, Mission fondée par les RR. PP.

1. H., t. VIII, liv. VIII, chap. 24, p. 482 et 483, et notes. — *Ibid.*, t. X, liv. IX, chap. 26, p. 159 et note 3.

2. C. h. n. a., lib. I, cap. 10, p. 81, col. 1.

3. C. h. n. a., lib. I, cap. 9, p. 53, col. 2.

4. H., t. VI, liv. VII, chap. 19, p. 376.

5. *Ibid.*, *ibid.*, p. 380 et note.

6. *Ibid.*, *ibid.*

7. *Ibid.*, t. VIII, liv. VIII, chap. 24, p. 340.

de la Compagnie de Jésus ; sur la rive droite de l'Orénoque, au-dessus de l'embouchure du Rio Meta<sup>1</sup>.

26° *Carichana* (Rapide de), dans la région que nous venons d'indiquer, à 160 lieues environ à l'ouest de *Santo Thome de la Guyane*<sup>2</sup>.

27° *Caria*. Nom qui désigne, d'une manière assez vague, la partie de l'Amérique du Sud visitée par Christophe Colomb en 1498. « Il eut alors connaissance des habitants de *Caria*. »

En 1508, Jean Ruysch publia une mappemonde qui fut annexée à une édition de Ptolémée imprimée à Rome. Ce document, le plus ancien qui existe sur l'Amérique (les cartes d'Améric Vespucci ayant été perdues), représente le continent méridional comme étant une île où se trouve un pays désigné sous le nom de *Terra de Carias*.

Ces *Carias* devaient être les habitants de *Caria*, nom entendu et rapporté par Colomb<sup>3</sup>.

28° *Carichona* (Rio), voyez nos 25 et 26. C'est un affluent de droite de l'Orénoque, dans lequel il se jette au-dessous des îles et des rapides qui portent son nom<sup>4</sup>. Lesdites îles se trouvent à une lieue et demie ou deux au-dessous du confluent du *Rio Meta*, affluent de gauche de l'Orénoque<sup>5</sup>. Nous avons déjà

1. C. b. n. a., lib. I, cap. 2, p. 11, col. 2.

2. *Ibid.*, lib. II, cap. 6, p. 142, col. 1.

3. P. M., p. 16, *apud* H., t. VIII, liv. VIII, chap. 24, p. 500.

4. C. b. n. a., lib. II, cap. 10, p. 71, col. 1.

5. *Ibid.*, *ibid.*

parlé de la Mission qui y fut fondée par les RR. PP. Jésuites'.

29° *Caribana* ou *Carivana* était primitivement le nom donné par les tribus caraïbes au territoire qu'elles occupaient depuis l'embouchure du *Rio Atrato* jusqu'à celle du *Rio Sina*<sup>1</sup>, le *Sola de Cariben* ou *Caribes* des vieux écrivains espagnols<sup>2</sup>.

Cette région avait, dit-on, porté auparavant le nom de *Cariac*<sup>3</sup>, qui renferme également une allusion à l'origine caraïbe de ses habitants, ou plutôt de ses conquérants.

Les géographes postérieurs ont, d'une façon plus spéciale, appliqué ce nom soit à la partie occidentale des *Llanos de Caracas*, comprise entre les montagnes de *Merida* et le *Rio Pao*<sup>4</sup>, soit plus ordinairement à la contrée environnant le golfe de Darien<sup>5</sup>.

Aujourd'hui encore, le cap qui termine à l'E. le

1. *Ibid.*, *ibid.*

2. H., t. III, liv. III, chap. 9, p. 343 et 344. T. IX, liv. IX, chap. 25, p. 26. T. XI, liv. IX, p. 48 et 49 (notes). T. XI, liv. IX (notes), p. 48.

3. G. h. g. i., cap. LVII, p. 58 r°, et LIX, p. 74 v°.

4. C. Colomb cité par C. h. c., *apud* H., t. VIII, liv. VIII, chap. 24, p. 468 (en note).

5. Nieuwer Caerte, van het, Goudryke, Guiana (voir la carte de la relation du voyage de Raleigh, édition hollandaise), *apud* H., t. IX, liv. IX, chap. 25, p. 27 et 28 (en note).

6. G. h. g. i., p. 35, *apud* H., t. VIII, liv. VIII, chap. 24, p. 468 (en note), et t. IX, liv. IX, ch. 25, p. 27. T. III, liv. III, chap. 9, p. 343 et 344. — N. C., t. I, p. 448 à 461.

golfe de Darien, jadis golfe d'*Uruba*, porte le nom de *Punta-Caribana*<sup>1</sup>.

30° *Caris* (Rio y Punta) sur la côte de Paria<sup>2</sup> par le 65°13' long. O.

#### V. — NOUVELLE-GRENADE

1° *Caria Manga*, localité par le 4°10' lat. S. et le 76°12' long. O. citée par Villavicencio.

2° *Caricamaros*<sup>3</sup>. Tribu située par le 3° lat. N. et le 78° du méridien de Greenwich.

#### VI. — ÉQUATEUR

*Cari Guasiñan*, village uniquement composé d'Indiens (district de l'Araguey, province de *Cuença*, canton de Gualaceo).

On y trouve des mines de bitume plastique, exploitées même avant la conquête espagnole<sup>4</sup>.

#### VII. — PÉROU

*Cari* (Baucheriade), village ou hameau (district de *Chapacmancos*, province de *Chambivilcas*, département de *Pazco*<sup>5</sup>).

1. H., t. XI, lib. IX, p. 49.

2. C. A.

3. C. A.

4. V. g. (*Géog. describ.*), p. 440.

5. P. P. *Atlas*, pl. XXXII.



VIII. — BOLIVIE

1° *Moscari*, chef-lieu de canton de la province de *Chayumta* (dép. de Potosi <sup>1</sup>).

2° *Micari*, chef-lieu de canton de la même province de *Chayumta* (dép. de Potosi <sup>2</sup>).

3° *Tapacric* ou *Tapacari* était une ville importante avant la conquête espagnole et la capitale d'un État indépendant, dont le souverain, appelé *Cari*, se soumit volontairement aux Incas sous le règne de *Capac Yupanguï* (5° inca). Le territoire ou province de *Tapacric* s'étendait sur un espace de quarante lieues, depuis le lac de *Titicaca* jusqu'à la hauteur des sources du *Rio Chaparé*. Ce dernier est l'une des têtes du *Rio Grande* ou *Guopey*, affluent de *Momore* <sup>3</sup>.

• *Tapacric* ou *Tapacari*, située par le 18°12' de lat. S. et le 64° de long. O., devint ensuite un simple village servant de chef-lieu de canton de la province de *Tapacari*, dans le département de *Cochabamba* <sup>4</sup>.

La province bolivienne de *Tapacari* ne comprend d'ailleurs, du vaste territoire formant jadis l'État du même nom, que la partie comprise au N. du départ-

1. M. G. b., *Descrip. corografic.*, p. 198, et *Seccion de Estadística*, p. 274.

2. *Ibid.*, *Descrip. corografic.*, p. 198, et *Secc. de Estad.*, p. 274.

3. A. d., t. V, p. 38, article *Tapacric-Ondazza*, *Mapa de la R<sup>e</sup> de Bolivie*.

4. A. d., *loco citato*.

lement de *Cochabamba*, entre ceux de la *Paz* et de *Santa Cruz*, les provinces d'*Arque* et d'*Ayopaya*, et enfin le département d'*Oruro*<sup>1</sup>.

1. M. d. c., p. 214 et 219 et *Seccion de Estadistica*, p. 277 et 294.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

*An Indian tale or two* (reprinted from the « Blackheath Local Guide »), with an introduction, by R. B. SWINTON. *Blackheath*, H. Burnside, s. d. (1899), pet. in-8°, (ij)-xx-28 p.

Ce petit volume, sans aucune prétention, contient la traduction de quarante-quatre contes indiens, dont deux de l'hindoustani, un du télinga et quarante et un du tamoul. La plupart de ces derniers sont extraits du recueil classique connu sous le nom de *Kaddmandjari* (sk. *Kathām.*); les autres viennent de diverses collections moins connues. Beaucoup de ces contes avaient été déjà publiés dans l'ouvrage plus important de E.-J. Robinson, *Tales and Poems of South India* (Londres, T. Woolmer, 1885, in-8°, xij-588 p.), où il y a malheureusement trop de traductions en vers.

Les traductions de M. Swinton sont généralement exactes, quoique quelquefois le texte, à mon avis, n'ait pas été serré d'assez près. L'introduction, très intéressante, appellerait cependant quelques observations. Je suis un peu étonné, par exemple, que M. Swinton ne connaisse pas le nom de l'abbé Dupuis, qui est

l'auteur du résumé du *Témbârani*, publié à Pondichéry en 1854. Il n'est pas exact de dire que le *Sindimani* est tout à fait indépendant du sanscrit. — Quant à l'affirmation prêtée à M. J.-H. Bower que le *Râmâyana* tamoul de Kamban est supérieur à celui de *Vâlmiki*, j'ai peur que cette appréciation, fort discutable, résulte d'une interprétation inexacte : ce qui est certain, c'est que le premier s'est inspiré à d'autres sources que le second et peut offrir, sur certains points, des variantes remarquables. — M. Swinton indique fort bien l'origine tamoule de certains mots qui se sont introduits depuis peu dans le vocabulaire anglais : *go-down* de *kidangu* « fosse, hangar, magasin », *coolie* de *kûli* « salaire journalier », *coir* de *kayiru* « corde (de fibres de cocos) », etc., et même *malagatawney* (quelle épouvantable orthographe !) de *milugutunnir* « eau de poivre » ; les Français écrivent ces mêmes mots *godon*, *couly*, *caire* et *moulgoutani* : leur transcription est incontestablement bien meilleure.

J. VINSON.

---

*Mœurs, Institutions et Cérémonies des peuples de l'Inde*, par l'abbé J.-A. Dubois. Nouvelle édition. Pondichéry, impr. de la Mission, 1899, 2 vol. in-8° : I. (ij)-k-xvij-398 p. ; II. (ij)-460-8 p.

L'abbé Jean-Antoine Dubois, de la Société des Missions étrangères, était né dans le Vivarais en 1765 ; il partit pour l'Inde le 29 janvier 1792 et y resta

**jusqu'en 1823. Il revint alors à Paris où il dirigea pendant vingt-cinq ans le séminaire de la rue du Bac. Il fut même supérieur de la Mission de 1836 à 1839. Il mourut à Paris le 17 février 1848. Il avait surtout habité, dans l'Inde, le district de Salem, puis celui de Seringapatam, après la chute de Tipouçâhib; il y avait rendu de tels services aux Anglais que la Compagnie des Indes paya son passage, lors de son retour en France, et lui servit une pension jusqu'à sa mort. Il avait, notamment, fait une propagande très active en faveur de la vaccination contre la petite vérole. Le manuscrit primitif de son ouvrage sur les mœurs des Indiens fut vendu par lui à la Compagnie pour la somme de 2,000 pagodes (environ 17,500 fr.). Une traduction anglaise fut publiée à Londres en 1816, mais la Compagnie autorisa l'auteur à faire paraître son livre en français à Paris en 1825 (Impr. roy., 2 vol. in-8° : I. (iv)-xxxij-494 p.; II. (iv)-559 p.). C'est cette dernière édition qu'on vient de réimprimer à Pondichéry, avec quelques notes et une courte préface signée « G. LEROY, miss. ap. ». La réimpression est malheureusement faite sur un abominable papier plié à la façon des almanachs ou des livres de pacotille, horriblement collé et sans marges.**

Le manuscrit imprimé à Londres en 1816 datait de 1806; aussi l'édition de 1823 contenait-elle le résultat des nouvelles observations de l'auteur. Une copie du ms. de 1806, conservée aux archives du Gouvernement

de Madras, avait d'ailleurs été soumise à l'auteur, qui l'avait renvoyée avec de nombreuses corrections et additions. Ce nouveau ms. a été traduit en anglais et publié à Londres au commencement de l'année dernière (1898) : « *Hindu Manners, Customs and Ceremonies*. By the Abbé J.-A. Dubois. Translated from the Author's later French Ms., and edited, with Notes, Corrections and Biography, by Henry K. Beauchamp. With prefatory Note by the Right Hon. F. Max Müller. Oxford, Clarendon Press, 2 vol. in-8°. » Il paraît que la Bibliothèque de la Société littéraire de Madras possède un portrait à l'huile de l'abbé Dubois dans le costume d'un pèlerin indien.

Il m'est impossible de reconnaître qu'en réimprimant cet ouvrage ou ses traductions on rende un réel service à la science. Le livre n'est évidemment pas sans valeur, mais il est au-dessous de sa réputation. Les réflexions de l'abbé Dubois sur les religions et les philosophies de l'Inde sont naturellement ce qu'elles peuvent être de la part d'un prêtre catholique ; mais beaucoup de ses autres observations sont très discutables. Ses traductions du tamoul sont paraphrasées ; ses traductions du sanscrit sont faites de seconde main ; et il écrit les noms et les mots hindous avec une fâcheuse inconscience de l'exactitude ; il emploie du reste tantôt la forme sanscrite, tantôt la forme tamoule, et tantôt une forme mixte (p. ex. *Sitté* pour *Sitâ*, tam. *Sidei*, femme de Râma).

En somme, c'est un livre de bibliothèque, mais dont il importe de toujours vérifier les assertions, et dont les appréciations sont le plus souvent inexactes.

Julien VINSON.

---

Léon BOLLACK. *La Langue bleue* (Bolak), langue internationale pratique. Paris, 1899, in-8°, (vj)-x-480 p.

Pourquoi langue bleue ? Rien ne l'indique, mais le livre est amusant tout de même. Ce qu'il a de surprenant et de toujours nouveau pour moi, c'est cette prétention de l'auteur d'avoir créé un organisme admirable !

La langue de M. Bollack est, du reste, ingénieuse, mais nous ne saurions perdre notre temps à la discuter. Il y a de bien jolies choses : par exemple, la règle de l'Yeuse et celle de la Marguerite ; cette dernière part de la formule *Un peu, beaucoup*, etc., figurée par un baromètre et qui détermine des renforcements successifs.

J. V.

---

# VARIA

---

## I. — Le Langage de l'Électricité

Chaque siècle a son langage, et, sans vouloir rabaisser Pic de la Mirandole, on peut dire qu'il était plus facile de tout savoir en son temps qu'au nôtre. Parmi les sciences, qui ont dû créer des termes nouveaux, il faut compter l'électricité, et nous ne croyons pas sans intérêt de parler de l'origine de l'*ohm*, du *volt* et de l'*ampère*.

Il y a peu d'années, les savants ne s'étaient préoccupés que de déterminer l'intensité « relative » des courants. Le *galvanomètre*, dont l'emploi est si précieux, notamment en télégraphie, décele la présence d'un courant par la déviation de l'aiguille aimantée: il fait connaître sa direction par le sens de la déviation et sert à mesurer, par l'angle d'écart de l'aiguille, son intensité relative. L'instrument est réglé par comparaison, et chaque galvanomètre a sa table spéciale, car la relation existant entre l'intensité d'un courant et la déviation de l'aiguille dépend du degré d'aimantation de l'aiguille, de sa longueur, du nombre de tours du circuit, etc., etc.

Le *collamètre* détermine l'intensité d'un courant en prenant pour unité d'intensité, la quantité de courant nécessaire pour dégager, en une minute, un gramme d'hydrogène.

Aujourd'hui, nous sommes déjà loin de ces mesures, essentiellement relatives, et comme les savants ont voulu pouvoir s'entendre, même en ne parlant pas latin, un Congrès international des électriciens réuni en 1881, a adopté un système d'unités absolues, dérivé du centimètre, du gramme et de la seconde, et désigné sous le nom de système C. G. S., afin de le distinguer des systèmes antérieurs, basés sur d'autres unités fondamentales.

Un courant électrique peut se mesurer par les effets qu'il produit, c'est-à-dire par sa puissance décomposante, éclairante ou calorifique, ou bien par son champ magnétique, c'est-à-dire par l'action qu'il exerce sur le pôle d'un aimant placé dans son voi-



sinage. Le système adopté par la convention internationale a choisi pour base ce dernier effet, qui a l'avantage de relier les unités électriques et magnétiques, et de se rattacher intimement aux unités mécaniques.

Il fallait définir avec précision les conditions dans lesquelles s'exerce cette puissance d'un courant électrique sur le pôle d'un aimant voisin; la Commission internationale a pris, en conséquence, un fil d'une unité de longueur, recourbé en un arc de rayon égal à une unité, de telle sorte que chaque élément du fil se trouve à une unité de distance du pôle. Il était évident que, dans ces conditions, on pourrait prendre comme terme de comparaison le courant agissant avec une *unité de force* sur un pôle magnétique d'une *unité d'intensité*.

Restait à définir l'*unité de force* et l'*unité d'intensité*.

Comme effet de force, on a choisi l'accélération de mouvement qu'une force peut imprimer à une masse donnée, et on a pris pour unité la force qui, agissant pendant *une seconde* sur la masse d'un *gramme*, imprime à cette masse, une accélération d'un *centimètre par seconde*. Cette unité a reçu le nom de « *dyne* ».

L'action de la pesanteur sur la masse d'un gramme est suffisante pour lui imprimer une accélération d'environ  $9^{\text{m}81}$  par seconde sous la latitude de Paris. Il en résulte que l'action de la pesanteur sur la masse d'un gramme est égale, à Paris, à  $981$  dynes, ou bien qu'une dyne est égale, à Paris, à la  $981^{\text{e}}$  partie d'un *gramme-poids*, soit environ un milligramme.

Pour déterminer l'*unité d'intensité*, on a choisi la propriété que possède un pôle de repousser, à une certaine distance, un autre pôle magnétique, et l'on a adopté comme *unité de pôle magnétique* le magnétisme du pôle qui, à la distance d'un *centimètre* dans l'air, repousse un pôle semblable avec la *force d'une dyne*. L'*unité absolue d'intensité* ou de courant est le courant dont le circuit, recourbé en un arc de cercle d'un centimètre de rayon et d'un centimètre de longueur, exerce une force d'une dyne sur une unité de pôle magnétique placée en son centre, et l'*unité pratique d'intensité* ou *ampère* a été fixée au  $1/10^{\text{e}}$  de cette unité absolue.

Un courant d'intensité égale à 1 ampère précipite dans un bain électrolytique de cuivre 1 gr. 174 de cuivre à l'heure, et 4 gr. 024 d'argent dans un bain d'argent, soit, en une minute, 67 mg. 02 d'argent et 19 mg. 74 de cuivre.

Quand un courant circule dans un conducteur, il éprouve, sui-

vant la nature de ce conducteur, une résistance plus ou moins grande, ce qui fait dire que toutes les matières ne sont pas également bonnes conductrices de l'électricité. Supposons que l'on veuille comparer la résistance à la conductibilité de deux corps : par exemple, la résistance d'une colonne de mercure, de longueur et de section données, à un métal quelconque. On fera passer un courant constant dans la colonne de mercure prise pour unité, et en même temps, dans une boussole dont on notera la déviation. On fera passer ensuite le même courant dans un fil du métal, objet de l'expérience, ayant même section, et on augmentera la longueur de ce fil jusqu'à ce que la boussole présente la même déviation que précédemment. Si l'on trouve que cette longueur est sept fois la longueur de la colonne de mercure, on dira que la résistance du mercure est sept fois celle de ce métal.

L'*ohm légal* est la résistance d'une colonne de mercure de 1 m. 06 de longueur et de 1 millimètre carré de section à la température de 0°. On peut s'en faire une idée approximative, en se rappelant qu'un kilomètre de fil télégraphique ordinaire de 4 millimètres de diamètre présente une résistance de 10 *ohms* environ.

La force électromotrice d'une pile ou d'une dynamo n'est autre que la vertu qu'elle possède d'envoyer un courant électrique dans un circuit. On entend par *volt* la force électromotrice qui maintient le courant d'un ampère dans un *ohm légal*.

Dans les diverses applications électriques, on parle de *puissance*. Les ingénieurs mécaniciens expriment en kilogrammètres par seconde la puissance mécanique fournie ou dépensée; les ingénieurs électriciens expriment en volts-ampères la puissance électrique, cette unité de puissance, ou *watt*, est égale à 1/736 de cheval-vapeur. Pour mesurer le taux de travail effectué par un courant dans un fil ou une lampe, on multiplie le nombre d'*ampères* du courant qui y circule par le nombre de *volts* agissant réellement dans la portion considérée du circuit: « Par exemple, dit M. Boistel dans son Traité si savant de l'électro-aimant, supposons que l'on veuille savoir la puissance dépensée pour entretenir une certaine lampe à arc. Le voltmètre indique une tension de 57 volts entre les bornes de la lampe et l'ampèremètre 10, 5 ampères pour le courant qui le traverse. Le produit est de 598,5 watts. En le divisant par 736 pour avoir sa valeur en chevaux-vapeur, on trouve 0,813, soit un peu plus de huit dixièmes de cheval. » La puissance nécessaire pour actionner le

grand électro-aimant construit en 1883 par Thomson, et capable de porter un poids de 46,735 kilogrammes, est de 2,500 watts, soit environ 3,5-chevaux.

L'unité pratique d'énergie électrique ou quantité légale admise pour la consommation publique de force électrique est la puissance fournie en une heure par une puissance de 1,000 watts, autrement dit le *kilowatt-heure*.

D'après un tableau publié dans l'*Annuaire des Longitudes* pour 1895, on peut dire que le *ohm* vaut 63 m. 13 de fil de cuivre recuit d'un millimètre carré de section, ou 49 m. 58 de fil de cuivre recuit d'un millimètre de diamètre.

Toutes ces définitions paraîtront peut-être un peu arides; mais un traité d'électricité ne peut se lire comme un roman, et il faut bien, pour le comprendre, en connaître le langage.

Quelques données, relatives à la vitesse de transmission de l'électricité sembleront sans doute plus intéressantes, et nous les empruntons à l'annuaire que nous venons de citer. Dans les fils aériens, on obtient, comme vitesse de propagation du courant, les chiffres suivants :

Fil de cuivre, 180,000 kilomètres par seconde.

Fil de fer, 100,000 kilomètres.

Dans les câbles souterrains ou sous-marins, la vitesse apparente de transmission des signaux tombe à quelques milliers seulement de kilomètres par seconde. Pour se rendre compte des résultats pratiques que donnera un appareil transmetteur, on se sert de câbles artificiels, qui reproduisent, aussi exactement que possible, tous les phénomènes perturbateurs qui entravent la propagation des courants discontinus qu'on enverra dans le câble réel.

Si, au lieu d'un courant issu d'une pile, on emploie des décharges électrostatiques, on obtient des vitesses beaucoup plus considérables, pouvant atteindre la vitesse de la lumière, soit environ 298,000 kilomètres par seconde. Le chiffre de 460,000 kilomètres, obtenu par Wheatstone, paraît beaucoup trop considérable et ne semble devoir être cité que pour mémoire.

Des recherches très intéressantes ont été faites par M. Hertz pour établir que l'électricité et la lumière sont des agents de même nature, et qu'il y a identité dans leur mécanisme, leur vitesse de propagation et leur siège, l'*éther*; l'électricité se propagerait, comme la lumière, par ondes vibratoires: mais le lien n'est pas

encore nettement établi entre la constitution de la lumière et la nature de l'électricité prise dans le sens communément adopté, et il convient d'attendre encore quelque temps pour se prononcer à ce sujet.

Nous avons dit quelques mots de la vitesse de propagation de l'électricité; nous terminerons en rappelant que la vitesse de la lumière peut être évaluée, très approximativement, à 300,000 kilomètres par seconde, et que celle du son est en moyenne de 337 m. 2 dans l'air, à +10°, de 330 m. 9 dans l'air à 0°, de 1,435 mètres par seconde dans l'eau à + 8°, et dans la fonte, dix fois et demie supérieure à celle observée dans l'air.

(*Le Temps.*)

---

## II. — Prédications, Pressentiments, etc.

Un correspondant du journal anglais le *Spectator* (numéro du 29 juillet 1899, p. 154, col. 1), rappelle un passage de Théoanis où il voit que « les anciennes Républiques n'étaient pas, quelquefois, aussi différentes des modernes que voudraient le faire croire les historiens ». Pour rendre l'analogie plus frappante, il suffit de traduire ἡγεμόνας par « généraux ».

Voici la traduction française de ce passage :

« O Cyrnus, cette ville-ci est grosse, mais je crains qu'elle n'accouche d'un homme qui réfrénera notre impertinence. Certes, les citoyens sont encore pleins de modération, mais les généraux inclinent à tomber dans la violence... car ils corrompent le peuple et donnent aux gens injustes l'administration de la justice, en vue du pouvoir et de leurs intérêts particuliers. N'espère pas que la République demeure longtemps tranquille, même si elle semble aujourd'hui reposer dans un calme absolu, alors que ces méchants recherchent les profits qui arrivent avec une populace corrompue. C'est alors que se produisent les séditions et les meurtres, et les monarques... » (Vers 39-52).

N'est-ce pas le cas de dire : *Caveant Consules?*

J. V.

---

## TABLE GÉNÉRALE DU TOME XXXII

	Pages
Tables du <i>Madras Journal of Literature and Science</i> , par Julien VINSON.....	1
The verb in S. Mark's Gospel from Liçarrague, par E. S. DODGSON.....	39, 247, 314
Nécrologie (Ch. Schefer, Fr. Müller, G. de Mortillet, M <sup>me</sup> H. CHAVÉE).....	94
Notice sur quelques missionnaires jésuites qui ont écrit en tamoul et sur le tamoul au dernier siècle, par J. VINSON.	101
Quelques mots sur l'étude comparée des littératures, par A. BÉNAZET.....	147
Histoire de la princesse Djouher-Manikam, roman malais, (suite et fin), par A. MARRE.....	165
<i>Sic vos non vobis</i> , par J. VINSON.....	197
La question d'origine du langage et de la linguistique évolu- tionniste, par P. REGNAUD.....	201
Traduction de la <i>Prabôdhacandrôdaya</i> sanskrite, par G. DEVÈZE.....	231
Origine étrangère de quelques noms d'animaux dans les idiomes nord-asiatiques, par H. de CHARENCEY.....	261
Étude de la langue des Pouls, par E. GIBERT.....	285
A propos d'exégèse védique, par P. REGNAUD.....	305
Transcription hollandaise du tamoul, par J. VINSON.....	309
Questions celtibériennes, par le Comte de CHARENCEY.....	332
Migrations caraïbes.....	336
<i>Varia</i> . Prononciation française.....	95
— La Sibérie d'Amérique.....	190
— Les pirates de la littérature.....	193
— Quelle est cette langue?.....	280
— Le pays basque et les journalistes.....	280
— Le langage de l'électricité.....	358
— Prédications, pressentiments, etc.....	362

### BIBLIOGRAPHIE

Émile Soldi. La langue sacrée.....	82
Max Müller, trad. par L. Job. Nouvelles Études de mytho- logie.....	84

	Page
Ch. Letourneau. L'Évolution de l'éducation .....	85
Anatole Loquin. Molière à Bordeaux...., avec des considérations nouvelles sur ses fins dernières.....	88
N. Quellien. Contes et Nouvelles du pays de Trégufer.....	91
A. Orain. Le Folk-lore de l'Ille-et-Vilaine.....	92
Michel Klimo. Contes et Légendes de Hongrie.....	92
A. Kuhn's Zeitschrift (XXXVI, 1, 2).....	93, 269
D. Ménant. Annales du Musée Guimet. Les Parsis.....	183
E. Pearson. A Study in philology .....	184
A. Lefèvre. Luorece, 94 <sup>th</sup> Report of the British and Foreign Bible Society.....	185
Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau...	188
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung.....	188
H. de Charencey. L'Historien Sahagun.....	264
Paul Sébillot. Légendes locales de la Haute-Bretagne.....	265
Bulletin de la Société de Pau, t. XXVI.....	265
J. de Jaugain. La Vasconie.....	267
Proceedings of the Canadian Institute, t. II.....	269
Divers ouvrages de M. de la Grasserie.....	269
R. B. Swinton. An Indian tale or two.....	353
J.-A. Dubois. Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde (nouv. éd.).....	354
Léon Bollack. La langue bleue (Bolak), langue internationale pratique.....	357

## AUTEURS

- A. Benazet, 147.  
H. de Charencey, 261, 332.  
G. Devèze, 231.  
E.-S. Dodgson, 23, 247.  
E. Gibert, 285.  
A. Marre, 165.  
P. Regnaud, 201, 305.  
J. Vinson, 1, 82, 84, 86, 88, 91, 92, 94, 95, 101, 183, 184, 185, 186, 188, 190, 197, 264, 265, 267, 269, 270, 280, 309, 353, 354, 357, 358, 362.

---

*Le Propriétaire-Gérant,*  
**J. MAISONNEUVE.**

